00102301

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016

ŒUVRES COMPLETES

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRINCE DU SAINT-EMPIRE.

NOUVELLE ÉDITION, MISE DANS UN NOUVEL ORDRE,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,

PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE FÉNÉLON,

ET SUIVIE DE SON ÉLOGE HISTORIQUE, PAR LA HARPE.

102301

TOME III.

pp.f.3 III 4IV

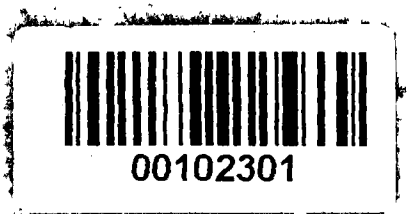
A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON, FILS AINE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-SÉVERIN, N° 11.

1810.

God
Fs 204
Fénelon
102301



LETTRES

SUR

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

LETTRES

SUR

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

LETTRE I.

A Cambrai, 11 septembre 1708.

Je suis fort aise, monsieur, d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions. Rien n'est si important que la simplicité et la sincère défiance de son propre esprit. Si chacun étoit occupé de la prière, du recueillement, de la charité, du mépris de soi-même, et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seroient bientôt apaisées. Jésus-Christ disoit aux Juifs : « Comment pouvez-vous « croire, vous qui recevez de la gloire les uns des « autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient « de Dieu seul? Il ajoute : Si quelqu'un veut faire la « volonté de celui qui m'a envoyé, il connoîtra, sur la « doctrine, si elle est de Dieu ou si je parle de moi-« même. » Ainsi ceux qui éblouissent, qui séduisent, qui s'égarent eux-mêmes, ne tombent dans ce malheur que faute de chercher la volonté de Dieu avec un cœur humble et soumis à l'église ; l'hérésie ne les séduit qu'à

cause qu'elle les trouve vains, curieux, présomptueux, dissipés. Il n'y a que le défaut de recueillement et d'abnégation de soi-même qui prépare des hommes contentieux pour former les partis des novateurs et les hérésies. C'est sur ce fondement que saint Cyprien dit : « Que personne ne croie que les bons peuvent se retirer de l'église. Le vent n'enlève point le bon grain, « et la tempête n'arrache point un arbre solidement « enraciné : c'est la paille légère que le vent emporte... « C'est ainsi que les fidèles sont éprouvés et que les « infidèles sont découverts : c'est ainsi qu'avant même « le jour du jugement il se fait ici une séparation des « justes d'avec les injustes, et que le bon grain est sé« paré d'avec la paille. » C'est ce que l'expérience montre sensiblement. Quels hommes font les schismes et les hérésies? Ce sont des hommes savants, curieux, critiques, pleins de leurs talents, animés par un zèle âpre et pharisaïque pour la réforme, dédaigneux, indociles et impérieux : ils peuvent avoir une régularité de mœurs, un courage roide et hautain, un zèle amer contre les abus, une application sans relâche à l'étude et à la discipline; mais vous n'y trouverez ni douceur, ni support du prochain, ni patience, ni humilité, ni vraie oraison. « O Père, Seigneur du ciel et de la terre, « s'écrie Jésus-Christ, je vous rends gloire de ce que « vous avez caché ces choses aux sages et aux pru« dents, et que vous les avez révélées aux petits. » Il dit encore : « S'il y a un enfant de paix, c'est sur lui « que votre paix reposera. »

Je suis, monsieur, très sincèrement tout à vous,

F. Arch. D. de Cambrai.

LETTRE II.

Il est vrai, monsieur, que j'allai à Bruxelles l'automne dernière ; mais ce voyage fut si imprévu et si précipité, que je n'aurois pu vous en avertir à temps. Dieu sait quelle joie j'aurois eue de vous voir et de vous entretenir. Je ne connois point assez les éditions de saint François de Sales, pour pouvoir dire quelle est la meilleure ; il y en a un grand nombre : il faudroit se donner la patience de les comparer toutes en détail, et de choisir sur chaque morceau celle qui se trouveroit la plus ample et la plus exacte. Vous savez qu'il y a dans l'ancienne édition de Lyon un dix-huitième entretien qui n'est pas ailleurs. Je suis ravi de voir que vous aimiez tant ce bon saint. Si les protestants le lisoient, il leur ôteroit peu à peu leurs préventions contre l'église romaine ; sans raisonner, il instruit plus que tous les savants qui raisonnent. On goûte en lui la *bénignité* du Sauveur, *la douceur et la modestie de Jésus-Christ*. Il fait sentir que l'église qui porte de tels saints n'est pas stérile ; et qu'elle est encore, selon la promesse, pleine de l'esprit des premiers siècles.

L'estime et l'amitié que j'ai pour vous, monsieur, m'engagent à demander souvent deux choses à Dieu ; souffrez que je vous le dise ici. La première est qu'il vous fasse la grace de rendre à la véritable église visible ce qui lui est dû. Ce n'est pas assez de l'aimer, de l'estimer dans votre cœur, de ne lui point imputer les excès que d'autres lui imputent, et de trouver de la consola-

tion à participer à son culte quand vous le pouvez : il n'a jamais été permis de sortir de son sein si elle n'est pas idolâtre, et il n'est pas permis de retarder à y rentrer si cette idolâtrie est imaginaire. L'esprit du Sauveur est un esprit de paix, d'amour et d'union ; il a voulu que les siens fussent consommés dans l'unité : il ne s'est pas contenté d'une unité intérieure et invisible, il a voulu une unité intérieure et extérieure tout ensemble : en sorte que ce fût à ce signe visible et éclatant qu'on reconnût ses vrais *disciples*. Ainsi, malheur à ceux qui se *séparent*, ou qui demeurent séparés de la tige qui porte la sève dans toutes les branches. Malheur à ceux qui partagent en deux ou qui laissent dans la division ce que Jésus-Christ a voulu faire un. Remarquez, s'il vous plaît, que les plus grands saints et les écrivains de la vie intérieure, qui ont eu les plus touchantes marques de l'esprit de grace, étoient, comme saint François de Sales, dans la communion romaine, et prêts à mourir plutôt que d'en sortir. Les ames humbles et pacifiques, qui ne vivent que de recueillement et d'amour, sont toujours petites à leurs propres yeux, et ennemies de la contradiction ; elles sont bien éloignées de s'élever contre le corps des pasteurs, de décider, de condamner, de dire des injures, comme Luther et Calvin en ont dit d'innombrables. Leur style n'a rien d'âcre ni de piquant ni de dédaigneux. Ils n'entreprennent point une réforme sèche, critique et hautaine, qui aille à rompre l'unité et à soutenir que l'époux a répudié l'épouse. S'ils voient quelque abus ou quelque superstition dans les particuliers, ils en gémissent avec douceur : et le gémissement de la colombe est toujours discret et modeste ; elle ne gémit que par un amour

tendre et paisible. Alors de telles ames gémissent en secret avec l'épouse, loin de pousser des cris scandaleux contre elle. Elles n'élèvent jamais leurs voix dans des disputes présomptueuses, elles ne disent point que l'église s'est trompée pendant divers siècles sur le sens de l'écriture, et qu'elles ne craignent point de se tromper en expliquant le texte sacré contre la décision de cette ancienne église : au contraire, ces ames sont dociles et toujours prêtes à croire qu'elles se trompent ; leur cœur n'est qu'*amour et obéissance*. Les dons intérieurs, loin de leur inspirer une élévation superbe et un sentiment d'indépendance, ne vont qu'à les anéantir, qu'à les rendre plus souples et plus défiantes d'elles-mêmes, qu'à leur faire mieux sentir leurs ténèbres et leur impuissance, enfin qu'à les désapproprier davantage de leurs pensées. O combien ont-elles horreur *du zèle amer* et de tous *les combats de paroles !* Au lieu de la dispute, elles emploient l'insinuation, la patience et l'édification ; au lieu de parler de Dieu aux hommes, elles parlent des hommes à Dieu afin qu'il les touche, qu'il les persuade et qu'il fasse en eux ce que nul autre n'a pu faire. L'oraison supprime toutes les disputes. Dans la véritable oraison personne n'abonde en son sens, chacun fait taire sa propre raison. C'est l'esprit d'oraison qui est l'ame de tout le corps des fidèles ; c'est cet esprit unique et commun qui réuniroit bientôt à l'église mère toutes les sectes, si chacun, au lieu de disputer, se livroit au recueillement. D'un côté, voyez la pure spiritualité de saint François de Sales ; de l'autre, voyez ses principes sur l'église dans ses controverses : c'est le même saint qui parle avec l'onction du même esprit de vérité dans ces deux sortes d'écrits. Tels sont

ces aimables saints qui ont été nourris et perfectionnés dans le sein de l'église mère. Ne voulez-vous pas être de leur communion, et aimer comme eux la mère qu'ils ont si tendrement aimée? Il faut devenir comme eux simple et petit enfant pour sucer le lait de ses mamelles; le lait qui coule, c'est l'esprit d'amour et d'oraison; l'esprit d'oraison et l'esprit d'unité sont la même chose. Cherchez tant qu'il vous plaira hors de cette sainte unité, vous n'y trouverez guère que des cœurs hautains, contentieux et desséchés; vous y trouverez des docteurs secs et éblouis de leur science, qui languissent sur des questions sans fin, et qui s'évaporent dans leurs propres pensées; vous y trouverez des pratiques exactes et sévères en certains points de discipline; vous y trouverez l'horreur de certains vices grossiers; vous y trouverez une attention curieuse au sermon, et un chant de psaumes qui excite l'imagination, avec des prières où les paroles arrangées et multipliées frappent les auditeurs : mais vous n'y trouverez point cette oraison toute intérieure qui a fait chez nous tant de grands saints. Il est vrai que vous remarquerez chez nous beaucoup de docteurs vides de Dieu et pleins d'eux-mêmes, beaucoup d'ignorance et même de superstition dans les peuples; mais la vraie église n'est pas exempte de scandales. Il faut laisser croître le mauvais grain avec le bon *jusqu'à la moisson*, de peur qu'une réforme téméraire n'arrache le bon grain avec le mauvais, et qu'elle ne ravage au lieu de réformer. La vraie église est celle qui nourrit le pur grain mêlé avec l'ivraie, et qui tolère l'ivraie dans l'espérance que le Seigneur en séparera un jour lui-même le pur grain. Encore une fois, monsieur, ce n'est que dans l'église catholique que

vous trouverez cette oraison que vous aimez tant, et qui vous donne un si grand attrait d'amour pour Dieu. Ailleurs on parle, on chante, on loue Dieu, on raisonne, on dispute, on exhorte, on fait des règlements : dans l'ancienne église, on se tait, on se rapetisse, on rentre dans l'enfance par simplicité, on se compte pour rien, on s'anéantit, on est l'holocauste d'amour. Le nombre de ces ames, dont le monde n'est pas digne, est petit, il est vrai ; mais enfin il n'est que là. Comparez ces saints avec les réformateurs, et avouez la différence : il n'y a que l'unité qui porte de tels fruits.

La seconde chose que je vous souhaite, c'est que vous marchiez dans la voie de pure foi, pour éviter toute illusion. Prenez garde que la plupart des ames qui s'imaginent marcher par cette voie n'y marchent point ; on tient infiniment plus qu'il ne paroît aux expériences intérieures qu'on fait. Si on n'est en garde contre soi-même, on tend toujours insensiblement à chercher un appui et une certitude intérieure dans ses goûts, dans ses sentiments les plus vifs, et dans toutes les choses qui ont saisi l'imagination. On regarde son propre goût comme un attrait de grace, ses propres vues comme des lumières surnaturelles, et ses propres désirs comme des volontés de Dieu. On s'imagine que tout ce qu'on éprouve en soi est passif et imprimé de Dieu : par-là on se fait insensiblement à soi-même une direction intérieure fondée sur l'inspiration immédiate. Il n'y a plus ni autorité ni loi extérieure qui arrête et qui puisse contrebalancer cette inspiration. Voilà le danger du fanatisme pour les ames qui se croient désappropriées et transformées sans l'être : si elles l'étoient, leur véritable désappropriation les éloigneroit infini-

ment de cette illusion par laquelle elles s'approprient leur lumière et s'en font un appui pour être indépendantes. O que les profondes ténèbres de la pure foi sont bien différentes de cette fausse voie! On ne voit rien de particulier, et on ne cherche à rien voir : on se contente de croire comme les plus petits d'entre le peuple; on ne sait qu'obéir, que se laisser contredire et corriger, que se défier de soi, que sentir sans cesse son impuissance totale; on n'a aucun besoin de chercher curieusement dans l'avenir pour se consoler du présent, ni de se flatter de prédictions. Quand on a le cœur pleinement content de la seule volonté de Dieu en chaque moment de la vie, on n'a besoin de rechercher aucun soutien de ces vues de l'avenir; on mérite d'y être trompé, dès qu'on les cherche par une inquiétude secrète, dans l'état présent où la seule volonté de Dieu ne suffit pas à un cœur malade: mais cette vue de foi, si nue, est le plus long et le plus grand de tous les martyres; il faut s'y laisser dépouiller de tout ce qui console et qui soulage la nature. Il est facile de parler affectueusement de cet état; mais il est terrible de le porter jusqu'à la mort. En cet état si on faisoit des miracles, on les feroit sans s'y arrêter; on les feroit par pure fidélité, comme on pratique les vertus les plus journalières, comptant pour rien ce qu'on a fait et passant outre pour continuer à être fidèle. En cet état l'homme reçoit ses bonnes pensées comme d'emprunt, de même qu'un pauvre se couvriroit d'un manteau prêté charitablement. Cet homme n'est pourtant ni inconstant ni irrésolu : mais sa fermeté ne vient d'aucune confiance en sa propre lumière; au contraire, c'est par défiance de sa propre lumière et par simple docilité qu'il est

tranquille dans la main de Dieu. Sa voie est toute fondée sur la désappropriation de ses propres vues, qui seroient toujours incertaines : ainsi ce n'est point par une décision fondée sur les forces de son esprit qu'il se détermine avec tant de paix et de constance, mais par simple fidélité à la lumière du moment présent, et par le retranchement de toutes les recherches inquiètes de l'amour-propre. En cet état, loin de se passer de l'autorité de l'église, on sent de plus en plus le besoin d'être porté sans cesse entre ses bras, comme un petit enfant : on n'est jamais surpris de voir qu'on s'est trompé; on le confesse de bon cœur : on quitte sans peine une pensée qu'on avoit sans appropriation : on jette sans regret une feuille d'arbre qu'on a cueillie sans y être attaché; mais on ne jetteroit pas de même un diamant faux qu'on auroit acheté comme étant d'un grand prix. Quand on a besoin de juger, on tâche de le faire avec conseil et sur toutes les lumières tant naturelles que surnaturelles qu'on a alors. Quand on a fait devant Dieu le moins mal qu'on a pu, on est encore tout prêt à se laisser montrer par autrui qu'on s'est trompé et qu'on a manqué à toutes les règles. Si on est dans cette docilité pour toutes les choses communes de la vie, à l'égard de toute personne qui nous reprend, à combien plus forte raison doit-on être, par cette désappropriation intérieure, dans une docilité sans réserve et dans une absolue soumission d'esprit à l'égard de cette église visible, qui aura, par les promesses, l'autorité de Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles! Tels sont les petits enfants, les enfants bien-aimés. L'onction leur enseigne tout, parcequ'elle leur enseigne au-dessus de tout à sentir leur ignorance et leur impuissance, à

écouter l'église et à ne se point écouter eux-mêmes, à croire ce qu'elle enseigne et non ce qu'ils ont pensé. Cette profonde leçon que l'onction intérieure leur donne comprend toutes les autres; elle contient toute vérité et les préserve de toute erreur. *Dieu cache* ses vérités *aux sages et aux prudents*, c'est-à-dire, à ces docteurs superbes qui veulent juger l'église, au lieu de se laisser juger par elle. En même temps il révèle *aux petits* ses miséricordes, parcequ'il se complaît dans leur petitesse: ils sont bienheureux, parcequ'ils sont pauvres d'esprit et qu'ils se sont désappropriés de leurs propres lumières et de leurs propres volontés, comme un homme riche doit se désapproprier de ses trésors, quand il se donne à Dieu dans un désert. O qu'il seroit beau de voir tous *les biens en commun* pour l'esprit comme pour le corps, et que chacun ne regardât pas plus sa pensée, son opinion, sa science, ses lumières, ses vertus et ses plus grands sentiments comme son bien particulier, que de bons religieux regardent comme propres les biens de la communauté dont ils usent pour leurs besoins! C'est ainsi que les saints dans le ciel ont tout en Dieu, sans avoir jamais rien à eux. C'est un bien infini et commun dont le flux et reflux fait l'abondance et le rassasiement de tous les bienheureux; ils reçoivent chacun selon sa mesure; ils renvoient tout. Dieu est lui seul *toutes choses en tous*, et rien n'est à aucun de ceux qu'il comble de biens; ils sont tous dénués dans cette possession de l'infini. Leur béatitude vient de leur pauvreté; l'une et l'autre est parfaite. Si les hommes entroient ici-bas dans cette pauvreté d'esprit et dans cette communauté des dons les plus spirituels, on verroit tomber toutes les disputes et tous les schismes; on ne réformeroit

l'église qu'à force de se réformer soi-même ; il n'y auroit plus de savants présomptueux et jaloux de leur science, on *ne penseroit*, on *ne goûteroit*, on ne voudroit tous ensemble qu'une même chose ; un seul esprit, qui seroit celui d'amour et de vérité, seroit l'ame de tous les membres du corps de l'église, et les réuniroit intimement; on se déférereoit, on se supporteroit réciproquement; on n'entendroit plus ces froides paroles *de tien et de mien ;* nous serions tous pauvres et riches tout ensemble dans l'unité, pauvres sans murmure et sans jalousie, riches sans envie et sans distinction : nous serions les enfants *doux et humbles de cœur*, qui trouveroient *le repos de leurs ames ;* ce seroit un petit commencement de la nouvelle créature et du paradis réservé au siècle futur. Prions, monsieur, pour un si grand bien ; je le souhaite pour vous et pour votre ami que vous m'avez nommé ; et serai toute ma vie du fond du cœur tout à vous.

LETTRE III.

Je vous conjure, monsieur, d'avoir la bonté de mander les choses suivantes à M***.

Ses amis font un grand pas, dont je le félicite et je remercie Dieu. Par exemple, je suis charmé de lire ces paroles : (*Dieu a promis, à la vérité, qu'il ne souffriroit jamais le corps des pasteurs en général d'établir des erreurs damnables par une loi publique et un décret uniforme.*) (*Nous ne doutons nullement que Dieu ne veille toujours sur l'église, de manière qu'il*

ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fidèles nuisiblement au salut.) (*La synagogue n'avoit jamais rien établi par un décret uniforme et universel contraire à la loi divine.*) (*Ce n'est pas que nous voulions dire avec les donatistes et les puritains, que l'église est invisible et qu'elle ne consiste que des seuls justes élus. Nullement. Il y aura toujours sans doute une église visible sur la terre, gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres, et qui ont seuls le droit du sacerdoce.*) Quiconque pense ainsi *n'est pas loin du royaume de Dieu*, qui est l'église catholique; cette église ne demande que ce qui lui est accordé dans ces paroles. Voilà une église qui, selon les promesses, sera toujours visible et *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres.* Voilà une succession non interrompue. Ces successeurs des apôtres ont eux *seuls le droit du sacerdoce;* tout autre ministre est un usurpateur du ministère. *Dieu a promis* que cette église visible, ou ce *corps des pasteurs*, n'établira *jamais des erreurs damnables par une loi publique.... et qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fidèles nuisiblement au salut.* Qu'y a-t-il de plus consolant, de plus aimable et de plus décisif que cet aveu? Que peut-on craindre dans le sein de cette véritable mère qui enfante des saints à Jésus-Christ son époux, depuis tant de siècles sans interruption, puisqu'il est promis qu'elle ne décidera jamais rien *nuisiblement au salut* de ses enfants? Il n'y a plus qu'à l'écouter, qu'à la croire, qu'à vivre et qu'à mourir entre ses bras.

II. Les évènements répondent aux promesses. Cette église n'a jamais décidé contre les vérités du culte

plus pur et le plus parfait; elle les a même autorisées dans les écrits de divers saints. Il est vrai qu'elle a condamné dans les derniers temps plusieurs livres qui traitent de la vie intérieure; mais on doit croire, sans hésiter, qu'elle les a bien condamnés. Leurs principes peuvent être excessifs et mener à l'illusion; ceux même qui ont été peut-être écrits avec la plus grande pureté d'intention et la plus sincère horreur de tout excès sont sans doute dangereux par leurs expressions, et induisent même en erreur, faute d'être assez mesurés, puisque l'église les juge tels. Elle ne condamne point le culte parfait; elle ne décide point *nuisiblement au salut*; sa décision ne peut rejeter la vérité. Donc il n'y a qu'à accepter sa décision avec la plus humble docilité. On ne voit que trop d'écrivains mystiques qui vont trop loin dans leurs expressions, et dont le langage, pris à la lettre, blesse la foi; il y en a même qui suivent leur imagination et leurs fausses expériences pour se croire affranchis des règles générales: on voit en eux l'illusion et le fanatisme. L'église a raison d'être alarmée; il y a peu de mystiques qui suivent la voie de la pure foi, sans s'arrêter à aucune lumière ni sentiments extraordinaires pour mourir sans cesse à eux-mêmes dans la simplicité évangélique: ceux qui sont séduits par l'amour-propre sont utilement réprimés par la condamnation de l'église; et ceux qui ne veulent point être attachés à leur propre sens font un excellent usage de l'humiliation que l'église leur donne. D'ailleurs cette sainte mère ne condamne nullement ce qui est réellement pur, parfait et éloigné de l'illusion.

III. Le schisme ou séparation est, selon le consentement unanime des pères, le crime le plus énorme.

L'époux sacré ne veut qu'une seule épouse. De quel droit en a-t-on fait plusieurs? Il a demandé à son père que cette épouse fût toujours *une, et consommée en unité.* En vain, pour excuser le schisme, on accuse cette église d'être adultère et idolâtre : cette accusation est fausse. L'église n'établira jamais *des erreurs damnables ;* elle ne décidera jamais *nuisiblement au salut.* Se séparer d'une mère si innocente, à laquelle *seule* appartient *le droit du sacerdoce*, c'est imiter la révolte impie de Coré, de Dathan et d'Abiron. Saint Paul dit aux fidèles avec douleur : *J'apprends qu'il y a des schismes ou divisions parmi vous.* Il dit ailleurs : *Qu'il n'y ait point de schisme entre vous.* Il dit encore ces paroles : *Afin qu'il n'y ait point de schismes dans le corps et que tous les membres conspirent mutuellement pour s'entr'aider les uns les autres. . . . or vous êtes le corps de Jésus-Christ, et chacun de vous est un de ses membres.* C'est donc déchirer le corps de Jésus-Christ que de diviser son église. D'un autre côté, saint Jude assure que ceux qui imitent *la révolte* de Coré, c'est-à-dire les schismatiques, *se paissent eux-mêmes, sont des nuées sans eau que les vents emportent çà et là, et des arbres d'automne, sans fruit, doublement morts et déracinés. . . . ceux-là,* dit-il, SE SÉPARENT EUX-MÊMES. En effet, toutes les sectes séparées de l'ancienne église sont des rameaux qui, étant coupés et ne recevant plus la nourriture du tronc vivant, tombent, se dessèchent et meurent aussitôt. On n'y trouve plus l'esprit de recueillement, de prière et d'humilité; tout y est régularité extérieure, critique sévère, et hauteur pharisaïque. A quoi a servi la prétendue réforme des protestants? Elle n'a produit que scandale,

que trouble, qu'incertitude, que disputes, qu'indifférence de religion, sous prétexte de tolérance mutuelle, et enfin qu'irréligion presque dans tout le nord. *Voilà les nuées sans eaux, et les arbres déracinés.*

IV. J'avoue que ceux qui ont fait le schisme par orgueil étoient plus coupables que ceux qui ne font que le continuer par les préjugés de l'éducation et par l'entraînement de l'habitude; mais on ne sauroit trop considérer quel est le principe fondamental de tous les protestants. Ils ne se sont séparés de l'ancienne église qu'en préférant leur propre pensée sur le texte sacré à l'autorité de toute l'église visible. S'ils n'eussent point embrassé ce principe d'indocilité et d'indépendance, ils n'auroient jamais pu faire leur séparation: ainsi il est essentiel au schisme que chaque schismatique décide ainsi dans son cœur: « Je me sépare de l'ancienne « église pour m'attacher à la nouvelle, non parceque « j'attribue à la nouvelle la promesse d'infaillibilité que « je ne veux point attribuer à l'ancienne, mais parce- « que je crois qu'aucune église n'a cette promesse d'in- « faillibilité, et que c'est moi qui dois discerner le sens « des livres divins pour y former moi-même ma foi en « les examinant. Les pasteurs peuvent m'aider à en- « tendre ce texte; mais ils peuvent aussi me tromper, « comme l'ancienne église m'a trompé en se trompant « elle-même. Je dois les écouter avec déférence et res- « pect; mais enfin ils ne sont point infaillibles, et la « finale décision doit, indépendamment d'eux, venir « de l'esprit de Dieu, qui me fera entendre le texte « des écritures. » Voilà précisément ce qui distingue le protestant séparé de l'ancienne église d'avec le catholique qui demeure dans son sein. Le catholique

forme sa foi par pure autorité ; le protestant forme la sienne par pur examen : l'un ne fait qu'écouter et croire ce que l'autorité décide, l'autre examine et décide lui-même indépendamment de toute autorité. Il ne pourroit jamais se séparer, s'il ne supposoit pas qu'il juge mieux que l'église. Le schisme est donc fondé sur ce jugement téméraire et présomptueux : « J'entends mieux « le texte sacré que l'ancienne église, et je ne la quitte « que pour interpréter les saintes écritures, indépen- « damment de son autorité : il faut préférer la parole « de Dieu à toute autorité humaine. » Ainsi, à proprement parler, chaque protestant fait lui-même son schisme personnel : il ne rejette point l'autorité de l'ancienne église, pour se soumettre aveuglément à l'autorité de la nouvelle ; mais il se rend juge entre ces deux églises opposées, et il conclut après un examen d'entière indépendance pour la nouvelle contre l'ancienne : c'est lui qui, tenant le texte sacré en main, décide, fixe lui-même sa croyance, choisit une église, et fait par sa décision son schisme contre celle qu'il rejette. Encore une fois, il faut bien se garder de croire qu'il accorde l'autorité infaillible à la nouvelle église en la refusant à l'ancienne ; c'est ce qui seroit le comble de l'extravagance et du délire. Il exclut également toute autorité infaillible de ces deux églises, et il se détermine uniquement par sa propre décision sur les écritures. Si ce particulier vit dans la naissance du schisme, il est lui-même un de ceux qui prononcent le jugement de condamnation contre l'ancienne église, qui la répudient et qui décident pour commencer la séparation. Si au contraire il ne vient au monde qu'après que le schisme est déjà formé par ses ancêtres, il marche sur leurs

traces, il continue le schisme sur le même principe fondamental par lequel ses ancêtres l'ont commencé. Cet homme dit dans son cœur : « Je vois clairement « que mes ancêtres ont mieux entendu l'écriture que « l'ancienne église : je vois qu'ils ont eu raison de s'en « séparer. J'adhère à leur séparation, comme juste : « je la ratifie, je la confirme, je la continue, je la re- « nouvelle autant qu'il est en moi. Si je voyois qu'ils « se fussent trompés et que leur séparation fût injuste, « je me garderois bien de confirmer leur erreur, leur « révolte sacrilège, leur schisme impie ». Ainsi, supposé que l'ancienne église ait pour ministres *les légitimes successeurs des apôtres*, qui ont seuls *le droit du sacerdoce*, et que cette église n'établisse jamais *des erreurs damnables*, qu'en un mot elle n'impose rien aux fidèles *nuisiblement au salut*, il est clair comme le jour que la séparation a été injuste, impie et sacrilège. En vérité, un chrétien qui veut aimer Dieu et être fidèle à la vérité, peut-il en conscience adhérer à ce schisme, le ratifier, le confirmer, le continuer et le renouveler en sa personne ? Quand on aperçoit le plus grand des maux commis par ses ancêtres, ne doit-on pas le révoquer et le réparer aussitôt ? Si on y est obligé pour le plus vil intérêt, à combien plus forte raison y est-on obligé, quand il s'agit du corps de Jésus-Christ déchiré, de son épouse rejetée, de la maison de Dieu mise en ruine, et du sacré ministère usurpé sur *les légitimes successeurs des apôtres, qui ont seuls le droit du sacerdoce* ! Quelle excuse peut-on alléguer pour une ratification si impie, si ce n'est que l'ancienne église a établi *des erreurs damnables*, et qu'elle a *imposé aux fidèles nuisiblement au salut* ? Or est-il

que, de l'aveu des personnes pieuses et éclairées dont il s'agit ici, elle ne l'a jamais fait? Donc ces personnes ne peuvent jamais en conscience confirmer, ratifier, continuer et renouveler en leurs personnes par aucun acte le schisme de leurs ancêtres. Ce schisme est en soi injuste, impie et sacrilège: ils ne pourroient le ratifier par leurs actes, sans autoriser une calomnie atroce contre la vraie église, qui est leur mère et la seule légitime épouse du fils de Dieu. Que doivent-ils donc faire? Dès qu'ils aperçoivent qu'ils mangent l'agneau paschal hors du lieu saint, ils doivent se hâter de retourner sur la sainte montagne, dans le centre de l'unité, pour s'y nourrir du pain descendu du ciel. Dès qu'ils reconnoissent qu'ils sont hors de l'arche, ils doivent y rentrer pour se sauver du déluge. C'est ainsi que les pères parlent unanimement; c'est ratifier, confirmer, renouveler, perpétuer le schisme, que de ne le pas finir pour soi.

V. Il est vrai qu'un homme né dans un pays d'où *la* vraie église est proscrite par un schisme public a de grandes précautions à garder, quoiqu'il soit pleinement catholique. On le voit par l'exemple des chrétiens de l'ancienne église, qui se cachoient avec des soins infinis, et qui cachoient même leur doctrine pour ne donner aucun avantage aux païens. On le voit aussi par l'exemple des missionnaires qui se travestissent en laïques, pour cacher leur caractère et leur religion en Angleterre. Mais voici, ce me semble, à quoi on peut réduire ces ménagements.

1° Un catholique ne peut jamais en conscience faire aucun acte de communion avec une société schismatique, puisqu'elle a rompu elle-même tout lien de com-

munion avec cette ancienne église qui est *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres*, lesquels ont *seuls le droit du sacerdoce* : ce seroit reconnoître *le droit du sacerdoce* et la légitime administration des sacrements dans une société qui les a usurpés par le schisme ; ce seroit ratifier le schisme, le continuer personnellement, et faire des actes schismatiques contre sa conscience pour tromper les hommes. Il est clair que ces actes sont les actes propres du schisme et même de l'hérésie, puisque c'est reconnoître pour sa propre mère une fausse église qui n'a point *le droit du sacerdoce*, ni par conséquent le ministère pour les sacrements ; c'est même reconnoître les sacrements de cette église comme véritables, quoiqu'on ne les croie pas tels, puisqu'ils ne contiennent point ce qui est contenu dans les sacrements de la vraie église, laquelle ne décide rien *nuisiblement au salut*. Par exemple, supposé que l'eucharistie de l'église catholique contienne véritablement le corps et le sang du Sauveur, la cène des calvinistes, qui ne peut contenir qu'une figure avec une vertu, ne peut point être une véritable et légitime eucharistie. Quiconque y participe fait un acte du schisme et de l'hérésie de cette secte.

2° J'avoue qu'on peut quelquefois pour de bonnes raisons aller aux sermons des faux pasteurs d'une société hérétique. C'est ainsi que nos missionnaires mêmes y vont ou y envoient des émissaires de confiance, pour savoir ce que ces faux pasteurs enseignent et qui mérite d'être réfuté ; mais on ne doit jamais, sans de très fortes raisons, s'exposer à la séduction de ces discours *qui gagnent comme la gangrène*. On peut encore moins y aller pour faire accroire aux hérétiques qu'on n'est pas

moins qu'eux dans leur schisme et dans leur hérésie : ce seroit joindre la fraude et la lâcheté aux actes propres de l'hérésie et du schisme.

3° Il n'est ni nécessaire ni prudent de faire dans de telles circonstances aucun acte public de la religion catholique. Les anciens fidèles se gardoient bien d'en faire d'ordinaire aux yeux des païens. Nos missionnaires n'en font aucun en Angleterre, pour n'exciter point mal à propos une persécution. On peut et on doit imiter ces ménagements.

4° On doit néanmoins faire les actes de la religion catholique dans les églises de la communion romaine, autant qu'on le peut sans s'exposer à de grands inconvénients. Il n'est point permis de passer sa vie sans pasteurs, sans sacrements, sans subordination à une église visible, à moins qu'on ne se trouve dans une situation toute singulière. Il faudroit même, dans une si extraordinaire extrémité, être uni de cœur et de désir sincère aux pasteurs, aux sacrements et à l'église qu'on croit la véritable.

5° On peut faire ces actes en secret, pour remplir son devoir et pour édifier les personnes de confiance, quoiqu'on prenne des précautions infinies pour les cacher à tous les autres.

6° Il pourroit se faire qu'une personne très catholique auroit de pressantes raisons de s'abstenir très long-temps de la consolation et de la nourriture que le reste des fidèles doit tirer de la fréquentation des sacrements ; mais on ne doit pas supposer facilement une si extraordinaire nécessité ; il faut craindre de s'y tromper, et se ramener soi-même, autant que l'on peut, aux règles communes. Il ne faut se dispenser d'aucune

des fonctions de l'unité parfaite, que pour l'avancement de cette unité même, et avec un vrai désir de la montrer dès qu'on le pourra. Jamais cette disposition ne fut tant à désirer qu'en notre siècle, où la tolérance et l'indifférence de religion font que tant de personnes vivent sans aucune dépendance d'aucune église fixe, se contentant de je ne sais quelle vague persuasion des points fondamentaux de la religion chrétienne.

7° Enfin les personnes qui ne feront aucun acte de communion romaine ne doivent nullement être surprises de se voir fort suspectes aux missionnaires zélés de cette communion. Il est naturel que ces missionnaires soient effarouchés et en défiance contre une religion si vague et si ambiguë : il est naturel qu'ils craignent ou l'hypocrisie et la dissimulation, ou l'illusion et le fanatisme avec l'indépendance dans un genre de vie si extraordinaire et si éloigné des règles générales. Les meilleures personnes qui paroîtront dans une telle neutralité entre les diverses communions doivent se faire justice et se mettre en la place de ces missionnaires ; ils ne peuvent point s'empêcher d'être surpris et scandalisés. Les saints pères ne l'auroient pas été moins qu'eux. Quand ils feront des recherches, quand ils s'alarmeront, quand ils voudront réduire ces personnes à une conduite commune et régulière, ils ne feront que leur devoir : on ne doit nullement les accuser de gêner et de troubler leurs consciences, ni de vexer les ames attachées à la perfection intérieure. La perfection intérieure n'empêche point la dépendance d'un ministère extérieur et visible. Le moyen de les apaiser et d'obtenir d'eux une suffisante liberté, est de leur parler avec ingénuité, humilité et confiance ; c'est de leur

représenter les vrais besoins tant du dedans que du dehors ; c'est de leur montrer combien on auroit horreur d'en abuser ; c'est de les convaincre par la pratique combien on aime l'autorité de l'église. Par ces voies douces on leur persuadera peu à peu qu'on n'est ni dans l'illusion, ni dans l'indépendance, ni dans l'indifférence entre toutes les églises visibles.

LETTRE IV.

Il n'y a qu'une seule vraie religion et qu'une seule église épouse de Jésus-Christ ; il n'en a voulu qu'une ; les hommes ne sont pas en droit d'en faire plusieurs. La religion n'est pas l'ouvrage du raisonnement des hommes ; c'est à eux à la recevoir telle qu'elle leur a été donnée d'en haut. Un homme peut raisonner avec un autre homme ; mais avec Dieu il n'y a qu'à prier, qu'à s'humilier, qu'à écouter, qu'à se taire, qu'à suivre aveuglément. Ce sacrifice de notre raison est le seul usage que nous puissions faire de notre raison même, qui est foible et bornée. Il faut que tout cède quand la raison suprême décide. Encore une fois, Jésus-Christ n'a voulu qu'une seule église et qu'une seule religion : il n'y a donc plus qu'à comparer ensemble l'église nouvelle avec l'ancienne, et celle qui livre l'homme à son orgueil, en le faisant juge, quoiqu'il soit visiblement incapable de juger, avec celle qui use de l'autorité qui lui est promise par son époux, pour fixer les esprits incertains, pour guider les ignorants, pour humilier les superbes, et pour les réunir tous.

Je reviens au besoin de prier : c'est la prière qui fini-

roit toutes les disputes. Heureux les hommes que la vanité ne rend point jaloux de leur liberté, qui sont sincèrement neutres entre leur pensée et celle d'autrui, qui se défient de la leur, et qui sont souvent recueillis en silence devant Dieu, pour écouter l'esprit de grace! Dès qu'on a eu au dedans de soi cet esprit humble et pacifique, on est bien avancé : on sent d'abord, sans controverse, que c'est dans le sein de l'église catholique qu'on devient petit, et qu'on apprend à mourir à soi, pour vivre dans la dépendance.

LETTRE V.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous fasse sentir combien les hommes les plus éclairés ont besoin d'humilier leur esprit sous une autorité visible. Les mystères nous sont proposés pour domter notre raison et pour la sacrifier à la suprême raison de Dieu. La religion n'est qu'humilité; on n'est digne de la trouver, on ne la pratique même qu'autant qu'on s'abaisse intérieurement, qu'on reconnoît sa foiblesse, et qu'on croit sans comprendre. Quand on entre dans le détail des points contestés, on voit d'abord que nos frères, séparés de nous, ont voulu justifier leur séparation en nous imputant des erreurs et des idolâtries dont nous sommes infiniment éloignés. Ce détail démontre l'injustice du schisme et la nécessité de se réunir. Mais de plus, il faut toujours revenir au point principal; c'est celui d'une autorité visible qui parle et qui décide, pour soumettre, pour réunir et pour fixer tous les esprits dans

une même explication des saintes écritures : autrement ce livre divin, qui nous a été donné pour nous humilier, ne serviroit qu'à nourrir notre vaine curiosité, notre présomption, la jalousie de nos opinions et l'ardeur des disputes scandaleuses. Il n'y auroit qu'un seul texte des saintes écritures ; mais il y auroit autant de manières de les expliquer, autant de religions que de têtes. Que diroit-on d'une république qui auroit des lois écrites, mais où tous les particuliers seroient libres de s'élever au-dessus des décisions des magistrats sur la police? Chacun, le livre des lois en main, voudroit corriger les jugements des magistrats, et on disputeroit au lieu d'obéir ; et, pendant la dispute, le livre des lois, loin de réunir et de soumettre les esprits, seroit lui-même le jouet des vaines subtilités de tous les citoyens. Une telle république seroit dans l'état le plus ridicule et le plus déplorable. Mais comment peut-on croire que Jésus-Christ, ce divin législateur de l'église, l'ait abandonnée à ce désordre que le moins prudent de tous les hommes n'auroit pas manqué de prévoir et de prévenir ? Il faut donc une autorité qui vive, qui parle, qui décide le texte sacré, et qui soumette tous ceux qui veulent l'expliquer à leur mode : quand on est présomptueux, on supporte impatiemment le joug de cette autorité ; mais dès qu'on le secoue, on tombe dans la licence monstrueuse des opinions, dans la multitude honteuse des religions opposées, et enfin dans cette indifférence entre les sectes, qui dégénère en irréligion dans les nations du nord.

LETTRE VI.

On ne peut être plus touché, monsieur, que je le suis, de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : vous ne sauriez désavouer que Dieu frappe à la porte de votre cœur. Il vous fait sentir qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule église, qu'elle a les promesses de son époux, qu'en vertu de ces promesses elle nous enseigne toute vérité nécessaire au salut, et qu'elle nous préserve de toute erreur qui nous excluroit du royaume céleste. Il n'y a plus qu'à écouter, qu'à suivre cette église par-tout où elle sera, sans craindre de s'égarer. C'est en nous écoutant nous-mêmes par curiosité, par présomption, par goût de critique et d'indépendance, que nous tombons dans l'illusion. La séparation est contre l'ordre établi par Jésus-Christ. Voyez les sociétés séparées; elles se vantoient de se séparer pour réformer le culte, et pour purifier la religion. Qu'ont-elles fait après tant de disputes scandaleuses et de guerres sanglantes? Elles ont réduit presque tout le nord à l'incertitude, à l'indifférence, et enfin à l'irréligion. Les branches séparées se sèchent et tombent : la tige que l'on croyoit morte reverdit ; elle porte des fruits abondants.

Si vous voulez une sérieuse réforme, ne la commencez point au dehors comme les protestants, par une critique âcre et hautaine; tournez-la contre vous-même; humiliez-vous profondément; défiez-vous de vos foibles lumières; travaillez à mourir à vos goûts naturels; n'écoutez point les délicatesses de votre amour-propre;

rabaissez votre cœur noble, fier et élevé ; ne comptez point sur votre courage. Voulez-vous trouver Dieu ? rentrez souvent au dedans de vous en silence pour l'y écouter : faites taire votre imagination pour vous occuper de la présence de Dieu, pour lui demander l'accomplissement de vos devoirs et la correction de vos défauts. O l'heureuse et solide réforme ! plus vous vous réformerez ainsi, moins vous voudrez réformer l'église. Si le véritable esprit de prière entre dans votre cœur, et parvient à le posséder, vous trouverez le trésor enfoui dans la terre, vous goûterez la manne cachée, vous ne craindrez plus que de n'être pas pauvre avec votre époux, vous serez incapable de craindre jamais de manquer des vrais biens avec lui, vous sentirez sa toute-puissance, son amour infini sans cesse occupé de vos besoins. Si vous ne voulez pas m'en croire, essayez-le ; vous le verrez. Ne manquez point à Dieu, il ne vous manquera jamais. Je prie le maître d'agir et au dedans et au dehors, pour vous procurer tout dans les bornes du nécessaire. Vous ne serez jamais si riche que quand vous renoncerez aux richesses superflues pour votre salut. Vous ne serez point tant honoré que quand vous aurez fait ce sacrifice. Vous n'aurez que la gloire à craindre en cet état.

LETTRE VII.

Je ne m'étonne nullement de l'état violent où vous vous trouvez. Le règne de Dieu, dit le Saint Esprit, souffre violence. On ne renaît point sans douleur. Vous auriez tort si vous ne sentiez pas une extrême peine à

quitter tout ce qui vous étoit le plus cher, et à vous renoncer vous-même. On ne meurt pas sans le sentir; mais celui qui vous afflige sera lui-même votre consolateur. La vérité vous délivrera : alors vous serez véritablement libre, vous goûterez la consolation de sacrifier à Dieu vos anciens préjugés.

Il est vrai que la religion catholique vous donnera contre votre amour-propre des leçons d'humilité dont vous aurez un peu à souffrir, parceque la religion où vous avez été nourri flattoit votre présomption naturelle, et vous rendoit juge de la parole de Dieu même. Mais vous sentirez la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames.* Vous trouverez un repos intérieur à vous rabaisser et à vous corriger, que vous n'avez jamais trouvé à vous croire et à vous enorgueillir. Le grand point est de vous accoutumer à vous recueillir, à chercher le royaume de Dieu qui est au dedans de vous, et à vous taire pour écouter l'esprit de grace. Il vous montrera les défauts à corriger et les vertus à acquérir par le principe de l'amour de Dieu.

LETTRE VIII.

J'ENTRE de tout mon cœur, monsieur, dans toutes vos peines; elles doivent être très grandes. Que ne voudrois-je point faire et souffrir pour vous les épargner! Mais Dieu ne nous a mis en ce monde que pour y souffrir et pour y mériter le royaume du ciel par notre patience. Heureux ceux que le monde croit mal-

heureux, et qui n'ont point de part à ses vaines joies! Heureux ceux auxquels il est donné d'être attachés à la croix du fils de Dieu! Cette doctrine est insupportable à l'amour-propre; mais on ne peut en douter sans ébranler la foi chrétienne, et elle devient douce par l'onction de l'amour de Dieu. J'avoue qu'il est facile de parler des croix et difficile de les porter avec un courage humble et désintéressé; mais que puis-je faire, sinon vous dire les vérités de l'évangile, comme je voudrois qu'on me les dît dans une épreuve aussi violente que la vôtre? Voici les principales réflexions que je vous prie de faire.

1° Jésus-Christ parle ainsi : *Si quelqu'un n'écoute pas l'église, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain.* Remarquez qu'il ne dit pas : si quelqu'un n'écoute pas l'église de son pays ou celle d'entre les diverses églises à laquelle il se trouve attaché par sa naissance et par ses préjugés. Il ne suppose point plusieurs églises, entre lesquelles chacun soit libre de choisir à sa mode : il n'en suppose qu'une seule, qu'il veut être à jamais son unique épouse; elle doit être tout ensemble unique, universelle et subsistante dans tous les siècles; elle doit parler à toutes les nations qui sont sous le ciel, et faire entendre sa voix d'un bout de l'univers à l'autre.

Ce n'est point une église invisible et composée des seuls élus, que chacun mette où il lui plaît, suivant les préjugés, et que personne ne puisse montrer au doigt; c'est la cité élevée sur le sommet de la montagne, que tous les peuples voient de loin; chacun sait le lieu où il peut la trouver, la voir et la consulter : elle répond, elle décide; on l'écoute, on la croit. Malheur à qui-

conque refuse de lui obéir! Il doit être retranché de la société des enfants de Dieu, comme un païen et comme un publicain.

2° Un père terrestre, quoique très imparfait, ne peut souffrir qu'aucun de ses enfants divise sa famille, sous prétexte de la réformer selon ses idées. Croyez-vous que notre père céleste, qui aime tant l'union, et qui veut que ce soit à cette marque qu'on reconnoisse ses enfants, souffre sans indignation que quelqu'un d'entre eux soit assez présomptueux et assez dénaturé pour diviser sa famille, qu'il a voulu par le mérite de son propre sang consommer à jamais dans l'unité? L'époux ne veut qu'une seule épouse; il a horreur de la pluralité. Le schisme qui fait plusieurs églises, malgré Jésus-Christ qui n'en veut qu'une seule, est donc le plus grand de tous les crimes : c'est celui de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui voulurent partager le sacré ministère. La terre doit engloutir et le feu du ciel consumer ceux qui déchirent l'épouse unique pour en faire plusieurs.

3° En vain nos frères séparés soutiendront que l'ancienne église étoit tombée en ruine et en désolation par son idolâtrie, en sorte qu'il a fallu en former une autre à sa place. Si l'église visible avoit pu être un seul jour trompeuse et idolâtre, Jésus-Christ se seroit bien gardé de dire absolument et sans restriction, pour toutes les nations et pour tous les siècles : *Si quelqu'un n'écoute pas l'église.* Il auroit induit par-là ses enfants en erreur. Il n'eût pas manqué de dire tout au contraire : Si quelqu'un écoute l'église pendant les siècles d'erreur et d'idolâtrie où elle tombera, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain. Cette défense expresse d'écouter l'église devroit, selon le plan de nos

frères séparés, avoir été faite pour presque tous les siècles, puisque de leur propre aveu le monde a été pendant presque tous les siècles, depuis les apôtres jusqu'à la prétendue réforme des protestants, sans avoir aucune autre église que celle qui enseignoit, qui administroit les sacrements, qui disoit la messe, qui honoroit les images et qui prioit les saints, comme nous le faisons. Loin de dire, Gardez-vous bien d'écouter l'église dans ces siècles d'aveuglement, Jésus-Christ dit au contraire pour tous les jours sans exception, jusqu'à celui où il reviendra juger le monde : *Si quelqu'un n'écoute pas l'église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain.* Il assure ailleurs que cette église, loin de tomber en idolâtrie et de rendre par-là le schisme nécessaire, *sera fondée sur la pierre, en sorte que les portes de l'enfer*, c'est-à-dire les conseils de l'erreur, *ne prévaudront point contre elle.* C'est promettre précisément que ce que nos frères prétendent être arrivé, n'arrivera jamais. Jésus-Christ dit encore en quittant son église naissante pour monter au ciel : *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* C'est au corps des pasteurs qu'il s'adresse, pour leur confier le ministère de l'instruction et de l'administration des sacrements. Il parle d'une église visible, qui a un corps de pasteurs, avec des peuples conduits par eux. Il s'agit d'une église qu'on voit, qu'on entend, qu'on croit, qui enseigne, qui décide, qui baptise.

4° Enfin l'évènement s'accorde parfaitement avec la promesse de Jésus-Christ : il avoit prédit que l'ivraie

se mêleroit avec le bon grain dans le champ du souverain père de famille : c'est ce qui est arrivé. Il s'est glissé dans l'église des relâchements et des abus dont elle gémit, et qu'elle travaille à réformer. Mais la réforme ne doit jamais se faire par la séparation ; au contraire, Notre Seigneur crie : *Laissez ces deux espèces de grains*, savoir, le pur froment et l'ivraie, *croître ensemble jusqu'à la moisson*, qui est la consommation des siècles, *de peur qu'en arrachant le mauvais grain vous ne déraciniez aussi le bon*. C'est avec cette patience, ce ménagement, ce zèle pour conserver l'unité, qu'il faut travailler de concert à une douce et pacifique réforme.

Pour la chute de l'église dans l'idolâtrie, Jésus-Christ a répondu qu'elle n'arriveroit jamais ; aussi n'est-elle jamais arrivée. L'église n'a jamais adoré du pain ; elle n'adore que le corps de Jésus-Christ, sur sa parole expresse, prise simplement à la lettre ; elle ne connoît aucun autre médiateur que Jésus-Christ ; elle prie seulement nos frères du ciel, comme nos frères de la terre, de prier pour nous par notre commun et unique médiateur Jésus-Christ ; elle n'honore les images que comme de simples peintures par rapport aux mystères qu'elles nous représentent. Il est donc clair comme le jour que nos frères séparés ont calomnié l'église pour justifier leur séparation, en l'accusant d'impiété et d'idolâtrie. Si elle n'est ni idolâtre ni impie, le schisme qu'ils ont fait avec tant d'animosité et de scandale est le crime de Coré, de Dathan et d'Abiron, puisqu'ils refusent d'écouter l'église avec laquelle Jésus-Christ enseigne tous les jours : chacun d'eux doit être regardé comme un païen et comme un publicain.

5° Ne dites point que vous n'avez pas fait le schisme, que vous le trouvez fait, que vous êtes bien fâché que vos ancêtres l'aient fait, et que vous ne sauriez le défaire. Ne le faites point pour votre personne; c'est tout ce que je vous demande au nom de Jésus-Christ. Ne ratifiez point, ne confirmez point, ne continuez point par votre choix un schisme si injuste et si contraire à la règle de Jésus-Christ.

6° Si vous voulez voir quelles sont les suites du schisme, jetez les yeux sur les églises de nos frères qui se sont séparés de nous avec tant de hauteur et d'insulte, se vantant d'être les réformateurs du christianisme. Qu'ont-ils réformé? Pendant que l'église romaine, malgré les foiblesses inséparables de l'humanité, a travaillé depuis plus d'un siècle à une sérieuse réforme du clergé et des peuples, les églises protestantes, semblables à des branches arrachées de leur tige, n'ont fait que se dessécher visiblement. Qu'en reste-t-il dans tout le nord, sinon une multitude monstrueuse de sectes opposées? Que voit-on de tous côtés? Une curiosité effrénée, une présomption que rien n'arrête, une incertitude qui ébranle tous les fondements du christianisme même, une tolérance qui tombe, sous prétexte de paix, dans l'indifférence de religion et dans l'irréligion la plus incurable.

7° Nous ne sommes point parfaits, je l'avoue, et je vous en avertis par avance; mais nous gémissons de ne l'être pas. Vous verrez parmi nous des scandales; mais nous les condamnons, et nous désirons de les corriger. Il y en a eu jusque dans la plus pure antiquité : faut-il s'étonner qu'il en paroisse encore dans ces derniers siècles? Mais, si vous trouvez dans notre très nom-

breuse église beaucoup de chrétiens qui n'en ont que le nom, et qui la déshonorent, vous y trouverez pour votre consolation des ames recueillies, simples, mortes à elles-mêmes, qui sont détachées, non seulement des vices grossiers, mais encore des plus subtiles imperfections, qui vivent de foi et d'oraison, dont toute la conversation est déjà au ciel, qui usent du monde comme n'en usant point, et qui sont jalouses contre leur amour-propre, pour donner tout à l'amour de Dieu. Si vous ne voulez pas me croire, essayez-le avec confiance en Dieu. Venez, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux!

8° J'avoue que vous avez un très rigoureux sacrifice à faire; mais écoutez Jésus-Christ : *Celui*, dit-il, *qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.* Voudriez-vous vous rendre indigne de Jésus-Christ pour contenter votre famille? Voudriez-vous faire comme ce jeune homme qui, après avoir cru en Jésus-Christ et avoir été aimé de lui, l'abandonna, triste et découragé, parceque Jésus-Christ lui proposa de renoncer à ses richesses? La chair et le sang ne révèlent point ce sacrifice ; il n'y a que la grace qui puisse l'inspirer. Écoutez encore la vérité même : *Celui qui hait son ame*, c'est-à-dire sa vie, *pour ce monde, la sauve pour l'éternité.* Voudriez-vous préférer une vie si courte, si fragile, si épineuse, au royaume de Dieu qui est déjà si proche de vous? Les martyrs ont souffert la mort pour la vérité; refuserez-vous de souffrir pour elle les douces croix d'une vie frugale et retirée? Les tourments des martyrs n'étoient-ils pas plus terribles que les peines qui sont attachées à la vertu et que l'espérance du ciel adoucit? Après

tout, que sacrifierez-vous à Dieu? Les délicatesses d'une vie molle, les vanités mondaines, les ragoûts de l'amour-propre, qui se tournent en peines et en remords. Abandonnez-vous sans ressource à Dieu, et il ne vous abandonnera jamais. Cherchez par préférence son royaume, et les secours temporels vous viendront comme par surcroît. Souvenez-vous qu'un pain descendu du ciel a nourri pendant quarante ans au désert le peuple de Dieu. Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent; Dieu en a soin. Vous oubliera-t-il? *Quand même*, dit Dieu, *une mère oublieroit son fils unique, le fruit de ses entrailles, pour moi je ne vous oublierai jamais.* Vous avez des parents et des amis qui vous procureront un asile; vous avez assez de courage pour vous contenter de peu; vous n'aurez que la gloire à craindre dans un si courageux sacrifice. Enfin souvenez-vous que nous avons été *enrichis*, comme dit l'apôtre, *de la pauvreté de Jésus-Christ.* Oserai-je ajouter que, s'il m'étoit permis, je donnerois tout ce que j'ai, et qui n'est pas plus à moi qu'à vous, pour assurer en vous l'ouvrage de celui à qui tout appartient?

Je suis, M., avec un zèle et un respect à toute épreuve,

Votre, etc.

PROFESSION DE FOI

SIGNÉE PAR M***.

A qui les cinq lettres précédentes avoient été adressées.

I. Je déclare qu'après avoir prié, lu et examiné, je me suis déterminé à vivre et à mourir dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, où nous avons toujours cru que nos ancêtres faisoient leur salut avant la séparation qui a été faite sous le nom de réforme. C'est une église visible qui comprend, outre les élus qui sont inconnus ici-bas, tous ceux qui font profession du christianisme dans cette société. Elle est l'église de tous les temps, depuis les apôtres jusqu'à nous : c'est elle qui nous a conservé le sacré dépôt des écritures et le baptême : c'est elle qui a sa succession non interrompue des pasteurs depuis Jésus-Christ jusqu'à notre temps; c'est elle qui est répandue dans toutes les nations connues de la terre. J'embrasse toute sa doctrine, et je m'attache à son culte.

II. Je crois que cette église est l'unique épouse du fils de Dieu. Autant que l'évangile m'apprend à me défier de moi-même, à être humble, docile, soumis aux pasteurs, parceque *celui qui les écoute, écoute* Jésus-Christ même, autant suis-je assuré par les promesses que cette église ne se trompera jamais. Quiconque refuse de l'écouter et de la croire doit être

regardé *comme un païen et comme un publicain*. Elle est fondée *sur la pierre, et les portes de l'enfer*, qui sont les conseils de l'erreur, *ne prévaudront jamais contre elle*. Jésus-Christ sera avec le corps visible de ses pasteurs, *enseignant* la doctrine qu'ils enseignent, et *baptisant*, c'est-a-dire administrant les sacrements qu'ils administrent tous les jours sans aucune interruption *jusqu'à la consommation du siècle*. Voilà ce qui me persuade que cette église, qui est la seule qu'on trouve dans tous les siècles, a conservé, malgré les *portes de l'enfer*, une doctrine saine et un culte pur, puisque Jésus-Christ ne cessera jamais un seul jour d'enseigner et de baptiser avec elle.

III. De là je conclus que cette église n'a jamais pu *tomber en ruine et en désolation* par l'idolâtrie, puisque, si cette ruine étoit arrivée, les promesses de la vérité même se trouveroient fausses, *les portes de l'enfer auroient prévalu*, et Jésus-Christ n'auroit point continué d'enseigner et de baptiser avec une église idolâtre.

IV. Je crois qu'il ne peut arriver aucun cas où il soit permis de se séparer de cette église. La preuve en est claire comme le jour, dès qu'on a compris l'étendue des promesses. Jésus-Christ ne veut avoir qu'une seule épouse toujours fidèle et toujours indivisible. De quel droit ferions-nous plusieurs églises, nous qui savons qu'il n'en a voulu qu'une seule, et qu'il a demandé à son père qu'elle fût *une et consommée en unité* comme il l'est avec son père même? N'est-ce pas une témérité sacrilège que d'entreprendre de diviser l'épouse que l'époux a voulu rendre indivisible? Peut-on, pour justifier la séparation, accuser cette église d'idolâtrie, elle

dont il est dit par le Saint-Esprit même que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ;* que Jésus-Christ sera *tous les jours,* sans aucune interruption, *enseignant et baptisant avec elle jusqu'à la consommation du siècle ;* que *quiconque ne l'écoutera point avec docilité doit être regardé comme un païen et comme un publicain*, c'est-à-dire comme un impie et comme un idolâtre, et comme un homme indigne de la société des enfants de Dieu ; que cette église est la *colonne et l'appui de la vérité ;* qu'enfin *elle n'a ni ride ni tache ?* Une église superstitieuse et idolâtre pourroit-elle être *sans ride et sans tache* aux yeux de son époux ? Il est donc vrai, par les promesses, que l'église ne peut jamais tomber ni dans l'idolâtrie ni dans l'erreur contre la foi ; et par conséquent il ne peut jamais arriver aucune cause légitime de nous séparer d'elle.

V. Je crois qu'il n'appartient point à chaque particulier d'expliquer le texte sacré de l'écriture, selon son propre sens, indépendamment de l'église. Comme c'est elle à qui Dieu a confié ce texte pour nous le distribuer selon nos dispositions, c'est aussi à elle à nous en apprendre le vrai sens. La même autorité qui nous assure que ces livres sont divins nous assure aussi de l'interprétation qu'on doit leur donner ; autrement chacun feroit dire à l'écriture tout ce qu'il s'imagineroit y trouver par ses préventions ; et les hommes, avec un seul livre divin, feroient autant de religions qu'ils inventeroient de vaines subtilités pour l'expliquer. Tel est le malheureux fruit de la réforme prétendue. Je ne sais combien de sectes trouvent les doctrines les plus opposées dans les mêmes passages. La vraie religion ne peut

être trouvée et mise en pratique que par une humble défiance de nos foibles lumières. Qu'y a-t-il de plus orgueilleux que de fonder le choix de sa religion sur ce qu'on présume d'entendre mieux l'écriture que cette église de qui on la tient ? Qu'y a-t-il de plus superbe que de vouloir juger de l'église par son propre sens sur le texte de l'écriture, au lieu que nous devons juger du sens de l'écriture par l'autorité de cette église qui nous la donne et qui nous l'explique ?

VI. Je crois que Jésus-Christ n'a point laissé son église dépourvue de ce qui est nécessaire pour garder quelque subordination dans toute société réglée, je veux dire un chef visible qui soit le premier de tous les pasteurs, qui préside parmi eux, et qui soit le centre de l'unité catholique, en sorte que tous les membres demeurent unis et subordonnés à ce chef : c'est le successeur de saint Pierre, remplissant sa chaire à Rome, que je reconnois pour être ce pasteur principal, suivant cette parole de Jésus-Christ : *Tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que j'édifierai mon église.* Je sais que toute la sainte antiquité a regardé ces paroles non comme bornées à la personne de saint Pierre qui devoit mourir bientôt, mais comme étendues à ses successeurs qui doivent perpétuer cet ordre si nécessaire, et servir de pierre fondamentale pour l'unité jusqu'à la fin des siècles.

VII. Je crois que quand on aperçoit des abus, des superstitions et des scandales dans cette église, on doit se souvenir que cette église naissante même n'étoit pas exempte de cet inconvénient ; que les sectes qui ont prétendu établir la réforme souffrent tous les jours l'ignorance, les abus grossiers, les vices contagieux,

et qu'elles tolèrent les erreurs les plus énormes sur la religion. Il faut, selon la parole de Jésus-Christ, laisser croître le mauvais grain avec le bon, de peur qu'on n'arrache le bon et le mauvais ; il faut souffrir l'un pour conserver l'autre *jusqu'à la moisson*. Souvent une critique âpre et hautaine, un zèle amer, une prévention contre l'église, nous grossit les objets. Il falloit demeurer en esprit de paix et de charité dans le sein de l'ancienne église pour lui aider à faire une réforme modérée. Quand on se sépare d'elle, on veut la combattre et non la réformer. La réforme la plus pressée est celle de corriger la présomption des réformateurs qui veulent être les juges de l'église et de l'écriture par leur propre sens pour corriger tout à leur mode. Pour moi, je ne veux me mêler que de la réforme de ma personne pour m'humilier et pour me corriger de mes défauts. Je laisse à l'église le soin de réformer les abus dont je ne suis pas responsable ; je comprends même qu'elle ne peut le faire que peu à peu, et qu'elle est toujours à recommencer.

VIII. Je ne saurois craindre aucun reproche de Jésus-Christ au jour de son jugement, pour avoir pris avec une religieuse simplicité, selon la tradition de l'église, les paroles par lesquelles le Sauveur a institué l'eucharistie. Que Luther fasse dire à Jésus-Christ, *ceci est du pain où mon corps se trouve caché ;* que Calvin lui fasse dire, *ceci est la propre substance de mon corps, qu'on recevra, quoiqu'elle n'y soit point et que ce ne soit que du pain ;* que Zuingle lui fasse dire, *ceci n'est point mon corps, et ce n'en est que la figure ;* pour moi je ne veux rien faire dire à Jésus-Christ, et je me borne à croire que *ceci*, c'est-à-dire, ce qui étoit du

pain, n'est plus ce qu'il étoit, et que la parole toute-puissante du fils de Dieu, qui fait ce qu'elle dit, a changé la substance de ce pain en celle du corps de Jésus-Christ, rompu sur la croix, et de son sang répandu pour notre salut. Les dons de l'amour de Dieu sont réels. Comme le fils a pris par son incarnation une chair réelle et non en figure, de même il nous a donné réellement et non en simple figure cette même chair dans l'eucharistie. La loi nouvelle réalise les dons qui n'étoient qu'en figure dans l'ancienne loi. C'est ainsi que l'eucharistie est plus précieuse et plus salutaire même que ce pain miraculeux qu'on nomme *la manne*.

IX. Luther peut donner une contorsion aux paroles de Jésus-Christ pour lui faire dire, *ceci contiendra mon corps au seul moment où vous le mangerez*; pour moi je ne veux point restreindre les paroles générales et absolues du Sauveur. Il a dit, sans restriction, *ceci est mon corps*; qu'on le mange ou qu'on ne le mange point, sa parole demeure vraie à la lettre. Qu'y a-t-il de plus odieux que d'attaquer l'ancienne église, de lui faire un crime d'avoir pris religieusement et à la lettre les paroles de Jésus-Christ dans l'institution de ce sacrement?

X. L'église naissante, qui accomplissoit les prophéties pour la gloire et pour le règne de Jésus-Christ, donnoit l'eucharistie aux petits enfants sous la seule espèce du vin; elle la donnoit souvent aux absents pendant les persécutions, et aux mourants, sous la seule espèce du pain. Faut-il s'en étonner? Les protestants qui n'admettent dans l'eucharistie que du pain figure du corps, et que du vin figure du sang de Jésus-Christ, peuvent souffrir avec impatience qu'on ne leur laisse que l'une

des deux figures, et qu'on les prive de l'autre ; c'est retrancher la moitié des figures et du sacrement qu'elles composent. Mais cette sainte antiquité, qui avoit, comme les catholiques de nos jours, des idées de réalité sur ce mystère, ne craignoit point de donner indifféremment l'eucharistie sous les deux espèces, ou sous l'une des deux seulement. Jésus-Christ *ressuscité d'entre les morts ne meurt plus*, dit l'apôtre; son corps immortel ne peut plus être séparé de son sang. La séparation des deux espèces n'est faite que pour représenter dans le sacrifice la séparation violente qui fut faite de cette chair et de ce sang pour nous sur la croix. D'ailleurs, nous savons que la chair, maintenant inséparable du sang, est avec lui sous l'espèce du pain, et que le sang, inséparable de la chair, est avec elle sous l'espèce du vin. Pouvons-nous craindre d'être privés de quelque fruit du sacrement quand nous recevons sous une seule espèce Jésus-Christ tout entier, lui qui est l'unique source de toutes les graces ? Que craignons-nous, puisque nous imitons l'église naissante qui accomplissoit si glorieusement les promesses de son époux ?

XI. Je crois que l'oblation et la manducation de Jésus-Christ dans l'eucharistie est un vrai, propre et propitiatoire sacrifice. J'entends l'apôtre qui dit : *Nous avons un autel, duquel n'ont pas le pouvoir de manger ceux qui servent encore au tabernacle judaïque.* Voilà un autel et une victime qu'on mange sous la loi nouvelle. Il est vrai que c'est précisément la même victime qui a été immolée sur la croix ; il est vrai que c'est la même unique oblation par laquelle la victime se présente à jamais à son père en notre faveur, soit qu'elle le fasse elle seule dans le sanctuaire céleste, soit qu'elle le fasse ici-bas

par les mains des prêtres ; mais l'eucharistie y ajoute la manducation réelle de la victime, ce qui est d'un prix infini en soi. C'est ce que l'église a toujours nommé le sacrifice de l'autel.

XII. Jésus-Christ a donné à ses ministres la puissance *de lier et de délier* les pécheurs, en sorte que tous les péchés qu'ils remettront ici-bas seront remis au ciel, et que tous ceux qu'ils retiendront seront retenus. Cette rémission n'est pas moins nécessaire pour les péchés secrets que pour les péchés publics : les premiers sont souvent encore plus énormes. Les ministres de Jésus-Christ peuvent-ils juger s'il faut les remettre ou les retenir, si le pécheur ne les déclare pas ou en public, ou du moins en secret? La confession secrète n'est donc qu'un adoucissement par rapport à la nécessité de soumettre les péchés au jugement des ministres de Jésus-Christ. De là vient que cette règle a toujours été conservée par l'église avec tant de fruits : plus elle est humiliante, plus elle est salutaire. Eh ! de quoi avons-nous besoin dans la pénitence, sinon de confondre notre orgueil, qui est la source de tous nos péchés? Qu'y a-t-il de plus efficace que ce remède pour nous corriger ? Peut-on croire que Jésus-Christ nous a laissé manquer d'un remède si nécessaire, et que les hommes l'ont suppléé par leur industrie? Peut-on s'imaginer qu'une discipline si capable de révolter l'orgueil et d'irriter l'amour-propre ne soit qu'une invention humaine ?

XIII. Je n'ai aucune peine à admettre avec l'église sept sacrements. Je comprends qu'un sacrement est un signe ou cérémonie instituée par l'autorité divine, et à laquelle quelque grace a été attachée. Pourquoi refuse-

rois-je de croire sur une autorité si décisive, 1° que nous sommes purifiés du péché originel dans le baptême, et que d'enfants corrompus du vieil homme nous devenons les enfants de l'homme nouveau qui est Jésus-Christ? 2° que nous sommes affermis en lui par la confirmation, pour ne rougir point de son évangile, et pour porter patiemment la croix du nom chrétien? 3° que la rémission de nos péchés nous est donnée au nom de Jésus-Christ quand nous les confessons en esprit de pénitence? 4° que Jésus-Christ dans l'eucharistie est le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde? 5° que l'extrême-onction, comme saint Jacques l'enseigne, efface les péchés et fortifie contre les tentations du dernier combat? 6° qu'il y a, comme saint Paul le dit à Timothée, une grace attachée au ministère qui est confié aux pasteurs par l'imposition des mains? 7° que l'assistance et la bénédiction de l'église répand une grace dans le mariage pour unir en Jésus-Christ les deux époux malgré *les tribulations de la chair*, et pour préparer une postérité chrétienne?

XIV. Je vois par l'histoire des Machabées que la prière pour les morts étoit en usage solennel dans la synagogue long-temps avant Jésus-Christ: je vois qu'elle a été continuée par l'église chrétienne dès ses commencements les plus purs. Cette prière ne peut pas être faite en vain ni d'une façon aveugle. L'église, en demandant le soulagement des fidèles, suppose visiblement qu'ils sont dans quelque peine dont ils peuvent être soulagés par son intercession. C'est, dit saint Augustin, qu'il y a des chrétiens qui n'ont pas vécu assez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni assez bien pour y entrer d'abord, parceque *rien n'y entre avec la moindre*

tache : ils ont besoin d'expier certains péchés qui ne vont point *à la mort*. Ce pénible retardement de leur bonheur est un purgatoire où ils passent *comme par le feu*. L'église a toujours cru que ses prières pouvoient contribuer à leur soulagement et à l'avancement de leur repos. Peut-on refuser à l'épouse du fils de Dieu de s'unir à elle dans une si pieuse demande ?

XV. L'église nous invite à prier nos frères qui sont déjà au ciel comme ceux qui sont encore sur la terre, afin qu'ils prient pour nous par Jésus-Christ notre commun et unique médiateur. Dieu lui-même, qui pouvoit accorder immédiatement leur pardon aux ennemis de Job sur leur demande immédiate, les assujettit à le demander par l'entremise de Job qu'ils avoient condamné. C'est ainsi que Dieu nous accorde, en faveur des prières pures des saints qui sont ses amis, ce qu'il ne nous accorderoit peut-être pas sur nos seules prières moins dignes de lui. Si nous ne blessons point notre unique médiateur en demandant les prières des hommes pécheurs et exposés aux tentations du pèlerinage, à combien plus forte raison devons-nous unir nos prières à celles de l'église pour obtenir les suffrages de la mère de Dieu, et des autres saints qui voient Dieu face à face, et qui sont impeccables à jamais dans son sein.

XVI. L'église dès les premiers temps a honoré les tombeaux des martyrs où elle alloit chanter leur victoire, etoffrir le sang de l'agneau pour lequel ils avoient répandu le leur : elle conservoit précieusement leurs reliques ; et les reliques faisoient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens pères. Peut-on craindre la superstition en imitant par un culte si pur l'antiquité la plus éclairée ?

XVII. L'écriture a dit, il est vrai, *Vous ne ferez point d'images taillées*; mais elle ajoute aussitôt, *pour les servir*; c'est-à-dire pour les adorer. D'ailleurs, il y avoit des images dans le temple et jusque sur l'arche. A Dieu ne plaise que nous adorions les images comme des divinités! Nous ne les servons pas; au contraire, nous nous en servons. Elles ne sont que de simples représentations des visions miraculeuses de l'écriture, des actions de Jésus-Christ et des saints. Si elles sont gâtées ou indécentes, nous les brisons sans scrupule. Les images instruisent les ignorants, et touchent les personnes les mieux instruites; elles mettent les mystères du salut comme devant nos yeux. Pourquoi refuserions-nous de nous unir à l'église dans une pratique si ancienne, si pure, si exempte d'idolâtrie, si dégagée des superstitions populaires qu'on tâche d'en écarter, enfin si propre à nourrir la piété des fidèles?

XVIII. L'église a établi par ses canons des pénitences longues et rigoureuses pour la réparation des divers péchés. Ne peut-elle pas, quand elle juge à propos, dispenser ses enfants d'une partie de cette rigueur, quand elle les trouve humbles, dociles et touchés du désir d'une sincère conversion? C'est ce qu'on nomme *indulgence*. L'église ne peut-elle pas user de cette condescendance, sans flatter la mollesse des pécheurs impénitents, et sans les dispenser de la pénitence évangélique? Ne doit-on pas même croire que quand l'épouse prie l'époux céleste pour ceux qui n'ont pas accompli dans leur sincère conversion toutes les œuvres de la pénitence convenable, une intercession si pure doit sans doute opérer beaucoup en faveur de ces ames? De tels suffrages sont précieux; les abus qu'on peut faire

en ce genre malgré l'église ne diminuent point cette vérité.

XIX. Je renonce à toute société qui est séparée de cette église dans laquelle je veux vivre et mourir : je me sépare de tous ceux qui rejettent sa doctrine et son culte : je prie Dieu qu'il les éclaire et qu'il les touche, afin qu'il ne se fasse d'eux et de nous *qu'un seul troupeau sous un seul pasteur*. Est-il permis à un fils de diviser toute la famille et d'en soulever une partie, contre l'intention du père commun qui a voulu les tenir inséparablement unis? Que si cette division d'une simple famille est si criminelle, à combien plus forte raison les novateurs sont-ils coupables, quand ils divisent, malgré le père céleste, l'église, qui est sa famille, en séduisant les peuples, et en leur promettant qu'ils entendront mieux l'écriture que le corps des pasteurs auxquels les promesses ont été faites.

XX. Je promets de suivre avec une vraie soumission de cœur toutes les décisions que cette église a faites et qu'elle pourra faire pour la conservation du dépôt de la foi. Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints évangiles.

LETTRE

A M. L'ÉVÊQUE D'ARRAS,

SUR

LA LECTURE DE L'ÉCRITURE SAINTE

EN LANGUE VULGAIRE.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE vous souhaitez que je vous dise ma pensée sur la lecture du texte sacré pour les laïques, je vais le faire avec toute la vénération et toute la déférence que vous méritez.

I. Je crois qu'on s'est donné en nos jours une peine inutile pour prouver ce qui est incontestable, savoir, que les laïques lisoient les saintes écritures dans les premiers siècles de l'église. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les livres de saint Chrysostôme; il dit, par exemple, dans sa préface sur l'épître aux Romains, qu'il *ressent une vive douleur* de ce que beaucoup de fidèles n'entendent pas saint Paul *comme il le faudroit*, et de ce que l'ignorance de quelques-uns va *jusqu'à ne savoir pas le nombre de ses épîtres* : il ajoute que ce désordre vient *de ce qu'ils ne veulent pas avoir assidûment ses écrits dans leurs mains* : il ajoute que l'i-

gnorance des saintes écritures est *la source de la contagion des hérésies et de la négligence dans les mœurs. Ceux*, dit-il, *qui ne tournent pas les yeux vers les rayons des écritures, tombent nécessairement dans des erreurs et dans des fautes fréquentes.* Tout ce discours regarde les laïques qui écoutoient les sermons de ce père. Saint Jérôme, parlant à Lœta sur l'éducation de sa petite fille, dit que quand cette enfant *commencera à être un peu plus grande*, il faut que ses parents ne la trouvent que dans le *sanctuaire des écritures, consultant les prophètes et les apôtres sur ses noces spirituelles.* Il ajoute : *Qu'elle vous rapporte tous les jours son ouvrage réglé, qui sera un recueil des fleurs de l'écriture ; qu'elle apprenne le nombre des versets grecs, et qu'ensuite elle s'instruise sur l'édition latine.* Il veut que cette jeune fille *aime les livres sacrés au lieu des pierreries et des étoffes de soie..... qu'elle apprenne les psaumes..... qu'elle s'instruise dans les proverbes de Salomon sur la règle de la vie ; qu'elle s'accoutume dans l'ecclésiaste à fouler aux pieds les choses mondaines ; que dans les livres de Job elle suive les exemples de courage et de patience ; qu'elle passe aux évangiles pour ne les laisser jamais sortir de ses mains ; qu'elle se remplisse avec une ardente soif des actes des apôtres et de leurs épîtres.....qu'elle apprenne par cœur les prophètes, les sept premiers livres de l'écriture ; ceux des rois et des paralipomènes avec ceux d'Esdras et d'Esther ; qu'elle n'apprenne qu'à la fin et sans péril le cantique des cantiques, de peur que, si elle le lisoit au commencement, elle ne fût blessée, ne comprenant pas sous ces paroles charnelles le cantique des noces spirituelles de l'époux*

sacré. Il est visible que saint Jérôme ne prétend point violer par ce plan d'éducation la discipline de l'église de son temps, et qu'au contraire il ne faisoit que suivre dans ce plan l'usage universel pour l'éducation des filles chrétiennes. Que si ce père vouloit qu'une très jeune fille apprît ainsi toutes les saintes écritures, et les sût presque toutes par cœur, que ne doit-on pas conclure pour tous les hommes d'un âge mûr, et pour toutes les femmes d'une piété et d'une discrétion déjà éprouvée ? D'ailleurs en ces temps-là les saintes écritures, et même toute la liturgie, étoient en langue vulgaire : tout l'Occident entendoit le latin dans lequel il avoit l'ancienne version de la bible que saint Augustin nomme *la vieille Italique* : l'Occident avoit aussi la liturgie dans la même langue qui étoit celle de tout le peuple. Pour l'Orient, c'étoit la même chose; tous les peuples y parloient le grec, ils entendoient la version des septante et la liturgie grecque, comme nos peuples entendroient une version française. Ainsi, sans entrer dans aucune question de critique, il est plus clair que le jour que tout le peuple avoit dans sa langue naturelle la bible et la liturgie qu'on faisoit lire aux enfants pour les bien élever ; que les saints pasteurs leur expliquoient de suite dans leurs sermons les livres entiers de l'écriture ; que ce texte étoit très familier aux peuples ; qu'on les exhortoit à le lire continuellement ; qu'on les blâmoit d'en négliger la lecture ; enfin qu'on regardoit cette négligence comme la source des hérésies et du relâchement des mœurs. Voilà ce qu'on n'avoit aucun besoin de prouver, parcequ'il est clair dans les monuments de l'antiquité.

II. D'un autre côté, monseigneur, on ne sauroit nier

que l'église, qui usoit d'une si grande économie pour ne découvrir que peu à peu le secret des mystères de la foi, de la forme des sacrements, etc., aux catéchumènes, n'usât aussi par le même esprit d'une économie proportionnée au besoin pour faire lire l'écriture aux néophites, ou aux jeunes personnes qui étoient encore tendres dans la foi. Les Juifs avoient donné l'exemple d'une si nécessaire méthode, lorsqu'ils ne permettoient la lecture du commencement de la génèse, de certains endroits d'Ezéchiel et du cantique des cantiques, que quand on étoit parvenu à un âge mûr. Nous venons de voir que saint Jérôme gardoit aussi une méthode ou économie pour donner à la jeune Lœta d'abord certains livres, et ensuite quelques autres, et que le cantique des cantiques devoit être donné le dernier, parceque *les paroles charnelles* sous lesquelles le mystère des noces sacrées de l'ame avec l'époux étoit caché, auroient pu blesser son cœur, si on les lui eût confiées avant qu'elle eût fait un certain progrès dans la simplicité de la foi et dans les vertus intérieures. Ainsi, d'un côté, l'écriture étoit donnée à tous les fidèles : de l'autre, elle n'étoit néanmoins donnée à chacun qu'à proportion de son besoin et de son progrès.

III. Ce seroit même un préjugé dangereux et trop approchant de celui des protestants, que celui de penser que les chrétiens ne peuvent pas être solidement instruits de toutes les vérités, quand ils ne lisent point les saintes écritures. Saint Irénée étoit bien éloigné de ce sentiment, quand il disoit : (1) *Quoi donc ! si les apôtres ne nous eussent pas même laissé des écritures*

(1) Adversus Hær. l. 3. c. 4.

n'auroit-il pas fallu suivre l'ordre de la tradition qu'ils ont mis en dépôt dans les mains de ceux auxquels ils confièrent les églises? Beaucoup de nations barbares qui ont reçu la foi en Jésus-Christ ont suivi cet ordre, conservant, sans caractère ni encre, les vérités du salut écrites dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, gardant avec soin l'ancienne tradition, et croyant, par Jésus-Christ fils de Dieu, en un seul Dieu créateur du ciel et de la terre et de tout ce qui y est contenu. . . . Ces hommes qui ont embrassé cette foi sans aucune écriture sont barbares par rapport à notre langage; mais quant à la doctrine, aux coutumes et aux mœurs, par rapport à la foi, ils sont parfaitement sages et agréables à Dieu, vivant en toute justice, chasteté et sagesse. Que si quelqu'un parlant leur langue naturelle leur proposoit les dogmes inventés par les hérétiques, aussitôt ils boucheroient leurs oreilles et s'enfuiroient bien loin, ne pouvant pas même se résoudre à écouter un discours plein de blasphèmes. Ainsi, étant soutenus par cette vieille tradition des apôtres, ils ne peuvent même admettre dans leur simple pensée la moindre image de ces prodiges d'erreurs. On voit par ces paroles d'un si grand docteur de l'église, presque contemporain des apôtres, qu'il y avoit de son temps, chez les peuples barbares, des fidèles innombrables qui étoient très spirituels, très parfaits, et *riches*, comme parle saint Paul, *en toute parole et en toute science*, quoiqu'ils ne lussent jamais les livres sacrés. Cette vérité ne diminue en rien le prix du sacré dépôt des saintes lettres, et ne doit en rien ralentir le zèle des chrétiens pour s'en nourrir avec une humble dépendance de l'église: mais enfin le

fait est constant par un témoignage si clair et si décisif. La tradition suffisoit à ces fidèles innombrables pour former leur foi et leurs mœurs de la manière la plus parfaite et la plus sublime. L'église, qui nous donne les écritures, leur donnoit sans écritures, par sa parole vivante, toutes les mêmes instructions que nous puisons dans le texte sacré. La parole non écrite, qui est dans la bouche de l'épouse du fils de Dieu, suppléoit au défaut de la parole écrite et donnoit le même aliment intérieur: en cet état ces fidèles étoient si *éclairés* qu'au premier discours contagieux ils auroient bouché leurs oreilles : tant ils étoient affermis dans la simplicité de la foi, et de la docilité pour l'église ; tant cette heureuse simplicité leur donnoit de discernement et de délicatesse contre la séduction la plus subtile des novateurs. On se tromperoit donc beaucoup, selon saint Irénée, si on croyoit que l'église ne peut pas élever ses enfants à la plus haute perfection, tant pour la foi que pour les vertus, sans leur faire lire les saintes écritures. Ce que saint Irénée nous apprend de ces fidèles de son temps, saint Augustin nous le répète pour les solitaires du sien (1). *Un homme*, dit-il, *étant soutenu par la foi, par l'espérance, et par la charité, n'a pas besoin des écritures, si ce n'est pour instruire les autres. C'est ainsi que beaucoup de solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déserts, sans avoir les livres sacrés.*

Voilà les solitaires mêmes qui, dans leurs déserts, étoient nourris de Dieu par l'oraison sans écritures, et qui parvenoient à la plus haute contemplation sans

(1) De doct. christ. l. 2, c. 36.

ce secours. Nous voyons même qu'un de ces solitaires vendit jusqu'au livre sacré où il avoit appris à tout vendre pour se livrer à l'esprit de pauvreté évangélique. Après de si fréquents exemples, peut-on douter que les fidèles ne puissent atteindre à la perfection sans lire l'écriture, lorsque l'église, qui les instruit par l'esprit de son époux, leur devient une écriture vivante et distribuée en la manière la plus proportionnée à leurs besoins? C'est dans cet esprit que saint Augustin disoit aux fidèles : « Appliquez-vous à vous instruire « des saintes écritures, nous sommes vos livres » : *Intenti estote ad scripturas ; codices vestri sumus* (1).

C'est lire les écritures que d'écouter les pasteurs qui les expliquent, et qui en distribuent aux peuples les endroits proportionnés à leurs besoins : les pasteurs sont des écritures vivantes. Un particulier ne pourroit point en cet état murmurer comme s'il lui manquoit quelque chose, sans regarder la tradition de l'église comme insuffisante, et sans se flatter de trouver par sa propre recherche, dans le texte de l'écriture, ce qu'il supposeroit que l'église ne lui donneroit pas avec assez de pureté, ou d'onction, ou d'étendue. Ainsi toutes les fois que l'église jugera à propos de priver ses enfants de cette lecture, pour leur en donner l'équivalent par des instructions plus accommodées à leurs vrais besoins, ils doivent s'humilier, et croire, sur la parole de cette sainte mère, qu'ils ne perdent rien, se contenter du lait comme du pain, et se borner à recevoir avec docilité ce que l'esprit qui a fait les écritures leur donne des vérités mêmes des saintes écritures, sans leur en

(1) Serm. 227.

confier le texte, de peur qu'ils ne l'expliquent mal. Toute curiosité, tout empressement, toute présomption, de quelque beau prétexte d'amour de la parole de Dieu qu'on veuille les colorer, ne peut être, en ce cas, qu'une tentation d'orgueil et d'indépendance.

IV. Pendant que l'écriture étoit lue de la sorte par une si grande multitude de fidèles, plusieurs choses empêchoient que la plupart d'entre eux n'en abusassent.

1° Les pasteurs expliquoient sans cesse le texte sacré, pour inculquer le sens de la tradition, et pour empêcher qu'aucun particulier osât jamais ni interpréter ce texte selon son propre sens, ni le séparer d'avec l'interprétation sobre et tempérée à laquelle l'église le fixoit. 2° L'usage étoit de consulter d'abord les pasteurs sur les moindres difficultés qui regardoient le sens de quelque endroit obscur de ce texte. 3° Dès que quelqu'un étoit suspect de nouveauté sur l'interprétation de quelque texte, les évêques, qui s'assembloient si fréquemment, levoient la difficulté. Enfin on consultoit, sur-tout en Occident, le siège apostolique, pour n'y souffrir aucune dissension. Ainsi la simplicité de la foi, la docilité des esprits, la grande autorité des pasteurs, et l'instruction continuelle qu'ils donnoient aux peuples sur le texte sacré, empêchoient alors les principaux abus qu'on pourroit craindre ; encore ne laissoit-on pas de voir quelquefois des particuliers qui détournoient ce texte à des sens nouveaux, et qui causoient de très dangereuses contestations. Saint Pierre nous assure qu'il y a dans les épîtres de saint Paul des endroits obscurs et difficiles que des esprits inconstants *tordent pour leur perte*.

Origène paroît avoir abusé du sens allégorique pour

faire de ses pensées autant de mystères divins, comme parle saint Jérôme. D'un autre côté, les demi-pélagiens se plaignoient mal à propos que saint Augustin expliquoit l'épître aux Romains selon un sens nouveau et inouï dans la tradition. Mais enfin la licence des esprits dans l'interprétation du texte sacré n'étoit parvenue à rien d'approchant de la témérité des critiques qui osent tous les jours ébranler tous les fondements.

V. Il semble que les vaudois et les albigeois ont obligé l'église à user de son droit rigoureux, pour ne permettre la lecture du texte sacré qu'aux personnes qu'elle jugeoit assez bien préparées pour le lire avec fruit. Je ne prétends pas dire que cette réserve n'a commencé qu'au temps de ces hérétiques : il faudroit faire une exacte recherche pour pouvoir fixer le commencement de cette discipline. Mais enfin je vois qu'en ce temps-là l'église sentit, par une triste expérience, que le pain même quotidien ne devoit pas être abandonné aux enfants ; qu'ils avoient besoin que les pasteurs le leur rompissent ; et que ce même pain qui nourrit les ames humbles et dociles empoisonne les esprits indociles et présomptueux. Les vaudois, ou pauvres de Lyon, prétendoient entendre mieux l'écriture que tous les pasteurs, et ils vouloient les redresser : les albigeois apprenoient aussi aux peuples à examiner par eux-mêmes le texte sacré indépendamment de l'explication des pasteurs, qu'ils accusoient d'ignorance et de mauvaise foi. C'est contre ces sortes de novateurs que le pape Innocent III écrivoit ainsi aux fidèles du diocèse de Metz : *Notre vénérable frère l'évêque de Metz nous a appris par ses lettres que dans son diocèse et dans sa ville une multitude considérable de laïques et de femmes, étant*

excités par le désir de lire les écritures, s'étoient fait traduire en français les évangiles, les épîtres de saint Paul, les psaumes, les morales de Job et plusieurs autres livres..... quelques prêtres des paroisses ayant voulu les reprendre là-dessus, ils leur ont résisté en face, prétendant tirer de l'écriture des raisons pour prouver qu'on ne devoit point troubler ce qu'ils font. Quelques uns d'entre eux méprisent avec dégoût la simplicité de leurs prêtres; et quand ceux-ci leur proposent la parole du salut, ils disent, dans leurs secrets murmures, qu'ils savent bien mieux que les prêtres expliquer cette parole, et qu'elle est bien mieux dans leurs libelles. Or, quoique le désir d'entendre les divines écritures et d'exhorter les peuples selon la doctrine de ces saints livres ne soit point blâmable, mais plutôt à louer, ceux-ci paroissent néanmoins répréhensibles en ce qu'ils font des assemblées secrètes, qu'ils y usurpent le ministère de la prédication; qu'ils y éludent la simplicité des prêtres, etc. Le pape ajoute : *Les mystères secrets de la foi ne doivent point être exposés indifféremment à tout le monde, puisqu'ils ne peuvent pas être compris par tous les hommes, et qu'on les doit seulement exposer à ceux qui peuvent les recevoir avec fidélité : c'est pourquoi l'apôtre dit aux plus simples : Je vous ai donné le lait à boire, et non la nourriture solide, comme à de petits enfants en Jésus-Christ; car l'aliment solide est pour les grands, comme le même apôtre le disoit ailleurs : Nous annonçons la sagesse parmi les parfaits; mais parmi vous j'ai jugé que je ne savois rien que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : car la profondeur des divines écritures est si*

grande, que non seulement les simples qui n'ont pas étudié, mais encore les sages et les savants, sont incapables de la pénétrer pour en acquérir la pleine intelligence.

L'indocilité et l'esprit de révolte qui a éclaté dans les laïques a montré combien il étoit dangereux de laisser lire le texte sacré aux peuples dans des temps où les pasteurs n'avoient plus ni l'ancienne autorité, ni l'ancienne vigilance pour interpréter l'écriture, et où les peuples s'accoutumoient à mépriser leur simplicité: on reconnut même par expérience que le fanatisme de ces laïques étoit contagieux, et qu'ils séduisoient facilement la multitude en lui promettant de lui montrer par l'écriture combien les pasteurs étoient ignorants, trompeurs et indignes de leur ministère. Wiclef, Luther, Calvin et toutes les sectes du seizième siècle qui ont entraîné les peuples, abusoient de ces paroles, *scrutamini scripturas*, approfondissez les écritures: ils ont achevé de mettre l'église dans la nécessité de réduire les peuples à ne lire les écritures qu'avec une permission expresse des pasteurs.

VI. Gerson ne peut point être accusé de favoriser trop les maximes des ultramontains; cet auteur a néanmoins parlé ainsi: *C'est de cette source empestée que sortent et croissent tous les jours les erreurs des béguards, des pauvres de Lyon, et de tous leurs semblables, dont il y a beaucoup de laïques qui font une traduction de la bible dans leur langue vulgaire, au grand préjudice et scandale de la vérité catholique. C'est ce qu'on a proposé de retrancher par le projet de reformation* (1). Il dit ailleurs qu'*il faut*

(1) Trac. contra hæres. de comm. laïc. sub utraque specie.

empêcher la traduction des livres sacrés en langue vulgaire, principalement de notre bible, excepté les moralités et les histoires (1). Il ajoute ailleurs que *c'est une chose trop périlleuse que de donner aux hommes simples qui ne sont pas savants les livres de la sainte écriture traduits en français, parcequ'ils peuvent, en les expliquant mal, tomber d'abord dans des erreurs ; ils doivent écouter cette parole dans la bouche des prédicateurs, autrement on prêcheroit en vain* (2). Cet auteur se fonde sur la réflexion suivante : *Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne et fidèle version de la bible en français, si le lecteur l'entend avec sobriété ; au contraire, il arrivera des erreurs et des maux innombrables, si elle est mal traduite ou expliquée avec présomption, en rejetant les sens et les explications des saints docteurs* (3). En effet, nous avons vu que c'est par les versions de la bible, et par l'interprétation arbitraire, que les protestants ont voulu renverser l'ancienne église : tous les peuples étoient entraînés par cette promesse flatteuse, qu'ils verroient clairement la vérité dans le texte des écritures.

VII. C'est par la crainte de ces inconvéniens que la faculté de théologie de Paris censura, l'an 1527, quelques propositions d'Érasme, qui disoit *que si son sentiment étoit suivi, les laboureurs, les maçons et tous les autres artisans liroient la sainte écriture, et qu'elle seroit traduite en toute sorte de langues.* La faculté

(1) In 2. lect. *Pœnitemini*, 9. consid.
(2) 1. Serm. de Nativ. Dom.
(3) Serm. contra adulat. 5. consid.

assuroit au contraire *que les vaudois, les albigeois, les turlupins nous ont appris quel danger il y a d'en permettre indifféremment la lecture en langue vulgaire*, etc. *qu'encore qu'elle fût utile à quelques uns, on ne devoit pourtant pas la permettre sans choix à tout le monde*. La faculté ajoutoit, à l'égard des laïques, *que l'église ne les empêche point de lire quelquefois quelques livres de l'écriture qui pourront servir à l'édification des mœurs, avec une explication qui soit à leur portée*. Enfin elle remarque *que le saint siège a défendu, il y a déjà long-temps, aux laïques de lire ces livres*, etc.

VIII. Le clergé de France parut suivre les mêmes maximes lorsqu'il écrivit au pape Alexandre VII, l'an 1661, contre la traduction du missel, faite en français par le sieur Voisin. *Nous avons été attentifs*, disent les évêques, *à cette nouveauté, et nous l'avons entièrement désapprouvée comme contraire à la coutume de l'église, et comme très pernicieuse aux ames*. A ce propos, le clergé rapporte et approuve la censure que la faculté de Paris avoit faite autrefois des propositions d'Érasme : il remarque que les vaudois, ou pauvres de Lyon, sont ceux qui ont abusé de la lecture familière du texte sacré ; que c'est ce qui a produit dans la suite les sectes des protestants ; et que cette nouveauté avoit même auparavant *ouvert le chemin à l'erreur des bohémiens*, comme la faculté de Paris l'avoit dit dans sa censure. Enfin le clergé cite Vincent de Lérins, qui assure que *l'écriture sainte étoit nommée le livre des hérétiques*, à cause des subtilités par lesquelles ils en tournoient les textes contre l'autorité de l'église. Le pape Alexandre VII, ayant reçu cette lettre du clergé, ré-

pondit en condamnant *la témérité de ceux qui avoient osé traduire dans la langue vulgaire, savoir, la française, le missel romain pour le divulguer et le faire passer dans les mains des personnes de tout état et de sexe.*

IX. Je conclus de tout ceci que l'église, sans changer de maximes fondamentales, s'est crue obligée de changer un peu sa conduite sur la lecture du texte sacré. Comme les pasteurs ont eu moins d'autorité et d'application à expliquer les écritures, et que les peuples ont été plus indociles, plus présomptueux, plus enclins à prêter l'oreille aux séducteurs, elle a cru devoir permettre avec moins de facilité et plus de précaution ce qu'elle permettoit plus généralement dans des temps plus heureux. C'est ainsi que nous voyons que la même église permettoit aux simples fidèles d'emporter l'eucharistie dans leurs maisons ou dans leurs voyages, parce qu'elle se tenoit pleinement assurée de leur pureté, de leur retenue et de leur zèle; au lieu que maintenant elle ne leur donne la communion que dans l'église avec beaucoup de précaution; ce n'est pas l'église qui change, c'est le peuple fidèle qui a changé et qui rend nécessaire ce changement de discipline extérieure. Au reste, dans les premiers siècles, l'église ne permettoit la lecture du texte sacré qu'avec dépendance de la direction des pasteurs qui y préparoient les particuliers, et qui ne les y admettoient qu'à mesure qu'ils les y trouvoient suffisamment préparés; encore même, comme nous l'avons vu dans saint Jérôme, chacun ne lisoit certains livres qu'après les autres, et quand les pasteurs jugeoient que le temps en étoit venu. Ce qui a été pratiqué dans les derniers temps ne va que du plus au

moins ; c'est la même économie de l'église, la même méthode, la même dépendance ; on a seulement augmenté la réserve et la précaution à mesure que l'indisposition des peuples a augmenté.

X. Pour nos Pays-Bas, on peut assurer que la crainte et l'improbation des versions de la bible en langue vulgaire, et de la lecture qu'en feroient indifféremment les laïques, y ont été encore plus grandes qu'ailleurs. Les maux que les hérétiques du pays y firent du temps de la duchesse de Parme, le voisinage de la Hollande, et la grande soumission que le pays a conservée pour le saint siège, ont été cause de ce redoublement de précaution. C'est pourquoi le concile de la province de Cambrai, tenu à Mons l'an 1586, parle ainsi : *Qu'il ne soit point libre à tout homme du peuple de lire les livres sacrés de l'écriture en langue vulgaire contre la quatrième règle de l'indice sur les livres défendus, si ce n'est avec la permission des évêques ou de leurs délégués.* Le synode diocésain de Guillaume de Berghes défend aux libraires *de vendre la version de la bible ou de quelqu'une de ses parties en langue vulgaire, à moins que les acheteurs ne leur produisent une permission par écrit pour cette lecture, qui soit donnée par l'archevêque ou par ses grands vicaires.* C'est conformément à ces règles que feu monseigneur de Brias mon prédécesseur immédiat fit, l'an 1690, une ordonnance pour apaiser quelques troubles survenus à Mons sur cette matière de la lecture de l'écriture en langue vulgaire, où il parle ainsi : *Nous conjurons aussi, de toute l'étendue de notre cœur, toutes les personnes que Dieu a commises à notre conduite, d'écouter avec beaucoup d'attention et de piété la pa-*

role de Dieu qu'on leur annonce, soit par les catéchismes, soit par les prédications, où souvent elles peuvent puiser les lumières nécessaires pour leur conduite, d'une manière plus proportionnée à leur foiblesse, que par la lecture qu'elles pourroient faire elles-mêmes de l'écriture sainte, qui ne doit être mise indifféremment entre les mains de toutes sortes de personnes. C'est pourquoi l'église, comme une mère sage et charitable, s'est réservé avec beaucoup de raison le pouvoir d'en permettre la lecture ou de l'interdire; et il n'y a rien de si ridicule que l'insolence de ceux qui la veulent faire passer pour une mère cruelle, parcequ'elle refuse quelquefois à ses enfants la viande qu'ils ne peuvent digérer. Nous estimons être obligés d'user de la même précaution à l'égard des ames dont nous devons répondre un jour devant Dieu; et, insistant à l'usage si louablement établi et si constamment observé dans ce diocèse, conformément au chapitre quatrième du premier titre du synode provincial de l'an 1586, *nous recommandons aux curés de faire comprendre à leurs paroissiens que, pour recueillir quelque fruit de la lecture de l'écriture sainte, il est très important que ceux qui la voudroient lire en langue vulgaire en obtiennent auparavant la permission de nous, de nos vicaires généraux, ou de nos doyens de chrétienté que nous députons particulièrement à cet effet, de crainte que, se fiant à leurs propres lumières, ils ne veuillent contempler des mystères dont l'éclat leur seroit insupportable. Nous voulons aussi que cette permission ne soit accordée qu'aux personnes qui la pourroient lire avec édification, prenant sur-tout égard à ce que les traductions aient les*

approbations requises. Nous donnons cependant aux personnes de l'un et de l'autre sexe d'expliquer ou d'interpréter par elles-mêmes les écritures saintes dans leurs écoles, étant plus à propos d'y faire la lecture de quelques livres spirituels, que le siècle d'à présent a produits avec tant de fruit, et qui contiennent en substance les mêmes vérités, sans que l'entendement des personnes foibles en puisse être aucunement blessé.

XI. Ce pays est demeuré dans la maxime que Rome a cru être obligée de suivre dans ces derniers temps, pour empêcher la contagion des nouveautés par le retranchement des versions en langue vulgaire. Cette maxime est expliquée dans la quatrième règle de l'indice des livres défendus : *Comme il est manifeste par l'expérience*, dit cette règle, *que si on laisse sans choix la lecture de la bible en langue vulgaire, il en arrivera par la témérité des hommes plus de mal que d'utilité, il dépendra de la discrétion de l'évêque ou de l'inquisiteur de pouvoir accorder, sur l'avis du curé ou du confesseur, la lecture d'une version de la bible en langue vulgaire, qui soit faite par des auteurs catholiques, pour ceux qu'ils connoîtront en état de tirer de cette lecture, non quelque dommage, mais une augmentation de foi et de piété ; il faut qu'ils aient cette permission par écrit.* Voilà les paroles de la quatrième des dix règles de l'indice, qui ont été faites en conséquence des ordres donnés par le concile de Trente, session 25, pour l'indice des livres défendus. C'est ce qui a fait dire à Sylvius, célèbre théologien, qui est né dans le diocèse de Cambrai, et qui a enseigné dans celui d'Arras à Douay, que *tous les hommes savants, séculiers*

et réguliers, ne peuvent point, sans la permission de l'évêque ou des autres à qui il appartient de la donner, lire la bible en langue vulgaire. Pour prouver cette décision, il allègue la quatrième règle de l'indice des livres défendus que je viens de rapporter ; il soutient que *les prêtres qu'on ne destine ou qu'on ne prépare point aux fonctions de curés ou de prédicateurs, ne sont communément dans aucune nécessité de lire la bible en langue vulgaire, et que la règle de l'indice qui défend cette lecture les comprend;* il conclut qu'*on doit à plus forte raison porter le même jugement sur les laïques qui savent le latin.* Cet auteur rapporte encore un décret de Clément VIII sur la quatrième règle de l'indice, qui défend de lire, *sans permission, la bible en langue vulgaire, ou des parties tant du nouveau que de l'ancien testament, ou même des sommaires et des abrégés de la bible, quoiqu'ils soient historiques, et en quelque langue vulgaire qu'ils soient écrits.* Ainsi, quoique la faculté de Louvain ait eu soin autrefois de faire une version de la bible en langue vulgaire, pour l'opposer à celles des protestants qui étoient répandues par-tout, l'esprit de l'église de Flandre étoit que les versions les plus approuvées ne fussent jamais lues sans permission.

XII. Je conclus de tout ceci, monseigneur, que l'église, en paroissant un peu changer sa discipline extérieure, n'a jamais changé en rien ses véritables maximes : elle en a toujours eu deux très constantes ; la première est de donner le texte sacré à tous ceux d'entre ses enfants qu'elle trouve bien préparés à le lire avec fruit ; la deuxième *est de ne jeter point les perles devant les pourceaux*, et de ne donner point ce texte aux hommes

qui ne le liroient que pour leur perte. Dans les anciens temps, où le commun des fidèles étoit simple, docile, attaché aux instructions des pasteurs, on leur confioit le texte sacré, parcequ'on les voyoit solidement instruits et préparés pour le lire avec fruit. Dans ces derniers temps, où on les a vus présomptueux, critiques, indociles, cherchant dans les écritures à se scandaliser contre elles, pour se jeter dans l'irréligion, ou tournant l'écriture contre les pasteurs, pour secouer le joug de l'église, on a été contraint de leur défendre une lecture si salutaire en elle-même, mais si dangereuse dans l'usage que beaucoup de laïques en faisoient. Ma pensée est qu'il ne faut jamais séparer ces deux maximes de l'église ; l'une est de ne donner l'écriture qu'à ceux qui sont déjà bien préparés pour la lire avec fruit ; l'autre est de travailler sans relâche à les y préparer. Si vous vous contentez de supposer que tous les fidèles y sont préparés sans les y préparer effectivement, vous nourrissez la curiosité, la présomption, la critique téméraire, et vous lui donnez pour aliment l'écriture même : c'est ce qu'on ne voit que trop en nos jours. Si au contraire vous supposez toujours que les fidèles ne sont pas encore assez préparés à cette lecture, sans travailler jamais sérieusement à les y préparer, vous les privez de la consolation et du fruit que les premiers chrétiens tiroient sans cesse des saints livres. Ma conclusion est qu'il faut travailler sans relâche à préparer les fidèles à cette lecture ; qu'on ne doit compter au nombre de ceux qui sont véritablement instruits et solidement affermis en Jésus-Christ, que ceux qu'on a mis en état de digérer ce pain des forts ; et qu'il faut, selon la décision des directeurs expérimentés, leur

donner peu à peu ces divers livres de l'écriture, suivant qu'ils sont capables de les porter, leur disant sur les autres, *Non potestis portare modò, poteritis autem postea.*

XIII. J'ai connu autrefois une personne qui avoit beaucoup d'esprit avec une grande réputation dans le monde, et qui, après avoir vécu sans aucun vice grossier dans un grand oubli de Dieu, cherchoit à se consoler dans ses infirmités par la religion; cette personne m'a avoué plusieurs fois que la lecture du texte sacré, loin de lui être utile, lui causoit du trouble et du scandale. C'étoit sans doute son esprit hautain, présomptueux et rempli de certains préjugés qui l'indisposoit à une si salutaire lecture : mais enfin beaucoup d'autres se trouveront malheureusement dans la même indisposition. J'ai vu des gens tentés de croire qu'on les amusoit par des contes d'enfants, quand on leur faisoit lire les endroits de l'écriture où il est dit que le serpent parla à Eve pour la séduire; qu'une ânesse parla au prophète Balaam; et que Nabuchodonosor paissoit l'herbe comme les bêtes. Saint Augustin a bien senti que beaucoup de lecteurs seroient d'abord surpris de la multitude des femmes que les patriarches avoient, et il a cru avoir besoin de montrer en détail ce qui pouvoit les justifier là-dessus. Tout le monde sait combien ce père s'est appliqué à prouver que Jacob n'avoit pas menti, et qu'il n'avoit pas trompé son père pour frustrer son frère aîné de la principale bénédiction. J'ai vu un homme d'esprit qui étoit indigné de voir le peuple qui se vantoit d'être conduit par la main de Dieu, sortir de l'Égypte, après y avoir enlevé les richesses des Égyptiens, se révolter dans le désert contre Moïse, adorer un veau d'or, et

enfin n'employer cette mission céleste qu'à s'emparer des terres des peuples voisins, et qu'à les massacrer pour occuper leur place, sans être moins corrompus qu'eux. Il falloit que je réfutasse en détail toutes ces objections, pour réprimer cet esprit critique. J'en ai vu d'autres qui étoient scandalisés de David, parcequ'il recommanda, disoient-ils, en mourant, à son fils, de faire la vengeance qu'il n'avoit pas faite durant sa vie. Il faut avouer que le commun des hommes, dont l'esprit n'est pas assez subjugué par l'autorité des saints livres, est surpris de voir les prophètes commettre je ne sais combien d'actions qui paroissent indécentes et insensées.

Il est vrai que ces choses extraordinaires sont mystérieuses et extraordinairement inspirées; il est vrai qu'elles nous enseignent des vérités très profondes: mais le commun des hommes, sans humilité et sans vertu acquise, est-il capable de porter ces exemples? n'est-il pas à craindre que chacun d'eux en abuse? Quand on n'est pas accoutumé à ces profonds mystères, n'est-on pas étonné de voir Abraham qui veut égorger son fils unique, quoique Dieu le lui ait donné par miracle, en lui promettant que la postérité de cet enfant sera la bénédiction de l'univers? On est surpris de voir Jacob qui, étant conduit par sa mère inspirée, paroît faire le personnage d'un imposteur. On ne l'est pas moins de voir Osée chercher par l'ordre de Dieu la femme qu'il prend. Les hommes indociles et corrompus s'étonnent de ce qu'on leur propose pour modèle de patience Job qui maudit le jour de sa naissance, qui se vante de n'avoir jamais mérité la peine qu'il souffre, et qui paroît, dans l'excès de sa peine, murmurer contre Dieu même, après avoir rejeté la consolation que ses amis veulent lui don-

ner en l'exhortant à se reconnoître pécheur. Rien n'est plus difficile que d'expliquer comment est-ce que Judith, que le Saint-Esprit nous fait admirer, a pu aller trouver Holoferne. Elle l'excite au mal, disent les libertins, elle le trompe, elle l'assassine. Il n'y a dans tout le cantique des cantiques aucun mot ni de Dieu, ni de la vertu; la lettre n'y présente qu'un amour sensuel qui peut faire les plus dangereuses impressions, à moins qu'on n'ait le cœur bien purifié. Il est vrai que ceux qui ont les *yeux illuminés de la foi* et le goût du saint amour y trouvent une allégorie admirable, qui exprime l'union des ames purés avec Dieu : mais il y a peu de personnes assez renouvelées en Jésus-Christ pour entrer pleinement dans ce mystère des noces sacrées de l'épouse avec l'époux. Si on ne s'arrêtoit qu'à la seule lettre de l'ecclésiaste, on seroit tenté de croire que c'est le raisonnement d'un impie, qui compte que tout est vanité sous le soleil, parceque l'homme meurt tout entier comme les bêtes. Les livres des Machabées nous montrent un peuple qui secoue le joug des rois de Syrie, et qui prend les armes pour pouvoir exercer librement sa religion, plutôt que de souffrir patiemment le martyre comme les premiers chrétiens l'ont souffert sans se révolter jamais contre les empereurs. Un grand nombre d'anciens sont tombés dans l'erreur des millénaires, en lisant le règne de mille ans dans l'apocalypse : et Saint Augustin avoue qu'il a été lui-même dans le faux préjugé des millénaires modérés. Tous ceux qui ont été prévenus des imaginations des protestants peuvent être tentés de croire que Rome est encore à présent la Babylone qui fait adorer les idoles ; parcequ'elle fait honorer les images, et invoquer les saints, et qu'elle *est enivrée du sang des*

martyrs, parcequ'elle persécute les réformés. J'ai vu des gens qui étoient frappés de la pourpre ou écarlate qui paroît avec faste dans cette Babylone; on a bien de la peine à leur faire entendre que saint Jean a peint la Rome païenne qui a persécuté les chrétiens pendant trois cents ans. Tous ceux qui sont prévenus par de semblables préjugés croient voir dans l'épître aux Romains que Dieu hait et réprouve la plupart des hommes sans aucun démérite de leur part qui y détermine. Ces mêmes hommes à demi protestants ne sauroient lire *que Dieu donne le vouloir et le faire*, sans conclure aussitôt que Dieu le fait par une grace nécessitante. Ensuite ils cherchent je ne sais combien de vaines subtilités pour ne donner pas le nom de nécessitante à cette grace, qu'ils supposent que la volonté ne peut rejeter dès qu'elle se présente, parcequ'il est nécessaire de suivre cette inévitable et invincible délectation. Les sociniens, si nombreux et si dangereux en nos jours, se servent de l'évangile pour montrer que Jésus-Christ a déclaré qu'il n'a voulu être cru Dieu qu'au même sens impropre et allégorique où il est dit aux hommes, *vous êtes des Dieux*, et que Jésus-Christ a dit en termes formels, *mon père est plus grand que moi*. Les protestants prétendent démontrer par les épîtres aux Romains, aux Galates, et aux Hébreux, que la foi suffit sans les œuvres, quoique les œuvres suivent la foi. Ils prétendent montrer par l'épître aux Hébreux qu'il ne peut y avoir dans la loi nouvelle qu'une seule hostie, qu'un seul sacrifice, et qu'une seule offrande qui n'a plus besoin d'être réitérée, parcequ'elle n'est point comme celle des victimes des Juifs. Saint Jean semble aux protestants autoriser dans ses épîtres l'impeccabilité de ceux qui sont

la *semence de Dieu.* D'autres y croient voir le fanatisme, quand il dit *que l'onction enseigne tout.* Ils disent que saint Paul confirme cette maxime, en disant que *l'homme spirituel juge de tout, et n'est jugé de personne.* D'ailleurs ceux qui ont quelque pente vers l'incrédulité ne manquent pas de chicaner sur l'apparente contradiction qu'on trouve dans les différentes éditions de l'écriture pour la chronologie. Ils s'embarrassent de même sur la généalogie de Jésus-Christ, qu'un évangéliste nous donne bien différente de celle qui nous est donnée par un autre. Ils sont scandalisés de ce que Jésus-Christ dit, *Je ne monte point à cette fête*, et de ce que bientôt après il y monte en se cachant: ils disent qu'il a peur, qu'il se trouble, qu'il prie son père de l'exempter de sa passion; et qu'enfin sur la croix il se plaint d'être abandonné par lui. Ils ajoutent que les disciples de Jésus-Christ ne peuvent s'accorder entre eux; que saint Paul reprend saint Pierre en face, et qu'il ne peut compatir avec saint Barnabé. Il faut avouer que si un livre de piété, tel que l'imitation de Jésus-Christ, ou le combat spirituel, ou la guide des pécheurs, contenoit la centième partie des difficultés qu'on trouve dans l'écriture, vous croiriez en devoir défendre la lecture dans votre diocèse. L'excellence de ce livre ne vous empêcheroit point de conclure qu'il ne faudroit pas le donner indifféremment à tous les esprits profanes et curieux, parceque cette nourriture, quoique merveilleuse, seroit trop forte pour eux, et qu'ils seroient trop foibles pour la digérer. L'écriture est comme Jésus-Christ, qui *a été établi pour la chute et pour la résurrection de la multitude*; elle est comme lui *en butte à la contradiction de plusieurs en Israël.* La

même parole est un pain qui nourrit les uns, et un glaive qui perce les autres : elle est odeur de vie pour ceux qui vivent de la foi, et qui meurent sincèrement à eux-mêmes ; elle est odeur de mort pour ceux qui sont aliénés de la vie de Dieu, et qui vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil. Le meilleur aliment se tourne en poison dans les estomacs corrompus. Quiconque cherche le scandale jusque dans la parole de Dieu mérite de l'y trouver pour sa perte. Dieu a tellement tempéré la lumière et les ombres dans sa parole, que ceux qui sont humbles et dociles n'y trouvent que vérité et consolation, et que ceux qui sont indociles et présomptueux n'y trouvent qu'erreur et incrédulité. Toutes les difficultés dont je viens de rassembler des exemples s'évanouissent sans peine dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors, suivant la règle de saint Augustin, (1) *on passe sur tout ce que l'on n'entend pas*, et on s'édifie de tout ce qu'on entend. On n'a aucune peine à croire que la parole de Dieu a une profondeur mystérieuse, qui est impénétrable à notre foible esprit ; alors on écoute avec docilité tout ce qu'on apprend des pasteurs pour justifier ces endroits difficiles ; alors on tourne toute son attention vers les principes qui servent de clef ; alors on se défie de soi, et on craint sans cesse de donner trop d'essor à sa curiosité et à son raisonnement ; alors on se laisse juger par cette parole sans la vouloir juger ; alors on ne lit aucun endroit de l'écriture que par le conseil des pasteurs ou directeurs expérimentés, et on ne les lit que dans l'esprit de l'église même ; alors on prie encore plus qu'on ne lit, on

(1) Epist. ad Hier.

ne lit qu'en esprit de prière, et on compte que c'est la prière qui nous ouvre les écritures; alors, comme Cassien l'assure, l'ame étant appauvrie de cette pauvreté (1) *qui est la première des béatitudes*, elle pénètre le sens de cette parole sacrée, *moins par la lecture du texte que par son expérience*, alors *les écritures s'ouvrent plus clairement*, *et ses veines* nous en communiquent *la moelle*, parceque nous devenons *comme les auteurs* de ce texte, et que nous entrons dans l'esprit de celui qui l'a composé.

XIV. Ces difficultés ont fait dire à saint Augustin que *rien n'est mieux appelé la mort de l'ame que l'attachement servile à la lettre* de ce texte (2). Il y ajoute que si les hommes qui ont fait de certaines actions *sont loués* dans l'écriture, et si *ces actions sont contraires aux coutumes des gens de bien qui gardent les commandements de Dieu depuis l'avènement de Jésus-Christ, il faut entendre ces choses dans un sens figuré, et n'appliquer point ces choses aux mœurs présentes : car beaucoup de choses qui se faisoient officieusement en ces temps-là, ne pourroient plus maintenant se faire que par une passion criminelle* (3). Ce père avoue néanmoins que le *sens figuré qu'un prophète a eu principalement en vue, en sorte que sa narration du passé est une figure de l'avenir, ne doit point être proposé aux esprits contentieux et infidèles* (4). Il soutient seulement que l'écriture *ayant tant d'issues ouvertes à ceux qui cherchent avec piété, pour ne cri-*

(1) Coll. 10, c. 11.
(2) Doct. chr. l. 3, ch. 5.
(3) Ibid. c. 22.
(4) Contra advers. leg. et prophet. l. 2, c. 13.

tiquer pas témérairement une si grande autorité, les marcionites, les manichéens et les autres hérétiques, *sont inspirés par le démon*, pour chercher de vains prétextes de scandale et de calomnie dans ces choses qu'ils ne sont pas capables de pénétrer. La règle que ce père donne dans la lecture de ce texte est bien remarquable : *Quelque doute*, dit-il, *qu'il s'élève dans le cœur d'un homme en écoutant les écritures de Dieu, qu'il ne se retire point de Jésus-Christ ; qu'il comprenne qu'il n'a rien compris jusqu'à ce que Jésus-Christ lui soit révélé dans ces paroles ; qu'il ne présume point de les avoir comprises avant qu'il soit parvenu à y trouver Jésus-Christ* (1). Sans doute une telle pénétration des sens mystérieux surpasse la portée de nos chrétiens grossiers et indociles. Aussi ce père dit-il dans le même sermon : *Dieu présente des grands spectacles au cœur chrétien ; et rien ne peut être plus délicieux, si toutefois on a le palais de la foi qui goûte le miel de Dieu.* Mais tout dépend de la préparation des cœurs, et cette profondeur impénétrable du texte sacré n'a plus rien de caché à l'ame simple et humble. *Celui dont le cœur est plein de charité*, dit ce père, *comprend sans aucune erreur et sans aucun travail l'abondance pleine de divinité et la très vaste doctrine des écritures.* En voici la raison simple et décisive : *C'est que celui-là possède et ce qui est clair et ce qui est caché dans ce divin texte, qui possède la charité dans ses mœurs* (2). Ce père veut encore que le fidèle, en lisant l'écriture, *laisse l'honneur* à ce texte, et ne se

(1) In psal. 96.
(2) Serm. 350 de charitate.

réserve que le respect et la crainte, quand il n'en peut pas pénétrer le sens (1). Or comme cette disposition est très rare, il arrive rarement que les hommes soient disposés à lire ce texte avec fruit. *Toutes les divines écritures*, dit ce père, *sont salutaires à ceux qui les entendent bien; mais elles sont périlleuses à ceux qui veulent les tordre pour les accommoder à la dépravation de leurs cœurs, au lieu qu'ils devroient redresser leurs cœurs suivant la droiture de ce texte* (2). Le grand principe de ce père, qu'il établit dans son livre *de utilit. credendi*, est de renverser l'ordre flatteur pour l'amour-propre que les manichéens proposoient, qui étoit de savoir avant que de croire. Ce père vouloit au contraire qu'on commençât par croire humblement, en se soumettant à une autorité, pour parvenir ensuite à savoir. Ainsi il vouloit qu'on ne lût l'écriture qu'avec cet esprit de docilité sans réserve. Il faut encore observer que ce père veut que l'intelligence des écritures aille par degrés, à proportion de la simplicité, de l'humilité, de la mort de soi-même où chacun est parvenu: *In tantum vident*, dit-il, *in quantum moriuntur huic sæculo; in quantum autem huic vivunt, non vident* (3). Suivant ce saint docteur, le plus savant de tous les théologiens qui croit entendre les écritures sans y voir par-tout *la charité* n'a encore rien entendu, *nondum intellexit* (4). Au contraire, dit-il, comme nous l'avons déjà vu, *un homme soutenu par la foi, par l'espérance et par la charité, n'a pas besoin des écritures, si ce*

(1) D. Genes. ad Litt. c. 20.
(2) Serm. 1. in psal. 48.
(3) De doct. christ. l. 2, c. 7, n. 2.
(4) Ibid. l. 2, c. 36.

n'est pour instruire les autres. C'est ainsi que beaucoup de solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déserts, sans avoir les livres sacrés (1). Il ne faut pas s'en étonner ; en voici la raison que ce père nous donne. *Quoique les saints hommes chargés du ministère, ou même les saints anges, travaillent à instruire, personne n'apprend bien ce qu'il doit savoir pour vivre avec Dieu, si Dieu ne le rend docile à Dieu même.... Ainsi les secours de l'instruction sont utiles à l'ame étant donnés par l'homme, quand Dieu opère pour les rendre utiles* (2).

XV. On dira peut-être, monseigneur, que les livres de l'écriture sont les mêmes aujourd'hui que dans les premiers siècles; que les évêques ont par leur ministère la même autorité, et que les fidèles doivent être nourris du même pain. Il est vrai que les livres de l'écriture sont les mêmes ; mais tout le reste n'est plus au même état ; les hommes qui portent le nom de chrétiens, n'ont plus la même simplicité, la même docilité, la même préparation d'esprit et de cœur. Il faut regarder la plupart de nos fidèles comme des gens qui ne sont chrétiens que par leur baptême reçu dans leur enfance sans connoissance ni engagement volontaire ; ils n'osent en rétracter les promesses, de peur que leur impiété ne leur attire l'horreur du public. Ils sont même trop inappliqués et trop indifférents sur la religion, pour vouloir se donner la peine de la contredire. Ils seroient néanmoins fort aises de trouver sans peine sous leur main dans les livres qu'on nomme divins, de quoi secouer le

(1) De doct. christ. l. 2, c. 39.
(2) Ibid. l. 4, c. 16, n. 33.

joug et flatter leurs passions. A peine peut-on regarder de tels hommes comme des catéchumènes. Les catéchumènes qui se préparoient autrefois au martyre en même temps qu'au baptême, étoient infiniment supérieurs à ces chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner. D'un autre côté, les pasteurs ont perdu cette grande autorité que les anciens pasteurs savoient employer avec tant de douceur et de force ; maintenant les laïques sont toujours tout prêts à plaider contre leurs pasteurs devant les juges séculiers, même sur la discipline ecclésiastique. Il ne faut pas que les évêques se flattent sur cette autorité : elle est si affoiblie, qu'à peine en reste-t-il des traces dans l'esprit des peuples. On est accoutumé à nous regarder comme des hommes riches et d'un rang distingué, qui donnent des bénédictions, des dispenses et des indulgences ; mais l'autorité qui vient de la confiance, de la vénération, de la docilité et de la persuasion des peuples, est presque effacée. On nous regarde comme des seigneurs qui dominent et qui établissent au dehors une police rigoureuse ; mais on ne nous aime point comme des pères tendres et compatissants qui se font tout à tous. Ce n'est point à nous qu'on va demander conseil, consolation, direction de conscience. Ainsi cette autorité paternelle qui seroit si nécessaire pour modérer les esprits par une humble docilité dans la lecture des saints livres, nous manque entièrement. En notre temps chacun est son casuiste, chacun est son docteur, chacun décide, chacun prend parti pour les novateurs, sous de beaux prétextes, contre l'autorité de l'église ; on chicane sur les paroles, sans lesquelles les sens ne sont plus que de vains fantômes : les critiques sont au comble de la témérité ; ils

dessèchent le cœur ; ils élèvent les esprits au-dessus de leur portée ; ils apprennent à mépriser la piété simple et intérieure ; ils ne tendent qu'à faire des philosophes sur le christianisme, et non pas des chrétiens. Leur piété est plutôt une étude sèche et présomptueuse, qu'une vie de recueillement et d'humilité. Je croirois que ces hommes renverseroient bientôt l'église si les promesses ne me rassuroient pas. Les voilà arrivés ces temps où les hommes ne pourront plus *souffrir la saine doctrine*, et où ils auront une *démangeaison d'oreilles* pour écouter les novateurs. J'en conclus qu'il seroit très dangereux, dans de telles circonstances, de livrer le texte sacré indifféremment à la téméraire critique de tous les peuples. Il faut songer à rétablir l'autorité douce et paternelle ; il faut instruire les chrétiens sur l'écriture avant que de la leur faire lire ; il faut les y préparer peu à peu, en sorte que, quand ils la liront, ils soient déjà accoutumés à l'entendre, et soient remplis de son esprit avant que d'en voir la lettre : il ne faut en permettre la lecture qu'aux ames simples, dociles, humbles, qui y chercheront non à contenter leur curiosité, non à disputer, non à décider ou à critiquer, mais à se nourrir en silence. Enfin il ne faut donner l'écriture qu'à ceux qui, ne la recevant que des mains de l'église, ne veulent y chercher que le sens de l'église même.

Je suis avec un vrai respect, etc.

LETTRE

SUR

LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Je ne suis nullement surpris, monsieur, d'apprendre, par la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours ; ces personnes ne jugent de vos communions que sur certains préjugés qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence. Mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels, qui étoient dans la nécessité de faire pénitence avant que de communier : le cas dont il s'agit est celui d'un fidèle dont la conscience est pure, qui vit régulièrement, qui est sincère et docile à un directeur expérimenté et ennemi du relâchement. Ce fidèle est foible ; mais il se défie de sa foiblesse, et a recours à l'aliment céleste pour se fortifier. Il est imparfait ; mais il en gémit et travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon directeur, auquel il obéit avec simplicité, peut et doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons :

I. Les pères nous enseignent que l'eucharistie est le pain quotidien que nous demandons dans l'oraison dominicale. Jésus-Christ se donne sous l'apparence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme,

pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux.

Ainsi, l'institution du sacrement expliquée par la tradition nous invite à une communion quotidienne.

Les pères mêmes ont expliqué de l'eucharistie la parabole (1) où Jésus-Christ représente un roi qui ayant préparé un festin, et sachant les vaines excuses des invités, envoie d'abord dans les places et dans les rues, ensuite jusque dans les chemins et le long des haies, pour y chercher des hommes qu'on force d'entrer, afin que sa maison soit remplie.

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du sacrement (2). Les premiers fidèles *persévéroient dans la communion de la fraction du pain. . . ceux qui croyoient. . . vivoient tous unis, et ils alloient assidument tous les jours en union d'esprit au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre.* La tradition nous apprend que cette communion de la fraction du pain étoit la participation à l'eucharistie; ainsi il résulte de cette tradition sur ces paroles, que les fidèles qui vivoient chrétiennement, étoient tous. . . assidument tous les jours nourris du pain sacré, *tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre.*

Saint Paul confirme cette vérité : (3) *Quand vous êtes*, dit-il, *assemblés, ce n'est plus manger la cène du Seigneur.* Vous voyez que l'assemblée étoit faite pour la cène, et que cet apôtre, en reprochant aux

(1) Luc. 14, v. 23.
(2) Act. 2, v. 11.
(3) 1 Cor. 11, v. 20.

Corinthiens qu'on ne reconnoît plus *la cène du Seigneur* au milieu des indécences qu'ils y commettoient, fait entendre que l'assemblée n'avoit plus ce qu'elle devoit avoir, parceque chacun faisoit indécemment la manducation de la cène. Suivant l'institution expliquée par l'apôtre, on s'assembloit pour manger *la cène du Seigneur.* Ces deux choses étoient unies.

Il y avoit trois choses qu'on ne séparoit point dans ces premiers temps, savoir, la synaxe ou l'assemblée, le repas mystique, et le repas suivant de charité, qu'on nommoit *Agape.* Tous s'assembloient, tous communioient, tous mangeoient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité; la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les actes des apôtres et que les épîtres de saint Paul?

On se récrie que ces premiers chrétiens étoient des saints. J'en conviens. Le terme de saints signifie des hommes séparés des pécheurs: en ce sens, tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés par la grace sanctifiante de tous les ennemis de Dieu. Mais sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siècles à ceux de l'église naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer que les apôtres qui donnent aux fidèles de leur temps le nom de saints, les reprennent en même temps sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissensions. On voit des ouvriers évangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministère par l'amour du siècle. On n'a qu'à lire saint Cyprien, pour reconnoître que les fidèles tombés dans un grand relâchement et dans beaucoup de désordres grossiers, avoient besoin que les persécutions réveillassent

leur foi (1). *Une longue paix*, dit ce père, *avoit corrompu la discipline de la tradition ; la correction céleste a relevé la foi abattue, et pour ainsi dire endormie... Chacun s'appliquoit à augmenter son patrimoine, et oubliant ce que les fidèles avoient fait du temps des apôtres et qu'ils devroient faire en tout temps, ne s'attachoient qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable. Il n'y avoit plus de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes paroissoient avoir changé leur barbe, et les femmes se fardoient. On déguisoit l'ouvrage de Dieu : on peignoit les cheveux. On usoit d'artifice pour tromper les simples : on surprenoit ses frères par des tours de mauvaise foi. On se marioit avec des infidèles, et on prostituoit aux idolâtres les membres de Jésus-Christ. On faisoit des serments téméraires et des parjures : on méprisoit par arrogance les supérieurs : on se déchiroit mutuellement par une médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'évêques qui auroient dû soutenir les peuples par leurs exemples et par leurs exhortations, ont méprisé le ministère que Dieu leur confie ; ils se sont chargés des emplois mondains ; ils ont abandonné leurs chaires et leurs troupeaux, pour errer dans les pays étrangers, et pour y trafiquer dans les foires comme des marchands. On n'a point secouru dans l'église les frères manquant de pain, parcequ'on vouloit amasser des trésors. On cherchoit des chicanes*

(1) De lapsis, paulò post initium.

et des fraudes pour usurper les terres d'autrui ; on s'enrichissoit par des usures énormes..... Aux premières menaces de l'ennemi, le plus grand nombre des frères a trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le torrent de la persécution ; mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chute volontaire. On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit aux catéchumènes afin de les préparer, pour voir au nombre des chrétiens un grand nombre d'hommes très relâchés.

Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au dedans de l'église (1). Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fidèles de Corinthe montroient des imperfections grossières jusque dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie : (2) *Ce n'est plus manger la cène du Seigneur... Méprisez-vous l'église de Dieu... Vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue point... C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent et s'endorment.* Les justes des premiers siècles, et même ceux qui étoient conduits par les apôtres, n'étoient donc pas exempts d'imperfections. Ils étoient néanmoins *tous assidument tous les jours... rompant le pain*, etc. Nos justes de ces derniers temps peuvent donc à leur exemple être assidus *tous les jours* à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles et dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

II. Les canons qu'on a attribués aux apôtres sont sans doute d'une grande antiquité, et contiennent la discipline commune des premiers temps. Le neuvième canon

(1) De Catec. rudibus.

(2) 1. Cor. 11, v. 20 22. 30.

veut que si un clerc, *après avoir fait l'oblation* avec les autres, *ne communie pas, il en dise la raison, afin qu'on l'excuse si elle est bonne; et que s'il ne la dit pas, il soit exclus de la communion, comme ayant scandalisé le peuple.*

Ainsi c'étoit dans ces premiers temps un scandale, qu'un clerc offrît sans communier; et c'est ce qui étoit puni par une privation du sacrement.

Le dixième canon dit que *tous les fidèles qui entrent dans l'église, qui écoutent les écritures, qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, et qui ne communient pas, soient privés de la communion*, c'est-à-dire excommuniés, *parcequ'ils causent du trouble*, ou scandale, *dans l'église.*

Ainsi, vous le voyez, le scandale de voir un clerc ou un fidèle assister à l'oblation sans y participer étoit si grand, qu'on excommunioit l'un et l'autre. On peut juger par-là combien il étoit rare et extraordinaire que quelque fidèle assistât aux divins mystères sans communier, et qu'en ce cas il devoit lever le scandale, en expliquant les raisons qui l'éloignoient de la communion.

III. Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin, martyr, et presque contemporain des apôtres. *Après que celui qui préside*, dit-il (1), *a achevé l'action de graces, et que tout le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui sont nommés par nous diacres et ministres distribuent à chacun de ceux qui sont présents le pain, le vin et l'eau, qui ont*

(1) Apol. 2.

servi de matière à l'action de graces, afin que chacun y participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'eucharistie, et il n'est permis à aucun autre d'y participer.... Nous ne prenons point ceci comme un pain, comme un breuvage ordinaire.

Mais, comme Jésus Notre Seigneur, devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair et le sang de l'humanité, *de même nous avons appris que cet aliment sur lequel se font les actions de graces par les prières du Verbe, pour nourrir par voie de changement notre sang et notre chair, est la chair et le sang de ce Jésus incarné..... Le jour qu'on nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu.... Nous nous levons tous en commun pour prier. Les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau..... La distribution et la communication des choses qui ont servi de matière à l'action de graces se font à chacun de ceux qui sont présents, puis on les envoie aux absents par les diacres.*

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidèle description, non seulement on distribuoit l'eucharistie *à un chacun* des fidèles qui étoient *présents;* mais encore on *l'envoyoit aux absents par les diacres.* Tant on étoit alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents qui n'avoient pas été libres de venir dussent souffrir au jour d'assemblée une si rude et si dangereuse privation. Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du soleil*, c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les chrétiens, souvent persécutés, n'étoient pas libres de s'assembler

tous les jours, de plus, nous verrons tout à l'heure dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'eucharistie des mains des ministres au jour d'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisoit à jeun sa communion secrète.

IV. Tertullien expliquant ces paroles, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, dit qu'il s'agit *du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans le pain*, et qu'ainsi en *demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ, et à n'être jamais séparés de son corps* (1). Voilà la demande, pour chaque jour, de l'eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien avertissant sa femme de ne se marier pas avec un païen en cas qu'il vînt à mourir, lui disoit (2) : *Plus vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte et en danger d'être surprise par la curiosité païenne.* Serez-vous cachée *quand vous ferez le signe* de la croix *sur votre lit, sur votre corps?... Quand vous vous lèverez la nuit pour prier, ne paroîtrez-vous point faire quelque action magique? Votre époux ne saura-t-il point ce que vous mangez en secret avant tout aliment? et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on parle?* Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare que cette femme pût facilement cacher à un mari païen, mais, au contraire, d'une communion à peu près fréquente comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour

(1) De orat. dom. c. 6.

(2) Tertull. l. II. ad uxor. c. 5.

prier. Il s'agit du pain que cette femme devoit prendre chaque jour, avant tous les autres, qu'elle ne manquoit aucun jour de prendre. Telle étoit la communion secrète et domestique, lors même qu'on n'étoit pas libre d'aller en un lieu d'assemblée (1). Ce père ajoute que, quand une femme chrétienne n'a point épousé un païen, elle participe *aux sacrifices sans scrupule*, et qu'elle a *une exactitude quotidienne sans empêchement.* (*Diligentia quotidiana.*) Le terme *quotidienne* tombe sur la participation *aux sacrifices*. Voilà une communion quotidienne que ce père suppose même dans une femme très éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

Ailleurs il suppose que chacun communioit *aux jours de station* (2). *Nous recevons le sacrement de l'eucharistie, même au temps du repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur; et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes qui se font avant le jour, que de la main de ceux qui président.* Vous voyez que la communion étoit générale, comme les repas nommés *Agapes*, qui étoient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisoient pénitence.

V. Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien (3). *Nous demandons*, dit-il, *que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'eucharistie comme l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque*

(1) Tertull. lib. II. ad uxor. cap. 9.
(2) De corona militis, c. 3.
(3) S. Cyprian. De oratione dominica, circa medium.

délit plus grief, qui, nous tenant tous privés et exclus de la communion, nous prive du pain céleste.... Quand Jésus-Christ dit donc que celui qui mangera de son pain vivra éternellement, il est manifeste que, comme ceux qui atteignent à son corps et qui reçoivent l'eucharistie par le droit de communion, sont vivants, il faut craindre et prier, de peur que quelqu'un étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, ne demeure loin du salut. Jésus-Christ menaçant par ces paroles, Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Voilà pourquoi nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ.

1° Les paroles sont formelles et ne laissent rien à désirer : *Nous demandons..... et recevons tous les jours l'eucharistie.* La réception étoit quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étoient pas dignes de communier à cause de quelque péché mortel dont ils se sentoient coupables, n'auroient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans les célébrations des mystères.

2° Nul fidèle n'étoit privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief.* (*Intercedente aliquo graviore delicto.*) Sans doute les fautes vénielles que la simple récitation de l'oraison dominicale peut effacer, selon saint Augustin, ces fautes légères que les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, confessoient tous les jours en récitant cette oraison, ne sauroient jamais être confondues avec un *délit plus grief* qui excluoit de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne

avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas long-temps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3° Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit grief.... reçoivent l'eucharistie par le droit de communion*, acquis à tout fidèle, exempt de ce délit.

4° Ce père regarde la privation de la communion quotidienne comme une rigoureuse punition et comme un grand péril, parceque celui qui est privé de l'eucharistie est *séparé du corps de Jésus-Christ, et demeure loin du salut*, suivant ces paroles menaçantes: *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme.... vous n'aurez point la vie en vous.*

5° Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'église permettoit à chacun d'emporter avec des corbeilles l'eucharistie dans sa maison, et où elle vouloit que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale, pour les temps même les plus paisibles, où tous les fidèles qui n'avoient commis *aucun délit plus grief..... reçoivent l'eucharistie.... par le droit de communion.*

VI. L'église d'Orient pensoit comme celle d'Afrique (1). *Je vois*, dit saint Chrysostôme, *beaucoup de fidèles qui participent au corps de Jésus-Christ d'une façon indiscrète et téméraire, plutôt par coutume et pour satisfaire à la formalité que par réflexion et avec les sentiments qu'ils devroient avoir. Je com-*

(1) In ep. ad Eph. c. 1, hom. 3.

munierai, dit un fidèle, si le temps de carême arrive, ou bien si l'épiphanie vient. Cet homme communie en quelque état qu'il soit. Ce n'est pourtant ni l'épiphanie ni le carême qui rend les fidèles dignes d'approcher de ce sacrement, mais la sincérité et la pureté de conscience. Avec cette pureté approchez-vous-en toujours; et sans elle, jamais.

Remarquez que ce père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais*. Si votre conscience est impure, ne vous approchez *jamais* de l'eucharistie. Si, au contraire, votre conscience est purifiée, *approchez-vous-en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

Je remarque, dit-il encore, *beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres temps vous n'approchez point de la sainte table, quoiqu'il arrive souvent que vous soyez purs; mais à Pâques vous communiez, quoique vous soyez tombés dans le péché. O habitude! ô présomption! En vain on offre le sacrifice quotidien, en vain nous sommes à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle ainsi, non seulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez dignes. Vous n'êtes pas dignes, dites-vous, du sacrifice de la communion. Vous ne l'êtes donc pas aussi de la prière. Vous entendez le ministre qui est debout et qui crie, Vous tous qui êtes en pénitence, retirez-vous d'ici.*

Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier; car quiconque ne communie pas est en pénitence. Pourquoi donc le ministre crie-t-il, Vous qui ne pouvez pas

prier, retirez-vous d'ici? Quoi donc! vous demeurez impudemment! Mais vous n'êtes pas dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas! Vous croyez que ce n'est rien. Mais pensez-y, je vous en conjure. C'est la table du roi céleste; les anges la servent; le roi même y est présent: et vous vous y tenez debout en bâillant! Vos habits sont sales, et vous ne vous en mettez point en peine! Mais ils sont propres, dites-vous; hé bien! mettez-vous donc à cette table, et communiez. Le roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à table, et pour leur parler à tous; et maintenant il vous dit dans votre conscience: Pourquoi êtes-vous là debout, sans avoir la robe nuptiale? Il ne dit point: Pourquoi êtes-vous à ma table? Mais avant que vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas: Pourquoi vous êtes-vous mis à table? mais il dit: Pourquoi êtes-vous entrés? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous, si nous sommes présents avec indécence et sans pudeur. Car quiconque ne participe point aux mystères y assiste avec impudence et témérité. C'est pourquoi on fait sortir les premiers ceux qui sont pécheurs, de même que, quand un maître est à table, il ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent, et qu'on le fait retirer bien loin. Ainsi, quand on offre ici le sacrifice, quand on sacrifie Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur, quand vous entendez ces paroles, Prions tous en commun, *quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant les portes, alors croyez que le ciel est transporté sur*

la terre et que les anges descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères ne doit y assister, il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pécheurs. Dites-moi, qu'est-ce vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier? Je suis indigne, me répondra quelqu'un. Hé bien, vous êtes donc indigne aussi de la société des prières.

Je n'ai garde d'entrer ici dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étoient coupables que de péchés secrets, quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique, ni à la secrète. Il nous suffit de voir que saint Chrysostôme n'admet aucun milieu entre l'état des pénitents qui ont perdu la justice, et celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée. En vain certains hommes, se croyant purifiés et justes, ne font point pénitence comme les pécheurs, et néanmoins s'abstiennent de communier ne se croyant pas assez parfaits : ce milieu est très dangereux pour l'homme qui veut y demeurer, et il est injurieux au sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le sacrement en se privant par respect de le recevoir souvent : saint Chrysostôme les réfute et les condamne par ces

paroles : *Vous dites que vos habits sont propres. Hé bien, mettez-vous donc à cette table et communiez.... Quiconque ne participe point aux mystères, y assiste impudemment et avec témérité.... Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence..... Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas!... Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier?* En un mot, selon ce père, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les justes. Loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir, on offense Jésus-Christ, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce père.

(1) *Beaucoup de fidèles*, dit-il, rapportant les paroles de l'apôtre, *sont foibles et languissants; beaucoup d'entre eux s'endorment. Et comment*, direz-vous, *ces maux nous arrivent-ils, puisque nous ne recevons ce sacrement qu'une fois l'année? Et c'est ce qui trouble tout; car vous vous imaginez que le*

(1) Hom. 6 in cap. 2, epist. 1 ad Timot.

mérite consiste, non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle de temps d'une communion à l'autre. Vous regardez comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement, de ne vous approcher pas souvent de cette table céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois, et qu'au contraire vous faites votre salut en communiant dignement, quoique vos communions soient fréquentes? La témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, quand même ce ne seroit qu'une seule fois dans tout le cours de la vie..... Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du temps? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps où l'on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même; c'est toujours la même grace du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connoissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice..... Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps.

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : 1° *Les fidèles se trompoient en regardant comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement, de n'approcher pas souvent de cette table céleste.* 2° *C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher.*

A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la Pâque continue toute l'année.* Le vendredi, le samedi, le dimanche, où l'on communioit d'ordinaire en Orient, donne la même victime, que la grande fête de Pâques. 3° C'est la communion rare *qui trouble tout.* 4° *Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps.* 5° C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fidèles *sont foibles et languissants, et qu'ils s'endorment.*

VII. Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres pères (1). *Donnez-nous*, dit-il, *notre pain quotidien : car qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement, qu'il désire que Jésus-Christ habite en nous chaque jour, lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel? Or comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours.* Ces paroles du saint docteur, citées par le quatrième concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

VIII. Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle : (2) *Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an. Le saint homme Job n'offroit-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfants, de peur qu'ils ne*

(1) Frag. 7, ex opere incerto.
(2) De Sac. lib. 5, cap. 4.

pêchassent par leurs pensées ou par leurs paroles? Mais ne savez-vous pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur, et la rémission des péchés sont représentées? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie! Celui qui a reçu une blessure ne cherche pas le remède! Le péché qui nous captive est notre plaie : notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement.

1° Quand ce père parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étoient tombés, et que nous avons vu que saint Chrysostôme leur reproche si fortement.

2° Ce père ne connoît point d'autre manière d'honorer le pain quotidien que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fidèles peuvent avec la grace parvenir à un état de pureté de conscience où ils peuvent communier tous les jours.

3° Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement de pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels; mais il est à leur égard un remède préservatif. De plus, on ne sauroit douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

IX. (1) *Vous demandez*, dit saint Jérôme à Licinius, *s'il faut jeûner le samedi, et s'il faut recevoir tous les jours l'eucharistie, comme on assure que les églises de Rome et d'Espagne le pratiquent.* Ce père répond

(1) Epist. 27.

sur l'article du jeûne, que les usages d'une église ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différents; que *chaque province peut abonder en son sens, et regarder comme des lois apostoliques les règles reçues des anciens.*

Mais pour l'article de l'eucharistie, voici la réponse décisive du saint docteur : *Recevez toujours aussi l'eucharistie sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous donne aucun remords; écoutez cette parole du psalmiste : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*

1° Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidèles qui n'étoient pas dans l'état de pénitence étoit l'usage de Rome et des églises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les mystères qu'en certains jours de la semaine. 2° Saint Jérôme décide à Licinius qu'il peut pratiquer cette communion de tous les jours. 3° Il veut que Licinius communie tous les jours, sans condamner les églises où l'on ne communioit que certains jours de la semaine. 4° Il ne veut qu'il communie tous les jours que quand il n'a aucun remords de conscience.

X. (1) *Les uns,* dit saint Augustin, *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur, les autres le reçoivent en certains jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour sans l'offrir; en d'autres, on ne l'offre que le samedi et le dimanche seulement. Si on remarque d'autres pareilles diversités, il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point de meilleure*

(1) Epist. 54 ad Januar.

discipline pour un prudent et grave chrétien que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'église où il se rencontre.

1° Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des églises, dont les unes s'assembloient, offroient le sacrifice et communioient *tous les jours*, et les autres le faisoient un peu moins souvent. *La meilleure discipline*, suivant ce père, est qu'un chrétien communie *tous les jours*, ou un peu moins souvent, pour se conformer à l'usage de l'église où il se trouve.

2° Remarquez que, selon ce père, offrir et manger alloient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice sont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur*. Ceux qui ne communioient qu'en certains jours de la semaine n'offroient le sacrifice qu'en ces jours-là.

Mais enfin le peuple communioit aussi souvent que l'on disoit la *messe*. Reprenons la suite des paroles de saint Augustin: *Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demandez pourquoi? Parce*, dira-t-il, *qu'il faut choisir les jours où l'on vit avec le plus de pureté et de continence, afin d'approcher d'une manière plus digne de ce grand sacrement; car celui qui le reçoit d'une façon indigne mange et boit son jugement. Un autre dit au contraire: Si la plaie du péché commis est si grande, et si la maladie est tellement violente qu'il faille retarder un tel remède, c'est par l'autorité de l'évêque que chacun doit être privé de l'autel pour faire pénitence, et pour y être ensuite réconcilié; car c'est communier indignement que de communier dans le*

temps où l'on doit faire pénitence. Ceci néanmoins ne doit pas être entendu en sorte que chacun par son propre jugement s'exclue ou s'approche, comme il lui plaît, de la communion. Au reste, si les péchés ne sont pas tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié, il ne doit point se priver du remède quotidien du corps du Seigneur. Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la question entre ces deux hommes, en les avertissant de persévérer principalement dans la paix de Jésus-Christ, que chacun fasse ce qu'il croit pieusement, selon sa persuasion, qu'il doit faire. Ni l'un ni l'autre ne manque de respect pour le corps et pour le sang du Seigneur; au contraire, ils s'empressent tous deux à l'envi à honorer un sacrement si salutaire : l'un par respect n'ose le recevoir tous les jours; l'autre par respect n'ose manquer aucun jour à le recevoir.

1° Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours, ou de communier rarement; mais de communier tous les jours, ou de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. Saint Augustin approuve ces deux divers usages de diverses églises.

2° Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir, celui que tous les justes communient toutes les fois qu'ils s'assemblent pour célébrer le sacrifice.

3° Selon saint Augustin, de même que selon saint Cyprien, saint Chrysostôme et saint Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des mystères que quand on se sent coupable d'un péché mortel. Ce que saint Cyprien exprime par *quelque délit plus grief*, ce que saint Chrysostôme

exprime par l'état d'un homme *qui ne participe point aux mystères à cause qu'il est en pénitence*, ce que saint Jérôme exprime par *un remords de conscience* (*pungente conscientiâ*), saint Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit *de péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié*, s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4° A l'égard des péchés véniels et quotidiens, que la simple récitation de l'oraison dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant saint Augustin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remède quotidien*, par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs. Ainsi les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remède quotidien. C'est mal honorer le remède que de n'oser s'en servir, et de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5° On peut bien, selon l'usage de diverses églises, et par respect, n'oser recevoir tous les jours l'eucharistie, parcequ'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas, on peut *choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence:* mais ce choix se réduit à certains jours de la semaine, et l'on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente que l'on peut selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement, il faut, au contraire, selon la maxime de saint Chrysostôme, que *l'unique douleur* du fidèle soit de retarder sa communion par quelque imperfection particulière.

6° Quoique saint Augustin approuve cet usage de

402301

quelques églises, il n'approuve pas moins l'autre, savoir, celui que tous les justes d'une église communient régulièrement tous les jours.

7° Le saint docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger par *l'évêque*, et que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel :* autrement les personnes les plus humbles et les plus pénitentes, qui en sont les plus dignes, ne communieroient jamais, parcequ'elles ne se jugeroient jamais dignes de la communion.

8° Excepté le cas des péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié s'il refuse de faire pénitence, le fidèle a le droit de communion, et le pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même père dit aux nouveaux baptisés (1) : *Vous devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez, ce que vous devez recevoir tous les jours. Ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui est sanctifié par la parole de Dieu, est le corps de Jésus-Christ.* Voilà la communion de *tous les jours*, qui, selon l'instruction de ce père, doit être donnée à tous les néophytes, qui ne sont que les commençants dans la discipline chrétienne, et les derniers des fidèles.

D'ailleurs, tout le monde sait que ce père étoit persuadé que ces paroles (2) (*Si vous ne mangez*, etc... *vous n'aurez point la vie en vous*) doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'eucharistie ; en sorte

(1) Serm. 227 ad infantes.

(2) Serm. aliàs 9 de diversis.

qu'on ne peut vivre spirituellement qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce père parle ainsi sur ces mots : (*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*)... *Cette demande du pain quotidien a un double sens ; l'un pour la nécessité de la nourriture du corps, l'autre pour la nécessité de l'aliment spirituel... Les fidèles connoissent l'aliment spirituel, que vous saurez aussi* (*vous compétents*) *quand vous le recevrez de l'autel de Dieu ; ce sera du pain, et même quotidien, nécessaire pour cette vie.... L'eucharistie est donc notre pain quotidien.* Remarquez qu'il s'agit également de deux pains nécessaires à la vie, l'un du corps, et l'autre de l'ame. Ces deux pains sont quotidiens, parcequ'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile et défaillant. Il faut chaque jour le renouveler, et réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire, même comme quotidien, pour empêcher la langueur et le péril de l'ame. De là vient que ce père veut que les *compétents*, immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint docteur raisonne ainsi (1) : *Mes frères, que personne ne croie devoir mépriser le conseil de faire une salutaire pénitence, à cause qu'il voit beaucoup de fidèles approcher du sacrement de l'autel, et qu'il n'ignore pas être coupables de tels crimes.* (Ce sont les péchés mortels et scandaleux.) *Beaucoup sont corrigés, comme Pierre. Beaucoup sont soufferts, comme Judas. Beaucoup sont inconnus jusqu'à ce que le Seigneur vienne.... Mais pour nous, il ne nous*

(1) Serm. 351, de pœnit. n° 10.

est permis de priver personne de la communion (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison et non pour la mort), à moins qu'un homme de son propre mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne soit accusé et convaincu dans quelque jugement, soit séculier, soit ecclésiastique. Ainsi, la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, étoit de donner tous les jours la communion à tous ceux qui s'y présentoient, à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels, ou qu'ils n'en fussent convaincus dans un jugement public.

XI. Ces passages formels des saints pères sont très conformes à la pratique générale de l'ancienne église pour l'eucharistie. Nous avons déjà vu que ce sacrement est un pain et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de l'ame étoit anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps : l'eucharistie et le repas nommé *Agape* étoient ensemble. De plus, on donnoit toujours l'eucharistie en donnant le baptême. Ainsi, dès qu'un homme étoit régénéré, il étoit nourri du pain quotidien (1). On donnoit même le vin sacré aux petits enfants à la mamelle ; et quoique la communion se fît alors sous les deux espèces toutes les fois qu'on le pouvoit, on séparoit néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfants qui ne pouvoient pas prendre celle du pain, et on leur donnoit l'aliment céleste, quoiqu'ils n'eussent encore aucune connoissance. On donnoit aussi, comme je l'ai déjà re-

(1) S. Cypr. sermone de lapsis.

marqué, l'espèce du pain sacré dans des corbeilles aux fidèles pour l'emporter chez eux, au temps de persécution, où ils ne pouvoient pas s'assembler librement. Ils avoient un coffre où ils cachoient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnoit à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les mystères. Quand on les célébroit, les diacres alloient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absents, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'étoit pas volontaire, n'étoit point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidèle de la communion. Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confioit à pleines corbeilles le pain sacré. On craignoit moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposoit, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin, nous voyons par l'exemple célèbre de la communion de Sérapion, qu'on donnoit à un jeune garçon laïque l'eucharistie à porter à un malade, plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement. Plus cette discipline, très différente de celle de ces derniers siècles, nous étonne, plus nous devons reconnoître que l'ancienne église vouloit que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'eucharistie que celui qu'on en fait parmi nous, et qu'elle passoit par-dessus beaucoup de dangers et d'inconvénients, pour faciliter aux justes la communion. Il est vrai qu'en ce temps-là beaucoup de chrétiens étoient de grands saints; mais tous ne l'étoient pas également : les justes mêmes avoient

leurs imperfections, comme nous l'avons observé; et les abus se glissoient jusque dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'apôtre.

XII. Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du concile de Trente (1). L'église nous y enseigne qu'un fidèle *qui se sent coupable d'un péché mortel, quoiqu'il croie être contrit, ne doit point communier sans s'être auparavant confessé.*

Remarquez qu'il n'exclut de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le concile ajoute que les chrétiens doivent *croire et révérer ce sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur ame, et la perpétuelle santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en tireront les fasse passer des tentations de ce pélerinage au repos de la céleste patrie.*

Enfin on ne sauroit faire trop d'attention à ces paroles (2): *Le sacré concile souhaiteroit que les fidèles qui assistent à chaque messe y communiassent, non seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice.*

Voilà l'église qui est la même dans tous les temps. Rien ne la vieillit, rien n'altère sa pureté. Le même esprit qui l'animoit du temps de saint Justin et des autres pères, la fait encore parler dans ces derniers

(1) Sess. 13, cap. 7 et 8.
(2) Sess. 22, c. 6.

jours. Elle invite tous ses enfants à une communion fréquente. Elle souhaiteroit qu'ils n'assistassent jamais à aucune messe sans y communier. Et en effet, l'eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommoit *pacifiques*, où la victime étoit offerte et mangée par les assistants, on fait une espèce de violence au sacrifice de Jésus-Christ quand on s'unit au prêtre pour l'offrir, sans vouloir s'y unir aussi pour la manducation. Ce qui arrête le concile et qui le tient en crainte, c'est un chrétien à qui sa conscience reproche *un péché mortel* (1) (*sibi conscius mortalis peccati*).

XIII. Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très indignes de la communion. Nous répondons avec saint Augustin : Les uns *sont corrigés comme Pierre*, et les autres *soufferts comme Judas*. J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner et pour l'avilir. Ils sont beaucoup au-dessous des catéchumènes et des pénitents de l'antiquité. Il faudroit les faire sortir quand on célèbre les mystères; mais, pour les en exclure, il faut, selon saint Augustin, ou leur propre confession ou un jugement public. Il y a beaucoup de personnes même qui, observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentiments de la vie chrétienne : quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là : ici il s'agit des ames pures, humbles, dociles et recueillies, qui sentent leurs imperfections, et

(1) Sess. 13, c. 7.

qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent? Elles sont imparfaites, me dira-t-on. Hé! c'est pour devenir parfaites qu'elles communient. Saint Ambroise ne dit-il pas que *le péché est notre plaie*, et que *notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement*? Saint Augustin ne dit-il pas que si les péchés d'un fidèle ne sont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié* en cas qu'il refuse de faire pénitence, *il ne doit pas se priver du remède quotidien du corps du Seigneur?* On n'est point étonné de voir les bons prêtres dire la messe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser quand on voit de bons laïques qui, pour mieux vaincre leurs imperfections et pour mieux surmonter les tentations du siècle corrompu, veulent se nourrir tous les jours de Jésus-Christ? Si on attendoit pour communier tous les jours qu'on fût exempt d'imperfection, on attendroit sans fin. *Dieu a voulu*, comme saint Augustin le dit, *que nous soyons réduits à vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés.* Saint Jean dit, sans excepter personne: *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous.....* (1). *Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous faisons Dieu menteur, et la vérité n'est point en nous.* Un autre apôtre nous crie (2): *Nous faisons tous beaucoup de fautes.*

Il faut donc s'accoutumer à voir des fidèles qui com-

(1) 1 Joan. c. 1.
(2) Jac. c. 2.

mettent des péchés véniels, malgré leur désir sincère de n'en commettre aucun, et qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossières et plus dangereuses dont ce *remède quotidien* les préserve. Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des premiers siècles, qui communioient tous les jours, étoient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, et corriger l'église primitive qui les autorisoit sans ignorer ces imperfections notoires? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidèles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes, au lieu que les justes de notre temps s'en confessent souvent pour se purifier avant la communion. Enfin, les chrétiens de l'antiquité communioient dans leurs maisons et de leurs propres mains pendant les persécutions, plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers temps ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse, qu'elle est déguisée sous une apparence de paix, et que le tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil et de la mollesse. L'impiété raffinée, l'illusion flatteuse, l'hypocrisie qui gagne comme la gangrène, sont plus redoutables que les glaives et les tourments. Jamais le remède quotidien ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fidèles scrupuleux qui, faute de cet aliment, ne font que languir! Ils se consument en réflexions et en efforts stériles. Ils craignent, ils tremblent. Ils sont toujours en doute, et cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette

vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour Jésus-Christ, sans vivre de lui. Ils sont desséchés, languissants, épuisés, et ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive, et se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au dehors, et n'osent se nourrir au dedans. Ils veulent porter le pesant fardeau de la loi, sans en puiser l'esprit et la consolation dans l'oraison et dans la communion fréquente.

XIV. J'avoue qu'un sage et pieux directeur peut priver un fidèle de la communion pour un temps court, soit pour éprouver sa docilité et son humilité quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préserver des pièges de quelque illusion, et de quelque attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, et doivent durer peu; il faut recourir au plutôt à la nourriture de l'ame. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai; mais cette pénitence s'accorde très bien avec la communion. Les prêtres font pénitence en disant la messe tous les jours. Les plus grands saints, en communiant de même, sont dans une pénitence continuelle. Les saints de l'antiquité faisoient pénitence, et pratiquoient la communion quotidienne.

Ne soyez donc pas troublé, monsieur, par les raisonnements qu'on vous fait sur la discipline de l'ancienne église. Laissez parler tous ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre temps, et qui ne veulent suivre que les premiers siècles. Vous venez de les voir d'accord avec le concile de Trente. Le concile devroit suffire

pour décider, puisque l'église est toujours la même, selon les promesses; mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les apôtres ont fait communier les premiers fidèles, et comme les pères ont fait communier les chrétiens des siècles suivants. Laissez raisonner ceux qui veulent tout réformer, et mangez le pain quotidien, afin que vivant de Jésus-Christ vous viviez pour lui. Laissez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser et à critiquer tout, mais par vos pasteurs, ou par un directeur modéré et expérimenté, qui vous conduise selon l'esprit de l'église.

Je suis, etc.

SERMONS

SUR DIVERS SUJETS.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Au 60e chapitre d'Isaïe.

Béni soit Dieu, mes frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison ! Je souhaitois il y a longtemps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grace tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né, et voici les mages, dignes prémices des gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnoître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux ; les idoles seront brisées, et la connoissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent

la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'orient, vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux, et dissipera vos ténèbres. Venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O église! ô Jérusalem? réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne: levez les yeux tout autour, et voyez: rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche: la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée: de nouveaux mages qui ont vu l'étoile du Christ en orient viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem? *Surge, illuminare*, etc.

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même, et partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion: mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront, comme les gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'église? Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son évangile: mais n'est-ce point aussi pour le transférer? Il faudroit n'aimer point le Seigneur Jésus pour n'aimer pas son ouvrage; mais il faudroit s'oublier soi-même pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes frères, au Seigneur qui donne gloire à son nom; mais réjouissons-nous avec

tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole. Que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut. O Esprit Saint, soyez vous même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment ; en moi, la force, l'onction, la lumière. Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle, cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges ? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra ; et si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville foible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains, enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants qui dure encore depuis seize siècles ? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui

est notre mère, selon saint Paul : elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle ! Tel étoit le caractère du Messie, qu'il devoit, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendoient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble et plus digne de la magnificence des promesses, attirer par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avoient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde : mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout ; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'église étoit déja plus étendue que cet empire même qui se vantoit d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grace. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémoient, et les nourriciers de l'église dont ils versoient le sang. Mais la vertu de l'évangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts, le temps ne peut rien contre elle ; Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fé-

condité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais en renversant cet empire ils se soumettent à celui du Sauveur, tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes sans le savoir : ils sont menés comme par la main au-devant de l'évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'église a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps mêmes les plus malheureux où ses enfants, révoltés contre elle, n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ! Vers le dixième siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accourent en foule à l'église les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfants à l'épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux pas-

sions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être des instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il, peuples des extrémités de l'orient? Votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au-deçà de vous: mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le midi, que l'orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion, ton Dieu règnera sur toi! Les voici, ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur! Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes

qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'évangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grace? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avoit rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté.

O ciel, conservez à jamais la source d'une grace si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent.

Parmi ces différents royaumes où la grace prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'évangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi, dont la main les élève, que tardez-vous à

faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples ? Pénétrants et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis ; fidèles ministres qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis; rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non, comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles ; cette majesté douce et pacifique qui règne au dedans, mais sur-tout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sachez par nos histoires la postérité la plus reculée que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore en reconnoissance de l'évangile reçu par ses soins. Encore n'est-ce pas assez de nos histoires ; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfants pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au-delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes ; c'est par-là que nous sommes chrétiens ; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étoient dans cet homme mortel.

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affoiblir, ou plutôt, (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix !) ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'évangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur ; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses

frères. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers ; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon ; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour se laver dans celui du Sauveur que tu ne connois pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife, marchant sur les traces de François Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu cet homme simple et magnanime, qui revenoit tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux ; et il sembloit nous dire à nous, tous au milieu desquels il passoit sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jesus-Christ qui étoit en lui ; il sembloit nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venoit de mesurer la terre entière : mais son cœur, plus grand que le monde, étoit encore dans ces régions si éloignées. L'esprit l'appeloit à la Chine ; et l'évangile, qu'il devoit à ce vaste empire, étoit comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvoit plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'océan étonné et soumis ; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise ; il vous sera donné d'y entrer,

parceque vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devoit causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse, qui devoit durer plus long-temps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, auroit osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendroient à lui et croiroient en son nom? Environ dix-sept siècles après sa mort sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par-là nous montrons encore la vraie église à nos frères errants, comme saint Augustin la montroit aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'église que ce père donnoit il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possède toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est cette église, qui non seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante: car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit

parmi les chrétiens, mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité : autrement la Providence se manqueroit à elle-même ; elle rendroit la religion impraticable aux simples ; elle jetteroit les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'auroit donné le texte des écritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendroient les ames dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auroient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Qu'deviendroient les humbles, qui craindroient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'église? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie église, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées, dans un coin du monde. Comment osent elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnoit par-tout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le père au fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc! sa lumière étoit-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes frères, que c'est moi : non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux donatistes, aux manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos protestants.

Cette étendue de l'église, cette fécondité de notre mère dans toutes les parties du monde; ce zèle aposto-

lique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur et les attire à nous.

Quelle est donc cette grande œuvre qui console l'église, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son église, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés sans discussion que la vérité de la doctrine est attachée! Quelle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montoient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent

la majesté de l'évangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfants les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Église de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de foibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous qui avez dit à Dieu, *vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : Je vous ignore. Ne connoissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé y persévèrent ; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien ; mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise! Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture; les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail.

Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi !* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs, et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! Heureux moi-même, malgré ma foiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler!

Par ces hommes chargés des richesses de l'évangile, la grace croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour; l'église refleurit, et son ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères dans un saint repos se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une ame. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des églises naissantes. Heureuses parmi ces églises celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces églises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des caté-

chumènes qui désirent de se plonger, non seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là, ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces églises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là, on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'évangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfants de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas! malheur à nous! Parceque nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au-delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler.

* * *

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées, nous branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénie d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais: Il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes frères. Elle s'est endurcie au milieu des graces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devoit au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du tout-puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même; elle

rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'étoit pas même peuple, c'est-à-dire les nations dispersées, qui n'avoient jamais fait un corps ni d'état ni de religion, ces nations qui vivoient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs privés de la science de Dieu, jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu); ce qui a fait leur réprobation, ne doit-il point faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, étoit-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étoient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connoître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle: ils sont encore plus effrayants. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche,

de Jérusalem, de Constantinople, qu'en avoient d'innombrables sous elles ? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs et prononcé ces oracles qui vivront éternellement, c'est là que régnoit avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre étoit arrosée du sang des martyrs ; elle exhaloit le parfum des vierges ; le désert même fleurissoit par ses solitaires : mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissoient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étoient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendoit son explication de la bouche d'Augustin ? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé ! L'Angleterre rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'église, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants qui lui naissent au-delà des mers essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'église a des promesses d'éternité ; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds ? Le fleuve de la

grace ne tarit jamais, il est vrai ; mais souvent pour arroser de nouvelles terres il détourne son cours, et il laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue ; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que feroit plus long-temps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner ? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu ; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils ; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos églises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques ? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre : toutes les conditions sont confondues ; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance ; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux ; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres ; le dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères ;

leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connoît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs

si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur: parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent: prodige réservé à nos jours. L'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendroit stérile, si l'impiété l'osoit. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale; que dis-je? le scandale même est au comble: car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le dérèglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont

le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme, dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seroient séduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, ames ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auroient sauvé la ville abominable de Sodome que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leur misère. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut: d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos écritures, *Quand même une mère oublieroit son propre fils? le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais*, ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes églises dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siège de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'église de France, mère de celle d'Orient, sur qui votre grace reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui est la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que

vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde. Souvenez-vous du sang de votre fils qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce toutes nos ténèbres; qu'elle étouffe toutes nos passions; qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Maria, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

Marie, de laquelle est né Jésus qui est nommé le Christ.
En saint Matthieu, chapitre premier.

Les hommes ne sauroient d'ordinaire expliquer de grandes choses qu'en beaucoup de paroles : à peine peuvent-ils, par de longues expressions, donner une haute idée de ce qu'ils s'efforcent de louer. Mais quand il plaît à l'Esprit de Dieu d'honorer quelqu'un d'une louange, il la rend courte, simple, majestueuse : aussi est-il digne de lui de parler peu et de dire beaucoup. Il sait renfermer en deux mots les plus grands éloges. Veut-il louer Marie et nous apprendre ce qu'il faut penser d'elle ? il ne s'arrête point à toutes les circonstances que l'esprit humain ne manqueroit pas de rechercher pour en composer une foible louange ; il va d'abord à ce qui fait toute sa grandeur. Par un seul trait, il nous dépeint tout ce que Dieu a versé de graces dans son cœur, tout ce qu'on peut s'imaginer de grand dans les

mystères qui se sont accomplis en elle, tout ce qu'il y a de plus admirable dans le cours de sa vie. Il n'a besoin, ce divin Esprit, que de nous dire simplement que Marie est la mère du fils de Dieu; cela suffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle est digne d'être: *Maria, de qua natus est Jesus.*

Que ne suis-je, mes frères, tout animé de cet esprit qui aide notre foiblesse, comme dit saint Paul! Que ne puis-je, par des termes simples mais persuasifs, vous remplir de zèle et d'admiration pour Marie! C'est aujourd'hui que nous célébrons son triomphe : jour où elle finit une si pure et si belle vie. C'est aujourd'hui que nous lui devons toutes nos louanges : jour où elle a commencé une autre vie si heureuse, si pleine de gloire : jour où le ciel, pour qui elle étoit faite, ravit enfin à la terre le plus précieux dépôt que le fils de Dieu y eût laissé ; jour qui, étant le dernier de ceux qu'elle a paru au monde, doit être employé par nous à admirer toutes ses vertus rassemblées. Qu'il est beau, qu'il est naturel aujourd'hui, qu'il est convenable à l'édification du peuple fidèle, de voir toute la suite de ses actions, avec la sainte mort qui les a couronnées! Considérons donc l'usage qu'elle a fait de la vie, l'usage qu'elle a fait de la mort. Apprenons par son exemple à nous détacher de la vie pour nous préparer à mourir. Apprenons par son exemple à regarder la mort comme le terme de notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ. Voilà, mes frères, voilà tout ce que le christianisme exige de nous. Nous en trouvons dans Marie le parfait modèle. Prions-la de nous obtenir les lumières dont nous avons besoin pour méditer avec fruit ces deux vérités. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La sainte Vierge, pauvre selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéissante, toujours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleur par les tourments de son divin fils; sa vie n'a été qu'un long et douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, mes frères, que Dieu détache du monde les ames dont le monde n'est pas digne, et qu'il réserve toutes pour lui. C'est ainsi que la Providence conduit par un chemin de douleurs la mère même du fils de Dieu. Apprenez, chrétiens, apprenez par l'autorité de cet exemple ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être arrachés à la puissance des ténèbres, comme parle saint Paul; pour être transférés dans le royaume du fils bien-aimé de Dieu, c'est-à-dire pour n'être point aveuglés par l'amour des biens périssables, et pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de rois, de tant de souverains pontifes, de tant d'illustres patriarches, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze dans le poëme qu'il a fait sur cette matière; Marie, destinée à être la mère du roi des rois, naquit dans un état de pauvreté et de bassesse : elle étoit fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hébreux; par conséquent elle auroit dû profiter de cette illustre naissance, elle auroit dû avoir part à la succession de la maison royale. Mais, depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étoient confondues, les partages faits par Josué ne subsistoient plus; toutes les fortunes étoient

changées dans cette révolution. Joachim et Anne, princes par leur naissance, étoient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethléem, où la sainte Vierge alla avec saint Joseph se faire enregistrer, parce, dit l'évangile, que c'étoit leur pays, et qu'ils étoient de la famille de David; au lieu, dis-je, de demeurer dans ces riches héritages de la tribu de Juda, ils demeuroient à Nazareth, petite ville de Galilée, dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là ils vivoient comme étrangers, sans biens, excepté, dit saint Jean de Damas, quelques troupeaux et le profit de leur travail. Ainsi, profondément humiliée dès sa naissance, Marie fut donnée pour épouse à un charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été occupée aux travaux qui nous paroissent les plus rudes et les plus bas. Représentons-nous (car il est beau de se représenter ce détail, que Dieu même n'a pas dédaigné de voir avec complaisance), représentons-nous donc cette auguste reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portoit; tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son visage; tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille, selon la coutume des femmes juives; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches; tantôt apprêtant les doux repas que devoient faire avec elle son père, sa mère et son chaste époux. Qu'il est beau de la voir ainsi, dans ses humbles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire rougir les femmes chrétiennes de tous les siècles, par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse! Mais cet époux à qui elle obéit si humblement n'est son époux que pour protéger et

cacher tout ensemble sa virginité, que pour en rendre le sacrifice plus héroïque par une victoire continuelle au milieu de l'occasion même. Ici, mes frères, le mariage a des lois nouvelles. Ailleurs les maris, dit l'écriture, ne font plus qu'une seule chair : ici ils ne font plus qu'un seul esprit; leur société, leur union n'a rien qui ne soit élevé au-dessus des sens.

Marie, ce germe de bénédiction et de grace, cette semence précieuse d'Abraham, d'où devoit sortir le Sauveur des nations, avoit été elle-même le fruit des prières et des larmes de ses parents après une longue stérilité. La piété de Joachim et d'Anne rendit à Dieu ce qui venoit de lui, cette fille unique; ils la dévouèrent au temple, et cette offrande n'étoit pas sans exemple parmi les Juifs. Marie, ainsi donnée à Dieu dès sa plus tendre enfance, ne crut pas être à elle-même. Si elle s'engagea dans la suite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu jusqu'alors inconnue. Alors, vous le savez, mes frères, la stérilité des femmes étoit un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire étoit de multiplier le peuple de Dieu; leur espérance étoit de voir sortir de leur race le fils de Dieu même. Marie, qui devoit en être la mère, mais qui ne le savoit pas, se propose avec joie la honte de la stérilité pour se conserver pure. Si bientôt un ange descend du ciel pour lui annoncer les desseins du Très-haut, la présence de cet esprit sous une figure humaine étonne cette vierge craintive. Cette heureuse nouvelle qu'elle va devenir mère d'un Dieu alarme sa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur, qui mit à ses pieds toutes les grandeurs de l'univers, puisse changer ni la simplicité de sa vie, ni la pauvreté de son état, ni l'obscurité dont elle goûte

les douceurs. Elle accouche à Bethléem dans une étable, n'ayant pas de quoi se loger : mère pauvre d'un fils qui devoit enrichir le monde entier de sa pauvreté, selon l'expression de l'apôtre. Elle fuit avec lui en Égypte, pour dérober ce précieux enfant à la persécution de l'impie Hérode ; et dans sa fuite il ne lui reste pour tout bien que son cher Jésus. Dieu la console et la rappelle. Voilà enfin son fils arrivé à cet âge où sa souveraine sagesse devoit éclater dans la région de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans il quitte sa mère pour les intérêts de son père. Bientôt il ne reconnoît plus pour parents que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureux ils sont, non les entrailles qui l'ont porté, non les mamelles qui l'ont nourri, mais les ames qui l'écoutent, et qui gardent fidèlement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austère à la nature, il ne permet plus à sa mère même de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'évangile dit qu'elle fut dès la naissance de ce fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait de miracles : et qu'il est beau à elle de s'en être abstenue ! Nous ne voyons point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle étoit pleine : que ce silence est grand, mes frères, et que Marie est admirable dans les endroits mêmes de sa vie les plus obscurs et les plus inconnus ! Qui auroit pu mieux qu'elle se signaler par l'instruction et par les miracles, elle qui avoit été la fidèle dépositaire de tous les trésors de la sagesse et de la science

de Dieu, elle qui étoit devenue la mère de la sagesse souveraine et de la vérité éternelle? Elle ne pense néanmoins qu'à obéir, à se taire et à se cacher. Après l'enfance de son fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela nous reconnoissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'évangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchants sont dérobés à la vue des hommes par cette conduite! Marie mène une vie commune et cachée; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail: et en effet ce détail n'est pas nécessaire; nous comprenons assez par son état, par ses sentiments, quelle devoit être sa vie, dure, laborieuse, soumise. Son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auroient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler: mais il nous en falloit pour apprendre à nous taire, et à n'agir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures, toujours portés au-delà des bornes de notre état par notre vanité et par notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit, parlant magnifiquement de la vertu et pratiquant mal ce que nous disons, n'avions-nous pas besoin, mes frères, d'être convaincus par cet exemple que la vertu la plus pure est celle d'une ame qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime la simplicité?

Dans cette vie humble et retirée, Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de sa prière; elle prépare

déja son cœur au sacrifice qu'elle doit faire de son fils, pour le bien du monde. Ce fils qui entraîne les peuples dans les déserts par les charmes de sa doctrine, qui répand ses bienfaits par-tout où il passe, qui guérit toutes les langueurs, s'est fait lui-même notre remède pour nous guérir du péché, qui est le plus grand des maux; il faut qu'il meure ce fils, ce cher fils: il est notre victime; et à la vue des tourments cruels qu'il va souffrir, un glaive de douleur déchirera le cœur de sa mère. Marie immobile au pied de la croix, y contemple déjà ce mystère d'ignominie. Hélas! l'eût-elle cru? Marie, l'eussiez-vous pensé, qu'en donnant au monde celui qui en devoit être la joie et le bonheur, qui étoit l'attente de toutes les nations et de tous les siècles, il dût vous en coûter sitôt après tant de larmes et tant de douleurs?

Si elle ne meurt pas d'accablement avec son fils qu'elle voit mourir, c'est qu'elle est réservée à une peine plus longue et plus rude. Que de douloureuses années passées depuis, privée de son bien-aimé, pauvre, errante dans sa vieillesse même; n'ayant d'autre ressource humaine que les soins de saint Jean qui la nourrissoit à Éphèse, et exposée à toutes sortes de persécutions.

Telle fut la vie de la Vierge sainte, telle fut sa préparation à la mort. Tout servit à la détacher; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocents. La pauvreté, le travail, l'obscurité, le renoncement aux plaisirs sensibles, la douleur de perdre son fils, celle de lui survivre long-temps, furent son triste partage. Ce fut par cet exercice continuel des vertus les plus pénibles et les plus austères qu'elle arriva au dernier jour de son sacrifice: heureuse de ce que tous les moments de sa vie

ont servi à lui accumuler pour celui de sa mort des trésors infinis de grace et de gloire! Heureux nous-mêmes, et mille fois heureux, si nous savions faire pour notre salut ce qu'elle a fait pour l'accroissement de ses mérites!

Helas! à quelque âge, mes frères, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entière dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devoit toujours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme, sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller. Cet autre, emporté par son ambition, perd tellement de vue sa mort, qu'il court au travers des dangers au-devant de la mort même. Tout devroit nous avertir, et tout nous amuse. Nous voyons, comme dit saint Cyprien, tomber tout le genre humain en ruine à nos propres yeux. Depuis que nous sommes nés, il s'est fait comme cent mondes nouveaux sur les ruines de celui qui nous a vus naître. Nos plus proches parents, nos amis les plus chers, tout se précipite dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éternité. Nous sommes continuellement nous-mêmes entraînés par le torrent dans cet abîme, et nous n'y pensons pas.

La plus vive jeunesse, le plus robuste tempérament ne sont que des ressources trompeuses. Elles servent moins à éloigner de nous la mort, qu'à rendre sa surprise plus imprévue et plus funeste. Elle flétrit le soir,

dit l'écriture, et foule aux pieds les plantes que nous avions vues fleurir le matin. Mais non seulement quand on est sain, quand on est jeune, on se promet tout; chose bien plus déplorable! ni la vieillesse, ni l'infirmité ne nous disposent presque point à la mort. Ce malade la porte presque déjà dans son sein, et cependant dès qu'il a le moindre intervalle, il espère qu'il échappera à la mort, ou du moins qu'elle le laissera encore languir long-temps. Ce vieillard tremblant, accablé sous le poids des années, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse des exemples d'heureuse vieillesse pour se flatter : il regarde un âge plus avancé que le sien, espère d'y parvenir, y parvient effectivement, regarde encore au-delà, jusqu'à ce qu'enfin ses incommodités le lassent de vivre, sans qu'il puisse jamais se résoudre à mourir de bon cœur. Ainsi on s'avance toujours vers la fin de sa vie, sans pouvoir l'envisager de près; et l'unique prétexte de cette conduite si bizarre et si imprudente est que la pensée de la mort afflige, consterne, et qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi se consoler.

Quelle apparence, dit-on, de goûter aucun plaisir dans une vie d'ailleurs si traversée, que cette pensée affreuse ne vienne troubler par son amertume? Quoi! dit-on, si on y pensoit, auroit-on le courage de pourvoir à son établissement, à ses affaires, de goûter les douceurs de la société? Cette réflexion seule ne renverseroit-elle pas bientôt tout l'ordre du monde? Si donc on y pense, ce n'est que par hasard, superficiellement, et on se hâte de chercher quelque amusement qui nous dégage de cette réflexion importune.

O folie! nous savons que la mort s'avance, et nous nous confions à cette misérable ressource de fermer les

yeux pour ne voir pas le coup qu'elle nous va donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en sera amère. Nous savons qu'il est de foi que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne seront surpris par une ruine prompte et inévitable. Le fils de Dieu se sert dans l'évangile des plus sensibles comparaisons pour nous effrayer. En ce point l'expérience et la foi sont d'accord; nous le savons, et rien ne peut guérir notre stupidité.

On réserve tout à faire pour sa conversion au moment de la mort : restitution du bien d'autrui, paiement des dettes, détachement d'un intérêt sordide, réparation de scandales, pardon d'injures, rupture de mauvais commerce, éloignement des occasions, renoncement aux habitudes, précaution contre les rechutes, confession qui répare tant d'autres confessions mal faites; tout cela est remis jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier moment.

Considérez, chrétiens, et je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, par tout ce qu'il y a de plus pressant dans l'intérêt de votre salut, d'y penser devant Dieu. Peut-être sera-ce la dernière fois; que dis-je? sans doute ce sera la dernière fois pour quelqu'un parmi tant d'auditeurs.

Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas de penser souvent à la mort. Oui, chrétiens, pensez-y souvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous troubler, modèrera toutes vos passions, et vous servira de conseil fidèle dans tout le détail de votre conduite. Réglez vos affaires, appliquez-vous à vos besoins, conduisez vos familles, remplissez vos devoirs publics et domes-

tiques avec l'équité, la modération et la bonne foi que doivent avoir des chrétiens qui n'ont pas oublié la nécessité de mourir ; et cette pensée sera pour vous une source de lumière, de consolation et de confiance.

Prenez garde, mes frères, que ce n'est pas la mort, mais la surprise qu'il faut craindre. Ne craignez pas, dit saint Augustin, la mort dont votre crainte ne peut vous garantir ; mais craignez ce qui ne peut jamais vous arriver si vous le craignez toujours.

Quelle est donc votre erreur, mon cher auditeur, si, renversant le véritable ordre des choses, vous craignez lâchement la mort jusqu'à n'oser penser à elle, si vous craignez si peu la surprise, que vous vivez dans l'oubli téméraire d'un si grand danger ?

Si vous négligez une instruction si importante, si vous ne prévenez ce malheur, ce sera (oui le fils de Dieu nous l'assure), ce sera pendant la nuit la plus obscure, c'est-à-dire lorsque votre esprit sera le plus obscurci, pendant votre sommeil le plus profond, lorsque vous vous croirez le plus en sûreté, lorsque vous serez content, tranquille, assoupi dans votre péché et dans l'oubli de Dieu, que sa justice viendra à la hâte sans vous donner le temps de recourir à sa miséricorde. Hé ! n'est-il pas honteux que nous ne puissions penser à la mort, nous qui non seulement avons tant d'intérêt de la prévoir, et de nous y préparer de loin, mais qui devons la regarder, avec la sainte Vierge, comme notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ ? Un peu d'attention, mes frères, sur ce dernier point.

SECOND POINT.

La sainte Vierge, dès le temps qu'elle conçut son

divin fils, étoit pleine de graces : plénitude qui signifie que le Saint-Esprit avoit mis en elle toutes les vertus dans une haute perfection. Le Seigneur étoit avec elle : c'étoit lui qui la conduisoit et qui régloit tous ses sentiments. Tant de précieuses bénédictions du ciel la distinguoient des plus saintes femmes, et la rendirent digne du choix de Dieu même pour le plus grand de tous ses desseins. Cette vertu si pure reçut chaque jour quelque nouvel accroissement, chaque jour, jusqu'à celui de sa mort; plus ses épreuves furent grandes, plus ses victoires furent agréables aux yeux de Dieu ; et la grace, ne trouvant pas dans son cœur les obstacles qu'elle rencontre dans le nôtre, y fit un progrès sans interruption.

L'ame fidèle ne peut regarder la vie présente que comme un court passage à une meilleure. Elle doit, dit saint Augustin, supporter patiemment les misères de l'une, et soupirer avec ferveur après les délices de l'autre.

Si cette disposition doit être celle de toute ame chrétienne, quelle devoit être, mes frères, celle de cette Vierge épouse du Saint-Esprit, de cette créature si noble et si sainte, qui redoubloit sans cesse l'ardeur de sa charité par celle de ses gémissements et de ses prières? Saint Luc assure que les apôtres ayant perdu de vue Jésus-Christ qui montoit au ciel, ils se retirèrent à Jérusalem, où ils persévéroient tous dans un même esprit en prières avec Marie, mère de Jésus-Christ. Prières où Marie tâchoit de recouvrer par une vive foi ce que ses sens venoient de perdre : prières où elle se consoloit par le doux souvenir de tout ce que son cher fils avoit fait de plus tendre pour elle : prières où elle lui parloit, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir :

prières où elle lui expliquoit, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses desirs de finir une absence si triste et si rude. Je désire de rompre mes liens, dit saint Paul; il me tarde d'être délivré de la prison de ce corps mortel, pour entrer dans la parfaite liberté des enfants de Dieu, et pour m'unir à Jésus-Christ. Il est lui seul toute ma vie, et la mort est pour moi un gain inestimable. Hé! n'est-ce pas, mes frères, ce que Marie disoit sans doute chaque jour à son bien-aimé?

Oui, il me semble que je l'entends y ajouter dans l'amertume de son cœur ces paroles touchantes: Hé! n'y a-t-il pas assez de temps que mon ame languit dans les liens qui la tiennent ici-bas captive?

Hélas! que pouvoit-être la terre pour elle? pour elle, dis-je, qui avoit déjà au ciel l'objet de toute sa tendresse. Qu'est-ce qui eût été capable de la consoler dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes? N'étoit-elle pas violemment retenue ici-bas, pendant que son cœur s'élevoit vers son fils? Elle n'avoit plus rien en ce monde, Jésus l'avoit quittée. Ce n'étoient point les dangers dont elle étoit environnée, ni les persécutions que souffroit déjà l'église naissante, qui la dégoûtoient de la vie; ce n'étoit point la gloire et le triomphe qui lui étoit préparé au ciel, qui lui faisoit désirer la mort: c'étoit uniquement Jésus-Christ, dont elle ne pouvoit sans douleur se voir séparée. Toute sa vie n'étoit, selon les termes de saint Augustin, qu'un désir perpétuel, qu'un long gémissement; et la seule volonté souveraine du fils pouvoit calmer les impatiences toutes saintes de la mère.

Ne pensez pas, mes frères, que ces grands senti-

ments ne conviennent qu'à la Vierge sainte ; il ne faut qu'aimer Jésus-Christ pour désirer d'être éternellement avec lui ; et si nous avions de la foi (chose honteuse), il ne faudroit que nous aimer nous mêmes, pour avoir impatience de jouir avec lui de sa gloire et de son royaume.

Il n'appartient, dit saint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur, et qui ne veulent point aller à lui ; qu'à ceux qui manquent de foi et d'espérance, qu'à ceux qui ne sont point persuadés que nous règnerons avec lui.

En effet, mes frères, faisons-nous justice. En vérité, regarderions-nous le désir de la mort comme une spiritualité raffinée (car c'est le langage du monde), si nous regardions la mort comme notre foi nous oblige de la regarder ? Telle est notre foiblesse, que nous comptons pour beaucoup dans la vie chrétienne de nous préparer et de nous résoudre à la mort lorsque nous ne pouvons plus l'éviter. Mais attendre la mort comme notre bienheureuse délivrance des dangers infinis de cette vie, mais regarder la mort comme l'accomplissement de nos espérances, c'est ce que le christianisme nous enseigne le plus clairement et le plus fortement, et c'est néanmoins ce que nous ignorons comme si nous n'avions jamais été chrétiens.

Que ceux qui ne connoissent et n'espèrent rien au-delà de cette vie misérable y soient attachés, c'est un effet naturel de leur amour-propre. Mais que des chrétiens à qui Dieu a fait des promesses si grandes et si précieuses pour la vie future, comme parle saint Pierre ; à qui sont ouvertes les voies à une vie nouvelle ; mais que des chrétiens qui doivent regarder ce monde comme

un lieu d'exil, de misère et de tentation, manquent de courage pour se détacher des amusements de leur pèlerinage, et pour soupirer après les biens immenses de leur patrie, c'est une bassesse d'âme qui dément et qui déshonore leur foi. Quoi ! des hommes destinés à jouir avec Jésus-Christ d'une gloire et d'une félicité éternelle ne se laisseront jamais toucher à tant de grandeurs qui leur sont préparées ! Abrutis, stupides, ensevelis dans l'amour des choses sensibles, ils feront leur capital des biens grossiers, fragiles, imaginaires de cette vie ; et le paradis ne sera que leur pis aller ! Quoi ! ce ne sera que dans l'extrémité d'une maladie incurable qu'ils voudront bien accepter, faute de mieux, le royaume du ciel, parcequ'ils sentiront alors que tout ce qui les amusoit sur la terre leur échappe pour jamais ! Est-ce ainsi donc que nous demandons chaque jour à Dieu notre père l'avènement de son règne, que nous craignons néanmoins, et que nous voulons toujours différer ? Quelle mauvaise foi ! quelle espèce de division dans notre prière ! Est-ce ainsi que nous préférons le ciel à la terre, l'éternité aux choses présentes, Jésus-Christ au monde ? Est-ce ainsi que nous l'aimons ce Sauveur si aimable, nous qui voudrions vivre toujours d'une vie animale, et ne le voir jamais ? Son royaume que nous devrions acheter par tant de soupirs, par tant de travaux et par tant de victoires, et que nous n'achèterions jamais trop cher, nous sera-t-il donné à si vil prix ? Nous sera-t-il donné pour rien, malgré nous-mêmes ? Faudra-t-il qu'il nous force à le recevoir, nous qui craignons d'en jouir trop tôt, et qui voudrions n'en jouir jamais, pourvu qu'il nous laissât croupir dans cette boue dont nous sommes comme

ensorcelés ? Non, non, ce don céleste seroit prodigué et avili, si Dieu l'accordoit à des ames si indignes de le recevoir. Peut-il moins demander de nous, que de vouloir que nous désirions les biens inestimables qu'il nous veut donner, et pouvons-nous les désirer, sans comprendre que c'est la mort, comme dit saint Paul, qui nous revêtira de toutes choses ?

Il faut donc que ce saint devoir prévale sincèrement sur toutes les passions qui nous attachent en cette vie ; en un mot, cette vie n'étant faite que pour l'autre, nous devons être ici-bas toujours comme en suspens aux approches de l'éternité, toujours dans l'espérance, et par conséquent toujours dans le désir qu'elle s'ouvre pour nous recevoir, comme ayant tous nos biens dans un autre lieu que celui où nous sommes. Cette disposition, dit saint Augustin, est si essentielle au christianisme, que sans elle tout le plan de la religion se trouve renversé. Donnez-moi, dit-il, un chrétien qui soit prêt à se contenter de jouir éternellement des plaisirs innocents de cette vie, pourvu que Dieu lui donne l'immortalité ; quoiqu'il se propose de vivre dans une parfaite innocence, ce seul renoncement au royaume céleste le rend néanmoins criminel. Faut-il s'en étonner ? Supposé la foi, peut-il sans impiété et sans folie préférer la jouissance des créatures à celle de Dieu même ; la honte de s'oublier soi-même ici-bas, à la gloire infinie de régner avec Jésus-Christ ?

Aussi voyons-nous que les apôtres et les premiers chrétiens, prenant toutes ces vérités à la lettre, fondoient toute leur joie et toute leur consolation sur leur espérance. Ils se réjouissoient dans l'espérance de régner éternellement avec Jésus-Christ qui essuieroit

leurs larmes. Ils vivoient, dit saint Paul, dans une humble et douce attente de leur espérance bienheureuse, et de l'avènement du grand Dieu de gloire.

Cet apôtre veut-il relever le courage des fidèles, et leur montrer jusqu'où va le bonheur de leur condition? tantôt il leur dit : Nous serons élevés sur les nues au-devant de Jésus-Christ, alors nous serons à jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres, en vous entretenant de ces aimables vérités. Tantôt il s'écrie : Si vous vivez de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, ne cherchez plus que ce qui est au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; n'aimez, ne goûtez plus que les biens d'en haut; ne comptez plus pour rien ceux d'ici-bas. Tantôt il leur promet que leur délivrance est prochaine : Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; cependant il faut que tout juste vive de la foi.

Ainsi vous voyez, mes frères, que, bien loin de craindre la mort, ces chrétiens si dignes de l'éternité avoient besoin qu'on leur promît qu'ils ne seroient pas encore long-temps sur la terre éloignés du Sauveur. C'étoit donc cette douce espérance qui les rendoit patients dans les tribulations, intrépides dans les dangers, et qui leur faisoit chanter des cantiques de joie et d'actions de graces dans les plus horribles tourments.

Nous voyons par les saintes lettres que, suivant les paroles du fils de Dieu, qui avoit mêlé à dessein dans ses prédictions la ruine prochaine de Jérusalem avec celle de l'univers, ces premiers fidèles croyoient communément (et cette croyance les consoloit) que le monde finiroit bientôt. La brièveté de la vie, la mort prompte, le jugement du monde entier, où Jésus-

Christ accomplira son règne et triomphera de tous ses ennemis ; ces objets, dis-je, qui effraient nos lâches chrétiens qui n'ont pas le courage de les regarder fixement, étoient pour ceux-ci des objets de ferveur et de confiance. Nous apprenons même de saint Augustin qu'il n'y avoit que leur soumission aux volontés de Dieu, leur désir de souffrir pour sa gloire et pour perpétuer l'église en multipliant les fidèles, qui les empêchât de se procurer eux-mêmes la mort. Ils attendoient encore plus impatiemment le second avènement du fils de Dieu que les patriarches et les prophètes mêmes n'avoient attendu le premier. Bon Dieu ! à quoi sommes-nous réduits ? où est notre religion ? et qu'est donc devenue cette foi que nous avons reçue comme une précieuse succession de ces premiers héros du christianisme ? foi si vive, si courageuse en eux ; foi si languissante, si étouffée en nous par un vil intérêt, par des plaisirs grossiers et honteux, par des honneurs vains et chimériques ?

Mais, dira-t-on, la sainte Vierge, que vous proposez ici pour modèle, étoit pleine de grâce : ainsi, en souhaitant de mourir, elle soupiroit après un bonheur assuré. Marie étoit pleine de grace, il est vrai, et elle se confirmoit tous les jours ; cependant, au lieu de craindre comme nous la mort, elle ne craignoit que la vie : la vie, dis-je, dont elle faisoit un usage si innocent ; la vie dont elle ménageoit tous les moments pour l'accroissement de ses mérites ; elle en souhaitoit pourtant la fin.

Et nous, qui sommes si vides de grace, si abusés des folies trompeuses du monde, si esclaves de la chair et du sang, si déraisonnables pour nos intérêts, si

accoutumés aux mensonges et à l'artifice, si indiscrets et si malins dans nos paroles, si vains et si déréglés dans notre conduite, si fragiles dans les tentations, si téméraires dans les dangers, si inconstants et si infidèles dans nos meilleures résolutions, nous ne craindrions pas d'abuser de la vie, nous oserions en souhaiter la durée; et nous craindrons au contraire la fin de ces épreuves continuelles où notre salut est si terriblement hasardé!

Mais, dira-t-on encore une fois, Marie n'avoit pas besoin de faire pénitence; la mort ne pouvoit que couronner toutes ses vertus; si nous étions aussi prêts à mourir qu'elle, nous voudrions comme elle mourir. Mais, dans la corruption où nous sommes, nous avons besoin de délai pour expier nos fautes; il n'appartient qu'aux innocents de se hâter de comparoître devant leur juge.

Voilà, mes frères, tout ce que les hommes aveuglés par l'amour de la vie peuvent dire de plus plausible pour se justifier. A cela je réponds deux choses.

1° Vous n'êtes point, dites-vous, dans les dispositions de Marie. J'en conviens, mes frères, j'en conviens; et c'est cette opposition extrême entre son état et le vôtre que je déplore. Vivez comme elle, et vous serez dignes comme elle d'espérer au bonheur d'une sainte mort. Si vous voulez cesser de craindre la mort, ôtez la cause funeste de cette crainte. Vivez comme ne comptant point sur la vie. Usez de ce monde comme (c'est saint Paul qui vous parle), usez de ce monde comme n'en usant point; car ce monde qui vous enchante n'est qu'une figure qui passe, et qui passe dans le moment qu'on en croit jouir.

Mais ne vous trompez point vous-mêmes, et n'espérez pas tromper Dieu. N'alléguez point vos propres péchés pour vous autoriser dans votre attachement aux choses présentes. Quoi ! parceque vous avez jusqu'ici abusé de la vie, vous prétendez que c'est une bonne raison de désirer encore de la prolonger ? Tout au contraire, vous devez être ennuyés de vivre, puisque la vie vous expose chaque jour à perdre Dieu éternellement. Tandis que vous vivrez amusés par vos sens, enivrés des choses les plus frivoles, vous ne serez jamais prêts à mourir, et vous demanderez toujours à vivre, fondés sur des propos vagues de pénitence. Mais renversez cet ordre. Au lieu de faire dépendre vos dispositions pour la mort de votre attachement à la vie, faites tout au contraire, comme il est juste, dépendre votre détachement de la vie d'un sincère désir de la mort. Dites désormais en vous-mêmes : C'est au-delà de cette vie que sont tous nos vrais biens. Hâtons-nous donc d'y parvenir. Soupirons, gémissons, comme dit saint Paul, de nous voir encore sujets malgré nous à la vanité et aux passions du siècle. Le meilleur moyen de nous rendre dignes de la gloire d'une autre vie, c'est de mépriser et de sacrifier sans réserve tout ce qui nous amuse dans celle-ci.

2° Remarquez, dit saint Augustin, combien vos projets de pénitence ont été jusqu'ici mal exécutés. Combien de fois, environnés des douleurs de la mort, comme parle le roi prophète, avez-vous demandé à Dieu quelque temps et quelque terme, afin que l'avenir réparât le passé ! Mais ce temps demandé, et accordé uniquement pour repasser toutes vos années dans l'amertume de votre cœur, pour pleurer vos iniquités,

à quoi ne l'avez-vous pas prodigué follement! Bien loin de vous délivrer de vos chaînes, vous n'avez fait que les appesantir. Chaque jour n'a servi qu'à fortifier la tyrannie de vos habitudes criminelles, qu'à augmenter l'impénitence de votre cœur, qu'à abuser du temps, de la santé, des biens et de la grace même. Chaque jour a augmenté vos comptes, en sorte que vous êtes devenus insolvables.

Ici, chrétiens, j'interpelle votre conscience, je ne veux point d'autre juge que vous. Etes-vous maintenant mieux préparés à comparoître devant Dieu que vous ne l'étiez autrefois? Si vous l'êtes, profitez de ce temps; demandez à Dieu que sa miséricorde, pour prévenir votre inconstance, se hâte de vous enlever du milieu des iniquités. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous au moins, rendez-vous à une expérience si convaincante. Concluez, dit saint Augustin, qu'en demandant de vivre, vous demandez plutôt de continuer vos infidélités que d'en commencer la réparation. De bonne foi, concluez donc que c'est plutôt l'amour des plaisirs de la vie, que celui des austérités de la pénitence, qui vous éloigne de la mort; et si vous manquez de courage pour aller jusqu'où votre foi vous appelle, du moins soupirez, rougissez de votre foiblesse; du moins avouez avez confusion que vous n'avez pas les sentiments que votre religion vous inspire.

Plus vous craignez, mes frères, de quitter ce monde, plus il convient à votre salut que vous le quittiez promptement. Plus vous l'aimez, plus il vous est nuisible: car rien ne prouve tant que vos lâches dispositions combien la vie est un danger, combien la mort seroit une grace pour vous.

O aimable Sauveur, qui, après nous avoir appris à vivre, n'avez pas dédaigné de nous apprendre aussi à mourir, nous vous conjurons par les douleurs de votre mort de nous faire supporter la nôtre avec une humble patience, et de changer cette peine affreuse qui est imposée à tout le genre humain en un sacrifice plein de joie et de zèle. Oui, bon Jésus, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à vous. En vivant, hélas! nous n'y sommes qu'avec la triste crainte de n'y être plus un moment après. Mais en mourant, nous serons à vous pour jamais, et vous serez aussi tout à nous, pourvu que le dernier soupir de notre vie soit un soupir d'amour pour vous, et qu'ainsi la nature se perde dans la grace. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE D'UN MARTYR.

Ossa pullulent de loco suo : nam corroboraverunt Jacob, et redemerunt se in fide virtutis.

Que les os refleurissent en leur place : car ils ont fortifié Jacob, et ils se sont rachetés eux-mêmes par la vertu de leur foi. Au chapitre 49 de l'Ecclésiastique.

C'est ainsi que l'auteur de ce livre sacré, après avoir parlé de l'homme juste que le Seigneur a donné à la terre, loue douze prophètes qui ont instruit le peuple de Dieu. Que cette louange convient, mes frères, aux reliques des saints martyrs qui font la gloire de l'église! On ne trouve plus rien d'eux ici-bas que des ossements desséchés, tristes victimes de la mort et de la corruption : mais ces ossements presque réduits en poudre se relèveront au grand jour où Jésus-Christ les ranimera. Que dis-je? je les vois déjà; ils sont hors des tombeaux, parcequ'ils ont fortifié Jacob, parcequ'ils ont soutenu l'église par leur invincible courage, parcequ'ils se sont rachetés eux-mêmes, et que la vertu de leur foi, qui étoit le don de Dieu, les a délivrés de la tentation.

Précieuses dépouilles du martyr que nous célébrons,

vous sortez de ces lieux souterrains où la nouvelle Rome, mère des martyrs, porte dans ses entrailles ceux que l'ancienne Rome, idolâtre et enivrée du sang des saints, a persécutés. Heureuse la France qui vous ouvre son sein avec cette pieuse pompe! heureux le jour qui éclaire cette fête! heureux nous-mêmes, mes frères, à qui Dieu donne de la pouvoir célébrer! Fleurissez, revêtez-vous de gloire, sacrés ossements, et répandez dans toute la maison de Dieu une odeur de martyre. *Ossa pullulent de loco suo.*

Ne tardons pas, mes frères, à expliquer le vrai esprit de cette fête. Voici deux biens qui nous sont présentés. D'un côté, l'exemple d'un martyr; de l'autre, ses reliques. Son martyre, c'est l'exemple qu'il faut imiter; le dépôt de ses reliques demande notre culte. Considérons donc dans ces deux points de ce discours, premièrement, ce que c'est qu'un martyr; secondement, le culte qui est dû à son corps.

O Sauveur, qui l'avez formé ce martyr, qui du haut du ciel avez regardé son combat avec complaisance, qui êtes descendu dans la lice pour combattre et pour vaincre en lui, qui l'avez enfin couronné, venez en moi, donnez-moi une bouche enflammée et digne de louer celle du témoin qui vous a si glorieusement confessé. Marie, mère du chef de tous les martyrs, intercédez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand on lit, mes frères, les magnifiques promesses faites à l'église, on y trouve des rois de la terre qui en seront les nourriciers, et qui viendront en silence bai-

ser ses sacrés vestiges, on aperçoit la plénitude des [illegible] qui doit venir à elle, et entrer en foule dans la porte de l'évangile. A ce spectacle disparoissent jusqu'aux moindres images de persécution. On est tenté de croire que Dieu, qui tient les cœurs des princes dans ses mains, et qui aime son église comme tout homme aime son propre corps, doit tenir en bride toutes les puissances humaines, pour conserver à ses enfants une éternelle paix. Mais autant dit Dieu aux hommes, que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus des vôtres. Voici donc ce qu'il a pensé, lui à qui seul appartient la sagesse. Il a trouvé dans ses profonds conseils qu'il est meilleur de permettre que les maux arrivent pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, et de le rendre bon? Comment le fait-il, mes frères, dit saint Augustin. C'est qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît selon ses desseins. Il ne fait pas l'iniquité; mais en la laissant échapper d'un côté plutôt que d'un autre, il la règle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de sa providence. Ainsi il laisse la fureur s'allumer dans le cœur des princes païens : force leur est donnée contre les sacrifices, et ils affligent les saints du Très-haut. Mais ne craignez rien; la persécution ne peut être que bonne dans la main de Dieu. Le sang des martyrs sera une semence féconde pour multiplier les chrétiens. Le vaisseau sera agité par une cruelle tempête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. L'église s'étendra sur les nations jusqu'aux extrémités de l'univers, pendant même qu'elle répandra tant de sang. Quand après trois cents ans de persécution elle aura

lassé les persécuteurs, et montré qu'elle est indépendante de toutes les puissances humaines, alors elle daignera recevoir à ses pieds les Césars pour les soumettre à Jésus-Christ. Cependant ceux qui s'imaginent renverser le vrai Dieu, c'est par lui qu'ils sont soutenus. C'est lui qui se joue de tous leurs projets, et qui fait servir leur rébellion même à l'accomplissement des siens. Par la persécution, il prépare à la vraie religion des témoins, mais des témoins qui en scelleront la vérité de leur propre sang. Par la persécution, il prépare aux persécutés l'expiation de leurs fautes passées, car leur sang lave tout. Quelle autorité pour la religion, lorsque ceux qui l'ont embrassée ne craignent point de mourir pour elle! Enfin le même coup qui brise la paille, comme remarque saint Augustin, sépare le pur grain que Dieu a choisi.

Dans ce dessein, Dieu les encourage par Jésus qui marche à la tête la croix en main. Le voilà ce modèle de tous les martyrs; il boit le calice de sa passion, et il le boit jusqu'à la lie la plus amère, et il le présente ensuite à tous ceux dont il est suivi; ils le boiront à leur tour, mes frères, et le disciple ne sera point au-dessus du maître.

Il leur prédit avec sa mort celle que Dieu leur a réservée. Ils vous feront, dit-il, toutes sortes de calomnies et d'outrages à cause de mon nom. Vous serez odieux à toute la terre; ils croiront faire un sacrifice à Dieu en vous égorgeant. Voici ce qu'il ajoute pour relever le courage des siens: Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Hé! que faut-il donc craindre, ô Sauveur? Quoi! les maîtres de l'univers, qui d'une seule parole ou d'un seul regard font trembler

le reste des hommes; ces princes qui au dehors par leurs armées, et au dedans par leurs édits, portent par-tout à leur gré ou la mort ou la vie, ne méritent-ils pas d'être craints? Non, non : ils ne sont redoutables qu'autant qu'ils tiennent le glaive de Dieu contre les méchants; et c'est Dieu seul qu'il faut craindre en eux. Hors de là leur puissance n'est que foiblesse, leurs coups ne portent que sur le corps déjà condamné à la corruption ; ils ne peuvent détruire que ce qui se détruit de soi-même; ils ne peuvent qu'écraser ce qui n'est que cendre ; ils ne peuvent que prévenir de peu de jours une mort qui confondra bientôt la cendre des persécuteurs avec celle du persécuté. Quand ils ont tué le corps, qui de lui-même tomboit déjà en ruine, leur force est épuisée, ils ne peuvent plus rien : car pour l'ame du juste persécuté, elle est dans la main de Dieu, asile inaccessible à la fureur humaine ; et le tourment de la mort ne la touche point. O qu'ils sont foibles ces hommes dont la puissance épouvante tout le genre humain, et qui en sont misérablement éblouis eux-mêmes! Gardez-vous bien, ô mes disciples, gardez-vous bien de les craindre jamais. Je vous montrerai celui qu'il faut craindre; réservez toute votre crainte pour celui qui peut non seulement briser comme eux ce corps de terre, mais encore donner à l'ame la mort éternelle. Que la juste crainte du Dieu tout-puissant étouffe en nous, mes frères, cette crainte lâche des hommes qui ne peuvent rien.

Vous comprenez maintenant, mes frères, pourquoi Dieu veut fonder son église sur la persécution. Par-là, toute puissance humaine est confondue; la vérité est confirmée ; et les enfants de Dieu sont purifiés. Les

voilà donc qui seront menés à la boucherie, et leur sang ruisselera de tous côtés.

Représentons-nous, mes frères, comment ils vivoient dans le temps des persécutions. Leur vie étoit un perpétuel martyre. L'attente de la mort étoit la préparation à la mort même. Aucun jour d'assuré, aucun moment où l'on ne pût être trahi, accusé, traîné devant les juges, et mené au supplice. Tout à craindre des voisins, des amis, des proches. Le père accuse sa fille, l'époux son épouse, le frère sa sœur; ainsi le glaive, selon la parole de Jésus-Christ, divise les familles.

La persécution un peu ralentie se rallume, tantôt par la politique des empereurs, tantôt par la rage du peuple capricieux auquel les chrétiens sont livrés. Ainsi, quoique les édits n'ordonnent pas toujours la persécution, elle continue presque toujours par les emportements d'une populace insensée. Étrange effet d'une injustice aveugle! souvent une fausse clémence des empereurs défendoit de rechercher les chrétiens; mais elle ne défendoit pas de les punir sitôt qu'ils étoient découverts. Quel étoit donc ce crime qu'on craignoit de punir, et qu'on n'osoit épargner? Ainsi la persécution, comme certains feux mal éteints, se rallumoit de moments à autres. C'est ce qui paroît par je ne sais combien de familles chrétiennes, où l'on trouve de suite plusieurs générations de martyrs; nouveau genre de noblesse jusqu'alors inconnu au monde; noblesse acquise par l'opprobre du supplice, mais dont la foi montre le prix, et dont l'église chantera la gloire jusqu'à la fin des temps.

Dans les persécutions rien n'est à couvert. On traîne dans l'amphithéâtre de vénérables vieillards de près

de cent ans, pour être dévorés par les bêtes et pour servir de spectacle au peuple.

Quelle indignité! les petits enfants par leur âge si tendre et si innocent ne trouvent aucune compassion. Les jeunes vierges même les plus nobles sont le jouet de la plus cruelle impudence, et on n'épargne pas même les femmes enceintes.

Mais est-ce ici une nécessité inévitable qui assujettit le peuple chrétien? Étoit-il impossible, mes frères, de se délivrer des tyrans? Il ne falloit qu'un mot pour apaiser les persécuteurs, et pour faire disparoître tous les tourments : que dis-je? il ne falloit pas même parler; il suffisoit en se taisant de donner les livres sacrés; il suffisoit d'ouvrir la main et de laisser tomber un seul grain d'encens dans le feu allumé sur l'autel des faux dieux; il suffisoit de donner de l'argent pour avoir un libelle qui servoit de décharge vers les magistrats. Hélas! à quels lâches artifices n'auriez-vous pas eu recours pour vous garantir du martyre, vous qui cherchez maintenant de honteuses subtilités et de maudits raffinements pour éluder la loi de Dieu, si peu qu'elle vous gêne!

Au reste, mes frères, ne croyez pas qu'on tente les confesseurs par les menaces, sans les tenter aussi par les promesses. Les empereurs, et ceux qui ont leur autorité, font reluire les espérances les plus magnifiques. Pourquoi, disoient-ils d'ordinaire aux accusés, voulez-vous vous perdre? N'avez-vous point de honte de vivre dans cette vile secte d'hommes désespérés? Adorez les dieux de l'empire, et vous serez comblés d'honneurs. Que n'auroient-ils point donné, ces empereurs, honteux d'être vaincus par l'évangile, pour

vaincre certains martyrs célèbres, pour leur faire trahir les mystères qui leur avoient été confiés! Souvent un martyr étoit réduit à ne pouvoir mourir. La mort même, qui auroit fini ses maux, s'enfuyoit devant lui. On mêloit les plaisirs avec les tourments, pour amollir ceux qu'on ne pouvoit vaincre. Les exils, les rudes travaux, les longues prisons, les supplices lents, aussi-bien que les plus cruels, et dont l'appareil étoit le plus terrible, étoient employés. Il sembloit que la rage de l'enfer animoit les hommes pour inventer de nouvelles douleurs, et des morts inconnues à la nature. Que disiez-vous alors, ô hommes dignes d'être éprouvés comme l'or dans la fournaise ardente? que disiez-vous? Je suis chrétien; et encore? Je suis chrétien. C'étoit souvent leur unique réponse. On leur demandoit le nom de leurs pasteurs et des autres fidèles. Nous n'avons garde, répondoient-ils, d'accuser ceux qui servent Dieu.

J'entends saint Polycarpe qui dit aux persécuteurs : Pourquoi abandonnerai-je un si bon maître que je sers depuis plus de quatre-vingts ans? J'entends la sentence prononcée à saint Cyprien : Que Cyprien ait la tête tranchée. Il répond, *Deo gratias*, et paie le bourreau. Bien plus, je vois de simples femmes, l'une qui emporte son fils mourant pour le mettre avec les autres sur le bûcher, de peur qu'il ne vive, et qu'il ne soit privé de la couronne; l'autre qui court hors de la ville d'Antioche avec ses petits enfants qu'elle mène par la main. Où allez-vous, lui dit-on, avec tant de hâte? Je cours, dit-elle, vers le faubourg, où j'apprends qu'on martyrise les chrétiens, de peur qu'on ne meure pour Jésus-Christ sans moi et sans les miens.

Mais admirez la patience des saints. Ce ne peut pas être *la crainte qui les retient : car qui ne craint point* est au-dessus de tout. Ils ne craignent point de mourir, mais ils craignent qu'il ne leur échappe une seule parole d'aigreur ou d'impatience. Vrais disciples d'un maître qui a prié pour ses persécuteurs, jamais ils ne disent un mot qui tende à la menace ou à la sédition. Nous ne vous craignons point, disoit Tertullien aux empereurs, et vous n'avez pas sujet de nous craindre. Nous remplissons vos villes et vos provinces ; tout, excepté vos temples, où nous ne daignons entrer. Si nous vous quittions, votre empire seroit un désert. Les légions entières des chrétiens se laissent exterminer sans se plaindre. L'armée de Julien est toute chrétienne, comme il parut après sa mort, lorsque Jovien fut couronné ; elle peut tout, mais elle ne sait que souffrir, et elle obéit à un persécuteur apostat.

Voilà, mes frères, un portrait des martyrs. Tel fut celui que nous honorons. Qu'importe que la mémoire de sa sainte vie et de sa courageuse mort soit ensevelie dans les débris de tant de corps sacrés? Celui qui les ranimera au dernier jour saura les distinguer et séparer toutes leurs cendres. Il n'a pas oublié ce que celui-ci a fait et souffert. Il a compté toutes ses douleurs, et maintenant il le couronne. Pour nous, mes frères, il nous suffit de savoir que c'est un de ces généreux fidèles qui ont livré leur ame pour le nom du Seigneur Jésus-Christ. Fiole pleine du sang qu'il a répandu, et vous palmes qu'il a méritées par son martyre, vous serez à jamais, dans les assemblées des justes, la marque de sa gloire et du triomphe de la vérité.

Parlez-moi d'un docteur qui a éclairé toute l'église

par la science des écritures ; je demanderai : A-t-il été humble ? Racontez-moi les austérités d'un anachorète qui a vécu dans les déserts comme un ange dans un corps mortel ; je demanderai encore : A-t-il persévéré ? Mais quand on parle d'un martyr qui dans la vraie église a répandu son sang, il ne reste plus de demande à faire. Le martyre est l'abrégé de toutes les vertus : qui dit martyr dit tout ; et qui a donné sa vie a consommé le sacrifice d'holocauste dont la bonne odeur monte jusqu'à Dieu.

Gardez-vous bien, mes frères, de regarder avec indifférence ce pieux spectacle. Rien ne doit tant consoler la foi, que la vue d'un martyr : mais rien ne doit tant faire frémir la chair et le sang, rien ne doit tant consterner la nature. Un martyr est un homme foible et sensible comme nous, dont le courage vient faire rougir notre lâcheté. Loin donc, loin du martyr et de ses reliques, celui qui aime encore la vie, et qui n'oseroit mourir pour la foi !

Je vous entends, mes frères. Vous dites : Il est plus facile de mourir que de vivre pour Jésus-Christ. Le combat du martyre est court, au lieu que la pénitence chrétienne est un combat dont les peines et les dangers se renouvellent tous les jours ; un combat où l'on est sans cesse aux prises avec le monde et avec soi-même. Vous vous trompez, mes frères. Ces martyrs qui viennent vous confondre mouroient tous les jours par leur détachement et par leurs souffrances, avant que d'expirer dans les supplices. Ils n'étoient même préparés au martyre qu'autant qu'ils mouroient par avance à tout. Faut-il s'étonner, disoit Tertullien, s'ils sont prêts à quitter la terre, puisqu'ils ont déjà rompu tous leurs

liens ? Il ne faut pas être surpris, disoit saint Cyprien, *si ceux qui achetoient et qui goûtoient encore* les douceurs de la vie pendant la paix sont tombés pendant la persécution. Vous le voyez, mes frères, c'est en vain que vous voudriez mourir pour Jésus-Christ sans vivre pour lui : le sacrifice du martyre est le fruit d'une vie où l'on a déjà sacrifié sans réserve ses passions.

O combien d'hommes s'imaginent, par une erreur grossière, qu'ils sauroient mieux mourir que vivre pour Jésus-Christ ? Ils feroient l'un aussi mal que l'autre. Ils sont lâches dans les petites tentations; ils sont mous dans les plaisirs : comment pourroient-ils être constants et invincibles dans les douleurs ? Ils ne peuvent sacrifier à Dieu un plaisir honteux d'un moment, un vil intérêt qu'ils n'oseroient nommer, une ombre, une fumée de réputation qui s'évanouit; et ils lui donneroient leur sang, leur vie, et tout avec elle ? O hommes lâches, taisez-vous; la foi ne peut attendre rien de vous. Une froide raillerie vous fait rougir de l'évangile, et vous seriez victorieux des opprobres et des tourments ? Non, non, taisez-vous, encore une fois; la foi ne peut attendre rien de vous qui soit digne d'elle. Vos mœurs et vos sentiments ne promettent que l'apostasie; et sans attendre la persécution, ne démentez-vous pas déjà votre foi ?

Et vous, ô chrétiens indignes de ce nom, qui dites que les martyrs étoient des hommes extraordinaires qu'on ne doit pas prétendre d'imiter, sachez qu'ils devoient à Jésus-Christ tout leur sang qu'ils lui ont donné; sachez que dans les mêmes circonstances vous n'en pourriez moins faire, sans renoncer à votre salut. C'est pourquoi l'apôtre disoit : Je ne préfère point ma vie à

mon ame. Mais sans attendre les occasions du martyre, souvenez-vous que le même esprit qui a fait les martyrs doit vous animer dans les tentations les plus communes de la vie.

Est-il question d'étouffer un ressentiment, de sacrifier un intérêt injuste, de fouler aux pieds les grandeurs mondaines, d'abhorrer un plaisir impur, pour observer la loi de Dieu? ô martyr de la vérité et de la justice, armez-vous de courage. Plutôt répandre votre sang jusqu'à la dernière goutte, en combattant contre le péché.

Le péché de l'idolâtrie n'est pas le seul contre lequel il faut combattre jusqu'à livrer sa vie. Tout ce que préfère la créature au créateur est abomination. Tout ce qui nous tente contre la loi est l'idole qu'il faut briser. Mourons, mes frères, mourons pour la loi de notre Dieu, et pour le testament de notre père. Où êtes-vous, ô martyrs de la chasteté, ô martyrs de la charité, ô martyrs de la justice, ô martyrs de la pénitence, qui devez succéder aux martyrs de la foi? Revenez, je ne craindrai point de le dire, revenez, bienheureux temps des persécutions. Une longue paix a amolli les cœurs. O paix, ô longue paix, que vous êtes amère, vous dont la douceur a été si long-temps désirée? C'est vous qui ravagez l'église plus que la persécution des tyrans; c'est vous qui nous coûtez tant de relâchements et de scandales. Mais la persécution ébranleroit les foibles, il est vrai. N'importe: du moins elle réveilleroit la foi; le Seigneur éprouveroit ceux qui sont à lui; la tempête qui enlèveroit la paille laisseroit le pur grain; l'église seroit purgée des faux chrétiens; les ames fragiles s'humilieroient, et les forts seroient couronnés.

O Dieu, à quoi sommes-nous donc réduits ? à vous demander que le glaive revienne sur nous. Frappez, Seigneur, et guérissez. Que votre sanctuaire soit désolé, pourvu que les cœurs, vrais sanctuaires, soient purs. Plutôt tout voir, Seigneur, que de voir encore tout ce que nous voyons. Heureux vous et moi, mes frères, si nous pouvions être comme ce martyr ! Je vous ai montré ce que son exemple nous doit inspirer, hâtons-nous de voir encore le fruit qu'il faut tirer du culte de ses reliques.

SECOND POINT.

Voulez-vous savoir, mes frères, la date précise du culte des reliques des martyrs ? Il est aussi ancien que le martyre même. Nous en avons des preuves qui sont de quarante ans presque immédiatement après la mort des apôtres. Il n'y avoit rien que les tyrans ne fissent pour dissiper leurs cendres et pour les dérober à l'empressement des fidèles, ils les faisoient jeter au vent ou dans la rivière. Les fidèles s'exposoient souvent aux supplices pour les recueillir, et ils alloient quelquefois jusqu'aux extrémités de l'empire pour les acheter chèrement. C'étoit sur leurs monuments ou tombeaux que l'on célébroit les mystères. De là s'est conservé l'usage de renfermer des reliques dans nos autels quand on les consacre. Et en effet qu'y a-t-il de plus convenable que d'offrir le sang de Jésus-Christ sur le corps de ses disciples qui ont répandu le leur pour lui ? Sans doute Jésus-Christ se plaît à mêler ainsi son sacrifice avec celui de ses martyrs, qui ne sont avec lui qu'une même victime. Au lieu qu'on prioit pour les autres morts, ceux-ci étoient priés, comme le remarque saint

Augustin. Saint Jérôme, parlant au nom de tous les chrétiens contre l'impie Vigilance, nous dépeint les honneurs qu'on rendoit alors aux reliques, si semblables à ceux qu'on leur rend en nos jours, qu'en les lisant on croit voir nos châsses et nos processions. Il n'est pas nécessaire de prouver ces faits ; nous les tirons même de la bouche de nos frères errants. L'église, dès ces premiers jours si voisins des apôtres, regardoit les cendres des martyrs comme étant pleines de la vertu de Dieu. Étoit-ce trop donner aux martyrs? Non, non, mes frères ; c'étoit donner tout à Dieu, qui veut être admirable dans ses saints, et les faire régner, même d'un règne temporel, dans son église avec son fils Jésus dont ils sont les membres, comme saint Jean nous l'a appris. Celui qui donna aux os d'un prophète la vertu de rappeler un mort à la vie ; celui par qui le linge et la ceinture de Paul, l'ombre même de Pierre guérissoient les malades, ne peut-il pas encore attacher sa vertu à ces membres déchirés et épars sur lesquels reluit à jamais la grace du martyre? O hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous? Le bras du Tout-puissant est-il raccourci?

Raconterai-je, mes frères, les miracles faits à Milan en faveur des corps de saint Gervais et de saint Protais, rapportés par St. Ambroise et par St. Augustin? Ajouterai-je ceux que les reliques de saint Étienne répandoient dans la côte d'Afrique, et que saint Augustin a décrits pour faire taire l'infidélité? Mais l'univers entier a retenti du bruit de ces merveilles, et c'est à force de les voir que le monde entier a enfin ployé sous le joug de la religion. Ainsi, après que les martyrs ont vaincu le monde par la constance de leur foi, ils l'ont encore

vaincu pour lui inspirer la foi même, par la vertu miraculeuse que Dieu a attachée à leurs saintes reliques. Les martyrs qui ont haï leur chair pendant qu'elle étoit encore ici-bas le corps du péché, aiment maintenant cette chair qui est devenue l'instrument de leur gloire. C'est elle qui a souffert, c'est elle qui portera à jamais dans le ciel les stigmates de Jésus-Christ; c'est elle qui paroîtra lavée et blanchie dans le sang de l'agneau : autant, autant donc qu'ils l'ont haïe et persécutée ici-bas, autant l'aiment-ils dans le ciel, autant désirent-ils de la glorifier.

Mais remarquez, mes frères, quelle est leur puissance. Il leur est donné de régner sur la terre avec le Sauveur. J'ai vu, dit saint Jean, des trônes, et ils s'y sont assis. Le jugement leur a été donné. Je les ai vues, ces ames de ceux qui ont été tués, décollés pour le témoignage de Jésus-Christ. Voilà, mes frères, un règne sensible sur la terre, sans attendre le dernier jour : un règne qui viendra avec la paix, quand le dragon sera enchaîné; et ce règne temporel s'appelle la première résurrection. Ne le voyez-vous pas ce triomphe des martyrs réservé à la paix de l'église ? C'est alors que, régnant avec Jésus-Christ, ils mettent sous leurs pieds tous ses ennemis, et répandent sur les fidèles les bienfaits du père céleste. Et en effet saint Augustin assure que les miracles des temps apostoliques se renouveloient à la face de toutes les nations en faveur des corps des martyrs, dans le commencement de la paix de l'église, où les peuples barbares venoient comme au devant de l'évangile. Voilà la douce vengeance que les saints martyrs avoient demandée de leur sang; voilà le règne sensible qui leur étoit promis. Ils avoient rendu

témoignage à Dieu par leur propre sang ; et Dieu à son tour leur rendoit témoignage par ses miracles. Ce témoignage réciproque étoit le triomphe de la vérité, c'étoit le règne des martyrs et de Jésus-Christ tout ensemble.

Faut-il donc s'étonner si les Basile, les Grégoire et les Chrysostôme ont appelé les corps des martyrs des forteresses qui protégeoient les villes assez heureuses pour les posséder? O ville de Rome, s'écrie saint Chrysostôme, c'est la présence de Paul qui fait que je vous aime. Quel présent ferez-vous au Sauveur, lorsqu'on verra l'apôtre sortir du sacré monument pour être enlevé dans les airs au devant du Sauveur même! Mais maintenant qui me donnera la consolation d'aller me prosterner aux pieds de Paul, et de demeurer attaché auprès de son tombeau? Serai-je assez heureux pour voir les cendres de ce corps qui accomplit en lui ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ?

O ville de Paris, dirons-nous aujourd'hui, que tu es heureuse et enrichie par la présence de ce nouveau martyr! Qui me donnera de baiser ses sacrées dépouilles qu'il a laissées sur la terre, après l'avoir vaincue par la sublimité de sa foi?

Enfants de Dieu, écoutez les paroles que Dieu prononce par ma bouche, et votre ame vivra. Vous n'ignorez pas maintenant quelle est la puissance des saints martyrs dont Dieu veut glorifier la chair pour en tirer sa propre gloire. Vous avez entendu les paroles de l'écriture, et le pieux usage de l'église naissante. De plus, vous trouverez au dedans de vous-mêmes le germe de piété qui porte naturellement l'église à un culte si édifiant. Ici la grace et la nature sont d'accord. La nature

demande ce qui frappe les sens, pour affermir sa foi ; et voici à quoi sert la présence des corps des martyrs. Ils réalisent tout ce que l'histoire ne fait que raconter ; ils mettent devant nos yeux les choses mêmes que nous révérons.

Hélas ! si les enfants qui n'ont pas dégénéré ne peuvent voir le tombeau de leur père sans verser des larmes, sans être attendris, et sans rappeler les plus purs sentiments de vertu que le père leur a laissés comme en héritage ; nous, enfants de ces premiers chrétiens qui nous montrent la voie du ciel teinte de leur sang, pourrions-nous venir sur leurs cendres bénites et révérées de tous les siècles, sans verser des larmes, non sur eux, mais sur nous-mêmes, sans frapper nos lâches poitrines, sans ranimer notre foi et notre espérance par le souvenir de leurs combats et de leurs victoires ?

Oh ! si jamais ces spectacles capables de percer nos cœurs furent nécessaires, c'est maintenant : ils l'étoient bien moins dans les temps où c'étoit presque la même chose d'être fidèle et d'être martyr. Maintenant que le sang chrétien refroidi dans nos veines a oublié de couler pour la cause de l'évangile, ne faut-il pas le réchauffer par la vue de celui des anciens martyrs ? Mais voici d'autres fruits, mes frères, que nous pouvons tirer tous les jours du culte des corps des saints.

Ces corps, comme nous l'avons vu, ont été persécutés par le martyre même avant que de l'être par les tyrans. C'est le cilice, c'est le jeûne, c'est le travail des mains, et une longue suite de veilles, de sueurs, de larmes, qui les a préparés à vaincre les chevalets ; les croix, les chaudières bouillantes, les roues armées de rasoirs. La vue de ces corps si mortifiés avant que de

mourir ne pourra-t-elle point vous confondre, vous qui par une vie toute sensuelle vous préparez une mort lâche et impénitente? Souvenez-vous de la célèbre Aglée, qui, faisant partir de Rome Boniface son domestique pour aller en Asie chercher des corps des martyrs, lui dit: Sachez, ô Boniface, que les corps des fidèles qui vont recueillir ceux des martyrs doivent être purs et sans taches. Ce ne seroit plus un honneur que vous viendriez ici rendre au martyr, ce seroit une insulte, une dérision sacrilège, un triomphe impie de la chair et du sang contre le martyr; tout au moins, ce seroit une superstition. Car qu'y a-t-il de plus superstitieux que d'honorer les martyrs, et d'attendre qu'ils nous seront propices, sans désirer de les imiter?

Les corps que la cruauté des tyrans et la corruption ont réduits en cendres se ranimeront au jour de Jésus-Christ; et de là vient que ces corps si défigurés, qui nous saisissent de frayeur et d'horreur s'ils avoient souffert tant de supplices pour quelques crimes, ou même s'ils étoient morts d'une mort naturelle après une vie commune, ne nous inspirent que tendresse, vénération, joie et confiance. C'est que nous savons que celui pour qui ils sont morts tient dans ses mains les clefs du tombeau, et qu'il est lui-même la résurrection et la vie. Ainsi cette cendre, toute cendre qu'elle est, quoiqu'on n'y voie plus que de tristes débris foudroyés par la mort, exhale encore une odeur de vie, et nourrit dans nos cœurs une espérance pleine d'immortalité.

Voilà, disons-nous, ces membres qui paroissent morts, mais qui sont encore vivants dans la main de Dieu. Voilà ces os brisés et humiliés, qui tressailliront de joie quand la trompette sonnera pour rassembler toute chair aux

pieds de Jésus-Christ. Voila ces pieds et ces mains qui ont été dans les chaînes; ces pieds qui n'ont point fui lorsqu'il a fallu confesser Jésus-Christ; ces mains pleines de bonnes œuvres. Voila ces yeux qui ont regardé la terre entière avec mépris, et qui n'ont daigné s'ouvrir à la vanité. Voila ces oreilles qui ont moins écouté les menaces des tyrans que les promesses de Jésus-Christ. La voila cette bouche qui a béni les persécuteurs; qui, confessant Jésus-Christ, a fait taire l'iniquité païenne, et par qui Jésus-Christ même a parlé. Le voilà ce cœur plus grand que tout le monde, et qui n'a pu être rempli que par l'amour de Dieu.

Pourquoi donc, mes frères, craindre la mort en marchant sur les pas de celui qui est si heureux de l'avoir soufferte? O hommes aveugles, vous regardez la mort comme si elle étoit éternelle! C'est la vie qui est éternelle, la mort n'est qu'un court sommeil. Bientôt il n'y aura plus de mort pour ceux qui n'auront pas craint de mourir. Trop heureux d'aller au devant de la mort, et de mêler nos cendres avec celle du saint martyr de ces lieux? car jamais ce précieux dépôt ne nous sera ravi. De ces lieux, son corps, suivi des nôtres, s'élèvera au milieu des nuées vers Jésus-Christ qui descendra à nous. O mort, ô impuissante mort! ta victoire est détruite, graces à Jésus-Christ. Ses vrais enfants ne te craignent plus.

Enfin, mes frères, ces corps des saints martyrs reçoivent parmi nous un culte qui est l'image de la gloire dont ils jouiront: foible image à la vérité, mais néanmoins digne de leur complaisance, et qui leur établit un règne sensible sur les cœurs, selon la promesse de Jésus-Christ. O cendres des martyrs, vous voila donc

déjà glorifiées ici-bas, en attendant une autre gloire que Dieu seul peut donner! Qui pourroit donc, mes frères, en considérant aujourd'hui cette pieuse pompe et cette douce joie de toute l'église, n'élever pas son cœur vers le triomphe de la céleste Jérusalem, où tous ceux qui suivant l'agneau sont venus de la grande tribulation, verront la main de Dieu qui essuiera leurs larmes, et chanteront éternellement le cantique de leur victoire?

Mais que vois-je, mes frères? Quelle foule de chrétiens qui approchent du martyr, non pas avec un cœur plein du désir du martyre, mais avec une conscience aussi corrompue que celle des persécuteurs! O chrétiens mes frères, voulez-vous encore affliger cette cendre, qui n'est pas insensible à ce que la foi souffre, et à l'opprobre que vous faites à l'évangile? N'entendez-vous pas cette voix secrète du martyr, qui vous dit intérieurement: Qu'êtes-vous venus faire ici? Osez-vous apporter une foi vaine et superstitieuse aux pieds de ces ossements? Ils sont inanimés, ils n'ont aucune vertu pour vous, ils n'ont plus aucun sentiment que pour vous abhorrer. Allez, allez loin de ces lieux où la foi seule doit entrer. Si vous cherchez des cendres, honorez celles des grands pécheurs que vous imitez; honorez ces affreux cadavres que l'ambition, l'impureté, la vengeance et l'avarice ont agités pendant leur vie, et qui sont vos modèles; allez sur ces corps malheureux dévoués à l'étang de soufre et de feu dont la fumée monte jusqu'aux siècles des siècles, allez y recueillir jusqu'aux dernières étincelles d'une flamme impure dont votre cœur cherche à s'embraser; allez dans cette poussière des tombeaux des pécheurs, où leurs vices qui ont pé-

pénétré jusqu'à la moelle de leurs os dorment avec eux : mais laissez reposer en paix, parmi les vœux des fidèles et des ames saintes, les cendres de celui qui n'est mort dans les tourments que pour ne vivre pas comme vous vivez.

O vous qui nous entendez du haut de ce trône où vous êtes assis avec Jésus-Christ, bienheureux martyr, vous nous aimerez désormais, et vous nous avez même déjà aimés, puisque vous n'avez pas dédaigné de nous confier ce précieux dépôt. Nous vous conjurons par vos chaînes, par vos tourments, par votre mort, enfin par vos cendres ici présentes, de demander à Dieu qu'il ressuscite notre foi : je dis, qu'il la ressuscite, car elle est morte, et tout s'éteint en nous pour la vie chrétienne. Elles seront, ces cendres, notre trésor et notre joie ; il en sortira, par la grace de Jésus-Christ, un esprit de martyre qui nous endurcira contre nous-mêmes, contre le monde tyrannique, et contre tous les traits enflammés de Satan. Ainsi, ô homme de Dieu, par qui la vertu de l'évangile se fait sentir, nous participerons à votre victoire et à votre couronne dans le règne de l'agneau vainqueur.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT BERNARD.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.

La voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur. En Saint Luc, chap. 3.

Le prophète Isaïe, élevé en esprit au-dessus de lui-même, avoit entendu une voix mystérieuse qui préparoit déjà au désert le passage du peuple de Dieu pour son retour de la captivité de Babylone, deux cents ans avant qu'il s'accomplît : mais ce retour n'étoit qu'une figure de la vraie délivrance réservée au Sauveur ; et saint Jean étoit, comme nous l'apprenons de l'évangile, cette voie promise pour préparer les hommes à être délivrés par le fils de Dieu.

Aujourd'hui, mes frères, Bernard, marchant sur les traces de Jean, fait retentir le désert de ses cris, et il remplit la terre des fruits de la pénitence qu'il prêche. Il est, dans ce dernier âge du monde, la voix qui crie encore : Préparez la voie du Seigneur pour le second avènement de Jésus-Christ. *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.*

Par la vie solitaire de Bernard, le désert refleurit, et

l'état monastique reprend son ancienne gloire. Par la vie apostolique de Bernard, le siècle est réformé, et l'église triomphe. La voilà donc cette voix qui du désert se fait entendre aux extrémités de la terre. Il est tout ensemble le patriarche des solitaires, et l'apôtre des nations. Ces deux réflexions, mes frères, feront tout le sujet de ce discours.

O Sauveur, qui lui donnâtes de faire votre œuvre, donnez-moi d'en parler. Que ces torrents de lumières et de graces qui coulèrent de sa bouche pour inonder les villes et les provinces passent encore de ma bouche, quoique pécheur, jusqu'au fond des cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, selon la mesure de notre foi; donnez pour la gloire de votre nom, et pour la nourriture de vos enfants.

Marie, qu'il a invoquée avec une si tendre confiance, nous vous invoquons avec lui. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

A quoi n'est-on pas exposé, mes frères, non seulement par la malice des hommes et par sa propre fragilité, mais encore par les dons de Dieu! Dès sa plus tendre enfance, Bernard est aux prises avec des compagnies impudentes, qui veulent lui arracher son innocence; avec sa propre beauté, qui est un scandale, selon le sage; enfin avec son esprit même, qui le tente de vanité sur le succès de ses études. Ainsi tout se tourne en pièges. Nous abusons des bienfaits mêmes qui sortent des pures mains de Dieu, pour l'oublier, et pour nous complaire en nous-mêmes. Mais rien ne peut ravir à Jésus-Christ ce qu'il tient dans sa main, ce qu'il a choisi

et scellé du sceau de sa dilection éternelle. L'homme, quand Dieu le mène par la main, passe sans hésiter au travers des ombres de la mort; il marche sur l'aspic et le basilic; il foule aux pieds le lion et le dragon : mille flèches à sa gauche, et dix mille à droite tombent à ses pieds, et il demeure invulnérable. Déjà une voix douce et intérieure qui fait tressaillir Bernard jusque dans la moelle des os l'appelle au désert. En vain ses proches et ses amis veulent l'arrêter, il les entraîne par la rapidité de sa fuite. Le plus jeune d'entre ses frères voyant tous les autres qui abandonnent l'héritage paternel, et qui s'enfuient tout nus pour porter la croix après Jésus-Christ, s'écrie : Quoi donc ! mon frère, vous prenez le ciel, et vous ne me laissez que la terre! L'enfant suit la sainte troupe. Ainsi Bernard, à l'âge de vingt-trois ans, s'avance vers la solitude, et mène avec lui comme en triomphe la chair et le sang vaincus. Trente parents ou amis, dont il brise les liens, sont les hosties vivantes et de bonne odeur qu'il présente à Dieu.

Apprenez ici, mes frères, à espérer contre toute espérance, et à ne vous décourager jamais dans l'œuvre de la foi. Étienne, abbé de Cîteaux, succomboit dans l'attente de quelque secours. Ses disciples mouroient; l'austérité de sa maison épouvantoit ceux qui songeoient à s'y dévouer. Au moment où tout va périr (car Dieu se plaît à attendre jusqu'à l'extrémité pour éprouver les siens), Dieu rétablit tout sur les ruines de toutes les ressources humaines. Accourez, Bernard, accourez; consolez le saint vieillard, et soutenez la maison de Dieu chancelante. Parmi les trente novices en voici un qui, étant le chef et le modèle de tous les autres, se

demande chaque jour à soi-même : Que suis-je venu faire ici ? Il regrette le temps nécessaire au sommeil ; les repas, après les plus longs jeûnes, sont pour lui des croix. Au bout d'un an, il ignore encore comment la maison où il est est faite ; il ne distingue pas les aliments dont il est nourri ; toute curiosité est éteinte, tout sentiment est étouffé ; l'esprit d'oraison absorbe tout, et le travail même des mains ne peut le distraire.

Malgré sa jeunesse, il fut envoyé pour fonder une nouvelle colonie de solitaires dans l'affreuse vallée de Clairvaux, où il ne paroissoit d'autres vestiges d'hommes que ceux des voleurs. Là, souvent les frères furent réduits à se nourrir d'herbes et de feuilles. Mais le nouvel abbé, devenu implacable contre la nature, est insensible à tous ses besoins, et d'autres désirs enflamment son cœur. Lorsque ses religieux, affligés par les tentations, viennent les apporter dans son sein pour se soulager et s'accuser d'être encore foibles, saint Bernard, au lieu de les consoler, gémit de trouver qu'ils sont encore hommes, eux qu'il veut déjà voir transformés en anges. Cependant ils souffroient en paix l'âpreté de ses corrections. Cette humilité si douce et si tranquille ouvrit enfin ses yeux. C'est dans la fournaise de la tentation, disoit-il alors, que l'or se purifie ; le vrai père doit être le consolateur de ses enfants, et les réfugier sous ses ailes comme ses petits pendant la tempête. Mais la nature, toujours irrégulière, passoit de cet excès de sévérité dans un autre excès de découragement, et il alloit se condamner au silence, si une vision céleste ne l'eût instruit et rassuré dès ce moment. Ne craignez rien, disciples de Bernard ; la grace est répandue d'en haut sur ses lèvres ; une loi de clémence

est imprimée sur sa langue, il ne sortira plus de sa bouche que sagesse et douceur.

Qu'il est beau, mes frères, d'entendre Guillaume de Saint-Thierry, historien de sa vie, nous raconter le premier voyage qu'il fit à Clairvaux! « Je crus d'abord, dit-il, voir les déserts d'Égypte peuplés de « solitaires : une étroite et profonde vallée environnée « de hautes montagnes couvertes de sombres forêts ; « des bâtiments pauvres comme des cabanes de bergers, « et faits de la main même des solitaires : la vallée toute « remplie d'hommes sans cesse en mouvement, et « néanmoins l'ordre et le silence régnant de toutes parts : « nul autre bruit que celui des travaux et des louanges « de Jésus-Christ : les frères nourris d'un pain grossier « et presque de terre, qu'ils gagnent à la sueur de leur « front : des yeux baissés et presque éteints : des visages pâles et décharnés, mais sur lesquels reluit la « sérénité de l'amour de Dieu : des corps exténués et « abattus, qui ne sont animés que par la joie du Saint-« Esprit, et par l'espérance céleste. » Bernard parut néanmoins, mes frères, aux yeux de Guillaume étonné, le plus précieux ornement de sa solitude. Il vit dans un cilice, et sous de vils habits, un jeune homme d'une beauté délicate, mais presque effacée ; d'un naturel vif et exquis, mais languissant, et poussé par austérité jusques aux portes de la mort. Pour obéir à l'évêque de Châlons, qui avoit alors sur lui toute l'autorité de l'ordre, il rétablissoit sa santé en se nourrissant de lait et de légumes.

O vous que les moindres infirmités alarment, et qui ne cessez d'écouter la nature lâche et avide de soulagement ; vous qui ne rougissez point de priver l'ame

de ses vrais aliments, qui sont les jeûnes et la prière, pour donner au corps ce qui ne sert qu'à l'amollir et à le perdre; venez, et voyez ce que l'homme de Dieu ne donne qu'à regret au corps du péché, lors même qu'il est prêt à tomber en ruine.

En revenant de Liège, le pape Innocent II passa peu de temps après à Clairvaux, et admira le même spectacle. Ses yeux ne pouvoient se rassasier de voir ces anges de la terre. Il répandit des larmes de joie, et les évêques qui le suivoient ne purent s'empêcher de pleurer avec lui. O douces larmes! qui nous donnera maintenant de pleurer ainsi, pour essuyer ces autres larmes si amères que nous arrachent tous les jours tant de misères et tant de scandales? O bienheureuse joie de l'église, quand est-ce que Dieu vous ramènera sur la terre? O hommes immobiles, dont les yeux ne daignent pas même s'ouvrir pour jeter un regard sur ce que l'univers a le plus révéré! Ils sont dans cette assemblée comme n'y étant pas; la présence de Dieu les ravit aux autres et à eux-mêmes.

Pendant que Bernard plante et arrose, Dieu donne l'accroissement. Cultivé par des mains pures, le désert germe, fleurit et jette une odeur qui embaume toute l'église. Dans ce champ hérissé de ronces et de buissons sauvages naissent les myrtes, à la place des épines croissent les lis. Jettez les yeux, mes frères, sur ce grand arbre planté à Clairvaux. Naguère ce n'étoit qu'une foible plante qui rampoit sur la terre, et dont tous les vents se jouoient: maintenant il porte ses branches jusque dans le ciel, et il les étend jusqu'aux extrémités de la terre. C'est qu'il est planté le long des eaux, et qu'un fleuve de grace baigne ses plus pro-

fondes racines. La postérité de Bernard est bénite comme celle d'Abraham. Comment, dit-il en lui-même, moi, tronc stérile, ai-je donné la vie à tous ceux-ci? D'où me viennent tant d'enfants et tant d'héritiers de ma pauvreté et de ma solitude? De Flandre, d'Aquitaine, d'Italie, d'Allemagne, ils viennent en foule. O vents! portez-les sur vos ailes dans le sein de leur père; et que tous les peuples de l'univers, rendant gloire à Dieu, admirent sa fécondité.

Voulez-vous voir, mes frères, la tige qui porte tant de fruits? voyez Bernard. Les lumières qu'il verse sur les siens, il les puise non dans l'étude, mais dans la prière; et il est, dit-il lui-même, bien moins instruit par les raisonnements des livres que par le silence de son désert. Ce n'est plus cet homme d'un zèle sauvage et impatient contre les moindres imperfections : au contraire, c'est une mère tendre qui se fait tout à tous, qui d'une main présente le pain solide aux forts, et de l'autre tient dans son sein les petits suçant sa mamelle. Il ne peut sans pleurer voir expirer le moindre de ses enfants; et malgré leur multitude innombrable, il a assez de tendresse pour en faire sentir à tous. Ils sont la prunelle de ses yeux, qu'à peine ose-t-il toucher. Faut-il les corriger? aussitôt son cœur saigne. Remarquez la délicatesse d'une charité qui craint tout. Je suis, dit-il, mes chers enfants, pressé entre deux extrémités, de même que l'apôtre, et je ne sais que choisir. Serai-je content d'avoir déchargé ma conscience en vous disant la vérité, ou bien m'affligerai-je de vous l'avoir dite sans fruit? A Dieu ne plaise qu'une mère se console de la mort de son fils parcequ'elle n'a rien négligé pour sa guérison! On trouvoit qu'il supportoit

trop les naturels incorrigibles : mais souvent la patience faisoit dans ces ames dures des changements qu'on n'auroit osé espérer. Apprenez donc, vous que Dieu élève sur la tête des autres hommes pour les gouverner, apprenez à vous abaisser à leurs pieds, à souffrir, à vous taire, à attendre de Dieu ce que vous ne pouvez obtenir des hommes. L'humilité surmonte tout. Apercevoit-il que quelqu'un fût ému contre lui : *Je me soumettrai à vous*, lui disoit-il, *malgré vous, et malgré moi-même.* C'est à ce prix, mes frères, qu'on enlève les cœurs, et qu'on entraîne tout ce qui résiste. Malheur, malheur à nous qui trouvons souvent l'œuvre de Dieu impossible, parceque nous la faisons sans foi et avec négligence ! Malheur à nous, qui nous plaignons des obstacles que notre hauteur même, notre indiscrétion ou notre lâcheté a formés !

Faut-il s'étonner, mes frères, si après tant de travaux et de douleurs, à l'âge de soixante et trois ans, la victime depuis si long-temps languissante achève de se consumer? *J'ai reçu*, écrivoit-il alors à Arnaud, abbé de Bonneval, *votre lettre avec tendresse, mais non pas avec plaisir : car quel plaisir pourrois-je avoir dans une vie qui est un abîme d'amertumes ? Le sommeil m'a quitté, afin que la douleur ne me quitte plus.* Vous le voyez dans ces tendres et courageuses paroles, vous le voyez lui-même, qui, jusque dans les bras de la mort, conserve encore ces tours vifs et ingénieux. Le voilà cet homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour sur les ruines du vieil homme prêt à expirer. A la nouvelle de sa défaillance, le silence du désert est troublé, tout est ému, tout gémit, tout pleure. Les évêques et les abbés accourent. *Me voici*, leur disoit Bernard ;

entre le désir d'aller à Jésus-Christ et celui de ne me point séparer de vous ; mais le choix n'appartient qu'à Dieu. Il est déjà fait, mes frères, ce choix. Il ne tenoit plus à la terre ; il échappoit aux tendres embrassements des siens ; et parmi les soupirs de sa sainte maison désolée, son ame s'envola dans la joie de son Dieu.

O père ! ô père ! disoient-ils frappant leur poitrine ; ô père ! ô conducteur des enfants d'Israël ! pourquoi nous délaisser ? Hélas ! la lampe ardente est éteinte dans la maison de Dieu. Malheur, malheur à nous, car nous avons péché, et Dieu nous frappe !

O enfants, écoutez la voix de votre père. O filles de Bernard, ce n'est pas moi pécheur et indigne d'être écouté, c'est Bernard même qui vous parle du haut des cieux, où il règne avec Jésus-Christ. Là il règne avec lui ; de là il descendra avec lui lorsque le fils de l'homme viendra juger la terre. Que lui répondrez-vous, quand il vous demandera ce feu divin que le souffle de sa bouche avoit allumé ici-bas ? Brûle-t-il encore vos cœurs ?

O solitude, cher asile des ames vierges ! dérobez au monde trompeur et aux traits enflammés de Satan les filles de Bernard. Qu'elles ignorent le siècle contagieux, et qu'elles ne désirent rien tant que d'en être ignorées. Qu'elles sentent combien il est doux d'être oubliées par les enfants des hommes, quand on goûte les dons de l'époux sacré.

O réforme, ô réforme, qui a coûté à Bernard tant de veilles, de jeûnes, de larmes, de sueurs, de prières ardentes ! pourrions-nous croire que tu tomberois ? Non, non, que jamais cette pensée n'entre dans mon

cœur. Périsse plutôt le malheureux jour qui éclaireroit une telle chute ! Quoi! Bernard verroit-il lui-même, du sanctuaire où il est couronné, sa maison ravagée, son ouvrage défiguré, et ses enfants en proie aux désirs du siècle? Plutôt, que mes deux yeux se changent en fontaines de larmes; plutôt, que l'église entière gémisse nuit et jour, pour ne laisser pas tourner en opprobre ce qui fait sa gloire.

O épouses de l'agneau, vous consolez l'église des outrages que lui font ses propres enfants ; vous essuyez les larmes qu'elle répand sur le déluge d'iniquité qui couvre la face de la terre. Ne lui arrachez pas cette consolation ; n'ajoutez pas douleur sur douleur ; ne venez pas, avec des mains parricides, déchirer ses plaies où le sang ruisselle déjà : mais souvenez-vous que le sel de la terre est bientôt affadi et foulé aux pieds. Si peu que le cœur s'ouvre à la vanité et à la joie mondaine, il en est enivré. D'abord on dit que ce n'est rien, mais ce rien décide de tout. Un amusement dangereux, sous le nom d'une consolation nécessaire ; une occupation qui paroît innocente, mais qui dissipe un esprit lassé du recueillement et ennuyé de ses exercices ; une amitié où l'on s'épanche vainement, et où le cœur déjà amolli se fond comme la cire ; une liberté de juger, d'où naissent les murmures, qui ôte le goût de l'heureuse simplicité, et qui rend tout amer dans l'obéissance ; enfin une réserve secrète et imperceptible qui partage le cœur, et qui irrite Dieu jaloux. Vierges, fuyez l'ancien serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs. Vierges, fuyez ; toutes ses morsures sont venimeuses. O filles de Bernard, montrez-moi votre père vivant en vous. Il ranima la discipline mo-

nastique presque éteinte en son temps : voudriez-vous la laisser périr dans le vôtre, où elle demande elle-même de conserver sa gloire par vous? Entraîné malgré lui au milieu du siècle par les princes et pour les intérêts de la religion, il conserva le recueillement, la simplicité, la ferveur : perdriez-vous toutes ces vertus dans le silence et dans la solitude?

Mais remarquez ce qui fit de lui un mur d'airain contre tous les traits lancés par l'ennemi. C'est que jamais il ne parla aux hommes dans sa solitude que pour répandre les dons de Dieu. Vierges du Seigneur, ne vous laissez donc voir à ceux du dehors qu'en des occasions courtes et rares, pour les édifier, pour rentrer vous-même aussitôt après, avec plus de goût, dans la vie cachée. Il ne se montroit que pour faire sentir Jésus-Christ par des bienfaits miraculeux : encore même craignoit-il ses propres miracles, et il n'osoit les faire à Clairvaux, de peur d'attirer dans sa solitude le concours des peuples. L'amour de son désert lui fit refuser l'évêché de Reims et de Milan. Loin donc, filles de Bernard, loin ces songes flatteurs qui pourroient enchanter vos sens. Loin cette figure maudite qui passe; ce monde, fantôme de gloire qui va s'évanouir. Enfin si l'on a vu Bernard sortir plusieurs fois de Clairvaux, c'est par les ordres exprès du pape, et pour les plus pressants besoins de l'église. Alors c'étoit Jean sorti du désert pour rendre témoignage au Sauveur, et pour instruire sans crainte les rois. Il est temps, mes frères, de vous le faire voir dans ce travail apostolique.

SECOND POINT.

Dans le douzième siècle de l'église, Dieu irrité contre les hommes avoit frappé de sa verge de fer les pasteurs de son peuple. Le troupeau languissoit loin des pâturages à la merci des loups dévorants. L'antipape Anaclet allume un feu qui court de royaume en royaume, et rien ne peut l'éteindre. Innocent II, choisi pour ses vertus, succombe et se sauve à Pise. Les nations flottantes ne savent où est le vrai pasteur. L'église de France, assemblée à Étampes, ne voit que Bernard qui en puisse décider, et elle attend que Dieu parlera par sa bouche. En effet, éclairée par lui, elle tend les bras et ouvre son sein au vrai pontife fugitif. Aussitôt je vois Bernard ranimer par la vigueur de ses conseils le pape et les cardinaux ; ramener à l'unité, par ses douces insinuations, le roi d'Angleterre ; arrêter par l'autorité de sa vertu l'empereur Clotaire qui veut profiter du trouble pour renouveler sa prétention des investitures ; engager même ce prince à amener Innocent à Rome, pour détrôner le superbe Anaclet ; faire tenir un concile à Pise, où tout l'occident, d'une seule voix, excommunia l'antipape ; enfin vaincre la ville de Milan obstinée dans le schisme, en déployant sur elle par ses miracles toute la vertu du Très-haut. Ainsi parle, ainsi agit l'homme de Dieu, quand Dieu l'envoie.

Et toi, fier duc d'Aquitaine, qui soutiens encore de tes puissantes mains le schisme penchant à sa ruine, tu seras toi-même, comme un nouveau Saul, abattu et prosterné pour être converti. Tu frémis, tu ne respires contre les saints que sang et que carnage. En vain tu

fuis la conférence de l'homme de Dieu; en vain tu persécutes les pasteurs; tu tomberas. Arrête, voici Bernard qui vient à toi avec l'eucharistie dans ses mains. Je vois son visage enflammé, j'entends sa voix terrible. Écoutons, mes frères, ce qu'il lui dit.

« Toute l'église vous a conjuré, et vous avez rejeté « ses larmes. Voici le fils de la Vierge, chef de l'église « que vous outragez. Le voici votre juge, devant qui « tout fléchit le genou, dans le ciel, sur la terre et jus- « qu'aux enfers. Le voici votre juge, qui tient vot[illegible] « ame dans ses mains : le mépriserez-vous aussi? » A ce coup foudroyant, le persécuteur tombe aux pieds de Bernard, et l'on ne peut le relever; ce lion rugissant devient un agneau.

Hâtons-nous, mes frères, de suivre notre saint Bernard, comme un éclair perce de l'orient jusqu'à l'occident. Le voilà déjà jusqu'aux extrémités de l'Italie. En passant à Rome, il a donné le coup mortel au schisme naissant. Les justes y sont consolés, les égarés reviennent sur leurs pas, l'édifice d'orgueil et de confusion est sapé par les fondements. Roger, roi de Sicile, par lequel le schisme respire encore, veut faire conférer à Salerne Bernard avec Pierre de Pise, profond jurisconsulte et grand orateur, attaché au parti d'Anaclet. Discours insinuants et persuasifs de la sagesse humaine, vous ne pouvez rien contre la vérité de Dieu. Le prince, endurci comme Pharaon, sera vaincu dans une bataille, selon la prédiction de Bernard ; et Pierre de Pise, frappé par la voix de l'homme de Dieu, viendra humble et tremblant aux pieds du vrai pasteur qu'il a méconnu.

C'en est fait, mes frères, c'en est fait; les dernières

étincelles d'une flamme qui avoit volé dans toute l'Europe s'éteignent : tout est fait un seul pasteur, un seul troupeau ; et Bernard, qui avoit travaillé sept ans à la réunion, partit de Rome cinq jours après qu'elle fut consommée, pour rentrer dans sa solitude.

Elle ne put, mes frères, le posséder long-temps ; car puissance lui fut donnée sur les cœurs pour devenir l'ange de paix. Joignez-vous à moi pour le considérer, tantôt annonçant à Louis-le-Gros, avec toute l'autorité d'un prophète, la destinée de sa famille et de sa couronne, pour réconcilier avec lui les évêques ; tantôt mettant ses religieux en prières, et entrant dans le camp de Louis-le-Jeune pour faire tomber de ses mains le glaive déjà tourné contre Thibaut, comte de Champagne ; tantôt ne promettant à la reine qu'elle auroit un fils, qu'à condition qu'elle feroit conclure une paix ; enfin sauvant la ville de Metz de l'embrasement d'une guerre qui alloit la réduire en cendres.

Mais que dirai-je de cette croisade qu'il publia pour secourir les chrétiens d'orient, et dont la fin fut si malheureuse : entreprise néanmoins autorisée par les ordres du pape, par le désir des princes, et par tant de signes miraculeux? O Dieu, terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes ! il est donc vrai qu'après leur avoir inspiré un dessein vous les rejetez de devant votre face ; soit qu'ils se rendent eux-mêmes dans la suite indignes d'être les instruments de votre Providence, ou que vous ne leur ayez mis vous-même dans le cœur cette entreprise, que pour les faire passer par une confusion salutaire ! Quoi qu'il en soit, mes frères, au moment où la France consternée apprit la défaite entière des croisés, Bernard dit ces paroles : *J'aime*

mieux que le murmure des hommes se tourne contre moi que contre Dieu. Ensuite tenant dans ses mains un enfant aveugle qu'on lui présentoit : *O Dieu*, s'écria-t-il, *s'il est vrai que votre esprit m'ait inspiré de prêcher la croisade, montrez-le en éclairant cet enfant aveugle.* A peine le saint eut prié, que l'enfant s'écria : *Je vois.*

Mais quelle victoire de l'église se présente à moi? Où sont-ils ces vains philosophes, curieux des secrets d'une sagesse toute terrestre? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse présomptueuse? Taisez-vous, Abailard; votre subtilité sera confondue. Gilbert de La Porrée, qui faites gémir toute l'église par vos profanes nouveautés, revenez à la saine doctrine qui est annoncée depuis les anciens jours. O Henri, par vous les saints du Seigneur sont méprisés, et les cérémonies les plus vénérables sont tournées en dérision. Mais Bernard marche vers Toulouse où l'erreur domine. Pourquoi fuyez-vous, ô Henri, vous qui promettiez à votre secte les armes lumineuses de l'évangile? Le mensonge en qui vous espériez vous abandonne à votre foiblesse; vous ne pouvez soutenir la vue de Bernard, de qui sortent les rayons les plus perçants de la vérité.

Ici, mes frères, les miracles déjà innombrables se multiplient pour venger la vérité méprisée, et pour abattre toute tête superbe qui s'élève contre la science de Dieu. Seigneur Jésus, vous avez dit que vos disciples, en votre nom, surpasseroient toutes vos œuvres : mais ce que vous avez donné à vos apôtres pour planter la foi, vous le renouvelez encore à la face de tant de nations, pour faire refleurir cette foi presque déracinée. Que vois-je, que vois-je, mes frères? Je me

crois transporté dans la cité sainte. Je crois voir la Palestine que le Seigneur visite encore. Une vertu bienfaisante sort de Bernard, elle coule sans peine comme de sa source, et elle semble même lui échapper. Il guérit toutes les langueurs; la fièvre lui obéit, et tous les maux s'enfuient. Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques emportent leurs lits, la santé est rendue aux mourants. Il ouvre l'avenir, et il y lit comme dans un livre. A Sarlat, pour montrer qu'il a enseigné la vérité, il promet que les pains qu'il a bénis guériront tous les malades qui en mangeront. *Oui, ceux qui auront la foi*, reprit d'abord l'évêque de Chartres, craignant que Bernard ne promît trop. *Non, non*, continua Bernard, *l'œuvre de Dieu est indépendante de la foi. Qu'ils croient, ou qu'ils ne croient pas, ils seront guéris également.* En effet, la foule des malades, sans aucune exception, sentit la main de Dieu.

A Constance, en un seul jour, onze aveugles, dix estropiés et dix-huit boiteux sont guéris. A Metz, un seigneur puissant et impie résistant à sa voix: *Vous ne daignez pas*, lui dit-il, *écouter mes paroles, un sourd les entendra.* Il met ses doigts dans les oreilles du sourd, et il le guérit. Dans une ville d'Allemagne, il aperçoit une femme aveugle et mendiante: *Vous demandez*, lui dit-il, *de l'argent, et Dieu vous donne la vue.* Il la toucha, et en ouvrant les yeux elle admira la grace de Dieu avec la lumière du jour. A Francfort, l'empereur emporte lui-même sur ses épaules, de peur qu'il ne soit étouffé par les peuples sur lesquels il répand la santé. Il n'ose retourner dans les lieux où sa main et sa voix ont fait tant de prodiges. Tantôt il

monte dans une barque ; tantôt d'une fenêtre il envoie la vertu de Dieu sur les malades. Dans les places publiques, dès qu'il parle les larmes coulent, et les pécheurs frappent leur poitrine. Heureux qui peut toucher ses vêtements ! heureux qui peut du moins baiser les vestiges de ses pas imprimés sur le sable ! Ne faut-il pas, s'écrient les peuples, que nous écoutions l'homme que Dieu a exaucé ?

J'avoue, mes frères, et je le sens avec joie, que je succombe sous le poids des merveilles qui me restent à expliquer. Doux et tendres écrits, tirés et tissus du Saint-Esprit même ; précieux monuments dont il a enrichi l'église, rien ne pourra vous effacer : et la suite des siècles, loin de vous obscurcir, tirera de vous la lumière. Vous vivrez à jamais, et Bernard vivra aussi en vous. Par vous nous avons la consolation de le voir, de l'entendre, de le consulter et de recueillir ses oracles. Par vous, ô grand saint, a retenti toute l'église entière de cette trompette mystérieuse qui évangélisoit au milieu de Sion, et qui annonçoit à Juda ses iniquités. Là les princes et les pasteurs du peuple, les chefs des ordres, les solitaires et les hommes du siècle, tous sont jugés. Il tonne, il foudroie, et les cèdres du Liban sont brisés par les paroles tranchantes qui sortent de sa bouche. Faut-il, hélas ! faut-il que vous soyez encore, à notre confusion, une sentence d'anathème contre notre siècle, aussi-bien que contre celui dont, comme un nouveau Jérémie, vous déploriez les maux ! Mais avec tant de force, comment est-ce que tant de douceur peut se faire sentir ? Ici coule l'onction descendue des vives sources des prophètes et des apôtres pour inonder la maison de Dieu : ici je sens ces doux

parfums de l'épouse qui distille l'ambre, et qui languit d'amour dans le sein de l'époux, enivrée de ses délices.

O ames qui brûlez du feu de Jésus, venez, hâtez-vous d'apprendre dans son explication des cantiques les consolations, les épreuves et le martyre des épouses que Dieu jaloux veut purifier. D'où vient qu'à la fin des siècles, qui semblent réservés à la malédiction, Dieu montre encore un homme qui auroit fait la gloire et la joie des premiers temps? C'est que l'église, selon la promesse de son époux, a une immortelle beauté, et qu'elle est toujours féconde malgré sa vieillesse. Ne falloit-il pas, dans ces temps de confusion et de péché, un renouvellement de lumières? Mais, hélas! ces jours de péché ne sont pas finis. Que voyons-nous dans les nôtres, mes frères? Ce que nous serions trop heureux de ne voir jamais : vanité des vanités, et encore vanité, avec travail et affliction d'esprit sous le soleil. A la vue de tant de maux, je loue la condition des morts, et je plains les vivants. A quoi sommes-nous réservés? Tandis qu'au dehors tant de sectes superbes et monstrueuses que le Nord enfanta dans le siècle passé se jouent du texte sacré des écritures pour autoriser toutes les visions de leur cœur; tandis qu'elles tournent leur bouche vers le ciel pour blasphémer contre l'église; les enfants de l'église même déchirent ses entrailles, et la couvrent d'opprobres. On est réduit à compter comme des miracles de grace quelques chrétiens sauvés du déluge de la corruption, et que l'ambition ne rend pas frénétiques. La multitude adore des divinités de chair et de sang, dont elle espère ce qu'on nomme fortune. L'avarice, qui est

une idolâtrie, selon saint Paul, tient le cœur asservi. On n'adore plus, comme saint Chrysostôme le remarque, des idoles d'or et d'argent; mais l'or et l'argent mêmes sont adorés, et c'est en eux que l'on espère. Bien loin, bien loin de vendre tout, ajoute ce père, comme les premiers chrétiens, on achète sans fin; que dis-je, on achète, on acquiert aux dépens d'autrui, on usurpe par artifice et par autorité. Bien loin de soulager les pauvres on en fait de nouveaux. Des créanciers sans nombre languissent et sont ruinés faute d'avoir leur bien. Voyez-vous les chrétiens qui se mordent, qui se déchirent, qui aiguisent leurs langues envenimées, et qui arment leurs mains pour les tremper dans le sang de leurs frères? Les voyez-vous eux-mêmes rongés par les noires fureurs de l'envie et de la vengeance? Les voyez-vous noyés sans pudeur dans les sales plaisirs, et abrutis par des passions monstrueuses? Dieu se retire; et dans sa colère il les livre aux désirs de leur cœur. Ils croient tout voir, ils croient tout entendre, et ils ne voient ni n'entendent rien. Ils marchent à tâtons sur les bords de l'abîme; l'esprit d'ivresse et de vertige les assoupit; ils mourront sans savoir ce qu'ils sont, ni qui les a faits.

Où est-il donc, mes frères, ce bienheureux temps des persécutions, où Tertullien disoit aux persécuteurs: Entrez dans les prisons, et si vous trouvez dans les fers quelqu'un qui soit accusé d'autre crime que de la confession du Seigneur Jésus, assurez-vous qu'il n'est pas chrétien: car le vrai chrétien est celui qui, marchant dans la voie droite de l'évangile, n'est accusé que pour la foi. Oserions-nous maintenant faire ce défi aux nations païennes, et nous surpassent-elles en cri-

mes ? Hélas ! les chrétiens sont maintenant accusés de tous les excès : que dis-je, accusés ? ils s'accusent eux-mêmes, ou plutôt ils se vantent de tous les maux. Leur front ne sait plus rougir. Le vice triomphe dans les places publiques ; et la vertu honteuse va se cacher. Ce n'est plus pour éviter les louanges qu'elle se cache, c'est pour se dérober à l'insulte, à la dérision. Je vois un autre vice encore plus affreux que ce vice brutal et impudent : c'est un vice hypocrite, qui veut faire le mal avec règle, et qui prend un air de sagesse pour autoriser la folie. Il appelle le mal bien, et le bien mal. Il s'érige en réformateur, et rit de la simplicité des enfants de Dieu. Il ne rejette pas l'évangile : mais sous prétexte d'éviter le zèle indiscret, il énerve l'évangile et anéantit la croix. Voilà l'iniquité qui croît sans mesure, et qui montera bientôt jusqu'à son comble. Quels discours viennent chaque jour frapper mes oreilles et déchirer mon cœur ! J'entends, j'entends qu'on se moque de la piété. La vérité souffre violence. Les foibles rougissent de l'évangile, comme du temps du paganisme. On insulte aux ames touchées, et on leur demande, comme à David : Où est votre Dieu ?

Qui êtes-vous, ô hommes profanes qui riez ainsi lorsque vous voyez un pécheur renouvelé en Jésus-Christ, qui va contre le torrent de toutes ses passions ? Quoi donc ! vous ne sauriez souffrir qu'on se déclare hautement pour le Dieu qui nous a créés ! Selon vous, c'est une foiblesse que de craindre sa justice éternelle et toute-puissante, et que de n'être pas ingrat à ses bontés. Selon vous, c'est une folie que de vivre selon la foi, dans l'espérance d'une vie éternellement bien-

heureuse. Qui êtes-vous donc, ô hommes qui vous jouez ainsi de la religion aussi-bien que des hommes qui la veulent suivre? Êtes-vous d'une autre religion? n'en croyez-vous aucune? Allez donc hors de nos églises, loin de nos mystères, vivre sans espérance, sans sauveur, sans Dieu; allez où votre désespoir impie et brutal vous va précipiter. Mais, hélas! qui pourroit le croire? vous êtes chrétiens, et vous avez promis de renoncer au monde et à ses pompes, de porter la croix avec Jésus-Christ et de mépriser tout ce qui se voit, pour aspirer à tout ce qu'on ne voit pas. Encore une fois, vous l'avez promis, vous n'oseriez nier votre promesse, vous n'oseriez renoncer au salut, vous tremblez quand la mort prochaine vous montre l'abîme qui s'ouvre à vos pieds! Malheureux! insensés! vous voulez qu'on vous croie sages, et vous traitez de fous ceux qui, espérant des biens auxquels vous ne prétendez pas renoncer, travaillent à s'en rendre dignes! O renversement du sens humain! ô folie monstrueuse! O démons, vous les possédez: ce n'est pas eux qui parlent; c'est vous qui blasphémez en eux. Il faudroit, mes frères, un autre Bernard pour ramener la vérité et la justice parmi les hommes: encore ne sais-je si cette impiété inconnue à son siècle, et si enracinée dans le nôtre, ne résisteroit pas à ses paroles et à ses miracles. Ne vous parle-t-il pas tous les jours par ses écrits et par les histoires du temps qui attestent tout ce qu'il a fait? Écoutons-le, mes frères.

Du moins, du moins en ce jour gardez-vous d'endurcir vos cœurs, ô mes enfants (c'est ainsi qu'il vous parle, et qu'il a droit de vous parler, lui qui a renouvelé votre nation dans la grace de l'évangile); ô mes

enfants, faudra-t-il donc que je m'élève contre vous au jugement de Dieu? La lumière que vos pères ont vue, et qui de génération en génération a rejailli jusque sur vous, ne servira-t-elle qu'à éclairer vos iniquités? Que n'ai-je point souffert pour vous présenter tous ensemble comme une seule vierge sans tache à l'époux sacré? Mais que vois-je au milieu de vous, ô mes enfants? Je vous ai offert la bénédiction, et vous l'avez rejetée : la malédiction viendra, elle viendra, et vous en serez inondés; elle distillera sur vos têtes goutte à goutte jusqu'à la fin. Non, je ne serai plus votre père, j'endurcirai mon cœur et mes entrailles pour vous rejeter à jamais; je vous méconnoîtrai, je rougirai de vous au temps de Jésus-Christ, je demanderai vengeance de mes paroles, ou plutôt de la sienne tant de fois méprisée.

Homme de Dieu, donné à la France et à toute l'église, que vos mains paternelles ne se lassent jamais de s'élever vers Dieu en notre faveur. Que nous restera-t-il, si le cœur même de notre père est irrité, et si l'instrument des miséricordes appelle contre nous les vengeances? O père! voyez notre désolation, voyez, et hâtez-vous; voyez, et fléchissez notre souverain juge; afin que, quand vous viendrez avec lui dans la gloire, vous puissiez nous présenter au pied de son trône comme vos enfants; que vous soyez suivi d'une troupe sainte qui marche les palmes à la main, et que nous recevions avec vous la couronne qui ne flétrit jamais. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE.

De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me.

Il a envoyé le feu d'en haut jusque dans mes os, et il m'a instruite. En Jérémie, chapitre premier.

C'est ainsi, mes frères, que parle Jérémie au nom de Jérusalem, pour exprimer tout ce que cette cité, devenue infidèle, ressent quand Dieu la frappe pour la convertir. Il dépeint un feu dévorant, mais un feu envoyé d'en haut, et que la main de Dieu même allume de veine en veine pour pénétrer jusqu'à la moelle des os; c'est par ce feu que Jérusalem doit être instruite et purifiée. Le voilà ce feu qui brûle sans consumer, et qui, loin de détruire l'ame, la renouvelle. Le voilà ce feu de douleur et d'amour tout ensemble; c'est lui que Jésus est venu apporter sur la terre : et que veut-il, sinon embraser tout l'univers? Thérèse, vous le sentez, il brûle votre cœur, et votre cœur lui-même devient une fournaise ardente. *De excelso misit ignem in ossibus meis.*

Considérons, mes frères, dans ce discours, ce que

le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Thérèse, et ce que le cœur enflammé de Thérèse a fait ensuite dans toute l'église. Au dedans, ce feu consume toute affection terrestre ; au dehors, il éclaire, il échauffe, il anime. Venez donc, vous tous, accourez à ce spectacle de la foi ; venez, et voyez d'abord le martyre intérieur de Thérèse ; puis admirez tout ce qu'elle fait dès qu'elle est morte à elle-même. Ainsi, vous apprendrez par son exemple, et à mourir à vous-mêmes par le recueillement, et à vous sacrifier courageusement à Dieu dans l'action. Voilà tout le sujet de ce discours.

O Sauveur, qui l'avez instruite en la brûlant de votre amour, brûlez nos cœurs, et nous serons instruits comme elle. Envoyez le feu de votre Esprit, et tout sera créé encore une fois, et vous renouvellerez la face de la terre. Que, de mes entrailles, la céleste flamme s'épanche sur ma langue, et de ma langue jusqu'au fond des cœurs. Marie, c'est la gloire de votre Fils que nous demandons, intercédez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Ce que Dieu prend plaisir à faire lui-même dans les ames qu'il a scellées de son sceau éternel, il prend aussi plaisir à le contempler, et il jouit de la beauté de son ouvrage. Il regarde avec complaisance sa grace, qui, comme dit saint Pierre, prend toutes les formes suivant les cœurs où il la fait couler. Elle n'a pas moins de variété que la nature dans tout ce qu'elle fait. Où trouverez-vous sur la terre deux hommes qui se ressemblent entièrement ? Les justes ne sont pas moins diffé-

rents entre eux que les visages des hommes ; et Dieu tire de ses trésors de miséricorde de quoi former chaque jour l'homme intérieur avec des traits nouveaux. Oh ! si nous pouvions voir cette variété de dons ! Nous les verrons un jour dans le sein du père qui en est la source. Cependant pour nous cacher nous-mêmes à nous-mêmes, Dieu enveloppe son ouvrage dans la nuit de la foi ; mais cet ouvrage de la grace ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature. Il s'en faut bien, mes frères ; ce n'est pas moi, c'est Thérèse qui fait cette belle remarque : il s'en faut bien que les ames croissent comme les corps. L'enfant n'est jamais un moment sans croître jusqu'à ce qu'il ait l'âge et la taille de l'homme parfait ; mais l'ame, encore tendre et naissante dans la piété, interrompt souvent son progrès ; c'est non seulement par la diminution de tous les désirs du vieil homme, mais souvent par l'anéantissement du péché même, que Dieu lui fait trouver dans l'humilité un plus solide accroissement.

Celle qui parle ainsi l'avoit senti, mes frères. Vous l'allez voir pendant vingt ans qui tombe et se relève ; qui tombe encore, et se relève enfin pour ne plus tomber. Vous allez voir un mélange incompréhensible de foiblesse et de grace, d'infidelité et d'attraits à la plus haute perfection. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit goûté le don céleste, la bonne parole, et la vertu du siècle futur. Il me semble que je l'entends lisant avec son jeune frère l'histoire des martyrs. A la vue de l'éternité où ils sont couronnés, elle s'écrie : Quoi ! toujours, toujours ! L'esprit du martyre souffle sur elle ; elle veut s'échapper pour aller chez les autres répandre son sang. O Thérèse ! vous êtes réservée

pour d'autres tourments, et l'amour sera plus fort que la mort même pour vous martyriser.

Retenue par ses parents, elle bâtissoit de ses propres mains, avec ce jeune frère, de petits ermitages. Ainsi cette douce image de la vie évangélique des anachorètes dans le désert la consoloit d'avoir perdu la gloire du martyre, et les jeux mêmes de son enfance faisoient déjà sentir en elle les prémices du Saint-Esprit. Qui ne croiroit, mes frères, qu'une ame si prévenue sera préservée de la contagion ? Non, non, elle ne le fut pas ; et c'est ici que commence le secret de Dieu. La mère de Thérèse, quoique modeste, lisoit les aventures fabuleuses, où l'amour profane, revêtu de ce que la générosité et la politesse mondaine ont d'éblouissant, fait oublier qu'il est ce vice détestable qui doit alarmer la pudeur. Le poison que la mère tenoit inconsidérément dans ses mains entra jusque dans le cœur de la fille; et les enchantements du mensonge lui firent perdre le pur goût de la vérité. O vous, qui voulez vous tromper vous-mêmes par des lectures contagieuses, apprenez par ce triste exemple que plus le mal est déguisé sous un voile qui en ôte l'horreur, plus il est à craindre. Fuyez, fuyez ce serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs.

A cette mère indiscrète succéda bientôt une parente vaine, qui acheva de gâter son cœur. La vanité, hélas ! quel ravage ne fit-elle pas sur toutes les vertus que la grace du baptême venoit de faire naître ! Est-ce donc là cette fille si enflammée de l'amour du martyre, et dont tout le sang, jusqu'à la dernière goutte, cherchoit à couler pour la foi ? maintenant la voilà pleine d'elle-même et des désirs du siècle. O Dieu patient ! ô Dieu

qui nous aimez, quoique nous rejetions votre amour, et lorsqu'ennemis de nous-mêmes aussi-bien que de notre bien, nous languissons loin de vous dans les liens du péché! ô Dieu! vous l'attendiez cette ame infidèle; et, par une insensible miséricorde, vous l'ameniez, les yeux fermés, comme par la main, chez un oncle plein de votre esprit. D'abord elle ne s'y engagea que par complaisance; car alors, éblouie par l'espérance d'un époux mortel, elle marchoit d'un pas présomptueux sur un sentier bordé de précipices. Là, elle prit, sans savoir ce qu'elle faisoit, vous seul le saviez, Seigneur, vous qui le lui faisiez faire; elle prit les épîtres de saint Jérôme; elle lut, et sentit la vérité; elle l'aima, et ne s'aima plus elle-même, et des torrents de larmes amères coulèrent de ses yeux.

Qu'est-ce qui vous trouble, Thérèse? de quoi pleurez-vous? Hélas! je pleure de n'avoir pas pleuré assez tôt, je m'afflige de ces déplorables plaisirs qui ont enivré mon cœur. Les ris du siècle me semblent une folie, et je dis à la joie: Pourquoi m'avez-vous trompée?

Pour se punir d'avoir trop aimé le monde, elle se condamne à ne le voir jamais. En un moment tous ses liens se brisent, et elle se jette dans un cloître. *Alors*, dit-elle, *je sentis tous mes os qui alloient se détacher les uns des autres, et j'étois comme une personne qui rend l'esprit. C'est que dans ce combat la nature étoit encore forte et mon amour foible.* N'importe; elle demeura immobile dans la maison de Dieu, et elle y prit l'habit. Tandis que tous les assistants admiroient sa joie et son courage, elle sentoit son ame nager dans l'amertume. *Apprenez donc*, continue-t-elle, *par mon exemple, à n'écouter jamais les craintes de la nature*

lâche, et à ne vous défier pas des bontés de Dieu quand il vous inspire quelque haut dessein.

Ce sacrifice si douloureux fut béni d'en haut, et la manne céleste coula sur elle dans le désert. A peine lisoit-elle deux lignes pour se nourrir de la parole céleste de la foi, que l'esprit, se saisissant d'elle, livroit ses sens et les puissances de son ame pour l'enlever hors de sa lecture.

Elle voyoit d'une vue fixe Jésus seul et Jésus crucifié. Sa mémoire se perdoit dans ce grand objet, son entendement ne pouvoit agir, et ne faisoit que s'étonner en présence de Dieu, abîme d'amour et de lumière; elle ne pouvoit ni rappeler ses idées, ni raisonner sur les mystères; nulle image sensible ne se présentoit ordinairement à elle, seulement elle aimoit, elle admiroit en silence : elle étoit suspendue, dit-elle, et comme hors d'elle-même.

O hommes dédaigneux et incrédules, qui osez tout mesurer à vos courtes spéculations; ô vous, qui corrompez les vérités mêmes que Dieu nous fait connoître, et qui blasphémez les mystères intérieurs que vous ignorez, taisez-vous, esprits impies et superbes; apprenez ici que nul ne peut sonder les profondeurs de l'esprit de Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu même.

A cette oraison éminente furent ajoutées les plus rudes croix. Plusieurs maladies mortelles vinrent fondre sur ce corps exténué; elle ressemble à l'homme de douleurs, et elle est écrasée comme lui dans l'infirmité. Pendant une paralysie de trois ans, où l'on croit à toute heure qu'elle va expirer, elle lit le commentaire de saint Grégoire sur le livre de Job, dont elle représente la patience, et dont elle souffre toutes les peines.

A ce coup, ne croiriez-vous pas que le vieil homme va succomber, et que la grace s'affermit déjà sur les ruines de la nature? Tremblez, ames foibles; tremblez encore une fois, mes frères. Thérèse ne s'élève si haut que pour faire une plus grande chute; et cet aigle qui fendoit les airs pour s'élever jusqu'aux nues, et dont le vol étoit si rapide, s'appesantit peu à peu vers la terre. D'abord ce n'est qu'une conversation innocente; mais la plus innocente conversation cesse de l'être dès qu'elle dissipe et qu'elle amollit; et une vierge, épouse du Sauveur, ne doit penser qu'à ce qui peut plaire à l'époux, pour être sainte de corps et d'esprit. O insensible engagement dans une vie lâche, qu'on craint toujours trop tard, combien êtes-vous plus à craindre que les vices les plus grossiers! Thérèse, qui dans sa ferveur ne pouvoit se résoudre à craindre, tombe dans un relâchement où elle n'ose plus espérer. Jusqu'à quand, ô vierge d'Israël, serez-vous errante et vagabonde loin de l'époux? Vous le fuyez, mais il vous poursuit par une secrète miséricorde. Vous voudriez pouvoir l'oublier; mais, avouez-le, il vous est dur de résister à sa patience et à son amour. Hélas! s'écrie-t-elle, mon plus cruel tourment étoit de sentir la grace de Dieu malgré mon infidélité, et de voir qu'au lieu de me rebuter, il m'attiroit encore pour confondre mon ingratitude. Je ne pouvois être en paix sans me recueillir, et j'avois honte de me recueillir, à cause du superflu et des amusements auxquels je tenois encore. Le voilà, mes frères, ce feu jaloux et vengeur que Dieu allume quelquefois dès cette vie; ce purgatoire intérieur de l'ame, qui la ronge, qui la persécute, et qui lui fait ressentir une ardeur si cuisante jusqu'à ce qu'il ait con-

sumé tout ce qui est terrestre. L'ame, dit-elle, est dans ce feu, sans savoir quelle en est l'origine, ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni comment l'éteindre, et c'est comme une espèce d'enfer.

En cet état, elle se croit indigne de prier; et quoiqu'elle conseille l'oraison à son père, elle n'ose plus y puiser elle-même la joie de son Dieu. Jusque-là, dans toutes ses fragilités, elle avoit dit au fond de son cœur: Béni soit Dieu, qui n'a ôté de moi ni sa miséricorde, ni mon oraison! Mais à ce coup l'esprit qui gémit dans les enfants de Dieu par des gémissements ineffables s'éteint en elle. Le voilà tombé cet astre qui brilloit au plus haut des cieux. Un an entier se passe sans qu'elle se rapproche de Dieu. O époux des ames, voici ce que vous avez dit par la bouche d'un de vos prophètes, et je ne puis le répéter sans tressaillir de joie : L'épouse qui, parmi les hommes, a abandonné son époux, reverra-t-elle encore son époux revenir à elle? Non, non, elle lui est infidèle, son cœur est corrompu. Et néanmoins, ajoutez-vous, Seigneur : O vierge d'Israël, ô mon épouse, quoique tu aies livré ton cœur aux créatures, quoique tu sois ingrate et infidèle, quoique je sois jaloux, reviens, et je te recevrai.

Thérèse lut les confessions de saint Augustin, où Dieu a donné, pour la suite de tous les siècles, une source inépuisable de consolations aux ames les plus pécheresses. Accourez-y avec Thérèse, vous tous qui sentez aujourd'hui la plaie de votre cœur. Augustin, tiré des profondeurs de l'abîme, ne peut néanmoins entièrement apaiser la crainte de Thérèse. L'exemple d'aucun saint, disoit-elle, ne doit me rassurer; car je ne puis en trouver aucun dont les infidélités aient été aussi

fréquentes que les miennes. Le voilà, mes frères, le fruit de ses chutes qui nous ont tant de fois étonnés. Vous le comprenez maintenant le conseil de Dieu, qui creuse dans le cœur de Thérèse cet abîme d'humiliation, pour y poser l'inébranlable fondement d'un édifice qui s'élèvera jusqu'au ciel au milieu des extases, où il ouvrira son sein à Thérèse, et où il se plaira aussi à lui découvrir la place qu'elle a méritée dans le gouffre de soufre et de feu.

Dix-huit ans s'étoient passés au milieu de sa solitude dans ce feu dévorant de la peine intérieure qui purifie l'ame en la détournant sans cesse contre elle-même. Mon cœur, dit-elle, étoit sans cesse déchiré. Aux craintes du dedans se joignirent les combats du dehors; les dons intérieurs augmentèrent en elle. De cette oraison simple où elle étoit déjà, Dieu l'enlève jusque dans la plus haute contemplation; elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'époux avec l'épouse; elle est toute à lui, il est tout à elle. Révélations, esprit de prophétie, visions sans aucune image sensible; ravissements, tourments délicieux, comme elle le dit elle-même, qui lui font jeter des cris mêlés de douleur et de joie, où l'esprit est enivré, et où le corps succombe, où Dieu lui-même est si présent, que l'ame épuisée et dévorée tombe en défaillance, ne pouvant sentir de près tant de majesté; en un mot, tous les dons surnaturels découlent sur elle. Ses directeurs d'abord se trompent. Voulant juger de ses forces pour la pratique des vertus par le degré de son oraison, et par le reste de foiblesse et d'imperfection que Dieu laissoit en elle pour l'humilier, ils concluent qu'elle est dans une illusion dangereuse, et ils veulent l'exorciser. Hélas! quel trou-

ble pour une ame appelée à la plus simple obéissance, et menée, comme Thérèse, par la voie de la crainte, lorsqu'elle sent son intérieur bouleversé par ses guides! J'étois, dit-elle, comme au milieu d'une rivière, prête à me noyer, sans espérance de secours. Elle ne sait plus ce qu'elle est ni ce qu'elle fait quand elle prie. Ce qui faisoit sa consolation depuis tant d'années fait sa peine la plus amère. Pour obéir, elle s'arrache à son attrait; mais elle y retombe, sans pouvoir ni en sortir ni se rassurer. Dans ce doute, elle sent les horreurs du désespoir, tout disparoît, tout l'effraie, tout lui est enlevé. Son Dieu même, en qui elle se reposoit si doucement, est devenu un songe pour elle. Dans sa douleur, elle s'écrie, comme Magdeleine : *Ils me l'ont enlevé, et je ne sais où ils l'ont mis.*

O vous, oints du Seigneur, ne cessez donc jamais d'apprendre, par la pratique de l'oraison, les plus profondes et les plus mystérieuses opérations de la grace, puisque vous en êtes les dispensateurs. Que n'en coûte-t-il pas aux ames que vous conduisez, lorsque la sécheresse de vos études curieuses et votre éloignement des voies intérieures vous font condamner tout ce qui n'entre point dans votre expérience! Heureuses les ames qui trouvent l'homme de Dieu, comme Thérèse trouva enfin les saints François de Borgia et Pierre d'Alcantara, qui lui aplanirent la voie par où elle marchoit! Jusqu'alors, dit-elle, j'avois plus de honte de déclarer mes révélations, que je n'en aurois eu de confesser les plus grands péchés. Et nous aussi, mes frères, aurons-nous honte de parler de ces révélations, dans un siècle où l'incrédulité prend le nom de sagesse? Rougirons-nous de dire à la louange de la grace ce qu'elle a

fait dans le cœur de Thérèse? Non, non, tais-toi, ô siècle, où ceux mêmes qui croient toutes les vérités de la religion se piquent de rejeter sans examen, comme fables, toutes les merveilles que Dieu opère dans ses saints. Je sais qu'il faut éprouver les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu. A Dieu ne plaise que j'autorise une vaine crédulité pour de creuses visions! mais à Dieu ne plaise que j'hésite dans la foi quand Dieu se veut faire sentir! Celui qui répandoit d'en haut, comme par torrents, les dons miraculeux sur les premiers fidèles, n'a-t-il pas promis de répandre son esprit sur toute chair? n'a-t-il pas dit : *Sur mes serviteurs et sur mes servantes?* Quoique les derniers temps ne soient pas aussi dignes que les premiers de ces célestes communications, faudra-t-il les croire impossibles? La source en est-elle tarie? Le ciel est-il fermé pour nous? N'est-ce pas même l'indignité de ces derniers temps qui rend ces graces plus nécessaires, pour allumer la foi et la charité presque éteintes?

N'est-ce pas après ces siècles d'obscurcissement que Dieu, pour ne se laisser jamais lui-même sans témoignage, doit ramener enfin sur la terre les merveilles des anciens jours? Hé! où en est-on, si on n'ose plus dans l'assemblée des enfants de Dieu publier les dons de leur père? Pourquoi ce ris dédaigneux, hommes de peu de foi, quand on vous raconte ce que la main de Dieu a fait? Malheur à cette sagesse charnelle qui nous empêche de goûter ce qui est de l'Esprit Saint! Mais que dis-je? Notre raison est aussi foible que notre foi même. N'y a-t-il donc qu'à refuser de croire, pour s'ériger en esprit fort? N'est-on pas aussi foible et aussi aveugle en ne pouvant croire ce qui est, qu'en suppo-

sant ce qui n'est pas? Le seul mot de miracle et de révélation vous choque, ô foibles esprits qui ne savez pas encore combien Dieu est grand, et combien il aime à se communiquer aux simples avec simplicité! devenez simples, devenez petits, devenez enfants; abaissez, abaissez-vous, ames hautaines, si vous voulez entrer au royaume de Dieu. Cependant taisez-vous; et loin de douter des graces que Thérèse a reçues en nos jours, pensez sérieusement à faire qu'elles rejaillissent jusque sur vous.

Si votre fragilité vous décourage, si vous êtes tentés de désespoir à cause de l'abus de tant de graces méprisées; jetez les yeux sur cet exemple consolant, sur Thérèse tant de fois infidèle, et qui tant de fois a contristé le Saint-Esprit. Si votre cœur est partagé entre Dieu et le monde, regardez encore Thérèse, qui sentit si long-temps en elle le même partage. Qui cherchez-vous dans ce partage de vos affections? Vous craignez, avouez-le de bonne foi, une vie triste et malheureuse en vous donnant sans réserve à Dieu. O hommes tardifs et pesants de cœur pour croire les mystères de Dieu! hé! ne voyez-vous pas, et ne sentez-vous pas que c'est ce partage même, cette réserve des joies mondaines, qui vous ôte la paix, et qui commence dès cette vie votre éternel malheur?

Ainsi vous prenez pour remède le poison même. Malheureux, et dignes de l'être, vous ne goûtez librement ni les plaisirs de la terre, ni les consolations d'en haut. Rebutés de Dieu et du monde, et déchirés tout ensemble par vos passions et par vos remords; portant en esclaves le joug rigoureux de la loi divine, sans l'adoucissement de l'amour; en proie à la tyrannie du

siècle et à la crainte des jugements éternels de Dieu : lâches, vous soupirez dans votre esclavage, et vous craindriez de le rompre ! vous savez où est la source du vrai bonheur, et vous n'osez vous y plonger ! Ah ! insensés ? que faites-vous ? quel jugement pend sur votre tête ? Qui me donnera des paroles pour l'exprimer ? Il me semble que j'entends celles de Thérèse qui vous parle, et qui vous dit encore ce qu'elle disoit après que Dieu lui eut montré les peines éternelles : Que ne pouvez-vous, s'écrioit-elle, verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, pour faire entendre au monde son aveuglement !

Elle avoit passé, mes frères, environ vingt ans dans ce partage et dans ce trouble où vous vivez ; jamais personne ne sut mieux qu'elle ce qu'il en coûte pour vouloir être encore à soi et aux créatures, quand Dieu nous veut sans réserve à lui. Ici je ne parle point pour Dieu, écoutez-moi, je ne parle que pour vous-mêmes, et pour vous-mêmes, non par rapport à la vie future, mais par rapport à la présente. Voulez-vous être heureux, et l'être dès-à-présent ? Ne ménagez rien, ne craignez pas de trop donner en donnant tout ; jetez-vous, les yeux fermés, entre les bras du père des miséricordes et du Dieu de toute consolation ; plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous.

Oh ! si vous compreniez combien il est doux de le goûter, quand on ne veut plus goûter que lui seul, vous jouiriez du centuple promis de cette vie ; votre paix couleroit comme un fleuve, et votre justice seroit profonde comme les abîmes de la mer. Thérèse, qui avoit été si long-temps malheureuse comme vous, tandis qu'elle vouloit encore quelque bonheur sensible ici-

bas, commence à être dans la paix et dans a l berté, dès qu'elle achève de se perdre en Dieu. Hâtons-nous, mes frères, hâtons-nous de la considérer dans ce second état de vie, où étant morte à elle-même intérieurement, elle fait au dehors de si grandes œuvres.

SECOND POINT.

Pour bien comprendre la différence de ces deux états, dont l'un est un état de peine intérieure qui purifie Thérèse, et l'autre, un état de paix où elle est intimement unie avec Dieu : rappelez, mes frères, ce qu'elle dit de ce feu qui ronge l'ame infidèle : « On « ne sait ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni com- « ment l'éteindre ; et c'est une espèce d'enfer. » Puis ajoutez ce qu'elle ajoute : « Il y a un autre feu si doux, « qu'on craint toujours qu'il ne s'éteigne. Les larmes, « loin de l'éteindre, ne servent qu'à l'allumer de plus « en plus. Le premier feu est un amour naissant et « mêlé de crainte, qui applique l'ame à elle-même mal- « gré elle-même ; il force l'ame à se voir toujours dans « toute sa laideur : il fait qu'elle retombe toujours sur « elle-même, qu'elle devient son propre supplice, et « qu'à force de se voir elle s'arrache enfin à toute « complaisance propre. Le second feu est le pur amour, « dont la flamme éclaire et anime sans consumer. Le « pur amour, au contraire de l'autre, pousse sans cesse « l'ame hors d'elle-même dans le sein de Dieu. L'amante, « sentant son cœur blessé par ce trait de feu, court « dans toutes les places publiques, où elle dit à tous « ceux qu'elle trouve, *N'avez-vous point vu mon* « *époux ?* Elle sent au fond de ses entrailles cette flamme

« que sentoit Jérémie ; elle ne peut ni la supporter, ni « la renfermer au dedans d'elle-même ; il faut qu'elle « s'exhale et qu'elle éclate : et c'est alors qu'elle conçoit « les plus hauts desseins. »

Dieu met au cœur de Thérèse le désir de la réforme de son ordre selon la règle primitive, sans mitigation, et selon les statuts du cardinal Hugues de Sainte-Sabine, confirmés par le pape Innocent IV. La réforme d'un ordre ancien, combien, mes frères, est-elle plus difficile que la fondation même d'un ordre nouveau ! Il n'est pas question de semer, d'arroser, de faire croître les jeunes plantes encore tendres ; il s'agit de plier les tiges dures et tortueuses des grands arbres. Elle soutient tout à la fois les contradictions et des supérieures de l'ordre, et de ses propres directeurs, et des évêques, et des magistrats de toutes les villes. Quelle est donc cette fille que rien ne peut décourager ? C'est, dit-elle, une pauvre carmélite chargée de patentes, et pleine de bons désirs. Sans appui, sans maison, sans argent, elle passe de tous côtés pour une insensée. En effet, elle doit paroître telle aux yeux des sages de la terre, et il n'y a que l'inspiration qui la puisse justifier. Mais le monde, vous le savez, mes frères, ne peut ni recevoir ni reconnoître l'esprit dont elle est animée. Cet esprit qui la pousse tend également à établir l'œuvre par elle, et à se servir de l'œuvre pour la crucifier. D'abord rien ne lui paroît difficile ; et Dieu lui fait sentir une telle certitude pour le succès, qu'elle espère contre toute espérance, et qu'elle commence par des engagements. Mais à peine est-elle engagée, que Dieu se retire. Le ciel si pur et si serein pour elle s'obscurcit tout à coup ; elle ne voit plus autour d'elle que nuages,

qu'éclairs, que renversements causés par l'orage. Mais immobile comme la montagne sainte de Sion, elle oppose un front tranquille à tous les coups de la tempête. La voyez-vous, mes frères, qui marche de ville en ville, dans une rude voiture, presque toujours accablée de maladies, dans les rigueurs des saisons, et parmi des accidents périlleux? On ne peut lire l'histoire de ses fondations, qu'elle a écrite si naïvement et avec tant de vivacité, sans se représenter les travaux, les fatigues et les dangers des apôtres pour planter la foi.

Entrant dans les villes, après tant de peines, semblable au fils de l'homme, elle n'y trouve pas où reposer sa tête. N'importe, elle se couche sur la paille, couverte de son manteau; elle espère en silence, et son espérance n'est jamais confondue. Quand Dieu ouvre les cœurs des habitants des villes pour lui donner quelques secours, elle dit à ses filles : On nous ravit la pauvreté qui étoit notre trésor. Hélas! lui répondent ses filles, étonnées de cette diminution de pauvreté qui leur paroît déjà une abondance, nous ne sommes plus pauvres!

A ce propos, mes frères, écoutez-la elle-même qui se rend avec simplicité un grand témoignage : « Dieu « m'est témoin, dit-elle, que je n'ai jamais refusé au- « cune fille, faute de biens : le grand nombre de pau- « vres que j'ai reçues en est la preuve; les pauvres « même qui s'y présentoient me donnoient plus de « joie que les riches. Si nous avons eu ce désintéres- « sement quand nous n'avions ni maisons ni argent; « que devons-nous faire maintenant que nous avons de « quoi vivre? O mes filles, dit-elle enfin, c'est par tant

« de pauvreté et de travaux que nous avons procuré « ce repos dont vous jouissez. »

Ces travaux furent sans relâche pendant le reste de sa vie. Trente-deux monastères dans les principales villes d'Espagne ont été l'ouvrage de ses mains, qu'elle a eu la joie de voir avant de mourir; et le roi Philippe II, admirant ses vertus, recevoit avec respect les lettres qu'elle lui écrivoit pour l'engager à protéger son ordre.

Voilà, mes frères, ce que la sagesse mondaine, à qui l'esprit évangélique paroît une folie, n'auroit osé penser. Voilà ce que les richesses mêmes des grands de la terre n'auroient pu faire. Thérèse marchant de ville en ville, la croix en main pour toute possession et pour tout appui, l'a accompli aux yeux de ces faux sages, pour les confondre par ses bienheureuses folies.

Mais étoient-ce là des communautés formées à la hâte, et composées sans choix? Non, non, c'étoient les anges de la terre, qui ne tenoient rien d'ici-bas; des vierges de corps et d'esprit, qui suivoient l'agneau partout où il va, jusque dans les plus âpres sentiers de la pénitence. Leur ferveur ajouta même plusieurs pratiques à la sévérité de leur règle. Les dons surnaturels étoient fréquents dans toutes ses maisons; croyez Thérèse même qui nous l'assure. Quoiqu'elle fût si expérimentée dans la perfection, et si jalouse de celle de ses filles, on la voit, dans ses écrits, toujours étonnée de leurs oraisons et de leurs vertus.

Ici les hommes, sans rougir, marchent humblement sur les traces des filles. Je les vois, les Antoine de Jésus, les Jean de la Croix, ces hommes dont le ciel avoit enrichi l'Espagne au siècle passé; je les vois de-

venir enfants aux pieds de Thérèse leur mère. C'est elle qui les conduit comme par la main pour la réforme de leur ordre, et ils recueillent dans leur sein enflammé les paroles de sagesse qui découlent de sa bouche. D'une source si pure, les ruisseaux de grace s'épanchent dans toute l'église ; de l'Espagne ils vont inonder les autres royaumes. O église de France, dès le commencement de ce siècle on vous voit soupirer après cette nouvelle bénédiction, et vous en voyez, comme anges du Seigneur, traverser les Pyrénées pour nous apporter ce trésor! Heureux ceux à qui nous devons les filles de Thérèse! Heureuses tant de villes où la puissante main de Dieu les a multipliées! Soyez à jamais, ô filles d'une telle mère, la bonne odeur de Jésus-Christ et la consolation de toute l'église! Et vous, ô grand monastère, féconde tige, qui avez poussé tant de rejetons pour orner notre terre, et pour y faire fleurir toutes les vertus, soyez d'âge en âge, de siècle en siècle, la gloire d'Israël et la joie des enfants de Dieu. Que les temps qui ruinent les plus solides ouvrages ne fassent que vous rendre plus vénérables; que vous portiez dans votre sein, comme dans un asile sacré, les ames tendres qui viennent s'y réfugier, et que vous couvriez encore de votre ombre tout ce qui espère en Dieu autour de vous. Que vos oraisons nourries encore par le jeûne, pour parler comme Tertullien, soient comme un encens qui monte sans cesse jusqu'au trône de la grace. Que la mortification de tous les sens facilite ici le recueillement; ou plutôt que le recueillement et la sévère jalousie de l'ame contre elle-même pour se réserver toute à l'époux, fasse la vraie mortification.

Peuple fidèle, qui m'écoutez, ce n'est plus moi qui

dois vous parler de Thérèse ; il faut que je me taise, et que ses œuvres seules la louent. Jugez d'elle par ce qu'elle a fait et que Dieu met aujourd'hui au milieu de vous. Les voilà les filles de Thérèse, elles gémissent pour tous les pécheurs qui ne gémissent pas, et ce sont elles qui arrêtent la vengeance prête à éclater. Elles n'ont plus d'yeux pour le monde, et le monde n'en a plus pour elles. Leurs bouches ne s'ouvrent plus qu'aux sacrés cantiques ; et hors des heures des louanges, toute chair est ici en silence devant le Seigneur. Les corps tendres et délicats y portent jusque dans l'extrême vieillesse, avec le cilice, le poids du travail.

Ici ma foi est consolée ; ici on voit une noble simplicité, une pauvreté libérale, une pénitence gaie et adoucie par l'onction de l'amour de Dieu. Seigneur, qui avez assemblé vos épouses sur la montagne, pour faire couler au milieu d'elles un fleuve de paix, tenez-les recueillies sous l'ombre de vos ailes ; montrez au monde vaincu celles qui l'ont foulé aux pieds. Hélas ! ne frappez point la terre, tandis que vous y trouverez encore ce précieux reste de votre élection.

Mais plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais ces livres si simples, si vifs, si naturels, qu'en les lisant on oublie qu'on lit, et qu'on s'imagine entendre Thérèse elle-même ! Oh ! qu'ils sont doux ces tendres et sages écrits, où mon ame a goûté la manne cachée ! Quelle naïveté, mes frères, quand elle raconte les faits ! Ce n'est pas une histoire, c'est un tableau. Quelle force pour exprimer ses divers états ! Je suis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme à saint Paul, pour dire tout ce qu'elle sent. Quelle foi vive ! Les cieux lui sont ouverts, rien ne l'étonne, et elle parle aussi fami-

lièrement des plus hautes révélations que des choses les plus communes. Assujettie par l'obéissance, elle parle sans cesse d'elle, et des sublimes dons qu'elle a reçus, sans affectation, sans complaisance, sans réflexions sur elle-même : grande ame qui se compte pour rien, et qui, ne voyant plus que Dieu seul en tous, se livre sans crainte elle-même à l'instruction d'autrui. O livres si chers à tous ceux qui servent Dieu dans l'oraison, et si magnifiquement loués par la bouche de toute l'église, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes! Loin, loin, esprits superbes et curieux, qui ne lisez ces livres que pour tenter Dieu, et pour vous scandaliser de ses graces! Où êtes-vous, ames simples et recueillies, à qui ils appartiennent? Mais que vois-je, que vois-je de tous côtés, mes frères, sinon des chrétiens aliénés de la voie de Dieu? L'esprit de prière n'est plus sur la terre. Où est-ce que nous le trouverons? Sera-ce dans ces hommes si pleins d'eux-mêmes et du monde, qu'il sont toujours vides de Dieu? Quel est donc, mes frères, le grand péché qui est la source de tous les autres, et qui couvre la face de la terre d'un déluge de maux? Vous me direz, c'est l'impureté, c'est l'avarice, c'est l'ambition. Non, non, mes frères; c'est la dissipation seule qui produit ces crimes et tous les autres. Il n'y a plus d'homme sur la terre, qui pense, retiré en lui-même au fond de son cœur. Non, non, il n'y en a plus. Tous pensent selon que la vanité égare leurs pensées; tous pensent hors d'eux-mêmes, et le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Quelques-uns s'appliquent à regler leurs mœurs; mais c'est commencer l'ouvrage par le dehors; mais c'est couper les branches du vice, et laisser la tige

qui repousse toujours. Voulez-vous couper la racine? rentrez au dedans de vous-mêmes, réglez vos pensées et vos affections, bientôt vos mœurs se règleront comme d'elles-mêmes. Attaquez cette dissipation qui ne sauroit être innocente, puisqu'elle ouvre votre cœur, comme une place démantelée, à toutes les attaques de l'ennemi.

Ne me dites pas : Je récite des prières. Est-ce le sacrifice de votre cœur, ou celui de vos lèvres que Dieu demande? O Juifs, qui portez indignement le nom de chrétiens! si la prière intérieure ne se joint aux paroles que vous prononcez, votre prière est superstitieuse, et vous n'êtes point adorateurs en esprit et en vérité. Vous ne priez pas, mais vous récitez des prières, comme dit saint Augustin : voulez-vous que Dieu vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes?

Oserez-vous alléguer vos occupations pour vous dispenser de prier? Malheureux, qui oubliez ainsi l'unique nécessaire pour courir après des fantômes, les faux biens que vous cherchez s'enfuient, la mort s'avance. Direz-vous donc aussi au Dieu vivant, dans les mains de qui vous allez tomber : Je n'ai pu penser ni à votre gloire ni à mon salut, parceque je leur ai préféré les songes inquiets de ma vie? Et ne savez-vous pas, ô hommes insensés et ennemis de vous-mêmes, que c'est par le recueillement que l'on se met en état d'agir avec plus de sagesse et de bénédiction? Les heures que vous réservez à la prière seront les plus utilement employées, même pour le succès de vos affaires temporelles. Encore une fois, qui est-ce qui vous empêche de prier? Avouez-le, ce n'est pas le travail pour le nécessaire, c'est l'inquiétude pour le superflu, c'est la vanité pour des amusements.

Je vous entends, vous vous plaignez de votre sécheresse intérieure. Retranchez-en la source, quittez les vaines consolations qui vous rendent indignes de goûter celles de la foi. Vous vous trouvez vides de Dieu dans l'oraison, faut-il s'en étonner? Qu'avez vous fait, qu'avez-vous souffert pour vous en remplir? Combien de fois, dit saint Augustin, l'avez-vous fait attendre? Combien de fois l'avez-vous rebuté lorsqu'il frappoit amoureusement à la porte de votre cœur! N'est-il pas juste qu'à la fin il vous fasse attendre, et que vous vous humiliiez sous sa main? Mais, direz-vous, j'ai des distractions perpétuelles. Hé bien, si votre imagination est distraite, que votre volonté ne le soit pas Quand vous apercevrez la distraction, laissez-la tomber d'elle-même sans la combattre directement, tournez-vous doucement vers Dieu sans vous décourager jamais. Soutenez, soutenez, comme dit l'écriture, les longues attentes de Dieu, qui viendra enfin. Arrêtez votre esprit par le secours d'un livre, si vous en avez encore besoin. Ainsi attendez Dieu en paix, et sa miséricorde luira enfin sur vous. Oh! si vous aviez le courage d'imiter Thérèse! mais moi-même je n'ai pas le courage de vous proposer son exemple, tant votre lâcheté me rebute! Elle ne demanda jamais à Dieu qu'une seule fois en sa vie le goût et la consolation sensible dans l'oraison. A peine l'eut-elle fait, que son cœur le lui reprocha, et qu'elle en eut honte. C'est qu'elle savoit qu'il s'agit dans la vie intérieure, non d'imaginer, non de sentir, non de penser beaucoup, mais de beaucoup aimer. L'union avec Dieu consiste, dit-elle, non dans les ravissements, mais dans la conformité sans réserve à la souveraine volonté de Dieu; non dans les trans-

ports délicieux, mais dans la mort à toute volonté propre.

O combien d'ames s'égarent dans l'oraison, parce-qu'elles se cherchent elles-mêmes en croyant chercher Dieu, et que prenant ses dons pour lui-même, elles se les approprient : ames mercenaires, qui ne cherchent Dieu qu'autant qu'il est doux, et qui ne peuvent veiller une heure en amertume avec Jésus agonisant! Elles ne cherchent dans l'oraison que le charme des sens, que la ferveur de l'imagination, que les images magnifiques, que les tendres sentiments, que les hautes pensées : aveugles, qui prennent le charme grossier pour Dieu, et qui croient que Dieu leur échappe quand ce beau fantôme s'évanouit : aveugles, qui ne voient pas quelle est la vraie et simple oraison, que Tertullien marque en disant : Nous prions seulement de cœur. Où sont ceux que Dieu mène par le pur amour et par la pure foi, qui croient sans voir, qui aiment sans se soucier de sentir, et à qui Dieu seul suffit également dans tous les changements intérieurs? Où sont-elles ces ames plus grandes que le monde entier, et dont le monde n'est pas digne? Dieu les voit, Dieu les voit, mes frères; et je le prie de vous donner des yeux illuminés du cœur pour être dignes de les voir aussi.

Thérèse, qui avez prié sur la terre pour les pécheurs avec une si tendre compassion; votre charité, loin de s'éteindre, ne mourra jamais dans le sein de Dieu. Remettez donc devant ses yeux, en notre faveur, les soupirs et les larmes que l'iniquité d'ici-bas vous a tant de fois arrachés. Vous ne pouvez plus, dans la gloire, pleurer sur nos misères; mais vous pouvez nous obtenir la grace de pleurer sur nous-mêmes. En attendant que

vous nous obteniez des vertus, du moins obtenez-nous des larmes. Pleurer, frapper nos poitrines, nous prosterner contre terre à la face de notre Dieu, sera notre consolation. Envoyez-le, Seigneur, cet esprit de contrition et de prière, envoyez-le sur vos enfants. C'est Thérèse qui vous le demande avec nous; Thérèse, des entrailles de qui vous avez fait couler des fleuves d'eau vive sur les hommes des derniers temps. Nous en sommes altérés, Seigneur; c'est notre soif qui parle pour nous; c'est Thérèse elle-même, animée de votre gloire, qui joint ses vœux aux nôtres. Faites donc, ô mon Dieu: et ne tardez pas; formez vous-même dans vos enfants ce cri si tendre et si touchant! O Père! ô Père! Demandez vous-même à vous-même, demandez en nous et pour nous; afin que notre prière ne soit qu'amour, et que nous passions enfin, de cet amour de foi, en l'amour de l'éternelle jouissance. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA PROFESSION RELIGIEUSE

D'UNE NOUVELLE CONVERTIE.

Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.

O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je vous raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame.
Ps. LXV. 16.

L'EUSSIEZ-VOUS cru, ma chère sœur, que l'époux des vierges vous attendoit dans cette solitude dès les jours de l'éternité? C'étoit donc là ce qu'il vouloit de vous, lorsqu'il tiroit tant de profonds gémissements de votre cœur, et que vous ne saviez pas encore vous même pourquoi vous gémissiez! O mystère de grace! ô voies de Dieu dans le cœur de l'homme, inconnues à l'homme même! ô Dieu abîme de sagesse et d'amour!

Fille chrétienne, élevez votre voix; appelez à ce spectacle les hommes et les anges. Dites dans un humble transport: O vous tous qui craignez le Seigneur, hâtez-vous de venir: vous me verrez, et vous verrez la grace en moi. Peuples, assemblez-vous, accourez en foule,

que les extrémités de la terre l'entendent, que toute chair abaisse et tressaille : car il a regardé la bassesse de sa servante, et il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant. Enfants de Dieu, rendez gloire à son œuvre. Que la terre et les cieux soient pleins de son nom : que tout en retentisse jusqu'au fond de l'abîme : que tout s'unisse à moi pour chanter le tendre cantique, le cantique toujours nouveau des éternelles miséricordes. *Venite, audite*, etc.

Découvrons donc, ma chère sœur, dans les deux parties de ce discours, non à votre gloire, mais à celle de Jésus-Christ, ce qu'il a opéré dans votre conversion, et ce qu'il a préparé dans votre sacrifice. Par l'un vous instruirez le monde des richesses de la grace ; par l'autre vous serez instruite vous-même de ce que la grace doit achever en vous dans la solitude. Voilà tout le sujet de ce discours.

O esprit, ô flamme céleste, qui allez embraser la victime, soyez vous-même dans ma bouche une langue de feu. Que toutes mes paroles, comme autant de flèches ardentes, percent et enflamment les cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, c'est ici la louange de votre grace. Marie, mère des vierges, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

J'ADORE souvent en tremblant, mes frères, ce jugement qui est un abîme, ce profond conseil par lequel Dieu permet que tant d'enfants soient livrés à l'erreur. Quoi ! cet âge si tendre, si simple, si innocent, suce avec le lait le poison ; et les parents que Dieu lui choisit,

par leur tendresse aveugle causent son malheur. Faut-il que sa docilité même le rende coupable ! ô Dieu ! vous êtes pourtant juste. Nous savons par vous-même que vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait; que vous êtes le Sauveur de tous ; que toutes vos voies sont vérité et miséricorde : à vous seul louange dans votre secret ; à nous le silence, le tremblement et l'adoration. Mais sans pénétrer trop avant, mes frères, concluons, avec saint Augustin, que Dieu voit dans un cœur une malignité subtile que nos yeux, trop accoutumés à une corruption plus grossière, souvent ne découvrent pas. Il voit l'orgueil naissant qui abuse déjà des prémices de la raison, et qui mérite qu'un tourbillon de ténèbres vienne la confondre ; l'abus des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la santé, des graces du corps, et même de l'esprit. C'est la vanité qui abuse des choses presque aussi vaines qu'elle. Mais abuser de la raison dans le point essentiel de la religion, c'est résister au Saint-Esprit, c'est l'éteindre, c'est lui faire injure, c'est tourner le plus grand don de Dieu contre Dieu même.

Jeune créature, flattée et éblouie de vos propres rayons, ce que le monde admire en vous est ce que Dieu déteste. Sous ces jeux innocents de l'enfance se déploie déja un sérieux funeste, une raison foible qui se croit forte, une présomption que rien n'arrête et qui s'élève au-dessus de tout, un amour forcené de soi-même, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Voilà ce que Dieu juste frappe d'aveuglement.

Erreur d'une ame enivrée d'elle-même, bientôt suivie par mille autres erreurs ! La voyez-vous qui court après les idoles de son invention ? Ne croyez pas qu'elle soit

docile, du moins elle ne l'est qu'à la flatterie. On lui dit : Lisez les écritures, jugez par vous-même, préférez votre persuasion à toute autorité visible ; vous entendrez mieux le texte que l'église entière, de qui vous tenez et les sacrements et l'écriture même ; le Saint-Esprit ne manquera pas de vous inspirer par son témoignage intérieur ; vos yeux s'ouvriront ; et en lisant avec cet esprit la parole divine, vous serez comme une divinité. On le lui dit, et elle ne rougit point de le croire. Prêter l'oreille à ces paroles empoisonnées du serpent, est-ce docilité? Non, c'est présomption ; car ce n'est pas déférer à l'autorité, c'est au contraire fouler aux pieds la plus grande autorité que la Providence ait mise sous le ciel, pour s'ériger dans son propre cœur un tribunal suprême. Voilà, mes frères, le premier coup qui a donné la mort à cette jeunesse, d'ailleurs si innocente et si digne de compassion; voilà le frein d'erreur que Dieu dans sa colère permet qui soit dans la bouche des hommes superbes, pour les précipiter dans le mensonge.

Telle fut, ma chère sœur, cette première démarche qui vous égara des anciennes voies, et qui mit insensiblement un mur entre vous et la vérité. Jusque-là tout étoit catholique en vous ; tout, jusqu'à cette soumission même si simple que vous aviez pour les faux pasteurs. Votre baptême, quoique administré hors de l'enceinte de l'unité par des mains révoltées, étoit pourtant l'unique baptême qui par-tout où il se trouve appartient à l'église unique, et qui tient sa vertu non de la disposition du ministre, mais de la promesse immuable de Jésus-Christ. Vous fîtes même dans l'unité tout ce que vous fîtes sans vouloir la rompre ; vous ne commençâtes à être

véritablement protestante qu'au moment fatal où vous dîtes dans votre cœur en pleine liberté : Oui je confirme la séparation de mes pères ; et en lisant les écritures, je juge que l'église d'où nous sommes sortis ne les entend pas.

A cette parole si dure et si hautaine, c'en est fait ; l'esprit qui ne repose que sur les doux et humbles de cœur se retire ; le lien fraternel se rompt ; la charité s'éteint ; la nuit entre de toutes parts ; l'autorité si claire dans l'évangile pour prévenir les plus subtiles distinctions, si nécessaire pour soutenir les foibles, pour arrêter les forts, pour tenir tout dans l'unité ; cette autorité sans laquelle la Providence se manqueroit à elle même pour l'instruction des simples et des ignorants, ne paroît plus qu'une tyrannie. Quels maux affreux viennent de cette source ! Confiance téméraire en l'élection divine, inspirée à chaque particulier, au préjudice de la crainte et du tremblement avec lequel on doit opérer son salut : mépris de l'antiquité, lors même qu'on fait semblant de la suivre : audace effrénée qui traite les pères d'esprits crédules et superstitieux, d'introducteurs de l'antechrist : parole du Sauveur qui devoit être un lien d'éternelle concorde, devenue le jouet d'une vaine subtilité dans ces disputes scandaleuses : divins oracles livrés aux visions et aux songes impies de toutes les sectes qui se multiplient à l'infini, et qui s'entredéchirent cruellement. O ma bouche, n'achevez pas.

Voilà ce que la réforme enfante dans le nord depuis le dernier siècle, fruits par lesquels on doit juger de l'arbre. Quel remède à ces maux ? Sera-ce l'écriture, mes frères ? Hé ! c'est elle dont on abuse. Semblable

à Dieu même qui l'a inspirée, bien loin d'instruire les superbes, elle leur résiste, et elle ne donne la vérité qu'aux humbles. Aussi les protestants sont-ils contraints d'avouer que l'écriture, même pour les points fondamentaux, n'est pas claire sans grace, c'est-à-dire qu'elle ne l'est que pour les humbles qui ont seuls l'esprit de Dieu.

Ainsi, vous le voyez, mes frères, toute la certitude de leur foi et de leur intelligence des écritures n'est fondée que sur la certitude de leur humilité. Étrange certitude! car qu'y a-t-il de plus superbe que de se croire humble? Où sont-ils ces petits à qui les mystères sont révélés, pendant qu'ils sont cachés aux grands et aux sages du siècle? Peut-on appeler les protestants petits, eux qui sont, par leurs principes, dans la nécessité de se croire humbles et pleins du Saint-Esprit! eux qui par conséquent sont si grands à leurs propres yeux! eux qui ne craignent point de se tromper en expliquant les écritures, quoiqu'ils assurent que l'église entière s'y est trompée pendant tant de siècles!

Remarquez encore, mes frères, que ce n'est pas précisément la parole de Dieu, mais leur propre explication, qui est le fondement de leur foi : car il n'est pas question du texte, dont tous conviennent également comme de la règle suprême, mais du vrai sens qu'il faut trouver, et ce vrai sens, chacun d'eux s'en assure par son propre discernement, qui est ainsi l'unique appui de sa foi, comme s'il avoit personnellement l'infaillibilité qu'il ôte à l'église.

O profondeur, s'écrie saint Augustin sur sa propre expérience dans sa conversion! ô livres inaccessibles à l'orgueil des sages du siècle! vous êtes le glaive à deux

tranchants ; vous répandez une lumière vivifiante ; mais aussi de vous sortent les ténèbres vengeresses. Pendant que les petits tremblent dans le sein de leur mère, se défiant de tout par l'humilité, les sages, par l'orgueil, tournent tout en poison. Je vois des chrétiens qui, comme les Juifs, se croyant dès le ventre de leur mère la race sainte, les héritiers de l'alliance, les interprètes des oracles, vous lisent toujours avec un voile sur le cœur. Ils disent sans cesse, l'écriture, l'écriture, l'écriture ! comme les Juifs disoient, le temple, le temple, le temple ! Mais l'esprit de l'écriture, qui seul peut vivifier, et qui n'est promis qu'au corps de l'église, les a quittés quand ils l'ont quitté, et la lettre les tue.

Ainsi, ma chère sœur, la lumière luisoit en vous au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne la comprenoient point. La coutume, qui peut toujours plus qu'on ne croit sur ceux mêmes qui auroient honte de lui céder; la confiance en vos ministres, qui, sous une apparence de liberté, tenoient tous les esprits assujettis aux finales résolutions de leurs synodes nationaux ; les liens de la chair et du sang, ah ! tristes liens ! liens que je ne puis nommer sans faire saigner la plus douloureuse plaie de votre cœur ; enfin une haine héréditaire de l'église, haine qui au seul nom de Rome soulevoit vos entrailles, et se nourrissoit jusque dans la moelle de vos os, ne vous laissoient pas à vous-même. Vous écoutiez, non pour examiner, mais pour répondre. Un silence nonchalant, ou un ris dédaigneux, ou une réponse subtile, repoussoit les raisons dont vous ne sentiez pas encore la force. Mais pour celles qui vous accabloient, que faisoient-elles, ma chère sœur ? Je ne

craindrai pas de le dire : car je sais quelle joie je donnerai à votre cœur en racontant avec vos misères les célestes miséricordes. Rappelons donc ces larmes d'un orgueil impuissant, et irrité de son impuissance.

Qui le croiroit, mes frères, que l'examen, unique fondement de cette réforme, fût néanmoins ce qu'il est plus difficile d'obtenir d'elle ? Enquérez-vous, dit-elle, diligemment des écritures. Ne penseriez-vous pas qu'elle ne dispense personne de l'examen ? Elle veut qu'on lise et qu'on juge, mais à condition que le juge demeurera toujours prévenu. Car si vous allez de bonne foi, dans cet examen, jusqu'à mettre en doute la religion protestante, jusqu'à vous rendre entièrement neutre entre les deux églises, c'en est fait, s'écrient-ils, vous êtes perdus ; c'est à la voix de l'enchanteur que vous prêtez l'oreille. Quoi donc ! le juge ne doit-il pas prêter l'oreille, pour savoir si ce qu'on lui dit est un enchantement ou une vérité ? O réforme ! n'étoit-ce pas assez d'inspirer à chaque particulier la témérité de se faire juge ? falloit-il encore, pour comble de témérité, vouloir que chacun soit juge à l'aveugle ? Vous qui préférez l'examen et le jugement du particulier à toute autorité, comment osez-vous dire qu'on se perd dès qu'on examine ? Quelle est donc cette religion qui tombe dès qu'on la regarde avec des yeux indifférents et avec l'intégrité d'un juge qui doit se défier également de toutes les parties ? Mais la réforme sent bien qu'elle tomberoit sans ressource à ce premier ébranlement.

Combien de fois ai-je éprouvé ce que je vais dire ! Vous avez convaincu sur tous les articles, vous croyez avoir tout fait ; mais vous ne faites rien, si, par un

puissant attrait de piété, vous n'enlevez l'ame à elle-même, pour lui faire sentir ce que c'est que d'être humble, si vous ne bouleversez le fond d'une conscience, si vous ne tenez un cœur en suspens et comme en l'air au-dessus de ses préjugés. En vain à coups redoublés vous frappez ce grand arbre dont la tige immobile monte jusqu'au ciel, et dont les racines vont se cacher dans les entrailles de la terre : vous n'en enlevez que les foibles rameaux ; encore repoussent-ils toujours. Mais attaquez ces racines vives, entrelacées, profondes, le voilà qui tombe de son propre poids.

Vous aimiez le mensonge, ma chère sœur : mais la vérité vous aimoit ; vous étiez à elle avant la création du monde, et vous deviez enfin l'aimer. Vous étiez loin de Dieu ; mais il étoit auprès et au milieu de vous : vous le fuyiez sans le vouloir entendre ; mais sa miséricorde vous poursuivoit. Son heure vient, il tonne, foudroie, écrase l'orgueil indomté ; et voilà les écailles qui tombent de ces yeux fermés à la lumière.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? s'écrie-t-elle comme Saul? Que vois-je? où suis-je ? que sont-ils devenus tous ces objets que j'ai cru voir si clairement ? Tout s'évanouit, tout m'échappe, tout ce qui m'appuyoit se fond dans mes mains. Ma vie entière n'a donc été qu'un songe, et voici mon premier réveil. Où êtes-vous, livres, en qui j'ai espéré ? et maintenant je rougis des fables que j'ai admirées. Est-ce donc là ce qui a enchanté si long-temps mon cœur ? Donc, donc jusqu'ici j'ai vécu égarée de la voie de la vérité ; le soleil de la sagesse ne s'étoit point levé sur ma tête, et la lumière de l'intelligence n'a jamais lui sur moi.

Hélas ! continue-t-elle avec saint Augustin, quand

on veut se servir de guide à soi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice? Seigneur, que ceux que vous n'avez pas encore mis à vos pieds en abattant leur orgueil, rient de ma foiblesse et de mon inconstance; rien ne m'empêchera de confesser, à la gloire de votre nom, ma honte et mes erreurs. Ils diront que je n'ai jamais été humble. Et comment l'aurois-je été, moi à qui ma religion défendoit de l'être, puisqu'elle m'obligeoit à préférer ma persuasion au commun accord et consentement de toutes les églises, comme si ma persuasion eût été infailliblement le témoignage du Saint-Esprit même! Ils ajouteront que vous m'aveuglez, ô Saint-Esprit, pour punir mon orgueil. Ah! je le mériterois, Seigneur: mais vous le guérissez cet orgueil que vous devriez punir, et qu'ils ont nourri; du moins vous me le faites désirer. O père tout ensemble des lumières et des miséricordes! ô Dieu de toute consolation! vous me faites entrer dans toute vérité par le seul sentiment que vous me donnez de ma misère et de mon impuissance. Qu'à jamais soit béni celui qui m'arrache à la puissance des ténèbres, pour me transférer au royaume de son fils bien-aimé! « O « vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, « et je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame. »

Dès ce moment Dieu lui mit au cœur l'onction qui enseigne tout, je veux dire la consolation de se soumettre. Aimable repos, disoit-elle, réservé à ceux qui veulent être doux et humbles de cœur! Je n'ai plus besoin de raisonnement; voici l'enfance marquée dans l'évangile; la voie abrégée pour les pauvres d'esprit, que Jésus-Christ nomme bienheureux: les yeux fermés, ne servir plus que son ignorance, et la bonté de Dieu,

qui ne laisse jamais ses enfants dans son église un seul instant sans guide visible et assuré. Bien loin que cette voie soit difficile aux ignorants, plus on est ignorant, plus on en est capable ; car c'est l'ignorance même, pourvu qu'elle soit humble, qui y mène naturellement. En voilà assez pour supposer, sans lecture ni examen, la nécessité d'une providence perpétuelle sur l'église, conforme aux promesses. Mais quelle sera cette église ? Hé ! peut-on hésiter un moment dans ce choix ? En peut-on écouter une autre que celle d'où toutes les autres avouent qu'elles sont sorties, et qui seule s'attribue, en vertu des promesses, la pleine autorité dont tous les humbles sentent qu'ils ont besoin pour être conduits ?

Dieu lui donna aussi de goûter le mystère d'amour qui révolte les sens grossiers et l'esprit superbe. L'écriture, disoit-elle, n'est pas moins formelle pour la présence de Jésus-Christ au sacrement, que pour l'incarnation. Tout est réel dans les dons de Dieu. Cette chair que son fils a prise réellement pour les hommes en général, par une suite naturelle du mystère que les saints pères en ont appelé l'extension, il la donne à chacun de nous en particulier dans l'eucharistie avec la même réalité. Quiconque aime et sent combien nous sommes aimés (car je ne parle point à ceux qui ne sentent rien) ; quiconque aime et sent combien nous sommes aimés, n'a qu'à se taire et qu'à adorer. Qu'on ne m'importune donc plus. Ici l'amour simple prend tout à la lettre. Cette chair véritable est véritablement viande. O mes frères, pourquoi vous efforcer de m'ôter Jésus-Christ, et de ne me laisser que sa figure ? Pourquoi tant de troubles ? Que craignez-vous ? De l'avoir lui-même, et

de trouver qu'il nous a aimés jusqu'à nous donner sa propre chair ? Pourquoi dites-vous donc qu'il nous donne sa propre substance? Nous donne-t-il ce qui n'y est pas? La substance d'un corps n'est-ce pas le corps même? Pourquoi parler comme les catholiques, sans croire comme eux? pourquoi ne croire pas naturellement comme on parle? C'est renverser l'autorité du texte que vous aimez tant, et en rendre le sens arbitraire, que de lui donner vos explications forcées et trop allégoriques. Si on ne prend religieusement à la lettre dans l'écriture tout ce qui peut y être pris sans contredire manifestement d'autres endroits plus clairs, on anéantit les mystères. Appliquez à la trinité et à l'incarnation le sens de figure que vous donnez avec aussi peu de fondement à l'eucharistie, le christianisme n'est plus qu'un nom; l'écriture, qu'un amas d'allégories susceptibles de toute sorte de sens, et l'impiété socinienne triomphe. Mais qu'il est doux de la croire cette présence de Jésus-Christ! qu'elle attendrit! qu'elle anime! qu'elle retient! par conséquent qu'elle est convenable à nos besoins, et digne de celui qui nous a tant aimés!

Tais-toi, philosophie curieuse et superbe, sagesse convaincue de folie, vils éléments d'une science terrestre. Loin de moi, chair et sang qui ne révélez point les mystères. Bienheureux ceux qui croient sans voir! Hommes charnels, hommes de peu de foi, répondez. De quoi doutez-vous? ou de la bonté, ou de la puissance de Jésus-Christ, qui, pour définir ce qu'il nous donne, dit si expressément : *Ceci est mon corps?* Craignez-vous que le Verbe, qui s'est anéanti en se faisant chair sans cesser d'être Dieu, ne sache pas encore nous donner cette même chair sans lui rien ôter de sa gloire, en

quelque indécence que l'impiété ou le hasard mette le voile corruptible sous lequel il le cache? Votre scandale montre que vous ne connoissez pas encore ni la majesté de Jésus-Christ, également inaltérable par elle-même en tous endroits, ni l'excès de son amour.

Ce fondement posé, le reste ne lui coûte plus rien. Voici ce qu'elle ajoute : La réforme, qui doit être si jalouse de conserver l'intégrité des figures, puisqu'elle réduit à deux figures tout le sacrement, n'a pas laissé d'en retrancher une en faveur de ceux qui ont de l'aversion pour le vin : comment donc ose-t-elle reprocher ce même retranchement aux catholiques, à ceux qui cherchent moins dans l'eucharistie les figures que Jésus-Christ lui-même, vivant et par conséquent tout entier sous chacune des deux espèces.

Qu'est-ce qui peut manquer à celui qui reçoit tout Jésus-Christ, unique source de toutes les graces? Mais enfin l'intégrité du sacrement étant ainsi sauvée sous une seule espèce, de l'aveu même des protestants dans leur pratique, reste le point de discipline, pour savoir les cas où cette communion, bonne et entière en elle-même, doit être permise.

Sera-ce un attentat de faire, pour conserver le lien inviolable de l'unité en obéissant à la vraie église qui a les promesses, ce qu'on fait chez les protestants en faveur d'une répugnance? Après tout, si indépendamment des préjugés et de la coutume, on prenoit la liberté de raisonner sur le baptême, comme nous faisons sur l'eucharistie, il faudroit inévitablement conclure qu'il n'y a plus sur la terre, depuis plusieurs siècles, aucune vraie église, ni visible, ni invisible, et par conséquent que les promesses ont été trompeuses, qu'enfin

il ne reste plus d'autres chrétiens que les anabaptistes. Car enfin Jésus-Christ n'a pas dit formellement, Donnez la coupe à toutes les nations, comme il faut avouer que la rigueur des termes porte: Endoctrinez toutes les nations, les plongeant dans l'eau. Douterai-je des promesses de Jésus-Christ à son église? condamnerai-je mon baptême, me ferai-je rebaptiser? A Dieu ne plaise! Cette extrémité de doute fait horreur. Pourquoi donc ne serois-je pas contente, étant aussi assurée de bien communier sans la coupe, que d'avoir été bien baptisée avant l'usage de raison et sans plongement?

Les fidèles du temps des Machabées et leurs offrandes envoyées à Jérusalem lui mirent devant les yeux des ames justes et prédestinées, qui, pour des fautes à expier, ont encore besoin d'un secours et d'une délivrance après cette vie. Voilà, dit-elle, un des fondements de la prière pour les morts, que l'église judaïque pratiquoit avec tant de piété avant Jésus-Christ, et que les anciens pères nous ont laissée comme un dépôt reçu par toutes les églises de l'univers de la main même des apôtres.

Mais pourquoi ne demander pas leur suffrage à nos frères du ciel, comme à ceux de la terre, afin que cette partie de nos frères qui est déjà recueillie au séjour de la paix, et qui ne fait qu'une même église avec nous, s'unisse à nos vœux; qu'ainsi nous ne formions tous ensemble qu'un seul cœur et qu'une seule voix en priant par Jésus, commun et unique médiateur? Sans doute cette église céleste, qui est toute en joie de ce qu'un seul d'entre nous fait pénitence, nous voit et nous entend dans le sein du père des lumières où elle repose. A Dieu ne plaise, s'écrie-t-elle encore, que je prenne

une image morte, et incapable par elle-même de toute vertu, pour le Dieu vivant et invisible que j'adore; ni qu'elle me paroisse jamais lui ressembler, car il est esprit, et n'a point de figure! Seulement elle m'édifie, elle m'attendrit. Par exemple, elle me met si vivement devant mes yeux Jésus nu, étendu, percé, déchiré, sanglant, expirant sur la croix, que je me sens comme transportée sur le Calvaire, et je crois voir l'homme de douleurs. Saint Paul veut que j'en aie toujours une image empreinte au dedans : pourquoi n'en aurai-je pas une aussi au dehors, puisqu'elles sont précisément de même nature, de même usage, et que l'une est si utile à conserver l'autre? O aimable représentation du Sauveur mourant pour mes péchés ! Je n'ai garde de la servir, car je suis jalouse de ne servir que celui dont elle est l'image : mais, pour l'amour de lui, je me sers d'elle, et je l'honore comme le livre des évangiles, qui est aussi une image des actions et des paroles du Sauveur, ou comme on salue un pasteur, devant qui on se met quelquefois à genoux, même parmi les protestants.

Mais que vois-je, mes frères? rien n'étonne sa foi, tant elle est vive et étendue. Elle entre dans notre culte comme dans son propre héritage qu'on lui avoit enlevé. On a laissé, dit-elle, l'office dans l'ancienne langue de l'église, qui ne change jamais, et qui est la plus universelle dans toutes les nations chrétiennes : on l'a fait pour l'uniformité, pour donner à tant de peuples de diverses langues un lien de communication dans les mêmes prières, enfin pour prévenir les altérations du texte sacré, si dangereuses dans le continuel changement des langues vivantes. Peut-on appeler une langue inconnue une langue qui est familière à la plupart des

personnes instruites, et dont on met des versions fidèles dans les mains du reste du peuple? Le latin est-il plus inconnu aux peuples chrétiens, que le français du siècle passé ne l'est aux paysans de Gascogne et de tant d'autres provinces, qui dans la réforme ne chantoient les psaumes et n'avoient la bible qu'en cette langue si éloignée de la leur et devenue si barbare?

Puis, observant nos cérémonies : Est-ce donc là, ajoute-t-elle, ce que j'appelois des superstitions? Je n'y vois que des représentations sensibles de nos mystères, pour mieux frapper les hommes attachés aux sens. C'est ne les point connoître que de leur donner un culte sec et nu, tel qu'étoit le nôtre. Ici, quelle simplicité! quel goût de l'écriture! C'est l'écriture elle-même qui, sous ces représentations, passe successivement aux yeux du peuple dans le cours de l'année : spectacle qui instruit, qui console, qui, bien loin de détourner du culte intérieur, anime ses enfants à adorer le Père en esprit et en vérité. O Dieu! j'ai blasphémé ce que j'ignorois. Je craignois au dehors les idoles; et, malheureuse que j'étois, je ne craignois pas au dedans mon propre esprit, dont j'étois idolâtre. J'ai abusé des connoissances que Dieu a mises dans mon esprit, comme les femmes vaines et immodestes abusent des graces du corps. Non, je ne veux plus songer à d'autre réforme qu'à celle de moi-même.

Aussitôt un torrent de larmes coule de ses yeux, et rien ne lui est doux, sinon de pleurer. Oh! qu'elles sont précieuses ces larmes d'un cœur contrit et humilié! qu'elles sont différentes, ma chère sœur, de ces larmes amères que l'orgueil avoit fait couler! Qu'est-il devenu, mes frères, cet air de confiance? Où sont-ils ces yeux

altiers dont parle l'écriture? Je ne vois plus que l'ame courbée, tremblante, et petite à ses propres yeux, sur qui Dieu arrête les siens avec complaisance. Elle gémit, elle se tait. Ses mains armées d'indignation frappent sa poitrine, et rien ne la console que sa foi, qui goûte la pure joie de la vérité découverte. Elle n'acquiesce point à la chair et au sang. Seigneur, vous seul savez avec quelle violence elle s'arrache à cette intime portion d'elle-même qu'elle ne peut attirer à vous. N'oubliez pas le sacrifice qu'elle vous en fit. Mettez devant vos yeux ses larmes, ses pénitences, ses os brisés, et ses entrailles déchirées. Faites, Seigneur, et ne tardez pas, donnez-lui l'unique désir de son cœur. Ce qu'elle vous demande, c'est votre gloire; rendez-lui, comme à Abraham, cette chère tête que sa foi vous a immolée.

Dès-lors je la vois ferme sur le rivage, tendant la main aux autres qui sortent du naufrage après elle, et épanchant sur eux un cœur sensible à la douleur commune. J'entends de tous côtés les cris de ceux qui disent: N'est-ce pas celle qui couroit après le mensonge parmi les sentiers ténébreux? et maintenant elle marche aux rayons de la vérité, à la lumière du Dieu de Jacob. C'est elle qui ravageoit le troupeau, la voilà qui évangélise.

Mais tout à coup une voix secrète l'appelle, l'esprit la ravit, et elle marche sans savoir où tendent ses pas. Enfin se présente de loin à ses yeux la sainte montagne, où les vierges suivent l'agneau par-tout où il va, et où distillent nuit et jour les célestes bénédictions. Elle court, elle admire, elle ne peut rassasier ses yeux et son cœur.

Que trouve-t-elle dans ce désert? Des plantes qu'un fleuve de paix et de grace arrose, et où fleurissent les

plus odoriférantes vertus; des yeux qui ne doivent jamais s'ouvrir à la vanité, et qui ne daignent plus voir ce que ce soleil passager éclaire; un silence semblable à celui de la céleste Jérusalem, qui n'est interrompu que par le cantique des noces sacrées de l'agneau; la joie douce et innocente du paradis terrestre, avec la pénitence du premier homme, qui travaille à la sueur de son front; la sainte pâleur du jeûne avec la sérénité de l'amour de Dieu peint sur tous les visages; une seule volonté, qui étant inspirée d'en haut, et conduite par la règle, tient toutes les autres volontés en suspens; un seul mouvement de tous les corps, comme s'ils n'avoient qu'une ame, une seule voix, un seul cœur; Dieu qui se rend sensible et s'y fait tout en tous. De là partent les saints désirs; de là s'élancent les vœux enflammés; de là montent jusqu'au trône de doux parfums qui apaisent la justice divine; de là ces ames vierges, rompant leurs liens terrestres, s'envolent dans le sein de l'époux, et déjà elles entrevoient les portes éternelles qui s'ouvrent avec la palme et la couronne qui les attendent.

Hélas! dit-elle, voilà ce que nos pères ont voulu réformer; voilà ce qu'ils ont appelé l'invention de Satan. Ce n'étoit pas tailler les branches mortes, c'étoit ravager les fleurs et les fruits; c'étoit arracher le tronc vif jusqu'à la racine. L'état pauvre, pénitent et solitaire des anciens prophètes, de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ même, de tant de vierges, de tous ces anges de la terre qui ont peuplé autrefois les déserts, n'est ni téméraire ni superstitieux.

Il y a, dira-t-on, des foiblesses dans les cloîtres les plus austères. Hé! faut-il s'étonner de trouver dans l'homme des restes de l'humanité? Mais ces imperfec-

tions, bien loin de corrompre la racine de la vertu, mettent la vertu à l'abri de l'orgueil, en humiliant les personnes qui éprouvent ainsi leur fragilité. Mais ces imperfections qu'on méprise tant sont plus innocentes devant Dieu que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. O beauté des anciens jours, que l'église qui ne vieillit jamais montre encore à la lettre après tant de siècles! ô douce image de la céleste patrie, qui console les enfants de Dieu dans les misères de cet exil et parmi tant de corruption! faut-il que je vous aie connue si tard! Eh! que n'ai-je point perdu en vous ignorant!

O mes frères, qui n'êtes pas encore sortis de la nuit où j'étois comme vous! qui me donnera de vous montrer ce que je vois? Seigneur, achevez votre ouvrage. Le monde n'est guère moins la région des ténèbres que la société d'où vous m'avez tirée. J'entends la voix de l'époux qui m'appelle. Qu'elle est douce! elle fait tressaillir mes os humiliés; et je m'écrie: O Dieu, qui est semblable à vous? Ici les jours coulent en paix. Un de ces jours purs et sereins, à l'ombre de l'époux, vaut mieux que mille dans les joies du siècle.

Que reste-t-il, ma chère sœur, sinon que celui qui a commencé achève? Réjouissez-vous donc au Seigneur, mais réjouissez-vous avec tremblement au milieu de ses dons. Qu'ils sont consolants, mais qu'ils sont terribles!

O dons de Dieu; quel jugement préparez-vous à l'ame qui vous reçoit et qui vous néglige! La voilà la malédiction qui pend déjà sur la terre ingrate que la main du Seigneur cultive et qui ne lui rend aucun fruit. Hâtez-vous donc, ma chère sœur, de fructifier; n'attendez pas les grandes occasions, trop rares et trop

éclatantes. C'est dans le détail des occasions communes qui reviennent à tout moment, où l'orgueil n'est point préparé, où l'humeur prévient, et où la nature fatiguée s'abandonne à elle-même, que la véritable piété peut seule s'éprouver et se soutenir. Souvenez-vous que le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien. L'obéissance, bien loin d'être une servitude, est un secours donné à notre foiblesse. On obéit à Dieu en gardant la subordination nécessaire dans toute société, et en obéissant à l'homme qui le représente. Souvent même les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus : car nous avons encore plus besoin de croix pour mourir à nous-mêmes que de bons exemples pour être édifiés. La règle n'est qu'un simple régime de l'ame pour atteindre à la perfection évangélique dans la retraite avec plus de facilité, moins de tentations et moins de périls. Le cloître n'est pas un lieu de captivité, mais un asile. Quel est l'homme qui regarde comme une prison la forteresse où il se retranche contre l'ennemi pour sauver sa vie? Le soldat prêt à combattre prend-il les armes pour un fardeau? Ici, ma chère sœur, on n'obéit aux supérieurs que pour obéir à la règle, et à la règle que pour obéir à l'évangile. On n'obéit à cette autorité douce et charitable que pour n'obéir pas au monde, au péché, et aux passions les plus tyranniques. Si on se dépouille des faux biens, c'est pour se revêtir de Jésus-Christ qui nous a enrichis de sa pauvreté. La virginité même du corps ne tend qu'à celle de l'esprit. Qu'il est beau de réserver avec jalousie, dans un profond recueillement, tous ses désirs et toutes ses pensées à l'époux sacré! N'en doutez pas, ma chère sœur, la mesure de votre ferveur sera celle

de votre joie. Gardez-vous donc bien de la perdre. La perfection, loin de vous surcharger, vous donnera des ailes pour voler dans les voies de Dieu. Seigneur, s'écrie saint Augustin, je ne suis à charge à moi-même qu'à cause que je ne suis pas encore assez plein de vous.

Croyez, ma chère sœur, et vous recevrez selon la mesure de votre foi; commencez par la foi courageuse, et par le pur amour qui ne réserve rien de sensible. Ne craignez rien dans cette privation; donnez, donnez à Dieu. Après tout, que lui donnerez-vous? L'écume dont la tempête se joue, la fumée que le vent emporte, le songe que le réveil dissipe, la vanité des vanités, qui vous rendroit non seulement coupable, mais encore malheureuse dès cette vie. O monde, rends ici témoignage contre toi-même; c'est de ta bouche profane que Dieu arrache la vérité. Qu'est-ce que j'entends parmi les enfants des hommes, depuis celui qui est dans les fers, jusqu'à celui qui est sur le trône, sinon les plaintes amères des cœurs oppressés? Que n'en coûte-t-il pas pour vivre dans ton esclavage! Tout y déchire le cœur, jusqu'à l'espérance même, par laquelle seule on y est soutenu. Mais Dieu, ma chère sœur, Dieu fidèle dans ses promesses, Dieu riche en miséricordes, Dieu immuable dans ses dons, vous donnera tout, et épuisera en vous tout désir, en se donnant à jamais lui-même. Mais vous qui vous donnez à lui, gardez-vous bien de vous reprendre.

Le tentateur dira peut-être: Oh! que ce sacrifice est long! Tais-toi, ô esprit impur. Tout ce qui doit finir est court. La vie s'écoule comme l'eau; les temps se hâtent d'arriver. Où est-il cet avenir qu'on croit donner? nous ne savons s'il sera heureux ou funeste: une

sombre nuit nous le cache : il n'est pas même encore à nous : peut-être n'y sera t-il jamais. Mais n'importe : qu'il vienne au gré de nos désirs, et avec les enchantements les plus fabuleux ; sera-t-il plus solide et moins rapide dans sa fuite, que le présent et le passé ? Non, non : dans le moment même que nous parlons, le voilà qui arrive ; et je ne puis dire, il arrive, sans remarquer qu'il n'est déjà plus.

O folie monstrueuse ! o renversement de tout homme ! est-ce donc là à quoi l'on tient tant ? Quoi ! cette ombre fugitive que rien n'arrête, et qui nous entraîne avec elle, est-ce donc là ce qu'on abandonne avec tant de douleurs ? est-ce donc là ce qu'on n'a point de honte de dire qu'on donne à Dieu ? Encore un peu (ce n'est pas moi, c'est l'apôtre, c'est le Saint-Esprit qui parle), encore un peu, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera guère : cependant tout juste vit de la foi. Vivez-en donc, ma chère sœur. Que le monde aveugle s'écrie : Faut-il toujours se faire violence ? Pour nous qui croyons, qui espérons, et savons que notre espérance ne sera jamais confondue, nous aurions horreur d'appeler ce moment si court et si léger, des tribulations d'ici-bas. Nous disons au contraire : Ah ! quelle proportion entre les souffrances présentes et le poids immense de gloire qui va être révélé en nous ? Souffrir si peu, et régner toujours !

Elle vient, elle vient la fin ; je la vois, la voilà qui arrive. O homme qui as enseveli ta folle espérance dans la corruption, et dont le cœur s'est nourri de mensonges, qui te délivrera à cette dernière heure ? qui te délivrera de toi-même et de ton éternel désespoir ? qui te délivrera des ténèbres, des pleurs, des grincements de

dents, du ver rongeur qui ne peut mourir, des flammes dévorantes, des mains du Dieu vivant, qui se nomme lui-même le Dieu des vengeances?

Pour vous, ma chère sœur, pauvre et crucifiée, vous ne tiendrez à rien ici-bas. Pendant que toute la nature écrasée frémira d'horreur, vous lèverez la tête avec confiance, voyant descendre votre rédemption. Le souverain juge, à la face duquel s'enfuiront le ciel et la terre, viendra comme époux essuyer vos larmes de ses propres mains, vous donner le baiser de paix, et vous couronner de sa gloire.

Seigneur, qui mettez ces paroles de vie sur mes lèvres et dans le cœur de votre épouse, hâtez-vous de la plonger dans les flammes de votre esprit. Que votre louange ne tarisse jamais dans sa bouche. Que du trésor de son cœur elle l'épanche sur nous tous. Voilà que votre main l'enlève à la terre, jusqu'au jour où vous viendrez juger toute chair. Nous ne la verrons plus; elle s'ensevelit, comme morte, toute vivante. Mais sa vie sera cachée avec Jésus-Christ votre fils en vous, pour apparoître bientôt avec lui dans la même gloire. Du cilice et de la cendre de ce cloître, son âme s'envolera dans les joies éternelles. De cette terre de larmes, son corps sera enlevé au milieu de l'air, dans les nuées, au-devant du Sauveur, pour être à jamais avec lui. Cependant nous n'entendrons plus dans ces profondes et inaccessibles retraites qu'une voix qui racontera vos merveilles. Faites, Seigneur, que cette voix console et anime les justes; que tous ceux qui vous craignent et qui vous goûtent, courent ici après l'odeur de vos parfums; qu'ils viennent, qu'ils entendent, et qu'ils se réjouissent en vous glorifiant.

Mais faites aussi, Seigneur, que cette voix soit pour les ames dures le marteau de votre parole qui brise la pierre ; que tous ceux qui donnent encore à votre église le nom de Babylone viennent les larmes aux yeux reconnoître ici les fruits de Sion. A eux, Seigneur, à eux la multitude de vos miséricordes. Hélas ! jusques à quand, ô Dieu terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes, jusques à quand frapperez-vous votre troupeau ? Après plus d'un siècle de nuit, les temps de colère et d'aveuglement ne sont-ils pas encore écoulés ? O bon pasteur, voyez vos brebis errantes et dispersées sur toutes les montagnes, à la merci des loups dévorants ; courez après elles jusqu'aux extrémités du désert ; rapportez-les sur vos épaules, et invitez tous ceux qui vous aiment à s'en réjouir avec vous.

Nous vous le demandons, Seigneur, par les entrailles de votre inépuisable miséricorde, par les promesses de vie tant de fois renouvelées à vos enfants, par le sacrifice de cette vierge qui vous demandera ici nuit et jour les ames de ses frères, et qui ne cessera de s'offrir à être anathème pour eux ; par les larmes de votre église, qui ne se console jamais de leur perte ; par le sang de votre fils qui coule sur eux ; enfin par l'intérêt même de votre gloire. C'est cette gloire, mes frères, qui fera la nôtre, et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS

SUR

DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ.

ENTRETIEN
SUR LA PRIÈRE.

De tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'y en a point de plus négligé, et néanmoins de plus essentiel, que celui d'attirer en nous la grace par la prière. La plupart des gens ne regardent plus cet exercice de piété que comme une espèce de cérémonie ennuyeuse, qu'il est pardonnable d'abréger autant que l'on peut. Cette admirable ressource est ainsi méprisée et abandonnée par ceux-là même qui auroient le plus pressant besoin d'y avoir recours pour apaiser Dieu. Les gens même que leur profession, ou le désir de faire leur salut, engage à prier, prient avec tant de tiédeur, de dégoût, et de dissipation d'esprit, que leur prière, bien loin d'être pour eux une source de bénédictions et de graces, devient souvent le sujet le plus terrible de leur condamnation. Où est maintenant ce zèle si pur et si ardent des premiers chrétiens, qui trouvoient toute leur consolation à leur application à la prière? Où trouverons-nous des imitateurs de l'admirable saint Basile, qui, nonobstant ses profondes études et ses travaux continuels pour le service de l'église, avoit néanmoins, comme nous l'assure son saint et fidèle ami Grégoire de Nazianze, une assiduité sans relâche dans l'oraison, et une ferveur invincible dans les veilles des nuits où l'on chantoit les louanges de Dieu?

Confus à la vue d'un tel exemple, tâchons de ranimer notre foi et notre charité, qui sont presque éteintes. Considérons que notre salut dépend des graces que nous recevrons, et de la fidélité avec laquelle nous suivrons les impressions de l'esprit de Dieu.

Or les graces ne s'obtiennent que par la prière; la ferveur ne s'excite et ne se maintient que par la prière; donc une ame qui a peu de ferveur doit regarder l'usage de la prière comme le moyen auquel Dieu attache les graces nécessaires à notre salut.

Nous établirons par ce discours, 1° La nécessité générale de la prière;

2° Les besoins particuliers que chacun a de prier dans sa condition;

3° La manière dont nous devons prier pour rendre notre prière fructueuse et agréable à Dieu.

Il faut prier, c'est un devoir indispensable pour tous les chrétiens.

Il faut prier, chacun en a besoin, pour pouvoir remplir sa vocation.

Il faut prier, et c'est la manière dont nous prierons qui décidera de notre salut.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu seul peut nous instruire de l'étendue de nos devoirs, et de toutes les maximes de la religion que nous avons besoin de connoître. Les instructions des hommes, quelque sages et bien intentionnés qu'ils soient, se trouvent néanmoins foibles et imparfaites, si Dieu n'y joint les armes des lumières intérieures dont parle saint Paul, et qui assujettissent nos esprits à la vérité.

Les défauts mêmes qui paroissent dans tous les hommes font tort dans notre esprit aux vérités que nous apprenons d'eux. Telle est notre foiblesse, que nous ne sommes jamais irrépréhensibles. Telle est la foiblesse de ceux qui ont besoin d'être corrigés, qu'ils ne reçoivent point avec assez de respect et de docilité les instructions des autres hommes qui sont imparfaits comme eux.

Mille soupçons, mille jalousies, mille craintes, mille intérêts, mille préventions nous empêchent de profiter de ce que les autres hommes veulent nous apprendre; et quoiqu'ils aient l'autorité et l'intention de nous annoncer les vérités les plus solides, ce qu'ils font affoiblit toujours ce qu'ils disent. En un mot, il n'appartient qu'à Dieu de nous instruire parfaitement.

Plût à Dieu, disoit saint Bernard en écrivant à une personne pieuse, plût à Dieu qu'il daignât par sa miséricorde faire distiller sur moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, quelques gouttes de cette plaie volontaire et précieuse qu'il réserve à son héritage (1)! je tâcherois de la verser dans votre cœur. Mais si vous cherchez moins à satisfaire une vaine curiosité qu'à vous procurer une instruction solide, vous trouverez plutôt la vraie sagesse dans les déserts que dans les livres; le silence des rochers et des forêts les plus sauvages vous instruira bien mieux que l'éloquence des hommes les plus sages et les plus savants. Non seulement les hommes qui vivent dans l'oubli de Dieu et qui courent après les vanités trompeuses du monde, mais encore les gens qui s'appliquent aux objets de la foi, et

(1) Psaume 67.

qui vivent selon cette règle, ne trouvent point en eux-mêmes, quelque bon esprit qu'ils puissent avoir, les véritables principes qui leur sont nécessaires. Nous n'avons, dit saint Augustin, de notre propre fonds que mensonge et que péché; tout ce que nous possédons de vérité et de justice est un bien emprunté; il découle de cette fontaine divine qui doit exciter en nous une soif ardente dans l'affreux désert de ce monde, afin qu'étant rafraîchis et désaltérés par quelques gouttes de cette rosée céleste, nous ne tombions pas en défaillance dans le chemin qui nous conduit à notre bienheureuse patrie.

Tout autre bien, dit ailleurs ce père, dont notre cœur cherchera à se remplir, ne fera qu'en augmenter le vide; sachez que vous serez toujours pauvre, si vous ne possédez pas le véritable trésor qui seul peut vous enrichir.

Toute lumière qui ne vient point de Dieu est fausse; elle ne fera que nous éblouir, au lieu de nous éclairer dans les routes difficiles que nous avons à tenir au milieu des précipices qui nous environnent. Notre expérience et nos réflexions ne peuvent nous donner dans toutes les occasions des règles justes et certaines; les conseils de nos amis les plus sensés et les plus sincères ne le seront jamais assez pour redresser notre conduite et nos sentiments; mille choses leur échapperont, et mille autres qui ne leur auront pas échappé leur paroîtront trop fortes pour nous être dites; ils les supprimeront, ou du moins ils ne nous en laisseront entendre que la moindre partie : elles passent tantôt les bornes du zèle de ces amis pour nous, et tantôt celles de notre confiance pour eux. La critique même de nos ennemis,

toute vigilante et sévère qu'elle est, ne peut aller jusqu'à nous désabuser de nous-mêmes ; leur malignité sert même de prétexte à notre amour-propre, par l'indulgence qu'il veut nous inspirer en faveur de nos plus grands défauts ; et l'aveuglement de cet amour-propre va tous les jours jusqu'à trouver moyen de faire en sorte qu'on soit content de soi, quoiqu'on ne contente personne.

Que faut-il conclure parmi tant de ténèbres ? Qu'il n'appartient qu'à Dieu de les dissiper ; que lui seul est le maître non suspect et toujours infaillible ; qu'il faut le consulter, et qu'il nous apprendra, si nous sommes fidèles à l'invoquer, tout ce que les hommes n'oseroient nous dire, tout ce que les livres ne peuvent nous apprendre que d'une manière vague et confuse, tout ce que nous avons besoin de savoir, et que nous ne saurions jamais nous dire à nous-mêmes.

Concluons que le plus grand obstacle à la véritable sagesse est la présomption qu'inspire la fausse ; que le premier pas vers cette sagesse si précieuse est de soupirer après elle ; de sentir le besoin où nous sommes de l'acquérir ; et de nous convaincre enfin fortement, selon les termes de saint Jacques (1), que ceux qui cherchent cette sagesse si peu connue doivent s'adresser au Père des lumières, qui la donne libéralement à tous ceux qui la lui demandent de bonne foi. Mais s'il est vrai que Dieu seul peut nous éclairer, il n'est pas moins constant qu'il ne le fera point, si nous ne l'y engageons en lui demandant cette grace. Il est vrai, dit saint Augustin, que Dieu nous prévient par le premier de

(1) Jacques, chap. 1.

tous les dons, qui est celui de la foi ; il le répand en nous sans nous-mêmes, quand il nous appelle à être chrétiens : mais il veut, et il est bien juste que nous ayons le soin de le prévenir à notre tour pour les autres qu'il veut nous faire dans tout le cours de notre vie. Sa miséricorde nous les prépare : mais, de peur de les prodiguer, elle attend que nous les souhaitions ; c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne nous les accorde qu'autant que nous savons nous en rendre dignes par notre empressement à les demander.

Est-il rien, dit encore ce père, de plus convenable aux maximes mêmes de notre justice, rien dont nous ayons moins sujet de nous plaindre, que cette dispensation que Dieu fait de ses graces? Il nous veut donner ses richesses; mais il ne les donne qu'à ceux qui les lui demandent, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas.

N'est-on pas trop heureux quand il s'agit de posséder un si grand bien, de n'avoir qu'à le désirer? En peut-il moins coûter, puisqu'il ne faut que le vouloir? Nulle des peines qu'on se donne pour acquérir les faux biens du siècle n'est nécessaire pour obtenir de Dieu les véritables biens. Que ne fait-on point, que n'entreprend-on point, que ne souffre-t-on point dans le monde, et souvent sans aucun succès, pour acquérir des choses méprisables et dangereuses, qu'on se croit fort heureux de n'avoir jamais, dit saint Chrysostôme? Il n'en est pas de même des biens du ciel ; Dieu est toujours prêt à les donner à qui les demande et souhaite sincèrement ce qu'il demande.

Faut-il donc s'étonner si saint Augustin nous assure souvent que toute la vie chrétienne n'est qu'une longue

et continuelle tendance de notre cœur vers cette justice éternelle pour laquelle nous soupirons ici-bas? Tout notre bonheur est d'en être toujours altérés. Or cette soif est une prière ; désirez donc sans cesse cette justice, et vous ne cesserez point de prier. Ne croyez point qu'il faille prononcer une longue suite de paroles, et se donner beaucoup de contention afin de prier Dieu. Être en prière, c'est lui demander que sa volonté se fasse, c'est former quelque bon désir, c'est élever son cœur à Dieu, c'est soupirer après les biens qu'il nous promet, c'est gémir à la vue de nos misères et des dangers où nous sommes de lui déplaire et de violer sa loi. Or cette prière ne demande ni science, ni méthode, ni raisonnements; ce ne doit point être un travail de la tête ; il ne faut qu'un instant de notre temps et un bon mouvement de notre cœur. On peut prier sans aucune pensée distincte : il ne faut qu'un retour du cœur, d'un moment; encore ce moment peut-il être employé à quelque autre chose ; la condescendance de Dieu à notre foiblesse est si grande, qu'il nous permet de partager pour le besoin ce moment entre lui et les créatures. Or, dans ce moment occupez-vous selon vos emplois : il suffit que vous offriez à Dieu, ou que vous fassiez avec une intention générale de le glorifier, les choses les plus communes que vous êtes engagés à faire.

C'est cette prière sans interruption que demande saint Paul (1); prière dont le seul nom épouvante les lâches chrétiens, pour qui c'est une rude pénitence que d'être obligés de parler à Dieu, et de penser à lui ; prière que

(1) 1 Thess. 5.

beaucoup de gens de piété s'imaginent être impraticable, mais dont la pratique sera très facile à quiconque saura que la meilleure de toutes les prières est d'agir avec une intention pure, en se renouvelant souvent dans le désir de faire tout selon Dieu et pour Dieu.

Hé! qu'y a-t-il de gênant et d'incommode dans cette loi de la prière, puisqu'elle se réduit toute à acquérir l'habitude d'agir librement dans une vie commune pour faire son salut, et pour plaire au souverain maître?

Les gens du monde qui s'appliquent à leur fortune s'avisent-ils jamais de se plaindre que c'est une sujétion incommode que d'avoir à penser toujours à son propre intérêt, et à chercher continuellement les moyens de plaire au prince, et de parvenir? ne s'en fait-on pas une habitude, et une habitude qu'on aime? Si donc on étoit sensible au salut éternel et au bonheur d'être agréable à Dieu, regarderoit-on l'habitude d'agir pour lui, et selon son esprit, comme une habitude fâcheuse à acquérir? au contraire, cette habitude n'auroit-elle pas quelque chose qui nous consoleroit, qui nous animeroit, qui nous soulageroit dans les peines et dans les tentations que l'on a à surmonter quand on est déterminé à faire le bien?

Est-ce trop exiger des hommes que de les vouloir assujettir à demander souvent à Dieu ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes? Est-il rien de plus juste que de ne sortir point de cet état où l'on vit avec dépendance de Dieu, et où l'on sent à tout moment et sa propre foiblesse et le besoin qu'on a de son secours? Il suffit d'être chrétien, dit saint Augustin, pour être obligé de se croire pauvre, et pour être réduit à demander à Dieu une aumône spirituelle. Or la prière est

une espèce de mendicité, par laquelle nous nous attirons la compassion de Dieu. C'est pour cela que l'esprit qui forme les saints prie en eux et pour eux avec des gémissements ineffables (1); c'est pour cela que, possédant les prémices de l'esprit saint, nous soupirons après la plénitude de cet esprit, et gémissons en attendant le parfait accomplissement de l'adoption divine, qui sera la délivrance de nos corps. En un mot, selon les termes de l'apôtre (2), toute créature gémit, se sentant sujette malgré elle à la vanité.

Serons-nous les seuls à ne point gémir? et oserions-nous espérer que Dieu nous fît des graces que nous ne daignerions ni demander ni désirer? Imputons-nous donc à nous-mêmes tout le mauvais succès de nos résolutions passées. Quiconque ne veut point avoir recours à la prière, qui est le canal des graces, rejette les graces mêmes; et nous devons conclure que c'est notre négligence à prier dont nous sommes justement punis, et qui nous fait sentir tant d'obstacles à notre avancement spirituel, tant de tentations violentes, tant de dégoûts pour la piété, tant de foiblesse pour exécuter ce que nous promettons à Dieu, tant d'inconstance dans nos sentiments, tant de fragilité dans les occasions, tant de découragement lorsqu'il s'agit de mépriser les discours du monde et de vaincre nos propres passions pour entrer dans la liberté des enfants de Dieu.

La dernière vérité qui doit nous confondre est que non seulement Dieu se venge de nos mépris (3), et

(1) Rom. 8.
(2) Ibid.
(3) Matth. 7.

nous abandonne quand nous ne voulons pas avoir recours à lui, mais encore il nous invite à y avoir recours par sa fidélité à exaucer nos justes demandes. Il nous assure lui-même que celui qui cherche est sûr de trouver. Ce sont vos promesses, ô mon Dieu! dit saint Augustin; hé! qui peut craindre de se tromper en se fiant à des promesses faites par la vérité même?

Promesses consolantes, après lesquelles il est honteux d'avoir les inquiétudes et les défiances pour l'avenir qui étoient pardonnables aux nations privées de la connoissance d'un Dieu si bon et si sensible à tous nos besoins! promesses dont nous éprouverions tous les jours l'accomplissement, si ce défaut de foi ne nous en avoit rendus trop indignes!

C'est la charité, dit saint Augustin, qui prie et qui gémit au dedans de nous. Celui qui nous inspire cette charité n'a garde d'être sourd aux cris et aux gémissements qu'elle forme, puisqu'il ne nous donne lui-même le désir de lui demander ses graces, qu'afin de pouvoir les répandre sur nous avec abondance; pouvons-nous craindre qu'il nous les refuse lorsque nous lui ferons cette demande qu'il attend?

Ainsi, dit encore saint Augustin, ne doutez point de la vérité de ces paroles du roi prophète : Béni soit le Seigneur qui n'a ôté du fond de mon cœur ni ma prière ni sa miséricorde (1)! Assurez-vous, dit-il, que l'un ne peut manquer, tandis que vous ne manquerez pas à l'autre.

Les prières de Tobie et de Corneille le centenier sont montées comme un parfum très agréable jusqu'au

(1) Psaume 65.

trône de Dieu. Josué parle avec confiance, et Dieu se rend aussitôt obéissant à la voix de cet homme pour arrêter le cours du soleil.

Il ne tient qu'à nous de rendre nos prières aussi puissantes et aussi efficaces; non pas pour des prodiges qui renversent les lois de la nature, mais pour le changement de notre cœur, en le soumettant à celles de Dieu. Croyons comme eux, espérons comme eux, désirons comme eux, et Dieu ne sera jamais moins intéressé ni moins engagé à écouter nos vœux et nos soupirs que ceux de ces justes.

La loi de la prière est réciproque entre Dieu et nous. Je ne crains point de dire, suivant le sentiment des pères, que comme on est obligé indispensablement de demander à Dieu de nous conduire dans ses voies, et toutes les graces qui sont nécessaires pour y marcher, Dieu ne s'est pas moins obligé de son côté à exaucer l'homme, puisqu'il lui a promis d'être toujours prêt à l'écouter et à le secourir.

En vérité, pouvons-nous croire que la prière ait cette vertu, et en abandonner l'exercice? Cependant où voyons-nous maintenant des chrétiens qui mettent sérieusement cette affaire au nombre des leurs, et qui destinent une partie de leur temps à cette heureuse application? On s'imagine que les embarras et les occupations que chacun a dans son état le dispensent d'y être assidu; et on renvoie dans le fond des cloîtres et des solitudes cette vertu de religion qui applique une ame à Dieu, et que l'on croit impraticable dans le monde.

Combien voyons-nous de chrétiens qui n'en font ni n'en connoissent pas les fonctions! des chrétiens aliénés de la vie de Dieu, comme parle saint Paul; des chré-

tiens qui ne pensent presque jamais à Dieu ; qui ne savent ce que c'est que de lui ouvrir leur cœur pour lui exposer leurs foiblesses et leurs besoins ; qui cherchent par-tout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse et des consolations vaines et dangereuses ; et qui ne sauroient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble et fervente prière, le remède à leurs maux, la connoissance exacte de leurs défauts, la force nécessaire pour vaincre leurs inclinations et leurs habitudes vicieuses, et la consolation dont ils ont besoin pour ne se point décourager dans une vie régulière !

Mais je n'ai point, dit-on, d'attrait ni de goût pour l'intérieur ; je m'ennuie ; je ne suis point touché, et mon imagination, accoutumée à des objets plus sensibles et plus agréables, s'égare d'abord malgré moi. Je suppose que ni l'estime des grandes vérités de la religion, ni la majesté même de Dieu présent, ni l'intérêt de votre salut, ne peuvent arrêter votre esprit et le rendre attentif et appliqué dans la prière ; du moins condamnez avec moi votre infidélité ; ayez quelque honte de votre foiblesse, souhaitez que votre esprit devienne moins léger et moins inconstant ; ne craignez pas de vous ennuyer, puisque l'ennui est moins à craindre que cette inapplication funeste aux choses de Dieu. En assujettissant votre esprit à cet exercice, vous en acquerrez insensiblement l'habitude et la facilité ; en sorte que ce qui vous gêne et vous fatigue maintenant fera dans la suite toute votre joie, et que vous goûterez alors, avec une paix que le monde ne donne point et que le monde ne pourra aussi vous ôter, combien le Seigneur est doux. Faites courageusement un effort sur vous. Hé ! s'il fut jamais juste d'en faire, n'est-ce pas pour un tel besoin ; puis-

que non seulement c'est manquer à l'essentiel de la religion de n'être pas fidèle à la prière, mais encore que vous ne pouvez remplir tous vos devoirs, particulièrement dans votre vocation, si vous ne priez ?

Outre que le christianisme est une religion toute fondée sur la foi, et où l'on doit compter bien davantage sur la ressource de la prière que sur toutes les autres ressources que la prudence et l'industrie humaine peuvent nous procurer; de plus, il est certain que les difficultés particulières que chacun trouve dans son état pour y remplir sa vocation ne peuvent être surmontées sans le secours de la prière. C'est le second motif qui engage tout chrétien à prier.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour donner à cette preuve toute son étendue, il faudroit parcourir toutes les conditions de la vie, et en expliquer tous les écueils, afin de convaincre ceux qui s'y trouvent, par cette expérience sensible, du besoin où ils sont de recourir à Dieu : mais afin de me retrancher dans de justes bornes, je me contenterai de remarquer que dans toutes sortes de conditions on est obligé de prier, 1° à cause des vertus dont on a besoin; 2° à cause des dangers et des foiblesses qu'on éprouve *en soi; 3° à cause des graces et des bénédictions qu'il faut obtenir en faveur des œuvres auxquelles on s'intéresse.* J'explique clairement ces trois réflexions.

Il n'est point d'état où nous n'ayons beaucoup à faire pour acquérir les vertus qui nous manquent, et pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve même toujours ou dans notre tempérament, ou dans nos habi-

tudes, ou dans le caractère de notre esprit, certaines qualités qui ne conviennent point à nos occupations et à nos emplois.

Cette personne qui se trouve engagée dans le mariage a une humeur chagrine et inégale qui la rend presque incompatible; cette autre a un naturel si prompt et si brusque, qu'elle fait beaucoup souffrir son prochain par ses imprudences et par ses emportements, et qu'elle en souffre beaucoup elle-même. Ce magistrat a tant de paresse dans les affaires, et tant de facilité pour de certains amis, qu'il n'a ni assez d'application pour démêler la vérité, ni assez de courage pour la soutenir inviolablement.

Cette personne qui est dans l'autorité a quelque chose de si fier et si hautain, qu'elle ne garde aucune règle de modération et de condescendance; cette autre qui est exposée au commerce contagieux du monde est si sensible à l'air de vanité qu'elle y respire, qu'elle s'y empoisonne d'abord et que ses bons désirs s'évanouissent. Cette autre avoit promis à Dieu d'étouffer ses ressentiments, de vaincre ses aversions, de souffrir avec patience certaines croix, et de réprimer son avidité pour les biens; mais la nature a prévalu, elle est toujours vindicative, farouche, impatiente et intéressée. D'où vient donc que ces résolutions sont si infructueuses, que chacune de ces personnes voulant se corriger et prendre une conduite plus régulière selon Dieu et selon le monde, espère toujours de le faire et ne le fait pourtant jamais?

C'est qu'il n'appartient ni à notre propre force ni à notre propre sagesse de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet que nous

n'exécutons jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-mêmes sans lui. C'est au pied des autels qu'il faudroit prendre des conseils praticables : c'est avec Dieu qu'il faudroit concerter tous nos projets de conversion et de piété, puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que sans lui tous nos desseins, quelque bons qu'ils paroissent, ne sont que des illusions et des témérités.

Appliquons-nous, dit saint Cyprien, de telle sorte à la prière, qu'en priant on apprenne et ce qu'on est, et ce qu'on devroit être (1) : *Sic discat orare, et de orationis lege qualis esse debeat agnoscere.* C'est là que nous découvrirons non seulement le nombre et le mauvais effet de nos défauts, car cette étude toute seule ne serviroit qu'à nous décourager; mais encore toutes les vertus auxquelles nous sommes appelés, et les moyens de les pratiquer. C'est là qu'éclairés du rayon de cette lumière si douce et si pure qui console les ames humbles, nous comprendrons que tout est possible à quiconque est bien convaincu qu'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi, non seulement les personnes qui s'ensevelissent dans la solitude, pour ne vaquer qu'au culte de Dieu, à l'étude d'eux-mêmes et à leur propre perfection, sont obligées de s'appliquer à la prière; mais encore les gens qui vivent dans l'agitation du monde et des affaires ne peuvent se dispenser de réparer par le recueillement, et par la ferveur à prier, la dissipation que cause le commerce des créatures : on peut même ajouter que le recueillement étant bien plus difficile à conserver dans leurs fonctions que dans la vie simple

(1) Cypr. de Orat. Dom.

et dégagée des solitaires, aussi ils ont besoin d'un recours à Dieu plus fervent et plus assidu.

Quand même les occupations que l'on se donne seroient saintes et nécessaires, il ne faudroit s'y engager qu'avec beaucoup de précaution. Ce que vous faites est louable, je le suppose, dit saint Bernard au pape Eugène ; mais en faisant du bien aux autres, prenez garde de ne vous point faire de mal à vous-même ; ne soyez pas le seul privé des soins que votre zèle vous inspire ; en pensant à autrui gardez-vous bien de vous oublier ; ne vous donnez pas tout entier ni toujours à l'action, mais réservez pour la méditation des vérités éternelles une partie de votre cœur et de votre temps (1).

Aussi voyons-nous que Jésus-Christ invite ses disciples à s'aller reposer et se recueillir dans le désert après leur retour des lieux où ils avoient annoncé l'évangile. A combien plus forte raison avons-nous besoin de recourir à la source de toutes les vertus dans la prière, pour y faire ressusciter, selon le terme de saint Paul (2), notre foi et notre charité presque éteintes, lorsque nous sortons du soin des affaires où notre cupidité s'est irritée, lorsque nous revenons de ces compagnies où l'on parle et où l'on agit comme si on n'avoit jamais connu Dieu !

Nous devons regarder la prière comme un remède destiné à guérir nos foiblesses et à réparer nos fautes. Jésus-Christ nous enseigne, dit saint Cyprien, que nous péchons tous les jours de notre vie, en nous ordonnant de prier chaque jour pour obtenir le pardon de nos

(1) Marc. 6. (2) I Tim. 1

fautes. Que si celui qui étoit sans péché, continue ce père, prioit si assidûment; combien, nous qui sommes pécheurs, sommes-nous obligés d'être fidèles à la prière!

C'est pourquoi saint Paul recommande que le prêtre mortel qui représente Jésus-Christ, étant sujet aux foiblesses humaines, offre le sacrifice pour ses propres péchés en même temps que pour ceux du peuple (1).

Mais outre que la prière est donc ainsi le remède qui guérit les plaies que nous avons déjà reçues, elle est encore un préservatif pour nous garantir des dangers presque infinis qui nous menacent en cette vie.

Nous trouvons des pièges dans l'exercice même de la charité. Souvent cette vertu nous expose à se hasarder elle-même pour les intérêts du prochain : souvent elle nous appelle à certains travaux extérieurs où elle se dissipe et dégénère ensuite en amusement, dit l'auteur du livre de la singularité des clercs.

C'est par cette raison que saint Chrysostôme remarque que rien n'est si important que de garder toujours une proportion exacte entre le fonds intérieur de vertu et les pratiques extérieures que l'on entreprend; sans cela on se trouve bientôt comme les vierges folles de l'évangile (2), qui avoient consumé l'huile de leurs lampes, sans avoir eu le soin d'y en remettre dans le moment que l'époux arriva. La crainte de ce père alloit jusqu'à souhaiter que les laïques qui alléguoient leurs occupations domestiques pour se dispenser de la prière remplaçassent pendant la nuit, sur les heures destinées à leur repos, ce que le soin de leurs affaires leur avoit fait perdre pour la raison pendant le jour. Si ces con-

(1) Hebr. 5. (2) Matth. 25.

seils dignes de la ferveur des premiers siècles semblent d'une pratique trop difficile aux chrétiens relâchés du nôtre; si nous sommes maintenant réduits à ne pouvoir qu'à peine nous persuader que les anciens fidèles auroient cru vivre mollement et dans l'oubli de Dieu, s'ils n'eussent interrompu leur sommeil pour réciter des psaumes et pour invoquer le Seigneur; si nous sommes épouvantés quand les histoires nous apprennent qu'ils prioient à toutes les heures, et que nulle action considérable n'étoit commencée ni finie chez eux que par des invocations et des actions de graces : du moins ayons quelque honte de notre relâchement; et si nous n'avons pas le courage de suivre ces grands exemples, regardons-les, quoique de loin, soupirons, humilions-nous.

Le besoin où nous sommes que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous accorde le succès que nous attendons de sa Providence, est encore un puissant motif pour nous engager à prier.

L'instance avec laquelle Moïse pria le Seigneur arrêta sa colère et sauva son peuple : et les saints pères nous assurent qu'il faut obtenir dans le ciel, par la vertu secrète de la prière, certaines choses que nous ne pouvons espérer de gagner sur la terre dans les cœurs des hommes, ni par nos soins, ni par nos discours.

En vain attendrez-vous la conversion de cet impie qui scandalise tout le monde, et dont le vice contagieux infecte les compagnies; en vain une femme chrétienne gémira-t-elle de se voir sous l'autorité d'un mari qui, méprisant la foi qu'il lui a donnée, dissipe follement ses biens, abandonne leurs enfants communs, et vit indignement lui-même sous les lois d'une impudente

créature ; en vain ce pere infortuné soupire voyant ses enfants libertins et dénaturés plongés dans l'oubli de Dieu et de toute vertu, qui consument par avance sa succession, quoiqu'elle soit le fruit de tant de peines et de soins, et qui lui causent tous les jours une douleur mortelle par leur conduite dissolue et honteuse : tous les remèdes humains sont trop foibles contre de tels maux.

Il faut avoir recours à celui qui seul est capable de guérir les cœurs : et quoiqu'il s'agisse de l'intérêt de sa gloire dans la conversion de ses créatures, il veut néanmoins, et il est de sa grandeur de vouloir que nous lui demandions sa propre gloire, et que l'accomplissement de sa volonté soit l'objet de nos vœux et de nos soupirs : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua* (1). Jésus-Christ, avant que de choisir et de former ses douze apôtres, employa une nuit à prier son père (2). Saint Paul (3), qui soutenoit avec tant de zèle l'église naissante, nous apprend qu'il ne cessoit de prier pour tous les fidèles, afin que Dieu daignât les remplir de la connoissance de ses volontés ; et Cassien remarque comme un exemple plein d'instruction pour nous, dans sa sixième conférence, que Job (4), qui ne comptoit, dans le temps même de son plus grand bonheur, que sur la protection de Dieu, offroit chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, de peur que la licence que la prospérité donne n'irritât le ciel contre ses enfants. C'est ainsi que chacun devroit s'appliquer à obtenir la protection de Dieu en faveur de sa famille ou des affaires dont il est chargé : car quand on a un peu

(1) Matth. 8. (2) Luc. 6. (3) Coloss. 1. (4) Job, 1.

de foi ne doit-on pas être convaincu que c'est bien moins notre travail, notre prévoyance et notre industrie, que la bénédiction de Dieu, qui fait réussir nos ouvrages ? Aussi combien voit-on de gens qui bâtissent en vain leur maison et sur des fondements ruineux, parceque Dieu ne règle ni ne conduit point leurs travaux ! Sa justice permet, pour les confondre, que leurs mesures se trouvent fausses, leurs espérances vaines, leur ressource sujette à une infinité de mécomptes, leurs biens dissipés, leur famille en désordre et sans bénédiction. D'où viennent tant de maux ? Que chacun s'en prenne à soi-même et à cette négligence si criminelle de recourir à Dieu. Rentrons en nous-mêmes ; et après nous être convaincus du besoin où nous sommes d'implorer le secours de Dieu, examinons les règles que nous devons y observer.

TROISIÈME PARTIE.

La prière que nous faisons à Dieu ne peut lui être agréable ni efficace pour nous-mêmes, si elle n'est faite avec les conditions que l'écriture et les saints pères nous ont expliquées. Je vais les exposer en peu de mots.

De quelle manière il faut prier.

Il faut prier avec attention. Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme notre bouche. Il faut, ajoute-t-il, veiller et s'appliquer de tout son cœur à la prière ; que tout objet humain et profane disparoisse aux yeux de notre esprit ; que cet esprit s'attache uniquement à ce qu'il demande. A qui, dit-il, devez-vous parler avec atten-

tion, si ce n'est à Dieu? Peut-il moins demander de vous, que de vouloir que vous pensiez à ce que vous lui dites? Comment osez-vous espérer qu'il daigne vous écouter, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes? Vous prétendez qu'il se souvienne de vous pendant que vous le priez, vous qui vous oubliez vous-mêmes au milieu de votre prière. Bien loin de fléchir Dieu, vous offensez cette majesté présente par votre négligence dans une action qui est pourtant la seule propre à vous rendre le ciel favorable.

Il est vrai, dit saint Augustin, que j'aperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sais où est votre esprit, ni s'il est arrêté et appliqué à ce qu'il témoigne d'adorer.

Avouons que ce reproche de saint Augustin n'est pas assez fort pour les chrétiens de notre siècle. La posture de leur corps ne marque que trop la légèreté et l'irréligion de leurs ames. A les voir au milieu d'une église, pendant le redoutable sacrifice, occupés des objets les plus immodestes, curieux et empressés pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la sainteté du lieu et la majesté des mystères, pour entrer dans des conversations profanes, peut-être même criminelles, qui croiroit que leur foi n'est pas absolument éteinte? et qui pourroit s'imaginer qu'ils aient intention de prier et d'adorer Dieu dans un état si plein d'irrévérence et de scandale?

Cette attention à la prière, qu'il est si juste d'exiger des chrétiens, peut être pratiquée avec moins de difficulté qu'on ne pense. Ce n'est pas qu'il n'arrive aux ames même les plus fidèles des distractions involontaires et inévitables; on n'est pas toujours maître de

son imagination, pour lui imposer silence, et avoir l'esprit tranquillement uni à Dieu. Ces sortes de distractions, qui arrivent malgré nous, ne nous doivent point donner de scrupules, et elles servent même plus utilement à notre perfection que les oraisons les plus sublimes et les plus affectueuses, pourvu que nous tâchions de les surmonter, et que nous supportions humblement cette expérience de notre foiblesse.

Mais s'arrêter volontairement aux objets les plus vains et les plus frivoles, dans le temps même de la prière, parcequ'on ne veut pas se donner assez de sujétion pour être attentif aux vérités divines; mais se remplir la tête des images trompeuses du monde, et puis ne faire aucun effort sur soi pour arrêter cette imagination volage et déréglée qui vient sans nul respect troubler les opérations de l'esprit de Dieu dans une ame, n'est-ce pas vouloir vivre toujours amusé par les sens, toujours inappliqué à Dieu?

Ce qui pourroit beaucoup soulager notre esprit, et lui faciliter cette attention si nécessaire, seroit la règle simple que saint Augustin nous propose: Suivez, dit-il, autant que vous pouvez y assujettir votre esprit, tous les sentiments et toutes les instructions que vous fournissent les prières, les cantiques, et les autres louanges de Dieu qui sont en usage dans son église; unissez-vous en esprit avec votre sainte mère; demandez à Dieu lorsque l'office qu'on prononce est destiné à demander; gémissez lorsqu'il inspire le gémissement; espérez dans les endroits où il excite l'espérance; réjouissez-vous quand ses paroles sont pleines de *joie*; affligez-vous, craignez, quand il tâche d'imprimer en vous la tristesse et la crainte. Enfin un mot, conformez

tous vos sentiments à toutes ses paroles : cette conformité est la plus excellente prière. Assister aux divins offices avec cet esprit est une excellente oraison.

Il faut demander avec foi. Cette foi, dit saint Jacques, doit être si ferme, qu'on n'hésite jamais ; car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer toujours poussés au gré des vents. Que celui donc, continue-t-il, qui prie sans cette confiance, n'espère pas d'être exaucé. Et en effet, qui est-ce qui est plus capable de toucher le cœur de Dieu en notre faveur que notre confiance en sa miséricorde ? Peut-il rejeter ceux qui ont mis tout leur trésor en lui, et qui ne veulent rien tenir que de sa bonté ? Quand nous prions Dieu, dit saint Cyprien, avec confiance et même avec une espèce de familiarité, c'est lui-même qui nous donne cet esprit de prière. Il faut donc que le père reconnoisse les paroles de son propre fils quand nous les prononçons, et que celui qui habite dans le fond de nos cœurs forme et règle lui-même toutes nos prières.

C'est Jésus-Christ qui prie en nous ; c'est par lui que nous prions son père ; et toutes nos prières finissent par son auguste nom (1), parcequ'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver, et que c'est par la seule abondance infinie de ses mérites que nous pouvons espérer quelque grace de Dieu.

Ainsi, avec une prière si puissante, nous devons croire que nous pouvons tout. Nous entrons dans les droits de ce divin médiateur ; nous sommes les cohéritiers de son royaume ; nous parlons à Dieu en qualité de ses enfants. Hé ! qui d'entre nous, s'écrie saint Cy-

(1) Act. 10.

prien, eût ôsé nommer Dieu son père, s'il ne nous avoit ordonné lui-même de prendre cette liberté, quand il nous a appris la manière dont il veut que nous le priions? Cependant cette confiance filiale (ne faut-il pas l'avouer?) manque presque à toutes nos prières. La prière n'est notre ressource qu'après que toutes les autres nous ont manqué.

Si nous sondons bien notre cœur, nous trouverons que nous demandons à Dieu les secours dont nous avons besoin, comme si nous n'en avions jamais reçu aucun de lui; et qu'un certain fonds d'infidélité secrète et injurieuse à la bonté de Dieu nous rend indignes d'en recevoir des marques. Craignons que Jésus-Christ ne nous fasse, dans son jugement, le même reproche qu'il fit à saint Pierre: *Homme de peu de foi* (1), nous dira-t-il, *pourquoi avez-vous douté?* Pouviez-vous demander des marques plus fortes de ma bonté, pour vous en convaincre, que celles que vous avez tant de fois ressenties? Pourquoi donc arrêter le cours des graces que je vous préparois, en refusant de les espérer? il ne falloit que les attendre pour les recevoir. Pourquoi vous défier de moi, après que je me suis moi-même fié sans réserve à vous dans mes sacrements? Ame défiante et ingrate, pourquoi avez-vous douté?

Il faut joindre l'humilité à la confiance. *Grand Dieu*, dit Daniel (2), *lorsque nous nous prosternons à vos pieds, nous fondons nos espérances pour le succès de nos prières, non sur votre justice, mais sur votre miséricorde.* Sans cette disposition de notre cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles soient, ne

(1) Matth. 14. (2) Dan. 9.

peuvent plaire à Dieu. Le malheur de saint Pierre, comme saint Augustin l'a remarqué, ne vint pas de ce que son zèle pour Jésus-Christ n'étoit pas sincère. Saint Pierre aimoit son maître de bonne foi, de bonne foi il vouloit mourir plutôt que de l'abandonner; mais son erreur consistoit en ce qu'il comptoit sur ses propres forces pour faire ce qu'il sentoit qu'il désiroit: c'est pourquoi, dit saint Augustin, il ne suffit pas d'avoir reçu de Dieu un esprit droit, une connoissance exacte de la loi, un désir sincère de l'accomplir; il faut encore à tout moment renouveler ses connoissances et ses désirs, il faut puiser sans cesse dans la fontaine de la lumière pure et éternelle.

La prière du premier homme, selon ce père, étoit une action de louange à Dieu. Pendant qu'il demeuroit dans cet heureux séjour que la main de Dieu même lui avoit préparé, il n'avoit pas besoin de gémir, parce qu'il étoit dans un état d'union et de jouissance; mais maintenant ses enfants chassés de cette terre délicieuse doivent pousser des cris vers le ciel, afin que Dieu daigne se rapprocher d'eux à cause de leur humilité, comme il avoit abandonné leur père à cause de son orgueil.

C'est la préparation de notre cœur, selon le terme de l'écriture, qui engage Dieu à nous écouter. Cette préparation doit être sans doute un abaissement intérieur, un aveu sincère de notre néant à la vue des grandeurs de Dieu (1). C'est ce cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise jamais; mais quelque effort que le superbe fasse pour fléchir Dieu, Dieu, selon sa parole,

(1) Psaume 50.

résiste toujours au superbe. Prenez donc garde, dit saint Augustin, que si vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas votre foiblesse et votre indigence, si vous n'êtes pas vil et méprisable à vos propres yeux, vous ne serez point exaucé : car cette pauvreté intérieure est votre seul titre pour obtenir.

Souvenez-vous de la différence que l'évangile nous fait remarquer entre la prière du pharisien superbe et présomptueux, et celle du publicain humble et pénitent (1). L'un raconte ses vertus, l'autre déplore ses foiblesses; l'un remercie Dieu des bonnes œuvres qu'il a faites, l'autre s'accuse des fautes qu'il a commises; la justice de l'un se trouve confondue, tandis que l'autre est justifié.

Il en sera de même d'une infinité de chrétiens. Les pécheurs humiliés à la vue de leurs propres dérèglements seront des objets dignes de la miséricorde de Dieu, tandis que certaines personnes qui auront fait profession de piété seront condamnées rigoureusement pour l'orgueil et la présomption qui auront infecté toutes leurs œuvres.

Parceque ces personnes s'adonnent à de bonnes œuvres, elles disent dans leurs cœurs à Dieu : Seigneur, je ne suis pas comme le reste des fidèles. Elles s'imaginent être des ames privilégiées ; elles se complaisent vainement dans la haute idée qu'elles se forment d'elles-mêmes ; elles prétendent que c'est à elles seules de pénétrer les mystères du royaume de Dieu ; elles s'en font une science et une langue chimérique ; elles croient

(1) Luc. 18.

que tout est permis à leur zèle, et ne craignent rien de ce qu'il faut craindre. Leur genre de vie régulier en apparence ne sert alors qu'à favoriser leur vanité; hors de là elles sont indociles, inquiètes, indiscrètes, délicates, sensibles, incapables de se mortifier pour remplir leurs devoirs. En un mot, en allant à la prière avec ce fonds d'orgueil et de présomption, elles n'en rapportent qu'un esprit gâté, plein d'illusion sur elles-mêmes, et presque incurable.

Malheur à ceux qui prient de la sorte! malheur à nous, si nos prières ne nous rendent plus humbles, plus soumis, plus vigilants sur nos défauts, plus disposés à vivre dans l'obscurité et dans la dépendance!

Il faut que nous priions avec amour. C'est par l'amour, dit saint Augustin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on frappe, qu'on trouve, et qu'on demeure ferme dans ce qu'on a trouvé. C'est pourquoi, dit-il dans un autre endroit, vous cesserez de prier Dieu, dès que vous cesserez de l'aimer et d'avoir soif de la justice. Le refroidissement de la charité est le silence de notre cœur à l'égard de Dieu.

Sans cela vous pourrez prononcer des prières, mais vous ne prierez point véritablement. Car d'où nous pourroit venir, dit encore saint Augustin, la véritable application à méditer la loi de Dieu, si elle ne nous est donnée par l'amour de celui-là même qui nous a imposé cette loi? Aimons donc, et nous prierons. Heureux, à la vérité, dit ce père, de penser sérieusement aux vérités de la religion! mais mille fois plus heureux encore de les goûter et de les aimer!

Au reste, dit-il, il faut que ce soit une douleur sin-

cère de n'être pas assez fidèle à Dieu, et non pas le dégoût naturel que les créatures vous donnent d'elles, qui tourne votre cœur du côté de Dieu, qui vous fasse prier et gémir. Il faut désirer ardemment que Dieu vous accorde les biens spirituels, et que l'ardeur de votre désir vous rende dignes d'être exaucés : car si vous ne priez que par coutume, ou par foiblesse, dans le temps de la tribulation ; si vous n'honorez Dieu que des lèvres, pendant que votre cœur est éloigné de lui ; si vous ne sentez point en vous d'affection et d'empressement pour le succès de vos prières ; si vous demeurez toujours dans une indifférence et dans une froideur mortelle en approchant de ce Dieu qui est un feu consumant ; si vous n'excitez point en vous le zèle de sa gloire, la haine du péché, l'amour de votre propre perfection ; n'attendez pas que des prières si languissantes puissent être efficaces. Le cœur de Dieu ne se laissera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le vôtre.

Il faut prier avec persévérance. Saint Bernard dit qu'il est indigne de cette haute majesté de se laisser trouver, à moins qu'on ne la cherche avec un cœur parfait. Le cœur parfait est celui qui ne se lasse jamais de chercher Dieu. Aussi saint Augustin nous assure-t-il qu'on ne peut mériter d'obtenir dans la prière ce que l'on demande, si on ne le cherche avec l'assiduité et la patience qu'un si grand bien mérite.

Appliquons-nous cette règle, et faisons-nous, malgré notre amour-propre, une justice exacte. Faut-il s'étonner si Dieu nous laisse si souvent dans des états d'obscurité, de dégoût, et de tentation ? Les épreuves purifient les ames humbles ; elles servent aux ames infidèles à expier les fautes ; elles confondent celles qui

veulent flatter dans l'oraison même leur lâcheté et leur orgueil.

Si une ame innocente, détachée des créatures, et appliquée avec assiduité à Dieu, souffroit les délaissements intérieurs, elle devroit s'humilier, adorer les desseins de Dieu sur elle, redoubler ses prières et sa ferveur. Comment des personnes qui ont à se reprocher tous les jours des infidélités continuelles oseront-elles se plaindre que Dieu leur refuse ses communications? Ne doivent-elles pas avouer que ce sont leurs péchés, selon le terme de l'écriture (1), qui ont formé un épais nuage entre le ciel et elles, et que Dieu s'est justement caché à leurs yeux?

Cent fois Dieu ne nous a-t-il pas recherchés dans nos égarements? cent fois, ingrats que nous sommes, n'avons-nous pas été sourds à sa voix, et insensibles à ses bontés? Il veut nous faire sentir à son tour combien nous étions aveugles et misérables en le fuyant; après s'être lassé à nous prévenir, il veut enfin que nous le prévenions; il nous réduit à acheter par notre patience les faveurs qu'il nous prodiguoit autrefois, et dont nous ignorions le prix. N'est-ce pas une vanité et une délicatesse honteuse que de supporter impatiemment un tel procédé que nous avons eu nous-mêmes à son égard? Combien nous a-t-il attendus! n'est-il pas juste qu'il se fasse attendre?

Qui est celui qui peut se vanter d'avoir fait sans réserve tout ce qu'il doit, d'avoir réparé toutes ses négligences passées, d'avoir purifié son cœur, d'être en droit d'attendre que Dieu l'écoute favorablement?

(1) Jérém. 3.

Hélas ! tout notre orgueil, quelque grand qu'il soit, ne sauroit suffire pour nous inspirer cette présomption, tant le sentiment de notre misère nous presse ! Si donc le Seigneur nous soustrait les graces sensibles, adorons sa justice, taisons-nous, humilions-nous devant lui, prions sans cesse.

C'est cette humble persévérance qui l'apaisera, c'est cette espèce d'importunité qui obtiendra de lui ce que nous ne méritons pas d'obtenir nous-mêmes, et qui nous fera heureusement passer des ténèbres à la lumière. Car sachez, dit saint Augustin, que Dieu est présent lors même qu'il paroît éloigné de nous. Il se cache pour faire augmenter nos désirs ; et il ne diffère, lui qui est le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, à adoucir toutes nos peines, que pour ne point fonder l'ouvrage de notre perfection sur une volonté foible, impatiente et attachée aux choses sensibles.

Qu'il est facile d'aimer Dieu lorsqu'il se montre à nous dans toutes ses beautés, et qu'il nous soutient par le plaisir même dans cette union étroite avec lui ! Combien voyons-nous d'ames lâches qui ne veulent le servir que par intérêt, et qui se découragent dès que Dieu cesse de les flatter ! Loin de nous une piété si foible et si mercenaire ! attachons-nous à Dieu pour Dieu même.

Souvenons-nous que c'est dans l'état d'obscurcissement et de privation que la solide charité s'éprouve et se soutient elle-même ; sans cela les consolations intérieures anéantiroient le mystère de la croix qui doit s'accomplir en nous ; sans cela en vain Jésus-Christ seroit monté au ciel pour dérober à ses disciples sa

présence. Hé ! que peut-on attendre d'une ame qui attend elle-même que Dieu la console pour se donner à lui ?

Enfin il faut prier avec pureté d'intention. Il ne faut point, dit saint Bernard, mêler dans nos prières les choses vaines avec les véritables, les périssables avec les éternelles, des intérêts bas et temporels avec ceux de notre salut. C'est bien prier, dit saint Augustin, que de ne chercher que Dieu seul ; c'est mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour-propre et de votre ambition, mais l'exécuteur de vos bons désirs. Vous recourez à Dieu afin qu'il satisfasse vos passions, et souvent afin de vous garantir des croix dont il connoît que vous avez besoin. Quand il vous aime, dit encore ce père, il vous refuse ce que votre amour-propre vous fait demander ; dans sa colère il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez. N'allez donc point porter au pied des autels des vœux indécents, des désirs mal réglés, et des prières indiscrètes. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Gardez-vous bien de soupirer après des biens faux et nuisibles ; répandez votre cœur devant le Seigneur, afin que son Saint-Esprit demande en vous par des gémissements ineffables les véritables biens qu'il veut que vous demandiez.

Comment Dieu, dit saint Augustin, vous accorderoit-il ce que vous ne voulez pas vous-même qu'il vous accorde ? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté et l'avènement de son règne. Pouvez-vous lui faire cette prière de bonne foi, vous qui préférez votre volonté à la sienne, qui sacrifiez ses

intérêts aux vôtres, et qui faites céder sa loi aux vains prétextes dont votre amour-propre se sert pour l'éluder ? Pouvez-vous lui faire cette prière, vous qui trouvez son règne dans votre ame par tant d'infidélités, par tant de vains désirs, par tant d'amusements indignes du christianisme ; vous enfin qui craignez l'arrivée de ce règne, et qui ne voudriez pas que Dieu vous accordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter ? Car lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenoit au mot et s'il vous offroit de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs et des consolations, empressé pour les croix et pour son amour, votre amour-propre et votre orgueil se révolteroient pour vous empêcher d'accepter cette offre ; et consentant au retranchement de certains défauts qui vous incommodent, vous voudriez réserver vos passions dominantes et faire vos conditions pour accommoder la piété à votre humeur et à vos vues.

Au reste, quoique les méthodes pour prier qui nous viennent des personnes pieuses et expérimentées méritent beaucoup de respect, et que nous les devions suivre autant que nos expériences et le conseil des gens sages que nous consultons nous en découvrent l'utilité pour nous soulager et faciliter notre application à Dieu, nous devons regarder comme l'essentiel dans la prière de demander à ce Dieu de miséricorde qui connoît mieux que nous nos besoins, ce qu'il faut que nous lui demandions. Son Esprit Saint, à qui il appartient véritablement de nous enseigner à prier, donne quand il lui plaît des conduites particulières : mais ce qui est très important, est de se persuader que la manière de prier la plus simple, la plus humble et la plus éloignée

des raisonnements et des vues abstraites, est sans doute la plus assurée et la plus conforme aux paroles du Fils de Dieu et des apôtres. Dans cette prière nous trouverons de la lumière et de la force pour remplir nos devoirs avec paix et humilité, dans quelque condition où nous soyons. Sans elle en vain formerons-nous de belles résolutions; privés de la nourriture intérieure, nous nous trouverons sans force dans toutes les occasions difficiles et dans toutes les tentations de la vie.

ENTRETIEN

SUR

LES CARACTÈRES DE LA PIÉTÉ.

Il faut que les pécheurs fassent une exacte recherche des péchés dont ils sont coupables, afin de s'en humilier et de s'en punir (1). Il faut aussi que les personnes qui font profession de piété, et qui vivent dans la retraite exemptes des désordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection et le peu de solidité des vertus qu'elles ont acquises. Sans cet examen qui sert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuisibles, ou du moins dangereuses ; elles nous inspirent une confiance présomptueuse; elles font que nous sommes contents de nous, et que nous passons notre vie dans un état plein d'illusions (2).

Combien voit-on de gens qui, sur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de fausses conduites! de gens qui sont grossièrement abu-

(1) Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. Is. 38, 15.

(2) Apoc. 3, 17.

sés d'eux-mêmes, et qui choquent et scandalisent leur prochain en s'imaginant lui plaire et l'édifier (1) ! Rien n'est plus redoutable que ces exemples ; rien n'est plus propre à nous rappeler sérieusement en nous-mêmes pour nous faire étudier soigneusement ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous semblables à ces personnes abusées d'elles-mêmes dont nous avons pitié ; peut-être que d'autres nous regardent avec la même compassion. Ces gens-là ont bonne intention et croient être dans une conduite droite aussi-bien que nous. Ne sommes-nous point dans l'erreur, et ne nous flattons-nous pas comme eux? C'est l'amour-propre qui les flatte et les éblouit ; n'avons-nous point en nous ce même séducteur? Craignons donc d'être dans cette voie, dont les commencements paroissent sûrs et droits, mais qui aboutit enfin à la mort (2). Nous devons ce zèle et ce soin à la dévotion de la rendre en nous irrépréhensible. Tant de gens lui font tort par les foiblesses et les indiscrétions qu'ils y mêlent, que nous devons régler la nôtre d'une manière qui répare ce scandale et ce déshonneur.

Que ne devons-nous point à la piété (3)! c'est elle qui nous a délivrés d'une infinité d'erreurs, et qui nous a fait vaincre nos passions et nos mauvaises habitudes ; qui nous a dégoûtés des plaisirs empoisonnés du monde ; qui nous a convaincus et touchés des vérités salutaires de la religion, et qui nous a garantis des pièges funestes dont le siècle est rempli. Serons-nous ingrats

(1) Souvent notre esprit se flatte et se persuade d'aimer dans le bien ce qu'il n'aime pas en effet. S. Grég. Past. 2, c. 9.
(2) Prov. 14, 12.
(3) La piété est utile à tout. I Tim. 4, 8.

après tant de bienfaits reçus? N'aurons-nous point le courage de sacrifier à la piété toutes nos inclinations déréglées, quoi qu'il en puisse coûter à notre amour propre? Au reste, gardons-nous bien de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'écriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions (1). Souvent Dieu qui pénètre les plus secrets replis des cœurs y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paroissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde.

Or il est sûr que Dieu ne s'arrête jamais à cet extérieur, et qu'une vertu superficielle ne sauroit l'éblouir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite extérieurement régulière ; voyons si l'essentiel de la piété se trouve dans nos sentiments et dans nos actions.

Piété utile à tous ; piété simple et désintéressée ; piété constante ; piété qui fait le bien et qui le cache ; piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu (2) ; piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs (3).

Encore une fois, examinons en présence de Dieu si

(1) Ps. 61, 10. Prov. 11, 1. Osée, 12, 7. Ps. 7, 10. Hebr. 4, 13. Apoc. 3.

(2) Galat. 1, 10.

(3) Je tâche de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvés. I Cor. 10, 33.

la nôtre est faite de la sorte, et faisons cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain. Ces trois considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Chacun de nous doit s'examiner soi-même pour découvrir s'il est dans les dispositions où il doit être à l'égard de Dieu, et sans lesquelles toute sa piété, quelque fervente qu'elle paroisse au dehors, ne sauroit avoir de solidité. Voyons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu, si nous sommes disposés à mourir pour nous unir à lui, si nous sommes bien aises de nous occuper de lui, et enfin si nous sommes déterminés à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnoîtrons le véritable état de notre cœur.

I. Aimons-nous à souffrir pour Dieu? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paroît dans les paroles et qui manque dans les actions; d'un amour des souffrances qui ne consiste qu'en une coutume de parler magnifiquement et affectueusement du prix et de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse, et qu'on recherche tout ce qui peut rendre la vie molle et sensuelle. Encore une fois, je ne parle point de cette spiritualité imaginaire qui fait qu'on ne s'entretient que de résignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommodités, et qu'on tend par toute sa conduite à ne souffrir jamais de personne et à ne manquer de rien. Saint Paul avoit des sentiments bien contraires à ceux des lâches chrétiens qui vivent

de la sorte, lorsqu'il disoit (1) qu'il se sentoit comblé de toute sorte de joie et de consolation, lors même que son corps ne jouissoit d'aucun repos (2), et qu'il éprouvoit les plus rudes tribulations, les combats au dehors les frayeurs au dedans.

Il ne faut pas s'imaginer que ce zèle du grand apôtre ne doive point être imité, sous prétexte que les ames des chrétiens de nos jours sont moins fortes et moins élevées (3). C'est la grace, dû à tous les fidèles, qui vous est donnée non seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui. C'est comme s'il disoit : Si vous ne soumettez que votre esprit à Dieu par une croyance de tous ses mystères, votre sacrifice sera imparfait, et votre volonté demeurera toujours libre et immortifiée. Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi stérile, ajoutez-y l'offrande d'un cœur humilié et souffrant pour lui. En vain suivez-vous Jésus-Christ si vous ne portez la croix avec lui : en vain espèrerez-vous sa gloire et son royaume si vous n'acceptez ses opprobres et ses douleurs (4).

Ces deux états ont une liaison nécessaire ; on ne peut arriver à l'un que par l'autre : c'est le chemin qu'il a tenu : il n'a point voulu vous en laisser d'autre (5). Oseriez-vous vous plaindre d'une loi appuyée sur un tel exemple (6)? Qu'il doit être doux à une ame fidèle de souffrir pendant cette vie, puisqu'elle sait qu'elle souffre après Jésus-Christ, qu'elle souffre pour l'imiter, pour lui plaire, et pour mériter la joie qu'il a promise à ceux qui pleurent (7)!

(1) II Cor. 7, 4. (2) Ibid. 7, 5. (3) Phil. 1, 29.
(4) Ps. 50. Matth. 16, 24. Luc. 24, 26. (5) I Pet. 2, 21.
(6) Matth. 5, 12. (7) Ibid. 5, 5. Luc. 6,

C'est là tout notre bien que de souffrir des maux en ce monde avec l'espérance d'une éternelle consolation (1). Les faux biens de ce monde sont faits pour ceux qui n'en espèrent ou qui n'en cherchent point de plus véritables : les maux de ce monde sont destinés, par la miséricorde de Dieu, aux ames élues qu'il veut détacher de ce monde si corrompu pour les préparer à des biens d'une durée et d'un prix immense. Chercher donc son bonheur ici, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux espérances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disoit-il à tous les chrétiens, qu'en prenant ce nom vénérable ils se dévouoient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances présentes et sensibles pour attendre les biens invisibles et éternels; qu'enfin il n'étoit pas permis aux héritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les héritiers du crucifié, parceque le Sauveur, en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde à ses véritables enfants que la croix, c'est-à-dire, que la douleur et la honte en partage. Quel affreux héritage, bon Dieu! que celui de Jésus soûlé d'opprobres, comme parle l'écriture, attaché nu et mourant sur la croix (2)! Cependant il faut renoncer à son héritage céleste, si on n'accepte pas cet héritage temporel de souffrance et d'humiliation (3). Nul des enfants de Jésus-Christ ne peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onéreuse de son père.

Voilà les vérités que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne disons peut-être guère à nous-mêmes. Comparons un peu de bonne foi les véritables senti-

(1) S. Cyp. (2) Lam. de Jérém. 3, 30. (3) Act. 14, 2.

ments de notre cœur avec ces principes de la religion que nous professons.

Si j'étois sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience et de renoncement continuel à nos propres inclinations; si j'aimois de bonne foi Jésus-Christ souffrant et humilié pour moi, refuserois-je de m'humilier et de souffrir pour l'amour de lui (1)? me contenterois-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune! en ferois-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions? serois-je si impatient dans les moindres infirmités, si découragé dans les traverses de la vie, si inquiet dans les embarras, si délicat et si sensible dans les mécomptes des amitiés humaines; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager; si sévère pour corriger les défauts d'autrui; si lâche et si immortifié quand il s'agit de corriger les miens? serois-je si prompt à murmurer dans le mépris et dans les contradictions, qui sont autant de croix dont Dieu me charge pour me sanctifier?

N'est-ce pas un scandale digne de larmes et de gémissements, de voir que les gens mêmes qui font profession de suivre et de servir Jésus crucifié, soient néanmoins, par leur délicatesse, les ennemis irréconciliables de la croix, selon les termes de saint Paul (2)? Hélas! pouvons-nous séparer Jésus-Christ de la croix sur laquelle il s'est sacrifié pour nous, et sur laquelle il a prétendu nous attacher à jamais à lui? Comment pou-

(1) Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple. Luc. 14, 33; et 9, 23.

(2) Philipp. 3, 18.

vons-nous aimer ce Sauveur si aimable, sans aimer aussi cette croix qui sera la marque éternelle de son amour infini pour nous? O précieuse croix! faut-il que vous ne soyez ainsi honorée qu'en paroles et en apparence! faut-il que ceux qui ne peuvent espérer aucun bien que par vous vous craignent et vous fuient avec tant d'inquiétude et de lâcheté!

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, ce reproche qui n'est peut-être que trop juste contre nous, et qui fait croire à tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage; ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens qui font profession de piété sont les plus délicats et les plus sensibles; que leur piété dégénère peu à peu en mollesse; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités, soupirer après l'autre vie en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci, et déclamer toujours avec zèle contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux?

II. Sommes-nous disposés à mourir pour nous unir à Jésus-Christ? Saint Paul, qui formoit ce noble désir, vouloit qu'un chrétien, rempli des espérances de la religion, gémît et soupirât sous la pesanteur de son corps mortel (1). Et saint Augustin, expliquant cette vérité dans toute son étendue, dit que la sainteté de la vie et l'amour de la mort sont deux dispositions inséparables. Les deux amours des deux vies, dit-il, se combattent dans une ame imparfaite. L'amour de cette vie passagère est si fort dans les chrétiens imparfaits, qu'ils la possèdent avec plaisir et qu'ils ne la perdent qu'avec

(1) Philip. 1, 23. Rom. 7, 24.

regret. La perfection des ames bien fidèles à Dieu fait au contraire qu'ils supportent la vie avec peine, et qu'ils attendent la mort comme leur véritable bien. Au reste, continue-t-il, que les imparfaits ne me disent point qu'ils désirent de vivre encore pour faire quelque progrès dans la vertu; qu'ils parlent plus sincèrement et qu'ils avouent qu'ils souhaitent de prolonger leur vie parcequ'ils ne sont pas assez vertueux pour aimer la mort. Ne vouloir pas mourir ce n'est pas aspirer à un plus haut degré de vertu, mais c'est n'en avoir guère acquis. Qu'on n'allègue donc point la crainte des jugements de Dieu pour justifier celle de la mort. Si nous ne craignions que les jugements de Dieu dans notre passage à l'éternité, cette crainte, inspirée par le Saint-Esprit, seroit une crainte modérée, paisible et religieuse. La perfection de notre amour pour Dieu, comme dit St. Jean (1), consiste à avoir une entière confiance en lui pour le jour de son jugement. Si nous l'aimions comme notre père, le craindrions-nous comme notre juge, jusqu'à fuir sa présence? aurions-nous ces craintes lâches qui nous troublent, qui nous abattent; ces vaines alarmes que nous ressentons sitôt que le Seigneur frappe à notre porte, et qu'il nous apprend par la maladie que la mort s'approche?

Ne serions-nous pas convaincus que plus la vie dure, plus le nombre de nos infidélités croît; que le compte que nous devons à Dieu se rend toujours difficile de plus en plus; que l'avenir servira bien moins à payer nos anciennes dettes qu'à en contracter de nouvelles, et à nous rendre peut-être insolvables; et que quiconque

(1) I Joan. 4, 17.

aime Jésus-Christ doit craindre la durée d'une vie où l'on est exposé continuellement à perdre sa grace et son amour?

Mais il y a je ne sais quelle infidélité secrète dans le fond de nos cœurs qui étouffe tous ces sentiments. Nous pleurons la mort de ceux que nous aimons, et nous craignons la nôtre, comme si nous n'avions aucune espérance. A voir les vains projets que nous faisons pour cette vie, et le soin que nous prenons pour la rendre agréable et longue, qui croiroit que nous attendons une autre vie heureuse et éternelle, et que celle-ci, misérable et fragile, ne sert qu'à retarder notre bonheur? Hélas! dit saint Cyprien (1), je ne m'étonne pas si ceux qui se trouvent bien en ce monde y veulent demeurer, que ceux qui bornent leurs espérances en cette vie en craignent la fin. La mort est un vrai mal pour ceux qui ne veulent pas s'unir à Jésus-Christ, et qui n'espèrent pas de régner avec lui dans l'éternité. Mais ceux à qui la religion découvre une voie assurée pour arriver à une nouvelle vie; mais ceux dont l'espérance, comme dit le Sage (2), est pleine d'immortalité, comment peuvent-ils accorder des espérances si hautes et si solides avec les amusements qui arrêtent leur cœur ici-bas?

Concluons donc que notre foi et notre piété sont bien foibles et bien languissantes, puisqu'elles ne peuvent vaincre notre timidité à l'égard de la mort. Il faut que nous n'envisagions la ressource éternelle du christianisme contre la mort, et tous les biens qui nous attendent au-delà de cette vie passagère, que d'une vue bien

(1) St. Cyp. Traité de la mort. (2) Sag. 3, 4.

confuse et bien superficielle, si nous ne sentons en nous aucune impatience de finir nos misères et de jouir de tous ces biens.

Voilà précisément sur quoi il faut que chacun de nous s'examine : Suis-je prêt à mourir ? et s'il falloit mourir tout à l'heure, ne regretterois-je aucune des créatures dont je me vois environné? N'y a-t-il point quelque chose que j'ai crue jusqu'ici m'être indifférente, et dont je ne pourrois néanmoins me détacher sans peine? Mon âme languit-elle dans les tristes [illegible] qui la tiennent ici-bas captive, ou plutôt ne fait-elle point de ces liens l'objet de ses amusements, et n'est-elle point aveuglée jusqu'à aimer son esclavage?

Il ne s'agit point ici de me tromper moi-même par un faux courage. Est-il bien vrai que l'ardeur de mon amour pour Jésus-Christ surmonte dans mon cœur la crainte et l'horreur naturelle que j'ai pour la mort? Usé-je de ce monde, selon le terme de saint Paul, comme n'en usant point (1)? Le regardé-je comme une figure trompeuse qui passe? Ai-je impatience de n'être plus sujet à sa vanité? N'y a-t-il rien qui arrête mes désirs et qui flatte mon amour-propre? Ne cherché-je point à rendre ma vie douce par des amusements que je crois innocents, mais qui forment dans mon cœur, contre les desseins de Dieu sur moi, certaines attaches que je ne veux pas rompre? Enfin, me préparé-je sérieusement chaque jour à la mort? Est-ce sur cette méditation que je règle le détail de ma vie? Et la mort elle-même, quand elle arrivera, quand elle me fera sentir ses rigueurs par la douleur et par la foiblesse, me trouvera-t-elle prêt à

(1) I Cor. 7, 31. Rom. 3, 20.

recevoir constamment le coup fatal qu'elle me donnera? Ne tremblerai-je point à ses approches? Que deviendra ma fermeté dans ces derniers moments où je me verrai entre le monde qui s'évanouira pour jamais à mes yeux, et l'éternité qui s'ouvrira pour me recevoir?

L'espérance de voir Jésus-Christ, cet objet si aimable et si consolant, doit sans doute nous rassurer à la vue de cet autre objet si redoutable à la nature. D'où vient donc que souvent les gens qui font profession de mépriser la vie ne craignent pas moins la mort que les autres; que les moindres infirmités les alarment et les consternent, et qu'on remarque quelquefois en eux plus de précaution et de délicatesse que dans les gens du monde pour leur conservation? Ne faut-il pas avouer que c'est un scandale, et qu'en vain se prépare-t-on à la mort par une vie pieuse et retirée, si cette préparation n'aboutit qu'à être surpris et troublé, à quelque heure que cette mort puisse arriver?

III. Sommes-nous bien aises de nous occuper de Dieu? c'est-à-dire, sentons-nous une joie sincère quand nous le prions et quand nous méditons en sa présence les vérités de la religion?

La prière, dit saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervents à prier, nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup; qui aime peu, prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a point de plus douce consolation que celle de ne perdre point la présence de l'objet qu'il aime : il goûte un plaisir sensible de pouvoir parler à Dieu, penser à ses vérités éternelles, adorer sa grandeur, admirer sa puissance, louer sa miséricorde, et s'abandonner à sa pro-

vidence. Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verse dans le sein de ce père si charitable toutes les peines dont son propre cœur est rempli; c'est sa ressource dans tous les maux ; elle se fortifie, elle se soulage, en lui exposant avec confiance ses foiblesses et ses désirs. Or, comme nous sommes, pendant cette vie, toujours imparfaits ; comme nous n'y sommes jamais exempts de péché, il faut que toute la vie intérieure se passe en pénitence de nos fautes et en reconnoissance des bontés de Dieu : c'est dans l'exercice de la prière que nous pouvons nous appliquer ainsi à demander pardon à Dieu de notre ingratitude, et à le remercier de sa miséricorde.

Outre cette nécessité de la prière, saint Chrysostôme nous en explique une autre d'une manière également solide et touchante.

C'est que ce père avoit souvent remarqué que la piété ne s'affermit jamais parfaitement que par la fidélité à la prière. Dieu veut, dit-il, nous faire sentir, par cette expérience, qu'on ne peut tenir son amour que de lui-même ; et que cet amour, qui est le véritable bonheur de nos ames, ne peut s'acquérir, ni par les réflexions de notre esprit, ni par les efforts naturels de notre cœur, mais par l'effusion gratuite du Saint-Esprit. Oui, cet amour est un si grand bien, que Dieu seul, par une espèce de jalousie, en veut être le dispensateur; il ne l'accorde qu'à mesure qu'on le lui demande.

Ainsi, c'est dans une application fidèle et constante à lui demander cet amour qu'on peut s'en remplir. Il faut nous en prendre à nous-mêmes si notre piété n'a point cette solidité et cette consistance qui est le fruit

assuré de la bonne prière : car sans cet exercice où l'on s'imprime fortement toutes les vérités de la religion, où l'on s'accoutume heureusement à les goûter et à les suivre, tous les sentiments de piété que nous pouvons avoir ne sont que des ferveurs trompeuses et passagères.

Prions donc, mais prions toujours en vue de nos devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites, et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patients, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite.

Sans cela, notre assiduité à la prière, bien loin d'être fructueuse et efficace, sera pleine d'illusion pour nous et de scandale pour le prochain. D'illusion pour nous. Combien en avons-nous d'exemples! combien voit-on de gens dont les oraisons ne servent qu'à nourrir l'orgueil et qu'à égarer leur imagination! De scandale pour le prochain. Car y a-t-il rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant?

IV. Sommes-nous déterminés à nous abandonner à Dieu sans réserve? Regardons-nous les soins de sa Providence sur nous comme notre meilleure ressource? ou plutôt n'avons-nous pas pour nos intérêts propres une certaine providence de politique, une providence timide et inquiète, et qui nous rend indignes du secours de celle de Dieu?

La plupart des personnes qui veulent se donner à Dieu font comme le jeune homme que l'évangile nous dépeint (1). Il avoit passé sa jeunesse dans l'innocence; et accoutumé depuis son enfance à une observation exacte de la loi, il aspiroit à tout ce que les conseils du Sauveur pouvoient lui faire pratiquer de plus parfait et de plus héroïque. Jésus-Christ même, qui l'envisagea, fut d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui. Tout sembloit concourir heureusement à élever cette ame à une sainteté éminente. Mais un attachement secret aux faux biens de ce monde renversa tout l'ouvrage de sa perfection dans le moment où il sembloit devoir s'affermir. Sitôt que Jésus-Christ lui eut proposé de quitter ses richesses pour le suivre, cette ame dominée par l'intérêt fut toute épouvantée à la vue d'un état où il ne lui seroit plus permis de rien posséder. Il s'en alla tout triste et confus. Triste, disent les saints pères, de ne pouvoir accorder dans son foible cœur l'amour de ses richesses avec l'amour de Jésus-Christ.

La disposition essentielle pour une ame qui se consacre à Dieu est donc de se défier de toutes les ressources humaines sur lesquelles la prudence de la chair s'appuie, de ne vouloir rien, de ne ménager rien qui puisse troubler les desseins de Dieu.

Il faut réprimer à chaque moment l'avidité de la nature, qui craint toujours que ce qu'elle a ne lui échappe, et qui forme sans cesse des désirs immodérés pour posséder ce qu'elle n'a pas.

Il faut être continuellement sur ses gardes pour prévenir notre amour-propre, qui tâche de se déshuma-

(1) Matth. 19, 16. Marc. 10, 17.

ger insensiblement par l'attachement aux petites choses, du sacrifice qu'elle a fait à Dieu de plus grandes : car est-il rien de plus déplorable que de voir une personne qui, après avoir fait les principales démarches vers la perfection, regarde lâchement derrière elle et appréhende d'en trop faire?

Cependant pouvons-nous dire qu'il y ait beaucoup d'ames exemptes de cette lâcheté? N'est-il pas vrai qu'on cherche tant de précautions dans le don qu'on a fait de soi-même à Dieu, ou dans la manière de le servir, qu'on réduit insensiblement ce don et ce service presque à rien? On fait toujours dépendre le spirituel du temporel : on veut accomplir ses devoirs et satisfaire à sa conscience; mais on le veut à tant de conditions; mais on craint avec tant d'inquiétude, qu'il en coûtera trop en se donnant à Dieu; mais on prévoit tant d'inconvénients; mais on veut s'assurer de tant de secours et de tant de consolations, qu'on anéantit insensiblement la piété chrétienne, et qu'on ne la pratique que d'une manière languissante et sans aucun fruit.

D'où vient que tant de gens entreprennent de bonnes œuvres sans aucun succès? C'est qu'ils les entreprennent avec peu de foi; c'est qu'ils ne renoncent point à eux-mêmes dans ces entreprises; c'est qu'ils se regardent toujours eux-mêmes par quelque endroit, et qu'ils ne veulent point préférer en tout l'intérêt de l'ouvrage, qui est celui de Dieu, à leurs inclinations mal réglées, à leur humeur inquiète, à la foiblesse de leur cœur qui cherche de vaines consolations, à des amitiés indiscrètes qu'il faudroit retrancher, à une jalousie d'autorité et de considération qui gâte les meilleures choses : en un mot, c'est qu'on veut toujours servir Dieu avec sûreté pour

soi-même ; qu'on ne veut rien hasarder pour sa gloire, et qu'on se croiroit malheureux si on s'exposoit à quelque mécompte pour l'amour de lui. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de prendre modérément les justes mesures pour la conduite des bonnes œuvres : mais en vérité il y a bien loin entre ne vouloir pas tenter Dieu et l'irriter par une injurieuse défiance de sa bonté. Peut-on attendre de ces ames craintives et mercenaires la générosité et la force qui est nécessaire pour soutenir les desseins de Dieu? Quand on ne se confie point à la Providence, on est indigne d'en être l'instrument.

Non, non, Dieu ne daignera jamais bénir ces conduites qui sont trop humaines : et c'est de cette source malheureuse qu'est venu le relâchement et le désordre de tant de communautés ferventes et régulières. Il répand, comme dit saint Paul (1), ses divines richesses avec profusion ; mais c'est sur les personnes qui l'invoquent, et qui ne veulent se confier qu'en lui, et non point sur ceux qui veulent prévenir la Providence, et n'être jamais réduits à se fier à elle.

Il est temps d'examiner nos dispositions par rapport à nous-mêmes ; c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Examinons si notre zèle n'est point une imprudence autorisée du prétexte de la religion ; si notre prudence n'est point une politique charnelle : si notre dévotion n'est point un effet de l'humeur ; si notre charité n'est point un amusement. Voilà quatre questions que nous devons nous faire à nous-mêmes.

(1) Rom. 10, 12.

I. Notre zèle n'est-il point imprudent ? Que toute racine d'amertume, dit saint Paul, soit détruite en vous (1). Il y a un zèle amer qu'il faut corriger ; il va à vouloir corriger le monde entier, et à réformer indiscrètement toutes choses : à l'entendre, on croiroit que tout est soumis à ses lois et à sa censure. Il ne faut connoître que son origine et ses effets, pour découvrir combien il est mal réglé. L'origine de ce prétendu zèle est honteuse ! les défauts de notre prochain choquent les nôtres ; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui ; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable ; notre inquiétude nous soulève contre la paresse et l'indolence de celui-ci ; notre chagrin nous irrite contre les divertissements excessifs de celui-là ; notre brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il est même certain que cette contrariété et cette espèce de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déjà préoccupée. Or, peut-on découvrir une source plus basse et plus maligne de ce zèle critique que je viens de marquer ? Si nous voulions avouer de bonne foi que nous n'avons pas assez de vertu pour supporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait et de foible, nous paroîtrions foibles nous-mêmes, et c'est ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre foiblesse paroisse au contraire une force : elle l'érige en vertu ; elle la fait passer pour zèle :

(1) Ephes. 4, 31. Hebr. 12, 15.

zèle imaginaire et souvent hypocrite ; car n'est-il pas admirable de voir combien on est paisible et indifférent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zèle ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalousie, ou qui lassent notre patience ? zèle commode, qui ne s'exerce que pour soi, et pour se prévaloir des défauts du prochain, afin de s'élever au-dessus de lui. Si notre zèle étoit véritable, et réglé selon le christianisme, il commenceroit toujours par notre propre correction ; nous serions tellement occupés de nos défauts et de nos misères, que nous n'aurions guère le temps de penser aux défauts d'autrui. Il faudroit que ce fût une obligation de conscience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain ; lors même que nous ne pourrions pas nous dispenser de veiller sur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, selon le conseil de l'apôtre (1) : Corrigez, dit-il, votre frère avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui, de peur que vous ne soyez tenté en voulant le délivrer de la tentation : en voulant corriger sa mauvaise humeur, vous courez risque de vous abandonner à la vôtre ; en voulant réprimer son orgueil et ses autres passions, vous vous laisserez peut-être entraîner par votre naturel impatient et impérieux.

Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à sa perfection, que vous n'ayez pas soin de pourvoir à votre sûreté particulière.

Ce seroit un zèle bien imprudent, que d'oublier vos propres besoins, pour ne vaquer qu'à l'examen

(1) Galat. 6, 1.

de la conduite de vos frères. Il est vrai que ce zèle qui anime un chrétien pour la correction fraternelle, quand il est pur et prudent tout ensemble, est un zèle très agréable à Dieu : mais on ne doit pas croire qu'il soit désintéressé, ni selon la science, à moins qu'il ne soit toujours doux et modéré ; car ce zèle qui s'allume contre le prochain, et qui ne veut lui rien pardonner, ne sert qu'à troubler la paix, et qu'à causer beaucoup de scandale.

Tout ce qui se dit ou qui se fait avec chaleur n'est point propre à la correction du prochain.

Où voyons-nous les fruits de ces conduites dures ? Il faut gagner les cœurs, quand il s'agit de religion ; et les cœurs ne se gagnent que par des marques de charité et de condescendance. Il ne suffit pas d'avoir raison : c'est gâter la raison, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. C'est par la douceur, par la patience et par l'affection que l'on ramène insensiblement les esprits, qu'on les dispose à entendre la vérité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes préoccupations, qu'on leur inspire la confiance nécessaire, et qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déréglées.

Quand celui qui a besoin d'être corrigé voit que celui qui le corrige suit son humeur, il n'est guère disposé à corriger la sienne. L'amour-propre ne manque pas de se révolter contre des instructions faites avec chagrin : Dieu même ne bénit point ces sortes de conduites. La colère de l'homme, comme dit saint Jacques, n'opère point la justice de Dieu (1).

(1) Jacq. 1, 20.

II. *Notre prudence n'est-elle point une politique charnelle?* Cette prudence aveugle que la chair inspire n'est que mort, comme dit l'apôtre (1); elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le sauroit jamais être (2). Il y a une incompatibilité absolue entre cette sagesse des hommes et celle des véritables enfants de Dieu; c'est elle qui résiste en nous au Saint-Esprit, qui le contriste, et qui traverse tous les desseins qu'il a pour la sanctification de nos ames.

Cette sagesse par laquelle un chrétien se renferme en lui-même, et se confie à ses propres lumières, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette sagesse si réprouvée dans l'évangile est néanmoins enracinée dans le cœur de presque tous les fidèles. Combien voyons-nous tous les jours de considérations humaines qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu! Combien de bienséances imaginaires, auxquelles on fait céder indignement ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable!

Autrefois les chrétiens étoient des gens qui mépriſoient les mépris mal fondés du monde, pour servir Dieu avec liberté; aujourd'hui les chrétiens, et les gens même qui font profession de piété, et ceux qui ont quitté entièrement le monde, sont néanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugements du monde, qui veulent avoir son approbation, et qui règlent leurs procédés sur certains préjugés bizarres, suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qu'il lui plaît.

Or il me semble que cette timidité à l'égard des jugements du monde n'a jamais été poussée jusqu'à

(1) Rom. 8, 6. (2) Ibid.

la foiblesse et à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres générales qui regardent la gloire de Dieu, et les pratiques de vertu pour chaque personne en particulier, de mille raisons purement humaines; on n'ose entreprendre pour l'intérêt de Dieu que des choses qui sont au goût de tout le monde. Oui, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il est, on le consulte tous les jours, quand il s'agit des choses les plus saintes; non seulement on le consulte pour ne le point scandaliser, ce qui est nécessaire; mais on le consulte pour s'accommoder à ses vaines maximes, et pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ses décisions. Cette prudence mondaine s'est même glissée jusque dans les communautés régulières. Combien d'ames y sont occupées de retours inutiles sur elles-mêmes, de vains désirs de se ménager avec les personnes qui ont de l'autorité! Que de petits soins pour se procurer de l'estime, et pour s'acquérir de la considération et de la confiance! que d'inquiétudes! que de défiances! que d'empressements pour s'assurer de ces vaines consolations! que d'alarmes lorsqu'elles échappent!

Ainsi les particuliers se font comme un monde nouveau au milieu même de la solitude, où ils ont leurs intérêts, leurs espérances, leurs désirs, leurs craintes.

Quand on ne sert Dieu qu'avec ces réserves, on ne le sert que bien foiblement : on partage son cœur et ses soins entre lui et mille choses indignes d'entrer en concurrence avec Dieu même. Il faut en cet état que Dieu attende les occasions desquelles on fait dépendre son service. Non seulement il faut qu'il attende; mais il est

souvent refusé. On cherche sa gloire, on veut le bien; mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanouir tous nos bons desseins.

On traîne, dit saint Augustin, une volonté foible et languissante pour la pratique des vertus, qui amuse notre esprit, sans changer notre cœur.

Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir? Qui d'entre nous veut la perfection plus que son plaisir, plus que son honneur? Encore une fois, qui d'entre nous veut la perfection, jusqu'à lui sacrifier tous les amusements qui lui sont contraires?

Tâchons de faire en sorte désormais que notre prudence soit réglée par l'esprit de Dieu; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siècle. Soyons prudents pour faire le bien, mais simples pour fuir et même pour ignorer le mal (1). Soyons prudents, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain, et de défiance de nous-mêmes. Soyons prudents, mais d'une prudence qui ne soit employée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses intérêts, qu'à faire respecter la religion parmi nos frères, et qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

III. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur? L'apôtre prédisant les malheurs dont la religion étoit menacée dit qu'il s'élèvera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes (2). C'est ce que nous voyons tous les jours : des gens qui ne quittent le monde et ses vanités que pour se retrancher dans des amusements encore plus vains; des gens qui ne cherchent la retraite et le silence que par tempérament, et pour favoriser leur naturel sauvage et bizarre; des gens qui sont mo-

(1) Rom. 16, 19. (2) II Tim. 3, 1, 2.

destes et tranquilles, plutôt par foiblesse que par vertu. On voit des dévotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul évangile, chacun l'ajuste à ses inclinations particulières ; et au lieu que tous les chrétiens devroient continuellement faire violence à leur naturel, pour le conformer à cette règle sainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette règle, et souvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations et à nos intérêts.

Je sais que la grace de Jésus-Christ prend plusieurs formes, comme dit l'apôtre saint Pierre (1), et qu'elle s'accommode aux tempéraments sous lesquels elle veut se cacher pour exercer la foi des hommes : mais après tout, l'essentiel de la religion doit être par-tout le même ; et quoique les manières d'aller à Dieu et de lui obéir soient différentes, selon les différents caractères de l'esprit, il faut néanmoins toujours que les diverses pratiques de la religion se réunissent en un point fixe, qu'elles nous fassent observer la même loi, et nous tiennent dans une entière conformité de sentiments.

Cependant où pouvons-nous trouver cette admirable conformité? On voit par-tout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière, mais il est dur et insensible aux misères et aux foiblesses de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne sauroit souffrir le moindre contre-temps ni la moindre contradiction. Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, et qu'en se remplissant l'imagination d'objets stériles et chimériques. Cet autre, comme remarque saint

(1) I Petr. 4, 10.

Jérôme, se privera sévèrement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la jouissance de celles qui ne le sont pas, ne comprenant pas, dit ce père, que ce qu'on offre à Dieu au-delà de la justice ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

Cette personne sera fervente et scrupuleuse pour les œuvres de surérogation, pendant qu'elle sera relâchée et infidèle pour les obligations même les plus précises et les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austérités, et qui jeûnera hors des temps où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier et d'adoucir son humeur brusque et incompatible. Ainsi une personne qui sera inquiète sur les règles générales d'une maison, sera souvent négligente et inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi une personne qui ne se lassera jamais de prier et de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée et ennuyée dans les offices communs de l'église, où son devoir l'appelle.

Très souvent même le dérèglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance téméraire. Quand on fait plus qu'on n'est obligé de faire, aisément on passe jusqu'a se croire dispensé des règles communes pour les choses d'obligation.

Cette personne qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres; comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui étoit permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire.

N'est-ce pas une chose déplorable que de voir des

gens qui veulent s'en faire accroire, parcequ'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes ? Il vaudroit certes mieux se borner à ses obligations, et les remplir simplement et fidèlement, que de prendre ainsi un essor mal réglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grace à vous-même, et que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zélé et si incommode tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné : pratiquez, selon la mesure de votre grace, les vertus les plus difficiles ; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines : pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là ? Soyez austère, mais soyez humble : soyez plein de zèle pour la réformation des abus ; mais soyez doux, charitable et compatissant. Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera ; mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies ; et en voulant glorifier Dieu, vous scandaliserez tout le monde.

Mais non seulement on remarque dans la dévotion de notre siècle cette présomption et cette bizarrerie ; on y trouve encore un fonds pitoyable de mollesse et d'amusement.

Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde ? c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel.

En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faisoit autrefois avec tant de malignité et d'injustice aux premiers chrétiens, en les appelant des hommes fainéants et fuyant la lumière, se pourroit faire maintenant à propos aux chrétiens de notre siècle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive et obscure; c'est un retranchement commode, où leur vanité et leur paresse sont à l'abri de l'agitation et des tyrannies du monde.

Eh ! quelle peut être cette piété sans pénitence et sans humiliation? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, et que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de la vie; mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion cet esprit courageux qui anime et qui soutient constamment un chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait de la piété une idée si basse et si indigne d'elle. De quelque manière que certaines gens veulent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par la violence (1).

IV. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement? nos amitiés ne sont-elles point vaines et mal réglées? n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostôme, que nous sommes plus souvent infidèles à Dieu par nos amitiés que par nos inimitiés? Car au moins, dit ce père, il y a une loi terrible qui nous

(1) Matth. 11, 12.

défend de haïr notre prochain ; et lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentiments de haine et de vengeance, cette animosité nous fait horreur, et nous nous hâtons de nous réconcilier avec notre frère : mais pour nos amitiés, il n'en est pas de même ; nous trouvons qu'il n'est rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos frères ; la religion même sert de prétexte à la tentation.

Ainsi nous ne sommes point assez sur nos gardes pour nos amitiés : nous les formons souvent presque sans choix, et sans nulle autre règle qu'une inclination, ou une préoccupation aveugle.

Donnons-nous dans notre cœur à chaque chose que nous aimons le rang qu'elle y doit avoir ? Nos amitiés sont-elles réglées par notre foi ? Aimons-nous, par préférence à tout le reste, les personnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui sont propres à nous y porter ? N'y cherchons-nous pas un vrai plaisir ?

Hélas ! que d'amusements dans nos amitiés ! que de temps perdu à les témoigner d'une manière trop humaine, et souvent peu sincère ! que d'épanchements de cœur inutiles et dangereux ! que de confiances qui ne servent qu'à augmenter les peines et qu'à exciter les murmures ! que d'attachements particuliers qui blessent la charité et l'union générale dans une maison ! que de préférences qui détruisent cette égalité d'affection sans laquelle la paix n'est jamais durable dans une communauté !

Je sais qu'il est permis d'aimer avec plus d'affection certaines personnes que leur mérite distingue des autres, ou que la Providence a liées à nous d'une manière

plus étroite : mais qu'il faut être sobre et retenu dans ces amitiés! Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discrètes, modérées, soumises, toujours prêtes à être sacrifiées à la loi générale de la charité ; et qu'enfin elles ne paroissent dans l'extérieur qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer l'estime, la cordialité et la reconnoissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échapper ces mouvements de tendresse aveugle, ces empressements indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préventions, ces soins affectés qui causent infailliblement dans le cœur d'autrui des peines, des jalousies, et des défiances presque irréparables. Il faut que les amitiés les plus saintes demeurent dans ces justes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les directeurs les plus zélés et les plus parfaits doit être toujours plein de précautions. Comme un directeur ne doit servir qu'à accomplir les desseins de Dieu sur une ame, et qu'à le faire glorifier dans la communauté, il n'est permis d'être attaché à lui qu'autant qu'il est propre dans les circonstances présentes à produire ces bons effets.

Mais non seulement il faut ainsi examiner les sentiments de notre cœur, il faut encore étudier le détail de nos actions par rapport au prochain.

TROISIÈME POINT.

Pour notre conduite extérieure nous avons trois choses à faire à l'égard du prochain : nous abaisser, agir, et souffrir.

I. Nous abaisser. Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes;

et les hommes qui sont superbes les uns aux autres se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostôme. Ainsi il est essentiel pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes les divisions qui troublent le monde; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage, qui est l'établissement de la religion.

Il faut être soumis à toute créature, comme dit saint Pierre : il faut vaincre toutes sortes de difficultés par une patience et par une humilité perpétuelles (1) : il faut être toujours prêt aux fonctions les plus viles et les plus méprisables selon le monde, craindre celles qui sont élevées, et auxquelles sont attachés quelque honneur et quelque autorité : il faut aimer sincèrement l'obscurité et l'oubli du monde; regarder cet état comme un heureux abri; et éviter toutes les choses qui peuvent nous en tirer et nous procurer quelque éclat : il faut renoncer dans son cœur à toute réputation d'esprit, de vertu et de mérite qui donnent une complaisance secrète, vile et indigne récompense des sacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite ce que le roi prophète disoit en s'abaissant pour honorer Dieu, au milieu même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu (2).

Si on aime de bonne foi la dépendance; si on ne s'y assujettit pas avec plaisir; si on n'obéit pas avec une

(1) I Petr. 1, 13. (2) II Reg. c. 6, v. 22.

humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre et la régularité d'une maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil et déguisé, déguisé, dis-je, et aux autres et à soi-même, qui sape peu à peu les fondements du spirituel d'une maison, et qui corrompt peu à peu les fruits de la vertu? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leurs sentiments, qui, voulant redresser toutes choses selon leurs vues, s'égarent eux-mêmes et sont incapables de s'accommoder à d'autres esprits pour concourir aux œuvres de Dieu?

Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains désirs de plaire, de réussir, d'être loué, les craintes de voir les autres préférés à soi, l'envie de décider et d'agir par soi-même, la passion naturelle de dominer et de faire prévaloir ses sentiments sur ceux d'autrui.

Depuis que Jésus-Christ a égalé dans la vocation des hommes, selon la doctrine de l'apôtre (1), toutes les conditions humaines, il s'ensuit, dit saint Chrysostôme, que toutes ces différences qui flattent l'ambition des hommes sont ruinées dans le christianisme. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi, c'est en vain, dit ce père, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est; que nulle personne consacrée à Dieu n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle

(1) I Cor. 7, 21, 22, 25.

a dû oublier en quittant le monde ; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent et de son savoir-faire ; et qu'elle ne se préfère jamais en rien aux personnes les plus dépourvues de toutes les qualités surnaturelles ou acquises qui attirent l'amitié et l'estime d'autrui ; qu'elle prévienne les autres par honneur et par déférence, comme dit saint Paul (1), et qu'elle les regarde toujours, avec une humilité sincère, comme ses supérieurs.

Ces règles sont bientôt données ; mais on ne les observe pas avec la même facilité. Il faut que la nature soit bien détruite par la grace dans le fond d'un cœur, pour garder toujours en détail, et sans se relâcher jamais, une conduite si simple et si humble.

Non seulement l'orgueil, mais encore la hauteur et la délicatesse naturelle de certains esprits, leur rendent cette pratique bien difficile ; et au lieu de respecter le prochain avec un véritable sentiment d'humilité, toute leur charité n'aboutit qu'à supporter autrui avec certaine compassion qui ressemble fort au mépris.

II. Il est nécessaire d'agir. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer. Pendant qu'il nous en reste encore, ne manquons pas de le consacrer à de bonnes œuvres.

Car lorsque tout le reste s'évanouira pour jamais, les œuvres des justes seront leurs compagnes fidèles jusqu'au-delà de cette vie ; elles les suivront, dit le Saint-Esprit (2). Aussi est-il certain, selon les belles paroles de saint Paul (3), que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher,

(1) Philip. 2, 3. (2) Apoc. 4, 13. (3) Ephes. 2, 10.

c'est-à-dire, selon le langage de l'écriture, de passer toute notre vie dans cette heureuse application.

Faisons donc le bien selon les règles de l'état où Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. Avec discernement : car encore que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu, elle sait néanmoins se borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, ou par la condition de celui qui les entreprend ; elle n'a garde de s'engager inconsidérément dans des desseins disproportionnés. Avec courage : car saint Paul nous exhorte de ne tomber point, en faisant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zèle et de foi (1). Avec persévérance : parcequ'on voit souvent des esprits faciles, légers et inconstants, qui regardent bientôt en arrière.

Nous trouverons par-tout des occasions de faire le bien ; il se présente par-tout à nous ; presque par-tout la volonté de le faire nous manque ; les solitudes mêmes où nous paroîtrons avoir le moins d'action et de commerce ne laisseront pas de nous fournir les moyens d'édifier nos frères, et de glorifier celui qui est leur maître et le nôtre.

Il est vrai qu'il faut agir avec précaution, par conseil, et avec dépendance, de peur qu'en voulant sanctifier les autres nous ne travaillions insensiblement à notre réprobation. Mais néanmoins ne soyons pas du nombre de ces dévots qui rapportent tout à eux-mêmes, et qui, se retranchant dans leur propre sûreté, ne se soucient que de leur salut et sont insensibles à celui des autres.

(1) Galat. 6, 9. II Thess. 3, 13.

La charité, quoique prudente, est moins intéressée. Lorsque Dieu daigne se servir de vous, lorsqu'il confie en quelques occasions les intérêts de sa gloire à vos soins, appréhendez-vous qu'il oublie les vôtres?

III. Enfin il faut souffrir. Et je finis ce discours par une des principales vérités que j'ai expliquées dès le commencement. Oui, il est nécessaire de souffrir, non seulement pour se soumettre à la Providence, pour expier nos fautes, et pour nous sanctifier par la vertu des croix; mais il est encore nécessaire de souffrir pour faire réussir les œuvres de Dieu auxquelles nous avons quelque part.

Les apôtres, selon le portrait que le grand apôtre nous en a fait lui-même, étoient des hommes qui se livroient à toutes sortes d'injures, d'outrages et de tourments pour la prédication de l'évangile (1). Quelques gens envieux et pleins d'artifice prêchoient l'évangile, pour susciter une persécution plus cruelle à saint Paul, et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes. Mais qu'importe, dit-il, pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux servent à faire connoître partout Jésus-Christ (2)?

Voilà les sentiments que nous devons avoir pour les desseins de Dieu, dont il nous fait les instruments. Quand il ne faut, pour en assurer le succès, que souffrir, souffrons avec joie: heureux que Dieu attache ainsi sa cause à la nôtre, et que, nous faisant souffrir pour les intérêts de sa gloire, il soit intéressé par sa gloire même à nous consoler et à essuyer nos larmes!

Quiconque veut servir Dieu doit s'attendre à souffrir

(1) I Thes. 2, 8. Act. 15, 26. II Cor. 4, 11. (2) Philip. 1, 18.

la persécution, comme dit saint Paul. Et le sage nous dit : Mon fils, en vous engageant dans cette heureuse servitude de Dieu, préparez votre ame à la tentation (1).

Faites provision de courage et de patience : vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront si vous n'avez une foi et une charité bien affermie : le monde vous blâmera, vous tentera, ne vous laissera pas même jouir de la tranquillité de votre retraite ; vos amis et vos ennemis tout paroîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruiner vos pieux desseins : les gens même avec qui vous serez uni pour glorifier Dieu vous livreront, en leur manière, une espèce de tentation. Des oppositions d'humeurs et de tempéraments, des vues différentes, des habitudes toutes contraires, feront que vous aurez beaucoup à souffrir de ceux-là même que vous regardiez comme votre appui et comme votre consolation : leurs défauts et les vôtres se choqueront perpétuellement, parceque vous serez à toute heure ensemble, si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état. Si une ferveur constante ne rend léger ce joug du Seigneur, il s'appesantira tellement sur vous, que vous en serez accablé. En cet état, vous serez assez occupé de vos propres maux. Au lieu de travailler dans une parfaite union avec les autres à l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher et à mendier à toute heure des conseils et des consolations pour appuyer votre foiblesse parmi tant de dégoûts : et bien loin de procurer la gloire de Dieu, tout ce que vous pourrez faire sera d'éviter le relâchement, la division, et le scandale.

(1) Eccl. 2, 1.

Voilà une peinture qui n'est que trop fidèle des dangers où nous sommes. Je n'ignore pas les graces que Dieu vous fait pour vous en préserver ; mais encore une fois, plus vous aurez reçu de dons de Dieu, plus vous devez craindre de lui être infidèles. Cette crainte même fera une partie de votre fidélité. C'est à vous, comme dit saint Cyprien, à donner autant de gloire et de joie à l'église, que les mauvais chrétiens lui causent de honte et de douleur; c'est à vous à la consoler parmi tous les maux dont elle est accablée ; c'est à vous à essuyer ses larmes, à la consoler par vos vertus, et à secourir ses enfants les plus égarés par la vertu de vos prières. Fasse le ciel que vous vous éleviez toujours de vertus en vertus, et qu'étant de la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, selon le terme du même père, vous soyez aussi ses épouses bien-aimées dans l'éternité !

ENTRETIEN

SUR

LES AVANTAGES ET LES DEVOIRS DE LA VIE RELIGIEUSE.

Le monde entier n'est rien, parceque tout ce qui est mesuré va finir. Le ciel qui nous couvre par sa voûte immense est comme une tente, selon la comparaison de l'écriture : on la dresse le soir pour le voyageur, et on l'enlève le matin. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un apôtre, puisque les cieux que nous voyons et cette terre qui nous porte vont être embrasés par le feu? La fin de tout arrive; la voilà qui vient; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paroît le plus solide n'est qu'une image creuse, qu'une figure qui passe et qui échappe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparoît. Le temps est court, dit saint Paul parlant des vierges : donc il faut user de ce monde comme n'en usant pas; n'en user que pour le vrai besoin; en user sobrement sans vouloir en jouir; en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui; c'est renoncer à une illusion pernicieuse; c'est re-

noncer à de vrais maux déguisés sous une vaine apparence de bien. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous perceroit la main si nous voulions nous y appuyer? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraseroit dans sa chute? Que quitte-t-on donc en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable. A peine commence-t-il à être qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu que de lui sacrifier toute la nature entière; c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même.

D'ailleurs ce monde si vain et si fragile est trompeur, ingrat et plein de trahisons. O combien dure est sa servitude! Enfants des hommes, que ne vous coûte-t-il pas pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses moindres graces! quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelles lâchetés pour parvenir à ce qu'on n'a point honte d'appeler des honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont il paroît nourri. Les désirs s'enveniment; ils deviennent farouches et insatiables; l'envie déchire les entrailles. On est malheureux, non seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On n'est plus touché de ce qu'on possède: on ne sent que ce qu'on n'a pas. L'expérience de la vanité de ce qu'on a ne rallentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait

bien être aussi vain et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir ses passions ni les vaincre. On en sent la tyrannie, et on ne veut pas en être délivré. Oh ! si je pouvois traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherois de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Hélas! va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel ; on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrace qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années et qui met sa patience à bout : l'autre souffre dans sa charge des dégoûts et des désagréments. Celui-ci perd; l'autre craint de perdre. Cet autre n'a pas assez; il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous jusque dans les spectacles ; et, au milieu des plaisirs, ils avouent qu'ils sont misérables. Je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris. Mais, pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu? Hélas! ils conservent une estime et une admiration secrète pour les choses les plus vaines ; que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu! arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons et de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étoient éblouis d'un éclat grossier ; ils étoient étonnés de voir des gens avancés dans les honneurs du siècle leur dire : Nous ne sommes pas heureux. Cette vérité leur étoit nouvelle, comme si l'évangile ne la leur avoit pas révélée; comme si leur renoncement au monde n'avoit pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O

mon Dieu! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre évangile, qui dit : Malheur au monde ! Et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable!

Le monde n'est pas seulement fragile et misérable ; il est encore incompatible avec les vrais biens. Ces peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleste se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu, les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu : impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs. Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. Dieu nous a arrachés, dit saint Paul, à la puissance des ténèbres, pour nous transférer au royaume de son fils bien-aimé. Le monde est le royaume de Satan : et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. Malheur au monde, à cause de ses scandales ! Hélas ! les justes mêmes sont ébranlés. O qu'elle est redoutable cette puissance de ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants ! c'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité, même après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce que l'on voyoit, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort ! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance ; elle

entraîne tout, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Écoutez Jésus-Christ qui crie : On ne peut servir deux maîtres, Dieu et le monde. Écoutez un des apôtres, qui ajoute : Adultère, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu ? Point de milieu ; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi. Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne ? Écoutez encore un autre apôtre, c'est saint Jean : N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; ni lui, ni ce qui lui appartient. Tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui. Mais quoi ! faut-il que les chrétiens vivent dans ce renoncement ? Écoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême pour entrer, non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme, et dans l'espérance du salut ? Vous avez renoncé à Satan et à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-mêmes, celles de Satan ; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilège ? Le renoncement au monde et la détestation de ses vanités sont donc essentiels au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il ? Il s'éloigne de son ennemi ; il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre ; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais

faire ni trêve ni paix ? Est-ce là un grand sacrifice ? N'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté grande, une paix qu'on devroit chercher pour soi-même, dès qu'on désire d'être chrétien et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu ; quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer, sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul, je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche : mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité, peut-on craindre de quitter le monde ? Dès qu'on veut faire son salut, n'y a-t-il pas plus de sûreté, plus de facilité, de secours, de consolations dans la solitude ? Laissons donc pour un moment toutes les vues d'une perfection sublime ; ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix dès cette vie. Où sera-t-il cet intérêt, même temporel, pour une ame en qui toute religion n'est pas éteinte ? Où sera-t-elle cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir par-tout qu'écueils et naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les ames les plus fermes et les plus droites? Hélas ! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban : et je courrai au devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête ? N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix, en un mot aimer sa perte et la chercher dans un trouble continuel ?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres, n'ayant d'autre époux que l'époux céleste? Il ne dit pas, c'est afin que vous soyez dans une oraison plus éminente : il dit, afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel ; entre les exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle : c'est afin que vous puissiez *prier sans empêchement* : c'est que vous auriez, dit-il, dans le mariage, *les tribulations de la chair; et je voudrois vous les épargner* : c'est, dit-il encore, que *je voudrois* vous voir *dégagées de tout embarras*. A la vérité ce n'est pas un précepte ; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'évangile, ne peut être comprise de tous. Mais heureux, je dis heureux même dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce n'est pas un précepte, mais un conseil de l'apôtre plein de l'esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre, mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur le goût et la force de le pratiquer.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints pères je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits au peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, l'orient, l'occident, tout retentit des louanges du désert et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on

ne craignoit point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de la raison. Les parents, sans craindre de les tyranniser, croyoient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens vivant au milieu du siècle, et celle des ames religieuses consacrées dans la solitude; mais apprenez que, parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardoient le siècle qu'avec horreur, il y avoit peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menoit dans sa famille, ou celle qu'on menoit dans un désert. S'il y avoit quelque différence, c'est qu'ils regardoient comme plus doux, plus facile et plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyoit donc point gêner la liberté de ces enfants, puisqu'ils devoient, comme chrétiens, ne prendre aucune part aux pompes et aux joies du monde; c'étoit leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette sainte société avec les anges de la terre. O aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avoient plus rien à ménager ici-bas! O pratique étonnante, mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que porter sa croix avec lui, et que dire avec lui : *Malheur, malheur au monde!* On n'a point de honte d'être chrétien, et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui étoit réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles! on a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose. Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux

jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivoient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisoit, on prioit, on travailloit sans cesse des mains, on se cachoit; en sorte que les chrétiens étoient appelés un genre d'hommes qui fuyoient la lumière. On obéissoit au pasteur, au père de famille. Point d'autre joie que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avènement du grand Dieu de gloire; point d'autres assemblées que celles où l'on écoutoit les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celles des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter des psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessoit de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse la postérité sur laquelle reviendront ces anciens jours! De tels chrétiens étoient solitaires, et changeoient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons, en orient, des hommes et des femmes qu'on nommoit Ascètes, c'est-à-dire Exercitants : c'étoient des chrétiens dans le célibat, qui suivoient toute la perfection du conseil de l'apôtre. En occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toute condition, qui, dans l'obscurité et dans le silence, ignoroient le monde, et étoient ignorées de lui, parceque le monde n'étoit pas digne d'elles!

Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts des patriarches, des anachorètes, saint

Paul et saint Antoine; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'église. Après la conversion de Constantin, les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignirent plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avoient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivoient dans des corps mortels sans tenir à la terre. Ces solitudes sauvages fleurirent : les villes entières étoient presque désertes. D'autres villes, comme Oxyrinque dans l'Égypte, devenoient comme un monastère. Voilà la source des communautés religieuses. O qu'elle est belle ! qu'elle est touchante ! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi ! Mais, hélas ! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit, mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'évangile de son fils. Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient, de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au-delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des évangiles pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre (c'est le grand Arsène), devenu sauvage, s'il m'est

permis de parler ainsi, consoloit les autres solitaires qui se plaignoient de ne le point voir, leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point, mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts, pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir. Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints : hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes, et à ses plaies.

Ici je parle devant Dieu, qui me voit et qui m'entend ; je parle au nom de Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche ; je vous dis la vérité ; je vous la donne toute pure sans exagération : Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés y demeure en paix, qu'il en use comme n'en usant pas ; qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par plaisir ni par intérêt : mais qu'il tremble, qu'il veille sans cesse, qu'il prie, et adore les desseins de Dieu. Je dis bien davantage : qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui : mille traits tomberont à sa gauche, et mille à sa droite, sans le toucher ; il foulera aux pieds l'aspic, le basilic, le lion et le dragon : rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mène par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point iront-ils s'exposer d'eux-mêmes ? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut ? Non, non ; quiconque est chrétien et libre doit chercher la retraite : quiconque veut chercher Dieu doit fuir le monde, autant que son état lui permet de le fuir. Mais

que faire dans la retraite ? quelles en sont les occupations ? quel en sera le fruit ? C'est ce qui me reste à vous expliquer.

Toutes les communautés régulières ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état, pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs, et la stabilité marquée dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir l'homme dans l'obéissance jusqu'à la mort. Pour vous, mesdames, vous avez un autre engagement ajouté à ceux que je viens de vous dire; c'est celui d'élever de jeunes demoiselles. Examinons en peu de mots tous ces divers engagements.

Rien n'effraie plus que la pauvreté; c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'évangile, commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté. Bienheureux les pauvres! dit-il. Ailleurs il est dit : Bienheureux les pauvres d'esprit! mais c'est la même chose; c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime, et dont on est le plus jaloux; je veux dire sa propre sagesse et son propre esprit ? Heureux qui s'apauvrit ainsi soi-même et qui ne se laisse rien ! heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même ! heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi, selon l'expression de saint Paul!

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu; on le déclare à la face des saints autels : mais après avoir

goûté le don de Dieu, on retombe dans le piège de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer ; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre : il est inépuisable en beaux prétextes, il se replie comme un serpent, il se déguise ; il prend toutes les formes ; il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse et autoriser ses relâchements ; il se dédommage en détail des sacrifices qu'il a faits en gros ; il se retranche dans un meuble, un habit, un livre, un rien qu'on n'oseroit nommer ; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siècle poursuivent. Tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle et qui soutient ce qu'on appelle moi; tout cela est recherché avec avidité ; on le conserve, on craint de le perdre, on le défend avec subtilité : bien loin de l'abandonner quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre de nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais sur son trésor. Ainsi la pauvreté n'est presque qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit : on est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts : on est sensible aux

moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder ; mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût.

Non seulement la pauvreté n'est point pratiquée ; mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse des logements, pauvre dans tout le détail de la vie. Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité? Ils s'étoient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde; tant de vierges délicates, nourries dans l'opulence et dans les délices; tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par-là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte, non seulement vivoient du travail de leurs mains, mais faisoient encore des aumônes immenses : on voyoit sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités. Maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la misère épargnent tout ; elles subsistent de peu : mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteroient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui

fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle pour embrasser la pauvreté! Quelle dérision! quel renversement! Dans ces communautés la dépense des infirmeries surpasse souvent celle des pauvres d'une ville entière. C'est qu'on a le loisir de s'écouter soi-même dans ses moindres infirmités; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse.

De là vient, dans les maisons qui devroient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt. Le fantôme de communauté sert de prétexte pour couvrir tout : comme si la communauté étoit autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devoit pas rendre toute la communauté désintéressée. Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de se relâcher pour la paix, et d'une facile composition : ayez affaire à une communauté régulière; elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire; je ne le dis qu'en secret et en gémissant; je ne le dis que comme à l'oreille pour instruire les épouses de Jésus-Christ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai : on ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès, que ces personnes qui ne devroient pas même avoir des affaires. Cœurs bas! cœurs rétrécis! est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés? Est-ce ainsi que vous avez appris à imiter Jésus-Christ; Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint

Paul nous l'assure : On est bien plus heureux de donner que de recevoir.

Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques; le dehors brille, mais le dedans n'est que misère : par-tout un état violent; des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires; des revenus qui ne viennent point; des dettes qui s'accumulent, et qu'on ne peut payer; une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher; des enfants qu'on ne peut pourvoir : on souffre, et on cache ses souffrances : non seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux, mais pauvre injuste, et qui fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers; pauvre prêt à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les richesses de la terre : voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le reste du genre humain. Vierges, pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec ces riches? Vous avez promis de tout quitter; ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait point? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire!

Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre. Cette pauvreté (si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien), c'est pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de

Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux ce joug! et on s'en trouve pourtant accablé ! Quelle commodité de trouver tout dans la maison où on se renferme, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donneroit plus de peine que de plaisir! Qui est-ce qui pourroit se vanter d'en trouver autant dans sa famille ? Qui est-ce qui ne seroit pas plus pauvre au milieu de ses prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison ?

O mon Dieu ! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire ; des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions ? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre : ou plutôt, ô mon Dieu! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté. Mais vous avez entendu l'apôtre, qui dit : Je souhaite que *vous soyez débarrassés*. Et encore : Ceux qui entrent dans les liens du mariage *souffriront les tribulations de la chair, et je voudrois vous les épargner.* Vous le voyez, la chasteté n'est pas un joug dur et pesant, une peine, un état rigoureux ; c'est au contraire une liberté,

une paix, une douce exemption des soucis cuisants et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'apôtre : mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce; c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas besoin, et qui peut la vaincre; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne peut la dompter qu'à demi. Demandez, voyez, écoutez; que trouverez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà ces tribulations dont parle l'apôtre. Il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui. Toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs. Il n'y paroît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre! Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez (chose très rare, et qu'il n'est guère permis d'espérer); mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelque convenance qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue, où l'on se voit de si près, si souvent, avec tous ses défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use, l'imperfection toujours attachée à l'humanité se fait sentir de plus ne

plus. Il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend. Il faut à son tour prendre sur son prochain et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche, on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux ; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une certaine estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux ; le cœur ne s'y repose guère : c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié, que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités et des alarmes. Mais voici où je les attends. Enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre, et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées par le meilleur mariage du monde. Joignez à ces tribulations celles des enfants ou indignes et dénaturés ; ou aimables, mais insensibles à l'amitié ; ou pleins de bonnes ou de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents ; ou enfin heureusement nés et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient par la mort prématurée de cet enfant éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même ; les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-

ce vivre ? O affreuses tribulations ! qu'il est doux de vous fuir dans la solitude ! O sainte virginité ! heureuses les chastes colombes qui sur les ailes du divin amour vont chercher vos délices dans le désert ! O ames choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre indépendantes de la chair ! Elles ont un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais aucune ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour. Elles n'ont rien à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre, mesdames, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit ; autrement ce seroit réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de domter la chair que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une ame vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas ? aimez-vous ce qu'il aime d'un autre amour que le sien ? vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore de corps, ce n'est rien ; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds. L'indigne créature, le mensonge impur et honteux enlève l'amour que l'époux vouloit seul avoir, et vous irritez toute sa jalousie. O épouse infidelle ! votre cœur adultère s'ouvre aux ennemis de Dieu : revenez, revenez à lui ; écoutez ce que dit saint Pierre : *Rendez votre ame chaste par l'obéissance à la charité.* C'est-à-dire qu'il n'y a que la loi de l'amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'ame puisse être vierge et digne des noces de l'agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'à d'autres; et quand même on leur demanderoit quelque chose au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'agneau par-tout où il va! Mais de plus cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantisse le joug de Jésus-Christ: au contraire, mesdames, vous l'avez vu par les paroles de l'apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité du corps n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'ame dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu. L'église désireroit que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants: Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu même: je vous ai tous promis à un seul époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule épouse chaste; et cet époux c'est Jésus-Christ. Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités; mais enfin, heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir!

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où on se voue à Dieu. L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujettit non seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions

aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà, mesdames, ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Écoutez en esprit de recueillement et d'humilité ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner. Ils deviennent soumis à la loi comme les autres; mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous les serviteurs. Ce n'est point un langage magnifique pour couvrir la domination : c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne aux petits; qu'il se rapetisse avec eux; qu'il porte les foibles; qu'il soutienne ceux qui sont tentés; qu'il soit l'homme non seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire; qu'il s'oublie, se compte pour rien, perde la liberté, pour devenir par charité l'esclave et le débiteur de ses frères; qu'en un mot il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez, jugez, mesdames, si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'apôtre, d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leurs caprices; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens, ils sont imparfaits : ils peu-

vent abuser de l'autorité; mais s'ils en abusent, tant pis pour eux; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux règles de son ministère, est par rapport à vous, selon les desseins de Dieu sur vous, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute; mais en même temps qu'il la fait, Dieu la permet pour votre besoin. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est, dans un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous. Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très parfaite et très miséricordieuse providence; regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme; car l'homme n'est rien. Ne vous élevez pas contre celui qui vous représente Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parceque nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés et consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre, dans une communauté, des préventions, ou, si vous le voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudroit souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles et infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant

de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume ? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté ? Dans la communauté, la solitude, le silence, et l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y auroit à souffrir des humeurs tant de vos supérieurs que de vos égaux.

Tout est réglé; en le suivant vous en êtes quittes. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'évangile; ce n'est que l'évangile expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'évangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'évangile. Lors même que les supérieurs, passant au-delà de leurs bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux ? A le bien prendre, ce n'est presque rien. Ils peuvent mortifier le goût dans de petites choses, leur retrancher quelques vaines consolations, les reprendre un peu sèchement; mais cela ne peut aller loin comme les affaires du monde Ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent presque rien à décider; il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous peut arriver, c'est de n'être point dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de crain-

dre. Le pis qu'il puisse vous arriver, est que les supérieurs vous humilient, et vous mettent en pénitence ; comme si vous ne deviez pas y être toujours ; comme si la vie chrétienne et religieuse n'étoit pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle.

Où est-il donc ce joug si dur de l'obéissance ? Hélas ! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal ; mais moi j'obéis bien. Heureux de n'avoir plus qu'à obéir ! De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus de volonté ni sens propre, et me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévenir, sans m'informer. Tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir dans cette candeur et cette simplicité enfantine. Je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à décharger ma conscience sur la leur. O douce paix ! ô heureuse abnégation de soi-même ! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où ! O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine ! Par-là tous les vœux pris dans leurs vraies perfections se réunissent. La même pureté d'amour qui fait qu'on se

renonce soi-même sans réserve, rend l'ame vierge aussi-bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter ses volontés, enfin le met dans une désappropriation de lui-même, où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que se laisser conduire par autrui. Heureux qui fait ces choses ! heureux qui les goûte ! heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur !

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude ; au contraire, ce qui est rude est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'écriture, à celui qui marche dans sa voie, et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils ! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes ! Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude. Au contraire, qu'il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste ! Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : *Qui me donnera cent supérieurs au lieu d'un pour me gouverner ? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours ; plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même.* Il en est des supérieurs comme des clôtures. Ce n'est pas une prison qui tienne en captivité ; c'est un rempart qui défend l'ame foible contre le monde trompeur, et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté ? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi conserve par-là sa liberté, bien loin de la perdre. Mais il est

temps de finir ; hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étoient moines, c'est-à-dire solitaires, et ne laissoient pas d'enseigner les lettres saintes aux enfants qu'on vouloit élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi. Il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude. On se tait toutes les fois qu'on n'est point obligé d'enseigner. On ne parle que par obéissance pour le besoin et avec règle. Ce n'est ni amusement, ni conversation ; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis en la place du travail des mains pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage. Ce travail demande une patience infinie : il y faut même un grand recueillement ; car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles. Vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'apôtre, qu'une cymbale qui retentit vainement. Vos paroles sont mortes ; elles n'ont plus d'esprit de vie : votre cœur est desséché ; il n'a plus ni force, ni onction, ni sentiment de vérité, ni grace de persuasion, ni autorité effective ; tout languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe ; mais, au contraire, ne per-

dez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison, afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais. Ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu : mais il ne faut le faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de sénevé marqué dans l'évangile, qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher. Tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes : tous ces moments entrecoupés ne paroissent rien; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseroient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, ou dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans les fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et par sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un sincère renoncement à la sienne, fait une excellente oraison, et un sacrifice d'holocauste qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu. Ne craignez point de n'être point assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler ! Quand on re-

tranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très rares ; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour instruire et pour édifier ; ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien, mesdames, de vous regarder comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état seroit pour vous un piège continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier. Ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles qui ont de la naissance, plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour, et par la protection que vous en tirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précautions et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez (je ne craindrai pas de le dire) être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans vos solitudes, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du goût du monde, de ses modes et de sa vaine politesse. Vous

ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Non seulement il ne faut pas craindre de passer pour religieuses ; mais il faut craindre de ne passer pas assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité. Autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piège que vous devez craindre, c'est votre naissance. Épouses de Jésus-Christ ! écoutez et voyez : oubliez la maison de votre père. La naissance qui flatte l'orgueil des hommes n'est rien ; c'est le mérite de vos ancêtres, qui n'est point le vôtre : c'est se parer des biens d'autrui que de vouloir être estimées par-là. De plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, et avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante, grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque. Est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé ? Jésus-Christ, sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde ; Jésus-Christ, dont la naissance étoit la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier grossier et pénible de charpentier pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisé, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie. Détrompons-nous donc. Il n'y

a plus en Jésus-Christ de libre ni d'esclave, de noble ni de roturier. En lui tout est noble par les dons de la foi. En lui tout est anéanti par le renoncement aux vaines distinctions et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyez noble comme Jésus-Christ, n'importe, il faut être charpentier avec lui ; il faut comme lui travailler à la sueur de son front dans l'obscurité et dans l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus ; la charité vous a faites esclaves : vous n'êtes point ici pour vous-mêmes ; vous n'y êtes que les servantes de ces enfants qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit : *Étant libre, je me suis fait esclave de tous, pour les gagner tous?* Voilà votre modèle. Cette maison n'est point à vous ; ce n'est point pour vous qu'elle a été bâtie et fondée ; c'est pour l'éducation de ces jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement. Vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et les forme. Si donc il arrivoit (ô Dieu ! ne le souffrez jamais ; que plutôt les bâtiments se renversent) ; si donc il arrivoit jamais que vous négligeassiez votre fonction essentielle ; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés ici ; si l'on ne trouvoit plus dans cette humble école de Jésus-Christ que des dames vaines, fastueuses, éblouies de leur naissance, accoutumées à une hauteur dédaigneuse qui éteint l'esprit de Dieu, et qui efface l'évangile du fond des cœurs, hélas ! quel scandale ! le pur or seroit changé en plomb, l'épouse de Jésus-Christ, sans rides et sans tache, seroit plus noire que des charbons, et il ne la connoîtroit plus.

Accoutumez-vous donc dès vos commencements à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit. Goûtez ce qui vous abaisse. Ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore. Ne craignez point de devenir grossières à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connoître. Il vaudroit mieux être un peu grossières, pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Il me semble que je vous entends dire: Puisque nous sommes destinées à l'instruction, ne faut-il pas que nous soyons exactement instruites? Oui, sans doute, des choses dont vous devez instruire ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse; car vous devez former des filles ou pour des cloîtres, ou pour vivre dans des familles de campagne, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Apprenez-leur à se taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé même qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit: car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que dans leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit. Souvent elles lisent par vanité comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps. Tout superflu doit être retranché. Tout doit sentir la simpli-

cité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux dans ce qu'on appelle lectures les plus solides! on veut tout savoir, juger de tout, parler de tout, se faire valoir sur tout : rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu, vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu. Pour bien lire, il faut digérer sa lecture et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses : il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de s'y reposer, de regarder long-temps de suite le même objet, de s'y unir moins par des réflexions subtiles que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez, vous saurez beaucoup, en apprenant peu ; car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu sans s'aimer soi-même est au-dessus de tous les docteurs! L'esprit lui suggère toutes les vérités sans les lire en détail ; car il lui fait sentir par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout. Voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul.

Par cette simplicité vous parviendrez, mesdames, à instruire le monde sans avoir aucun commerce dangereux avec lui. Vous arroserez, vous redresserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se répandront ensuite dans tout le royaume. Vous formerez de saintes vierges, qui répandront dans les

cloîtres les doux parfums de Jésus-Christ. Vous formerez de pieuses mères de famille qui seront des sources de bénédictions pour leurs enfants, et qui renouvelleront l'église. Par elles le nom de Dieu sera connu de tous ceux qui le blasphèment, et son royaume s'établira. Vous ne verrez point le monde; mais le monde se changera par vos travaux. Voilà à quoi vous êtes appelées. Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre; couvrez-la de la vertu de votre ombre; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle comme un rempart de feu pour la défendre de tant d'ennemis, tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire. Ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout intérêt propre, sur toutes choses votre amour qui est l'ame de toutes les véritables vertus. O amour si ignoré, mais si nécessaire; amour dont ceux même qui en parlent et qui le désirent, ne comprennent point l'étendue qui est sans bornes; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles et ne jettent jamais de profondes racines dans les cœurs; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création! O amour! venez vous-même. Aimez, régnez, vivez, consumez tout l'homme par vos flammes pures: qu'il ne reste que vous pour l'éternité. *Amen.*

PRIÈRES

DU MATIN ET DU SOIR.

PRIÈRES
DU MATIN ET DU SOIR.

PRIÈRES DU MATIN.

« Venez (1), réjouissons-nous au Seigneur. C'est « devant Dieu notre Sauveur que notre joie doit écla- « ter. Présentons-nous devant sa face ; admirons sa « grandeur et chantons ses louanges ; car le Seigneur « est le grand Dieu, le grand roi élevé au-dessus de « toute puissance. Il n'a point rejeté son peuple, lui « qui tient dans sa main toute l'étendue de l'univers et « qui voit les fondements cachés des montagnes. La « mer est à lui; c'est lui qui l'a faite ; ses mains ont « fondé la terre. Venez, adorons-le. Prosternons-nous « à ses pieds; pleurons devant le Seigneur. C'est lui « qui nous a faits; c'est lui-même qui est notre Seigneur « et notre Dieu; nous sommes son peuple et son trou- « peau qu'il nourrit dans ses pâturages. Aujourd'hui « si vous entendez sa voix, gardez-vous bien d'endur- « cir vos cœurs de peur de l'irriter, comme au jour « où le peuple le tenta dans le désert. *C'est là*, dit-il, « *où vos pères m'ont tenté pour m'éprouver, et ils* « *virent mes œuvres. Pendant quarante ans je me suis* « *tenu tout auprès de ce peuple, et j'ai dit : Leurs* « *cœurs sont toujours égarés : ils n'ont point connu*

(1) Ps. 94.

« *mes voies selon lesquelles j'ai juré dans ma colère*
« *qu'ils n'entreroient point dans mon repos.* »

Hélas! Seigneur, faut-il s'étonner de ce que nous n'entrons point dans cet aimable repos de vos enfants? Nous avons péché contre toute votre justice, et notre péché s'élève toujours contre nous. La foi n'a point été notre lumière, l'espérance n'a point été notre consolation, l'amour n'a point été notre vie. Nous avons couru après la vanité et le mensonge; nos paroles ont été fausses et malignes; nos actions ont été sans règle; nous avons vécu comme s'il n'y avoit point une autre vie après celle-ci. Chacun n'a aimé que soi, au lieu de ne s'aimer que pour l'amour de vous. Quelle lâcheté! Quelle ingratitude! Quel abus de la patience de Dieu et du sang de Jésus-Christ!

Examinons notre conscience, et écoutons Dieu au fond de notre cœur, pour nous connoître sans nous flatter.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les anges, à tous les saints, et à vous, etc. parceque j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel et de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémission de toutes mes fautes.

O Dieu, j'ai horreur de moi; je déteste tous mes péchés pour l'amour de vous et parcequ'ils vous déplaisent. O beauté si ancienne et toujours nouvelle! pourquoi faut-il que je commence si tard à vous aimer? Plutôt mourir que de vous offenser le reste de ma vie.

Lavez-moi dans le sang de l'agneau. Fortifiez mon cœur contre toutes les tentations de cette journée. Que je marche en votre présence. Que j'agisse dans la dépendance de votre esprit.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre royaume arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grace; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, Jésus. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie; a souffert sous Ponce Pilate; a été crucifié, mort et enseveli; est descendu aux enfers; le troisième jour est ressuscité d'entre les morts; est monté au ciel; est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant; de là viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit; la sainte église catholique; la communion des saints; la rémission des péchés; la résurrection de la chair; la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint-

Esprit; Dieu unique en trois personnes égales, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, splendeur de la gloire du Père, et le caractère de sa substance, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, qui portez l'univers par votre parole toute-puissante, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, sans usurpation égal à votre Père, ayez pitié de nous.

Sagesse éternelle, pour qui la création de l'univers n'a été qu'un jeu, ayez pitié de nous.

Jésus, l'attente du monde et le désiré des nations, ayez pitié de nous.

Jésus, montré de loin par les prophètes, et annoncé par les apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, ayez pitié de nous.

Jésus, à qui le Père a donné pour héritage toutes les nations, ayez pitié de nous.

Jésus, commencement et fin de tout, source de nos vertus et objet de nos désirs, ayez pitié de nous.

Jésus, Sauveur de tous les hommes et sur-tout des fidèles, ayez pitié de nous.

Jésus, prince de paix et père du siècle futur, ayez pitié de nous.

Jésus, auteur et consommateur de notre foi, ayez pitié de nous.

Jésus, pontife compatissant à nos infirmités, mais sans tache, et plus élevé que les cieux, ayez pitié de nous.

Jésus, voie qui nous mène à la vérité, vérité qui nous promet la vie, vie dont nous vivons à jamais dans le sein du Père, ayez pitié de nous.

Jésus, fontaine d'eau vive, qui rejaillit jusques à la vie éternelle, ayez pitié de nous.

Jésus, eau pure qui désaltère à jamais les cœurs et qui éteint tout désir, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière qui illumine tout homme venant au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière qui se lève sur les peuples assis dans la région de l'ombre de la mort, ayez pitié de nous.

Jésus, pierre angulaire qui porte et qui unit tout l'édifice de la maison de Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la parole est notre doctrine, la vie notre modèle, et la grace notre unique ressource, ayez pitié de nous.

Jésus, qui enrichissez les hommes du trésor de votre pauvreté, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu visible et familiarisé avec nous pour nous diviniser, ayez pitié de nous.

Jésus, notre pain quotidien au-dessus de toute substance, ayez pitié de nous.

Jésus, pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, véritable manne, qui a tous les goûts pour un cœur pur, ayez pitié de nous.

Jésus, qui n'aviez pas même de quoi reposer votre tête, pendant que vous nourrissiez au désert tant de milliers d'hommes d'un pain miraculeux, ayez pitié de nous.

Jésus, qui guérissiez toutes les langueurs du corps pour préparer la guérison des plaies de nos ames, ayez pitié de nous.

Jésus, qui faisiez voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, et qui ressuscitiez les

morts, pour convertir les pécheurs, ayez pitié de nous.

Jésus, homme de douleurs, rassasié d'opprobres pour nous faire entrer dans votre gloire, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez attiré tout à vous, après que vous avez été élevé sur la croix, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la mort nous fait mourir au péché, et dont la résurrection nous fait vivre à la grace, ayez pitié de nous.

Jésus, monté à la droite du Père, pour y élever nos cœurs, et pour transporter notre conversation au ciel, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez envoyé votre esprit de vérité pour conduire tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle, l'église, votre épouse sans ride et sans tache, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez faits vos amis, vos enfants, vos membres, pour nous faire régner avec vous sur le même trône, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous entr'ouvrez déjà les portes de la céleste Jérusalem, où Dieu sera lui-même son temple, et où nous n'aurons plus d'autre soleil que vous, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous enivrerez du torrent de vos délices dès que nous verrons la face du Père au séjour de la paix, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez acquis par votre croix ce royaume céleste où vous essuierez les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, où les douleurs et les gémissements s'enfuiront loin de nous, ayez pitié de nous.

Jésus, courage des martyrs, et patience des confesseurs, ayez pitié de nous.

Jésus, société des solitaires au désert, et science des docteurs de l'église, ayez pitié de nous.

Jésus, époux des vierges, couronne des justes et pénitence des pécheurs convertis, agneau qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Seigneur, après nous avoir confondus par la vue de nos misères, consolez-nous par celle de vos miséricordes : faites que nous commencions aujourd'hui à nous corriger, à nous détacher, à fuir les faux biens qui sont pour nous de véritables maux, à ne croire que votre vérité, à n'espérer que vos promesses, à ne vivre que de votre amour. Donnez, et nous vous rendrons; soutenez-nous contre notre foiblesse. O jour précieux, qui sera peut-être le dernier d'une vie si courte et si fragile! O heureux jour, s'il nous avance vers celui qui n'aura point de fin!

Saints anges, à qui nous sommes confiés, conduisez-nous, comme par la main, dans la voie de Dieu, de peur que nos pieds ne heurtent contre quelque pierre.

O Dieu, donnez votre amour aux vivants et votre paix aux morts.

PRIÈRES DU SOIR.

« Venez (1), vous tous qui servez le Seigneur, bé-
« nissez maintenant son saint nom. Venez, ô vous,
« qui demeurez dans la maison de Dieu, et qui êtes
« assemblés autour du lieu saint. Pendant la nuit,
« levez vos mains vers le sanctuaire, et bénissez le
« Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a
« répandu du haut de Sion sa bénédiction sur vous
« tous. »

Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort. Hélas ! cette journée n'a-t-elle pas été vide de bonnes œuvres ? Elle auroit pu nous mériter l'éternité, et nous l'avons perdue en vains amusemens. Peut-être est-elle la dernière d'une vie indigne de toute miséricorde. O homme insensé ! peut-être que cette nuit Jésus-Christ viendra à la hâte pour te redemander cette ame, qui est l'image de Dieu tout-puissant, toute défigurée par le péché. O Seigneur, faites que, pendant notre sommeil même, votre amour veille pour nous, et qu'il fasse la garde autour de notre cœur.

Examinons notre conscience, comme si nous étions assurés d'aller dans ce moment paroître devant Dieu.

Je suis l'enfant prodigue. Je me suis égaré dans une

(1) Ps. 133.

terre étrangère ; j'y ai perdu tout mon héritage ; je m'y suis nourri comme les animaux les plus vils et les plus grossiers. Me voilà affamé et mendiant : mais je sais ce que je ferai ; je retournerai vers mon père, je lui dirai : O mon père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous. N'êtes-vous pas le bon pasteur qui laisse tout son troupeau pour courir au milieu du désert après une seule brebis égarée ? N'est-ce pas vous qui m'avez appris que tout le ciel est en joie sur un seul pécheur qui fait pénitence ? Ne méprisez donc pas un cœur contrit et humilié.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les anges, à tous les saints, et à vous, etc, parceque j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel et de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémission de toutes mes fautes.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre royaume arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de graces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, Jésus. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ; et en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie; a souffert sous Ponce Pilate ; a été crucifié, mort et enseveli ; est descendu aux enfers ; le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ; est monté au ciel ; est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant ; de là viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit ; la sainte église catholique ; la communion des saints ; la rémission des péchés ; la résurrection de la chair ; la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint-Esprit ; Dieu unique en trois personnes égales, ayez pitié de nous.

Marie, mère de Dieu, et toujours vierge, quoique mère, priez pour nous.

Marie, qui êtes, bien plus qu'Ève, la mère des vivants, priez pour nous.

Marie, dont le Fils a réparé tous les maux que la première femme avoit fait entrer dans le monde, priez pour nous.

Marie, qui nous avez donné le vrai fruit de vie plus précieux que celui du paradis terrestre, priez pour nous.

Vierge, qu'un prophète montroit de loin mettant au monde le Fils du Très-haut, priez pour nous.

Marie, qu'un ange descendu du ciel salua avec admiration, comme étant pleine de grace, élevée au-dessus de toutes les femmes, priez pour nous.

Marie, dont la pudeur virginale fut alarmée à la vue même d'un ange, priez pour nous.

Marie, qui demeurâtes tranquillement abandonnée à Dieu, quoique votre maternité incompréhensible vous exposât au déshonneur et à une punition de mort, priez pour nous.

Marie, qui allâtes d'abord communiquer les dons de Dieu à Élisabeth votre sainte parente, priez pour nous.

Marie, qu'Élisabeth ne put recevoir sans s'écrier, D'où me vient que la Mère de mon Seigneur fasse des pas vers moi? priez pour nous.

Marie, qui disiez dans un saint transport, Voilà que tous les siècles me déclareront bienheureuse, car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses, priez pour nous.

Marie, qui rendiez gloire à Dieu de ce qu'il avoit abattu les grands et relevé les petits, comblé de biens les pauvres affamés, affamé les riches superbes, priez pour nous.

Marie, qui, voyant l'enfant Jésus annoncé par les anges, montré par l'étoile, adoré par les mages dans une crèche, conserviez ces choses, les repassant dans votre cœur, priez pour nous.

Marie, qui, étant toujours vierge, voulûtes néanmoins être purifiée comme toutes les femmes communes, priez pour nous.

Marie, qui apprîtes du saint vieillard Siméon que votre Fils seroit l'objet de la contradiction des hommes, et qu'un glaive de douleur perceroit votre ame, priez pour nous.

Marie, qui en rachetant votre Fils, selon la loi,

comprîtes qu'il n'en seroit pas moins sacrifié pour racheter le monde, priez pour nous.

Marie, si prompte à suivre toutes les impressions de la foi, qu'un songe donné à Joseph vous suffit pour vous faire emporter votre divin Enfant en Egypte, priez pour nous.

Marie, qui demeuriez en paix sans consolation ni ressource humaine dans cette terre étrangère, ne sachant pas même jusqu'à quand vous y demeureriez, priez pour nous.

Marie, qui revîntes sans hésiter comme vous étiez partie sur un simple songe mystérieux de votre saint époux, priez pour nous.

Marie, qui cherchâtes avec douleur l'enfant Jésus demeuré au temple à l'âge de douze ans avec les docteurs de la loi, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes du saint Enfant une réponse sévère, parceque sa Mère ne devoit point se mêler de ses travaux pour la gloire de son Père céleste, priez pour nous.

Marie, à qui fut soumis pendant tant d'années celui qui est la sagesse éternelle et la toute-puissance même, priez pour nous.

Marie, qui obtîntes de votre Fils son premier miracle aux noces de Cana, priez pour nous.

Marie, à qui Jésus fit alors une réponse austère pour apprendre au monde que vous ne deviez point entrer dans le sacré ministère, quoique vous fussiez pleine de grace, priez pour nous.

Marie, qui mouriez ainsi à toute consolation sensible du côté de votre Fils même, priez pour nous.

Marie, fille de David [illegible] Salomon, de tant d'auti[illegible]

rois, qui étiez l'épouse d'un charpentier, priez pour nous.

Marie, qui avez mené une vie simple, obscure et laborieuse, dans la pauvreté, votre Fils n'ayant pas même de quoi reposer sa tête, priez pour nous.

Marie, qui ne fîtes ni miracle, ni instruction, mais qui fûtes un miracle de grace et l'instruction de tous les siècles par votre silence, priez pour nous.

Marie, de qui nous disons comme une femme le crioit à Jésus-Christ, Bienheureuses sont les entrailles qui vous ont portée et les mamelles qui vous ont nourrie! priez pour nous.

Marie, qui suivîtes tranquillement Jésus à la croix pendant que tous les apôtres épouvantés et sans foi aux promesses étoient en fuite, priez pour nous.

Marie, que Jésus mourant confia à son disciple bien-aimé pour être comme sa mère, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes alors comme un fils ce disciple bien-aimé, et qui en fîtes le plus sublime docteur de l'amour, priez pour nous.

Marie, dont les yeux virent Jésus mourant sur la croix, et dont le cœur fut percé par le glaive que Siméon avoit prédit, priez pour nous.

Marie, avec qui les disciples persévéroient dans l'oraison après l'ascension de votre Fils et la descente du Saint-Esprit sur eux, priez pour nous.

Marie, dont le cœur étoit déjà au ciel avec votre Fils pendant que votre corps étoit encore sur la terre, priez pour nous.

Marie, qui regardez encore la terre avec compassion, quoique vous régniez dans le ciel, priez pour nous.

Marie, qui ne flattez point les pécheurs impénitents et ennemis de la croix de votre Fils, priez pour nous.

Marie, mère de miséricorde pour tous les pécheurs pénitents, priez pour nous.

Seigneur, gardez nos esprits pendant que nous veillons, et nos corps quand nous serons dans le sommeil, afin que nous veillions avec Jésus-Christ, et que nous dormions en paix. Ayez pitié de notre foiblesse. Envoyez vos saints anges, les esprits de lumière, pour écarter loin de vos enfants l'esprit de ténèbres qui tourne tout autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer. Faites que nous lui résistions, étant courageux dans la foi. Donnez la pénitence aux pécheurs, la persévérance aux justes et la paix aux morts.

Que notre prière du soir monte vers vous, Seigneur, et que votre miséricorde descende sur nous.

RÉFLEXIONS

POUR

TOUS LES JOURS DU MOIS.

RÉFLEXIONS

POUR

TOUS LES JOURS DU MOIS.

PREMIER JOUR.

Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.

Croyez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre y trouvera de la foi? *Luc.* 18, *v.* 8.

I. S'IL y venoit maintenant, en trouveroit-il en nous? Où est notre foi? où en sont les marques? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, avant que de régner avec lui? Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, et la mort comme l'entrée dans les véritables biens? Vivons-nous de la foi? nous anime-t-elle? Goûtons-nous les vérités éternelles qu'elle nous présente? en nourrissons-nous notre ame avec le même soin que nous nourrissons notre corps des aliments qui lui conviennent? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugements? Hélas! bien loin de vivre de la foi, nous la faisons mourir dans notre esprit et dans notre cœur. Nous jugeons en païens; nous agissons de même. Qui croiroit ce qu'il faut croire, feroit-il ce que nous faisons?

II. Craignons que le royaume de Dieu ne nous soit

ôté, et ne soit donné à d'autres qui en produiront mieux les fruits. Ce royaume de Dieu est la foi, quand elle est régnante et dominante au milieu de nous. Heureux qui a des yeux pour voir ce royaume! La chair et le sang n'en ont point. La sagesse de l'homme animal est aveugle là-dessus, et veut l'être. Ce que Dieu fait intérieurement lui est un songe. Pour voir les merveilles de ce royaume intérieur, il faut renaître, et pour renaître, il faut mourir. C'est à quoi le monde ne peut consentir. Que le monde méprise donc, qu'il condamne, qu'il se moque tant qu'il voudra; pour nous, mon Dieu, il nous est ordonné de croire et de goûter le don céleste. Nous voulons être du nombre de vos élus, et nous savons que personne ne peut en être, sans conformer sa vie à ce que vous enseignez.

IIe JOUR.

Sur l'unique chemin du ciel.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. *Matth. 7, v. 8.*

I. Ce n'est que par violence qu'on entre dans le royaume de Dieu : il faut l'emporter d'assaut, comme une place assiégée. La porte en est étroite : il faut mettre à la gêne le corps du péché, il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, et qui se présente toute ouverte, mène à la perdition. Tous les chemins larges et unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit, et que notre voie nous semble douce, malheur à nous! Jamais nous

ne sommes mieux pour l'autre vie que quand nous sommes mal pour celle-ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude qui marche par une voie large et commode. Il faut chercher les traces du petit nombre, les pas des saints, le sentier escarpé de la pénitence, grimper sur les rochers, gagner les lieux sûrs à la sueur de son visage, et s'attendre que le dernier pas de la vie sera encore un violent effort pour entrer dans la porte étroite de l'éternité.

II. Nous ne sommes prédestinés de Dieu que pour être conformes à l'image de son fils, attachés comme lui sur une croix, renonçant comme lui aux plaisirs sensibles, contents comme lui dans les douleurs. Mais quel est notre aveuglement! Nous voudrions nous détacher de cette croix qui nous unit à notre maître. Nous ne pouvons quitter la croix, sans quitter Jésus-Christ crucifié. La croix et lui sont inséparables. Vivons donc et mourons avec celui qui est venu nous montrer le véritable chemin du ciel; et ne craignons rien, sinon de ne pas finir notre sacrifice sur le même autel où il a consommé le sien. Hélas! tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie ne sont que pour nous mettre plus au large et pour nous éloigner de l'unique chemin du ciel. Nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons pas que le mystère de la grace joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mène à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espère; on souffre, mais on voit les cieux ouverts; on souffre, mais on veut souffrir; on aime Dieu, et on en est aimé.

IIIe JOUR.

Sur la véritable dévotion.

Celui qui séduit lui-même son cœur n'a qu'une vaine religion. *I Jac.* 1, *v.* 26.

I. Que d'abus dans la dévotion ! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prières; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures, qui vont à la gloire de Dieu et au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent dans les désirs continuels de faire son salut; quelques autres, dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe, si on y place le fond et l'essentiel de la véritable piété. Cette piété qui nous sanctifie et qui nous dévoue tout entiers à Dieu consiste à faire tout ce qu'il veut, et à accomplir précisément dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il désire de nous. Tant de mouvements que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira, vous ne serez payé que pour avoir fait la volonté du souverain maître. Le domestique qui vous sert feroit des merveilles dans votre maison, que, s'il ne faisoit pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun compte de ses actions, et vous vous plaindriez avec raison de ce qu'il vous serviroit mal.

II. Le dévouement parfait, d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous fas-

sions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie; et dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également par-tout, dans ce qui nous déplâît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets; et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté, notre vie et notre réputation. Être dans ces dispositions, et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion. Mais comme la volonté de Dieu nous est souvent cachée, il y a encore un pas de renoncement et de mort à faire; c'est de l'accomplir par obéissance, et par une obéissance aveugle, mais sage en son aveuglement; condition imposée à tous les hommes: le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les ames à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.

IV^e^ JOUR.

Sur les conversions lâches et imparfaites.

I. Les gens qui étoient éloignés de Dieu se croient bien près de lui dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les hommes les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même ignorance et la même grossièreté qu'un paysan qui croiroit être bien à la cour, parcequ'il auroit vu le roi. On quitte les vices qui font horreur; on se retranche dans une vie moins

criminelle, mais toujours lâche, mondaine et dissipée : ou juge alors de soi, non par l'évangile, qui est l'unique règle qu'on doit prendre, mais par la comparaison qu'on fait de la vie où l'on est avec celle qu'on a menée autrefois. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond sommeil sur tout ce qui resteroit à faire pour le salut. Un tel état est peut-être plus suspect qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troubleroit la conscience, réveilleroit la foi, et engageroit à faire quelque grand effort ; au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables.

II. Je me suis confessé, dites-vous, assez exactement des foiblesses de ma vie passée ; je lis de bons livres; j'entends la messe modestement, et je prie Dieu, ce me semble, d'assez bon cœur. J'évite au moins les grands péchés ; mais j'avoue que je ne me sens pas assez touché pour vivre comme si je n'étois plus du monde, et pour ne plus garder de mesures avec lui. La religion seroit trop rigoureuse, si elle rejetoit de si honnêtes tempéraments. Tous les raffinements qu'on nous propose aujourd'hui sur la dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager qu'à faire aimer le bien. Ce discours est celui d'un chrétien lâche qui voudroit avoir le paradis à vil prix, et qui ne considère pas ce qui est dû à Dieu, ni ce que sa possession a coûté à ceux qui l'ont obtenue. Un homme de ce caractère est bien loin d'une entière conversion. Il ne connoît, ni l'étendue de la loi de Dieu, ni les devoirs de la pénitence. On peut croire que si Dieu lui avoit confié le soin de composer

l'évangile, il ne l'auroit pas fait tel qu'il est, et nous aurions assurément quelque chose de plus doux pour l'amour-propre. Mais l'évangile est immuable, et c'est sur lui que nous devons être jugés. Prenez au plutôt un guide sûr, et ne craignez rien tant que d'être flatté et trompé.

V^e^ JOUR.

Sur le bon esprit.

Votre père céleste donnera son bon esprit à ceux qui le lui demanderont. *Luc.* 21, *v.* 13.

I. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement. Voudroit-on être porté sur un char brillant et magnifique, qui mèneroit dans un abîme? L'esprit n'est fait que pour conduire à la vérité et au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parcequ'il n'y a que son esprit qui nous mène à lui. Renonçons au nôtre, si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme qui se dépouille pour être vêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse, pour posséder celle de Dieu!

II. Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément; le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur: mais il n'y a que le bon esprit qui sauve

et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit, autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme une femme, qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejeter non seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine, qui paroît la plus sérieuse et la plus utile pour entrer, comme de petits enfants, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs, dans l'horreur du péché, dans l'humiliation et dans la sainte folie de la croix.

VI^e^ JOUR.

Sur la patience dans les peines.

Vous possèderez vos ames dans votre patience.
Luc. 21, *v.* 19.

I. L'AME s'échappe à elle-même quand elle s'impatiente; au lieu que quand elle se soumet sans murmurer, elle se possède en paix et possède Dieu. S'impatienter c'est vouloir ce qu'on n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une ame impatiente est une ame livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retient plus. Quelle foiblesse! quel égarement! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal en cessant de le vouloir? La paix intérieure réside non dans le sens, mais dans la volonté. On la conserve au

milieu de la douleur la plus amère, tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

II. A vous entendre gronder et murmurer, il semble que vous soyez l'ame la plus innocente qu'il y ait au monde; et que c'est vous faire une injustice criante que de ne pas vous laisser rentrer dans le paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que vous avez fait contre Dieu, et convenez qu'il a raison. Dites-lui avec la même humilité que l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Je sais ce que je dois à votre justice; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si vous vous en remettiez à moi, je me flatterois, je m'épargnerois, et je me trahirois moi-même en me flattant. Mais votre main miséricordieuse exécute elle-même ce que je n'aurois jamais eu le courage de faire. Elle me frappe par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence qu'il n'auroit pas la force de choisir.

VII^e^ JOUR.

Sur la soumission et la conformité à la volonté de Dieu.

Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. *Matth.* 6, *v.* 10.

I. Rien ne se fait ici-bas, non plus que dans le ciel, que par la volonté ou par la permission de Dieu; mais

les hommes n'aiment cette volonté qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs désirs. Aimons-la, n'aimons qu'elle, et nous ferons de la terre un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens, puisque les maux deviennent biens quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de la conduite de sa providence; nous la trouverons sage, nous l'adorerons. O Dieu! que vois-je dans le cours des astres, dans l'ordre des saisons, dans les évènements de la vie, sinon votre volonté qui s'accomplit? Qu'elle s'accomplisse aussi en moi; que je l'aime; qu'elle m'adoucisse tout; que j'anéantisse la mienne pour faire régner la vôtre: car enfin c'est à vous, Seigneur, de vouloir; et c'est à moi d'obéir.

II. Vous avez dit, ô Seigneur Jésus, en parlant de vous-même, par rapport à votre Père céleste (1), que vous faisiez toujours ce qui lui plaisoit. Apprenez-nous jusqu'où cet exemple doit nous mener. Vous êtes notre modèle; vous n'avez rien fait sur la terre que selon le bon plaisir de votre Père, qui veut bien être nommé le nôtre. Agissez en nous comme en vous-même, selon son bon plaisir. Qu'unis inséparablement à vous, nous ne consultions plus que ses désirs. Non seulement prier, instruire, souffrir, édifier, mais manger, dormir, converser; que tout se fasse par la seule vue de lui plaire: alors tout sera sanctifié dans notre conduite; alors tout sera en nous sacrifice continuel, prière sans relâche, amour sans interruption. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que nous serons dans cette situation? Daignez nous y conduire: daignez domter et assujettir par

(1) Jean, 8, v. 29.

votre grace notre volonté rebelle ; elle ne sait pas ce qu'elle veut ; il n'y a rien de bon que d'être comme vous voulez.

VIII^e JOUR.

Sur les avantages de la prière.

Priez sans interruption. *I Thess.* 5, *v.* 17.

I. Telle est notre dépendance à l'égard de Dieu, que non seulement nous devons tout faire pour lui, mais encore que nous devons lui demander les moyens de lui plaire : cette heureuse nécessité de recourir à lui pour tous nos besoins, bien loin de devoir nous être incommode, doit au contraire faire toute notre consolation. Quel bonheur de lui parler en confiance, de lui ouvrir tout notre cœur, et d'être par la prière dans un commerce intime avec lui ! Il nous invite à le prier. Jugez, dit saint Cyprien, s'il ne nous accordera pas les biens qu'il nous sollicite de lui demander. Prions donc avec foi, et ne perdons pas le fruit de nos prières par une incertitude flottante, qui, comme dit saint Jacques, nous fait hésiter. Heureuse l'ame qui se console dans l'oraison par la présence de son bien-aimé ! Si quelqu'un d'entre vous, dit saint Jacques, est dans la tristesse, qu'il prie pour se consoler. Hélas ! malheureux que nous sommes ! nous ne trouvons que de l'ennui dans cette céleste occupation. La tiédeur de nos prières est la source de nos autres infidélités.

II. *Demandez, et il vous sera donné. Cherchez,*

et vous trouverez. Frappez, et l'on vous ouvrira (1). Si nous n'avions qu'à demander les richesses pour les obtenir, quel empressement, quelle assiduité, quelle persévérance! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un trésor, quelles terres ne remueroit-on point! S'il n'y avoit qu'à heurter pour entrer dans le conseil des rois et dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendroit-on pas! Mais que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur! Quels rebuts, quelles traverses n'endure-t-on pas pour un fantôme de gloire mondaine! Quelles peines pour de misérables plaisirs dont il ne reste que le remords! Le trésor des graces est le seul vrai bien, et le seul qu'on ne daigne pas demander, le seul qu'on se rebute d'attendre. Cependant il faudroit frapper sans relâche; car la parole de Jésus-Christ n'est pas infidèle; c'est notre conduite qui l'est.

IX^e^ JOUR.

Sur l'attention à la voix de Dieu.

Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. *Jean*, 6, v^o^ 69.

I. C'est Jésus-Christ qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutés et crus qu'autant qu'ils sont pleins de la vérité et de l'autorité de Jésus-Christ. Les livres ne sont bons qu'autant qu'ils nous apprennent l'évangile. Allons donc à cette source sacrée. Jésus-Christ n'a parlé, n'a agi, qu'afin que nous l'écoutas-

(1) Matth. 7, v. 7.

sions, et que nous étudiassions attentivement le détail de sa vie. Malheureux que nous sommes! nous courons après nos propres pensées, qui ne sont que vanité, et nous négligeons la vérité même, dont toutes les paroles sont capables de nous faire vivre éternellement. Parlez, ô Verbe divin! ô parole incréée et incarnée pour moi! faites-vous entendre à mon ame. Dites tout ce que vous voudrez; je veux tout ce qu'il vous plaît.

II. Souvent on dit qu'on voudroit savoir ce qu'on a à faire pour s'avancer dans la vertu; mais dès que l'esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous manque pour l'exécuter. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voyons nos misères; elles se renouvellent tous les jours. Cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sauver. Comptons pour rien toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier ce qui nous arrête dans la voie de Dieu; ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. Ecoutons ce que Dieu nous inspire. Eprouvons l'esprit qui nous pousse pour reconnoître s'il vient de Dieu; et, après que nous l'aurons reconnu, n'épargnons rien pour le contenter. Le prophète ne demande pas simplement à Dieu qu'il lui enseigne sa volonté, mais qu'il lui enseigne à la faire.

X^e JOUR.

Sur le bon usage des croix.

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises. *Gal.* 5, *v.* 17.

I. Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur de nos maux par la violence des remèdes que le médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables, et que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il s'applique à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes une source d'amour, de consolation et de confiance, disant avec l'apôtre (1): Nos peines qui sont si courtes et si légères n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire qui doit en être la récompense. Heureux ceux qui pleurent, et qui sèment en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable la moisson d'une vie et d'une félicité éternelle!

II. *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ* (2), disoit saint Paul. C'est avec le Sauveur que nous sommes attachés à la croix, et c'est lui qui nous y attache par sa grace. C'est à cause de Jésus que nous ne voulons point quitter la croix, parcequ'il est inséparable d'elle. O corps adorable et souffrant avec qui nous ne faisons plus qu'une seule et même victime! en me donnant

(1) II Cor. 4, v. 17. (2) Gal. 2, v. 19.

votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour et d'abandon; faites que je pense moins à mes souffrances qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre que vous n'ayez souffert? ou plutôt, qu'est-ce que je souffre si j'ose me comparer à vous? O homme lâche! tais-toi, regarde ton maître, et rougis. Seigneur, faites que j'aime, et je ne craindrai plus la croix. Alors si je souffre encore des choses dures et douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

XI^e JOUR.

Sur la douceur et l'humilité.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Matth. 11, *v.* 29.

I. O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudroit me l'apprendre me révolteroit. Je trouverois par-tout de l'imperfection, et mon orgueil ne manqueroit pas de s'en prévaloir. Il faut que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais que vois-je, ô mon cher maître! vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité! je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi! le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix pour me faire rougir de mon orgueil! Celui qui est tout s'anéantit, et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas! O mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption! Seigneur, vous ne me dites point,

Soyez doux et humble ; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes pour conclure sur un tel exemple que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous ? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois par son ingratitude d'être foudroyé par votre justice ?

II. Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parceque l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritable par tempérament : ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, ô mon Sauveur, *doux et humble de cœur.* Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion ; c'est un goût du cœur ; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu ; c'est une vue paisible de sa misère pour s'anéantir devant Dieu ; c'est une destruction de toute confiance en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble ; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

XII^e JOUR.

Sur les défauts d'autrui.

Portez les fardeaux les uns des autres; c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. *Gal.* 6, *v.* 22.

I. La charité ne va pas jusqu'à demander de nous que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui; il faudroit nous crever les yeux: mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, et que nous ne soyons pas aveugles sur le bon, pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire, de moment à autre, de la plus vile et de la plus indigne créature; rappeler les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes; et enfin considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas. Elle voit, par la vue de Dieu, que le mépris qu'on a pour les autres a quelque chose de dur et de hautain qui éteint l'esprit de Jésus-Christ. La grace ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller, ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne; nulle impuissance ne la rebute, parcequ'elle ne voit par-tout, hors de lui, que néant et que péché.

II. De ce que les autres sont foibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesures avec eux? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait?

Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venoient tout à coup s'appesantir sur vous! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout, et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre? et ne vous vient-il jamais dans l'esprit de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous?

XIII^e JOUR.

Sur l'unique nécessaire.

Vous vous empressez, et vous vous troublez de beaucoup de choses; une seule est nécessaire. *Luc.* 10, *v.* 41, 42.

I. Nous croyons avoir mille affaires, et nous n'en avons qu'une. Si celle-là se fait, toutes les autres se trouveront faites: si elle manque, toutes les autres, quelque succès qu'elles semblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc tant partager son cœur et ses soins? O unique affaire que j'aie sur la terre, vous aurez désormais mon unique attention! Au rayon de la lumière de Dieu, je ferai à chaque moment sans inquiétude, selon les forces qu'il me donnera, ce que sa providence me présentera à faire. J'abandonnerai le reste, parceque le reste n'est pas mon œuvre.

II. *Père,* (1) *j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire.* Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte.

(1) Joan. 17, v. 4.

Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme l'ouvrage dont Dieu me charge, et m'y appliquer d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire avec exactitude et avec paix. Je ne négligerai rien; je ne me passionnerai sur rien; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour-propre et par un faux zèle. Alors on fait ses actions par son esprit particulier; on les fait mal, on se pique, on s'échauffe, on veut réussir. La gloire de Dieu est le prétexte qui cache l'illusion. L'amour-propre déguisé en zèle se contriste et se dépite s'il ne peut réussir. O Dieu, donnez-moi la grace d'être fidèle dans l'action et indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de vouloir votre volonté, et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais: la vôtre est de donner à mes foibles efforts tel fruit qu'il vous plaira; aucun, si vous le voulez.

XIV^e JOUR.

Sur la préparation à la mort.

Insensé, cette nuit on va te redemander ton ame. Pour qui sera ce que tu as amassé? *Luc.* 12, *v.* 20.

I. Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siècles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent et de l'avenir, et ne nous désabusent pas. Nous sommes infatués du monde, comme s'il ne devoit jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scène périra avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abîme d'un profond oubli, et

les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Égypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui qui les a faites. Que faisons-nous donc sur la terre? à quoi servira la plus douce vie, si par des mesures sages et chrétiennes elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort ?

II. *Soyez* (1) *prêts, parcequ'à l'heure que vous n'y pensez pas, le fils de l'homme viendra.* Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge et en quelque rang que nous soyons. Cependant, jusqu'aux gens de bien, tous font des projets qui supposent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si dans l'extrémité d'une maladie incurable on espère encore la guérison, quelles espérances n'a-t-on pas en pleine santé ! Mais d'où vient qu'on espère si opiniâtrément la vie ? C'est qu'on l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort ? C'est qu'on n'aime point le royaume de Dieu, ni les grandeurs du siècle futur. O hommes pesants de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où, de leur propre aveu, ils sont misérables ! La véritable manière de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, et d'attendre toujours celui-là.

(1) Matth. 24, v. 44.

XV^e JOUR.

Sur les espérances éternelles.

L'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. *I Cor.* 2, *v.* 9.

I. QUELLE proportion entre ce que nous faisons sur la terre et ce que nous espérons dans le ciel! Les premiers chrétiens se réjouissoient sans cesse, à la vue de leur espérance; à tous moments ils croyoient voir le ciel ouvert; les croix, les infamies, les supplices, les morts cruelles, rien n'étoit capable de les rebuter; ils connoissoient la libéralité infinie qui doit payer de telles douleurs; ils ne croyoient jamais assez souffrir; ils étoient transportés de joie, lorsqu'ils étoient jugés dignes de quelque profonde humiliation: et nous, ames lâches, nous ne savons point souffrir, parceque nous ne savons pas espérer; nous sommes accablés par les moindres croix, et souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence et de notre délicatesse!

II. *Ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie* (1). Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer: nous jouirons dans l'autre du fruit de nos travaux. L'homme terrestre, lâche et impatient, voudroit recueillir avant que d'avoir semé. Nous voulons que Dieu nous console, et qu'il aplanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvu qu'il nous en coûtât peu. Espérer beaucoup, et

(1) Ps. 125, v. 5.

ne souffrir guère, c'est à quoi tend l'amour-propre. Aveugles que nous sommes, ne verrons-nous jamais que (1) le royaume du ciel souffre violence, qu'il n'y a que les ames violentes et courageuses pour se vaincre qui soient dignes de le conquérir? Pleurons donc ici-bas, puisque (2) bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient! Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde! viendra le temps où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour; Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux (3).

XVI^e JOUR

Sur notre pain quotidien.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
Luc. 11, *v.* 3.

I. QUEL est-il ce pain, ô mon Dieu? Ce n'est pas seulement le soutien que votre providence nous donne pour les nécessités de la vie; c'est encore cette nourriture de vérité que vous donnez chaque jour à l'ame; c'est un pain qui nourrit pour la vie éternelle, qui fait croître, et qui rend l'ame robuste dans les épreuves de la foi. Vous le renouvelez chaque jour. Vous donnez au dedans et au dehors précisément ce qu'il faut à l'ame pour s'avancer dans la vie de la foi et dans le renoncement à elle-même. Je n'ai donc qu'à manger ce pain, et qu'à recevoir en esprit de sacrifice tout ce que vous me donnerez d'amer dans les choses extérieures et dans le fond de mon cœur; car tout ce qui m'arrivera dans

(1) Matth. 11, v. 12. (2) Ibid. 5, v. 5. Luc. 6, v. 25.
(3) Apoc. 21, v. 4.

le cours de la journée est mon pain quotidien, pourvu que je ne refuse pas de le prendre de votre main et de m'en nourrir.

II. La faim est ce qui donne le goût aux aliments, et ce qui nous les rend utiles. Que n'avons-nous faim et soif de la justice! Pourquoi nos ames ne sont-elles pas affamées et altérées comme nos corps? Un homme qui est dégoûté et qui ne peut recevoir les aliments est malade. C'est ainsi que notre ame languit en ne recherchant, ni le rassasiement, ni la nourriture qui vient de Dieu. L'aliment de l'ame est la vérité et la justice. Connoître le bien, s'en remplir, s'y fortifier; voilà le pain spirituel, le pain céleste qu'il faut manger. Mangeons-en donc; ayons-en faim. Soyons devant Dieu comme des pauvres qui mendient et qui attendent un peu de pain. Sentons notre foiblesse et notre défaillance: malheureux, si nous en perdons le sentiment! Lisons, prions avec cette faim de nourrir nos ames, avec cette soif ardente de nous désaltérer de l'eau qui rejaillit jusque dans le ciel. Il n'y a qu'un grand et continuel désir de l'instruction qui nous rend dignes de découvrir les merveilles de la loi de Dieu. Chacun reçoit ce pain sacré, selon la mesure de son désir; et par-là on se dispose à recevoir souvent et saintement le pain substantiel de l'eucharistie, non seulement corporellement, comme font plusieurs, mais avec l'esprit qui conserve et qui augmente la vie.

XVII^e JOUR.

Sur la paix de l'ame.

Je vous laisse ma paix; je vous donne ma paix, non comme le monde la donne. *Joan.* 14, *v.* 27.

I. Tous les hommes cherchent la paix; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde : ou plutôt le monde promet la paix; mais il ne peut la donner. Il présente des plaisirs qui passent; mais ces plaisirs ne valent pas ce qu'ils coûtent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il nous met d'accord avec nous-mêmes, guérit nos passions et règle nos désirs; il console par l'espérance des biens éternels; il donne la joie du Saint-Esprit; il fait goûter cette joie intérieure dans la peine même; et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'ame où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne peut lui ravir.

II. La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici-bas ne se trouve que dans la soumission à la foi et l'obéissance à sa loi. Elles entretiennent au fond du cœur un amour pur et sans mélange. Éloignez de vous tous les objets défendus, retranchez tous les désirs sans rapport à Dieu; bannissez tout empressement et toute inquiétude; ne désirez que Dieu; ne cherchez que Dieu : et vous goûterez la paix; vous la goûterez malgré le monde. Qu'est-ce qui vous trouble?

La pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures et extérieures? Regardez tout cela dans la main de Dieu comme de véritables faveurs qu'il distribue à ses amis, et dont il daigne vous faire part : alors le monde changera de face pour vous, et rien ne vous ôtera votre paix.

XVIII^e JOUR.

Sur les joies trompeuses.

J'ai regardé les ris comme un songe, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompez-vous? *Eccl.* 2, *v.* 2.

I. Le monde se réjouit comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit qu'à cause qu'on se trompe; qu'a cause qu'on croit posséder beaucoup lors même qu'on ne possède rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vides, et on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux qui ont en ce monde une fausse consolation qui les exclut de la véritable! Disons sans cesse à la joie vaine et évaporée que le siècle inspire : *Pourquoi me trompez-vous* si grossièrement? Rien n'est digne de nous donner la joie, que notre bienheureuse espérance. Tout le reste qui n'est pas fondé là-dessus n'est qu'un songe.

II. *Celui* (1) *qui boira de cette eau aura encore soif.*

(1) Joan. 4, v. 13.

Plus on boit des eaux corrompues du siècle, plus on est altéré. A mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des désirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites de tout ce qu'elles possèdent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'ame; elle la corrompt; elle la rend insatiable. Plus on se relâche, plus on veut se relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence, que de le ramener, ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement. Veillons donc sur nous-mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau qui augmenteroit notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin que le désespoir de s'être trompé.

XIX^e JOUR.

Sur les saintes larmes.

Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils seront consolés! *Matth.* 5, *v.* 5.

I. Quel nouveau genre de larmes! dit saint Augustin : elles rendent heureux ceux qui les versent. Leur bonheur consiste à s'affliger, à gémir de la corruption du monde qui nous environne, des pièges dont nous sommes entourés, du fonds inépuisable de corruption qui est au milieu de notre cœur. C'est un grand don de Dieu, que de craindre de perdre son amour, que de craindre de s'écarter de la voie étroite. C'est le sujet

des larmes des saints. Quand on est en danger de perdre ce que l'on possède de plus précieux, et de se perdre soi-même, il est difficile de se réjouir. Quand on ne voit que vanité, qu'égarement, que scandale, qu'oubli et que mépris du Dieu qu'on aime, il est impossible de ne pas s'affliger. Pleurons donc à la vue de tant de sujets de larmes : notre tristesse réjouira Dieu. C'est Dieu lui-même qui nous l'inspire; c'est son amour qui fait couler nos larmes : il viendra lui-même les essuyer.

II. On entend Jésus-Christ qui dit, (1) *Malheur à vous qui riez !* et on veut rire. On l'entend dire, *Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde !* et on recherche toujours les richesses. Il dit, *Heureux ceux qui pleurent !* et on ne craint rien tant que de pleurer. Il faut pleurer ici-bas, non seulement les dangers de notre condition, mais tout ce qui est vain et déréglé. Pleurons sur nous et sur le prochain. Tout ce que nous voyons au dedans et au dehors n'est qu'affliction d'esprit, que tentation et que péché. Tout mérite des larmes. Le vrai malheur est d'aimer ces choses si peu dignes d'être aimées. Que de raisons de pleurer! C'est le mieux qu'on puisse faire. Heureuses larmes que la grace opère, qui nous dégoûtent des choses passagères, et qui font naître en nous le désir des biens éternels !

(1) Luc. 6, v. 21, 24, 25.

XX^e JOUR.

Sur la prudence du siècle.

La prudence de la chair est la mort. *Rom.* 8, *v.* 6.

I. La prudence des enfants du siècle est grande, puisque Jésus-Christ nous en assure dans l'évangile; et elle est même souvent plus grande que celle des enfants de Dieu : mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant et de spécieux, un effroyable défaut; c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la règle de leur vie. Cette prudence tortueuse et féconde en subtilités est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture et dans la simplicité. Mais que servent aux prudents du siècle tous leurs talents, puisqu'à la fin ils se trouvent pris dans leurs propres pièges? L'apôtre saint Jacques donne à cette prudence le nom de (1) *terrestre*, d'*animale* et de *diabolique; terrestre*, parcequ'elle borne ses soins à l'acquisition et à la possession des biens de la terre; *animale*, parcequ'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, et à les plonger dans les plaisirs des sens; *diabolique*, parcequ'ayant tout l'esprit et toute la pénétration du démon, elle en a toute la malice. Avec elle on s'imagine tromper tous les autres, et on ne trompe que soi-même.

II. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ, seule digne du nom de sagesse! Ils courent, dans une pro-

(1) Jacq. 3, v. 15.

onde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux ui, dans un songe, pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfants de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses? Souvent la disgrace; toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au-devant de ces hommes profanes : cependant ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout, excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O insensés! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de Jésus-Christ, qui vous découvriroit le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?

XXI^e^ JOUR.

Sur la confiance en Dieu.

Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur, que de la mettre dans l'homme. *Ps.* 117, *v.* 8.

I. Vous vous confiez tous les jours à des amis foibles, à des hommes inconnus, à des domestiques infidèles; et vous craignez de vous fier à Dieu. La signature d'un homme public vous met en repos sur votre bien; et l'évangile éternel ne vous rassure pas. Le monde vous promet, et vous le croyez : Dieu vous jure, et vous avez de la peine à le croire. Quelle honte pour lui! quel malheur pour vous! Rétablissons tout dans l'ordre.

Faisons avec modération ce qui dépend de nous. Attendons sans bornes ce qui dépend de Dieu. Réprimons tout empressement, toute inquiétude déguisée sous le nom de raison ou de zèle. Celui qui en use ainsi s'établit en Dieu, et devient immobile comme la montagne de Sion.

II. La confiance pour le salut doit être encore plus élevée et plus ferme (1). *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Quand je croyois tout pouvoir, je ne pouvois rien; et maintenant qu'il me semble que je ne puis rien, je commence à pouvoir tout. Heureuse impuissance qui me fait trouver en vous, ô mon Dieu, tout ce qui me manquoit en moi-même! Je me glorifie dans mon infirmité et dans les maux de la vie, puisqu'ils me désabusent du monde entier et de moi-même. Je dois m'estimer heureux d'être écrasé par une main si miséricordieuse, puisque c'est dans cet anéantissement que je serai revêtu de votre force, caché sous vos ailes, et environné de cette protection spéciale que vous étendez sur vos enfants humbles, qui n'attendent rien que de vous.

XXII^e JOUR.

Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu.

Qu'elle est grande la miséricorde du Seigneur! C'est un asile certain pour tous ceux qui se tournent vers elle.
Eccl. 17, *v.* 28.

I. Que tardons-nous à nous jeter dans la profondeur de cet abîme? Plus nous nous y perdrons avec une

(1) Philip. 4, v. 13.

confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu sans réserve, et ne craignons rien. Il nous aimera, et nous l'aimerons. Son amour, croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur, que le monde avoit enivré, agité, troublé, sans pouvoir jamais le remplir : il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux : il ne nous fera mépriser que le monde que nous méprisons peut-être déjà : il ne nous fera faire que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal; au lieu que nous les ferons bien en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, il nous revêtira de tout, comme (1) dit saint Paul; et alors nous verrons la profondeur des miséricordes que Dieu a exercées sur notre ame.

II. Pensez devant Dieu aux effets de cette miséricorde infinie, à ceux que vous avez déjà éprouvés, aux lumières que Jésus-Christ vous a données, aux bons sentiments qu'il vous a inspirés, aux péchés qu'il vous a pardonnés, aux pièges du siècle dont il vous a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoutez-y la pensée des croix dont il vous a chargé pour vous sanctifier; car ce sont encore des richesses qu'il a ti-

(1) II Ep. aux Cor. 5, v. 4.

rées de la profondeur de ses trésors, et vous devez les regarder comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnoissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadée, même timide, qu'il vous a trop aimée pour ne pas vous aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'apôtre (1), *le père des miséricordes*, *et le Dieu de toute consolation*. Il sépare quelquefois ces deux choses; la consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours; il vous a ôté ce qu'il avoit de doux et de sensible dans sa grace, parceque vous aviez besoin d'être humiliée et d'être punie d'avoir cherché ailleurs de vaines consolations. Ce châtiment est encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

XXIII^e JOUR.

Sur la douceur du joug de Jésus-Christ.

Mon joug est doux et mon fardeau est léger.
Matth. 11, *v.* 30.

I. Que le nom de joug ne nous effraie point. Nous en portons le poids; mais Dieu le porte avec nous, et plus que nous, parceque c'est un joug qui doit être porté par deux, et que c'est le sien et non pas le nôtre. Jésus-Christ fait aimer ce joug. Il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa

(1) II Cor. 1, v. 3.

corruption originelle, et le rend fort malgré sa foiblesse. O homme de peu de foi, que craignez-vous? Laissez faire Dieu : abandonnez-vous à lui. Vous souffrirez; mais vous souffrirez avec amour et avec paix. Vous combattrez; mais vous remporterez la victoire; et Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez; mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous n'aurez plus la permission de vous abandonner à vos passions tyranniques; mais en sacrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre inconnue au monde, et plus précieuse que toute la puissance des rois.

II. Quel aveuglement de craindre de trop s'engager avec Dieu! Plongeons-nous dans son sein. Plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Est-ce un malheur d'être déchargé du joug pesant du monde, et de porter le fardeau léger de Jésus-Christ? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions, et de la tyrannie du siècle trompeur?

XXIVe JOUR.

Sur la fausse liberté.

Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.
I Cor. 3, *v.* 17.

I. L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain: et il arrive de cette passion comme de toutes les autres, elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos passions quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences embarrassantes et importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant, et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu? Où est-elle? Montrez-la-moi. Je ne vois par-tout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver ; et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

II. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parcequ'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant,

au dedans tout est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur ! Y a-t-il un état où l'on ne dépende pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes avec qui l'on a relation ? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui, que des siennes propres ? Tout le commerce de la vie n'est que gêne, par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent ; elles déchirent le cœur ; elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais, c'est assez. Si on s'y abandonne tout-à-fait, où ce torrent mènera-t-il ? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu, préservez-moi de ce funeste esclavage que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, et qui nous fera éprouver que vous servir c'est régner.

XXV^e JOUR.

Sur la détermination entière à être à Dieu.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Act.* 9, *v.* 6.

I. C'est ce que disoit saint Paul, renversé miraculeusement et converti par la grace du Sauveur qu'il persécutoit. Hélas ! combien l'avons-nous persécuté par nos infidélités, par nos humeurs, par nos passions qui

ont troublé l'ouvrage de sa miséricorde dans notre cœur! Enfin il nous a renversés par la tribulation; il a écrasé notre orgueil; il a confondu notre prudence charnelle; il a consterné notre amour-propre. Disons-lui donc avec un acquiescement entier : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jusqu'ici je ne m'étois tourné vers vous qu'imparfaitement; j'avois usé de mille remises, et j'avois tâché de sauver et d'emporter du débris de ma conversion tout ce qu'il m'avoit été possible : mais présentement je suis prêt à tout, et vous allez devenir le maître absolu de mon cœur et de ma conduite.

II. Il ne suffit pas que l'offre soit universelle : ce ne seroit rien faire, si elle demeuroit vague et incertaine, sans descendre au détail et à la pratique. Il y a trop long-temps, dit saint Augustin, que nous traînons une volonté vague et languissante pour le bien. Il ne coûte rien de vouloir être parfait, si on ne fait rien pour la perfection. Il faut la vouloir plus que toutes les choses temporelles les plus chères et les plus vivement poursuivies; il ne faut pas vouloir faire moins pour Dieu que l'on n'a fait pour le monde. Sondons notre cœur. Suis-je déterminé à sacrifier à Dieu mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes inclinations dominantes, mes plus agréables amusements?

XXVI^e JOUR.

Sur la capitulation qu'on voudroit faire avec Dieu.

Jusques à quand clocherez-vous de deux côtés ?
III Rois 18, *v.* 21.

Nul ne peut servir deux maîtres. *Matth.* 6, *v.* 24.

I. On sait bien qu'il faut servir Dieu et l'aimer, si on veut être sauvé ; mais on voudroit bien ôter de son service et de son amour tout ce qu'il y a d'onéreux, et n'y laisser que ce qu'il y a d'agréable. On voudroit le servir, à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies, et encore des cérémonies courtes, dont on est bientôt lassé et ennuyé. On voudroit l'aimer, à condition qu'on aimeroit avec lui, et peut-être plus que lui, tout ce qu'il n'aime point et qu'il condamne dans les vanités mondaines. On voudroit l'aimer, à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes qui va jusqu'à l'idolâtrie, et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le rechercher que comme une ressource qui nous console quand les créatures nous manqueront. On voudroit le servir et l'aimer, à condition qu'il sera permis d'avoir honte de son amour, de s'en cacher comme d'une foiblesse, de rougir de lui comme d'un ami indigne d'être aimé, de ne lui donner que quelque extérieur de religion pour éviter le scandale, et de vivre à la merci du monde pour ne rien donner à Dieu qu'avec la permission du monde même. Quel service et quel amour !

II. Dieu n'admet point d'autre pacte avec nous que celui qui a rapport à notre première alliance dans le baptême, où nous avons promis de renoncer à tout pour être à lui, et au premier commandement de sa loi, où il exige sans réserve tout notre cœur, tout notre esprit et toutes nos forces. Peut-on en effet aimer Dieu de bonne foi, et avoir tant d'égards pour le monde son ennemi, auquel il a donné de si terribles malédictions? Peut-on aimer Dieu, et craindre de le trop connoître, de peur d'avoir trop de choses à lui sacrifier? Peut-on aimer Dieu, et se contenter de ne l'outrager pas, sans se mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement, dans les occasions qui se présentent tous les jours, l'ardeur et la sincérité de son amour? Dieu ne met ni bornes ni réserves en se donnant à nous; et nous voudrions en apporter mille avec lui. Est-il sur la terre des créatures assez viles pour se contenter d'être aimées de nous comme nous n'avons pas honte de vouloir que Dieu se contentât d'être aimé?

XXVII^e^ JOUR.

Sur le bon emploi du temps.

Faisons le bien pendant que nous en avons le temps. Une nuit viendra pendant laquelle personne ne peut agir.
Gal. 6, *v.* 10; *Jean* 9, *v.* 4.

I. Le temps est précieux; mais on n'en connoît pas le prix : on le connoîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'étoit rien; et nous le donnons de même. Souvent il

nous est à charge; nous ne savons qu'en faire et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paroîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité : et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

II. Toute notre vie est à Dieu, aussi-bien que tout notre cœur. L'un et l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés que pour l'aimer et pour le servir. Ne lui en dérobons rien. Nous ne pouvons pas à tous moments faire de grandes choses ; mais nous en pouvons toujours faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier quand nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contre-temps, une contradiction, un murmure, une importunité, une parole injuste reçue et soufferte dans la vue de Dieu, valent bien une demi-heure d'oraison; et on ne perd pas le temps, quand, en le perdant, on pratique la douceur et la patience. Mais pour cela il faut que cette perte soit inévitable et que nous ne nous la procurions pas par notre faute. Ainsi réglez vos jours, et rachetez le temps(1), comme dit saint Paul, en fuyant

(1) Ephes. 5, v. 16.

le monde, et en abandonnant au monde des biens qui ne valent pas le temps qu'ils nous ôtent. Quittez les amusements, les correspondances inutiles, les épanchements de cœur qui flattent l'amour-propre, les conversations qui dissipent l'esprit et qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du temps pour Dieu; et il n'y en a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

XXVIII^e JOUR.

Sur la présence de Dieu.

Marchez en ma présence et soyez parfait. *Gen.* 17, *v.* 1.

I. VOILA, Seigneur, ce que vous disiez au fidèle Abraham; et en effet qui marche en votre présence est dans la voie de la perfection. On ne s'écarte de cette voie sainte qu'en vous perdant de vue et qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas! où vais-je lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumière et le terme unique où doivent tendre tous mes pas? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. O foi lumineuse au milieu des ténèbres qui nous environnent! O regard plein de confiance et d'amour qui conduisez l'homme à la perfection! O Dieu! je ne vois que vous; c'est vous seul que je cherche et que je considère dans tout ce que mes yeux semblent regarder. L'ordre de votre providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées qui m'occupent, parce-qu'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres:

ainsi je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô souverain et unique objet de mon cœur ! lors même que je suis obligé de partager mes soins selon les lois de votre divine volonté. Hé ! que pourrois-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer et si je cessois de vous y voir ?

Je tiendrai mes yeux levés vers les montagnes saintes, d'où j'attends toutes mes forces et tout mon secours.
Ps. 120, *v.* 1.

II. C'est en vain que je m'appliquerois uniquement à regarder à mes pieds pour me délivrer des pièges innombrables qui m'environnent. Le danger vient d'en bas ; mais la délivrance ne peut venir que d'en haut : c'est là que mes yeux s'élèvent pour vous voir. Tout est piège pour moi sur la terre, le dedans et le dehors. Tout est piège, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul que se portent mes yeux et mon cœur. Je ne veux voir que vous. Je n'espère qu'en vous. Mes ennemis m'assiègent sans cesse. Ma propre foiblesse m'effraie. Mais vous avez vaincu le monde pour vous et pour moi, et votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

XXIX^e^ JOUR.

Sur l'amour que Dieu a pour nous.

Je vous ai aimé d'un amour éternel. *Jérém.* 31, *v.* 3.

I. Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer : avant tous les siècles et avant même que nous eussions l'être que nous possédons,

il pensoit à nous et il n'y pensoit que pour nous faire du bien. Ce qu'il avoit médité dans l'éternité, il l'a exécuté dans le temps. Sa main bienfaisante a répandu sur nous toutes sortes de biens : nos infidélités mêmes, ni nos ingratitudes, presque aussi nombreuses que ses faveurs, n'ont pu encore tarir la source de ses dons, ni arrêter le cours de ses graces. O amour sans commencement, qui m'avez aimé durant des siècles infinis, et lors même que je ne pouvois le ressentir ni le reconnoître ! O amour sans mesure, qui m'avez fait ce que je suis, qui m'avez donné ce que j'ai, et qui m'en promettez encore infiniment davantage ! O amour sans interruption et sans inconstance, que toutes les eaux amères de mes iniquités n'ont pu éteindre ! Ai-je un cœur, ô mon Dieu, si je ne suis pas pénétré de reconnoissance et de tendresse pour vous ?

II. Mais que vois-je ? Un Dieu qui se donne lui-même, après même avoir tout donné ; un Dieu qui me vient chercher jusqu'où mon péché m'a fait descendre ; un Dieu qui prend la forme d'un esclave pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis ; un Dieu qui se fait pauvre pour m'enrichir ; un Dieu qui m'appelle et qui court après moi quand je le fuis ; un Dieu qui expire dans les tourments pour m'arracher des bras de la mort et pour me rendre une vie heureuse ; et je ne veux souvent ni de lui ni de la vie qu'il me présente ! Pour qui prendroit-on un homme qui aimeroit un autre homme comme Dieu nous aime ? Et de quels anathèmes (1) ne se rend pas digne, après cela, celui qui n'aimera pas le Seigneur Jésus ?

(1) I Cor. 16, v. 22.

XXX^e JOUR.

Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

Qu'ai-je à désirer dans le ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu? *Ps.* 72, *v.* 25.

I. Souvent, quand nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité : on nous a appris à parler ainsi dans notre enfance, et nous continuons quand nous sommes grands, sans savoir ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne, c'est observer fidèlement sa sainte loi, c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que Jésus-Christ a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances; c'est haïr ce que Jésus-Christ a haï, le monde, la vanité, nos passions. Peut-on croire qu'on aime un objet auquel on ne voudroit pas ressembler? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. O le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime!

II. Le Sauveur est (1) venu apporter un feu divin sur la terre, et son désir est que ce feu brûle et consume tout. Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métal, une maison, un nom, un titre en l'air, une chimère qu'ils appellent réputation. Ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe. Il n'y a que Dieu pour

(1) Luc. 12, v. 49.

qui il ne leur reste point d'amour : tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin ? Jusqu'à quand préférerons-nous d'aimer les créatures les plus empoisonnées ? O Dieu ! régnez sur nous malgré nos infidélités ! Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu ! Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous que nous ne trouvions parfaitement en vous, qui êtes la source de tout bien ? Accordez-nous la grace de vous aimer, et nous n'aimerons plus que vous, et nous vous aimerons éternellement.

XXXIe JOUR.

Sur les sentiments de l'amour divin.

O Dieu de mon cœur, ô Dieu mon partage pour jamais !
Ps. 72, *v.* 26.

I. Peut-on vous connoître, ô mon Dieu ! et ne vous pas aimer, vous qui surpassez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes sortes de perfections, et, ce qui m'est plus proche, en amour pour moi, tout ce que les esprits créés peuvent comprendre ? Vous me permettez, c'est trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connois plus et je ne me possède plus. O amour sacré, qui avez blessé mon amour, et qui de vos propres traits vous êtes vous-même blessé pour moi, venez me guérir, ou plutôt venez rendre la blessure que vous m'avez faite encore plus profonde et plus vive. Séparez-moi de toutes les créatures ; elles m'incommodent, elles

m'importunent : vous seul me suffisez, et je ne veux plus que vous.

II. Quoi ! il sera dit que les amants insensés de la terre porteront jusqu'à un excès de délicatesse et d'ardeur leurs folles passions ; et on ne vous aimeroit que foiblement et avec mesure ! Non, non, mon Dieu ; il ne faut pas que l'amour profane l'emporte sur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez sur un cœur qui est tout à vous. L'accès vous en est ouvert, les ressorts vous en sont connus. Vous savez ce que votre grace est capable d'y exciter. Vous n'attendez que mon consentement et que l'acquiescement de ma liberté. Je vous donne mille et mille fois l'un et l'autre. Prenez tout : agissez en Dieu ; embrasez-moi ; consumez-moi. Foible et impuissante créature que je suis, je n'ai rien à vous donner que mon amour. Augmentez-le, Seigneur, et rendez-le plus digne de vous. O si j'étois capable de faire pour vous de grandes choses ! O si j'avois beaucoup à vous sacrifier ! Mais tout ce que je puis n'est rien. Soupirer, languir, aimer, et mourir pour aimer encore davantage, c'est désormais tout ce que je veux.

COURTES

MEDITATIONS

SUR

DIFFÉRENTS SUJETS

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

COURTES MÉDITATIONS

SUR

DIFFÉRENTS SUJETS

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la vraie connoissance de l'évangile.

Seigneur, à qui irons-nous, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle? *S. Jean, 6, v. 69.*

Nous ne connoissons pas assez l'évangile; et ce qui nous empêche de l'apprendre c'est que nous croyons le savoir. Nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit : nous recherchons curieusement les paroles des hommes et nous négligeons celles de Dieu. Une parole de l'évangile est plus précieuse que tous les autres livres du monde ensemble; c'est la source de toute vérité. Avec quel amour, avec quelle foi, avec quelle adoration devrions-nous y écouter Jésus-Christ! Disons-lui donc désormais avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous?* Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu, fait plus voir et entendre la vérité que tous les raisonnements des hommes.

IIe MÉDITATION.

Du changement de la lumière en ténèbres.

Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit que ténèbres. *Luc*, 11, *v.* 35.

Il n'est pas étonnant que nos défauts nous défigurent aux yeux de Dieu. Mais que nos vertus mêmes ne soient souvent que des imperfections, c'est ce qui doit nous faire trembler. Souvent notre sagesse n'est qu'une politique charnelle et mondaine; notre modestie, qu'un extérieur composé et hypocrite pour garder les bienséances et nous attirer des louanges; notre zèle qu'un effet de l'humeur ou de l'orgueil; notre franchise, qu'une brusquerie; ainsi du reste. Avec quelle lâcheté sont exécutés en détail les sacrifices que nous faisons à Dieu, et qui paroissent les plus éclatants! Craignons que la lumière se change en ténèbres.

IIIe MÉDITATION.

Des pièges et de la tyrannie du monde.

Malheur au monde à cause de ses scandales! *Matth.* 18, *v.* 7.

Que volontiers, Seigneur, je répète cette terrible parole de Jésus-Christ votre fils et mon Sauveur! Elle est terrible pour le monde à jamais réprouvé; mais elle est douce et consolante pour ceux qui vous aiment et qui le méprisent. Elle seroit pour moi un coup de foudre, si jamais je me rengageois contre vous dans la ser-

vitude du siècle. Ah ! monde aveugle et injuste ! tyran, tu flattes pour trahir ; tu amuses pour donner le coup de la mort ; tu ris, tu fais rire ; tu méprises ceux qui pleurent ; tu ne cherches qu'à enchanter les sens par une vaine joie qui se tourne en poison : mais tu pleureras éternellement, pendant que les enfants de Dieu seront consolés. O que je crains tes complaisances ! Que je méprise tes mépris insensés !

IVe MÉDITATION.

Combien peu renoncent à l'amour du monde, qui est si digne de mépris.

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. *S. Jean*, 1, *ch.* 2, *v.* 15.

Que ces paroles ont d'étendue ! Le monde est cette multitude aveugle et corrompue que Jésus-Christ maudit dans l'évangile, et pour laquelle il ne veut pas même prier en mourant. Chacun parle contre le monde, et chacun a pourtant le monde dans son cœur. Le monde n'est que l'assemblage des gens qui s'aiment eux-mêmes, et qui aiment les créatures sans rapport à Dieu. Nous sommes donc le monde nous-mêmes, puisqu'il ne faut pour cela que s'aimer, et que chercher dans les créatures ce qui n'est qu'en Dieu. Avouons que nous appartenons au monde, et que nous n'avons point l'esprit de Jésus-Christ. Quelle honte de renoncer en apparence au monde, et d'en conserver les sentiments ! Jalousie pour l'autorité, amour pour la réputation qu'on ne mérite pas, dissipation dans les compagnies, recherche des commodités qui flattent la chair, lâcheté dans les exer-

cices chrétiens, inapplication à étudier les vérités de l'évangile; voilà le monde. Il vit en nous; et nous voulons vivre en lui, puisque nous désirons tant qu'on nous aime, et que nous craignons qu'on nous oublie. Heureux le saint apôtre (1) *pour qui le monde étoit crucifié, et qui l'étoit aussi pour le monde!*

Vᵉ MÉDITATION.

Sur la véritable paix.

Je vous donne la paix, non comme le monde la donne.
Jean, 14, *v.* 27.

Quel bonheur de savoir combien le monde est méprisable! C'est sacrifier à Dieu peu de chose, que de lui sacrifier ce fantôme. Qu'on est foible quand on ne le méprise pas autant qu'il le mérite! Qu'on est à plaindre quand on croit avoir beaucoup quitté en le quittant! Tout chrétien y a renoncé par son baptême : les personnes religieuses et retirées ne font donc que suivre cet engagement avec plus de précaution que les autres. C'est avoir cherché le port en fuyant la tempête. Le monde promet la paix, il est vrai, mais il ne la donne jamais; il cause quelques plaisirs passagers, mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix; il l'accorde avec lui-même, il soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par son amour; il lui donne la joie dans la peine même : ainsi cette joie ne peut lui être ôtée.

(1) Gal. 6, v. 14.

VI^e MÉDITATION.

Que Jésus-Christ a refusé de prier pour le monde.

Je ne prie point pour le monde. *Jean*, 17, *v.* 9.

JÉSUS-CHRIST mourant prie pour ses bourreaux et refuse de prier pour le monde. Que dois-je donc penser de ces hommes qu'on appelle honnêtes gens, et que j'ai appelés amis, puisque les persécuteurs et les meurtriers de Jésus-Christ lui sont moins odieux que ces hommes auxquels j'avois livré mon cœur ? Que puis-je attendre de ma foiblesse dans les compagnies où l'on se pique d'oublier Dieu, de traiter la piété de foiblesse, et de suivre tous ses désirs ? Puis-je croire que j'aime Dieu et que je ne rougisse point de son évangile, si j'aime tant la société de ses ennemis et si je crains de leur déplaire en témoignant que je crains Dieu ? O Seigneur ! soutenez-moi contre le torrent du monde ; rompez mes liens ; éloignez-moi des tabernacles des pécheurs ; unissez-moi avec ceux qui vous aiment !

VII^e MÉDITATION.

Sur la fuite du monde.

Malheur au monde, à cause de ses scandales ! *Matth.*, 18, *v.* 7.

LE monde porte déjà sur son front la condamnation de Dieu ; et il ose s'ériger en juge pour décider de tout. On veut aimer Dieu, et on craint lâchement de déplaire au monde, son irréconciliable ennemi. O ame adultère et infidèle à l'époux sacré ! ne savez-vous pas

que l'amitié du monde rend ennemi de Dieu? Malheur donc à ceux qui plaisent au monde, ce juge aveugle et corrompu!

Mais qu'est-ce que le monde? Est-ce un fantôme? Non; c'est cette foule d'amis profanes qui m'entretiennent tous les jours, qui passent pour honnêtes gens, qui ont de l'honneur, que j'aime et dont je suis aimé, mais qui ne m'aiment point pour Dieu. Voilà mes plus dangereux ennemis. Un ennemi déclaré ne tueroit que mon corps; ceux-ci ont tué mon ame. Voilà le monde que je dois fuir avec horreur, si je veux suivre Jésus-Christ.

VIII^e MÉDITATION.

Sur le même sujet.

Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. *Gal.* 6, *v.* 14.

Il ne suffit pas, selon l'apôtre, que le monde soit crucifié pour nous, il faut que nous le soyons aussi pour lui. On croit être bien loin du monde, parcequ'on est dans une retraite; mais on parle le langage du monde; on en a les sentiments, les curiosités; on veut de la réputation, de l'amitié, de l'amusement; on a encore des idées de noblesse; on souffre avec répugnance les moindres humiliations. On veut bien, dit-on, oublier le monde; mais on ressent dans le fond de son cœur qu'on ne veut pas être oublié par lui. En vain cherche-t-on un milieu entre Jésus-Christ et le monde.

IX^e MÉDITATION.

Que, dans la voie de la perfection, les premiers sont bien souvent atteints et devancés par les derniers.

Ceux qui étoient les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. *Luc.* 13, *v.* 30.

Combien d'ames qui, dans une vie commune, auront atteint à la perfection, pendant que les épouses du Seigneur, comblées de graces, appelées à goûter la manne céleste, auront langui dans une vie lâche et imparfaite! Combien de pécheurs qui, après avoir passé tant d'années dans l'égarement et dans l'ignorance de l'évangile, laisseront tout d'un coup derrière eux, par la ferveur de leur pénitence, les ames qui avoient goûté dès leur plus tendre jeunesse les dons du Saint-Esprit, et que Dieu avoit prévenues de ses plus douces bénédictions! Qu'il sera beau aux derniers de remporter ainsi la couronne, et d'être, par leur exemple, la condamnation des autres! Mais qu'il sera douloureux aux premiers de devenir les derniers, de se voir derrière ceux dont ils étoient autrefois le modèle, de perdre leurs couronnes, et de les perdre pour quelques amusements qui les ont retardés! Je ne saurois voir le recueillement de certaines personnes qui vivent dans le monde, leur désintéressement, leur humilité, sans rougir de voir combien nous, qui ne devrions être occupés que de Dieu, sommes dissipés, vains et attachés à nos commodités temporelles. Hâtons-nous de courir, de peur d'être laissés derrière.

Xe MÉDITATION.

De l'amour du prochain.

Soyez attentifs à vous aimer les uns les autres d'un amour fraternel. *I Pierre*, 1, *v.* 22.

Cet apôtre veut, par ces paroles, que nôtre charité soit toujours attentive pour ne pas blesser le prochain. Sans cette attention, la charité, qui est si fragile en cette vie, se perd bientôt. Un mot dit avec hauteur ou avec chagrin, un air sec ou dédaigneux, peut altérer des esprits foibles. Il faut ménager des créatures si chères à Dieu, des membres si précieux de Jésus-Christ. Si vous manquez de cette attention, vous manquez aussi de charité; car on ne peut aimer sans s'appliquer à ce qu'on aime. Cette attention de charité doit remplir tout l'esprit et le cœur. *Paissez mes brebis.* Ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre sont dans un sens, pour chacun de nous, une exhortation à la cordialité les uns envers les autres.

XIe MÉDITATION.

Que nous sommes venus pour servir les autres.

Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres. *Marc*, 10, *v.* 45.

C'est ce que doivent dire toutes les personnes qui ont quelque autorité sur d'autres. C'est un pur ministère. Il faut effectivement servir ceux à qui l'on paroît commander, souffrir leurs imperfections, les redresser doucement et avec patience, les attendre dans les voies

de Dieu, se faire tout à tous, se croire fait pour eux, s'humilier pour leur adoucir les corrections les plus nécessaires, ne se rebuter jamais, demander à Dieu le changement de leur cœur, qu'on ne peut point obtenir soi-même. Examinez-vous par rapport aux personnes qui vous sont commises et dont vous êtes chargé devant Dieu.

XII^e MÉDITATION.

De la douceur et de l'humilité de cœur.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Matth. 11, *v.* 29.

Il n'y avoit que le fils de Dieu qui pût nous faire cette divine leçon; lui qui, *étant égal à son père, s'est anéanti* (1), comme dit saint Paul, *en prenant la forme et la condition d'un esclave.* Que n'a-t-il pas fait pour l'amour de nous? Que n'a-t-il pas souffert de nous, et que ne souffre-t-il pas encore? *Il a été mené* (2) *comme une victime qu'on va égorger, et on ne l'a pas entendu se plaindre.* Et nous, nous nous plaignons des moindres maux; nous sommes vains, délicats, sensibles.

Il n'y a point de douceur véritable et constante sans humilité. Tandis que nous serons pleins de nous-mêmes, tout nous choquera en autrui. Soyons persuadés que rien ne nous est dû, et alors rien ne nous aigrira. Pensons souvent à nos misères, et nous deviendrons indulgents pour celles d'autrui. Nourrissons-nous de ces grandes et aimables paroles du fils de Dieu : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

(1) I Philipp. 2, v. 6, 7. (2) Is. 53, v. 7.

XIII^e MÉDITATION.

De la véritable grandeur.

Quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté. *Luc*, 14, *v.* 11.

PUISQUE nous aimons tant l'élévation, cherchons-la où elle est, cherchons celle qui durera toujours. O l'admirable ambition que celle de régner éternellement avec le fils de Dieu et d'être assis à jamais sur un même trône avec lui ! Mais quelle ambition, quelle jalousie d'enfant, que de s'empresser pour avoir des noms parmi les hommes, pour parvenir à une réputation encore moins solide que la fumée qui est le jouet du vent ! Faut-il se donner tant de peine pour avoir quelques gens qui se disent nos amis sans l'être, et pour soutenir de vaines apparences ? Aspirons à la véritable grandeur ; elle ne se trouve qu'en s'abaissant sur la terre. Dieu confond le superbe dès cette vie ; il lui attire l'envie, la critique et la calomnie ; il lui cause mille traverses, et enfin il l'humiliera éternellement ; et l'humble qui se cache, qui veut être oublié, qui craint d'être recherché du monde, sera, dès cette vie, respecté pour n'avoir pas voulu l'être, et une éternelle gloire sera la récompense de son mépris pour la gloire fausse et méprisable.

XIVe MÉDITATION.

Sur quoi nous devons fonder notre joie.

Réjouissez-vous ; je vous le dis encore, réjouissez-vous : que votre modestie soit connue de tous les hommes ; car le Seigneur est proche. *Phil.* 4, *v.* 4, 5.

C'est le dégoût de nos passions et des vanités du monde qui doit être la source de notre joie. Nous ne devons fonder notre joie que dans notre confiance en Dieu, et nous ne devons espérer de lui être agréables qu'autant que le monde nous déplaît. Ce doit être l'attente de Jésus-Christ, qui va venir nous couronner, qui doit nous rendre modestes et constants : il faut se tenir prêt à le recevoir, être bien aise qu'il vienne : ce sera le juge du monde et notre consolateur. Qu'il est doux d'attendre Jésus-Christ en paix, tandis que les enfants du siècle craignent qu'il arrive! Ils trembleront, ils frémiront; et nous, nous verrons venir avec joie et confiance notre aimable délivrance. Heureux état, état digne d'envie ! Que ceux qui n'y sont pas encore y aspirent : c'est notre lâcheté et nos amusements qui nous éloignent de cet état de confiance et de consolation.

XVe MÉDITATION.

Des effets de l'Eucharistie en nous.

Celui qui me mange doit vivre pour moi.
Jean, 6, *v.* 55, 58.

C'est la chair de Jésus-Christ que nous mangeons ; mais c'est son esprit qui nous vivifie. La chair seule ne

profite de rien, comme il le dit lui-même; oui, la chair, quoiqu'unie au Verbe; en sorte que saint Jean ne craint point de dire que le Verbe est fait chair. Il ne l'a unie que pour nous communiquer son esprit plus sensiblement par cette société charnelle qu'il a faite avec nous; il ne nous la donne à manger que pour nous incorporer à lui, et faire vivre nos ames de sa vie divine. Pourquoi donc, vivant si souvent de lui, refuserons-nous de vivre pour lui? Que devient en nous ce pain céleste, cette chair toute divine? A quoi servent nos communions? Jésus-Christ vit-il en nous? Ses sentiments, ses actions se manifestent-elles en notre chair mortelle? Croissons-nous en Jésus-Christ à force de le manger? Toujours s'amuser, toujours murmurer contre les moindres croix, toujours ramper sur la terre, toujours chercher de misérables consolations, toujours cacher ses défauts sans les corriger, pendant qu'on ne fait qu'une même chair avec lui!

XVI^e MÉDITATION.

Sur le même sujet.

Celui qui me mange doit vivre pour moi.
Jean, 6, *v.* 55, 58.

Jésus-Christ est toute notre vie; c'est la vérité éternelle dont nous devons être nourris : quel moyen de prendre un aliment si divin et de languir toujours! Ne point croître dans la vertu, n'avoir ni force, ni santé, se repaître de mensonge, fomenter dans son cœur des passions dangereuses, être dégoûté des vrais biens, est-ce là la vie d'un chrétien qui mange le pain du ciel? Jésus-Christ ne veut s'unir et s'incorporer avec nous

que pour vivre dans le fond de nos cœurs ; il faut qu'il se manifeste dans notre chair mortelle, que Jésus-Christ paroisse en nous, puisque nous ne faisons qu'une même chose avec lui, *Je vis* (1), *mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit* dans sa créature, déjà morte à toutes les choses humaines.

XVII^e MÉDITATION.

De la confiance en Dieu.

Je dors, et mon cœur veille. *Cant.* 5, *v.* 2.

On dort en paix dans le sein de Dieu, par l'abandon à sa providence, et par un doux sentiment de sa miséricorde. On ne cherche plus rien, et l'homme tout entier se repose en lui. Plus de raisonnements incertains et inquiets, plus de désirs, plus d'impatience à changer sa place. La place où nous sommes, c'est le sein de Dieu ; car c'est Dieu qui nous y a mis de ses propres mains et qui nous y porte entre ses bras. Peut-on se trouver mal où il nous met, et où nous sommes comme un enfant que sa mère tient et embrasse? Laissons-le faire, reposons-nous sur lui et en lui. Ce repos de confiance, qui éteint tous les mouvements de la prudence charnelle, c'est la véritable vigilance du cœur. S'abandonner à Dieu sans s'appuyer sur rien autre que lui, c'est faire veiller son cœur tandis qu'on dormira. Ainsi l'amour aura toujours les yeux ouverts avec jalousie pour ne tendre qu'à son bien-aimé, et nous ne nous endormirons point dans la mort.

(1) Gal. 2, v. 20.

XVIII^e MÉDITATION.

Qu'il n'y a que Dieu qui puisse apprendre à prier.

Enseignez-nous à prier. *Luc*, 11, *v.* 1.

SEIGNEUR, je ne sais ce que je dois vous demander. Vous seul savez ce qu'il nous faut ; vous m'aimez mieux que je ne sais m'aimer moi-même. O père ! donnez à votre enfant ce qu'il ne sait pas lui-même demander. Je n'ose demander ni croix, ni consolations; je me présente seulement à vous; je vous ouvre mon cœur. Voyez mes besoins que je ne connois pas; voyez, et faites selon votre miséricorde. Frappez ou guérissez, accablez ou relevez-moi : j'adore toutes vos volontés sans les connoître ; je me tais, je me sacrifie, je m'abandonne. Plus d'autres désirs que ceux d'accomplir votre volonté. Apprenez-moi à prier ; priez vous-même en moi.

XIX^e MÉDITATION.

De l'amour de Dieu.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime.
Jean, 21, *v.* 16.

SAINT Pierre le disoit à notre Seigneur; mais oserions-nous le dire ? Aimons-nous Dieu pendant que nous ne pensons point à lui ? Quel est l'ami à qui nous n'aimons pas mieux parler qu'à lui ? Où nous ennuyons-nous davantage qu'au pied des autels ? Que faisons-nous pour plaire à notre maître et pour nous rendre tels qu'il veut ? Que faisons-nous pour sa gloire ? Que lui avons-

nous sacrifié pour accomplir sa volonté ? La préférons-nous à nos moindres intérêts, à nos amusements les plus indignes ? Où est donc cet amour que nous pensons avoir ? Malheur pourtant (1) *à celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus* qui nous a tant aimés ! Donnera-t-il son royaume éternel à ceux qui ne l'aiment pas ! Si nous l'aimions, pourrions-nous être insensibles à ses bienfaits, à ses inspirations, à ses graces ? *Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ne pourront désormais nous séparer de la charité de Jésus-Christ* (2).

XXe MÉDITATION.

Sur le même sujet.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime.
Jean, 21, *v.* 16.

Vous le savez mieux que moi, ô mon Dieu, ô mon père, ô mon tout, combien je vous aime. Vous le savez, et je ne le sais pas ; car rien ne m'est plus caché que le fond de mon cœur. Je veux vous aimer ; je crains de ne pas vous aimer assez ; je vous demande l'abondance du pur amour. Vous voyez mon désir ; c'est vous qui le faites en moi. Voyez dans votre créature ce que vous y avez mis. O Dieu, qui m'aimez assez pour m'inspirer de vous aimer sans bornes, ne regardez plus le torrent d'iniquité qui m'avoit englouti ; regardez votre miséricorde et mon amour.

(1) I. Cor. 16, v. 22. (2) Rom. 8, v. 38, 39.

XXIe MÉDITATION.

Que rien ne sauroit manquer à celui qui s'attache à Dieu.

C'est le Seigneur qui me conduit, rien ne pourra me manquer. *Ps.* 22, *v.* 1.

N'AVONS-NOUS point de honte de chercher quelque chose autre que Dieu ? Quand nous avons la source de tous biens, nous nous croyons encore pauvres. On cherche dans la piété même les commodités et les consolations temporelles ; on regarde la piété comme un adoucissement aux peines qu'on souffre, et non comme un état de renoncement et de sacrifice; de là viennent tous nos découragements. Commençons par nous abandonner à Dieu. En le servant, ne nous mettons jamais en peine de ce qu'il fera pour nous. Un peu plus ou un peu moins souffrir, dans une vie si courte, ce n'est pas grand'chose.

Que peut-il me manquer lorsque j'ai Dieu? Oui, Dieu lui-même est le bien infini et l'unique bien. Disparoissez, faux biens de la terre qui portez indignement ce nom et qui ne servez qu'à rendre les hommes mauvais ! Rien n'est bon que le Dieu de mon cœur, que je porterai toujours au dedans de moi. Qu'il m'ôte les plaisirs, les richesses, les honneurs, l'autorité, les amis, la santé, la vie : tant qu'il ne se dérobera point lui-même à mon cœur, je serai toujours riche ; je n'aurai rien perdu ; j'aurai conservé ce qui est tout. Le Seigneur m'a cherché dans mes égarements, m'a aimé quand je ne l'aimois pas, m'a regardé avec tendresse, malgré mes

ingratitudes : je suis dans sa main ; il me mène comme il lui plaît. Je sens ma foiblesse et sa force. Avec un tel appui rien ne me manquera jamais.

XXII^e MÉDITATION.

Que Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme.

O Dieu de mon cœur! O mon éternelle portion!
Ps. 72, *v.* 26.

Seigneur, vous êtes le Dieu de toute la nature ; tout obéit à votre voix : vous êtes l'ame de tout ce qui vit. Vous êtes plus mon ame que celle même que vous avez donnée à mon corps : vous êtes plus près de moi que moi-même. Tout est à vous : mon cœur n'y sera-t-il pas, ce cœur que vous avez fait, que vous animez? Il est à vous et non à moi.

Mais, ô mon Dieu! vous êtes aussi à moi ; car je vous aime. Vous êtes tout pour moi. Je n'ai nul autre bien, ô mon éternelle portion! Ce n'est point les consolations d'ici-bas, ni les goûts intérieurs, ni les lumières extraordinaires que je souhaite ; je ne demande que vous et ce qui me conduit à vous. C'est de vous-même et de vous seul que j'ai faim et soif. Je m'oublie pour ne penser qu'à vous. Faites ici-bas de moi ce qu'il vous plaira, n'importe ; je vous aime.

XXIIIe MÉDITATION.

De quelle manière Dieu veut être glorifié.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. *Luc*, 2, *v.* 14.

En ne cherchant que la gloire de Dieu, notre paix s'y trouvera. Mais la gloire de Dieu ne se trouve point dans toutes les pensées et les actions des hommes. Dieu veut être glorifié par l'anéantissement de la nature et par l'abandon à son esprit. Il ne faut point vouloir sa gloire autrement qu'il ne la veut lui-même. Prêtons-nous seulement, comme des instruments morts, à la conduite de sa providence. Réprimons tout empressement, tout mouvement naturel, toute inquiétude déguisée sous le nom de zèle. Paix dans la bonne volonté. N'avoir plus ni désir inquiet, ni hésitation, et se laisser dans la main de Dieu; c'est là avoir une bonne volonté, conforme à la sienne. Celui qui est ainsi est immobile comme la montagne de Sion; il ne sauroit être ébranlé, puisqu'il ne veut que Dieu, et que Dieu fait tout.

XXIVe MÉDITATION.

De la douceur et humilité de cœur.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames. *Matth.* 11, *v.* 29.

Mon Dieu, je viens m'instruire à vos pieds. Vous êtes ici présent, c'est vous qui m'y attirez par votre grace. Je n'écoute que vous, je ne crois que vous. Parlez, votre serviteur écoute.

Seigneur, je vous adore; mon cœur n'aime que vous; il ne soupire qu'après vous. Je m'anéantis avec joie devant vous. O éternelle majesté, je viens pour recevoir tout de vous, et pour renoncer sans réserve à moi-même.

Envoyez, ô mon Dieu, votre Esprit saint. Qu'il devienne le mien et que le mien soit détruit à jamais! Je me livre à cet Esprit d'amour et de vérité. Qu'il m'éclaire aujourd'hui pour m'apprendre à être doux et humble de cœur!

O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Vous m'apprenez à y trouver le repos de mon ame et la paix.

Hélas! que j'ai été loin de la chercher cette paix! Je la cherchois dans les vaines imaginations de mon orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix: il veut toujours ce qu'il n'a pas; il veut toujours passer pour ce qu'il n'est point: il s'élève sans cesse, et sans cesse Dieu lui résiste, pour le rabaisser par l'envie, par la contradiction des autres hommes, ou par ses propres défauts qu'il ne peut s'empêcher de sentir. Malheureux orgueil, qui ne goûtera jamais la paix des enfants de Dieu qui sont doux et humbles de cœur!

MÉDITATIONS
POUR
UN MALADE.

Ire MÉDITATION.

Je me suis tu, Seigneur, parceque c'est vous qui l'avez fait.
Ps. 38, *v.* 10.

Est-ce à moi à me plaindre quand mon Dieu me frappe, et qu'il me frappe par amour, afin de me guérir? Frappez donc, Seigneur, j'y consens. Que vos coups les plus rigoureux sont doux, puisqu'ils cachent tant de miséricordes! Hélas! si vous n'aviez point frappé mon corps, mon ame n'auroit point cessé de se donner à elle-même le coup de la mort. Elle étoit couverte d'ulcères horribles. Vous l'avez vue, vous en avez eu pitié : vous abattez ce corps de péché ; vous renversez mes ambitieux projets ; vous me rendez le goût de votre éternelle vérité, que j'avois perdu depuis si long-temps. Soyez donc à jamais béni! Je baise la main qui m'écrase, et j'adore le bras qui me frappe.

IIe MÉDITATION.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je suis infirme.
Ps. 6, *v.* 3.

O mon Dieu, je n'ai point d'autre raison que ma misère pour exciter votre miséricorde. Voyez le besoin que j'ai de votre secours, et donnez-le-moi. J'en sens

le besoin Seigneur : heureux de le sentir, si ce sentiment me tient dans la défiance de moi-même! Vous avez frappé ma chair pour la purifier ; vous avez brisé mon corps pour guérir mon ame. C'est par la douleur salutaire que vous m'arrachez aux plaisirs corrompus. L'infirmité de ma chair m'afflige, moi qui n'avois point d'horreur de l'infirmité de mon esprit : il étoit en proie à la vaine ambition, à la fièvre ardente de toutes les passions furieuses. J'étois malade et je ne croyois pas l'être. Mon mal étoit si grand que je ne le sentois pas. Je ressemblois à un homme qui a une fièvre chaude et qui prend l'ardeur de la fièvre pour la force d'une pleine santé. O heureuse maladie qui m'ouvre les yeux et qui change mon cœur!

IIIe MÉDITATION.

Il vous a été donné non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui. *Philip.* 1, *v.* 29.

O DON précieux qu'on ne connoît point! La douleur n'est pas moins précieuse que la foi répandue dans les ames par le Saint-Esprit. Bienheureuse marque de miséricorde quand Dieu nous fait souffrir! Mais sera-ce une souffrance forcée et pleine d'impatience? Non; les démons souffrent ainsi. Celui qui souffre sans vouloir souffrir ne trouve dans ses peines qu'un commencement des éternelles douleurs. Quiconque se soumet dans sa souffrance, la change en un bien infini. Je veux donc, ô mon Dieu, souffrir en paix et avec amour. Ce n'est pas assez de croire vos saintes vérités, il faut les suivre: elles nous condamnent à la douleur, mais elles nous en

découvrent le prix. O Seigneur, ranimez ma foi languissante. Qu'on voie reluire en moi la foi et la patience de vos saints! S'il m'échappe quelque impatience, du moins que je m'en humilie aussitôt, et que je la répare par ma douleur!

IVe MÉDITATION.

Seigneur, je souffre violence; répondez pour moi.
Ezech. Isa. 38, *v.* 14.

Vous voyez les maux qui m'accablent. La nature se plaint; que lui répondrai-je? Le monde cherche à m'amuser et à me flatter: comment faut-il que je le repousse? Que dirai-je, Seigneur? Hélas! il ne me reste de force que pour souffrir et pour me taire. Répondez vous-même: par votre parole toute-puissante, écartez le monde trompeur qui m'a déjà séduit une fois. Soutenez mon cœur malgré les défaillances de la nature. Je souffre violence par les maux dont vous m'accablez et par mes passions qui ne sont point encore éteintes. Je souffre; hâtez-vous de me secourir.

Ve MÉDITATION.

Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté.
Job. 1, *v.* 12.

Voila, Seigneur, ce que vous faisiez dire à votre serviteur Job dans l'excès de ses maux. O que vous êtes bon de mettre encore ces paroles dans la bouche et dans le cœur d'un pécheur tel que moi! Vous m'aviez donné la santé, et je vous oubliois; vous me l'ôtez, et

je reviens à vous. Précieuse miséricorde, qui m'arrachez les dons de Dieu qui m'éloignoient de lui, pour me donner Dieu même! Seigneur, ôtez tout ce qui n'est point vous, pourvu que je vous aie. Tout est à vous; vous êtes le Seigneur : disposez de tout : biens, honneurs, santé ; arrachez tout ce qui me tiendroit lieu de vous.

VI^e MÉDITATION.

Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *Matth.* 11, *v.* 28.

Douce parole de Jésus-Christ, qui prend sur lui tous les travaux, toutes les lassitudes et toutes les douleurs des hommes! O mon Sauveur, vous voulez donc porter tous mes maux! Vous m'invitez à m'en décharger sur vous. Tout ce que je souffre doit trouver en vous du soulagement. Je joins donc ma croix à la vôtre; portez-la pour moi. Je suis, comme vous étiez, tombant en défaillance, quand on fit porter votre croix par un autre. Je marche après vous, Seigneur, vers le Calvaire, pour y être crucifié. Je veux, quand vous le voudrez, mourir entre vos bras; mais la pesanteur de ma croix m'accable. Je manque de patience; soyez ma patience vous-même; je vous en conjure par votre promesse. Je viens à vous; je n'en puis plus; c'est assez pour mériter votre compassion et votre secours.

VII^e MÉDITATION.

Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.
I Rois, 3, *v.* 10.

Je me tais, Seigneur, dans mon affliction, je me tais; mais je vous écoute avec le silence d'une ame contrite et humiliée à qui il ne reste rien à dire dans sa douleur. Mon Dieu, vous voyez mes plaies; c'est vous qui les avez faites; c'est vous qui me frappez. Je me tais; je souffre, et j'adore en silence : mais vous entendez mes soupirs, et les gémissements de mon cœur ne vous sont point cachés. Je ne veux point m'écouter moi-même; je ne veux écouter que vous et vous suivre.

VIII^e MÉDITATION.

Mon père, délivrez-moi de cette heure. *Jean*, 12, *v.* 27.

Quoique vous me menaciez et me frappiez, ô mon Dieu, vous êtes mon père; vous le serez toujours. Délivrez-moi de cette heure terrible, de ce temps d'amertume et d'accablement. Laissez-moi respirer dans votre sein, et mourir entre vos bras. Délivrez-moi, ou par la diminution de mes maux, ou par l'accroissement de ma patience. Coupez jusqu'au vif, brûlez; mais faites miséricorde; ayez pitié de ma foiblesse. Si vous ne voulez pas me délivrer de ma douleur, délivrez-moi de moi-même, de ma foiblesse, de ma sensibilité et de mon impatience.

IXe MÉDITATION.

J'ai péché contre toute votre justice. *Dan.* 9, *v.* 15, 16.

J'ai péché contre toutes vos lois. L'orgueil, la mollesse, le scandale, n'ont rien laissé de saint dans la religion que je n'aie violé. J'ai même fait outrage à votre Saint-Esprit; j'ai foulé aux pieds le sang de l'alliance; j'ai rejeté les anciennes miséricordes qui avoient pénétré mon cœur. J'ai fait tous les maux, Seigneur, j'ai épuisé toutes les iniquités; mais je n'ai pas épuisé votre miséricorde. Au contraire, elle prend plaisir à surmonter ma misère; elle s'élève comme un torrent au-dessus d'une digue. Pour tant de maux vous me rendez tous les biens; vous vous donnez vous-même. O mon Dieu! un si grand pécheur, si comblé de graces, refusera-t-il de porter sa croix avec votre fils, qui est la justice et la sainteté même?

Xe MÉDITATION.

Ma force m'a abandonné. *Ps.* 37, *v.* 11.

Ma force m'abandonne; je ne sens plus que foiblesse, qu'impatience, que désolation de la nature défaillante, que tentation de murmure et de désespoir. Qu'est donc devenu le courage dont je me piquois et qui m'inspiroit tant de confiance en moi-même? Hélas! outre tous mes maux, j'ai encore à supporter la honte de ma foiblesse et de mon impatience. Seigneur, vous attaquez mon orgueil de tous côtés; vous ne lui laissez aucune ressource. Trop heureux, pourvu que vous m'appreniez, par ces

terribles leçons, que je ne suis rien, que je ne puis rien, et que vous êtes tout, seul !

XI^e MÉDITATION.

•Quand on m'aura élevé de la terre, je tirerai tout à moi.
Jean, 12, *v.* 32.

Vous me promîtes, Seigneur, que, quand vous seriez élevé sur la croix, vous attireriez tout à vous. Les nations sont venues adorer l'homme de douleur; les Juifs même en grand nombre ont reconnu le Sauveur qu'ils avoient crucifié. Voilà votre promesse accomplie aux yeux du monde entier. Mais c'est encore du haut de cette croix que votre vertu toute-puissante attire les ames. O Dieu souffrant ! vous m'enlevez au monde trompeur; vous m'arrachez à moi-même et à mes vains désirs pour me faire souffrir avec vous sur la croix. C'est là qu'on vous appartient, qu'on vous connoît, qu'on vous aime, qu'on se nourrit de votre vérité. Tout le reste sans croix n'est qu'une piété en idée. Attachez-moi à vous ; que je devienne un des membres de Jésus-Christ crucifié.

XII^e MÉDITATION.

Malheur au monde à cause de ses scandales!
Matth. 18, *v.* 7.

Le monde dit: Malheur à ceux qui souffrent! mais la foi répond au fond de mon cœur: Malheur au monde qui ne souffre pas! Il sème la terre de pièges funestes pour perdre les ames: la mienne y a été long-temps perdue. Hélas! ô mon Dieu, que vous êtes bon de me tenir par l'infirmité loin de ce monde corrompu! Fortifiez-moi par la douleur, pour achever de me déprendre de tout, avant que de m'exposer au scandale de vos ennemis. Que la maladie m'apprenne à connoître combien toutes les douceurs mondaines sont empoisonnées. On me trouve à plaindre dans mes langueurs. O aveugles amis! Ne plaignez point celui que Dieu aime, et qu'il ne frappe que par amour! C'étoit, il y a six mois, qu'il étoit à plaindre, lorsqu'une mauvaise prospérité empoisonnoit son cœur, et qu'il étoit si loin de Dieu.

XIII^e MÉDITATION.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. *Rom.* 14, *v.* 8.

O mon Dieu! que m'importe de vivre ou de mourir? La vie n'est rien, elle est même dangereuse dès qu'on l'aime. La mort ne détruit qu'un corps de boue; elle délivre l'ame de la contagion du corps et de son propre orgueil; des pièges du démon elle la fait passer à jamais dans le règne de la vérité. Je ne vous demande donc,

ô mon Dieu, ni santé ni vie ; je vous fais un sacrifice de mes jours. Vous les avez comptés ; je ne demande aucun délai. Ce que je demande, c'est de mourir plutôt que de vivre comme j'ai vécu ; c'est de mourir dans la patience et dans l'amour, si vous voulez que je meure. O Dieu, qui tenez dans vos mains les clefs du tombeau pour l'ouvrir ou pour le fermer, ne me donnez point la vie, si je ne dois en être détaché : vivant ou mourant, je ne veux plus être qu'à vous.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

LETTRES sur l'autorité de l'église, Pag. 1

LET. I, 3

LET. II, 5

LET. III, 13

LET. IV, 24

LET. V, 25

LET. VI, 27

LET. VII, 28

LET. VIII, 29

Profession de foi signée par M***, à qui les cinq lettres précédentes avoient été adressées, 37

Lettre à M. l'évêque d'Arras, sur la lecture de l'écriture sainte en langue vulgaire, 49

Lettre sur la fréquente communion, 80

SERMONS sur divers sujets, 113

Sermon pour la fête de l'épiphanie, 116

Sermon pour la fête de l'assomption de la Sainte Vierge, 138

Sermon pour la fête d'un martyr, 161

Sermon pour la fête de St. Bernard, 182

Sermon pour la fête de Ste. Thérèse, 204

Sermon pour la profession religieuse d'une nouvelle convertie, 228

ENTRETIENS sur divers sujets de piété, 253

Entretien sur la prière, 255

Entretien sur les caractères de la piété, 288

Entretien sur les avantages et les devoirs de la vie religieuse, Pag. 324
Prières du matin et du soir, 359
Prières du matin, 361
Prières du soir, 368
Réflexions pour tous les jours du mois, 375
Ier jour. Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde, 377
IIe jour. Sur l'unique chemin du ciel, 378
IIIe jour. Sur la véritable dévotion, 380
IVe jour. Sur les conversions lâches et imparfaites, 381
Ve jour. Sur le bon esprit, 383
VIe jour. Sur la patience dans les peines, 384
VIIe jour. Sur la soumission et la conformité à la volonté de Dieu, 385
VIIIe jour. Sur les avantages de la prière, 387
IXe jour. Sur l'attention à la voix de Dieu, 388
Xe jour. Sur le bon usage des croix, 390
XIe jour. Sur la douceur et l'humilité, 391
XIIe jour. Sur les défauts d'autrui, 393
XIIIe jour. Sur l'unique nécessaire, 394
XIVe jour. Sur la préparation à la mort, 395
XVe jour. Sur les espérances éternelles, 397
XVIe jour. Sur notre pain quotidien, 398
XVIIe jour. Sur la paix de l'ame, 400
XVIIIe jour. Sur les joies trompeuses, 401
XIXe jour. Sur les saintes larmes, 402
XXe jour. Sur la prudence du siècle, 404
XXIe jour. Sur la confiance en Dieu, 405
XXIIe jour. Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu, 406
XXIIIe jour. Sur la douceur du joug de J. C., 408
XXIVe jour. Sur la fausse liberté, 410
XXVe jour. Sur la détermination entière à être à Dieu, 411

XXVI^e jour. Sur la capitulation qu'on voudroit faire avec Dieu, Pag. 413
XXVII^e jour. Sur le bon emploi du temps, 414
XXVIII^e jour. Sur la présence de Dieu, 416
XXIX^e jour. Sur l'amour que Dieu a pour nous, 417
XXX^e jour. Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu, 419
XXXI^e jour. Sur les sentiments de l'amour divin, 420

COURTES MÉDITATIONS sur différents sujets tirés de l'écriture sainte, 423
I^re méd. De la vraie connoissance de l'évangile, 425
II^e méd. Du changement de la lumière en ténèbres, 426
III^e méd. Des pièges et de la tyrannie du monde, *ibid.*
IV^e méd. Combien peu renoncent à l'amour du monde, qui est si digne de mépris, 427
V^e méd. Sur la véritable paix, 428
VI^e méd. Que Jésus-Christ a refusé de prier pour le monde, 429
VII^e méd. Sur la fuite du monde, *ibid.*
VIII^e méd. Sur le même sujet, 430
IX^e méd. Que, dans la voie de la perfection, les premiers sont bien souvent atteints et devancés par les derniers, 431
X^e méd. De l'amour du prochain, 432
XI^e méd. Que nous sommes venus pour servir les autres, *ibid.*
XII^e méd. De la douceur et de l'humilité de cœur, 433
XIII^e méd. De la véritable grandeur, 434
XIV^e méd. Sur quoi nous devons fonder notre joie, 435
XV^e méd. Des effets de l'eucharistie en nous, *ibid.*
XVI^e méd. Sur le même sujet, 436

XVII^e méd. De la confiance en Dieu, Pag. 437
XVIII^e méd. Qu'il n'y a que Dieu qui puisse apprendre à prier, 438
XIX^e méd. De l'amour de Dieu, *ibid.*
XX^e méd. Sur le même sujet, 439
XXI^e méd. Que rien ne sauroit manquer à celui qui s'attache à Dieu, 440
XXII^e méd. Que Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme, 441
XXIII^e méd. De quelle manière Dieu veut être glorifié, 442
XXIV^e méd. De la douceur et de l'humilité de cœur, *ibid.*

COURTES MÉDITATIONS pour un malade, 444
I^re méd., *ibid.*
II^e méd., *ibid.*
III^e méd., 445
IV^e méd., 446
V^e méd., *ibid.*
VI^e méd., 447
VII^e méd., 448
VIII^e méd., *ibid.*
IX^e méd., 449
X^e méd., *ibid.*
XI^e méd., 450
XII^e méd., 451
XIII^e méd., *ibid.*

FIN.

ŒUVRES COMPLETES
DE FÉNÉLON.

ŒUVRES COMPLETES

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRINCE DU SAINT-EMPIRE.

NOUVELLE ÉDITION, MISE DANS UN NOUVEL ORDRE,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,

PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE FÉNÉLON,

ET SUIVIE DE SON ÉLOGE HISTORIQUE, PAR LA HARPE.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON, FILS AINE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-SÉVERIN, N° 11.

1810.

DIVERS SENTIMENTS

ET

AVIS CHRÉTIENS.

DIVERS SENTIMENTS

ET

AVIS CHRÉTIENS

Sur un grand nombre de matières les plus importantes pour la piété, les mœurs et la vie intérieure.

I. *Que Dieu est peu connu présentement.*

Ce qui manque le plus aux hommes c'est la connoissance de Dieu. Ils savent, quand ils ont beaucoup lu, une certaine suite de miracles et de marques de providence par les faits de l'histoire; ils ont fait des réflexions sérieuses sur la corruption et sur la fragilité du monde; ils se sont même convaincus de certaines maximes utiles pour la réformation de leurs mœurs par rapport au salut: mais tout cet édifice manque de fondement; ce corps de piété et de christianisme est sans ame. Ce qui doit animer le véritable fidèle, c'est l'idée de Dieu, qui est tout, qui fait tout, et à qui tout est dû. Il est infini en tout, en sagesse, en puissance, en amour. Il ne faut donc pas s'étonner si tout ce qui vient de lui tient de ce caractère d'infini et surpasse la raison humaine. Quand il prépare et arrange quelque chose, ses conseils et ses voies sont, comme (1) dit l'écriture, autant au-dessus de nos conseils et de nos voies que le ciel est au-dessus de la terre. Quand il veut exécuter ce

(1) Isaïe, 55, v. 9.

qu'il a résolu, sa puissance ne se montre par [illegible] efforts ; car il n'y a aucun effet, quelque grand qu'il puisse être, qui lui soit moins facile que les plus communs ; il ne lui en a pas plus coûté pour tirer du néant le ciel et la terre, tels que nous les voyons, que pour faire couler une rivière dans sa pente naturelle, ou pour laisser tomber une pierre de haut en bas. Sa puissance se trouve toute entière dans sa volonté : il n'a qu'à vouloir, et les choses sont d'abord faites. Si l'écriture le représente parlant dans la création, ce n'est pas qu'il ait eu besoin d'une parole qui fût sortie de lui pour faire entendre sa volonté à toute la nature qu'il vouloit produire. Cette parole, que l'écriture nous représente, est toute simple et intérieure ; c'est la pensée qu'il a eue de faire les choses et la résolution qu'il en a formée au fond de lui-même. Cette pensée a été féconde ; et, sans sortir de lui, elle a tiré de lui, comme de la source de tous les êtres, tous ceux qui composent l'univers. Sa miséricorde tout de même n'est autre chose que sa pure volonté : il nous a aimés avant la création du monde ; il nous a vus, il nous a connus, il nous a préparé ses biens ; il nous a aimés et choisis dès l'éternité. Quand il nous arrive quelque bien nouveau, il découle de cette ancienne source : Dieu n'a jamais de volonté nouvelle sur nous : il ne change point ; c'est nous qui changeons. Quand nous sommes justes et bons, nous lui sommes conformes et agréables ; quand nous quittons la justice et que nous cessons d'être bons, nous cessons de lui être conformes et de lui plaire. C'est une règle immuable de laquelle la créature changeante s'approche et s'écarte successivement. Sa justice contre les méchants et son amour pour les bons ne son[illegible]

que la même chose : c'est la même bonté qui s'unit avec ce qui est bon, et qui est incompatible avec tout ce qui est mauvais. Pour la miséricorde, c'est la bonté de Dieu qui, nous trouvant mauvais, veut nous rendre bons. Cette miséricorde, qui se fait sentir à nous dans le temps, est dans sa source un amour éternel de Dieu pour sa créature. Lui seul donne la vraie bonté. Malheur à l'ame présomptueuse qui espère de la trouver en soi-même. C'est l'amour que Dieu a pour nous qui nous donne tout. Mais le plus grand don qu'il puisse nous faire, c'est de nous donner l'amour que nous devons avoir pour lui. Quand Dieu nous aime jusqu'à faire que nous l'aimions, il règne en nous ; il y fait notre vie, notre paix, notre bonheur, et nous commençons déjà à vivre de sa vie bienheureuse. Cet amour qu'il a pour nous porte son caractère infini : il n'aime point, comme nous, d'un amour borné et rétréci : quand il aime, toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime ; il se fait homme et boue avec elle ; il lui donne sa chair à manger. C'est par de tels prodiges d'amour que l'infini surpasse toutes les affections dont les hommes sont capables. Il aime en Dieu ; et cet amour n'a rien qui ne soit incompréhensible. Le comble de la folie est de vouloir mesurer l'amour infini à une sagesse bornée. Bien loin de perdre quelque chose de sa grandeur dans ces excès d'amour, il y grave le caractère de sa grandeur, en y marquant les saillies et les transports d'un amour infini. O qu'il est grand et aimable dans ses mystères ! Mais nous n'avons point d'yeux pour les voir, et nous manquons de sentiment pour apercevoir Dieu en tout.

II. *De la nécessité de connoître et d'aimer Dieu.*

Il ne faut point s'étonner que les hommes fassent si peu pour Dieu, et que le peu qu'ils font pour lui leur coûte tant : ils ne le connoissent point ; à peine croient-ils qu'il est : la croyance qu'ils en ont est plutôt une déférence aveugle à l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive et distincte de la Divinité : on la suppose, parcequ'on n'oseroit l'examiner et parcequ'on est là-dessus dans une distraction d'indifférence qui vient de ce que l'on est entraîné par ses passions vers d'autres objets : mais on ne connoît Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous : on le regarde comme un être puissant et sévère, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions sérieuses sur la religion ; encore sont-ils en bien petit nombre. On dit : C'est une personne qui craint Dieu : en effet elle ne fait que le craindre sans l'aimer, comme des enfants craignent le maître qui corrige, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert par crainte et sans se soucier de ses intérêts. Voudroit-on être traité par un fils, ou même par un domestique, comme on traite Dieu ? C'est qu'on ne le connoît point : car, si on le connoissoit, on l'aimeroit. *Dieu est amour*, comme dit saint Jean (1) : celui qui ne l'aime point ne le connoît point ; car comment connoître l'amour sans

(1) Jean, ep. I, chap. 4, v. 8 et 16.

l'aimer? Il faut donc conclure que tous les gens qui ne font encore que craindre Dieu ne le connoissent point. Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui vous connoîtra? Celui qui cherchera de tout son cœur à vous connoître, qui ne se connoîtra plus soi-même pour s'estimer, et à qui tout ce qui n'est point vous sera comme s'il n'étoit pas. Le monde seroit surpris d'entendre parler ainsi, parce que le monde est plein de lui-même, de la vanité, de mensonge, et vide de Dieu. Mais j'espère qu'il y aura toujours des ames qui auront faim de Dieu et qui goûteront les vérités que je vais dire.

O mon Dieu! avant que vous fissiez le ciel et la terre il n'y avoit que vous. Vous étiez; car vous n'avez jamais commencé d'être; mais vous étiez seul. Hors vous il n'y avoit rien: vous jouissiez de vous-même dans cette solitude bienheureuse; vous vous suffisiez à vous-même, et vous n'aviez besoin de trouver rien hors de vous, puisque c'est vous qui, bien loin de recevoir, donnez à tout ce qui n'est pas vous-même, par votre parole toute-puissante, c'est-à-dire par votre simple volonté, à qui rien ne coûte et qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir, sans succession de temps et sans aucun travail. Vous fîtes, que ce monde, qui n'étoit point, commença à être. Vous ne fîtes point comme les ouvriers d'ici-bas, qui trouvent les matériaux de leurs ouvrages, qui ne font que les rassembler, et dont l'art consiste à ranger peu à peu avec beaucoup de peine ces matériaux qu'ils n'ont pas faits. Vous ne trouvâtes rien de tout, et vous fîtes vous-même tous les matériaux de votre ouvrage. C'est sur le néant que vous travaillâtes. Vous dîtes, Que le monde soit; et il fut. Vous n'eûtes qu'à dire, et tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes-vous toutes ces choses? Elles furent toutes faites pour l'homme, et l'homme pour vous. Voilà l'ordre que vous établîtes : malheur à l'ame qui le renverse, qui veut que tout soit pour elle, et qui se renferme en soi! C'est là violer la loi fondamentale de la création.

Non, mon Dieu, vous ne pouvez céder vos droits essentiels de créateur; ce seroit vous dégrader vous-même. Vous pouvez pardonner à l'ame coupable qui vous a outragé, parceque vous pouvez la remplir de votre pur amour : mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'ame qui rapporte tous vos dons à elle-même, et qui refuse de se rapporter elle-même par un amour sincère et désintéressé à son créateur. Ne faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous, c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi. Vous aimer dans la seule vue des avantages qu'on trouve en vous, c'est vous rapporter à soi, au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entièrement au créateur? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos intérêts, ô mon Dieu, contre les siens propres; n'avoir plus ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre; en un mot, c'est vous aimer sans s'aimer soi-même autrement qu'en vous et pour vous.

O combien d'ames qui, sortant de cette vie chargées de vertus et de bonnes œuvres, n'auront point cette pureté sans laquelle on ne peut voir Dieu, et qui, faute d'être trouvées dans ce rapport simple et total de la créature à son créateur, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse rien dans l'autre vie à l'ame de tout ce qui l'attache à elle-même! Elles n'en-

trouve en Dieu, ces ames, qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes. Dans cette épreuve d'une inexorable justice, ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. Hélas ! combien d'ames qui se reposent sur leurs vertus, et qui ne veulent point entendre le renoncement parfait à elles-mêmes ! Cette parole leur est dure et les scandalise : mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir négligée ! Elles paieront au centuple les retours sur elles-mêmes et les vaines consolations dont elles n'auront pas eu le courage de se déprendre.

Revenons. Telle est donc la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui-même et pour sa propre gloire. C'est cette gloire incommunicable dont il est nécessairement jaloux, et qu'il ne peut donner à personne, comme il le dit (1) lui-même. Au contraire, telle est la bassesse de la créature et sa dépendance, qu'elle ne peut, sans s'ériger en fausse divinité et sans violer la loi immuable de a création, rien faire, rien dire, rien penser, rien vouloir, pour elle-même et pour sa propre gloire.

O néant ! tu veux te glorifier ! Tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux : tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même ; tu te dois tout à lui : il ne peut en rien relâcher ; tout ce qu'il te laisseroit à toi-même sortiroit des lois inviolables de sa sagesse et de sa bonté. Un seul instant, un seul soupir donné uniquement à ton intérêt propre, blesseroit essentiellement la fin du créateur dans la création. Il n'a besoin de rien ; mais il veut tout, parceque tout lui est dû, et que tout n'est pas trop pour lui,

(1) Is. 42, v. 8.

tant il est grand : mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui-même qui ne soit tout pour lui : c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature. Il a fait pour moi le ciel et la terre ; mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement et par choix un seul pas pour autre fin que d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit ses créatures, il n'y avoit point d'autre volonté que la sienne. Croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui ? Non ; c'est la raison souveraine qui doit les éclairer et être leur raison ; c'est sa volonté, règle de tout bien, qui doit vouloir en nous : toutes nos volontés n'en doivent faire qu'une seule avec la sienne ; c'est pourquoi nous lui disons : *Que votre règne vienne; que votre volonté soit faite.*

Pour mieux comprendre tout ceci, il faut se représenter que Dieu, qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à chaque instant. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être, et nous retomberions effectivement dans le néant dont nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirés ne nous empêchoit d'y être replongés. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être, et seulement pour le temps qu'il lui plaît : il n'a qu'à retirer la main qui nous porte, pour nous renfoncer dans l'abîme de notre néant, comme une pierre, que l'on tient en l'air, tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. Nous n'avons donc l'être et la vie que par le don de Dieu.

De plus il y a d'autres biens d'un ordre encore plus pur et plus élevé : la bonne vie vaut encore mieux que

la vie, la vertu est d'un plus grand prix que la santé : la droiture de cœur et l'amour de Dieu sont plus au-dessus des dons temporels que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Si donc nous sommes incapables de posséder un seul moment ces dons vils et grossiers sans le secours de Dieu, à combien plus forte raison faut-il qu'il nous donne ces autres dons sublimes de son amour !

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connoître, que de vous regarder hors de nous comme un Être tout-puissant qui donne des lois à toute la nature et qui a fait tout ce que nous voyons : c'est ne connoître encore qu'une partie de ce que vous êtes : c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève et ce qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur ; vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel : non seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît, mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi ; c'est vous qui animez mon ame, comme mon ame anime mon corps; vous m'êtes plus présent et plus intime que je ne le suis à moi-même : ce *moi*, auquel je suis si sensible et que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné; sans vous il ne seroit rien : voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui.

O puissance incompréhensible de mon créateur ! O droit du créateur sur la créature, que jamais la créature ne comprendra assez ! O prodige d'amour, que Dieu seul peut faire ! Dieu se met, pour ainsi dire, entre moi et moi ; il me sépare d'avec moi-même ; il

veut être plus près de moi par son pur amour que je ne le suis de moi-même ; il veut que je regarde en lui *moi* comme je regarderois un être étranger ; il veut que je sorte des bornes de ce *moi*, que je le lui sacrifie sans retour, et que je le rapporte tout entier et sans condition au créateur de qui je le tiens : ce que je suis me doit être bien moins cher que celui par qui je suis. Il m'a fait pour lui et non pour moi-même ; c'est-à-dire pour l'aimer, pour vouloir ce qu'il veut, et pour tout m'aimer en cherchant ma propre volonté. Si quelqu'un sent son cœur révolté contre ce sacrifice entier de *moi* à celui qui nous a créés, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même, et je prie Dieu de l'en délivrer en lui enseignant à l'aimer plus que tout ce qui existe.

O mon Dieu ! je vois, dans ces personnes scandalisées de votre pur amour, les ténèbres et la rébellion causées par le péché originel. Vous n'avez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si monstrueuse. Cette rectitude où l'écriture nous apprend que vous l'avez créé ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a faits pour lui ! O père ! ô père ! vos enfants sont tout défigurés et ne vous ressemblent plus ! Ils s'irritent, ils se découragent quand on leur parle d'être à vous comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, ils veulent follement s'ériger en divinités : ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à vous qu'avec des réserves, à certaines conditions et pour leur propre intérêt. O monstrueuse propriété ! ô droits de Dieu inconnus ! ô ingratitude et insolence de la créature ! Misérable néant ! qu'as-tu à garder pour toi ? Qu'as-tu

qui t'appartienne ? Qu'as-tu qui ne vienne d'en haut et qui ne doive y retourner ? Tout jusqu'à ce *moi* si injuste qui veut partager avec Dieu ses dons, est un don de Dieu qui n'est fait que pour lui : tout ce qui est en toi crie contre toi pour le créateur. Tais-toi donc, créature, qui te dérobes à ton créateur, et rends-toi toute à lui.

Mais, mon Dieu ! ô mon Dieu ! quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au dedans de moi qu'au dehors ! vous êtes toujours avec moi. Quand je fais mal, vous êtes au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, et me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais le bien, c'est vous qui m'en inspirez le désir et qui le faites en moi et avec moi : c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône : je fais toutes ces choses, mais c'est par vous ; vous me les faites faire ; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres ; mais elles sont toujours vos dons ; et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde, comme uniquement miennes, et que votre don, qui en fait tout le prix, s'échappe à ma vue.

Vous êtes donc (et je suis ravi de le pouvoir penser) opérant sans cesse dans le fond de moi-même : vous y travaillez invisiblement comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre : vous faites tout, et le monde ne vous voit pas ; il ne vous attribue rien : moi-même je m'égarois en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi ; je rassemblois dans mon esprit toutes les merveilles de la nature pour me

former quelque image de votre grandeur ; j'allois vous demander à vos créatures, et je ne pensois pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessiez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, ni passer au-delà des mers ; il ne faut point voler jusque dans les cieux, comme disent (1) vos saints oracles, pour vous trouver : vous êtes plus près de nous que nous-mêmes.

O Dieu si grand et si familier tout ensemble, si élevé au-dessus des cieux et si proportionné à la bassesse de sa créature, si immense et si intimement renfermé dans le fond de mon cœur, si terrible et si aimable, si jaloux et si facile pour ceux qui vous traitent avec la familiarité du pur amour, quand est-ce que vos propres enfants cesseront de vous ignorer ? Qui me donnera une voix assez forte pour reprocher au monde entier son aveuglement, et pour lui annoncer avec autorité tout ce que vous êtes ? Quand on dit aux hommes de vous chercher dans leur propre cœur, c'est leur proposer de vous aller chercher plus loin que les terres les plus inconnues. Qu'y a-t-il de plus inconnu et de plus éloigné pour la plupart des hommes vains et dissipés, que le fond de leur propre cœur ? Savent-ils ce que c'est que de ne jamais rentrer en eux-mêmes ? En ont-ils jamais cherché le chemin ? Peuvent-ils même s'imaginer ce que c'est que ce sanctuaire intérieur, ce fond impénétrable de l'ame où vous voulez être adoré en esprit et en vérité ? Ils sont toujours hors d'eux-mêmes dans les objets de leur ambition ou de leurs amusements. Hélas ! comment entendroient-ils les véri-

(1) Deut. 30, v. 11 ; Rom. 10, v. 6.

tes célestes, puisque les vérités même terrestres, comme dit Jésus-Christ (1), ne peuvent se faire sentir à eux? Ils ne peuvent concevoir ce que c'est que de rentrer en soi par de sérieuses réflexions : que diroient-ils si on leur proposoit d'en sortir pour se perdre en Dieu?

Pour moi, mon créateur, les yeux fermés à tous les objets extérieurs, qui ne sont que vanité et qu'affliction d'esprit (2), je veux trouver dans le plus secret de mon cœur une intime familiarité avec vous par Jésus-Christ votre fils, qui est votre sagesse et votre raison éternelle, devenu enfant pour rabaisser par son enfance et par la folie de sa croix notre vaine et fausse sagesse. C'est là que je veux, quoi qu'il m'en coûte, malgré mes prévoyances et mes réflexions, devenir petit, insensé, encore plus méprisable à mes propres yeux qu'à ceux de tous les faux sages. C'est là que je veux m'enivrer du Saint-Esprit comme les apôtres, et consentir comme eux d'être le jouet du monde.

Mais qui suis-je pour penser ces choses? Ce n'est plus moi, vile et fragile créature, ame de boue et de péché; c'est vous, ô Jésus, vérité éternelle, qui les pensez en moi et qui les accomplissez, pour faire mieux triompher votre grace par un plus indigne instrument.

O Dieu, on ne vous connoît point, on ne sait pas qui vous êtes. *La lumière luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent la comprendre* (3). C'est par vous qu'on vit, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs, et on oublie celui par qui on fait toutes ces choses! On ne voit rien que par vous, lumière universelle, so-

(1) Jean, 3, v. 12. (2) Eccl. 1, v. 14. (3) Jean, 1, v. 5.

leil des ames, qui luisez encore plus clairement que celui des corps ; et, ne voyant rien que par vous, on ne vous voit point ! C'est vous qui donnez tout, aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux et leur cours, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leur éclat et leur parfum, à toute la nature sa richesse et sa beauté ; aux hommes la santé, la raison, la vertu ; vous donnez tout, vous faites tout, vous réglez tout ; je ne vois que vous ; tout le reste disparoît comme une ombre aux yeux de celui qui vous a vu une fois : et le monde ne vous voit point ! Mais hélas ! celui qui ne vous voit point n'a jamais rien vu ; il a passé sa vie dans l'illusion d'un songe ; il est comme s'il n'étoit pas, plus malheureux encore, car il eût mieux valu pour lui, comme je l'apprends de votre parole, qu'il ne fût jamais né.

Pour moi, mon Dieu, je vous trouve par-tout au dedans de moi-même. C'est vous qui faites avec moi tout ce que je fais de bien. J'ai senti mille fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté, qui la conservez pure : sans vous je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent. Vous m'avez donné le courage, la droiture et tous les bons sentiments que j'ai : vous m'avez formé un cœur nouveau qui désire votre justice et qui est altéré de votre vérité éternelle ; même, en me le donnant, vous avez arraché le cœur du vieil homme, pétri de boue et de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. A quelle misère étois-je livré ! Hélas ! l'aurois-je

jamais pu croire, et espérer de me tourner ainsi vers vous, et de secouer le joug de ma passion tyrannique?

Mais voici la merveille qui efface tout le reste : quel autre que vous pouvoit m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine et mon mépris contre moi? Ce n'est point moi qui ai fait cet ouvrage, car ce n'est point par soi-même qu'on sort de soi : il a donc fallu un soutien étranger sur lequel je pusse m'appuyer hors de mon propre cœur pour en condamner la misère. Il falloit que ce secours fût étranger; car je ne le pouvois trouver en moi, moi qu'il falloit combattre : mais il falloit aussi qu'il fût intime pour arracher le *moi* trop humain des derniers replis de mon cœur. C'est vous, mon Seigneur, qui, portant votre lumière dans le fond de mon ame, impénétrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je sais bien qu'en la voyant je ne l'ai pas changée, et que je suis encore difforme à vos yeux : je sais bien que les miens n'ont pu découvrir toute ma difformité; mais du moins j'en vois une partie, et je voudrois découvrir le tout. Je me vois horrible; mais l'espérance que j'ai en vous me fait vivre en paix. Car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je le vois donc, et je porte sans me troubler cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu! il n'y a que vous qui ayez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans, et vous continuez chaque jour de le faire pour m'ôter tout le reste de ma vie maligne d'Adam, et pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme nouveau qui se renouvelle de jour en jour.

Je me laisse, ô mon Dieu, dans vos mains : tournez,

retournez cette boue ; donnez-lui une forme, brisez-la ensuite : elle est à vous ; elle n'a rien à dire ; il me suffit qu'elle serve à vos desseins toujours bienfaisants, et que rien ne résiste à votre bon plaisir pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez : que voulez-vous que je fasse ? que voulez-vous que je ne fasse pas ? Élevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toujours également, en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre : il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie (1) : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

III. Mais, pendant que vous faites tout ainsi au dedans, vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre par-tout, jusque dans le moindre atome, cette grande main qui porte le ciel et la terre, et qui semble se jouer en conduisant tout l'univers. L'unique chose qui m'a embarrassé est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal ; tout ce que vous faites est bon : d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes et de misères ? Il semble que le mal prévale par-tout sur le bien. Vous n'avez fait le monde que pour votre gloire, et l'on est tenté de croire qu'il se tourne à votre déshonneur. Le nombre des méchants surpasse infiniment celui des bons, au dedans même de votre église : presque toute chair a corrompu sa voie ; les bons mêmes ne sont bons qu'à demi, et me font presque autant gémir que les autres. Tout souffre et tout est dans un état violent : la misère égale la corruption. Que tardez-vous, Seigneur, à séparer les biens et les maux ? Hâtez-vous,

(1) Luc. 1, v. 38.

donnez gloire à votre nom ; apprenez à ceux qui le blasphèment combien il est grand. Vous devez à vous-même de rappeler toutes choses à l'ordre. J'entends l'impie qui dit sourdement que (1) vous avez les yeux fermés à tout ce qui se passe ici-bas. Élevez-vous, élevez-vous, Seigneur ; foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu, que vos jugements sont profonds ! vos (2) voies sont plus élevées au-dessus des nôtres que les cieux ne le sont au-dessus de la terre. Nous sommes impatients, parce que notre vie entière n'est que comme un moment ; au contraire, votre longue patience est fondée sur votre éternité, devant (3) qui mille ans sont comme le jour d'hier déjà écoulé. Vous tenez les (4) moments en votre puissance, et les hommes ne les connoissent pas : ils s'impatientent, ils se scandalisent, ils vous regardent comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité ; mais vous riez de leur aveuglement et de leur faux zèle.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux : les uns, que les hommes ont faits contre votre loi et sans vous par le mauvais usage de leur liberté ; les autres (5), que vous avez faits, et qui sont des biens véritables, si on les considère par rapport à la punition et à la correction des méchants à laquelle vous les destinez. Le péché est le mal qui vient de l'homme ; la mort, les maladies, les douleurs, la honte et toutes les autres misères, sont des maux que vous tournez en bien, les faisant servir à la réparation du péché. Pour

(1) Ezéch. 8, v. 12. (2) Isa. 55, v. 9.
(3) II Pierre, 3, v. 8. (4) Act. 1, v. 7. (5) Amos, 3, v. 6.

le péché, Seigneur, vous le souffrez pour laisser l'homme libre et (1) *en la main de son conseil*, selon le terme de vos écritures. Mais, sans être auteur du péché, quelle merveille n'en faites-vous point pour manifester votre gloire! Vous vous servez des méchants pour corriger les bons et pour les perfectionner en les humiliant: vous vous servez encore des méchants contre eux-mêmes, en les punissant les uns par les autres: mais, ce qui est touchant et aimable, vous faites servir l'injustice de la persécution des uns à convertir les autres. Combien y a-t-il de personnes qui vivoient dans l'oubli de vos graces et dans le mépris de votre loi, et que vous avez ramenées à vous en les détachant du monde par les injustices qu'elles y ont souffertes!

Mais j'aperçois, ô mon Dieu, une autre merveille; c'est que vous souffrez un mélange de bien et de mal jusque dans le cœur de ceux qui sont le plus à vous: les imperfections qui restent dans ces bonnes ames servent à les humilier, à les détacher d'elles-mêmes, à leur faire sentir leur impuissance, à les faire courir plus ardemment à vous, et à leur faire comprendre que l'oraison est la source de toute véritable vertu. O quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis! Vous ne souffrez donc les maux que pour en tirer de plus grands biens, et pour faire éclater votre bonté toute-puissante par l'art avec lequel vous usez de ces maux. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme; mais, étant incapable de la produire, vous la tournez seulement d'un côté plutôt que de l'autre, selon qu'il vous plaît, pour exécuter vos divins conseils de justice ou de miséricorde.

(1) Eccl. 15, v. 14.

J'entends la raison humaine qui veut entrer en jugement avec vous, qui veut pénétrer votre secret éternel, et qui dit : Dieu n'avoit pas besoin de tirer le bien du mal ; il n'avoit tout d'un coup qu'à ne permettre aucun mal et rendre tous les hommes bons : il le pouvoit ; il n'avoit qu'à faire pour tous les hommes ce qu'il a fait pour quelques-uns qu'il a enlevés hors d'eux-mêmes par le charme de sa grace : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? O mon Dieu, je le sais par votre sainte parole (1), *vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait ; vous ne voulez la perte d'aucun ; vous êtes le Sauveur de tous :* mais vous l'êtes des uns plus que des autres. Quand vous jugerez la terre, vous serez victorieux dans vos jugements : la créature condamnée ne verra qu'équité dans sa condamnation : vous lui montrerez clairement que vous avez fait pour la culture de votre vigne tout ce que vous deviez. Ce n'est point vous qui lui manquez ; c'est elle qui se manque et qui se perd elle-même. Maintenant l'homme ne voit point ce détail, car il ne connoît point son propre cœur ; il ne discerne ni les graces qui s'offrent à lui, ni ses propres sentiments, ni sa résistance intérieure. Dans votre jugement vous le développerez tout entier à ses propres yeux : il se verra ; il aura horreur de se voir ; il ne pourra s'empêcher de voir dans un éternel désespoir ce que vous aurez fait pour lui et ce qu'il aura fait contre lui-même.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie : mais, ô mon Dieu, dès qu'il vous connoît, il doit croire cette vérité sans la comprendre ; il ne peut douter que vous ne soyez, vous par qui toutes choses sont ; il ne

(1) Sag. 2, v. 25 ; II Pierre, 3, v. 9 ; I Tim. 4, v. 10.

peut douter que vous ne soyez la bonté souveraine : donc il ne lui reste qu'à conclure, malgré toutes les ténèbres qui l'environnent, qu'en faisant grace aux uns, vous faites justice à tous. Bien plus, vous donnez des graces à ceux qui ressentiront éternellement la rigueur de votre justice. Il est vrai que vous ne faites pas toujours d'aussi grandes graces aux uns qu'aux autres ; mais enfin vous leur donnez des graces, et des graces qui les rendront inexcusables quand vous les jugerez, ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes, et que la vérité imprimée dans leur cœur prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez pu faire davantage pour eux ; il est vrai que vous ne l'avez pas voulu : mais vous avez voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte ; vous l'avez permise et vous ne l'avez point faite. S'ils ont été méchants, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons : ils ne l'ont pas voulu ; vous les avez laissés dans leur liberté. Qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une surabondance de grace ? Le maître qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de tous leurs travaux n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de libéralité ? ce qu'il donne à ceux là pardessus la mesure donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui ? Par-là, Seigneur, vous montrez que toutes vos voies sont vérité et jugement, comme dit l'écriture (1). Vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrés ; et les miséricordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns ne sont point une loi rigoureuse que vous vous imposiez pour devoir faire la même largesse à tous les autres.

(1) Ps. 24, v. 10 ; et Ps. 88, v. 15.

Tais-toi donc, ô créature ingrate et révoltée ! toi qui penses dans ce moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même : dans le moment que tu veux murmurer de la privation de sa grace, c'est la grace elle-même qui te rend attentive à la vue des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux qu'il te fait dans ce moment : ouvre ton cœur, humilie ton foible esprit, sacrifie ta vaine et présomptueuse raison. Vase de boue ! celui qui t'a fait est en droit de te briser, et loin de te briser, le voilà qui craint d'être obligé de te rompre : il te menace par miséricorde.

Je veux donc, ô mon Dieu, pour toujours étouffer dans mon cœur tous les raisonnements qui me tentent de douter de votre bonté. Je sais que vous ne pouvez jamais être que bon ; je sais que vous avez fait votre ouvrage semblable à vous, droit, juste et bon comme vous l'êtes ; mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien et du mal. Vous lui offrez le bien, c'est assez ; j'en suis sûr sans savoir précisément par quel moyen : mais l'idée immuable et infaillible que j'ai de vous ne me permettant pas d'en douter, je ne saurois avoir de raison aussi forte pour vous croire en défaut à l'égard d'aucun homme, dont je ne connois point l'intérieur et dont l'intérieur est inconnu à lui-même, que j'en ai d'innombrables pour m'assurer que vous ne condamnerez aucun homme dans votre jugement sans le rendre inexcusable à ses propres yeux. En voilà assez pour me mettre en paix ; après cela si je péris, c'est que je me perdrai moi-même ; c'est que je résisterai, comme les juifs, au Saint-Esprit, qui est la grace intérieure.

O Père de miséricorde ! je ne pense plus à philoso-

pher sur la grace, mais à m'abandonner à elle en silence. Elle fait tout dans l'homme, mais elle fait tout avec lui et par lui : c'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse et que je m'abstienne, que je souffre, que j'attende et que je résiste, que je croie, que j'espère et que j'aime. En suivant toutes ces impressions elle fera tout en moi, je ferai tout par elle ; c'est elle qui meut le cœur : mais enfin le cœur est mû ; et vous ne sauvez point l'homme sans le faire agir. C'est donc aussi à moi à travailler, sans perdre un moment, pour ne retarder point la grace qui me pousse sans cesse. Tout le bien vient d'elle, tout le mal vient de moi ; quand je fais bien, c'est elle qui m'anime ; quand je fais mal, c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille savoir davantage ! tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu, tenez-moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères pendant que vous les cachez aux sages et aux prudents du siècle.

Maintenant, ô grand Dieu, je ne m'arrête plus à cette difficulté qui a souvent frappé mon esprit : D'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre? d'où vient qu'il a fait naître et mourir son propre fils, en sorte que sa naissance et sa mort sont utiles à un si petit nombre d'hommes? Je comprends, ô Être tout-puissant, que tout ce que vous faites ne vous coûte rien ; les choses que nous admirons et qui nous surpassent le plus vous sont aussi faciles et familières que celles que nous admirons moins à force d'y être accoutumés. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de votre travail à ce que l'ouvrage vous coûte, parceque nul ouvrage ne vous coûte jamais ni effort ni travail, et que l'unique fruit que vous pouvez tirer de tous vos ou-

vrages est l'accomplissement de votre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien ; il n'y a rien que vous puissiez acquérir ; vous portez tout au dedans de vous-même ; ce que vous faites au dehors n'est nécessaire ni pour votre bonheur ni pour votre gloire : votre gloire ne seroit donc pas moindre quand même aucun homme ne recevroit le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pu le faire naître pour un seul prédestiné ; un seul eût suffi, si vous n'en eussiez voulu qu'un seul ; car vous faites tout ce que vous faites, non pour le besoin que vous avez des choses ou pour leur mérite à votre égard, mais pour accomplir votre volonté toute gratuite, qui n'a nulle autre règle qu'elle-même et votre bon plaisir. Au reste, si tant d'hommes périssent, quoique lavés dans le sang de votre fils, c'est encore une fois que vous les laissez dans l'usage de leur liberté : vous trouvez votre gloire en eux par votre justice, comme vous la trouvez dans les bons par votre miséricorde : vous ne punissez les méchants qu'à cause qu'ils sont méchants malgré vous, quoiqu'ils aient eu de quoi être bons ; et vous ne couronnez les bons qu'à cause qu'ils sont devenus tels par votre grace : ainsi je vois qu'en vous tout est justice et bonté.

Pour tous les maux extérieurs, j'ai déjà remarqué, ô sagesse éternelle, ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes foibles et ignorants de vos voies en sont scandalisés ; ils gémissent pour vous comme si votre cause étoit abandonnée : peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombiez et que l'impiété triomphe de vous : ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils atten-

dent encore un peu, ces hommes aveugles et impatients. L'impie qui triomphe ne triomphera pas long-temps; il se flétrit (1) *comme l'herbe des champs, qui fleurit le matin, et qui le soir est foulée aux pieds :* la mort ramène tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis : vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parceque vous êtes éternel; vous êtes sûr du coup qui les écrasera; vous tenez long-temps vos bras levés parceque vous êtes père, que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrémité, et que vous n'ignorez point la pesanteur de votre bras. Que les hommes impatients se scandalisent donc : pour moi, je regarde les siècles comme une minute; car je sais que les siècles sont moins qu'une minute devant vous. Cette suite des siècles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparoître, qu'une figure qui passe et qui va s'évanouir. Encore un peu, ô homme qui ne voyez rien, encore un peu, et vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds ses ennemis. Quoi! vous trouvez cette horrible attente trop éloignée! Hélas! elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux. Alors les biens et les maux seront séparés à jamais; et ce sera, comme dit l'écriture, *le temps de chaque jour* (2).

Cependant tout ce qui nous arrive c'est vous qui le faites, ô mon Dieu, et qui le faites afin qu'il tourne bien pour nous. Nous verrons, à votre lumière dans l'éternité, que ce que nous désirions nous eût été funeste, et que ce que nous voulions éviter étoit essentiel à notre bonheur.

(1) Ps. 36, v. 7. (2) Eccl. 3, v. 17.

O biens trompeurs, je ne vous nommerai jamais biens, puisque vous ne servez qu'à nous rendre malheureux! O croix dont Dieu me charge, et dont la nature lâche se croit accablée, vous que le monde aveugle appelle des maux, vous n'en serez jamais pour moi! plutôt ne parler jamais que de parler ce langage maudit des enfants du siècle! vous êtes mes vrais biens: c'est vous qui m'humiliez, qui me détachez, qui me faites sentir ma misère et la vanité de tout ce que je voulois aimer ici-bas. Béni soyez-vous à jamais, ô Dieu de vérité, qui m'avez attaché à la croix avec votre fils pour me rendre semblable à l'objet éternel de vos complaisances!

Qu'on ne me dise point que Dieu n'observe pas de si près ce qui se passe parmi les hommes. O aveugles, qui parlez ainsi, vous ne savez pas même ce que c'est que Dieu! Comme tout ce qui est n'est que par la communication de son être infini, que tout ce qui a de l'intelligence ne l'a que par un écoulement de sa raison souveraine, et que tout ce qui agit n'agit que par l'impression de sa suprême activité; c'est lui qui fait tout; c'est lui qui, dans chaque moment de notre vie, est la respiration de notre cœur, le mouvement de nos membres, la lumière de nos yeux, l'intelligence de notre esprit, l'ame de notre ame: tout ce qui est en nous, vie, action, pensée, volonté, se fait par l'impression de cette puissance et de cette vie, de cette pensée et volonté éternelle.

Comment donc, ô mon Dieu, pourriez-vous ignorer en nous ce que vous y faites vous-même? Comment pourriez-vous y être indifférent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous résistant intérieurement, et sur

les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même avec nous? Cette attention ne vous coûte rien : si vous cessiez de l'avoir, tout périroit; il n'y auroit plus de créature qui pût ni vouloir, ni penser, ni subsister. O combien s'en faut-il que les hommes ne connoissent leur impuissance et leur néant, votre puissance et votre action sans bornes, quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif et opérant en tant d'endroits! Le feu brûle par-tout où il est; il faudroit l'éteindre et l'anéantir pour le faire cesser de brûler, tant il est actif et dévorant par sa nature; ainsi en Dieu tout est action, vie et mouvement; c'est un *feu consumant* (1), comme il le dit lui-même : par-tout où il est il fait tout; et, comme il est par-tout, il fait toutes choses dans tous les lieux. Il fait, comme nous l'avons vu, une création perpétuelle, et sans cesse renouvelée pour tous les corps : il ne crée pas moins à chaque instant toutes les créatures libres et intelligentes; c'est lui qui leur donne la raison, la volonté, la bonne volonté, les divers degrés de volonté conforme à la sienne; car il donne, comme dit saint Paul (2), *le vouloir et le faire.*

Voilà donc ce que vous êtes, ô mon Dieu, ou du moins ce que vous faites dans vos ouvrages; car nul ne peut approcher de cette source de gloire qui éblouit nos yeux pour comprendre tout ce que vous êtes en vous-même. Mais enfin vous me faites comprendre et connoître clairement que vous vous servez même des maux et des imperfections des créatures pour faire le bien que vous avez résolu. Vous vous cachez sous

(1) Hebr. 12, v. 29. (2) Phil. 2, v. 13.

l'importun pour importuner le fidèle impatient et jaloux de sa liberté dans ses occupations, et qui, par conséquent, a besoin d'être importuné pour mourir au plaisir d'être libre et arrangé dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocents, qui ont besoin d'ajouter à leur innocence le sacrifice de leur réputation qui leur étoit trop chère. C'est vous qui, par les mauvais offices et les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune et la prospérité de vos serviteurs qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, et la mort une grace qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède très amer, à la vérité, mais très salutaire pour ceux qui tenoient à ces personnes par une amitié trop vive et trop tendre : ainsi le même coup qui enlève l'un pour le sauver, détache l'autre et le prépare à la mort par celle des personnes qui lui étoient le plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous, afin que notre cœur, formé pour vous aimer et pour vivre de votre amour, soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est, mon Dieu, que vous êtes tout amour, et par conséquent toute jalousie. O Dieu jaloux ! (car c'est ainsi que vous vous nommez vous-même) un cœur partagé vous irrite ; un cœur égaré vous fait compassion. Vous êtes infini en tout, en amour comme en sagesse et en puissance. Vous aimez en Dieu quand vous

aimez : vous remuez le ciel et la terre pour sauver ce qui vous est cher : vous vous faites homme, enfant, le dernier des hommes, rassasié d'opprobre, mourant dans l'infamie et dans les douleurs de la croix : ce n'est pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini et une sagesse bornée ne peuvent le comprendre. Mais comment le fini pourroit-il comprendre l'infini ? il n'a ni des yeux pour le voir ni un cœur proportionné pour le sentir : le cœur bas et resserré de l'homme, sa vaine sagesse en sont scandalisés et méconnoissent Dieu dans cet excès d'amour. Pour moi, je le reconnois à ce caractère d'infini : c'est cet amour qui fait tout, même les maux que nous souffrons : c'est par les maux qu'il nous prépare de vrais biens.

Mais quand rendrons-nous amour pour amour? Quand chercherons-nous celui qui nous cherche et qui nous porte entre ses bras? C'est dans son sein tendre et paternel que nous l'oublions ; c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui : ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs : les créatures n'en sont que les canaux grossiers ; et le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit par-tout, et nous ne cessons d'échapper à ses poursuites. Il est par-tout, et nous ne le voyons en aucun endroit. Nous croyons être seuls quand nous n'avons que lui : il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien : nous croyons tout désespéré dans les affaires quand nous n'avons plus d'autres ressources que celles de sa providence ; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvoit rien ! O égarement

monstrueux ! ô renversement de tout l'homme ! Non ; je ne veux plus parler ; la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison ; on ne peut la souffrir.

O amour, vous la souffrez pourtant, vous l'attendez avec une patience sans fin, et vous paroissez même, par votre excès de patience, flatter nos ingratitudes ! Ceux mêmes qui désirent vous aimer ne vous aiment que pour eux-mêmes, pour leur consolation ou pour leur sûreté. Où sont-ils ceux qui n'aiment que vous seul ? Où sont-ils ceux qui vous aiment parcequ'ils ne sont faits que pour vous aimer ? Où sont-ils ? Je n'en vois point. Y en a-t-il sur la terre ? S'il n'y en a point, faites-en. A quoi sert le monde entier si on ne vous aime, et si on ne vous aime pour se perdre en vous ? C'est ce que vous avez voulu en produisant hors de vous ce qui n'est pas vous-même. Vous avez voulu faire des êtres qui, tenant tout de vous, se rapportassent uniquement à vous.

O mon Dieu ? ô amour ! aimez-vous vous-même en moi ; par-là vous serez aimé suivant que vous êtes aimable. Je ne veux subsister que pour me consumer devant vous, comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. Je ne suis point pour moi : il n'y a que vous qui êtes pour vous-même : rien pour moi, tout pour vous ; ce n'est pas trop. Je suis jaloux de moi pour vous contre moi-même. Plutôt périr que de souffrir que l'amour qui doit tendre à vous se recourbe trop sur moi ! Aimez, ô amour ! aimez, dans votre foible créature, aimez votre souveraine beauté. O bonté infinie ! ô amour infini ! brûlez : consumez, transportez, anéantissez mon cœur ; faites-en un holocauste parfait.

III. *Sur le pur amour.*

Dieu *a fait toutes choses pour lui-même* (1), comme dit l'écriture ; il se doit à lui-même tout ce qu'il fait ; et en cela il ne peut jamais rien relâcher de ses droits. La créature intelligente et libre n'est pas moins à lui que la créature sans intelligence et sans liberté. Il rapporte essentiellement et totalement à lui seul tout ce qui est dans la créature sans intelligence, et il veut que la créature intelligente se rapporte de même toute entière et sans réserve à lui seul. Il est vrai qu'il veut notre bonheur ; mais notre bonheur n'est ni la fin principale de son ouvrage, ni une fin égale à celle de sa gloire. C'est pour sa gloire même qu'il veut notre bonheur : notre bonheur n'est qu'une fin subalterne, qu'il rapporte à la fin dernière et essentielle qui est sa gloire. Il est lui-même sa fin unique et essentielle en toutes choses.

Pour entrer dans cette fin essentielle de notre création, il faut préférer Dieu à nous, et tâcher de vouloir notre béatitude pour sa gloire ; autrement nous renverserions son ordre. Ce n'est pas uniquement l'intérêt propre de notre béatitude qui doit nous faire désirer sa gloire, c'est au contraire le désir de sa gloire qui doit nous faire désirer notre béatitude comme une chose qu'il lui a plu de rapporter à sa gloire. Il est vrai que toutes les ames justes ne sont pas capables de cette préférence si explicite de Dieu à elles : mais la préfé-

(1) Prov. 16, v. 4.

rence implicite est au moins nécessaire; et l'explicite, qui est la plus parfaite, ne convient qu'aux ames à qui Dieu donne la lumière et la force de le préférer tellement à elles, qu'elles ne veulent leur béatitude même que pour sa gloire.

Ce qui fait que les hommes ont tant de répugnance à entendre cette vérité et que cette parole leur est si dure, c'est qu'ils s'aiment et veulent s'aimer par intérêt propre. Ils comprennent en général et superficiellement qu'il faut aimer Dieu plus que toutes les créatures ; mais ils n'entendent point ce que veut dire aimer Dieu plus que soi-même, et ne s'aimer plus soi-même que pour lui. Ils prononcent ces grandes paroles sans peine, parcequ'ils le font sans en pénétrer toute la force; mais ils frémissent dès qu'on leur explique qu'il faut préférer Dieu et sa gloire à nous et à tout enfin, en sorte que nous aimions sa gloire avant même notre béatitude, et que nous rapportions sincèrement l'un à l'autre, comme la fin subalterne à la principale.

Il seroit étonnant que les hommes eussent tant de peine à entendre une règle si claire, si juste, si essentielle à la créature : mais, depuis que l'homme *s'est arrêté en lui-même*, comme parle saint Augustin, il ne voit plus rien que dans ces bornes étroites de l'amour-propre où il s'est renfermé : il perd de vue à tout moment qu'il est créature, qu'il ne se doit rien, puisqu'il n'est pas lui-même à lui-même, et qu'il se doit sans réserve au bon plaisir de celui par qui seul il est. Dites-lui cette vérité accablante, il n'ose la nier; mais elle lui échappe, et il veut toujours insensiblement revenir à compter avec Dieu pour y trouver son intérêt.

On allègue que Dieu nous a donné une inclination

naturelle pour la béatitude, qui est lui-même. En cela il peut avoir voulu faciliter notre union avec lui, et avoir mis en nous une pente pour notre bonheur, comme il en a mis une pour les aliments dont nous avons besoin pour vivre ; mais il faut soigneusement distinguer la délectation que Dieu a mise en nous à la vue de lui-même, qui est notre béatitude, d'avec la pente violente que la révolte du premier homme a mise dans nos cœurs pour nous faire centre de nous-mêmes, et pour faire dépendre notre amour pour Dieu de la béatitude que nous cherchons dans cet amour. D'ailleurs ce n'est d'aucune inclination naturelle, nécessaire et indélibérée qu'il s'agit ici. Peut-on craindre que les hommes tombent dans l'illusion, se dispensant de ce qui est nécessaire et indélibéré? Ces désirs indélibérés, qui sont moins des désirs que des inclinations nécessaires, ne peuvent non plus manquer dans les hommes que la pesanteur dans les pierres. Il n'est question que de nos actes volontaires et délibérés, que nous pouvons faire ou ne faire pas. A l'égard de ces actes libres, le motif de notre propre béatitude n'est pas défendu : Dieu veut bien nous faire trouver notre propre intérêt dans notre union avec lui ; mais il faut que ce motif ne soit que le moindre, et le moins voulu par la créature : il faut vouloir la gloire de Dieu avec notre béatitude : il ne faut vouloir cette béatitude que pour la rapporter à sa gloire, comme la chose qu'on veut le moins à celle qu'on veut le plus. Il faut que notre intérêt nous touche incomparablement moins que sa gloire. Voilà ce que la créature, attachée à elle-même depuis le péché, a tant de peine à comprendre. Voilà une vérité qui est dans l'essence même de la créature, qui devroit soumettre

tous les cœurs, et qui les scandalise néanmoins quand on l'approfondit. Mais qu'on se fasse justice et qu'on la fasse à Dieu. Nous sommes-nous faits nous-mêmes? Sommes-nous à Dieu ou à nous? Nous a-t-il faits pour nous, ou pour lui? A qui nous devons-nous? Est-ce pour notre béatitude propre ou pour sa gloire que Dieu nous a créés? Si c'est pour sa gloire, il faut donc nous conformer à l'ordre essentiel de notre création; il faut vouloir sa gloire plus que notre béatitude, en sorte que nous rapportions toute notre béatitude à sa propre gloire.

Il n'est donc pas question d'une inclination naturelle et indélibérée de l'homme pour la béatitude. Combien y a-t-il de pentes ou inclinations naturelles dans les hommes qu'ils ne peuvent jamais ni détruire ni diminuer, et qu'ils ne suivent pourtant pas toujours ! Par exemple, l'inclination de conserver notre vie est une des plus fortes et des plus naturelles; celle qu'on a pour être heureux ne peut être plus invincible que celle qu'on a pour être. La béatitude n'est que *le mieux être*, comme parle saint Augustin. L'inclination pour être heureux n'est donc qu'une suite de l'inclination qu'on a pour conserver son être et sa vie. Cependant on peut ne pas suivre cette pente dans les actes délibérés. Combien de Grecs et de Romains se sont-ils dévoués librement à une mort certaine ! Combien en voyons-nous qui se la sont donnée eux-mêmes, malgré cette inclination violente du fond de la nature ?

Encore une fois il ne s'agit que de nos actes libres d'amour de Dieu, et des motifs qui peuvent y entrer pour la béatitude. Nous venons de voir que le motif de notre intérêt propre pour la béatitude n'est permis

qu'autant qu'il est le moins voulu par nous, et qu'il est voulu par rapport au motif principal, qu'il faut vouloir d'une volonté dominante, je veux dire la gloire de Dieu. Il n'est plus question que de comparer deux diverses manières de préférer ainsi Dieu à nous : la première est de l'aimer tout ensemble et comme parfait en lui-même et comme béatifiant pour nous ; en sorte que le motif de notre béatitude, quoique moins fort, soutienne néanmoins l'amour que nous avons pour la perfection divine, et que nous aimerions un peu moins Dieu s'il n'étoit pas béatifiant pour nous. La seconde manière est d'aimer Dieu, qu'on connoît béatifiant pour nous, et duquel on veut recevoir la béatitude parcequ'il l'a promise ; mais de ne l'aimer point par le seul motif du propre intérêt de cette béatitude qu'on en attend, et de l'aimer sur-tout pour lui-même à cause de sa perfection ; en sorte qu'on l'aimeroit cependant quand même (par supposition impossible) il ne voudroit jamais être béatifiant pour nous. Il est manifeste que le dernier de ces deux amours, qui est le désintéressé, accomplit plus parfaitement le rapport total et unique de la créature à sa fin, qu'il ne laisse rien à la créature, qu'il donne tout à Dieu seul, et par conséquent qu'il est plus parfait que cet autre amour mélangé de notre intérêt avec celui de Dieu.

Ce n'est pas que l'homme qui aime sans intérêt n'aime la récompense ; il l'aime en tant qu'elle est Dieu même, et non en tant qu'elle est son intérêt propre ; il la veut parceque Dieu veut qu'il la veuille : c'est l'ordre plus que son intérêt qu'il y cherche : il s'aime, mais il ne s'aime que pour l'amour de Dieu, comme un étranger, et pour aimer ce que Dieu a fait.

Ce qui est évident, c'est que Dieu, infiniment parfait en lui même, ne suffit pas pour soutenir l'amour de celui qui a besoin d'être animé par le motif de sa propre béatitude, qu'il trouve en Dieu. L'autre n'a pas besoin de ce motif : il ne lui faut, pour aimer ce qui est parfait en soi, qu'en connoître la perfection. Celui qui a besoin du motif de sa béatitude n'est si attaché à ce motif qu'à cause qu'il sent que son amour seroit moins fort si on lui ôtoit cet appui. Le malade qui ne peut marcher sans bâton ne peut consentir qu'on le lui ôte ; il sent sa foiblesse, il craint de tomber et il a raison ; mais il ne doit pas se scandaliser de voir un homme sain et vigoureux qui n'a pas besoin du même soutien (1). L'homme sain marche plus librement sans bâton ; mais il ne doit jamais mépriser celui qui ne peut s'en passer. Que l'homme qui a encore besoin d'ajouter le motif de sa propre béatitude à celui de la suprême perfection de Dieu pour l'aimer, reconnoisse humblement qu'il y a dans les trésors de la grace de Dieu une perfection au-dessus de la sienne, et qu'il rende gloire à Dieu sur les dons qui sont en autrui sans en être jaloux : que de même celui qui est attiré à aimer sans intérêt suive cet attrait ; mais qu'il ne juge ni lui ni les autres ; qu'il ne s'attribue rien ; qu'il soit prêt à croire qu'il n'est pas dans l'état où il paroît être ; qu'il soit docile, soumis, défiant de lui-même, et édifié de tout ce qu'il voit de vertueux dans son prochain qui a encore besoin d'un amour mélangé d'intérêt propre.

Mais enfin l'amour sans aucun motif d'intérêt propre

(1) Mais, dans cette vie, notre foiblesse n'a-t-elle pas presque toujours besoin de l'appui de la crainte et de l'espérance?

pour la béatitude est manifestement plus parfait que celui qui est mélangé de ce motif d'intérêt propre (1).

Si quelqu'un s'imagine que cet amour parfait est impossible et chimérique, et que c'est une vaine subtilité qui peut devenir une source d'illusion, je n'ai que deux mots à lui répondre : Rien n'est impossible à Dieu ; il se nomme lui-même le Dieu jaloux ; il ne nous tient dans le pèlerinage de cette vie que pour nous conduire à la perfection. Traiter cet amour de subtilité chimérique et dangereuse, c'est accuser témérairement d'illusion les plus grands saints de tous les siècles (2) qui ont admis cet amour, et qui en ont fait le plus haut degré de la vie spirituelle.

Mais si mon lecteur refuse encore de reconnoître la perfection de cet amour, je le conjure de me répondre exactement sur les questions que je vais lui faire. La vie éternelle n'est-elle pas une pure grace et le comble de toutes les graces ? N'est-il pas de foi que le royaume du ciel ne nous est dû que sur la promesse purement gratuite et sur l'application également gratuite des mérites de Jésus-Christ? Le bienfait ne sauroit être moins gratuit que la promesse sur laquelle il est fondé : c'est ce que nous ne cessons de dire à nos frères errants ; nous nous justifions envers eux sur le terme de *mérite* dont l'église se sert en protestant que tous nos mérites ne sont point fondés sur un droit rigoureux, mais seulement sur une promesse faite par pure miséricorde. Ainsi la vie éternelle, qui est la fin du décret de Dieu, est ce qu'il y a de plus gratuit : toutes les autres graces

(1) Mais il n'est point un état fixe dans cette vie, et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

(2) Mais ils n'en ont pas fait un état fixe et habituel.

sont données par rapport à celle-là. Cette grace, qui renferme toutes les autres, n'est fondée sur aucun titre que sur la promesse purement gratuite et suivie de l'application aussi gratuite des mérites de Jésus-Christ. La promesse elle-même, qui est le fondement de tout, n'est appuyée que sur la pure miséricorde de Dieu, sur son bon plaisir et sur le bon propos de sa volonté. Dans cet ordre des graces tout se réduit évidemment à une volonté souverainement libre et gratuite.

Ces principes indubitables étant posés, je fais une supposition. Je suppose que Dieu voulût anéantir mon ame au moment où elle se détachera de mon corps. Cette supposition n'est impossible qu'à cause de la promesse purement gratuite. Dieu auroit donc pu excepter mon ame en particulier de sa promesse générale pour les autres. Qui osera nier que Dieu n'eût pu anéantir mon ame suivant ma supposition? La créature, qui n'est point par soi, n'est qu'autant que la volonté arbitraire du créateur la fait exister : afin qu'elle ne tombe pas dans son néant, il faut que le créateur renouvelle sans cesse le bienfait de sa création, en la conservant par la même puissance qui l'a créée. Je suppose donc une chose très possible, puisque je ne suppose qu'une simple exception à une règle purement gratuite et arbitraire. Je suppose que Dieu, qui rend toutes les autres ames immortelles, finira la durée de la mienne au moment de ma mort : je suppose encore que Dieu m'a révélé son dessein. Personne n'oseroit dire que Dieu ne le peut.

Ces suppositions très possibles étant (1) admises, il

(1) Ces suppositions ne sont pas impossibles, mais elles sont inutiles; en morale il faut toujours partir de ce qui est, et non pas de ce qui peut être.

n'y a plus de promesse, ni de récompense, ni de béatitude, ni d'espérance de la vie future pour moi. Je ne puis plus espérer ni de posséder Dieu, ni de voir sa face, ni de l'aimer éternellement, ni d'être aimé de lui au-delà de cette vie. Je suppose que je vais mourir; il ne me reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière et éternelle. Ce moment, à quoi l'emploierai-je? je conjure mon lecteur de me répondre dans la plus exacte précision. Dans ce dernier instant, me dispenserai-je d'aimer Dieu, faute de pouvoir le regarder comme une récompense? Renoncerai-je à lui dès qu'il ne sera plus béatifiant pour moi? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création? Dieu, en m'excluant de la bienheureuse éternité, qu'il ne me devoit pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit essentiellement à lui-même? A-t-il cessé de faire son ouvrage pour sa pure gloire? A-t-il perdu le droit de créateur en me créant? M'a-t-il dispensé des devoirs de la créature, qui doit essentiellement tout ce qu'elle est à celui par qui seule elle est? N'est-il pas évident que dans cette supposition très possible je dois aimer Dieu uniquement pour lui-même, sans attendre aucune récompense de mon amour, et avec une exclusion certaine de toute béatitude, en sorte que ce dernier instant de ma vie, qui sera suivi d'un anéantissement éternel, doit être nécessairement rempli par un acte d'amour pur et pleinement désintéressé?

Mais si celui à qui Dieu ne donne rien pour l'éternité doit tant à Dieu, qu'est-ce que lui doit celui à qui il se donne tout entier lui-même sans fin? Je vais être anéanti tout à l'heure; jamais je ne verrai Dieu; il me refuse son royaume qu'il donne aux autres; il ne veut ni m'aimer

ni être aimé de moi éternellement : je suis obligé néanmoins, en expirant, de l'aimer encore de tout mon cœur et de toutes mes forces ; si j'y manque, je suis un monstre et une créature dénaturée (1). Et vous, mon lecteur, à qui Dieu prépare, sans vous le devoir, la possession éternelle de lui-même, craindrez-vous comme un raffinement chimérique cet amour dont je dois vous donner l'exemple ? Aimerez-vous Dieu moins que moi, parcequ'il vous aime davantage (2) ? La récompense ne servira-t-elle qu'à vous rendre intéressé dans votre amour ? Si Dieu vous aimoit moins qu'il ne vous aime, il faudroit que vous l'aimassiez sans aucun motif d'intérêt. Est-ce donc là le fruit des promesses et du sang de Jésus-Christ, que d'éloigner les hommes d'un amour généreux et sans intérêt pour Dieu ? A cause qu'il vous offre la pleine béatitude en lui-même, ne l'aimerez-vous qu'autant que vous serez soutenu par cet intérêt infini ? Le royaume du ciel, qui vous est offert pendant que j'en suis exclus, vous est-il un bon titre pour ne vouloir point aimer Dieu sans y chercher le motif de votre propre gloire et de votre propre félicité ?

Ne dites pas que cette félicité est Dieu même. Dieu pourroit, s'il le vouloit, n'être pas plus béatifiant pour vous que pour moi. Il faut que je l'aime, quoiqu'il ne le soit point pour moi ; pourquoi faut-il que vous ne puissiez vous résoudre à l'aimer sans être soutenu par ce motif, qu'il est béatifiant pour vous ? Pourquoi fré-

(1) Mais après tout il ne m'en arrivera ni bien ni mal, puisque je dois être anéanti.

(2) Cette récompense m'est proposée par Dieu pour m'exciter à l'aimer. Est-ce une imperfection de suivre un attrait présenté par Dieu lui-même ?

missez-vous au seul nom d'un amour qui ne donne plus ce soutien d'intérêt (1)?

Si la béatitude éternelle nous étoit due de plein droit, et que Dieu, en créant les hommes fût à leur égard un débiteur forcé pour la vie éternelle, on pourroit nier ma supposition, mais on ne pourroit la nier sans une impiété manifeste. La plus grande des graces, qui est la vie éternelle, ne seroit plus grace : la récompense nous seroit due indépendamment de la promesse : Dieu devroit l'existence éternelle et la félicité à sa créature ; il ne pourroit plus se passer d'elle ; elle deviendroit un être nécessaire. Cette doctrine est monstrueuse. D'un autre côté, ma supposition met en évidence les droits de Dieu, et fait voir des cas possibles, où l'amour sans intérêt seroit nécessaire. S'il ne l'est pas dans les cas de l'ordre établi par la promesse gratuite, c'est que Dieu ne nous juge pas dignes de ces grandes épreuves, c'est qu'il se contente d'une préférence implicite de lui et de sa gloire à nous et à notre béatitude, qui est comme le germe du pur amour dans les cœurs de tous les justes. Mais enfin ma supposition, en comparant l'homme prêt à être anéanti avec celui qui a reçu la promesse de la vie éternelle, fait sentir combien l'amour mélangé d'intérêt est au-dessous du désintéressé (2).

(1) C'est qu'on est humble, qu'on sent sa foiblesse, et que pour éviter ou la présomption, ou le découragement, les plus grands saints ont cru devoir s'exciter à la crainte de Dieu, et se soutenir dans les combats de cette vie par les douceurs de l'espérance.

(2) On ne l'a jamais nié : mais ce qu'on ne peut accorder, c'est qu'il soit permis de croire que dans cette vie cet état soit possible ; c'est que ce soit une perfection de faire une abstraction habituelle des motifs de foi, de crainte et d'espérance.

Témoignages des païens.

Mais en attendant que les chrétiens soient capables de bien comprendre les droits infinis de Dieu sur sa créature, je veux tâcher du moins de les faire rentrer dans leur propre cœur pour y consulter l'idée de ce qu'ils appellent entre eux amitié.

Chacun veut, dans la société de ses amis, être aimé sans motif d'intérêt et uniquement pour lui-même. Hélas! si l'homme indigne de tout amour ne peut souffrir d'être aimé par intérêt, comment osons-nous croire que Dieu n'aura pas la même délicatesse? On est pénétrant jusqu'à l'infini pour démêler jusqu'aux plus subtils motifs d'intérêt, de bienséance, de plaisir ou d'honneur qui attachent nos amis à nous; on est au désespoir de n'être aimé d'eux que par reconnoissance, à plus forte raison par d'autres motifs plus choquants : on veut l'être par pure inclination (1), par estime, par admiration. L'amitié est si jalouse et si délicate qu'un atome qui s'y mêle la blesse; elle ne peut souffrir dans l'ami que le don simple et sans réserve du fonds de son amour. Celui qui aime ne veut, dans le transport de sa passion, qu'être aimé pour lui seul, que l'être au-dessus de tout et uniquement, que l'être en sorte que le monde entier lui soit sacrifié, que l'être en sorte qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui : telle est la jalousie forcenée et l'injustice extravagante des amours passionnés; cette jalousie n'est qu'une tyrannie de l'amour-propre.

(1) Mais qui a jamais exigé qu'on l'aimât sans qu'on trouvât ou même qu'on cherchât en l'aimant le plaisir, la satisfaction d'aimer?

Il n'y a qu'à se sonder soi-même pour y trouver ce fonds d'idolâtrie ; et quiconque ne l'y démêle pas, ne se connoît point encore assez soi-même. Ce qui est en nous l'injustice la plus ridicule et la plus odieuse est la souveraine justice en Dieu. Rien n'est si ordinaire et si honteux aux hommes que d'être jaloux : mais Dieu, qui ne peut céder sa gloire à un autre, se nomme lui-même le *Dieu jaloux*, et sa jalousie est essentielle à sa perfection. Consultez donc, ô vous qui lisez ceci, la corruption de votre cœur, et que votre jalousie sur l'amitié serve à vous faire entendre les délicatesses infinies de l'amour divin. Quand vous trouvez ces délicatesses dans votre cœur pour l'amitié que vous exigez de vos amis, vous ne les regardez jamais comme des raffinements chimériques ; au contraire, vous seriez choqué de la grossièreté des amis qui n'auroient point ces délicatesses sur l'amitié. Il n'y a que Dieu à qui vous voulez les défendre : vous ne voulez pas qu'il cherche à être aimé comme vous prétendez que vos amis vous aiment : vous ne pouvez croire que sa grace puisse lui former en cette vie des adorateurs qui l'aiment comme vous n'avez point de honte de vouloir être aimé : jugez-vous vous-même, et rendez enfin gloire à Dieu.

J'avoue que les hommes profanes, qui ont cette idée de l'amitié pure, ne la suivent pas, et que toutes leurs amitiés sans graces ne sont qu'un amour-propre subtilement déguisé : mais enfin ils ont cette idée de l'amitié pure. Faut-il qu'ils l'aient quand il ne s'agit que d'aimer la créature vile et corrompue, et que nous soyons les seuls à la méconnoître dès qu'il s'agit d'aimer Dieu ?

Les païens mêmes ont eu cette pure idée de l'amitié ;

et nous n'avons qu'à les lire pour être étonnés que les chrétiens ne veuillent pas qu'on puisse aimer Dieu par sa grace, comme les païens ont cru qu'il falloit s'aimer les uns les autres pour mériter le nom d'amis.

Écoutons Cicéron (1) : *Être impatient*, dit-il, *pour les choses qu'on souffre dans l'amitié, c'est s'aimer soi-même, et non pas son ami.* Il ajoute dans la suite *que l'amitié ne peut être qu'entre les bons*, c'est-à-dire entre ceux qui, suivant ces principes, préfèrent toujours l'honnête à ce que le vulgaire nomme utile ; *autrement*, dit-il, *l'intérêt étant la règle et le motif de l'amitié, les moins vertueux, qui ont plus de besoins et de désirs que les autres, seroient les plus propres à se lier d'amitié avec autrui, puisqu'ils sont les plus avides pour aimer ce qui leur est utile.*

« Nous croyons donc (c'est encore Cicéron qui « parle) qu'il faut rechercher l'amitié, non par l'espé- « rance des avantages qu'on en tire, mais parce que « tout le fruit de l'amitié (2) est dans l'amitié même. « — Les hommes intéressés sont privés de cette ex- « cellente et très-naturelle amitié qui doit être cher- « chée par elle-même et pour elle-même : ils ne profi- « tent point de leurs propres exemples pour apprendre « jusqu'où va la force de l'amitié ; car chacun s'aime, « non pour tirer de soi quelque récompense de son « amour, mais parceque chacun est par soi cher à « soi-même. — Que si l'on ne transporte cette même « règle dans l'amitié, on ne trouvera jamais d'ami vé-

(1) De Amic.

(2) Qu'est-ce donc que ce fruit de l'amitié, si ce n'est le bonheur d'aimer ce que nous trouvons bon et honnête?

« ritable : celui-là est notre véritable ami qui est comme « un autre nous-mêmes. — Mais la plupart des hommes « prétendent injustement, pour ne pas dire avec im- « pudence, avoir un ami tel qu'ils ne voudroient pas « être eux-mêmes, et en exigent ce qu'ils ne voudroient « pas lui donner. »

Cicéron ne peut pousser plus loin le désintéressement de l'amitié, qu'en voulant que notre ami nous soit cher par lui seul, sans aucun motif, comme nous nous sommes chers à nous-mêmes sans aucune espérance qui nous excite à cet amour. L'amour-propre est sans doute en ce sens le parfait modèle de l'amitié désintéressée. Horace, quoiqu'épicurien, n'a pas laissé de raisonner sur ce principe pour l'union des amis entre eux, lorsque, parlant des conversations philosophiques qui l'occupoient à la campagne, il dit (1) qu'on examinoit si les hommes sont heureux par les richesses ou par la vertu; si c'est l'utilité propre ou la perfection en elle-même qui est le motif de l'amitié :

. . . . . Utrûmne
Divitiis homines, an sint virtute beati?
Quidve ad amicitias, usus rectumve, trahat nos?

Voilà ce qu'ont pensé les païens, et les païens épicuriens, sur l'amitié pour des créatures indignes d'être aimées (2). C'est sur cette idée d'amitié pure que les théologiens distinguent à l'égard de Dieu l'amour qu'ils

(1) Sermon. lib. II, sat. 6.

(2) Ils excluoient de l'amitié certaines utilités basses et mercenaires, mais non pas toute utilité, puisqu'ils comptoient sur leurs amis véritables comme sur eux-mêmes, et que dans de fâcheuses circonstances ils en attendoient des conseils salutaires et des marques touchantes d'intérêt.

nomment d'amitié, des autres amours, et les amis de Dieu de ses serviteurs.

Cette idée si pure de l'amitié n'est pas seulement (comme nous l'avons vu) dans Cicéron ; il l'avoit puisée dans la doctrine de Socrate, expliquée dans les livres de Platon. Ces deux grands philosophes, dont l'un rapporte les discours de l'autre dans ses dialogues, veulent qu'on s'attache à ce qu'ils appellent τὸ καλὸν, qui signifie tout ensemble *le beau et le bon*, c'est-à-dire *le parfait*, par le seul amour du beau, du bon, du vrai, du parfait en lui-même. C'est pourquoi ils disent souvent qu'il ne faut compter pour rien *ce qui se fait*, τὸ γινόμενον, c'est-à-dire *l'être passager*, pour s'unir à *ce qui est*, c'est-à-dire *l'être parfait* et immuable qu'ils appellent τὸ ὄν, *ce qui est*. De là vient que Cicéron, qui n'a fait que répéter leurs maximes, dit (1) que si *nous pouvions voir de nos propres yeux la beauté de la vertu, nous serions ravis d'amour par son excellence*.

Platon fait dire à Socrate dans son Festin, *qu'il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime que dans celui qui est aimé*. Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. Celui qui est aimé et qui veut l'être, est occupé de soi ; celui qui aime sans songer à être aimé, a ce que l'amour renferme de plus divin, je veux dire le transport, l'oubli de soi, le désintéressement. « Le beau, dit ce philosophe, ne consiste en aucune « des choses particulières, telles que les animaux, la « terre ou le ciel ; mais le beau est lui-même par lui-« même, étant toujours uniforme avec soi. Toutes les

(1) De Offic.

« autres choses belles participent de ce beau, en sorte « que si elles naissent ou périssent, elles ne lui ôtent « et ne lui ajoutent rien, et qu'il n'en souffre aucune « perte : si donc quelqu'un s'élève dans la bonne ami- « tié, il commence à voir le beau, il touche presque « au terme. »

Il est aisé de voir que Platon parle d'un amour du beau en lui-même, sans aucun retour d'intérêt (1). C'est ce beau universel qui enlève le cœur et qui fait oublier toute beauté particulière. Ce philosophe assure dans le même dialogue que l'amour divinise l'homme, qu'il l'inspire, qu'il le transporte. « Il n'y a per- « sonne, dit-il, qui soit tellement mauvais, que l'a- « mour n'en fasse un dieu par la vertu, en sorte qu'il « devient semblable au beau par nature; et comme Ho- « mère dit qu'un dieu a inspiré quelques héros, c'est ce « que l'amour donne aux amants formés par lui : ceux « qui aiment, veulent seuls mourir pour un autre. » Ensuite Platon cite l'exemple d'Alceste, morte pour faire vivre son époux. Voilà, suivant Platon, ce qui fait de l'homme un dieu, c'est de préférer par amour autrui à soi-même, jusqu'à s'oublier, se sacrifier, se compter pour rien. Cet amour est, selon lui, une inspiration divine; c'est le beau immuable qui ravit l'homme à l'homme même, et qui le rend semblable à lui par la vertu.

Telle étoit l'idée de l'amitié chez les païens. Pythias et Damon, chez Denys le tyran, vouloient mourir l'un

(1) Il est toujours question d'intérêt de fortune et de vanité, et non de tout autre avantage; et le plaisir, le bonheur d'aimer son ami n'ont jamais été exclus de la vraie amitié.

pour l'autre ; et le tyran étonné soupira lorsqu'il vit ces deux amis si désintéressés. Cette idée du parfait désintéressement régnoit dans la politique de tous les anciens législateurs ; il falloit préférer à soi les lois, la patrie, parceque la justice le vouloit, et qu'on devoit préférer à soi-même ce qui est appelé le beau, le bon, le juste, le parfait. C'est cet ordre auquel on croyoit devoir rapporter tout, et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissoit pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre. Il falloit au contraire pour l'amour de cet ordre, se dévouer, périr, et ne se laisser aucune ressource. C'est ainsi que Socrate, dans le Criton de Platon, aime mieux mourir que s'enfuir, de peur de désobéir aux lois qui le retiennent en prison : c'est ainsi que le même Socrate, dans le dialogue intitulé *Gorgias*, dépeint un homme qui s'accuse lui-même, et qui se dévoue à la mort plutôt que d'éluder par son silence les lois rigoureuses et l'autorité des magistrats. Tous les législateurs et tous les philosophes qui ont raisonné sur les lois ont supposé comme un principe fondamental de la société dans la patrie, qu'il faut préférer le public à soi, non par espérance de quelque intérêt, mais par le seul amour désintéressé de l'ordre qui est la beauté, la justice et la vertu même (1). C'étoit pour cette idée d'ordre et de justice qu'il falloit mourir, c'est-à-dire suivant les païens, perdre tout ce qu'on avoit de réel, être réduit à une ombre vaine, et ne savoir pas même si cette ombre n'étoit pas une fable ridicule des poëtes. Les chrétiens refuseront-ils de donner autant au Dieu

(1) Ils n'excluoient pas de cet amour de l'ordre l'espérance de la gloire que leur procureroient les grands sacrifices qu'ils faisoient à l'ordre et aux lois.

infiniment parfait qu'ils connoissent, que ces païens croyoient devoir donner à une idée abstraite et confuse de l'ordre, de la justice et de la vertu?

Platon dit souvent que l'amour du beau est tout le bien de l'homme; que l'homme ne peut être heureux en soi, et que ce qu'il y a de plus divin pour lui, c'est de sortir de soi par l'amour; et en effet le plaisir qu'on éprouve dans le transport des passions n'est qu'un effet de la pente de l'ame pour sortir de ses bornes étroites, et pour aimer hors d'elle le beau infini. Quand ce transport se termine au beau passager et trompeur qui reluit dans les créatures, c'est l'amour divin qui s'égare et qui est déplacé: c'est un trait divin en lui-même, mais qui porte à faux: ce qui est divin en soi, devient illusion et folie quand il tombe sur une vaine image du bien parfait, telle que l'être créé, qui n'est que l'ombre de l'Être suprême; mais enfin cet amour qui préfère le parfait infini à soi est un mouvement divin et inspiré, comme parle Platon. Cette impression est donnée à l'homme dès son origine. Sa perfection est tellement de sortir de soi par l'amour, qu'il veut sans cesse persuader et aux autres et à soi-même qu'il aime, sans retour sur soi, les amis auxquels il s'attache. Cette idée est si forte, malgré l'amour-propre, qu'on auroit honte d'avouer qu'on n'aime personne, sans y mêler quelque motif intéressé (1). On ne déguise si subtilement tous les motifs d'amour-propre dans les amitiés, que pour s'épargner la honte de paroître se rechercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux que cette idée d'un

(1) Mais qui est-ce qui sera choqué, si on lui dit qu'on l'aime parcequ'on trouve du bonheur et du plaisir à l'aimer?

cœur toujours occupé de soi : rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses qui persuadent au monde et à nous que nous avons fait le bien pour l'amour du bien en lui-même sans nous y chercher. L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences : tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait ! Sa gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraie l'homme amoureux de lui-même et accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour-propre, et pour révolter un orgueil secret et intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter.

Mais cette idée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour-propre avec cette idée, ni l'abandonner; elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous : on ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir et pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain et enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour-propre. Non seulement la pratique de cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme, mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous qui ait pu nous en-

seigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir donné à l'homme malade d'un excès d'amour-propre et d'idolâtrie de soi-même, cette haute pensée de se compter pour rien, de devenir étranger à soi-même, de ne s'aimer plus que par charité, comme le prochain ? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-même, pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi* (1), et n'en laisser aucune trace ? Cette seule idée rend *l'homme divin, elle l'inspire, elle met l'infini en lui.*

J'avoue que les païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquoient mal. Personne ne croit plus que moi que tout amour sans grace et hors de Dieu ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé. Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse, comme objet par son infinie perfection et comme cause par son infinie puissance, nous enlever hors de nous-mêmes, et nous faire préférer ce qui n'est pas nous à notre propre être. Je conviens que l'amour-propre se glorifioit vainement des apparences d'un pur amour chez les païens ; mais enfin il s'en glorifioit : ceux même que leur orgueil dominoit le plus, étoient charmés de cette belle idée de la vertu et de l'amitié sans intérêt (2) ; ils la portoient au dedans d'eux-mêmes, et ils ne pouvoient ni l'effacer ni l'obscurcir ; ils ne pouvoient ni la suivre ni la contre-

(1) Ce *moi* ne sera parfaitement effacé que dans le ciel. On doit travailler à le contenir, mais il ne mourra qu'avec nous.

(2) Le sentiment qu'on éprouve en aimant n'est-il pas un plaisir ! peut-il se séparer de l'amour ? et si ce plaisir est un intérêt, est-il possible d'y renoncer, au moins habituellement, et de conserver l'amour.

dire. Des chrétiens la contrediront-ils ? Ne se contenteront-ils pas, comme les païens, de l'admirer sans la suivre fidèlement ? La vanité même des païens sur cette vertu montre combien elle est excellente. Par exemple la louange que toute l'antiquité a donnée à Alceste eût porté à faux et seroit ridicule, s'il n'eût pas été réellement beau et vertueux à Alceste de mourir pour son époux ; sans ce principe fondamental son action eût été une fureur extravagante, un désespoir affreux. L'antiquité païenne toute entière décide autrement : elle dit avec Platon que *ce qu'il y a de plus divin est de s'oublier pour ce qu'on aime* (1).

Alceste est l'admiration des hommes pour avoir voulu mourir et n'être plus qu'une vaine ombre, afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi, ce sacrifice total de son être, cette perte de tout soi-même pour jamais est aux yeux de tous les païens ce qu'il y a de plus divin dans l'homme; c'est ce qui en fait un Dieu ; c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu et de l'amitié pure, imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création, que l'amour-propre aveugloit, et qui étoient aliénés de la vie de Dieu.

IV. *Avis sur la prière et sur les principaux exercices de piété.*

I. L'EXCELLENTE prière n'est autre chose que l'amour de Dieu. L'excellence de cette prière ne consiste

(1) Mais ils trouvoient une sorte de plaisir à s'oublier ainsi ; ils espéroient de la gloire de cet acte de générosité.

pas dans la (1) *multitude des paroles que nous prononçons ;* car Dieu connoît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentiments. La véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. *Prier* est donc désirer, mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse. Quand il passeroit des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement s'il ne désire pas ce qu'il demande.

II. O qu'il y a peu de gens qui prient ! car où sont ceux qui désirent les véritables biens ? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour-propre : ne point désirer ces choses, c'est ne prier point : pour prier il faut les désirer sérieusement, effectivement, constamment, et par rapport à tout le détail de la vie; autrement la prière n'est qu'une illusion semblable à un beau songe où un malheureux se réjouit, croyant posséder une félicité qui est bien loin de lui. Hélas ! combien d'ames pleines d'elles-mêmes, et d'un désir imaginaire de perfection au milieu de toutes leurs imperfections volontaires, qui n'ont jamais prié de cette véritable prière du cœur ! Voilà le principe sur lequel saint Augustin disoit : *Qui aime peu, prie peu ; qui aime beaucoup, prie beaucoup.*

III. Au contraire on ne cesse point de prier quand on ne cesse jamais d'avoir le vrai amour et le vrai désir

(1) Matth. 6, v. 7.

dans le cœur. L'amour caché au fond de l'ame prie sans relâche, lors même que l'esprit ne peut être dans une actuelle attention : Dieu ne cesse de regarder dans cette ame le désir qu'il y forme lui-même, et dont elle ne s'aperçoit pas toujours. Ce désir en disposition touche le cœur de Dieu ; c'est une voix secrète qui attire sans cesse ses miséricordes ; c'est cet (1) *esprit* qui, comme dit saint Paul, *gémit en nous par des gémissements ineffables ; il aide notre foiblesse.*

IV. Cet amour sollicite Dieu de nous donner ce qui nous manque, et d'avoir moins d'égard à notre fragilité qu'à la sincérité de nos intentions. Cet amour efface même nos fautes légères, et nous purifie comme un feu consumant ; *il demande* (2) *en nous et pour nous ce qui est selon Dieu.* Car, ne sachant pas ce qu'il faut demander, nous demanderions souvent ce qui nous seroit nuisible ; nous demanderions certaines ferveurs, certains goûts sensibles et certaines perfections apparentes, qui ne serviroient qu'à nourrir en nous la vie naturelle et la confiance en nos propres forces ; au lieu que cet amour, en nous conduisant, en nous livrant à toutes les opérations de la grace, en nous mettant dans un état d'abandon pour tout ce que Dieu voudra faire en nous, nous dispose à tous les desseins secrets de Dieu.

V. Alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. Ce que Dieu voudra nous donner est précisément ce que nous aurons voulu ; car nous voulons tout ce qu'il veut, et nous ne voulons que ce qu'il voudra. Ainsi cet état contient toute prière. C'est une opération du cœur

(1) Rom. 8, v. 26. (2) Ibid. v. 27.

qui embrasse tout désir. L'*esprit* (1) *demande en nous* ce que l'esprit lui-même veut nous donner. Lors même qu'on est occupé au dehors et que les engagements de pure providence nous font sentir une distraction inévitable, nous portons toujours au dedans de nous un feu qui ne s'éteint point, et qui au contraire nourrit une prière secrète qui est comme une lampe sans cesse allumée devant le trône de Dieu. *Si nous dormons, notre cœur veille* (2). *Bienheureux ceux que le Seigneur trouvera veillant* (3)!

VI. Pour conserver cet esprit de prière qui doit nous unir à Dieu, il faut faire deux choses principales, l'une est de le nourrir, l'autre d'éviter ce qui pourroit nous le faire perdre.

Ce qui peut le nourrir, c'est la lecture réglée, l'oraison actuelle en certain temps, le recueillement fréquent dans la journée, les retraites quand on sent qu'on en a besoin ou qu'elles sont conseillées par les gens expérimentés que l'on consulte, enfin l'usage des sacrements proportionné à son état.

Ce qui peut faire perdre l'esprit de prière doit nous remplir de crainte et nous tenir dans une exacte précaution. Ainsi il faut fuir les compagnies profanes qui dissipent trop, les plaisirs qui émeuvent les passions, tout ce qui réveille le goût du monde, et les anciennes inclinations qui nous ont été funestes.

Le détail de ces deux choses est infini, et on ne peut le marquer ici qu'en général, parceque chaque personne a ses besoins particuliers.

VII. Pour nourrir cet esprit de prière il faut choisir

(1) Rom. 8, v. 27. (2) Cant. 5, v. 2. (3) Luc, 12, v. 37.

des lectures qui nous instruisent de nos devoirs et de nos défauts; qui, en nous montrant la grandeur de Dieu, nous enseignent ce que nous lui devons, et nous découvrent combien nous manquons à l'accomplir: car il n'est pas question de faire des lectures stériles où notre cœur s'épanche et s'attendrisse comme à un spectacle touchant; il faut que l'*arbre* (1) *porte des fruits*; et on ne peut croire que la racine est vive, qu'autant qu'elle le montre par sa fécondité.

VIII. Le premier effet du sincère amour c'est de désirer de connoître tout ce qu'on doit faire pour contenter le bien-aimé de notre cœur : faire autrement, c'est s'aimer soi-même sous le prétexte de l'amour de Dieu ; c'est chercher en lui une vaine et trompeuse consolation; c'est vouloir faire servir Dieu à son propre plaisir, et non le sacrifier à sa gloire. A Dieu ne plaise que ses enfants l'aiment ainsi! Quoi qu'il en coûte, il faut connoître et pratiquer sans réserve tout ce qu'il demande de nous.

IX. Pour le temps de l'oraison il doit se régler par le loisir, par l'état, la disposition et l'attrait de chaque personne.

La méditation n'est pas l'oraison, mais elle en est le (2) fondement essentiel. Elle nous sert à nous remplir des vérités que Dieu nous a révélées. Il faut donc connoître à fond, non seulement tous les mystères de Jésus-Christ et les vérités de son évangile, mais encore tout ce que ces vérités doivent imprimer personnellement en nous pour nous régénérer; il faut que ces vérités nous pénètrent long-temps, comme la tein-

(1) Matth. 7, v. 17. (2) Ps. 38, v. 4.

ture s'imbibe peu à peu dans la laine que l'on veut teindre.

X. Il faut que ces vérités nous deviennent familières, en sorte qu'à force de les voir de près et à toute heure, nous soyons accoutumés à ne juger plus de rien que par elles; qu'elles soient notre unique lumière pour juger dans la pratique, comme les rayons du soleil sont notre unique lumière pour apercevoir la figure et la couleur de tous les corps.

Quand ces vérités se sont, pour ainsi dire, incorporées de la sorte en nous, c'est alors que notre oraison commence à être réelle et fructueuse : jusque-là ce n'en étoit que l'ombre; nous pensions voir à fond ces vérités, et nous n'en touchions que l'écorce grossière. Tous nos sentiments les plus tendres et les plus vifs, toutes nos résolutions les plus fermes, toutes nos vues les plus claires et les plus distinctes, n'étoient encore qu'un germe vil et informe de ce que Dieu développe en nous.

XI. Quand sa lumière divine commence à nous éclairer, alors on voit dans la vraie lumière ; alors il n'y a aucune vérité à laquelle on n'acquiesce dans le moment, comme on n'a pas besoin de raisonner pour reconnoître la splendeur du soleil dès le moment qu'il s'élève et frappe nos yeux. Il faut donc que notre union à Dieu dans l'oraison soit le fruit de la fidélité à suivre toutes ses volontés. C'est par-là qu'on peut juger de notre amour pour lui.

XII. Il faut que la méditation devienne chaque jour de plus en plus profonde et intime : je dis *profonde*, parceque, quand nous méditons ces vérités humblement,

nous enfonçons de plus en plus pour (1) y découvrir de nouveaux trésors : j'ajoute *intime* (2), parceque, comme nous creusons de plus en plus pour entrer dans ces vérités (3), ces vérités aussi creusent de plus en plus pour entrer jusque dans la substance de notre ame. Alors un seul mot tout simplement entre plus avant que des discours entiers.

XIII. Les mêmes choses qu'on avoit cent fois entendues froidement et sans aucun fruit nourrissent l'ame d'une manne cachée, et qui a des goûts infinis pendant plusieurs jours. Enfin il faut bien prendre garde à ne point cesser de se nourrir de certaines vérités dont nous avons été touchés, tandis qu'il leur reste encore quelque suc pour nous, tandis qu'elles ont encore quelque chose à nous donner ; c'est un signe certain que nous avons besoin de recevoir d'elles : elles nous nourrissent même sans aucune instruction précise et distincte ; c'est un je ne sais quoi qui opère plus que tous les raisonnements. On voit une vérité (4), on l'aime, on s'y repose ; elle fortifie le cœur, elle nous détache de nous-mêmes : il y faut demeurer en paix tout aussi long-temps qu'on le peut.

XIV. Pour la manière de méditer, elle ne doit être ni subtile, ni pleine de grands raisonnements ; il ne faut que des réflexions simples, naturelles, tirées immédiatement du sujet qu'on médite.

Il faut méditer peu de vérités et les méditer à loisir, sans effort, sans chercher des pensées extraordinaires.

(1) Joan. 7, v. 32.
(2) Ibid. v. 31.
(3) Ibid. 15, v. 7.
(4) Ps. 39, v. 9.

On ne doit considérer aucune vérité que par rapport à la pratique. Se remplir d'une vérité sans prendre toutes les mesures nécessaires pour la suivre fidèlement quoi qu'il en coûte, c'est vouloir (1) *retenir*, comme dit saint Paul, *la vérité dans l'injustice*; c'est *résister* à cette vérité imprimée en nous, et par conséquent (2) au Saint-Esprit même. C'est la plus terrible de toutes les infidélités.

XV. Pour la méthode de prier, on doit la faire dépendre de l'expérience qu'on a là-dessus. Ceux qui se trouvent bien d'une méthode exacte ne doivent point s'en écarter : ceux qui ne peuvent s'y assujettir doivent respecter ce qui sert utilement à tant d'autres, et que tant de personnes pieuses et expérimentées ont tant recommandé. Mais enfin, comme les méthodes sont faites pour aider et non pour embarrasser, quand elles n'aident point et qu'elles embarrassent il faut les quitter.

XVI. La plus naturelle dans les commencements est de prendre un livre, qu'on quitte quand on se sent recueilli par l'endroit qu'on vient de lire, et qu'on reprend quand cet endroit ne fournit plus rien pour se nourrir intérieurement. En général il est certain que les vérités que nous goûtons davantage et qui nous donnent une certaine lumière pratique pour les choses que nous avons à sacrifier à Dieu, sont celles où Dieu nous marque un trait de grace qu'il faut suivre sans hésiter. *L'esprit* (3) *souffle où il veut ; où il est, là est aussi la liberté* (4).

Dans la suite on diminue peu à peu en réflexions et

(1) Rom. 1, v. 18.
(2) Act. 7, 5.
(3) Joan. 3, v. 8.
(4) II Cor. 3, v. 17.

en raisonnements ; les sentiments affectueux, les vues touchantes, les désirs augmentent : c'est qu'on est assez instruit et convaincu par l'esprit. Le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe, s'enflamme ; il ne faut qu'un mot pour occuper long-temps.

XVII. Enfin l'oraison va toujours croissant par des vues plus simples et plus fixes, en sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets et de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami et mille à lui demander ; mais, dans la suite, ce détail de conversation s'épuise sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit ; mais, sans se parler, on prend plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'on est l'un auprès de l'autre, à se reposer dans le goût d'une douce et pure amitié : on se tait ; mais, dans ce silence, on s'entend. On sait qu'on est d'accord en tout, et que les deux cœurs n'en font qu'un ; l'un se verse sans cesse dans l'autre.

XVIII. C'est ainsi que dans l'oraison le commerce avec Dieu parvient à une union simple et familière qui est au-delà de tout discours. Mais il faut que Dieu fasse uniquement par lui-même cette sorte d'oraison en nous ; et rien ne seroit ni plus téméraire ni plus dangereux que d'oser s'y introduire soi-même. Il faut se laisser conduire pas à pas par quelque personne qui connoisse les voies de Dieu, et qui pose long-temps les fondements inébranlables d'une exacte instruction et d'une entière mort à soi-même dans tout ce qui regarde les mœurs.

XIX. Pour les retraites et la fréquentation des sacrements, il faut se régler par les avis de la personne en qui on prend confiance. Il faut avoir égard à ses be-

soins, à l'effet que la communion produit en nous, et à beaucoup d'autres circonstances propres à chaque personne.

XX. Les retraites dépendent du loisir et du besoin où l'on se trouve. Je dis du *besoin*, parcequ'il faut être sur la nourriture de l'ame comme sur celle du corps : quand on ne peut supporter un travail sans une certaine nourriture, il faut la prendre ; autrement on s'expose à tomber en défaillance. J'ajoute le *loisir*, parcequ'excepté ce besoin absolu de nourriture dont nous venons de parler, il faut remplir ses devoirs plutôt que de suivre son goût de ferveur. Un homme qui se doit au public, et qui passeroit le temps destiné à ses fonctions à méditer dans la retraite, manqueroit à Dieu en s'imaginant s'unir à lui. La véritable union à Dieu est de faire sa volonté sans relâche, malgré tous dégoûts naturels, dans tous les devoirs les plus ennuyeux et les plus pénibles de son état.

XXI. Pour les précautions contre la dissipation, les voici en gros : c'est de fuir tous les commerces de suite et de confiance avec des gens dans des maximes contraires à la piété, sur-tout quand ces maximes contagieuses nous ont autrefois séduits. Elles rouvriront encore facilement nos plaies : elles ont même une intelligence secrète au fond de notre cœur ; nous y avons un conseiller doux et flatteur, toujours prêt à nous aveugler et à nous trahir.

XXII. Voulez-vous, dit le Saint-Esprit, juger d'un homme ? Observez quels sont ses (1) amis. Comment celui qui aime Dieu et qui ne veut plus rien aimer que

(1) Eccl. 13, v. 20.

pour lui auroit-il pour amis intimes ceux qui n'aiment ni ne connoissent point Dieu, et qui regardent son amour comme une foiblesse? Un cœur plein de Dieu, et qui sent sa propre fragilité, peut-il jamais être en repos et à son aise avec des gens qui ne pensent sur rien comme lui, et qui sont à tout moment en état de lui ravir tout son trésor? Le goût de telles gens et le goût que donne la foi sont incompatibles.

XXIII. Je sais bien qu'on ne peut et qu'on ne doit pas même rompre avec certains amis auxquels on s'est lié par l'estime de leurs bonnes qualités naturelles, par leurs services, par l'engagement d'une sincère amitié, ou enfin par la bienséance d'un commerce honnête. On pique jusqu'au vif d'une manière dangereuse les amis auxquels on ôte sans mesure une certaine familiarité et une confiance dont ils sont en possession : mais, sans se rompre et sans déclarer son refroidissement, on peut trouver des manières douces et insensibles de modérer ce commerce; on les voit en particulier; on les distingue des demi-amis; on leur ouvre son cœur sur certaines choses où la probité et l'amitié suffisent pour les mettre à portée de donner de sages conseils, et de penser comme nous, quoique nous pensions les mêmes choses qu'eux par des motifs plus purs et plus relevés, enfin on les sert et on continue tous les soins d'une amitié cordiale sans livrer son cœur.

XXIV. Sans cette précaution tout est en péril; et si on ne prend courageusement, dès les premiers jours, le dessus pour se rendre dans sa piété libre et indépendant de ces amis profanes, c'est une piété menacée d'une ruine prochaine. Si un homme qui est obsédé par de tels amis est d'un naturel fragile, et si ses pas-

sions sont faciles à enflammer, il est certain que ces amis, même les plus sincères, le rentraîneront. Ils sont, si vous voulez, bons, honnêtes, pleins de fidélité et de tout ce qui rend l'amitié parfaite selon le monde : n'importe ; ils sont empestés pour lui : plus ils sont aimables, plus ils sont à craindre. Pour ceux qui n'ont point ces qualités estimables, il faut les sacrifier: trop heureux qu'un tel sacrifice, qui doit coûter si peu, nous vaille une sûreté si précieuse pour notre salut éternel !

XXV. Outre qu'il faut donc choisir avec un grand soin les personnes que nous voyons, il faut encore nous réserver les heures nécessaires pour ne voir que Dieu dans la prière. Les gens qui sont dans des emplois considérables ont tant de devoirs indispensables à remplir, qu'il ne leur reste guère de temps pour être avec Dieu, à moins qu'ils ne soient bien appliqués à ménager leur temps. Si peu qu'on ait de pente à s'amuser, on ne retrouve plus les heures destinées ni pour Dieu ni pour le prochain.

Il faut donc tenir ferme pour se faire une règle. La rigidité à l'observer semble excessive ; mais sans elle tout tombe en confusion ; on se dissipe, on se relâche, on perd ses forces, on s'éloigne insensiblement de Dieu, on se livre à tous ses goûts, et on ne commence à s'apercevoir de l'égarement où l'on tombe que quand on y est déjà tombé jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir.

Prions, prions. La prière est notre unique salut. *Béni* (1) *soit le Seigneur qui n'a point retiré de moi*

(1) Ps. 66, v. 19.

ni ma prière ni sa miséricorde ! Pour être fidèle à prier il faut être fidèle à régler toutes les occupations de sa journée avec une fermeté que rien n'ébranle jamais.

V. *De la conformité à la vie de Jésus-Christ.*

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite! Le néant se croit quelque chose, et le Tout-Puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur ; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil et de la vanité qui m'a possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté ; éloignez de moi les occasions où je tomberois ; *détournez mes yeux* (1) *afin que je ne regarde point la vanité* : que je ne voie que vous et que je me voie devant vous : ce sera alors que je connoîtrai ce que je suis et ce que vous êtes.

Jésus-Christ naît dans une étable ; il est contraint de fuir en Égypte ; il passe trente ans de sa vie dans la boutique d'un artisan ; il souffre la faim, la soif, la lassitude ; il est pauvre, méprisé et abject ; il enseigne la doctrine du ciel, et personne ne l'écoute : tous les grands et les sages le poursuivent, le prennent, lui font souffrir des tourments effroyables, le traitent comme un esclave, le font mourir entre deux voleurs après avoir préféré à lui un voleur. Voilà la vie que Jésus-

(1) Ps. 118, v. 37.

Christ a choisie : et nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations ; les moindres mépris nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de Jésus-Christ ; souvenons-nous qu'il est le maître et que nous sommes les esclaves ; qu'il est tout-puissant et que nous ne sommes que foiblesse ; il s'abaisse et nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres et considérer leurs défauts quand nous en sommes nous-mêmes remplis? Commençons à marcher par le chemin que Jésus-Christ nous a tracé, puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle, c'est-à-dire dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissements? les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables, mais c'est après être demeurés avec lui en terre dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. Être chrétiens c'est être imitateurs de Jésus-Christ. En quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant nous devons l'adorer ; comme juste nous devons le craindre ; comme bon et miséricordieux nous devons l'aimer de toutes nos forces ; comme humble, soumis, abject et mortifié, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état ; tout ce qui est en nous y résiste :

mais consolons-nous dans la présence de Dieu. Jésus-Christ a voulu sentir toutes nos foiblesses ; il est un pontife compatissant qui a voulu être tenté comme nous : prenons donc toute notre force en lui, devenu volontairement foible pour nous fortifier : enrichissons-nous par sa pauvreté, et disons avec confiance (1) : *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

Je veux suivre, ô Jésus, le chemin que vous avez pris ; je vous veux imiter, je ne le puis que par votre grace. O Sauveur abject et humble, donnez-moi la science des véritables chrétiens et le goût du mépris de moi-même, et que j'apprenne la leçon incompréhensible à l'esprit humain, qui est de mourir à soi-même par le détachement qui produit la véritable humilité !

Mettons la main à l'œuvre, et changeons ce cœur si dur et si rebelle au cœur de Jésus-Christ. Approchons-nous du cœur sacré de Jésus ; qu'il anime le nôtre, qu'il détruise toutes nos répugnances. O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi tant d'opprobres et d'humiliations, imprimez-en puissamment l'estime et l'amour dans mon cœur, et faites-moi désirer de participer à votre vie humiliée !

VI. *De l'humilité.*

Que l'humiliation est un grand bien pour le progrès d'une ame qui la soutient de bonne foi ! on y trouve mille bénédictions pour soi et pour sa conduite à l'é-

(1) Philip. 4, v. 13.

gard des autres ; car notre Seigneur donne sa grace aux humbles.

L'humilité produit le support d'autrui. La vue seule de nos misères peut nous rendre compatissants et indulgents pour celles d'autrui.

Deux choses mises ensemble produiront l'humilité : la première est l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu nous a tirés, et au-dessus duquel il nous tient encore comme suspendus en l'air ; la seconde est la présence de ce Dieu qui est tout.

Ce n'est qu'en voyant Dieu et en l'aimant sans cesse qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit éblouis, et qu'on s'accoutume à s'appetisser, avec consolation, sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimons Dieu, et nous serons humbles. Aimons Dieu, et nous ne nous aimerons plus nous-mêmes d'un amour déréglé. Aimons Dieu, et nous aimerons tout ce qu'il veut que nous aimions pour l'amour de lui.

Les fautes les plus amères à supporter tournent à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédie à rien ; ce n'est qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Nous avons de pressants besoins d'être humiliés par nos fautes ; ce n'est que par-là que Dieu écrasera notre orgueil, et confondra notre sagesse présomptueuse. Quand Dieu aura ôté toute ressource en nous-mêmes, il bâtira son édifice : jusque-là il foudroiera tout, se servant même

de nos fautes. Laissons-le faire ; travaillons humblement sans nous rien promettre de nos seules forces.

Il faut se supporter soi-même sans se flatter ni se décourager : c'est un milieu qu'on trouve rarement ; on se promet beaucoup de soi et de sa bonne intention, ou bien on désespère de tout. N'espérons rien de nous, attendons tout de Dieu. Le désespoir de notre foiblesse qui est incorrigible, et la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondements de l'édifice spirituel.

C'est une fausse humilité, en se reconnoissant indignes des bontés de Dieu, de n'oser les attendre avec confiance : la vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu pour ses ouvrages avoit besoin de trouver en nous des fondements déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, et que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine. Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous ; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grace ; on peut dire même qu'il se plaît à choisir l'ame infidèle et vide de tout bien pour en faire le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes : c'est là qu'elles prennent plaisir à couler pour se manifester plus sensiblement. Ces ames pécheresses, qui n'ont jamais senti en elles qu'infirmités, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu. C'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus foibles du monde pour confondre*, comme (1) dit S. Paul, *les plus fortes*.

(1) Cor. 1, v. 27.

Ne craignons donc point que nos infidélités puissent nous rendre indignes de la miséricorde de Dieu : rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande misère. Il est venu du ciel en terre pour les pécheurs, et non pour les justes : il est venu chercher ce qui étoit perdu sans lui : le médecin cherche les malades, et non les sains. O que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui !

Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux et riant pour vous familiariser avec lui ; et moi je dis que, quand vous ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présentera à vous. Qu'il vous montre tant qu'il lui plaira un visage sévère et irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace ; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la consolation seule que Dieu donne, ou Dieu lui-même sans consolations sensibles, que votre cœur cherche ? Si c'est la consolation seule, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous ; en ce cas vous ne méritez rien de lui : si au contraire vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus quand il vous éprouve que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui : quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer uni à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas ! qu'on se trompe ! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible ; on s'imagine être déjà ravi

au troisième ciel, et on ne fait rien de solide : mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est perdu : en vérité c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas.

Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitements que vous en devez recevoir ; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut : vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuve ; souffrez-les patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse ; de votre côté faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer, sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour sensible. Votre amour vous répondra du sien ; votre confiance le désarmera, et changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devroit point s'adoucir, vous devez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec son fils bien-aimé, pour vous couronner ensuite avec lui dans le ciel. Voilà le pain solide de pure foi, et l'amour généreux dont vous devez nourrir votre ame, et qui la rendra robuste et vigoureuse.

Les personnes véritablement humbles ne sauroient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Ceux qui possèdent vraiment cette vertu sont doux et paisibles, ont le cœur contrit et humilié, porté à la miséricorde et à la compassion ; ils sont tranquilles, gais, obéissants, vigilants, pleins de ferveur et incapables de contradictions ; ils se mettent toujours au dernier rang, se réjouissent quand on les méprise, regardent tous les autres au-dessus d'eux ; ils sont indulgents aux foiblesses d'autrui à la vue des leurs, et très-éloignés de

se préférer à personne. C'est par l'épreuve des humiliations et des mépris que nous pouvons connoître si nous avançons dans l'humilité.

VII. *Sur la prière.*

On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudroit considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose.

La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu : toutes ces choses sont des dons extérieurs sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même.

Voilà l'*amour de pure foi*, qui désole la nature, parcequ'il ne lui laisse aucun soutien : elle croit que tout est perdu, et c'est par-là même que tout est gagné.

Le pur amour n'est que dans la seule volonté : ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a point de part; c'est un amour qui aime, pour ainsi dire, sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire; car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination : plus nos opérations sont purement intellectuelles et spirituelles, plus elles ont, non seulement la réalité, mais la perfection que Dieu demande : l'opéra-

tion en est donc plus parfaite ; en même temps la foi s'y exerce et l'humilité s'y conserve.

Alors l'amour est chaste ; car c'est Dieu en lui-même et pour lui-même : ce n'est plus ce qu'il fait sentir à quoi on s'attache; on le suit, mais ce n'est pas à cause des pains multipliés.

Quoi ! dira-t-on, toute la piété ne consistera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui sera peut-être plutôt une pensée et une imagination qu'une volonté effective ?

Si cette volonté n'est soutenue par la fidélité dans les principales occasions, je croirai qu'elle n'est pas véritable ; car le bon arbre porte de bons fruits, et cette volonté doit rendre attentif pour accomplir la volonté de Dieu : mais elle est compatible en cette vie avec de petites fragilités, que Dieu laisse à l'ame pour l'humilier. Si donc on n'éprouve que de ces fragilités journalières, il en faut tirer le fruit de l'humiliation, sans perdre courage.

Mais enfin la vraie vertu et le pur amour ne sont que dans la volonté seule. N'est-ce pas beaucoup que de vouloir toujours le souverain bien dès qu'on l'aperçoit; de retourner son intention vers lui dès qu'on remarque qu'elle en est détournée; de ne vouloir jamais rien par délibération que selon son ordre ; et enfin de demeurer soumis en esprit de sacrifice et d'abandon à lui, lorsqu'on n'a plus de consolation sensible? Comptez-vous pour rien de retrancher toutes les réflexions inquiètes de l'amour-propre ; de marcher toujours sans trop chercher à voir où l'on va et sans s'arrêter ; de ne penser jamais avec complaisance à soi-même, ou du

moins de n'y penser jamais que comme on penseroit à une autre personne, pour remplir un devoir de providence dans le moment présent, sans regarder plus loin? N'est-ce pas là ce qui fait mourir le vieil homme, plutôt que les belles réflexions où l'on s'occupe encore de soi par amour-propre, et plutôt que plusieurs œuvres extérieures sur lesquelles on se rendroit témoignage à soi-même de son avancement.

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien : c'est vouloir savoir ce qu'on fait; ce qu'on ne saura jamais et que Dieu veut qu'on ignore : c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre et la plus courte est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner, et de ne plus penser à soi par fidélité pour Dieu. Toute la religion ne consiste qu'à sortir de soi et de son amour-propre pour tendre à Dieu.

Pour les distractions involontaires, elles ne distraient point l'amour puisqu'il est dans la volonté, et que la volonté n'a jamais de distractions quand elle n'en veut point avoir. Dès qu'on les remarque, on les laisse tomber et on se tourne vers Dieu; ainsi, pendant que les sens extérieurs de l'épouse sont endormis, son cœur veille, son amour ne se relâche point. Un père tendre ne pense pas toujours distinctement à son fils ; mille objets entraînent son imagination et son esprit : mais ses distractions n'interrompent jamais l'amour paternel; à quelque heure que son fils revienne dans son esprit, il l'aime, et il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer, quoiqu'il ait cessé de penser à lui. Tel doit être notre amour pour notre père

céleste; un amour simple, sans défiance et sans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point : toutes ces puissances ne sont pas le vrai homme du cœur, *l'homme caché*, dont parle saint Pierre (1), *qui est dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste et tranquille.* Il n'y a qu'à faire un bon usage des pensées libres, en les tournant toujours vers la présence du bien-aimé, sans s'inquiéter sur les autres : c'est à Dieu à augmenter quand il lui plaira cette facilité sensible de conserver sa présence.

Souvent il nous l'ôte pour nous avancer; car cette facilité nous amuse par trop de réflexions : ces réflexions sont des distractions véritables qui interrompent le regard simple et direct de Dieu, et qui par-là nous retirent des ténèbres de la pure foi.

On cherche souvent dans ces réflexions le repos de l'amour-propre, et la consolation dans le témoignage qu'on veut se rendre à soi-même : ainsi on se distrait par cette ferveur sensible; et au contraire on ne prie jamais si purement que quand on est tenté de croire qu'on ne prie plus : alors on craint de prier mal; mais on ne devroit craindre que de se laisser aller à la désolation de la nature lâche, à l'infidélité philosophique, qui veut toujours se démontrer à elle-même ses propres opérations dans la foi; enfin aux désirs impatients de voir et de sentir pour se consoler.

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible : d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante,

(1) Petr. 3, v. 4.

et la plus exempte de toute illusion. Étrange tentation! On cherche impatiemment la consolation sensible par la crainte de n'être pas assez pénitent! Hé! que ne prend-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher? Enfin il faut se souvenir de Jésus-Christ, que son père abandonna sur la croix: Dieu retira tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ: ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappoit l'homme de douleur. Voilà ce qui consomma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumière et la consolation quand il la répand, mais sans nous y attacher: quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi, alors laissons-nous aller dans cette nuit où tout est agonie.

Un moment en vaut mille dans cette tribulation: on est troublé et on est en paix: non seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes afin que tout soit en foi. On se sent découragé; et cependant on a une volonté immobile qui veut tout ce que Dieu veut de rude: on veut tout, on accepte tout, jusqu'au trouble même par lequel on est éprouvé: ainsi on est secrètement en paix par cette volonté qui se conserve au fond de l'ame dans le plus fort de son trouble. Béni soit Dieu qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignités!

VIII. *Prière pour se donner entièrement à Dieu dans la solitude.*

Mon Dieu, je veux me donner à vous; donnez-m'en le courage, fortifiez ma foible volonté qui soupire après

vous : je vous tends les bras, prenez moi : si je n'ai pas la force de me donner à vous, attirez-moi par la douceur de vos parfums ; entraînez-moi après vous par les liens de votre amour. Seigneur, à qui serois-je si je ne suis à vous ? Quel rude esclavage que d'être à soi et à ses passions ! O vraie liberté des enfants de Dieu ! on ne vous connoît pas. Heureux qui a découvert où elle est, et qui ne la cherche plus où elle n'est pas ! Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout pour ne dépendre plus que de lui seul !

Mais d'où vient, ô mon divin époux, que l'on craint de rompre ses chaînes ? Les vanités passagères valent-elles mieux que votre éternelle vérité et que vous-même ? Peut-on craindre de se donner à vous ? O folie monstrueuse ! Ce seroit craindre son bonheur ; ce seroit craindre de sortir de l'Égypte pour entrer dans la terre promise ; ce seroit murmurer dans le désert et se dégoûter de la manne par le souvenir des oignons d'Egypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous ; c'est vous, ô mon Dieu, qui vous donnez tout à moi. Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude et d'y être avec vous, de n'écouter et de ne dire plus ce qui est vain et inutile, pour vous écouter ! O sagesse infinie ! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains ? Vous me parlerez, ô amour de mon Dieu ! vous m'instruirez ; vous me ferez fuir la vanité et le mensonge ; vous me nourrirez de vous ; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité. Seigneur, quand je considère votre joug, il me semble trop doux : et est-il donc la croix que je dois porter en vous suivant tous les jours de ma vie ? N'avez-vous

point d'autre calice plus amer de votre passion à me faire boire jusqu'à la lie? Bornez-vous à cette retraite paisible, sous une sainte règle et parmi tant de bons exemples, l'austère pénitence que j'ai méritée par mes péchés? O amour! vous ne faites qu'aimer; vous ne frappez point, vous épargnez ma foiblesse. Craindrois-je après cela de m'approcher de vous? Les croix de la solitude pourront-elles m'effrayer? Celles dont le monde accable doivent faire peur. Quel aveuglement de ne les craindre pas!

O misère infinie, que votre seule miséricorde peut surpasser! Moins j'ai eu de lumières et de courage, plus j'ai été digne de votre compassion. O Dieu! je me suis rendu indigne de vous, mais je peux devenir un miracle de votre grace. Donnez-moi tout ce qui me manque, et il n'y aura rien en moi qui n'exalte vos dons.

IX. *De la méditation.*

Il est certain que quand on a posé de solides fondements d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence et d'une sérieuse méditation de toutes les vertus du christianisme, en détail et par rapport à la pratique, on s'accoutume peu à peu tellement à toutes ces vérités, qu'à la fin on les envisage d'une vue simple et fixe, sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier. Alors ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu, si pur et si intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'est

plus presque l'esprit qui cherche et qui raisonne, c'est la volonté qui aime et qui se plonge dans le bien infini.

Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez long-temps par la voie des pécheurs qui commencent à chercher Dieu : la méditation ordinaire est votre partage. Trop heureux que Dieu daigne vous y admettre !

Marchez donc en esprit, comme Abraham, sans savoir où vous allez : contentez-vous du pain quotidien, et souvenez-vous que, dans le désert, la manne qu'on amassoit pour plus d'un jour se corrompoit d'abord ; tant il est vrai que les enfants de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des graces présentes, sans vouloir prévenir les desseins de sa providence sur eux !

Méditez donc, puisque voici pour vous le temps de méditer tous les mystères de Jésus-Christ et toutes les vérités de l'évangile que vous avez si long-temps ignorées et contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines, et que l'esprit de Jésus-Christ n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés, alors il faudra examiner l'attrait que la grace vous donnera, et le suivre pas à pas sans le prévenir. Cependant demeurez en paix dans le sein de Dieu, comme un petit enfant dans le sein de sa mère et entre ses bras : contentez-vous de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée : laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous toucheront, et que vous sentez qui nourrissent votre cœur. Évitez tous les efforts qui échauffent la tête, et qui mettent souvent beaucoup moins la piété dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu, que dans une vivacité dangereuse d'imagination. Fuyez aussi

toutes les réflexions subtiles : bornez-vous à des considérations aisées ; repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre ne nourrissent que leur curiosité et leur inquiétude ; ils se dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vues.

Il faut donner à chaque vérité le temps de jeter de profondes racines dans le cœur : l'essentiel est d'aimer. Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup et à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité, si vous voulez en tirer le suc pour vous en bien nourrir : mais point de retours inquiets sur vous-même. Comptez que votre oraison ne sera bonne qu'autant que vous la ferez sans vous échauffer et sans être inquiet.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions : mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparoître pour demeurer attentif à votre sujet chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire ; et la patience avec laquelle vous les supporterez sans vous rebuter vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions est de ne les attaquer point directement avec chagrin : ne vous rebutez ni de leur longueur ni de leur nombre.

Il n'est question maintenant que de vous occuper doucement des sujets que vous avez pris : il est vrai seulement que vous devez rendre cette occupation la plus sainte que vous pourrez ; et voici comment.

Ne vous chargez point d'un grand nombre de pensées différentes sur chaque sujet ; mais arrêtez-vous

aussi long-temps à chacune qu'elle pourra donner quelque nourriture à votre cœur. Peu à peu vous vous accoutumerez à envisager les vérités fixement et sans sauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe et constant de chaque vérité servira à les approfondir davantage dans votre cœur. Vous acquerrez l'habitude de vous arrêter dans vos sujets par goût et par acquiescement paisible; au lieu que la plupart des gens ne font que les considérer par un raisonnement passager. Ce sera le vrai fondement de tout ce que Dieu voudra peut-être faire dans la suite en vous : il y amortira même par-là l'activité naturelle de l'esprit, qui voudroit toujours découvrir des choses nouvelles, au lieu de s'enfoncer davantage dans celles qu'il connoît déjà. Il ne faut pourtant pas s'efforcer d'abord pour continuer à méditer une vérité lorsqu'on n'y trouve plus aucun suc : je propose seulement de ne la quitter que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour votre nourriture.

Pour les affections, réservez toutes celles que la vue de votre sujet vous inspirera, et laissez-vous y aller doucement : mais ne vous excitez pas trop à de grands efforts; car ces efforts vous épuiseront, vous échaufferont la tête, vous dessècheront même, et, en ce qu'ils vous occuperont trop de vos propres mouvements, vous donneroient une confiance dangereuse en votre propre industrie pour vous toucher vous-même; enfin vous attacheroient trop au goût sensible, et par-là vous prépareroient de grands mécomptes pour le temps où vous serez plus au sec. Contentez-vous donc de suivre simplement et sans trop de réflexions les mouvements affectueux que Dieu vous donnera à la vue de votre sujet ou de quelque autre vérité. Pour les choses d'un

autre état plus élevé, n'y songez point : il y a le temps de chaque chose, et l'importance est de ne le prévenir jamais.

C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle de se renfermer dans le moment présent, sans regarder plus loin. Vous savez que les Israélites suivoient dans le désert la colonne de nuée ou de feu, sans savoir où elle les menoit : ils ne pouvoient prendre de la manne que pour un jour; le reste se corrompoit. Il n'est point question d'aller vite maintenant : ne songez qu'à poser le fondement de l'édifice, et à le bien creuser par un entier renoncement à vous-même et par un abandon sans aucune réserve aux ordres de Dieu : après cela Dieu élèvera sur ce fondement tel édifice qu'il lui plaira. Livrez-vous à lui et fermez les yeux. Que cette conduite de foi, où l'on marche comme Abraham sans savoir où l'on va, est grande, et qu'elle attire de bénédictions !

Alors Dieu sera votre guide; il voyagera lui-même avec vous, comme il est dit qu'il s'étoit fait voyageur avec les Israélites pour les mener pas à pas au travers du désert jusqu'à la terre promise. Que vous seriez heureux si vous laissiez Dieu prendre possession de vous pour y faire selon ses vues, et non selon votre goût, tout ce qu'il voudra !

X. *De la mortification.*

Dieu nous fait exercer la mortification à toute heure et a tout moment : mais rien n'est plus faux que la maxime qu'il faut toujours choisir ce qui mortifie le plus.

Par cette règle on ruineroit bientôt sa santé, sa réputation, ses affaires, ses commerces avec ses parents et amis, et les bonnes œuvres dont la Providence nous charge. Je ne doute point qu'on ne doive éviter certaines choses quand on a éprouvé qu'elles nuisent à la santé, comme certains aliments, etc. Cela sans doute épargnera bien quelques souffrances; mais cela ne va pas à flatter le corps, ni ne demande pas l'usage des choses exquises; au contraire cela conduit à une vie sobre, et par conséquent mortifiée dans bien des choses.

L'infirmité et le régime sont deux bonnes pénitences. C'est par immortification que l'on manque au régime; ce n'est ni courage contre la douleur, ni détachement de la vie, mais foiblesse pour le plaisir et impatience contre tout ce qui gêne. C'est une grande contrainte de s'assujettir à un régime pour éviter de détruire la santé. On craindroit moins de souffrir et d'être malade, que d'être toujours aux prises avec soi-même pour combattre ses goûts : on aime encore mieux la liberté et le plaisir que la santé. Mais Dieu redresse tout dans un cœur dès qu'il le possède; il fait qu'on s'accoutume doucement à la règle; il ôte une certaine roideur dans la volonté et une dangereuse confiance qu'on avoit en son propre sens. Dieu émousse les désirs, il attiédit les passions, il détache l'homme, non seulement des objets extérieurs, mais encore de soi-même; il le rend doux, aimable, simple, petit, prêt à vouloir et à ne vouloir pas, selon son bon plaisir. Soyons ainsi, Dieu le veut, et le veut faire en nous : n'y résistons pas. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu est plus utile que la douceur de la prière qui seroit de notre choix et de notre goût.

Pour les austérités, il faut avoir égard à l'attrait, à

l'état, aux besoins et au tempérament de chaque personne. Souvent une mortification simple, qui consiste dans une continuelle fidélité dans les croix de providence, est au-dessus de la recherche des grandes austérités, qui rendent la vie plus singulière et tentent de vaines complaisances. Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu et ne recherche rien hors de cet ordre ne finit jamais sa journée sans avoir part à la croix de Jésus-Christ. Il y a une providence nécessaire pour les croix comme pour les choses nécessaires à la vie ; c'est le pain quotidien : Dieu ne nous en laisse jamais manquer : quelquefois même c'est une mortification très pure pour les ames ferventes, de ne se point mortifier à leur mode, et de se laisser mortifier de moments à autres selon les desseins de Dieu.

Quand on n'est pas fidèle dans les mortifications de providence, il y a sujet de craindre beaucoup d'illusion dans les autres, qu'on recherche par ferveur ; cette ferveur est souvent trompeuse ; et je crois qu'il est bon de commencer à éprouver une ame dans cette fidélité aux croix journalières et de providence.

Quand une personne est également prête à rechercher les austérités ou à ne les rechercher pas, on peut ou la laisser faire, ou la retenir, ou l'exciter selon les besoins qu'elle a de se précautionner, mais toujours en ménageant son corps et son esprit : je dis son esprit, car l'esprit goûte quelquefois une paix douce et une certaine joie dans la vertu, qu'il n'est pas à propos de troubler par une conduite trop dure : il faut laisser cette joie en liberté ; la gêne et la contrainte n'entrent point au royaume des cieux, où tout est paix, joie et amour.

XI. *Sur le renoncement à soi-même.*

Si vous voulez bien comprendre ce que c'est que se renoncer soi-même, vous n'avez qu'à vous souvenir de la difficulté que vous sentîtes au dedans de vous, et que vous témoignâtes fort naturellement quand je disois de ne jamais compter pour rien ce *moi* qui nous est si cher. *Se renoncer* c'est se compter pour rien; et quiconque en sent la difficulté a déjà compris en quoi consiste ce renoncement qui révolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaie de votre cœur : c'est à vous à laisser faire la main toute-puissante de Dieu, qui saura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de notre mal est de nous aimer d'un amour aveugle, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au dehors nous ne l'aimons que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiés généreuses où l'on paroît s'oublier pour ne penser plus qu'aux intérêts des personnes auxquelles on s'attache. Quand on ne cherche pas un intérêt bas et grossier dans le commerce de l'amitié, on y recherche un autre intérêt, qui, pour être plus délicat, plus caché et plus honnête selon le monde, n'en est que plus dangereux et plus capable de nous empoisonner en nourrissant mieux l'amour-propre.

On cherche donc dans ces amitiés, qui paroissent et aux autres et à nous-mêmes si généreuses et si désintéressées, ce plaisir d'aimer sans intérêt, et de s'élever par ce sentiment noble au-dessus de tous les cœurs foibles et attachés à des intérêts sordides. Outre ce témoi-

gnage qu'on veut se rendre à soi-même pour flatter son orgueil, on cherche encore dans le monde la gloire du désintéressement et de la générosité; on cherche à être aimé par ses amis, quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux : on espère qu'ils seront charmés de tout ce que l'on fait pour eux sans retour sur soi ; et par-là on trouve ce retour sur soi qu'on semble abandonner : car qu'y a-t-il de plus doux et de plus flatteur pour un amour-propre sensé et d'un goût délicat, que de se voir applaudi jusqu'à ne passer plus pour un amour-propre?

On voit une personne qui paroît toute aux autres et point à elle-même, qui fait les délices des honnêtes gens, qui se modère, qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand que l'amour-propre même veut l'imiter, et ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paroître en chercher aucune. Cette modération et ce détachement de soi, qui seroit la mort de la nature si c'étoit un sentiment réel et effectif, devient au contraire l'aliment le plus subtil et le plus imperceptible d'un orgueil qui méprise tous les moyens ordinaires de s'élever, et qui veut fouler aux pieds tous les sujets de vanité grossiers qui élèvent le reste des hommes.

Mais il est facile de démasquer cet orgueil modeste, quoiqu'il ne paroisse orgueil d'aucun côté, tant il semble avoir renoncé à tout ce qui flatte les autres! Si on le condamne, il supporte impatiemment d'être condamné; si les gens qu'il aime et qu'il sert ne le paient point d'amitié, d'estime et de confiance, il est piqué au vif. Vous le voyez, il n'est pas désintéressé quoiqu'il s'efforce de le paroître : à la vérité, il ne se paie point d'une monnoie aussi grossière que les autres; il ne lui faut ni louanges fades, ni argent, ni fortune qui consiste en charges et

en dignités extérieures ; il veut pourtant être payé ; il est avide de l'estime des honnêtes gens ; il veut aimer afin qu'on l'aime, et qu'on soit touché de son désintéressement ; il ne paroît s'oublier que pour mieux occuper de soi tout le monde.

Ce n'est point qu'il fasse toutes ces réflexions d'une manière développée : il ne dit pas, je veux tromper tout le monde par mon désintéressement, afin que tout le monde m'aime, m'admire ; non, il n'oseroit se dire à soi-même des choses si grossières et si indignes : mais il se trompe en trompant les autres ; il se mire avec complaisance dans son désintéressement comme une belle femme dans son miroir ; il s'attendrit sur soi-même en se voyant plus sincère et plus désintéressé que le reste des hommes ; l'illusion qu'il répand sur les autres rejaillit sur lui ; il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croit être, c'est-à-dire, pour désintéressé ; et voilà ce qui le flatte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au dedans de soi pour observer ce qui nous attriste et ce qui nous flatte, on reconnoîtra aisément que l'orgueil, suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat, a des goûts différents.

Mais l'orgueil, quelque bon goût que vous lui donniez, est toujours orgueil, et celui qui paroît le plus modéré et le plus raisonnable est le plus diabolique ; car, en s'estimant, il méprise les autres ; il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanités ; il connoît le vide des grandeurs et des plus hauts rangs ; il ne peut supporter les gens qui s'enivrent de leur fortune, il veut par sa modération être au-dessus de la fortune même, et par-là se faire un nouveau degré d'élévation pour laisser à ses pieds toute la fausse gloire du genre hu-

main : c'est vouloir, comme Lucifer, devenir semblable au Très-Haut. On veut être une espèce de divinité au-dessus des passions et des intérêts des hommes ; et on ne s'aperçoit pas qu'on se met au-dessus des hommes par cet orgueil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse nous faire sortir de nous. Si la puissante main de Dieu ne nous soutient pas, nous ne saurions où poser le pied pour faire un pas hors de nous-mêmes.

Il n'y a point de milieu ; il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons pas d'autre Dieu que ce *moi* dont j'ai tant parlé ; si au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous sommes dans l'ordre ; et alors, ne nous regardant plus que comme les autres créatures, sans intérêt propre et par la seule vue d'accomplir la volonté de Dieu, nous entrons dans ce renoncement à nous-mêmes que vous souhaitez de bien comprendre.

Mais, encore une fois, rien ne boucheroit tant votre cœur à la grace du renoncement que cet orgueil philosophique et cet amour-propre déguisé en générosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle et de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fonds de franchise, de désintéressement, de plaisir à faire le bien, de délicatesse de sentiment, de goût pour la probité et pour l'amitié désintéressée, plus on doit se déprendre de soi et craindre de se complaire en ces dons naturels.

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-mêmes, ni la perfection

qui seroit nécessaire pour nous attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De là vient que nous n'aimons rien hors de nous que pour le rapporter à nous : nous choisissons, ou selon nos passions grossières et brutales, si nous sommes brutaux et grossiers, ou selon le goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne nous contenter pas de ce qui est grossier et brutal.

Mais Dieu fait deux choses, que lui seul peut faire ; l'une de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature et avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, et qu'ainsi on n'est pas fait pour soi ; qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire ; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même ; qu'ainsi toute notre perfection et tout notre bonheur est de nous perdre en lui.

Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini qui nous remplit et qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire, dans la créature, un vide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse toujours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait est de remuer notre cœur comme il lui plaît, après avoir éclairé notre esprit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable ; mais il se fait aimer en produisant par sa grace son amour dans nos cœurs : ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez savoir d'une

manière plus sensible et plus en détail ce que c'est que *se renoncer*. Je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément que nous devons renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes et aux grossières vanités, parceque le renoncement à toutes ces choses consiste dans un mépris qui les rejette absolument et qui en condamne toute jouissance : mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête et modeste, enfin aux honneurs qui viennent de la bonne réputation et d'une vertu qui s'élève au-dessus de l'envie.

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejeter avec horreur, et qu'au contraire il faut les conserver pour en user selon l'état où la divine Providence nous met.

On a besoin des consolations d'une vie douce et paisible pour se soulager dans les embarras de sa condition ; il faut pour les honneurs avoir égard aux bienséances ; il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possède. Comment donc renoncer à toutes ces choses pendant qu'on est occupé du soin de les conserver ? C'est qu'il faut, sans passion, faire modérément ce que l'on peut pour conserver ces choses, afin d'en faire un usage sobre, et non pas en vouloir jouir et y mettre son cœur.

Je dis un *usage sobre*, parceque, quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en jouir et pour y chercher son bonheur, on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre, comme vous voyez qu'un sage et fidèle économe s'étudie à ne pren-

dre sur le bien de son maître que ce qui lui est précisément nécessaire pour ses véritables besoins.

Ainsi la manière de renoncer aux mauvaises choses est d'en rejeter l'usage avec horreur; et la manière de renoncer aux bonnes est de n'en user jamais qu'avec modération pour la nécessité, en s'étudiant à retrancher tous les besoins imaginaires dont la nature avide se veut flatter.

Remarquez qu'il faut, non seulement renoncer aux choses mauvaises, mais encore aux bonnes; car Jésus-Christ a dit sans restriction (1) : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.*

Il faut donc que tout chrétien renonce à tout ce qu'il possède, même aux choses les plus innocentes, puisqu'elles cesseroient de l'être s'il n'y renonçoit pas.

Il faut qu'il renonce même aux choses qu'il est obligé de conserver avec un grand soin, comme le bien de sa famille ou comme sa propre réputation, puisqu'il ne doit tenir de cœur à aucune de toutes ces choses : il ne doit les conserver que pour un usage sobre et modéré; enfin il doit être prêt à tout perdre toutes les fois que la Providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux personnes qu'il aime le plus et qu'il est obligé d'aimer; et voici en quoi consiste ce renoncement; c'est de ne les aimer que pour Dieu, d'user sobrement et pour le besoin de la consolation de leur amitié; d'être prêt à les perdre quand Dieu le voudra, et de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai repos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraie amitié chrétienne qui ne cherche que l'époux sacré dans

(1) Luc. 14, v. 3.

l'ami mortel et terrestre. En cet état on use de la créature et *du monde comme n'en usant point* (1), suivant le terme de saint Paul : on ne veut point jouir, on use seulement de ce que Dieu donne et qu'il veut qu'on aime ; mais on en use avec la retenue d'un cœur qui n'en use que pour la nécessité, et qui se réserve pour un plus digne objet.

C'est en ce sens que Jésus-Christ veut qu'on laisse père, mère, frères, sœurs et amis, et qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles.

Dieu est jaloux : si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, votre cœur n'est plus digne de lui ; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux et l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous et qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous et nous-mêmes.

Le renoncement à notre corps est affreux pour la plupart des personnes délicates et mondaines. Ces personnes foibles ne connoissent rien qui soit plus elles-mêmes, pour ainsi dire, que leur corps, qu'elles flattent et qu'elles ornent avec tant de soin : souvent même ces personnes, désabusées des graces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle, qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, et qui les fait frémir au seul nom de la mort.

Je crois que votre courage naturel vous élève assez au-dessus de ces craintes : il me semble que je vous entends dire : Je ne veux ni flatter mon corps, ni hésiter

(1) I Cor. 7, v. 21.

à consentir à sa destruction quand Dieu voudra le frapper et le mettre en poudre.

Mais, quoiqu'on renonce ainsi à son corps, il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise le corps de boue par un courage naturel, plus on est tenté d'estimer ce qu'on porte au dedans de soi, qui va jusqu'à mépriser le corps.

On est pour son esprit, pour sa sagesse et pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine est pour sa beauté; on s'y complaît; on se sait bon gré d'être sage, modéré, préservé de l'ivresse des autres; et par-là on s'enivre du plaisir même de ne pas paroître enivré de la prospérité : on renonce par une modération pleine de courage à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur; mais on veut jouir de sa modération même.

O que cet état est dangereux! O que ce poison est subtil! O que vous manqueriez à Dieu si vous livriez votre cœur à ce raffinement d'amour-propre! Il faut donc renoncer à toute jouissance et à toute complaisance naturelle de votre sagesse et de votre vertu.

Remarquez que, plus les dons de Dieu sont purs et excellents, plus Dieu en est jaloux.

Il a fait miséricorde au premier homme pécheur, et il a condamné sans miséricorde l'ange rebelle. L'ange et l'homme avoient péché par l'amour d'eux-mêmes; et comme l'ange étoit parfait, en sorte qu'on étoit tenté de se regarder comme une espèce de divinité, Dieu a puni son infidélité avec une jalousie plus sévère qu'il n'a puni celle de l'homme. Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellents que des choses les plus communes : il veut qu'on ne tienne à

rien qu'à lui-même, et qu'on ne s'attache à ses dons, quelque purs qu'ils soient, que suivant son dessein, pour nous unir plus facilement et plus intimement à lui seul. Quiconque envisage avec complaisance et avec un certain plaisir de propriété une grace, la tourne en poison.

Ne vous appropriez donc jamais, non seulement les choses extérieures, comme la faveur, vos talents; mais pas même les dons intérieurs. Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde que l'être et la vie qui viennent de Dieu. Vivez comme à l'emprunt : tout ce qui est en vous et tout ce qui est vous-même n'est qu'un bien prêté : servez-vous-en selon l'intention de celui qui le prête; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui soit à vous.

C'est cet esprit de désappropriation et de simple usage de soi-même et de notre esprit pour suivre les mouvements de Dieu qui est le seul véritable propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation et de ce renoncement. Mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plutôt dans le fond de la volonté, que Dieu mène lui-même l'ame comme par la main pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pénibles et par des contentions continuelles qu'on se renonce; c'est seulement en s'abstenant de se rechercher et de vouloir se posséder à sa mode, qu'on se perd en Dieu.

XII. *Du détachement de soi-même.*

Quand j'ai dit que quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté en est détaché véritablement, j'ai songé à prévenir ou à guérir les scrupules qu'on peut avoir pour les retours qu'on fait sur soi-même. Les ames fidèles à se renoncer sont souvent tourmentées par certaines vues d'intérêt propre qu'elles ont en parlant ou en agissant. Elles craignent de n'avoir pas résisté à une vaine complaisance, à un motif de gloire, au goût d'une commodité, à une recherche de soi-même dans les consolations de la vertu. Tout cela fait peur à une ame tendre ; elle s'en accuse. Pour la rassurer, il est bon de lui dire que tout le bien et tout le mal sont dans la volonté. Quand ces retours sur son propre intérêt sont involontaire, ils n'empêchent point qu'on ne soit véritablement détaché de soi.

Mais quand on est réellement détaché de soi, dites-vous, peut-on avoir involontairement ces vues d'intérêt propre qui soient volontaires ? A cela je réponds qu'il est rare qu'une ame véritablement détachée d'elle, et attachée à Dieu, se cherche encore pour son propre intérêt de propos délibéré. Mais il est nécessaire, pour la mettre au large et pour l'empêcher d'être continuellement sur les épines, de savoir une bonne fois que les retours involontaires sur notre propre intérêt ne nous rendent point désagréables à Dieu, non plus que les autres tentations auxquelles on n'a donné aucun consentement. D'ailleurs il faut comprendre que les personnes qui ont une sincère piété, mais qui ne sont pas entièrement mortes à la commodité de la vie ou à l'a-

mitié, se laissent un peu aller à se rechercher elles-mêmes sur toutes ces choses. On n'y va pas directement et ouvertement tête baissée, mais on s'y laisse entraîner comme par occasion. On tient encore à soi par toutes ces choses ; et une marque évidente qu'on y tient, c'est que si quelqu'un ébranle ces soutiens de la nature, elle est désolée. Si quelque accident trouble le repos de notre vie, menace notre réputation, ou détache de nous les gens dont nous estimons l'amitié, nous sentons alors en nous une vive douleur, qui marque combien l'amour-propre est encore vivant et sensible.

Nous tenons donc encore à nous presque sans nous en apercevoir ; et il n'y a que les occasions de perte qui nous découvrent le vrai fond de notre cœur. Ce n'est qu'à mesure que Dieu nous les arrache, ou qu'il fait semblant de nous les arracher, que nous en perdons une propriété injuste et maligne, par le sacrifice que nous lui en faisons.

Tout ce qu'on appelle usage modéré ne nous assure point de notre détachement comme nous en sommes assurés par une privation tranquille. Il n'y a que la perte, et la perte que Dieu opère lui-même, qui nous désapproprie véritablement.

En cet état de piété sincère, mais encore imparfaite, on a une infinité de ces recherches secrètes de soi-même. Il y a un temps où on ne les voit pas encore distinctement, et où Dieu permet que la lumière intérieure n'aille pas plus loin que la force de sacrifier. Jésus-Christ dit intérieurement ce qu'il disoit à ses apôtres : (1) *J'ai bien d'autres choses à vous découvrir ; mais vous n'êtes pas encore capables de les porter.*

(1) Joan. 16, v. 12.

On voit en soi de bonnes intentions qui sont véritables ; mais on seroit effrayé si l'on pouvoit voir à combien de choses on tient encore. Ce n'est pas d'une volonté pleine et avec réflexion qu'on a ces attachements : on ne dit pas en soi-même, je les ai et je veux les avoir ; mais enfin on les a, et quelquefois même on craint de trop creuser et de les trouver. On sent sa foiblesse, on n'ose pénétrer plus loin. Quelquefois aussi on voudroit trouver tout pour tout sacrifier : mais c'est un zèle indiscret et téméraire, comme celui de saint Pierre, qui disoit (1), *Je suis prêt à mourir ;* et une servante lui fit peur. On cherche à découvrir toutes ses foiblesses ; et Dieu nous ménage dans cette recherche. Il nous refuse une lumière trop avancée pour notre état ; il ne permet pas que nous voyions dans notre cœur ce qu'il n'est pas encore temps d'en arracher. C'est un ménagement admirable de la bonté de Dieu de ne nous solliciter jamais intérieurement à lui sacrifier quelque chose que nous avons aimé et possédé jusqu'ici sans nous en donner une lumière, et de ne nous donner jamais la lumière du sacrifice sans nous en donner la force. Jusque-là nous sommes à l'égard de ce sacrifice comme les apôtres étoient sur ce que Jésus-Christ leur prédisoit de sa mort : ils n'y comprenoient rien, et leurs yeux étoient fermés à la lumière. Les ames les plus droites et les plus vigilantes contre leurs défauts sont encore dans cet état d'obscurité sur certains détachements que Dieu réserve à un état de foi et de mort plus avancé. Il ne faut point vouloir en prévenir le temps, et il suffit de demeurer en paix, pourvu qu'on soit fidèle

(1) Luc. 22, v. 33.

dans tout ce qu'on connoît. S'il reste quelque chose à connoître, Dieu nous le découvrira.

Cependant c'est un voile de miséricorde dont Dieu nous cache ce que nous ne serions pas encore capables de porter. On a un certain zèle impatient pour sa propre perfection ; on voudroit d'abord voir tout et sacrifier tout : mais une humble attente sous la main de Dieu et un doux support de soi-même, sans se flatter dans cet état de ténèbres et de dépendance, nous sont infiniment plus utiles pour mourir à nous-mêmes, que tous ces efforts inquiets pour avancer notre perfection.

Contentons-nous donc de suivre, sans regarder plus loin, toute la lumière qui nous est donnée de moment à autre. C'est le pain quotidien ; Dieu ne le donne que pour chaque jour. C'est encore la manne : celui qui veut en prendre double portion et faire provision pour le lendemain s'abuse grossièrement : elle pourrira dans ses mains, il n'en mangera pas plus que celui qui n'en a pris que pour sa journée.

C'est cette dépendance d'enfant envers son père à laquelle Dieu nous veut plier, même pour le spirituel. Il nous dispense la lumière intérieure, comme une sage mère donneroit à sa fille de l'ouvrage à faire ; elle ne lui en donneroit de nouveau qu'au moment que le premier seroit fini.

Avez-vous achevé tout ce que Dieu a mis devant vous ? dans l'instant même il vous présentera un nouveau travail ; car il ne laisse jamais l'ame oisive et sans progrès dans le détachement. Si au contraire vous n'avez point encore fini le premier travail, il vous cache celui qui doit suivre. Un voyageur qui marche dans une vaste campagne fort unie ne voit rien au-delà d'une

petite hauteur qui termine l'horizon bien loin de lui. Est-il arrivé à cette hauteur, il découvre d'abord une nouvelle étendue de pays aussi vaste que la première. Ainsi dans la voie du dépouillement et du renoncement à soi-même on s'imagine découvrir tout d'un premier coup-d'œil ; on croit qu'on ne réserve rien et qu'on ne tient ni à soi ni à autre chose. On aimeroit mieux mourir que d'hésiter à faire un sacrifice universel.

Mais, dans le détail journalier, Dieu nous montre sans cesse de nouveaux pays. On trouve dans son cœur mille choses qu'on auroit juré n'y être pas. Dieu ne nous les montre qu'à mesure qu'il les fait sortir. C'est comme un abcès qui crève : le moment qu'il crève est l'unique qui fait horreur ; auparavant on le portoit sans le sentir, et on ne croyoit pas l'avoir : on l'avoit pourtant, et il ne crève qu'à cause qu'on l'avoit. Quand il étoit caché on se croyoit sain et propre ; quand il crève on sent l'infection du pus. Ce moment où il crève est le moment salutaire, quoiqu'il soit douloureux et dégoûtant. Chacun porte au fond de son cœur un amas d'ordures, qui le feroit mourir de honte si Dieu nous en montroit tout le poison et toute l'horreur ; l'amour-propre seroit dans un supplice insupportable. Je ne parle point ici de ceux qui ont le cœur gangrené par des vices énormes, je parle des ames qui paroissent droites et pures. On verroit une folle vanité qui n'ose se découvrir et qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. On verroit des complaisances en soi, des hauteurs de l'orgueil, des recherches délicates de l'amour-propre, et mille autres replis intérieurs qui sont aussi réels qu'inexplicables. Nous ne les verrons qu'à mesure que Dieu commencera de les faire sortir.

Tenez, nous dira-t-il intérieurement, voilà la corruption qui étoit dans le profond abîme de votre cœur. Après cela glorifiez-vous; promettez-vous quelque chose de vous-mêmes !

Laissons donc faire Dieu, et contentons-nous d'être fidèles à la lumière du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui suit; et cet enchaînement de graces qui entrent comme les anneaux d'une chaîne les unes dans les autres, nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés dont nous n'avons pas même la vue. Cette mort à nous-mêmes et à tout ce que nous aimons, qui est encore générale et superficielle dans notre volonté, après en avoir percé la surface, jettera de profondes racines dans le plus intime de cette volonté. Elle pénètrera jusqu'au centre; elle ne laissera rien à la créature; elle poussera au dehors, sans relâche, tout ce qui n'est point Dieu.

Au reste, soyez persuadé sur la parole d'autrui, en attendant que l'expérience vous le fasse goûter et sentir, que ce détachement de soi et de tout ce qu'on aime, bien loin de dessécher les bonnes amitiés et d'endurcir le cœur, produit au contraire en Dieu une amitié non seulement pure et solide, mais toute cordiale, fidèle, affectueuse, pleine d'une douce correspondance; et on y trouve tous les assaisonnements de l'amitié que la nature même cherche pour se consoler.

XIII. *Sur la violence qu'un chrétien se doit faire continuellement.*

A qui croyez-vous que parle saint Paul, quand il dit (1): *Nous sommes fous à cause de Jésus-Christ, et vous êtes prudents en Jésus-Christ?* C'est à vous, c'est à moi, et ce n'est point aux gens qui ont toute honte levée et qui ne connoissent point Dieu; oui, c'est à nous qui croyons travailler à notre salut, et qui ne laissons pas de fuir la folie de la croix et de chercher les moyens de paroître sages aux yeux du monde; c'est à nous qui ne tremblons point dans la vue de notre foiblesse. Où saint Paul se trouve lui-même foible, nous nous trouvons forts; et nous ne pouvons disconvenir qu'avec de bonnes intentions nous ne soyons quasi opposés à ce grand apôtre. Cet état ne doit pas nous paroître bon : faisons-y donc réflexion; et après nous être bien examinés, voyons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu.

Soyons imitateurs de Jésus-Christ en devenant les imitateurs de saint Paul (2), qui se donne pour modèle: d'après ce premier modèle, plus de complaisance pour le monde, plus de complaisance pour nous, plus d'indulgence pour nos passions, pour nos sens et pour notre langueur spirituelle. Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu; elles ne suffisent pas pour arriver au royaume de Dieu : c'est dans la force et le courage, et dans la violence que l'on se fait; violence en toutes rencontres lorsqu'il faut résister au torrent du monde qui nous empêche de faire le bien

(1) I Cor. 4, v. 10. (2) Ibid. 11, v. 1.

après nous avoir tant de temps fait commettre le mal; violence quand il faut renoncer à une partie du nécessaire pour ne pas se tromper en croyant avoir renoncé au superflu; violence quand il faut se mortifier dans l'esprit après s'être mortifié dans le corps, sans croire que Dieu nous en doit de reste; violence pour augmenter les heures de prières, de lectures et de retraite; violence pour se trouver toujours parfaitement bien dans l'état où l'on est, sans souhaiter ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de santé, ni d'autre compagnie, pas même de gens de bien; enfin violence pour arriver à ce degré d'indifférence absolument nécessaire au chrétien qui n'a de volonté que celle de Dieu son créateur; qui lui remet le succès de toutes ses affaires, quoiqu'il ne laisse pas d'y travailler; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler; qui prend plaisir à regarder Dieu, et qui ne craint point d'en être regardé; qui espère que ce regard sera pour corriger ses défauts, et qui demeure paisible en se voyant à sa merci pour la punition de ses péchés. Voilà où je vous laisse et où je vous prie de vous tenir, afin que nous puissions et vous et moi, dans le trouble et le tracas de la vie du monde, nous conserver en paix. Grand Dieu, pouvons-nous penser que l'on connoisse en nous quelque chose de la vie de Jésus-Christ? Plus nous craignons de souffrir, plus nous en avons de besoin.

XIV. *Le royaume de Dieu ne se donne qu'à ceux qui font sa volonté.*

Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal, il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le

royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave qui ne s'abstient du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfants qui aiment sa bonté, et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et par conséquent faire tout ce qu'inspire le véritable amour.

Bien des gens, qui paroissent d'ailleurs bien intentionnés, se trompent à ce sujet : mais il est facile de les détromper s'ils veulent examiner les choses de bonne foi.

Leur erreur vient de ce qu'ils ne connoissent ni Dieu ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et ils craignent de la perdre en se livrant trop à la piété ; mais ils doivent considérer (1) *qu'ils ne sont point à eux-mêmes ;* ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui et non pour eux-mêmes, les doit mener comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui, sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu ; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes : mais si nous ne nous laissions pas à Dieu comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilège qui renverseroit l'ordre de la nature et qui violeroit la loi essentielle de la créature.

Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose : c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir pour l'accommo-

(1) I Cor. 6, v. 19.

der à notre lâcheté : mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant ; il l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que par l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions (1) : *Le ciel et la terre passeront ; cette parole* de vie ou de mort *ne passera jamais.* On ne peut en retrancher ni un mot ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui oseroient en diminuer la force pour nous l'adoucir ! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi : ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'évangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, et plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondront et des autres et d'eux-mêmes pour l'observation de cette loi. *Malheur à l'aveugle qui en conduit un autre ! ils tomberont tous deux*, dit (2) le fils de Dieu, *dans le précipice.* Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite (3) ! *La voie large est celle qui conduit à la perdition.*

Que l'orgueil de l'homme se taise donc. Il croit être en droit de disposer de soi, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug. En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander, lui donne par sa grace intérieure de vouloir et de faire ce qu'il commande.

(1) Matth. 24, v. 35. (2) Luc, 6, v. 39.
(3) Matth. 7, v. 13.

XV. *Contre les tentations.*

Contre les tentations je ne sais que deux choses à faire : l'une, d'être fidèle à la lumière intérieure pour retrancher, sans quartier et sans retardement, tout ce que nous sommes libres de retrancher et qui peut nourrir et réveiller la tentation. Je dis tout ce que nous sommes libres de retrancher, parce qu'il ne dépend pas toujours de nous de fuir les occasions. Celles qui sont attachées à l'état où la Providence nous met ne sont pas censées être en notre pouvoir.

La seconde règle est de se tourner du côté de Dieu dans la tentation, sans se troubler, sans s'inquiéter pour savoir si on n'a pas donné un demi-consentement, et sans interrompre sa tendance directe à Dieu. On courroit risque de rentrer dans la tentation en voulant examiner de trop près si on n'y a commis nulle infidélité. Le plus court et le plus sûr est de faire comme un petit enfant à la mamelle : on lui montre une horrible bête ; il ne fait que se rejeter et s'enfoncer dans le sein de sa mère pour ne rien voir.

La pratique de la présence de Dieu est le souverain remède. Il soutient, il console, il calme. Il ne faut point s'étonner des tentations, même les plus honteuses. L'écriture dit (1), *Que sait celui qui n'a point été tenté ?* et encore (2), *Mon fils, entrant dans la servitude de Dieu, prépare ton ame à la tentation.* Nous ne sommes ici-bas que pour être éprouvés par la tentation. C'est pourquoi l'ange disoit à Tobie (3) :

(1) Eccl. 34, v. 9. (2) Ibid. 2, v. 1. (3) Tob. 12, v. 13.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.

Tout est tentation sur la terre. Les croix nous tentent en irritant notre orgueil, et les prospérités en le flattant. Notre vie est un combat continuel, mais un combat où Jésus-Christ combat avec nous.

Il faut laisser la tentation gronder autour de nous, et ne cesser point de marcher, comme un voyageur, surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, et va toujours malgré le mauvais temps.

Pour le passé, quand on a satisfait un sage confesseur qui défend d'y entrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abîme des miséricordes. On a même, au milieu de la vive douleur de ses péchés, une certaine joie de sentir qu'on n'est digne que d'une peine éternelle, et qu'on est à la merci des bontés de Dieu, à qui on devra tout, sans pouvoir jamais se devoir rien à soi-même pour son salut éternel.

Quand il vient un souvenir involontaire des misères passées, il n'y a qu'à demeurer confondu et anéanti devant Dieu, portant paisiblement devant sa face adorable toute la honte et toute l'ignominie de ses péchés, sans néanmoins chercher et entretenir ni rappeler ce souvenir trop dangereux.

Concluez que, pour faire ce que Dieu veut, il y a bien peu à faire en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réserver ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'ame, jusqu'aux moindres affections propres, jusqu'aux moindres attachements dont il

n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi, d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vues ni des pratiques dures, ce n'est point la gêne et la contention qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, et de tout vouloir sans restriction et sans choix ; d'aller gaiement au jour la journée comme la Providence nous mène ; de ne chercher rien, de ne rebuter rien, de trouver tout dans le moment présent, de laisser faire celui qui fait tout, et de laisser sa volonté sans mouvement de résistance dans celle de Dieu. O qu'on est heureux en cet état ! et que le cœur est rassasié lors même qu'il paroît vide de tout.

Prions le Seigneur qu'il nous ouvre toute l'étendue infinie de son cœur paternel pour y plonger le nôtre, pour l'y perdre, et pour ne faire plus qu'un même cœur du sien et du nôtre. C'est ce que saint Paul souhaitoit aux fidèles, quand il les souhaitoit dans les entrailles de Jésus-Christ.

XVI. *De la tristesse.*

Pour ce qui regarde une certaine tristesse qui resserre le cœur et qui l'abat, voici deux règles qu'il me paroît important d'observer. La première est de remédier à cette tristesse par les moyens que la Providence nous fournit ; par exemple, ne se point surcharger d'affaires pénibles, pour ne succomber point sous un fardeau disproportionné ; ménager non seulement les forces de son corps, mais encore celles de son esprit, en ne prenant point sur soi des choses où l'on compteroit trop sur son courage ; se réserver des heures pour

prier, pour lire, pour s'encourager par de bonnes conversations; même s'égayer pour délasser tout ensemble l'esprit avec le corps suivant le besoin.

Il faut encore quelque personne sûre et discrète à qui on puisse décharger son cœur pour tout ce qui n'est point du secret d'autrui; car cette décharge soulage et élargit le cœur oppressé.

Souvent des peines trop long-temps retenues grossissent jusqu'à crever le cœur. Si elles pouvoient s'exhaler, on verroit qu'elles ne méritent point toute l'amertume qu'elles ont causée.

Rien ne tire tant l'ame d'une certaine noirceur profonde que la simplicité et la petitesse avec laquelle elle expose son découragement aux dépens de sa gloire, demandant lumière et consolation dans la communication qui doit être entre les enfants de Dieu.

La seconde règle est de porter paisiblement toutes les impressions involontaires de tristesse que nous souffrons malgré les secours et les précautions que nous venons d'expliquer.

Les découragements intérieurs et indélibérés font aller plus vite que tout le reste dans la voie de la foi, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point, et que la lâcheté volontaire de l'ame ne la livre point à cette tristesse qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur.

Un pas fait en cet état est toujours un pas de géant: il vaut mieux que mille faits dans une disposition plus douce et plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement, et qu'à aller toujours, pour rendre cet état de foiblesse plus utile et plus grand que celui du courage et de la force la plus héroïque.

O que ce courage sensible, qui rend tout aisé, qui

fait et qui souffre tout, qui se sait bon gré de n'hésiter jamais, est trompeur ! O qu'il nourrit la confiance propre et une certaine élévation de cœur ! Ce courage, qui édifie quelquefois merveilleusement le public, nourrit au dedans une certaine satisfaction et un témoignage qu'on se rend à soi-même, qui est un poison subtil.

On a le goût de sa propre vertu, on s'y complaît, on veut la posséder ; on se sait bon gré de sa force.

Une ame affoiblie et humiliée, qui ne trouve plus de ressource en elle, qui craint, qui est troublée, qui est triste jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ lorsqu'il étoit dans le jardin, qui s'écrie enfin comme lui sur la croix, *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée ?* est bien plus purifiée, plus déprise d'elle-même, plus anéantie et plus morte à tout désir propre, que ces ames fortes qui jouissent en paix des fruits de leur vertu.

Heureuse l'ame que Dieu abat, que Dieu écrase, à qui Dieu ôte toute force en elle-même pour ne se plus soutenir qu'en lui ; qui voit sa pauvreté, qui en est contente ; qui porte, outre les croix du dehors, la grande croix intérieure du découragement involontaire, sans laquelle toutes les autres ne pèseroient rien !

XVII. *Sur la dissipation et sur la tristesse.*

§. I. Vous êtes en peine sur deux choses : l'une d'éviter la dissipation, et l'autre de vous soutenir contre la tristesse. Pour la dissipation vous ne vous en guérirez point par des réflexions forcées. N'espérez pas de faire l'ouvrage de la grace par les ressorts et les indus-

tries de la nature. Contentez-vous de donner votre volonté à Dieu sans réserve, et de n'envisager jamais aucun état douloureux que vous n'acceptiez par abandon à sa divine providence.

Gardez-vous bien d'aller jamais au devant de ces pensées de croix : mais quand Dieu permet qu'elles vous viennent, sans que vous les ayez cherchées, ne les laissez jamais passer sans fruit.

Acceptez, malgré les répugnances et les horreurs de la nature, tout ce que Dieu présente à votre esprit, comme une épreuve par laquelle il pourroit exercer votre foi. Ne vous mettez point en peine de savoir si vous auriez la force d'exécuter dans l'occasion ce que vous désirez faire de loin : l'occasion présente aura sa grace ; mais la grace du moment auquel vous envisagez ces croix est de les accepter de bon cœur au temps que Dieu vous les donnera.

Ce fondement posé, marchez tranquillement et en confiance. Pourvu que cette disposition de votre volonté ne soit point changée par des attachements volontaires à quelque chose contre l'ordre de Dieu, elle subsistera toujours.

Votre imagination sera errante sur mille vains objets; elle sera même plus ou moins agitée, suivant les lieux où vous serez, et suivant qu'elle aura été plus ou moins ébranlée par des objets plus vifs ou plus languissants. Mais qu'importe? L'imagination, comme dit sainte Thérèse, est la folle de la maison, elle ne cesse de faire du bruit et d'étourdir ; l'esprit même est entraîné par elle ; il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. Son attention aux images est inévitable, et cette attention est une distraction véritable : mais,

pourvu qu'elle soit involontaire, elle ne sépare jamais de Dieu ; il n'y a que la distraction de la volonté qui fait tout le mal.

Si vous ne voulez jamais la distraction, vous ne serez jamais distrait, et il sera vrai de dire que votre oraison n'aura point défailli. Chaque fois que vous apercevrez votre distraction, vous la laisserez tomber sans la combattre, et vous vous retournerez doucement du côté de Dieu sans aucune contention d'esprit.

Quand vous ne vous apercevrez pas de la distraction, elle ne sera pas une distraction de cœur. Dès que vous l'apercevrez, vous lèverez les yeux vers Dieu. La fidélité que vous aurez à rentrer en sa présence toutes les fois que vous vous apercevrez de votre état vous méritera la grace d'une présence plus fréquente ; et c'est, si je ne me trompe, le moyen de rendre bientôt cette présence familière.

Cette fidélité prompte à se détourner des autres objets toutes les fois qu'on remarque la distraction ne sera pas long-temps dans une ame sans le don d'un fréquent et facile recueillement. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse entrer dans cet état par ses propres efforts ; cette contention vous rendroit gêné, scrupuleux, inquiet dans les affaires et dans les conversations où vous avez besoin d'être libre. Vous seriez toujours en crainte que la présence de Dieu ne vous échappât, toujours à courir pour la rattraper ; vous vous envelopperiez dans tous les fantômes de votre imagination.

Ainsi la présence de Dieu, qui doit, par sa douceur et par sa lumière, faciliter l'application à tous les autres objets que nous avons besoin de considérer dans l'ordre

de Dieu, vous rendroit au contraire toujours agité et presque incapable des fonctions extérieures de votre état.

Ne soyez donc jamais inquiété de ce que cette présence sensible de Dieu vous aura échappé ; mais surtout gardez-vous bien de vouloir une présence de Dieu raisonnée et soutenue par trop de réflexions.

Contentez-vous, dans le cours de la journée et dans le détail de vos occupations, d'une vue générale et intérieure de Dieu ; en sorte que, si on vous demandoit alors quelle est la disposition de votre cœur, il fût vrai de dire qu'il tend à Dieu quoique vous fussiez alors attentif à quelque autre objet.

Ne vous mettez point en peine des égarements de votre imagination que vous ne pouvez retenir. On se distrait souvent par la crainte des distractions et puis par le regret de les avoir eues.

Que diriez-vous d'un homme qui, dans un voyage, au lieu de marcher toujours sans s'arrêter, passeroit son temps à prévoir les chutes qu'il pourroit faire, et, quand il en auroit fait quelqu'une, à retourner voir le lieu où il seroit tombé ?

Marchez, marchez toujours, lui diriez-vous. Je vous dis de même : Marchez sans regarder derrière vous et sans vous arrêter. (1) *Marchez*, dit l'apôtre, *afin que vous soyez dans une plus grande abondance.* L'abondance de l'amour de Dieu vous corrigera plus que vos inquiétudes et vos retours empressés sur vous-même.

Cette règle est simple ; mais la nature, accoutumée à faire tout par sentiment et par réflexion, la trouve simple jusqu'à l'excès.

(1) I Thess. 4, v. 1.

On voudroit s'aider soi-même et se donner plus de mouvement : mais c'est en quoi cette règle est bonne, de ce qu'elle tient dans un état de pure foi, où l'on ne s'appuie que sur Dieu à qui l'on s'abandonne, et où l'on meurt à soi-même en supprimant tout ce qui est de soi.

Par-là on ne multiplie point les pratiques extérieures qui pourroient gêner les personnes fort occupées, ou nuire à la santé ; on les tourne toutes à aimer, mais à aimer simplement ; ensuite on ne fait que ce que l'amour fait faire : ainsi on n'est jamais surchargé ; car on ne porte que ce qu'on aime. Cette règle, bien prise, suffit aussi pour guérir de la tristesse.

§. II. Souvent la tristesse vient de ce que, cherchant Dieu, on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir n'est pas vouloir le posséder ; mais c'est vouloir s'assurer pour l'amour de soi-même qu'on le possède, afin de se consoler.

La nature abattue et découragée a impatience de se tirer de la pure foi où tout appui lui manque ; elle y est comme en l'air ; elle voudroit sentir son avancement.

A la vue de ses fautes l'orgueil se dépite, et l'on prend ce dépit de l'orgueil pour un sentiment de pénitence.

On voudroit, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait ; on se gronde de ne l'être pas ; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. Erreur déplorable ! Comme si l'œuvre de Dieu se pouvoit accomplir par notre chagrin ! Comme si on pouvoit s'unir au Dieu de paix en perdant la paix intérieure !

Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous sur tant de choses pour le service de Jésus-Christ? Une seule est nécessaire, qui est de l'aimer et de se tenir attentif à ses pieds.

Quand on est bien abandonné à Dieu, tout se fait sans rien faire d'inutile; on se laisse conduire avec confiance : pour l'avenir on veut sans réserve tout ce que Dieu voudra, et on ferme les yeux pour ne rien prévoir de superflu : cependant on s'applique dans le présent à accomplir sa volonté.

A chaque jour suffit son bien et son mal. Ce journalier accomplissement de la volonté de Dieu est l'avènement de son règne au dedans de nous, et tout ensemble notre pain quotidien.

On se croiroit infidèle et coupable d'une défiance païenne, si on vouloit pénétrer dans cet avenir du temps que Dieu nous dérobe : on le lui laisse ; c'est à lui de le faire doux et amer, court ou long : qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux.

La plus parfaite préparation à cet avenir, quel qu'il soit, est de mourir à toutes volontés propres pour se livrer totalement à celle de Dieu.

Comme la manne avoit tous les goûts, cette disposition générale renferme toutes les graces et tous les sentiments convenables à tous les états où Dieu pourra nous mettre dans la suite.

§. III. Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans ce fond de l'abîme que l'on commence à prendre pied; on est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir.

On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer; mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu; on s'oublie, on se perd; et c'est la plus parfaite pénitence

que cet oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre ; on aimeroit cent fois mieux se contredire, se condamner, se tourmenter le corps et l'esprit, que de s'oublier.

Cet oubli est un anéantissement de l'amour-propre où il ne trouve nulle ressource. Alors le cœur s'élargit ; on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accabloit ; on est étonné de voir combien la voie est droite et simple. On croyoit qu'il falloit une contention perpétuelle et toujours quelque nouvelle action ; au contraire on aperçoit qu'il y a peu à faire ; qu'il suffit, sans raisonner ni sur l'avenir ni sur le passé, de regarder Dieu avec confiance, comme un bon père qui nous mène dans le moment présent comme par la main.

Si quelque distraction le fait perdre de vue, sans s'arrêter à la distraction, on se retourne vers celui de qui on s'étoit détourné. Si on fait des fautes, on en fait une pénitence qui est toute d'amour ; on se retourne vers Dieu, et il fait sentir ce qu'il veut.

Le péché paroît hideux ; mais l'humiliation qui en revient et pour laquelle Dieu l'a permis, paroît bonne.

Autant que les réflexions de l'orgueil sur nos propres fautes sont amères, inquiètes et chagrines, autant le retour de l'ame vers Dieu après ses fautes est-il recueilli, paisible et soutenu par la confiance.

Vous sentirez par expérience combien ce retour simple et paisible vous facilitera votre correction, plus que tous vos dépits sur les défauts qui vous dominent.

Soyez seulement fidèle à vous tourner simplement vers Dieu seul, dès le moment que vous apercevrez

votre faute. Vous aurez beau chicaner avec vous-même; ce n'est point avec vous que vous devez prendre vos mesures. Quand vous vous grondez sur vos misères, je ne vois dans votre conseil que vous seul avec vous-même. Pauvre conseil où Dieu n'est pas!

Qui vous tendra la main pour sortir du bourbier? Sera-ce vous? Hé! c'est vous-même qui y êtes enfoncé et qui ne pouvez en sortir. De plus, ce bourbier c'est vous-même; tout le fond de votre mal est de ne pouvoir sortir de vous.

Espérez-vous d'en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même, et en nourrissant votre sensibilité par la vue de vos foiblesses? Vous ne faites que vous attendrir sur vous-même par tous ces retours. Mais le moindre regard de Dieu calmeroit votre cœur troublé par cette occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de nous-mêmes, et c'est ce qu'il nous faut. Sortez donc de vous-même, et vous serez en paix. Mais comment en sortir? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, et en former peu à peu l'habitude par la fidélité à y revenir toutes les fois qu'on s'aperçoit de la distraction.

Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que du corps; ainsi le régime et les remèdes la diminuent.

Il est vrai qu'elle revient toujours, mais elle n'est pas volontaire. Quand Dieu la donne, on la supporte en paix, comme la fièvre et comme les autres maux corporels.

L'imagination est dans une noirceur profonde, elle est toute tendue de deuil: mais la volonté, qui ne se nourrit que de pure foi, veut bien éprouver toutes ces

impressions : ainsi on est en paix, parcequ'on l'est d'abord avec soi-même, et soumis à Dieu.

Il n'est pas question de ce qu'on sent, mais de ce qu'on veut. On veut tout ce qu'on a, on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. On ne voudroit pas soi-même se délivrer de ce qu'on souffre, parcequ'il n'appartient qu'à Dieu de distribuer les croix ou les consolations. On est dans la joie au milieu des tribulations, comme dit l'apôtre; ce n'est pas une joie des sens, c'est une joie de pure volonté.

Les impies, au milieu des plaisirs, ont une volonté contrainte, parcequ'ils ne sont jamais contents de leur état; ils voudroient repousser certains dégoûts et goûter encore certaines douceurs qui leur manquent.

Au contraire l'ame fidèle a une volonté qui n'est contrainte en rien; elle accepte librement tout ce que Dieu lui donne de douloureux; elle le veut, elle l'aime, elle l'embrasse; elle ne voudroit pas le quitter quand même il ne lui en coûteroit qu'un seul désir, parceque ce désir seroit un désir propre et contraire à son abandon à la Providence, qu'elle ne veut jamais prévenir en rien.

Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large et en liberté, c'est cet abandon. Il répand dans le cœur une *paix plus abondante que les fleuves, et une justice qui est comme les abîmes de la mer* (1); c'est l'expression d'Isaïe. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper ses scrupules et ses craintes noires, adoucir ses peines par l'onction de l'amour, lui donner une certaine vigueur dans toutes ses actions,

(1) Is. 48, v. 18.

et épancher la joie du Saint-Esprit jusque sur son visage et dans ses paroles, c'est cette conduite simple, libre et enfantine entre les bras de Dieu.

Mais on raisonne trop et on se gâte à force de raisonner. Il y a une tentation de raisonnements qu'il faut craindre comme les autres tentations.

Il y a une occupation de soi-même, sensible, inquiète et défiante, qui est une tentation d'autant plus subtile, qu'on ne la regarde point comme une tentation, et qu'au contraire on s'y enfonce de plus en plus, parce-qu'on la prend pour la vigilance commandée dans l'évangile.

§. IV. La vigilance que Jésus-Christ ordonne est une fidèle attention à aimer toujours et à accomplir la volonté de Dieu dans le moment présent, suivant les signes qu'on en a : mais elle ne consiste point à se troubler, à se mettre à la torture, et à s'occuper sans cesse de soi-même, plutôt que de lever les yeux vers Dieu d'où vient notre unique secours contre nous-mêmes.

Pourquoi, sous prétexte de vigilance, s'opiniâtrer à découvrir en nous-mêmes ce que Dieu ne veut pas que nous y voyions pendant cette vie ? Pourquoi perdre par-là le fruit de la foi pure et de la paix intérieure ? Pourquoi se détourner de la présence de Dieu, qu'il veut nous rendre continuelle ? Il n'a pas dit, Soyez toujours vous-même l'objet devant lequel vous marcherez ; mais il a dit, (1) *Marchez devant moi, et vous serez parfait.*

David, plein de son esprit, a dit, (2) *Je voyois toujours Dieu devant moi;* et encore, *Mes yeux sont*

(1) Gen. 17, v. 1. (2) Ps. 15, v. 8 ; et ps. 24, v. 15.

toujours élevés vers le Seigneur afin qu'il garantisse mes pieds des filets tendus. Le danger est à ses pieds; cependant ses yeux sont en haut : il est moins utile de considérer notre danger que le secours de Dieu. De plus on voit tout réuni en Dieu ; on y voit et la misère humaine et la bonté divine, un seul coup-d'œil d'une ame droite et pure, si simple qu'il soit, aperçoit tout dans cette lumière infinie.

Mais au contraire que pouvons-nous voir dans nos propres ténèbres sinon nos ténèbres mêmes ? O mon Dieu! pourvu que je ne cesse de vous voir, je ne cesserai point de me voir dans toutes mes misères, et je me verrai bien mieux en vous qu'en moi-même. La vraie vigilance est de voir en vous votre volonté pour l'accomplir, et non de raisonner à l'infini sur l'état de la mienne.

Quand les occupations extérieures m'empêcheront de vous voir seul, en fermant dans l'oraison les avenues de mes sens, du moins alors, Seigneur, je vous verrai faisant tout en tous.

Je verrai par-tout avec joie votre volonté s'accomplir et au dedans de moi et au dehors; je dirai sans cesse *amen*, comme les bienheureux ; je chanterai toujours dans mon cœur le cantique de la céleste Sion; je vous bénirai même dans les méchants, qui par leur volonté mauvaise ne laissent pas d'accomplir malgré eux votre volonté toute juste, toute sainte, toute puissante. Dans la chaste liberté de l'esprit que vous donnez à vos enfants, j'agirai et je parlerai simplement, gaiement et avec confiance : (1) *Quand même je passerois au tra-*

(1) Ps. 22, v. 4.

vers des ombres de la mort, je ne craindrois rien, parceque vous êtes toujours avec moi. Je ne chercherai jamais aucun péril, je n'entrerai jamais dans aucun engagement qu'avec des signes de votre providence, qui y soient ma force et ma consolation. Dans ces états même, où votre vocation me soutiendra, je donnerai au recueillement, à l'oraison et à la retraite, tous les jours, toutes les heures, tous les moments que vous me laisseriez libres : je ne quitterai jamais ce bienheureux état qu'autant que vous m'appelerez vous-même à quelque fonction extérieure. Alors je sortirai en apparence de vous, mais vous sortirez avec moi ; et, dans cette sortie apparente, vous me porterez dans votre sein : je ne me chercherai point moi-même dans le commerce des créatures ; je ne craindrai point que le recueillement diminue mon agrément auprès d'elles et dessèche ma conversation ; car je ne veux plaire aux hommes qu'autant qu'il le faut pour vous plaire.

Si vous voulez vous servir de moi pour votre œuvre sur eux, je me livre ; et, sans réflexion sur moi, je répandrai simplement sur eux tout ce que vous avez fait découler de vos dons sur moi : je ne marcherai point à tâtons, en retombant toujours sur moi-même : quelque périlleuse et dissipante que soit cette fonction, je me comporterai simplement devant vous avec une droite intention, sachant quelle est la bonté du père devant qui je marche, et qu'il ne veut point de subtilité dans les siens.

Si, au contraire, vous ne voulez pas vous servir de moi pour les autres, je ne m'offrirai point ; je n'irai au devant de rien ; je ferai en paix les autres choses auxquelles vous me bornerez : car, selon l'attrait d'abandon

que vous me donnez, je ne désire ni ne refuse, je me prête à tout et consens d'être inutile à tout.

Cherché, rébuté, connu, ignoré, applaudi, contredit, que m'importe ? C'est vous et non pas moi, vous et non pas vos dons distingués de vous et de votre amour, que je cherche. Tous les états me sont indifférents, pourvu que je sois dans celui que vous me voulez.

XVIII. *De la confiance en Dieu.*

Ce qu'il y a de meilleur à faire, c'est de recevoir également et avec la même soumission toutes les différentes choses que Dieu nous donne dans la journée, et au dehors et au dedans de nous.

Au dehors il y a des choses désagréables qu'il faut supporter courageusement, et des choses agréables auxquelles il ne faut point arrêter son cœur. On résiste aux tentations des choses contraires en les acceptant, et l'on résiste aux choses flatteuses en refusant de leur ouvrir son cœur. Pour les choses du dedans il n'y a qu'à faire de même. Celles qui sont amères servent à crucifier, et elles opèrent dans l'ame selon toute leur vertu, si nous les recevons simplement avec une acceptation sans bornes et sans chercher à les adoucir. Celles qui sont douces, et qui nous sont données pour soutenir notre foiblesse par une consolation sensible dans les exercices extérieurs, doivent aussi être acceptées, mais d'une autre façon. Il faut les recevoir, puisque c'est Dieu qui les donne pour notre besoin ; mais il faut les recevoir, non pour l'amour d'elles, mais par conformité aux desseins de Dieu. Il faut en user dans

le moment, comme on use d'un remède, sans complaisance, sans attachement, sans propriété. Ces dons doivent être reçus en nous, mais ils ne doivent point tenir en nous, afin que, quand Dieu les retirera, leur privation ne nous trouble ni ne nous décourage jamais. La source de la présomption est dans l'attachement à ces dons passagers et sensibles. On s'imagine ne compter que sur le don de Dieu ; mais on compte sur soi, parce qu'on s'approprie le don de Dieu, et qu'on le confond avec soi-même. Le malheur de cette conduite, c'est que toutes les fois qu'on trouve quelque mécompte en soi-même, on tombe dans le découragement. Mais une ame qui ne s'appuie que sur Dieu n'est point surprise de sa propre misère : elle se plaît à voir qu'elle ne peut rien, et que Dieu seul peut tout. Je ne me soucie guère de me voir pauvre, sachant que mon père possède des biens infinis qu'il me veut donner. Ce n'est qu'en nourrissant son cœur de la pure confiance en Dieu qu'on s'accoutume à se passer de la confiance en soi-même.

C'est pourquoi il faut moins compter sur une ferveur sensible, et sur certaines mesures de sagesse que l'on prend avec soi-même pour sa perfection, que sur une simplicité, une petitesse, un renoncement à tout mouvement propre, et une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grace. Tout le reste, en établissant des vertus éclatantes, ne feroit que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts.

Prions Dieu qu'il arrache de notre cœur tout ce que nous voudrions y planter nous-mêmes, et qu'il y plante de ses propres mains l'arbre de vie chargé de fruits.

XIX. *Comment il faut veiller sur soi.*

Pour la manière de veiller sur soi, sans en être trop occupé, voici ce qui me paroît de pratique.

Le sage et diligent voyageur veille sur tous ses pas, et a toujours les yeux ouverts sur l'endroit du chemin qui est immédiatement devant lui : mais il ne retourne point sans cesse en arrière pour compter tous ses pas et pour examiner toutes ses traces ; il perdroit le temps d'avancer.

Une ame que Dieu mène véritablement par la main (car je ne parle point de celles qui apprennent encore à marcher, et qui sont encore à chercher le chemin), doit veiller sur la voie, mais d'une vigilance simple, tranquille, bornée au présent, et sans inquiétude pour l'amour de soi. C'est une attention continuelle à la volonté de Dieu pour l'accomplir à chaque moment, et non pas un retour sur soi-même pour s'assurer de son état pendant que Dieu veut que nous en soyons incertains. C'est pourquoi le psalmiste dit (1) : *Mes yeux sont levés vers le Seigneur, et c'est lui qui délivrera mes pieds des pièges tendus.*

Remarquez que pour conduire ses pieds avec sûreté parmi des chemins semés de pièges, au lieu de baisser ses yeux pour examiner tous ses pas, il lève au contraire ses yeux vers le Seigneur. C'est que nous ne veillons jamais si bien sur nous que quand nous marchons avec Dieu présent à nos yeux, comme Dieu l'avoit ordonné à Abraham. Et en effet à quoi doit aboutir toute notre vigilance ? A suivre pas à pas la volonté

(1) Ps. 24, v. 15.

de Dieu. Qui s'y conforme en tout, veille sur soi et se sanctifie en tout.

Si donc nous ne perdions jamais la présence de Dieu, jamais nous ne cesserions de veiller sur nous-mêmes, mais d'une vigilance simple, amoureuse, tranquille et désintéressée : au lieu que cette autre vigilance qu'on cherche pour s'assurer est âpre, inquiète et pleine d'intérêt. Ce n'est pas à notre propre lumière, mais à celle de Dieu, qu'il nous faut marcher. On ne peut voir la sainteté de Dieu sans avoir horreur de ses moindres infidélités. On ne laisse pas d'ajouter à la présence de Dieu et au recueillement les examens de conscience, suivant le besoin qu'on en a, pour ne se relâcher point, et pour faciliter les confessions qu'on a à faire : mais ces examens se font de plus en plus, d'une manière simple, facile et éloignée de tout retour inquiet sur soi. On s'examine, non pour son intérêt propre, mais pour se conformer aux avis qu'on prend, et pour accomplir la volonté de Dieu.

Au surplus on s'abandonne entre ses mains, et on est aussi aise de se savoir dans les mains de Dieu qu'on seroit fâché d'être dans les siennes propres. On ne veut rien voir de tout ce qu'il lui plaît de cacher. Comme on l'aime infiniment plus qu'on ne s'aime soi-même, on se sacrifie à son bon plaisir sans condition ; on ne songe qu'à l'aimer et qu'à s'oublier. Celui qui perd ainsi généreusement son ame, la retrouvera pour la vie éternelle.

XX. *Que l'esprit de Dieu enseigne au dedans.*

Il est certain par l'écriture que (1) l'esprit de Dieu habite au dedans de nous, qu'il y agit, qu'il y prie sans cesse, qu'il y gémit, qu'il y désire, qu'il y demande ce que nous ne savons pas nous-mêmes demander; qu'il nous pousse, nous anime, nous parle dans le silence, nous suggère toute vérité, et nous unit tellement à lui que nous ne sommes plus qu'un (2) *même esprit avec Dieu*. Voilà ce que la foi nous apprend; voilà ce que les docteurs les plus éloignés de la vie intérieure ne peuvent s'empêcher de reconnoître. Cependant, malgré ces principes, ils tendent toujours à supposer dans la pratique que la loi extérieure, ou tout au plus une certaine lumière de doctrine et de raisonnement, nous éclaire au dedans de nous-mêmes, et qu'ensuite c'est notre raison qui agit par elle-même sur cette instruction. On ne compte point assez sur le docteur intérieur, qui est le Saint-Esprit, et qui fait tout en nous. Il est l'ame de notre ame : nous ne saurions former ni pensée ni désir que par lui. Hélas! quel est donc notre aveuglement! Nous comptons comme si nous étions seuls dans ce sanctuaire intérieur : et tout au contraire Dieu y est plus intimement que nous n'y sommes nous-mêmes.

Vous me direz peut-être : Est-ce que nous sommes inspirés? Oui, sans doute; mais non pas comme les prophètes et les apôtres. Sans l'inspiration actuelle de l'esprit de grace nous ne pouvons ni faire, ni vouloir, ni croire aucun bien. Nous sommes donc toujours inspirés; mais nous étouffons sans cesse cette inspiration.

(1) Rom. c. 8; et Jean, c. 14. (2) I Cor. 6, v. 17.

Dieu ne cesse point de parler ; mais le bruit des créatures au dehors et de nos passions au dedans nous étourdit et nous empêche de l'entendre. Il faut faire taire toute créature, il faut se faire taire soi-même, pour écouter dans ce profond silence de toute l'ame cette voix ineffable de l'époux. Il faut prêter l'oreille ; car c'est une voix douce et délicate, qui n'est entendue que de ceux qui n'entendent plus tout le reste. O qu'il est rare que l'ame se taise assez pour laisser parler Dieu ! Le moindre murmure de nos vains désirs, ou d'un amour-propre attentif à soi, confond toutes les paroles de l'esprit de Dieu. On entend bien qu'il parle et qu'il demande quelque chose ; mais on ne sait point ce qu'il dit, et souvent on est bien aise de ne le deviner pas. La moindre réserve, le moindre retour sur soi, la moindre crainte d'entendre trop clairement que Dieu demande plus qu'on ne lui veut donner, trouble cette parole intérieure. Faut-il donc s'étonner si tant de gens, même pieux, mais encore pleins d'amusements, de vains désirs, de fausse sagesse, de confiance en leurs vertus, ne peuvent l'entendre, et regardent cette parole intérieure comme une chimère de fanatiques ? Hélas ! que veulent-ils donc dire avec leurs raisonnements dédaigneux ? A quoi serviroit la parole extérieure des pasteurs et même de l'écriture, s'il n'y avoit une parole intérieure du Saint-Esprit même qui donne à l'autre toute son efficacité ? La parole extérieure, même de l'évangile, sans cette parole vivifiante et féconde de l'intérieur, ne seroit qu'un vain son. C'est *la lettre* (1) qui seule *tue*, et *l'esprit* seul peut nous

(1) I Cor. 3, v. 6.

vivifier. O verbe, ô parole éternelle et toute-puissante du Père, c'est vous qui parlez dans le fond des ames ! Cette parole, sortie de la bouche du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle, n'a eu tant de vertu et n'a produit tant de fruits sur la terre, qu'à cause qu'elle étoit animée par cette parole de vie qui est le Verbe même. De là vient que saint Pierre dit (1) : *A qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Ce n'est donc pas seulement la loi extérieure de l'évangile que Dieu nous montre intérieurement par la lumière de la raison et de la foi ; c'est son esprit qui parle, qui nous touche, qui opère en nous et qui nous anime ; en sorte que c'est cet esprit qui fait en nous et avec nous tout ce que nous faisons de bien, comme c'est notre ame qui anime notre corps et qui en règle les mouvements.

Il est donc vrai que nous sommes sans cesse inspirés, et que nous ne vivons de la vie de la grace qu'autant que nous avons cette inspiration intérieure. Mais, mon Dieu, peu de chrétiens la sentent ; car il y en a bien peu qui ne l'anéantissent par leur dissipation volontaire ou par leur résistance.

Cette inspiration ne doit point nous persuader que nous soyons semblables aux prophètes. L'inspiration des prophètes étoit pleine de certitude pour les choses que Dieu leur découvroit ou leur commandoit de faire ; c'étoit un mouvement extraordinaire, ou pour révéler les choses futures, ou pour faire des miracles, ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici, tout au contraire, l'inspiration est sans lumière, sans certitude ; elle se

(1) Jean, 6, v. 69.

borne à nous insinuer l'obéissance, la patience, la douceur, l'humilité et toutes les autres vertus nécessaires à tout chrétien. Ce n'est point un mouvement divin pour prédire, pour changer les lois de la nature et pour commander aux hommes de la part de Dieu; c'est une simple invitation dans le fond de l'ame pour obéir, pour nous laisser détruire et anéantir selon les desseins de l'amour de Dieu. Cette inspiration, prise ainsi dans ses bornes et dans sa simplicité, ne renferme donc que la doctrine commune de toute l'église : elle n'a par elle-même, si l'imagination des hommes n'y ajoute rien, aucun piège de présomption ni d'illusion; au contraire, elle nous tient dans la main de Dieu sous la conduite de l'église, donnant tout à la grace sans blesser notre liberté, et ne laissant rien ni à l'orgueil ni à l'imagination.

Ces principes posés, il faut reconnoître que Dieu (1) *parle sans cesse en nous.* Il parle dans les pécheurs impénitents; mais ces pécheurs, étourdis par le bruit du monde et de leurs passions, ne peuvent l'entendre; sa parole leur est une fable. Il parle dans les pécheurs qui se convertissent : ceux-ci sentent les remords de leur conscience; et ces remords sont la voix de Dieu qui leur reproche intérieurement leurs vices. Quand ces pécheurs sont bien touchés, ils n'ont pas de peine à comprendre cette voix secrète; car c'est elle qui les pénètre si vivement. Elle est en eux ce *glaive tranchant* (2) dont parle saint Paul; il va *jusqu'à la division de l'ame d'avec elle-même.* Dieu se fait sentir,

(1) Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. III, §. 3.
(2) Hebr. 4, v. 12.

goûter, suivre : on entend cette douce voix qui porte jusqu'au fond du cœur un reproche tendre, et le cœur en est déchiré. Voilà la vraie et pure contrition. Dieu parle dans les personnes éclairées, savantes, et dont la vie extérieurement régulière en tout, paroît ornée de beaucoup de vertus : mais souvent ces personnes, pleines d'elles-mêmes et de leurs lumières, s'écoutent trop pour écouter Dieu. On tourne tout en raisons : on se fait des principes de sagesse naturelle et des méthodes de prudence de tout ce qui nous viendroit infiniment mieux par le canal de la simplicité et de la docilité à l'esprit de Dieu. Ces personnes paroissent bonnes, quelquefois plus que les autres ; elles le sont même jusqu'à un certain point : mais c'est une bonté mélangée. On se possède, on veut toujours se posséder selon la mesure de la raison : on veut être toujours dans la main de son propre conseil ; on est fort et grand à ses propres yeux. O mon Dieu ! je vous rends graces avec Jésus-Christ de ce que vous cachez vos secrets ineffables à ces grands, à ces sages, tandis que vous prenez plaisir à les révéler aux ames foibles et petites ! Il n'y a que les enfants avec qui vous vous familiarisez sans réserve. Vous traitez les autres à leur mode. Ils veulent du savoir et des vertus hautes ; vous leur donnez des lumières éclatantes, et vous en faites des espèces de héros. Mais ce n'est pas là le meilleur partage. Il y a quelque chose de plus caché pour vos plus chers enfants : ceux-là reposent avec Jean sur votre poitrine. Pour ces grands, qui craignent toujours de se ployer et de s'appetisser, vous les laissez dans leur grandeur ;

(1) Matth. 11, v. 25.

vous les traitez selon leur gravité. Ils n'auront jamais vos caresses et vos familiarités : il faut être enfant et jouer sur vos genoux pour les mériter. J'ai souvent remarqué qu'un pécheur ignorant, grossier, qui commence à être touché vivement de l'amour de Dieu dans sa conversion, est plus disposé à entendre ce langage intérieur de l'esprit de grace, que certaines personnes éclairées et savantes qui ont vieilli dans leur propre sagesse. Dieu, qui ne cherche qu'à se communiquer, ne sait, pour ainsi dire, où poser le pied dans ces ames pleines d'elles-mêmes et trop nourries de leur sagesse et de leurs vertus : mais (1) *son entretien familier*, comme dit l'écriture, *est avec les simples*.

Où sont-ils ces simples ? Je n'en vois guère. Dieu les voit ; c'est en eux qu'il se plaît à habiter (2) : *Mon Père et moi*, dit Jésus-Christ, *nous y viendrons et nous y ferons notre demeure*. O qu'une ame livrée à la grace sans retour sur soi, ne se comptant pour rien, et marchant sans mesure au gré du pur amour qui est le parfait guide, éprouve de choses que les sages ne peuvent ni éprouver ni comprendre ! J'ai été sage (je l'ose dire) comme un autre ; mais alors, croyant tout voir, je ne voyois rien. J'allois tâtonnant par une suite de raisonnements ; mais la lumière ne luisoit point dans mes ténèbres. J'étois content de raisonner. Mais, hélas ! quand une fois on a fait taire tout ce qui est en nous pour écouter Dieu, on sait tout sans rien savoir, et on ne peut douter que jusque-là on n'ait ignoré tout ce qu'on s'imaginoit comprendre. Tout ce qu'on tenoit échappe, on ne s'en soucie plus : on n'a plus rien à

(1) Prov. 3, v. 32. (2) Jean. 14, v. 23.

on a tout perdu ; on s'est perdu soi-même. Il y a un je ne sais quoi qui dit au dedans, comme l'épouse du Cantique (1) : *Faites-moi entendre votre voix ; qu'elle sonne à mes oreilles.* O qu'elle est douce cette voix ! elle fait tressaillir toutes mes entrailles. Parlez, ô mon époux, et que nul autre que vous n'ose parler ! Taisez-vous, moi-même : parlez, ô mon amour ! Je dis qu'alors *on sait tout sans rien savoir.* Ce n'est pas qu'on ait la présomption de croire qu'on possède en soi toute vérité. Non, non ; tout au contraire, on sent qu'on ne voit rien, qu'on ne peut rien, et qu'on n'est rien. On le sent et on en est ravi. Mais, dans cette désappropriation sans réserve, on trouve de moment à autre dans l'infini de Dieu tout ce qu'il faut selon le cours de sa providence. C'est là qu'on trouve le pain quotidien de vérité comme de toute autre chose, sans en faire provision. C'est alors que l'onction nous enseigne toute vérité en nous ôtant toute sagesse, toute gloire, tout intérêt, toute volonté propre, en nous tenant contents dans notre impuissance et au-dessous de toute créature, prêts à céder aux derniers vers de la terre, prêts à confesser nos plus secrètes misères à la face de tous les hommes, craignant plus dans les fautes l'infidélité que le châtiment et la confusion. En cet état, dis-je, l'esprit nous enseigne toute vérité ; car toute vérité est comprise éminemment dans ce sacrifice d'amour où l'ame s'ôte tout pour donner tout à Dieu. Voilà la manne qui, sans être chaque viande particulière, a le goût de toutes les viandes.

(1) Cant. 2, v. 14.

XXI. *Sur la prière du pharisien.*

Les publicains ou receveurs d'impôts étoient fort odieux au peuple juif, jaloux de sa liberté, et accoutumé à n'avoir pour roi que Dieu même ou de petits princes de la nation. Du temps de Jésus-Christ ils étoient assujettis à la domination romaine, qu'ils supportoient impatiemment. Quand Jésus-Christ représente un publicain, il met devant les yeux de ceux qu'il instruit ce qu'il y avoit de plus profane et de plus scandaleux. De là vient que Jésus-Christ met ensemble les femmes de mauvaise vie et les publicains.

Pour les pharisiens, c'étoit une secte d'hommes réformés qui pratiquoient scrupuleusement jusqu'aux moindres circonstances marquées par la lettre de la loi. Leur vie étoit exemplaire et éclatante en vertus extérieures; mais ils étoient superbes, hautains, jaloux des premiers rangs et de l'autorité, pleins d'eux-mêmes et de leurs bonnes œuvres, dédaigneux et critiques pour autrui, en un mot, aveuglés par la confiance en leur propre justice.

Jésus-Christ fait (1) une histoire qui représente ces deux caractères, pour montrer combien le pharisien est plus loin du vrai royaume de Dieu que le publicain qui est chargé d'iniquités. Le publicain déplore ses vices; le pharisien raconte ses vertus. Le publicain n'ose demander de graces; le pharisien vante avec complaisance celles qu'il a reçues. Dieu se déclare pour le publicain. Il aime mieux le pécheur humble et confondu à la vue de sa misère, que le juste qui se complaît dans

(1) Luc, 18, v. 10, 11.

justice et qui tire sa propre gloire des dons de Dieu. Tourner les dons de Dieu, c'est les tourner contre Dieu même pour flatter son propre orgueil. O dons de Dieu, que vous êtes redoutables à une ame qui se cherche en elle-même! Elle tourne en poison l'aliment de vie éternelle : tout ce qui devroit la faire mourir à la vie d'Adam ne sert qu'à entretenir cette vie. On nourrit l'amour-propre de bonnes œuvres et d'austérités ; on se raconte à soi-même secrètement ses mortifications, ses victoires sur son goût, ses actions de justice, de patience, d'humilité, de désintéressement : on croit chercher dans toutes ces choses une consolation spirituelle ; et on y cherche un appui pour se confier en soi-même et pour se rendre un témoignage avantageux de sa propre justice : on veut toujours être en état de se représenter à soi-même ce qu'on fait de bien. Quand ce témoignage intérieur échappe, on est désolé, troublé, consterné ; on croit avoir tout perdu.

Ce témoignage sensible est l'appui des commençants, c'est le lait des ames tendres et naissantes. Il faut qu'elles le sucent long-temps : il seroit dangereux de les sevrer. C'est à Dieu seul à retirer peu à peu ce goût, et à substituer le pain des forts. Mais quand une ame, depuis long-temps instruite et exercée dans le don de la foi, commence à ne sentir plus ce témoignage si doux et si consolant, elle doit demeurer tranquille dans l'épreuve, et ne se point tourmenter pour rappeler ce que Dieu éloigne d'elle. Alors il faut qu'elle s'endurcisse contre elle-même, et qu'elle soit contente, comme le publicain, de montrer sa misère à Dieu, osant à peine lever les yeux vers lui. C'est dans cet état que Dieu purifie d'autant plus l'ame qu'il lui dérobe la vue de sa pureté.

L'ame est si infectée de l'amour-propre qu'elle se salit toujours un peu par la vue de sa vertu : elle prend toujours quelque chose pour elle-même : elle rend grace à Dieu; mais elle se sait bon gré d'être plutôt qu'une autre la personne sur qui découlent les dons célestes. Cette manière de s'approprier les graces est très subtile et très imperceptible dans certaines ames qui paroissent droites et simples : elles n'aperçoivent pas elles-mêmes le larcin qu'elles font. Ce larcin est d'autant plus mauvais, que c'est dérober le bien le plus pur, et qui excite par conséquent la jalousie de Dieu.

Ces ames ne cessent de s'approprier leurs vertus que quand elles cessent de les voir et que tout semble leur échapper. Alors elles s'écrient, comme saint Pierre quand il s'enfonçoit dans les eaux : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* Elles ne trouvent plus rien en elles; tout manque. Il n'y a plus dans leur fonds que sujet de condamnation, d'horreur, de haine de soi-même, de sacrifice et d'abandon. En perdant ainsi cette propre justice pharisienne, on entre dans la vraie justice de Jésus-Christ, qu'on n'a garde de considérer comme la sienne propre.

Cette justice pharisienne est bien plus commune qu'on ne s'imagine. Le premier défaut de cette justice consistoit en ce que le pharisien la mettoit toute dans les œuvres extérieures, s'attachant superstitieusement à la rigueur de la lettre de la loi, pour l'observer de point en point sans en chercher l'esprit. Voilà précisément ce que font tant de chrétiens : on jeûne, on donne l'aumône, on fréquente les sacrements, on va à l'office de l'église, on prie même sans amour pour Dieu, sans

chement du monde, sans charité, sans humilité, sans renoncement à soi-même : on est content pourvu qu'on ait devant soi un certain nombre de bonnes œuvres régulièrement faites. C'est être pharisien.

Le second défaut de la justice pharisienne est celui que nous avons déjà marqué ; c'est qu'on veut s'appuyer sur cette justice comme sur sa propre force. Ce qui fait qu'elle console tant, c'est qu'elle donne un grand soutien à la nature. On prend plaisir à se voir juste, à se sentir fort, à se mirer dans sa vertu comme une femme vaine se plaît à considérer sa beauté dans un miroir. L'attachement à cette vue de nos vertus les salit, nourrit notre amour-propre, et nous empêche de nous détacher de nous-mêmes. De là vient que tant d'ames, d'ailleurs droites et pleines de bons désirs, ne font que tournoyer autour d'elles-mêmes sans avancer jamais vers Dieu. Sous prétexte de vouloir conserver ce témoignage intérieur, elles s'occupent toujours d'elles-mêmes avec complaisance ; elles craignent autant de se perdre de vue que d'autres craindroient de s'écarter de Dieu ; elles veulent toujours voir un certain arrangement de vertus composées à leur mode ; elles veulent toujours goûter le plaisir d'être agréables à Dieu. Ainsi elles ne se nourrissent que d'un plaisir qui les amollit, et d'une superficie de vertus qui les remplit d'elles-mêmes.

Il faudroit les vider et non pas les remplir, les endurcir contre elles-mêmes et non pas les accoutumer à cette tendresse sensible qui n'a souvent rien de solide. Cette tendresse est pour elles ce que seroit le lait d'une nourrice pour un homme robuste de trente ans. Cette nourriture affoiblit et appetisse l'ame au lieu de la for-

tifier. De plus, c'est que ces ames, trop dépendantes du goût sensible et du calme intérieur, sont en danger de perdre tout au premier orage qui s'élèvera : elles ne tiennent qu'au don sensible ; dès que le don sensible se retire, tout tombe sans ressource. Elles se découragent aussitôt que Dieu les éprouve ; elles n'ont mis aucune différence entre le goût sensible et Dieu même ; de là vient que quand ce goût échappe elles concluent que Dieu les abandonne. Aveugles, qui quittent l'oraison, comme dit sainte Thérèse, quand l'oraison commence à se purifier par l'épreuve et à devenir plus fructueuse ! Une ame qui vit du pain sec de la tribulation, qui se trouve vide de tout bien, qui voit sans cesse sa pauvreté, son indignité et sa corruption, qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, quoique Dieu semble la repousser, qui le cherche lui seul pour l'amour de lui-même sans se chercher soi-même en Dieu, est bien au-dessus d'une ame qui veut voir sa perfection, qui se trouble dès qu'elle la perd de vue, et qui veut toujours que Dieu la prévienne par de nouvelles caresses.

Suivons Dieu par la route obscure de la foi; perdons de vue tout ce qu'il voudra nous cacher ; marchons, comme Abraham, sans savoir où tendent nos pas ; ne comptons que sur notre misère et sur la miséricorde de Dieu seulement ; allons droit, soyons simples, fidèles, n'hésitant jamais de sacrifier tout à Dieu. Mais gardons-nous bien de nous appuyer sur nos œuvres, ou sur nos sentiments, ou sur nos vertus. Allons toujours à Dieu, sans nous arrêter un moment pour retourner sur nous-mêmes avec complaisance ou avec inquiétude. Abandonnons-lui tout ce qui nous regarde, et songeons à le glorifier sans relâche dans tous les moments de notre vie.

XII. *Sur les fautes journalières et le support de soi-même.*

Vous comprenez qu'il y a beaucoup de fautes qui sont volontaires à divers degrés, quoiqu'on ne les fasse pas avec un propos délibéré de les faire pour manquer à Dieu. Souvent un ami reproche à son ami une faute dans laquelle cet ami n'a pas résolu expressément de le choquer, mais dans laquelle il s'est laissé aller quoiqu'il n'ignorât pas qu'il le choqueroit. C'est ainsi que Dieu nous reproche ces sortes de fautes. Elles sont volontaires ; car, encore qu'on ne les fasse pas avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté et avec une certaine lumière intime de conscience qui suffiroit au moins pour douter et pour suspendre l'action.

Voilà les fautes que font souvent les bonnes ames. Pour les fautes de propos délibéré, il est bien extraordinaire qu'on y tombe quand on s'est entièrement donné à Dieu.

Les petites fautes deviennent grandes et monstrueuses à nos yeux à mesure que la pure lumière de Dieu croît en nous, comme vous voyez que le soleil, à mesure qu'il se lève, nous découvre la grandeur des objets que nous ne faisions qu'entrevoir confusément pendant la nuit. Comptez que, dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vues jusqu'ici, comme bien plus grandes et plus malignes dans leur fonds que vous ne les voyiez jusqu'à présent ; et que de plus vous verrez sortir en foule de votre cœur beaucoup d'autres misères que vous n'auriez jamais pu soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez les foiblesses dont vous aurez besoin pour

perdre toute confiance en votre force ; mais cette expérience, loin de vous décourager, servira à vous arracher toute confiance propre, et à démolir rez pied rez terre tout l'édifice de l'orgueil. Rien ne marque tant le solide avancement d'une ame que cette vue de ses misères sans trouble et sans découragement.

Une règle importante, c'est de s'abstenir d'une faute toutes les fois qu'on l'aperçoit avant que de la faire, et d'en porter courageusement l'humiliation si on ne l'aperçoit qu'après l'avoir commise.

Si on l'aperçoit avant que de la faire, il faut bien se garder de résister à l'esprit de Dieu qui avertit intérieurement et qu'on éteindroit. Il est délicat, il est jaloux ; il veut être écouté et suivi ; et si on le contriste, il se retire ; la moindre résistance lui est une injure ; il faut que tout lui cède dès qu'il se fait sentir. Les fautes de précipitation ou de fragilité ne sont rien en comparaison de celles où l'on se rend sourd à la voix secrète du Saint-Esprit qui commence à parler dans le fond du cœur.

Pour les fautes qu'on n'aperçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude et le dépit de l'amour-propre ne les raccommoderont jamais ; au contraire ce dépit n'est qu'une impatience de l'orgueil à la vue de ce qui le confond. L'unique usage à faire de ces fautes est donc de s'en humilier en paix : je dis en paix, parceque ce n'est point s'humilier que de prendre l'humiliation avec chagrin et à contre-cœur. Il faut condamner ses fautes, en gémir, en faire pénitence selon l'état de l'ame, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse, et se voir soi-même devant Dieu dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même et

sans se décourager, mais profitant en paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi l'on tire du serpent même le remède pour se guérir du venin de sa morsure : la confusion du péché, quand elle est reçue dans une ame qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché mortel : mais ce n'est pas être humble que de se soulever contre l'humiliation.

Souvent ce que nous offrons à Dieu n'est point ce qu'il veut le plus de nous. Ce qu'il veut le plus, c'est ce que nous voulons le moins lui donner et que nous craignons qu'il ne nous demande; c'est cet Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion : tout le reste n'est rien à ses yeux; et il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible et infructueuse, parceque sa bénédiction n'est point dans le travail d'une ame partagée : il veut tout, et jusque-là point de repos (1). *Qui est-ce*, dit l'écriture, *qui a résisté à Dieu et qui a pu être en paix?* Voulez-vous y être et engager Dieu à bénir vos travaux? ne réservez rien; coupez jusqu'au vif; brûlez; n'épargnez rien, et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation, quelle liberté, quelle force, quel élargissement de cœur, quel accroissement de grace quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi, et qu'on a fait sans hésiter les derniers sacrifices!

L'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénuement de toutes celles qu'on connoissoit. Alors l'on n'avoit pas la lumière de découvrir dans son fonds beaucoup de mouvements de la nature maligne et

(1) Job. 9, v. 4.

dépravée qui commence à se développer. A mesure que la pure lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyoit; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentiments honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin : on n'auroit jamais cru les porter dans son sein, et on a horreur de soi-même à mesure qu'on les voit sortir.

Il ne faut ni s'étonner, ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchants que nous l'étions; au contraire nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquons, pour notre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal; c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité où l'on est livré à soi-même : on se laisse aller au torrent; on n'en sent point la rapidité : mais elle commence à se faire sentir à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Il ne faut ni se flatter, ni s'impatienter contre soi-même sur la correction de ses fautes.

Quand on vous demande quelque chose qui paroît impossible à la nature, dites en vous-même : Rien n'est impossible à Dieu.

Il ne faut point se décourager, ni par l'expérience de notre foiblesse, ni pour le dégoût d'une vie agitée où notre état nous engage. C'est une miséricorde de Dieu de gémir de cette agitation; et le gémissement est le

contre-poison qui empêche notre cœur d'être corrompu. Le découragement n'est pas un état humble ; c'est au contraire un dépit et un désespoir d'un orgueil lâche : rien n'est si mauvais. Soit que nous bronchions, soit même que nous tombions, ne songeons qu'à nous relever et à reprendre notre course : toutes nos fautes nous sont utiles, pourvu qu'en nous ôtant une maudite confiance en nous-mêmes, elles ne nous ôtent point l'humble et salutaire confiance en Dieu.

Les répugnances que nous sentons pour nos devoirs viennent sans doute d'imperfections. Si nous étions parfaits, nous aimerions tout ce qui est de l'ordre de Dieu ; mais puisque nous naissons corrompus et d'un naturel révolté contre les règles, louons Dieu qui sait tirer le bien du mal, et qui se sert de notre répugnance pour nous faire pratiquer diverses vertus. L'ouvrage de la grace, comme remarque sainte Thérèse, ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature.

Il n'est pas surprenant que l'amour de sa personne se fasse sentir dans son cœur : on n'est pétri que de complaisance vaine en soi-même et de passion pour réussir en tout. Il ne faut point se troubler et se décourager pour éprouver en soi ses misères, qui renaissent à tout moment et qui fourmillent dans le cœur : il n'y a qu'à n'y avoir aucun égard, qu'à se tourner paisiblement vers Dieu, et qu'à lui sacrifier toutes ces frivoles inclinations.

Qu'il est honteux à une ame faite pour Dieu d'avoir tant de penchant à être idolâtre de soi-même ! Il faut s'en humilier, se défier de soi, se servir de cette pente malheureuse pour se mépriser davantage, enfin s'exé-

cuter généreusement et courageusement dans tout ce que l'esprit de Dieu demande de nous.

Ne vous découragez de rien ; supportez-vous vous-même avec humilité dans vos inégalités, dans vos foiblesses et dans vos peines : bénissez Dieu d'aussi bon cœur des progrès que les autres feront dans la vertu, que si vous les faisiez vous-même : ne vous troublez point des agitations de l'amour-propre ; laissez-les passer sans daigner les observer.

Vous faites, en vous impatientant de ressentir cette peine que vous avez honte de sentir, ce que feroit un orfèvre inconsidéré qui, voyant son or fondu dans le creuset, le jetteroit croyant tout perdu. Autant cette peine seroit mauvaise, si vous l'entreteniez volontairement, autant vous sera-t-elle utile si vous la soutenez avec fidélité sans vous décourager. Craignez souverainement de déplaire à Dieu de propos délibéré. Les fautes légères, et dans lesquelles on tombe par légèreté, quoique faciles à réparer, ne laisseroient pas de refroidir beaucoup la charité si elles devenoient habituelles, si elles séjournoient dans notre cœur selon cette parole du Saint-Esprit (1) : *Les mouches qui meurent dans le baume en corrompent la suavité.*

Purifiez donc soigneusement votre conscience de toutes les fautes de la journée : ne laissez jamais séjourner le péché dans votre cœur ; quelque petit qu'il soit, il obscurcit la lumière de la grace, il appesantit l'ame, il empêche toujours un peu le fréquent commerce qu'une ame doit entretenir avec Jésus-Christ ; et par la suite l'on devient tiède, on oublie davantage

(1) Eccl. 10, v. 1.

Dieu, et on est plus sensible aux créatures. Une ame pure, au contraire, qui s'humilie et se relève promptement après les moindres fautes, est toujours fervente et droite.

Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse que pour nous donner sa force : tout ce qui est involontaire ne doit point nous troubler ; le principal est de n'agir jamais contre la lumière intérieure, et de vouloir aller aussi loin que Dieu veut nous conduire.

XXIII. *Sur la fidélité dans les petites choses.*

Saint François de Sales dit qu'il en est des grandes vertus et des petites fidélités comme du sel et du sucre : le sucre a un goût plus exquis, mais il n'est pas d'un si fréquent usage ; au contraire le sel entre dans tous les aliments nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares ; l'occasion n'en vient guère : quand elle se présente on y est préparé par tout ce qui précède, on s'y excite par la grandeur du sacrifice, on y est soutenu, ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres, ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues, elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse aux prises avec notre orgueil, notre paresse, notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin ; elles vont à rompre notre volonté en tout et à ne nous laisser aucune réserve. Si on veut y être fidèle, la nature n'a jamais le temps de respirer, et il faut qu'elle meure à toutes ses

inclinations. On aimeroit cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, quoique violents et douloureux, à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts et ses habitudes dans tous les petits détails. Ce n'est pourtant que par la fidélité dans les petites choses que la grace du véritable amour se soutient et se distingue des ferveurs passagères de la nature.

Il en est de la piété comme de l'économie pour les biens temporels : si on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux-frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque sait mettre à profit pour le spirituel comme pour le temporel les petites choses, amasse de grands biens. Toutes les choses qui sont grandes, ne le sont que par l'assemblage des petites qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre s'enrichira bientôt.

D'ailleurs, considérez que Dieu ne cherche pas tant nos actions que le motif d'amour qui les fait faire, et la souplesse qu'il exige de notre volonté. Les hommes ne jugent presque nos actions que par le dehors : Dieu compte pour rien dans nos actions tout ce qui éclate le plus aux yeux des hommes. Ce qu'il veut, c'est une intention pure, c'est une volonté prête à tout et souple dans ses mains, c'est un sincère détachement de soi-même. Tout cela s'exerce plus fréquemment, avec moins de danger pour l'orgueil, et d'une manière qui nous éprouve plus rigoureusement dans les occasions communes que dans les extraordinaires. Quelquefois même on tient plus à une bagatelle qu'à un grand intérêt ; on aura plus de répugnance à s'arracher à un amusement, qu'à faire une aumône d'une très grande somme.

On se trompe d'autant plus aisément sur les petites choses, qu'on les croit plus innocentes et qu'on s'imagine y être moins attaché. Cependant, quand Dieu nous les ôte, nous pouvons facilement reconnoître, par la douleur de la privation, combien l'attachement et l'usage étoient excessifs et inexcusables. D'ailleurs, si on néglige les petites choses, on scandalise à toute heure sa famille, son domestique et tout le public. Les hommes ne peuvent s'imaginer que notre piété soit de bonne foi, quand notre conduite paroît en détail lâche et irrégulière. Quelle apparence de croire que nous ferions sans hésiter les plus grands sacrifices, pendant que nous succombons dès qu'il est question des plus petits?

Mais ce qu'il y a de plus dangereux c'est que l'ame, par la négligence des petites choses, s'accoutume à l'infidélité. Elle contriste le Saint-Esprit, elle se laisse à elle-même, elle compte pour rien de manquer à Dieu. Au contraire le vrai amour ne voit rien de petit; tout ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu lui paroît toujours grand. Ce n'est pas que le vrai amour jette l'ame dans la gêne et dans le scrupule, mais c'est qu'il ne met point de bornes à sa fidélité. Il agit simplement avec Dieu; et comme il ne s'embarrasse point des choses que Dieu ne lui demande pas, il ne veut aussi jamais hésiter un seul instant sur celles que Dieu lui demande, soit grandes, soit petites. Ainsi ce n'est point par gêne qu'on devient alors fidèle et exact dans les moindres choses, c'est par un sentiment d'amour qui est exempt des réflexions et des craintes des ames inquiètes et scrupuleuses. On est comme entraîné par l'amour de Dieu: on ne veut faire que ce qu'on fait, et on ne veut rien

de tout ce qu'on ne fait pas. En même temps que Dieu, jaloux, presse l'ame, la pousse sans relâche sur les moindres détails et semble lui ôter toute liberté, elle se trouve au large et elle jouit d'une profonde paix en lui. O qu'elle est heureuse !

Au reste les personnes qui ont naturellement moins d'exactitude sont celles qui doivent se faire une loi plus inviolable sur les petites choses. On est tenté de les mépriser; on a l'habitude de les compter pour rien ; on n'en considère point assez la conséquence ; on ne se représente point assez le progrès insensible que font les passions ; on oublie même les expériences les plus funestes qu'on en a faites. On aime mieux se promettre de soi une fermeté imaginaire, et se fier à son courage, tant de fois trompeur, que de s'assujettir à une fidélité continuelle. C'est un rien, dit-on. Oui, c'est un rien, mais un rien qui est tout pour vous ; un rien que vous aimez jusqu'à le refuser à Dieu ; un rien que vous méprisez en parole pour avoir un prétexte de le refuser : mais dans le fond c'est un rien que vous réservez contre Dieu et qui vous perdra. Ce n'est point élévation d'esprit que de mépriser les petites choses; c'est au contraire par des vues trop bornées qu'on regarde comme petit ce qui a des conséquences si étendues. Plus on a de peine à se précautionner sur les petites choses, plus il faut y craindre la négligence, se défier de soi-même, et poser des barrières invincibles entre soi et le relâchement : (1) *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Enfin jugez-vous par vous-même. Vous accommoderiez-vous d'un ami qui vous devroit tout, et qui,

(1) Eccl. 19, v. 1.

voulant bien par devoir vous servir dans ces occasions rares qu'on nomme grandes, ne voudroit s'assujettir à avoir pour vous ni complaisance ni égard dans le commerce de la vie ?

Ne craignez point cette attention continuelle aux petites choses. D'abord il faut du courage : mais c'est une pénitence que vous méritez, dont vous avez besoin, qui fera votre paix et votre sûreté ; hors de là, rien que trouble et rechute. Dieu vous rendra peu à peu cet état doux et facile. Le vrai amour est attentif sans gêne et sans contention d'esprit.

XXIV. *Des mouvements passagers, de la fidélité et simplicité.*

Toutes les fois qu'on aperçoit un mouvement de hauteur, de vaine complaisance, de confiance en soi-même, de désir de suivre son inclination contre la règle, de chercher son propre goût d'impatience contre les foiblesses d'autrui ou contre les ennuis de son état, il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de la mer, se recueillir devant Dieu, et attendre à agir jusqu'à ce qu'on soit dans la disposition où le recueillement doit mettre. Que si la dissipation des affaires ou la vivacité de l'imagination empêche l'ame de se recueillir d'une manière facile, douce et sensible, il faut au moins tâcher de se calmer par la droiture de la volonté et par le désir du recueillement. Alors la volonté de ce recueillement est une espèce de recueillement qui suffit pour dépouiller l'ame de sa volonté propre, et pour la rendre souple dans la main de Dieu.

Que s'il vous échappe dans votre promptitude quelque mouvement trop naturel et qui soit de cette propriété maligne dont nous parlons, ne vous découragez pas; suivez toujours votre chemin; portez en paix devant Dieu l'humiliation de votre faute, sans vous laisser retarder dans votre course par le dépit très cuisant que l'amour-propre vous fait ressentir de votre foiblesse. Allez toujours avec confiance sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgueil délicat qui ne peut souffrir de se voir imparfait. Votre faute servira, par cette confusion intérieure, à vous faire mourir à vous-même et à vous anéantir devant lui.

La meilleure manière de réparer cette faute est de mourir aux sensibilités de l'amour-propre, sans retardement au cours de la grace, qu'on avoit un peu interrompu par cette infidélité passagère.

§. Le principal est de renoncer à votre propre sagesse par une conduite simple, et d'être prêt à sacrifier la faveur, l'estime et l'approbation publique, toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous vous y engagera.

Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne nous charge pas, ni nous commettre inutilement en disant les vérités que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter.

Il faut suivre Dieu et ne le prévenir jamais. Aussi quand il donne le signal, il faut tout quitter et tout hasarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affoiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop, vouloir se mettre à l'abri de tous les dégoûts et les contradictions, chercher des raisons plausibles pour se dispenser de faire de certains biens difficiles et épineux, quand on est convaincu en sa conscience que

Dieu les attend de nous, et qu'il nous a mis en état de les accomplir ; voilà ce qui seroit se reprendre soi-même après s'être donné sans réserve à Dieu.

Je le prie de vous préserver de cette infidélité. Rien n'est si terrible que de résister intérieurement à Dieu ; c'est le péché *contre le Saint-Esprit*, dont Jésus-Christ nous assure qu'il (1) *ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre.*

Les autres fautes que vous ferez dans la simplicité de votre bonne intention se tourneront à profit pour vous, en vous humiliant et en vous rendant plus petit à vos propres yeux. Mais pour les fautes de résistance à l'esprit de Dieu par une hauteur et par une sagesse mondaine, qui ne marcheroit pas avec un courage assez simple, et qui voudroit trop se ménager dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, c'est ce qui éteindroit insensiblement l'esprit de grace dans votre cœur. Dieu, jaloux et rebuté après tant de graces, se retireroit et vous livreroit à vous-même : vous ne feriez plus que tournoyer dans une espèce de cercle au lieu d'avancer à grands pas dans le droit chemin : vous languiriez dans la vie intérieure et ne feriez que diminuer, sans que vous puissiez presque vous dire à vous-même la cause sûre et profonde de votre mal.

§. Dieu vous a donné une ingénuité et une candeur qui lui plaît sans doute beaucoup : c'est sur ce fondement qu'il veut bâtir cet édifice.

Il veut de vous une simplicité qui sera d'autant plus sa sagesse, que ce ne sera point la vôtre. Il vous veut petit à vos yeux, et souple dans ses mains comme un

(1) Matth. 12, v. 32.

enfant. C'est cette enfance, si contraire à l'esprit de l'homme et si recommandée dans l'évangile, que Dieu veut mettre dans votre cœur, malgré la contagion qui règne dans le monde où elle est si inconnue et si méprisée.

C'est même par cette simplicité et cette petitesse qu'il veut guérir en vous tout reste de sagesse hautaine et défiante. Vous devez dire comme David (1): *Je serai encore plus simple, plus vil et plus petit que je ne l'ai été* depuis le moment que je me suis donné à Dieu.

Pourvu que vous soyez fidèle à lire assez pour nourrir votre cœur et pour vous instruire, que vous vous recueilliez de temps en temps en certains moments dérobés de la journée, qu'enfin vous ayiez des temps réglés pour être avec Dieu, vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus; les choses se présenteront à vous comme d'elles-mêmes. Si vous êtes simple en la présence de Dieu, il ne vous laissera guère douter.

Mais ce qui peut vous distraire et arrêter les graces que Dieu verse sur vous comme un torrent, c'est que vous craigniez d'aller trop loin dans le bien, et que vous ne laissiez pas assez faire Dieu aux dépens de votre sagesse.

Sur-tout ne lui donnez aucunes bornes. Il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes choses, que Dieu ne demande peut-être point de vous en la manière que vous le concevriez, mais de suivre sans empressement, sans précipitation et sans mouvements propres, les ouvertures que Dieu vous donnera de moment à autre

(1) II Rois, 6, v. 22.

pour déboucher les cœurs de vos amis et pour leur montrer ce qu'ils doivent à Dieu dans leurs états.

C'est un ouvrage de patience, de foi et d'attention continuelle : il y faut une merveilleuse discrétion ; et il faut bien se garder de suivre là-dessus un certain zèle qui s'échauffe inconsidérément. Mais cette discrétion si nécessaire n'est pas celle qu'on s'imagine : c'est une discrétion qui ne va point, comme celle du monde, à prendre ses mesures avec soi-même, mais seulement à attendre toujours le moment de Dieu, et à tenir sans cesse les yeux sur lui pour ne nous mouvoir qu'à mesure qu'il nous pousse par les ouvertures que sa providence fournit au dehors et par les lumières qu'il nous communique au dedans.

Il ne demande donc pas que vous vous excitiez jamais avec inquiétude ; au contraire, que vous soyez dans une situation tranquille, mais sans résistance ; en sorte que rien ne vous arrête ni ne vous retarde quand Dieu voudra agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la grace de l'enfance de Jésus avec la paix, la confiance et la joie du Saint-Esprit.

XXV. *Qu'il ne faut juger des vertus ni des vices de soi ou d'autrui selon le goût humain.*

On n'a point encore assez approfondi la misère des hommes en général, ni la sienne en particulier, quand on est encore surpris de la foiblesse et de la corruption des hommes. Si on n'attendoit aucun bien des hommes, aucun mal ne nous étonneroit. Notre étonne-

ment vient donc du mécompte d'avoir compté l'humanité entière pour quelque chose, au lieu qu'elle n'est rien et pis que rien. L'arbre ne doit point surprendre quand il porte ses fruits. Mais on doit admirer Jésus-Christ, en qui nous sommes entés, comme dit saint Paul, lorsque nous autres sauvageons nous portons en lui, à la place de nos fruits amers, les plus doux fruits de la vertu.

Désabusez-vous de toute vertu humaine qui est empoisonnée de complaisance et de confiance en soi-même (1). *Ce qui est haut aux yeux des hommes*, dit le Saint-Esprit, *est une abomination devant Dieu.* C'est une idolâtrie intérieure dans tous les moments de la vie. Cette idolâtrie, quoique couverte de l'éclat des vertus, est plus horrible que beaucoup d'autres péchés que l'on croit plus énormes. Il n'y a qu'une seule vérité et qu'une seule manière de bien juger, qui est de juger comme Dieu même. Des péchés commis par foiblesse, par emportement ou par ignorance, irritent moins Dieu que les vertus qu'une ame pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à sa propre excellence comme à sa seule divinité; car c'est le renversement total de tout le dessein de Dieu dans la création. Cessons de juger des vertus et des vices par notre goût, que l'amour-propre a rendu dépravé, et par nos fausses vues de grandeur. Il n'y a rien de grand que ce qui se fait bien petit devant l'unique et souveraine grandeur. Vous tendez au grand par la pente de votre cœur et par l'habitude d'y tendre : mais Dieu veut vous rabaisser et vous rapetisser dans sa main. Laissez-le faire.

(1) Luc, 16, v. 15.

Pour les gens qui cherchent Dieu, ils sont et demeurent souvent pleins de misères : non que Dieu autorise leurs imperfections, mais parceque leurs imperfections les arrêtent et les empêchent d'aller à Dieu par le plus court chemin. Ils ne peuvent aller vite ; car ils sont trop chargés et d'eux-mêmes et de tout ce grand attirail de choses superflues qu'ils rapportent à eux avec tant d'empressement et de jalousie. Les uns croient aller droit, usant toujours de certains petits détours pour parvenir à leurs fins qui leur semblent permises. Les autres ignorent leur propre cœur, jusqu'à s'imaginer qu'ils ne tiennent plus à rien quoiqu'ils tiennent encore à tout, et que le moindre intérêt ou la moindre prévention les surmonte.

On se flatte sur ses raisons dans le temps qu'on croit peser celles d'autrui au poids du sanctuaire ; et par-là on devient injuste, ne parlant que de justice et de bonne foi. On se prévient contre les gens dont on est jaloux ; la jalousie, cachée dans les derniers replis du cœur, exagère les moindres défauts : on en est plein, on ne peut s'en taire, on s'échappe malgré soi à laisser entrevoir son dégoût et son mépris. De là viennent les critiques déguisées et les mauvais offices qu'on rend sans penser à les rendre.

Le cœur, rétréci par l'intérêt propre, se trompe lui-même pour se permettre ce qui lui convient : il est foible, incertain, timide, prêt à ramper, à flatter, à encenser pour obtenir. Il est si occupé de lui qu'il ne lui reste ni temps, ni pensée, ni sentiment pour le prochain. De temps en temps la crainte de Dieu le trouble dans sa fausse paix et le force de se donner à autrui ; mais il ne s'y donne que par crainte et malgré lui. C'est

une impulsion étrangère, passagère et violente : on retombe bientôt au fond de soi-même où l'on redevient son tout et son dieu même : tout pour soi ou pour ce qui s'y rapporte, et le reste du monde entier n'est rien. On ne veut être ni ambitieux, ni avare, ni injuste, ni traître : mais ce n'est point l'amour de Dieu en eux qui rend permanentes et fixes toutes les vertus contraires à ces vices; c'est au contraire une crainte étrangère qui vient par accès inégaux, et qui suspend tous ces vices propres à l'ame attachée à elle-même.

Voilà de quoi je me plains tant; voilà ce qui me fait tant désirer une piété de pure foi et de mort sans réserve, qui arrache l'ame à elle-même sans espérance d'aucun retour.

On trouve cette perfection trop haute et impraticable. Hé bien! qu'on retombe donc dans cet amour-propre qui craint Dieu seulement pour soi, et qui va toujours tombant et se relevant avec lâcheté jusqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on s'aime tant, on ne peut être que plein de misères : on fait meilleure mine que les autres quand on est plus glorieux et plus délicat dans sa gloire; mais ces dehors n'ont aucun véritable soutien. C'est cette dévotion mélangée d'amour-propre qui infecte; c'est elle qui scandalise le monde et que Dieu même vomit. Quand est-ce que nous la vomirons aussi et que nous irons jusqu'à la source du mal?

Quand on pousse la piété jusque-là, les gens sont effrayés et trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusque-là, elle est molle, jalouse, délicate, intéressée. Peu de personnes ont assez de courage et de fidélité pour se perdre, s'oublier et s'anéantir elles-

mêmes; par conséquent peu de personnes font à la piété tout l'honneur qu'on devroit lui faire.

Il y a des fautes de promptitude et de fragilité que vous comprenez bien, qui ne sont pas incompatibles avec une piété sincère : mais vous ne comprenez pas aussi clairement que d'autres défauts, qui viennent de foiblesse, d'illusion, d'amour-propre et d'habitude, compatissent avec une véritable intention de plaire à Dieu. A la vérité cette intention n'est ni assez pure ni assez forte ; mais quoique foible et imparfaite, elle est sincère dans ses bornes. On est avare, mais on ne voit point son avarice ; elle est couverte de prétextes spécieux ; elle s'appelle bon ordre, soin de ne rien perdre, prévoyance des besoins. On est envieux, mais on ne sent pas en soi cette passion basse et maligne qui se cache : elle n'oseroit paroître, car elle donneroit trop de confusion ; elle se déguise, et quelquefois elle trompe bien plus la personne qui en est tourmentée que les autres qui l'examinent de près avec des yeux critiques. On est âpre, délicat, difficultueux, ombrageux sur les affaires : c'est l'intérêt qui fait tout cela ; mais l'intérêt se pare de cent belles raisons. Écoutez-le, vous ne finirez point; il faudra lui avouer qu'il n'a point de tort. Je conclus que les gens de bien, et vous-même comme les autres, sont pleins d'imperfections mélangées avec leur bonne volonté, parceque leur volonté, quoique bonne, est encore foible, partagée et retenue par les secrets ressorts de l'amour-propre.

Votre ardeur même contre les défauts d'autrui est un grand défaut. Ce dédain des misères d'autrui est une misère qui ne se connoît pas assez elle-même. C'est une hauteur qui s'élève au-dessus de la bassesse du genre

humain; au lieu que, pour la voir bien, il faudroit la voir de plain-pied. Mon Dieu! quand n'aurons-nous plus rien à voir ni chez nous ni chez les autres? Dieu tout bien; la créature tout mal. D'ailleurs les impressions passagères que vous prenez sont trop fortes. Vous les prenez vivement suivant les différentes occasions; au lieu que vous pouviez prendre de sang froid certaines vues justes qui seroient fixes, qui conviendroient à tous les évènements particuliers, qui vous donneroient une clef générale de tous les détails, et qui ne seroient guère sujettes à changer.

Vous craignez de tomber dans le mépris de tout le genre humain. En un sens je voudrois que vous le méprisassiez tout entier autant qu'il est méprisable. La seule lumière de Dieu peut, en croissant, vous donner cette pénétration de l'abîme du mal qui est dans tous les hommes. Mais, en connoissant à fond tout ce mal, il faut connoître aussi le bien que Dieu y mêle. C'est ce mélange de bien et de mal qu'on a de la peine à se persuader. C'est le bon et le mauvais grain que (1) l'ennemi a mis ensemble. Les serviteurs veulent les séparer; mais le père de famille s'écrie : *Laissez-les croître ensemble jusqu'au jour de la moisson.*

Le principal est de ne se point décourager à la vue d'un si triste spectacle, et de ne pousser pas la défiance trop loin. Les gens naturellement ouverts et confiants se resserrent et se défient plus que d'autres quand ils se rebutent par expérience d'avoir de la confiance et de l'ouverture : ils sont comme les poltrons désespérés qui sont plus que vaillants. Vous avez beaucoup à vous

(1) Matth. 13, v. 25, 27, 29.

précautionner de ce côté-là ; car, outre que la place où vous êtes fait passer en revue devant vous les misères de tout le genre humain, d'ailleurs l'envie, la jalousie, la témérité des jugements et la malignité des mauvais offices empoisonnent une infinité de choses innocentes, et exagèrent sans pitié beaucoup de légères imperfections. Tout cela vient en foule attaquer votre patience, votre confiance et votre charité qui en sont fatiguées : mais tenez bon. Dieu s'est réservé de vrais serviteurs : s'ils ne font pas tout, ils font beaucoup par comparaison au reste du monde corrompu et par rapport à leur naturel. Ils reconnoissent leurs imperfections, ils s'en humilient, ils les combattent ; ils s'en corrigent lentement à la vérité, mais enfin ils s'en corrigent : ils louent Dieu de ce qu'ils font ; ils se condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente ; contentez-vous-en.

Si vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devroit être mieux servi, aspirez donc sans bornes et sans mesure à ce culte de vérité, d'où tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu est banni comme une infidélité et un intérêt propre. O si vous étiez dans ce bienheureux état, bien loin de supporter impatiemment ceux qui n'y seroient pas, l'étendue immense de votre cœur vous rendroit indulgent et compatissant pour toutes les foiblesses qui rétrécissent les cœurs intéressés. Plus on est parfait, plus on s'apprivoise avec l'imperfection. Les pharisiens ne pouvoient supporter les publicains et les femmes pécheresses, avec qui Jésus-Christ étoit avec tant de douceur et de bonté. Quand on ne tient plus à soi, on entre dans cette grandeur de Dieu que rien ne lasse ni ne rebute. Quand serez-vous dans cette liberté et cet élargissement de cœur ? La délicatesse, la

sensibilité, qu'on croit qui viennent d'un goût exquis de la vertu, viennent bien davantage du défaut d'étendue et de resserrement en soi-même. Qui n'est plus tant à soi, est en Dieu tout au prochain : qui est encore trop à soi, n'est ni à Dieu ni au prochain qu'avec une mesure courte, et courte à proportion de l'attachement qui reste encore à soi-même. Que la paix, la vérité, la simplicité, la liberté, la foi pure, l'amour sans intérêt, fassent de vous l'holocauste !

XXVI. *Sur l'utilité du silence et du recueillement.*

Vous devez travailler maintenant à vous taire autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence fait la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugements dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit et le détache peu à peu du monde ; il fait dans le cœur une espèce de solitude qui ressemble à celle que vous souhaitez : il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez. Pourvu que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des moments libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous.

Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu ; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la prière qui seroit de votre choix et de votre goût. Vous savez bien

qu'il ne faut point tant de retraite pour aimer Dieu : quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre et en profiter : jusque-là demeurez en état de foi, bien persuadé que ce qu'il vous donne est le meilleur.

Élevez souvent votre cœur vers lui sans en laisser rien voir au dehors : ne parlez que pour le besoin : souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin ; et vous avez plus besoin d'être mortifié que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état est la dissipation : mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire quand il n'est pas nécessaire de parler, Dieu vous fera la grace de ne vous point dissiper en parlant pour les vrais besoins.

Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez point d'en ménager de courts ; un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps, ramassés dans la journée, ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable ; peut-être même en tirerez-vous cet avantage de vous rappeler plus fréquemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé. Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût pour accomplir la volonté de Dieu, s'accommodant à celle du prochain ; voilà votre partage : trop heureux de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence !

Les pénitences que nous choisissons, ou que nous

acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre comme celles que Dieu nous distribue chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté propre puisse s'appuyer : et comme elles viennent immédiatement d'une Providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grace proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour sans regarder plus loin : il nous porte entre ses bras comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfants; dans tous nos besoins tournons nos regards tendres et pleins de confiance vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses écritures (1) : *Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, pour moi, je ne vous oublierai jamais.*

XXVII. *Horreur des privations et de l'anéantissement entre les dévots mêmes.*

PRESQUE tous ceux qui songent à servir Dieu n'y songent que pour eux-mêmes : ils songent à gagner et point à perdre, à se consoler et point à souffrir, à posséder et non à être privés, à croître et jamais à diminuer; et au contraire tout l'ouvrage intérieur consiste à perdre, à sacrifier, à diminuer, à s'appetisser, et à se dépouiller même d'un goût trop sensible pour les dons de Dieu, pour ne tenir plus qu'à lui seul. On est sans cesse comme les malades passionnés pour la santé, qui se tâtent le pouls trente fois par jour, et

(1) Isa. 49, v. 15.

qui ont besoin qu'un médecin les rassure en leur donnant de fréquents remèdes, et en leur disant qu'ils se portent mieux. Voilà presque tout l'usage qu'on fait d'un directeur. On ne sait que tournoyer dans un petit cercle de vertus communes, au-delà desquelles on ne passe jamais généreusement. Le directeur, comme le médecin, flatte, console, encourage, entretient la délicatesse et la sensibilité sur soi-même : il n'ordonne que de petits remèdes bénins et qui se tournent en habitude. Dès qu'on se trouve privé des graces sensibles, qui ne sont que le lait des enfants, on croit que tout est perdu. C'est une preuve manifeste qu'on tient trop aux moyens, qui ne sont pas la fin, et qu'on veut toujours tout pour soi. Les privations sont le pain des forts : c'est ce qui rend l'ame robuste, qui l'arrache à elle-même, qui la sacrifie purement à Dieu : mais on se désole dès qu'elles commencent. On croit que tout se renverse quand tout commence à s'établir solidement et à se purifier. On veut bien que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra, pourvu qu'il en fasse toujours quelque chose de grand et de parfait. Mais si on ne veut point être détruit et anéanti, jamais on ne sera la victime d'holocauste dont il ne reste rien et que le feu divin consume. On voudroit entrer dans la pure foi, et garder toujours sa propre sagesse ; être enfant et grand à ses propres yeux. Quelle chimère de spiritualité !

XXVIII. *Du bon usage des croix.*

On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi,

dit-on, prendre plaisir à nous faire souffrir? Ne sauroit-il nous rendre bons sans nous rendre misérables? Oui sans doute, Dieu le pouvoit; car rien ne lui est impossible. Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes, et les tourne comme il lui plaît, ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux sur le sommet d'une montagne la pente qu'il veut. Mais Dieu qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire; de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu avec tous les embarras et toutes les foiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mur. Sur cela il est le maître; nous n'avons qu'à nous taire et qu'à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes pour rapporter tout à Dieu sans aucun retour inquiet sur nous.

L'opération de la grace qui nous détache de nous-mêmes et qui nous arrache à notre amour-propre ne peut sans un miracle de grace éviter d'être douloureuse. Dieu, dans l'ordre de la grace, non plus que dans celui de la nature, ne fait pas tous les jours des miracles. Ce seroit pour la grace un aussi grand miracle de voir une personne pleine d'elle-même, en un moment morte à tout intérêt propre et à toute sensibilité, que ce seroit un grand miracle de voir un enfant qui se couche enfant et qui se lèveroit le lendemain grand comme un homme de trente ans. Dieu cache son opération dans l'ordre de la grace comme dans celui de la nature, sous une suite insensible d'évènements. C'est par-là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non seulement il fait son ouvrage

peu à peu, mais il le fait par des voies qui paroissent les plus simples et les plus convenables pour y réussir; afin que les moyens paroissant propres au succès, la sagesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels, et qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué; autrement tout ce que Dieu fait seroit un perpétuel miracle qui renverseroit l'état de foi où Dieu veut que nous vivions.

Cet état de foi est nécessaire non seulement pour exciter les bons, en leur faisant sacrifier leur raison dans une vie pleine de ténèbres, mais encore pour aveugler ceux qui méritent, par leur présomption, de s'aveugler eux-mêmes. Ceux-ci voyant les ouvrages de Dieu ne les comprennent point; ils n'y trouvent rien que de naturel. Ils sont privés de la vraie intelligence, parcequ'on ne la mérite qu'autant qu'on se défie de son propre esprit, et que la sagesse superbe est indigne de découvrir les conseils de Dieu.

C'est donc pour tenir dans l'obscurité de la foi l'opération de la grace que Dieu rend cette opération lente et douloureuse. Il se sert de l'inconstance, de l'ingratitude des créatures, des mécomptes et des dégoûts qu'on trouve dans les prospérités, pour nous détacher des créatures et des prospérités trompeuses. Il nous désabuse de nous-mêmes par l'expérience de notre foiblesse et de notre corruption dans une infinité de rechutes. Tout cela paroît naturel, et c'est cette suite de moyens comme naturels qui nous fait brûler à petit feu. On voudroit bien être consumé tout d'un coup par les flammes du pur amour; mais cette destruction si prompte ne nous coûteroit presque rien. C'est par un excès d'amour-

propre qu'on voudroit ainsi devenir parfait en un moment et à si bon marché.

Qu'est-ce qui nous révolte contre la longueur des croix? c'est l'attachement à nous-mêmes, et c'est cet attachement que Dieu veut détruire; car tandis que nous tenons encore à nous-mêmes, l'œuvre de Dieu ne s'achève point.

De quoi pouvons-nous donc nous plaindre? Notre mal est d'être attachés aux créatures, et encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'évènements qui nous détache peu à peu des créatures, et qui nous arrache enfin à nous-mêmes. Cette opération est douloureuse; mais c'est notre corruption qui la rend nécessaire et qui est cause de la douleur que nous souffrons. Si notre chair étoit saine, le chirurgien n'y feroit aucune incision. Il ne coupe qu'à proportion que la plaie est profonde et que la chair est plus corrompue. Si l'opération nous cause tant de douleur, c'est que le mal est grand. Est-ce cruauté au chirurgien de couper jusqu'au vif? Non, tout au contraire, c'est affection, c'est habileté : il traiteroit ainsi son fils unique.

Dieu nous traite de même. Il ne nous fait jamais aucun mal que malgré lui, pour ainsi dire. Son cœur de père ne cherche point à nous désoler : mais il coupe jusqu'au vif pour guérir l'ulcère de notre cœur. Il faut qu'il nous arrache ce que nous aimons trop, ce que nous aimons mal et sans règle, ce que nous aimons au préjudice de son amour. En cela que fait-il? il nous fait pleurer comme des enfants à qui on ôte le couteau dont ils se jouent et dont ils pourroient se tuer. Nous pleurons, nous nous décourageons, nous jetons les hauts cris; nous sommes prêts à murmurer contre Dieu comme les enfants se

dépitent contre leurs mères. Mais Dieu nous laisse pleurer et nous sauve. Il ne nous afflige que pour nous corriger. Lors même qu'il paroît nous accabler, c'est pour notre bien ; c'est pour nous épargner les maux que nous nous ferions à nous-mêmes. Ce que nous pleurons nous auroit fait pleurer éternellement; ce que nous croyons perdu étoit perdu quand nous pensions le posséder : Dieu l'a mis en sûreté pour nous le rendre bientôt dans l'éternité qui s'approche. Il ne nous prive des choses que nous aimions que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide et modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, et pour nous faire cent fois plus de bien que nous ne saurions nous en désirer à nous mêmes.

Il n'arrive rien sur la terre, au péché près, que Dieu n'ait voulu. C'est lui qui fait tout, qui règle tout, qui donne à chaque chose tout ce qu'elle a. Il a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage et les gouttes d'eau qui composent les abîmes de l'océan. En faisant l'univers, sa sagesse a mesuré et pesé jusqu'au dernier atome. C'est lui qui en chaque moment produit et renouvelle le souffle de vie qui nous anime ; c'est lui qui a compté nos jours, qui tient dans ses puissantes mains les clefs du tombeau pour le fermer ou pour l'ouvrir.

Ce qui nous frappe le plus n'est rien aux yeux de Dieu : un peu plus ou un peu moins de vie sont des différences qui disparoissent en présence de son éternité. Qu'importe que ce vase fragile, ce corps de boue soit brisé et réduit en cendres un peu plus tôt ou un peu plus tard ?

Oh ! que vos vues sont courtes et trompeuses ! On est

consterné de voir une personne mourir à la fleur de son âge : Quelle horrible perte ! dit-on. Mais pour qui est la perte ? Que perd celui qui meurt ? quelques années de vanité, d'illusion et de danger pour la mort éternelle. Dieu l'enlève du milieu des iniquités, et se hâte de l'arracher au monde corrompu et à sa propre fragilité. Que perdent les personnes dont il étoit aimé ? elles perdent le poison d'une félicité mondaine ; elles perdent un enivrement perpétuel ; elles perdent l'oubli de Dieu et d'elles-mêmes où elles étoient plongées ; ou plutôt elles gagnent, par la vertu de la croix, le bonheur du détachement. Le même coup qui sauve la personne qui meurt prépare les autres à se détacher par la souffrance pour travailler courageusement à leur salut.

O qu'il est donc vrai que Dieu est bon, qu'il est tendre, qu'il est compatissant à nos vrais maux lors même qu'il paroît nous foudroyer, et que nous sommes tentés de nous plaindre de sa rigueur !

Quelle différence trouvons-nous maintenant entre deux personnes qui ont vécu il y a cent ans ! L'une est morte vingt ans avant l'autre, mais enfin elles sont mortes toutes deux. Leur séparation, qui a paru dans le temps si longue et si rude, ne nous paroît plus maintenant et n'étoit dans la vérité qu'une courte séparation. Bientôt ce qui est séparé sera réuni, et il ne paroîtra aucune trace de cette séparation si courte. On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain ! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui prit les devants il y a qu[illegible] deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est

plus qu'un songe; le présent, dans le moment que nous croyons le tenir, nous échappe et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature, il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années se passent comme les flots d'un torrent se poussent l'un l'autre. Encore quelques moments, encore un peu, dis-je, et tout sera fini.

Hélas! que ce qui nous paroît long par l'ennui et par la tristesse nous paroîtra court quand il finira!

C'est par foiblesse d'amour-propre que nous sommes si sensibles à notre état. Le malade qui dort mal la nuit trouve la nuit d'une longueur sans fin; mais cette nuit est aussi courte que les autres. On exagère par la lâcheté toutes les souffrances : elles sont grandes, mais la délicatesse les augmente encore. Le vrai moyen de les raccourcir c'est de s'abandonner à Dieu courageusement. Il est vrai qu'on souffre : mais Dieu veut cette souffrance pour nous purifier et pour nous rendre dignes de lui. Le monde nous rioit, et cette prospérité empoisonnoit notre cœur. Voudroit-on passer toute sa vie jusqu'au moment terrible de la mort dans cette mollesse, dans ces délices, dans cet état, dans cette vaine joie, dans ce triomphe de l'orgueil, dans ce goût du monde ennemi de Jésus-Christ, dans cet éloignement de la croix qui seule doit nous sanctifier? Le monde nous tournera le dos, nous oubliera avec ingratitude, nous méconnoîtra, nous mettra au rang des choses qui ne sont plus. Hé bien! faut-il s'étonner que le monde soit toujours monde, injuste, trompeur, perfide? C'est pourtant là ce monde que nous n'avions pas honte d'aimer, et que peut-être nous voudrions pouvoir aimer encore. C'est à ce monde abominable que Dieu nous ar-

rache pour nous délivrer de sa servitude maudite, et pour nous faire entrer dans la liberté des ames détachées; c'est là ce qui nous désole. Si nous sommes sensibles à l'indifférence de ce monde, qui est si méprisable et si digne d'horreur, il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes. Quoi! nous ne pouvons souffrir ce qui nous est si bon, et nous regrettons tant ce qui nous est si funeste! Voilà donc la source de nos larmes et de nos douleurs!

O mon Dieu! vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez-nous en guérir. Hâtez-vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous, ô Père tout-puissant, qui ne donnez rien à vos chers enfants que pour leur salut, et sur Jésus votre fils qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous; vous l'avez fait l'homme de douleur pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu! donnez-moi un cœur selon le vôtre; qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous déplaire, qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent à votre royaume. Seigneur, vous voyez la foiblesse et la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvu que vous ne lui manquiez jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

XXIX. *Sur les croix.*

Les choses pénibles, qui se mettent entre Dieu et nous, ce sont des croix qu'il faut porter patiemment et qui seront des moyens pour nous unir à lui si nous les souffrons humblement. Les choses qui confondent et qui accablent notre orgueil nous font encore plus de bien que celles qui nous animent à la vertu. Nous avons besoin d'être abattus, comme saint Paul aux portes de Damas, et de ne trouver plus de ressource en nous-mêmes, mais en Dieu.

La nature n'inspire qu'un courage fier et dédaigneux, et s'irrite contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier.

Il faut porter ses croix en silence avec un courage humble, paisible; être grand en Dieu et point en soi; grand par la douceur et la patience, et petit par l'humilité.

Quand Dieu touche au vif en humiliant, tant mieux : c'est le médecin charitable qui applique un remède à nos maux qu'il veut guérir. Taisons-nous : adorons celui qui nous frappe; n'ouvrons la bouche que pour dire, je l'ai bien mérité. Quelque amer que soit le calice, il faut l'avaler jusqu'à la lie comme Jésus-Christ. Il est mort pour ceux qui le faisoient mourir, et il nous a enseigné à aimer, à bénir et à prier pour ceux qui nous font souffrir.

Il faut redoubler ses prières dans les temps de troubles et de tentations. On trouvera dans le cœur de Jésus-Christ mourant sur la croix tout ce qui manque au nôtre pour aimer ceux que notre orgueil voudroit haïr.

La croix aimée n'est qu'une demi-croix, parceque l'amour adoucit tout ; et l'on ne souffre beaucoup que parceque l'on aime peu. O que l'on est heureux de bien souffrir, et qu'on est malheureux de ne souffrir pas avec Jésus-Christ, puisqu'on n'est en ce monde que pour se purifier en souffrant !

Dieu éprouve par les maladies et par les sujétions du dehors : il faut mettre tout à profit. Nous avons besoin de toutes nos croix. Quand nous souffrons beaucoup, c'est que nous avons beaucoup d'attachements qu'il faut retrancher. Nous résistons ; nous retardons l'opération divine ; nous repoussons la main salutaire ; et c'est toujours à recommencer : nous en serions quittes à meilleur marché, si nous nous livrions sans cesse à Dieu.

Les croix sont le pain quotidien : notre ame a besoin tous les jours d'une certaine mesure de souffrances pour se détacher, comme le corps a besoin d'une certaine quantité d'aliments. Nous avons besoin de croix : nous ne vaudrions rien si Dieu n'avoit soin de nous tourner en amertume le monde et la vie pour nous en détacher.

La croix n'est jamais sans fruit quand on la reçoit en esprit de sacrifice. Il faut l'accepter en adorant la main de Dieu qui nous en charge afin de nous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout ; qui ne dit jamais c'est trop ; qui compte, non sur soi-même, mais sur le Tout-Puissant ; qui ne veut de consolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, et qui se nourrit de sa pure volonté !

Il y a dans les croix tant de marques de miséricorde et une si grande moisson de graces pour les ames fidèles,

que, si la nature s'en afflige, la foi doit s'en réjouir. On y trouve la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve des plus purs plaisirs. C'est jusque-là que Dieu pousse une ame pour la détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il à faire, que d'embrasser la croix qu'il présente et se laisser crucifier ? Quand il a bien crucifié il console : mais il ne fait pas comme les créatures qui donnent des consolations empoisonnées pour nourrir le venin de l'amour-propre ; il ne console que d'une manière solide et véritable.

La paix que l'on trouve dans la soumission sans aucun adoucissement extérieur est un grand don : par-là Dieu nous accoutume à être exercés sans être abattus. Quoique la nature lâche et sensible s'abatte, le fond demeure soutenu ; c'est une paix d'autant plus pure qu'elle est sèche.

La vue de Dieu qui a tout droit sur sa créature, et celle de nos misères qui ne méritent qu'humiliations et croix, sont le pain dont il faut nous nourrir dans les épreuves. Laissons faire Dieu ; les hommes ne peuvent rien : quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter et à nous relever du précipice par sa seule main.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvu qu'on veuille bien souffrir et satisfaire à la justice de Dieu ! Que ne lui devons-nous pas, et quelles peines ne mériterions-nous pas en rigueur ! Une éternité de supplices changée en quelques infirmités ; la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance tranquille et courte où l'on adore la main dont on est frappé par miséricorde ! De telles croix méritent des remercîments et non pas des plaintes. Ce sont

des graces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Nous eût-il couverts de la lèpre, il nous épargne encore : la lèpre de l'orgueil, du péché et de l'idolâtrie de soi-même, est bien plus affreuse.

Les croix que l'on choisit ne sont presque rien : il n'y a que Dieu qui sache crucifier.

Les croix que Dieu nous donne et sous lesquelles il veut nous courber, ne réprimeront point notre hauteur : ce ne sera qu'à force de renoncer à notre propre esprit dans le silence devant Dieu, que nous pourrons être appetissés et adoucis par sa grace.

Les croix de prévoyance inquiètes sont vues au-delà de l'ordre de Dieu ; on les voit sans onction pour les supporter ; on les voit même par une infidélité qui éloigne la grace : ainsi tout y est amer et insupportable, tout y est noir, tout y est sans ressource ; et l'ame, qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve que mort et révolte sans consolation au dedans d'elle-même.

Voilà ce que c'est de ne se fier pas à Dieu, et d'oser violer son secret dont il est jaloux.

Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil : adorons sans voir; taisons-nous ; demeurons en paix. Les croix du moment présent apportent toujours leurs graces, et par conséquent leur adoucissement avec elles : on y voit la main de Dieu qui s'y fait sentir.

A chaque jour (1), dit Jésus-Christ, *suffit son mal.* Le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse

(1) Matth. 6, v. 34.

faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire, par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur et cela suffit. (1) *Il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux.* Qu'il élève ou qu'il abaisse, qu'il frappe ou qu'il console, qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures, qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur; nous ne sommes que l'ouvrage et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie et que sa volonté s'accomplisse en nous? Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il est sûr qu'il veut nous sauver.

Sortons de nous-mêmes; ne nous aimons plus d'un amour déréglé; et la volonté de Dieu, qui se développera à chaque moment en tout, nous consolera aussi à chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous ou en nous. Les contradictions des hommes, leurs inconstances, leurs injustices même, nous paroîtront les effets de la sagesse, de la justice et de la bonté immuable de Dieu. Nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les foiblesses des hommes aveugles et corrompus. Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très réel et digne d'éternelles louanges du côté de Dieu.

Qu'attendons-nous des hommes? Ils sont foibles, inconstants, aveugles: les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La nature est un roseau cassé; si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut nous soutenir, et nous perce la main. Quelque grands que paroissent les

(1) I Rois, 3, v. 18.

hommes, ils ne sont rien en eux-mêmes : mais quand Dieu est grand en eux, c'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur les élus : il emploie et le dedans et le dehors, la corruption des autres hommes, nos propres imperfections et notre propre sensibilité ; en un mot il emploie tout à notre sanctification : il remue le ciel et la terre pour sauver ce qui lui est cher : rien ne se fait que pour nous purifier et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu ; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous ; car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous. Quoi ! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre ! C'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse ; et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons ; notre lâcheté et notre impatience arrêtent la main de Dieu ! Une piété sans croix est une piété en idée.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice : notre humeur nous expose à celle d'autrui ; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins ; nos désirs

sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tout le reste des hommes ; notre orgueil, qui est incompatible avec celui du prochain, s'élève comme les flots de la mer agitée ; tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque ; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et où l'on ne sauroit jamais contenter ce *moi* du vieil homme si jaloux, si délicat, si ombrageux sur tout ce qui le touche.

De là vient que l'on est dans le commerce du prochain comme les malades qui ont langui long-temps dans un lit ; il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade est attendri sur lui-même ; il ne peut être touché sans jeter les hauts cris ; touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connoît pas lui-même ; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens. Voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplices les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour ; voilà, dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède pour trouver la paix est de sortir de soi. Il faut se renoncer et perdre tout amour-propre pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni

à ménager. Alors on goûte la vraie paix (1), réservée *aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout ce que Dieu veut, et nous ne voulons rien de ce qu'il ne veut pas. C'est être inaccessible à l'ennemi ; c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous ; tout ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état on a mis son trésor si haut que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation, mais nous y consentons ; car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés : tant mieux ; c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné ; mais Dieu le sait et c'est assez : on aime la main qui écrase ; la paix se trouve dans toutes ces peines. Heureuse paix qui nous suit jusqu'à la croix ! On veut ce que l'on a, et l'on ne veut rien de ce que l'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde : s'il reste quelques attaches et quelque désir, la paix n'est qu'à demi ; si tous liens étoient rompus, la liberté seroit sans bornes. Que l'opprobre, la douleur et la mort viennent fondre sur moi ; j'entends Jésus-Christ qui me dit (2) : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ensuite*

(1) Luc, 2, v. 14. (2) Ibid. 12, v. 4.

ne peuvent plus rien. O qu'ils sont foibles lors même qu'ils ôtent la vie ! Que leur puissance est courte ! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance ; après quoi on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

Nous ne sommes sur la terre que pour souffrir (1) : *Malheur* à ceux *qui ont leur consolation en ce monde !* ils ne l'auront point dans l'autre. Cette vie n'est qu'un temps de tentation et d'épreuves pour nous corriger, pour nous purifier, pour nous détacher. Quand nous n'aurons plus à souffrir, nous n'aurons plus à vivre, comme l'on fait sortir un malade de l'hôpital dès qu'il est guéri : ce n'est que par la souffrance que notre guérison s'opère.

Il ne faut songer aux personnes qui nous font de la peine que pour leur pardonner. Il faut voir en elles Dieu qui s'en sert pour exercer notre humilité, notre patience, notre amour pour la croix. On verra un jour devant Dieu combien les personnes qui nous crucifient nous sont utiles en nous attachant sur la croix avec Jésus-Christ. La peine qu'elles causent passera bientôt, et le fruit qui en reviendra sera éternel.

XXX. *De la trop grande sensibilité dans les peines.*

Cette sensibilité ne dépend point de nous ; Dieu nous la donne avec notre tempérament pour nous exer-

(1) Luc, 6, v. 24.

cer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous sanctifier. Entrons donc dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires ; il ne s'agit que de ne pas y succomber. Celles du dedans sont comme celles du dehors ; elles tendent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans sont encore plus utiles, en ce qu'elles servent plus directement à nous humilier par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne ; celles du dedans nous font sentir que nous sommes aussi dépravés dans nos inclinations que le monde même.

Supportons donc avec une humble confiance et en paix nos soulèvements intérieurs et toutes les tentations qui naissent de notre propre fonds aussi-bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui sait autant se servir de nous que des autres pour nous faire mourir à nous-mêmes. C'est souvent l'orgueil qui s'inquiète et qui se décourage de voir tant de révoltes s'opiniâtrer au dedans, pendant qu'il voudroit voir ses passions soumises pour se nourrir de cette gloire et pour se complaire en sa propre perfection.

Tâchons d'être fidèles par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les agitations de la nature ; et laissons faire Dieu quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés si sa puissante main ne nous en préservoit.

Que s'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous ; corrigeons-nous sans pitié pour nous-mêmes ; ne per-

dons pas un moment pour nous retourner vers Dieu : mais faisons-le simplement et sans trouble. Relevons-nous et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager à la vue de notre chute.

XXXI. *Nécessité de la purification de l'ame par rapport aux dons de Dieu et spécialement aux amitiés.*

Dieu qui paroît si rigoureux aux ames ne leur fait jamais rien souffrir par le plaisir de les faire souffrir. La rigueur de l'opération vient du mal qu'il faut arracher : il ne feroit aucune incision si tout étoit sain ; il ne coupe que ce qui est mort et ulcéré. C'est donc notre amour-propre corrompu qui fait nos douleurs : la main de Dieu nous en fait le moins qu'elle peut. Jugeons combien nos plaies sont profondes et envenimées, puisque Dieu nous épargne tant, et qu'il nous fait néanmoins si violemment souffrir.

De même qu'il ne nous fait jamais souffrir que pour notre guérison, il ne nous ôte aussi aucun de ses dons que pour nous le rendre au centuple. Il nous ôte par amour tous les dons les plus purs que nous possédons impurement. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux, afin que nous les conservions sans nous les approprier et sans nous les rapporter jamais à nous-mêmes. Les graces les plus éminentes sont les plus dangereux poisons si nous y prenons quelque appui et quelque complaisance d'amour-propre. C'est le péché des mauvais anges. Ils ne firent que regarder leur état et s'y complaire ; les voilà dans l'instant même précipités du ciel et éternels ennemis de Dieu.

Cet exemple fait voir combien les hommes s'entendent peu en péchés. Celui-là est le plus grand de tous; cependant il est bien rare de trouver des ames assez pures pour posséder purement et sans propriété le don de Dieu. Quand on passe aux graces de Dieu, c'est toujours pour soi, et c'est l'amour du *moi* humain qui fait presque toujours une certaine sensibilité qu'on a pour les graces. On est contristé de se trouver foible; on est tout animé quand on se trouve fort; on ne regarde point sa perfection uniquement pour la gloire de Dieu, comme on regarderoit celle d'un autre. On est contristé et découragé quand le goût sensible et quand les graces aperçues échappent: en un mot, c'est presque toujours de soi et non de Dieu qu'il est question.

De là vient que toutes les vertus aperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très-subtil des graces les plus contraires à la nature: l'amour-propre se nourrit, non seulement d'austérités et d'humiliations, non seulement d'oraison fervente et de renoncement à soi, mais encore de l'abandon le plus pur et des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini que de penser qu'on n'est plus soutenu de rien, et qu'on ne cesse point, dans cette épreuve horrible, de s'abandonner fidèlement et sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste; il faut tout perdre de vue, même l'abandon aperçu à la volonté de Dieu, sans cependant le perdre véritablement.

On ne trouve Dieu seul purement que dans cette perte apparente de tous ses dons et dans ce réel sacri-

fice de tout soi-même, après avoir perdu le sentiment de toute ressource intérieure. La jalousie infinie de Dieu nous pousse jusque-là, et notre amour-propre le met, pour ainsi dire, dans cette nécessité, parceque nous ne nous perdons totalement en Dieu que quand tous les autres appuis nous manquent. C'est comme un homme qui tombe dans un abîme; il n'achève de s'y laisser aller qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour-propre que Dieu précipite se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grace, comme un homme qui se noie se prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction qui se fait peu à peu en nous du sentiment ou de la conscience de tous les dons divins. Il n'y a pas un seul don, si éminent qu'il soit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne quelquefois pour la suite un piège et un obstacle par les retours de propriété qui salissent l'ame. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avoit donné.

Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours; il l'ôte pour le mieux donner et pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété; et, la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple.

Alors le don n'est plus, si je l'ose dire, don de Dieu; il est Dieu même à l'ame. Ce n'est plus don de Dieu; car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui et que l'ame peut posséder : c'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, et qui, sans

être possédé par l'ame, la possède selon tous ses bons plaisirs.

La conduite la plus ordinaire de Dieu sur les ames est donc de les attirer d'abord à lui pour les détacher du monde et des passions grossières, en leur faisant goûter toutes les vertus les plus ferventes et la douceur du recueillement. Dans ce premier attrait sensible toute l'ame se tourne à la mortification et à l'oraison. Elle se contrarie sans cesse elle-même en tout; elle se déprend sans cesse de toutes les consolations extérieures; et celles de l'amitié sont aussi retranchées, parcequ'elle y ressent l'impureté de l'amour-propre qui rapporte les amis à soi. Il ne reste plus que les amis auxquels on est lié par conformité de sentiments, ou ceux qu'on cultive par charité ou par devoir : tout le reste devient à charge ; et si on n'en a pas perdu le goût naturel, on se défie encore davantage de leur amitié lorsqu'ils ne sont pas dans le même goût de piété où l'on est.

Il y a beaucoup d'ames qui ne passent jamais cet état de ferveur et d'abondance spirituelle : mais il y en a d'autres que Dieu mène plus loin, et qu'il dépouille par jalousie après les avoir revêtues et ornées. Celles-là tombent dans un état de dégoût, de sécheresse et de langueur où tout leur est à charge. Bien loin d'être sensibles à l'amitié, l'amitié des personnes qu'elles goûtoient le plus autrefois leur devient importune. Une ame en cet état sent que Dieu et tous ses dons se retirent d'elle. C'est pour elle un état d'agonie et une espèce de désespoir : on ne peut se supporter soi-même; tout se tourne à dégoût. Dieu arrache tout, et le goût des amitiés comme tout le reste. Faut-il s'en étonner? il ôte presque le goût de son amour et de sa loi. On ne sait plus où

l'on en est; le cœur est flétri et presque éteint; il ne sauroit rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avoit senti si doux dans sa ferveur, est une absinthe répandue sur tout ce qu'on avoit aimé parmi les créatures. On est comme un malade qui sent sa défaillance faute de nourriture, et qui a horreur de tous les aliments les plus exquis. Alors ne parlez point d'amitié; le nom même en est affligeant et feroit venir les larmes aux yeux; tout vous surmonte; vous ne savez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés et des peines, comme un enfant, dont vous ne sauriez dire la raison, et qui s'évanouissent comme un songe dans le moment que vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposition vous paroît toujours un mensonge, parcequ'il cesse d'être vrai dès que vous commencez à le dire. Rien ne subsiste en vous, vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. Vous êtes sur les sentiments intérieurs comme les filles de la Visitation sur leurs cellules et sur leurs meubles; tout change; rien n'est à vous, et votre cœur moins que tout le reste. On ne sauroit croire combien cette inconstance puérile appetisse et détruit une ame sage, ferme et hautaine dans sa vertu. Parler alors de bon naturel, de tendresse, de générosité, de constance, de reconnoissance pour ses amis, à une ame malade et agonisante, c'est parler de danse et de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

Mais attendez que l'hiver soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. Dieu rend l'amitié avec tous les autres dons jusqu'au centuple. On sent renaître au dedans de soi ses anciennes inclinations pour les vrais amis : on

ne les aime plus en soi et pour soi; on les aime en Dieu et pour Dieu, mais d'un amour vif, tendre, accompagné de goût et de sensibilité; car Dieu sait bien rendre la sensibilité pure. Ce n'est pas la sensibilité mais l'amour-propre qui corrompt nos amitiés. Alors on se livre sans scrupule à cette chaste amitié, parceque c'est Dieu qui l'imprime ; on aime au travers de lui sans en être détourné; c'est lui qu'on aime dans ce qu'il fait aimer.

Dans cet ordre de providence qui nous lie à certaines gens, Dieu nous donne du goût pour eux ; et nous ne craignons point de vouloir être aimés par ces personnes, parceque celui qui imprime ce désir l'imprime très purement et sans aucun retour de propriété sur nous. On veut être aimé comme on voudroit qu'un autre le fût si c'étoit l'ordre de Dieu. On s'y cherche pour Dieu sans complaisance et sans intérêt propre. Dans cette résurrection de l'amitié, comme tout est sans intérêt et sans réflexion pour soi, on voit tous les défauts de son ami et de son amitié sans se rebuter.

Avant que Dieu ait ainsi purifié les amitiés, les personnes les plus pieuses sont délicates, jalouses, épineuses pour leurs meilleurs amis; parceque l'amour-propre craint toujours de perdre et veut toujours gagner dans le commerce même qui paroît le plus généreux et le plus désintéressé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la consolation de la confiance, le repos du cœur qui est la plus grande douceur de la vie, enfin le plaisir exquis d'aimer généreusement et sans intérêt. Otez cette consolation, troublez cette amitié qui semble si pure, l'amour-propre est désolé; il se plaint ; il veut

qu'on le plaigne ; il se dépite ; il est hors de lui : c'est pour soi qu'on est fâché ; ce qui marque que c'est soi-même qu'on aimoit dans son ami. Mais quand c'est Dieu qu'on y aime, on y tient fortement et sans réserve ; et cependant si l'amitié se rompt par ordre de Dieu, tout est paisible au fond de l'ame : elle n'a rien perdu ; car elle n'a rien à perdre pour elle à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est pour la personne qu'elle aimoit, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive et amère puisque l'amitié étoit très sensible ; mais c'est une douleur paisible et exempte des chagrins cuisants d'un amour intéressé.

Il y a encore une seconde différence à remarquer dans ce changement des amitiés par la grace. Tandis qu'on est encore en soi, on n'aime rien que pour soi ; et l'homme renfermé en lui-même ne peut avoir qu'une amitié bornée suivant sa mesure : c'est toujours un cœur rétréci dans toutes ses affections ; et la plus grande générosité mondaine a toujours par quelque endroit des bornes étroites. Si la gloire de bien aimer mène loin, on s'arrêtera tout court dès qu'il arrivera ou qu'on pourra s'imaginer que cette gloire sera blessée. Pour les ames qui sortent d'elles-mêmes et qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est immense comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour sur nous qui borne notre cœur ; car Dieu lui a donné je ne sais quoi d'infini qui a rapport à lui. C'est pourquoi l'ame qui ne s'occupe point d'elle-même, et qui se compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immensité de Dieu même : elle aime sans mesure, sans fin, sans motif humain ; elle aime parceque Dieu, amour immense, aime en Dieu.

Voilà l'état des apôtres qui est si bien exprimé par saint Paul. Il sent tout avec une pureté et une vivacité infinie ; il porte dans son cœur toutes les églises ; l'univers entier est trop borné pour ce cœur ; il se réjouit ; il s'afflige ; il se met en colère ; il s'attendrit ; son cœur est comme le siège de toutes les plus fortes passions. Il se fait petit ; il se fait grand ; il a l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère ; il aime d'un amour de jalousie ; il veut être anathème pour ses enfants : tous ces sentiments, quoique libres et volontaires, lui sont imprimés ; et c'est ainsi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus qu'en lui.

XXXII. *Des opérations intérieures de Dieu pour ramener l'homme à sa vraie fin, pour laquelle il nous a créés.*

Dans les commencements Dieu nous attaquoit par le dehors ; il nous arrachoit peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop et contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. O que l'ouvrage du dedans, quoique invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile et plus merveilleux !

Il vient un temps où Dieu, après nous avoir bien dépouillés, bien mortifiés par le dehors sur les créatures auxquelles nous tenions, nous attaque par le dedans pour nous arracher à nous-mêmes. Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte alors : il nous arrache le *moi* qui étoit le centre de notre amour-propre. Nous

n'aimions tout le reste que pour ce *moi;* et c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement et sans relâche. Oter à un homme ses habits c'est le traiter mal; mais ce n'est rien en comparaison de la rigueur qui l'écorcheroit et qui ne laisseroit aucune chair sur tous ses os. Coupez les branches d'un arbre, loin de le faire mourir vous fortifiez sa sève, il repousse de tous côtés; mais attaquez le tronc, desséchez la racine, il se dépouille, il languit, il meurt. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir à nous-mêmes.

Pour la mortification extérieure des sens il nous la fait faire par certains efforts de courage contre nous-mêmes. Plus les sens sont amortis par ce courage de l'ame, plus l'ame voit sa vertu et se soutient par son travail. Mais dans la suite Dieu se réserve à lui-même d'attaquer le fond de cette ame, et de lui arracher jusqu'au dernier soupir de toute vie propre. Alors ce n'est plus par la force de l'ame qu'il combat les objets extérieurs, c'est par la foiblesse de l'ame qu'il la tourne contre elle-même. Elle se voit; elle a horreur de ce qu'elle voit. Elle demeure fidèle; mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eus jusqu'alors s'élèvent contre elle; et souvent il en paroît de nouveaux dont elle ne s'étoit jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur et de courage qui la soutenoit autrefois. Elle tombe en défaillance; elle est, comme Jésus-Christ, triste jusqu'à la mort. Tout ce qui lui reste c'est la volonté de ne tenir à rien, et de laisser faire Dieu sans réserve.

Encore même n'a-t-elle pas la consolation d'apercevoir en elle cette volonté. Ce n'est plus une volonté sensible et réfléchie, mais une volonté simple, sans

retour sur elle-même, et d'autant plus cachée qu'elle est plus intime et plus profonde dans l'ame. En cet état Dieu prend soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même. Il la dépouille peu à peu en lui ôtant l'un après l'autre tous les habits dont elle étoit revêtue.

Les derniers dépouillements, quoiqu'ils ne soient pas toujours les plus grands, sont néanmoins les plus rigoureux. Quoique la robe soit en elle-même plus précieuse que la chemise, on sent bien plus la perte de la chemise que celle de la robe. Dans les premiers dépouillements ce qui reste console de ce qu'on perd; dans les derniers il ne reste qu'amertume, nudité et confusion.

On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillements; mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différents que les hommes sont différents entre eux. Chacun souffre les siens suivant ses besoins et les desseins de Dieu. Comment peut-on voir de quoi on sera dépouillé si on ne sait pas de quoi on est revêtu? Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devineroit jamais. Il ne sent qu'il y est attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous étoit inconnu; et nous sommes tout étonnés de découvrir, dans nos vertus mêmes, des défauts dont nous nous étions toujours crus incapables. C'est comme une grotte qui paroît sèche de tous côtés, et d'où l'eau rejaillit tout à coup par les endroits dont on se défioit le moins.

Ces dépouillements que Dieu nous demande ne sont point d'ordinaire ce qu'on pourroit s'imaginer. Ce qui est attendu nous trouve préparés et n'est guère propre

à nous faire mourir. Dieu nous surprend par les choses les plus imprévues. Ce sont des riens, mais des riens qui désolent et qui font le supplice de l'amour-propre. Les grandes vertus éclatantes ne sont plus de saison : elles soutiendroient l'orgueil; elles donneroient une certaine force et une assurance intérieure contraire aux desseins de Dieu, qui est de nous faire perdre terre. Alors c'est une conduite simple et unie. Tout est commun. Les autres ne voient rien de grand, et la personne même ne trouve rien en soi que de naturel, de foible et de relâché : mais on aimeroit cent fois mieux jeûner toute sa vie au pain et à l'eau et pratiquer les plus grandes austérités, que de souffrir tout ce qui se passe au dedans. Ce n'est pas qu'on ait un goût de ferveur pour les austérités; non, cette ferveur est évanouie : mais on trouve, dans la souplesse que Dieu demande pour une infinité de petites choses, plus de renoncement et plus de mort à soi qu'il n'y en auroit dans les grands sacrifices. Cependant Dieu ne laisse point l'ame en repos, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue souple et maniable en la pliant de tous les côtés. Il faut parler trop ingénument, puis il faut se taire; il faut être loué, puis blâmé, puis oublié, puis examiné de nouveau; il faut être bas, il faut être haut, il faut se laisser condamner sans dire un mot qui justifieroit d'abord : une autre fois il faut dire du bien de soi. Il faut consentir à se trouver foible, inquiet, irrésolu sur une bagatelle; à montrer des dépits de petit enfant; à choquer ses amis par sa sécheresse; à devenir jaloux et défiant sans nulle raison; même à dire ses jalousies les plus sottes à ceux contre qui on les éprouve; à parler avec patience et ingénuité à certaines gens contre leur goût et contre le sien propre sans fruit; à

paroître artificieux et de mauvaise foi ; enfin à se trouver soi-même sec, languissant, dégoûté de Dieu, dissipé, si éloigné de tout sentiment de grace qu'on est tenté de tomber dans le désespoir. Voilà des exemples de ces dépouillements intérieurs qui me viennent maintenant dans l'esprit : mais il y en a une infinité d'autres que Dieu assaisonne à chacun selon ses desseins.

Qu'on ne me dise point que ce sont des imaginations creuses. Peut-on douter que Dieu n'agisse immédiatement dans les ames? Peut-on douter qu'il n'y agisse pour les faire mourir à elles-mêmes? Peut-on douter que Dieu, après avoir arraché les passions grossières, n'attaque au dedans tous les retours subtils de l'amour-propre, sur-tout dans les ames qui se sont livrées généreusement et sans réserve à l'esprit de la grace? Plus il veut les purifier, plus il les éprouve intérieurement. Le monde n'a point d'yeux pour voir ces épreuves, ni d'oreilles pour les entendre : mais le monde est aveugle; sa sagesse n'est que mort ; elle ne peut compatir avec l'esprit de vérité. *Il n'y a que l'esprit de Dieu*, comme (1) dit l'apôtre, *qui puisse pénétrer les profondeurs de Dieu même.*

Dans les commencements on n'est point encore accoutumé à cette conduite du dedans, qui va à nous dépouiller par le fond. On veut bien se taire, être recueilli, souffrir tout, se laisser mener au cours de la Providence comme un homme qui se laisseroit porter par le courant d'un fleuve ; mais on n'ose encore se hasarder à écouter la voix intérieure pour les sacrifices que Dieu prépare. On est comme l'enfant Samuel (2),

(1) I Cor. 2, v. 10, 11. (2) I Rois, 3, v. 4, etc.

qui n'étoit point encore accoutumé aux communications du Seigneur. Le Seigneur l'appeloit, il croyoit que c'étoit Héli. Héli disoit : Mon enfant, vous avez rêvé, personne ne vous parle. Tout de même on ne sait si c'est quelque imagination qui nous pousseroit trop loin. Souvent le grand-prêtre Héli, c'est-à-dire les conducteurs nous disent que nous avons rêvé et que nous demeurions en repos. Mais Dieu ne nous y laisse point et nous réveille jusqu'à ce que nous prêtions l'oreille à ce qu'il veut dire. S'il s'agissoit de visions, d'apparitions, de révélations, de lumières extraordinaires, de miracles, de conduites contraires aux sentiments de l'église, on auroit raison de ne pas s'y arrêter. Mais quand Dieu nous a menés jusqu'à un certain point de détachement, et qu'ensuite nous avons une conviction intérieure qu'il veut encore certaines choses innocentes, qui ne vont qu'à devenir plus simples et qu'à mourir plus profondément à nous-mêmes, y a-t-il de l'illusion à suivre ces mouvements ? Je suppose qu'on ne les suit pas sans un bon conseil. La répugnance que notre sagesse et notre amour-propre ont à suivre ces mouvements marque assez qu'ils sont de grace ; car alors on voit bien qu'on n'est retenu contre ces mouvements que par quelque sensibilité et quelque retour sur soi-même. Plus on craint de faire ces choses, plus on en a besoin ; car c'est une crainte qui ne vient que de délicatesse, de défaut de souplesse, et d'attachement ou à ses goûts ou à ses vues. Or il faut mourir à tous ses sentiments de vie naturelle. Ainsi tout prétexte de reculer est ôté par la conviction qui est au fond du cœur qu'elles aideront à nous faire mourir.

La souplesse et la promptitude pour céder à ces mou-

vements est ce qui avance le plus les ames. Celles qui ont assez de générosité pour n'hésiter jamais font bientôt un progrès incroyable. Les autres raisonnent et ne manquent jamais de raison pour se dispenser de faire ce qu'elles ont au cœur : elles veulent et ne veulent pas ; elles attendent des certitudes ; elles cherchent des conseils à leur point qui les déchargent de ce qu'elles craignent de faire ; à chaque pas elles s'arrêtent et regardent en arrière ; elles languissent dans l'irrésolution et éloignent insensiblement l'esprit de Dieu. D'abord elles le contristent par leurs hésitations ; puis elles l'irritent par des résistances formelles ; enfin elles l'éteignent par ces résistances réitérées.

Quand on résiste on trouve des prétextes pour couvrir sa résistance et pour l'autoriser ; mais insensiblement on se dessèche soi-même ; on perd la simplicité ; et, quelque effort qu'on fasse pour se tromper, on n'est point en paix ; il y a toujours dans le fond de la conscience un je ne sais quoi qui reproche qu'on a manqué à Dieu. Mais comme Dieu s'éloigne, parcequ'on s'est éloigné de lui, l'ame s'endurcit peu à peu. Elle n'est plus en paix ; mais elle ne cherche point la vraie paix ; au contraire elle s'en éloigne de plus en plus en la cherchant où elle n'est pas. C'est comme un os qui est déboîté et qui fait toujours une douleur secrète ; mais quoiqu'il soit dans un état violent hors de sa place, il ne tend point à y rentrer ; tout au contraire il s'affermit dans sa mauvaise situation. O qu'une ame est digne de pitié lorsqu'elle commence à rejeter les invitations secrètes de Dieu qui demande qu'elle meure à tout ! D'abord ce n'est qu'un atome, mais cet atome devient une montagne et forme bientôt une espèce de chaos

entre Dieu et elle. On fait le sourd quand Dieu demande une petite simplicité : on craint de l'entendre ; on voudroit bien pouvoir se dire à soi-même qu'on ne l'a pas entendu ; on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. On s'embrouille, on doute de tout ce qu'on a éprouvé ; et les graces qui avoient le plus servi à nous rendre simples et petits dans la main de Dieu, commencent à paroître comme des illusions. On cherche au dehors des autorités de directeurs pour apaiser le trouble du dedans ; on ne manque pas d'en trouver, car il y en a tant qui ont peu d'expérience même avec beaucoup de savoir et de piété ! En cet état, plus on veut se guérir, plus on se fait malade. On est comme un cerf qui est blessé et qui porte dans ses flancs le trait dont il est percé ; plus il s'agite au travers des forêts pour s'en délivrer, plus il l'enfonce dans son corps. Hélas ! (1) *Qui est celui qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix ?* Dieu, qui est lui seul la paix véritable, peut-il laisser tranquille un cœur qui s'oppose à ses desseins ? Alors on est comme les personnes qui ont une maladie inconnue. Tous les médecins emploient leur art à les soulager, et rien ne les soulage. Vous les voyez tristes, abattues, languissantes : il n'y a ni aliment ni remède qui puisse leur faire aucun bien ; elles dépérissent chaque jour. Faut-il s'étonner qu'en s'égarant de son vrai chemin on aille hors de toute route s'égarant sans cesse de plus en plus ?

Mais, direz-vous, les commencements de tous ces malheurs ne sont rien, il est vrai, mais les suites en sont funestes. On ne vouloit rien réserver dans le sa-

(1) Job. 9, v. 4.

crifice qu'on faisoit à Dieu : c'est ainsi qu'on étoit disposé en regardant les choses de loin confusément. Mais ensuite quand Dieu nous prend au mot et accepte en détail nos offres, on sent mille répugnances très fortes dont on ne se défioit pas. Le courage manque, les vains prétextes viennent flatter un cœur foible et ébranlé : d'abord on retarde et on doute si on doit suivre ; puis on ne fait que la moitié de ce que Dieu demande, on y mêle avec l'opération divine un certain mouvement propre et des manières naturelles pour conserver quelque ressource à ce fond corrompu qui ne veut point mourir. Dieu, jaloux, se refroidit. L'ame commence à vouloir fermer les yeux pour ne pas voir plus qu'elle n'a le courage de faire. Dieu la laisse à sa foiblesse et à sa lâcheté puisqu'elle veut y être laissée. Mais comprenez combien sa faute est grande.

Plus elle a reçu de Dieu, plus elle doit lui rendre. Elle a reçu un amour prévenant et des graces singulières : elle a goûté le don de l'amour pur et désintéressé que tant d'ames, d'ailleurs très pieuses, n'ont jamais senti. Dieu n'a rien ménagé pour la posséder toute entière. Il est devenu l'époux intérieur ; il a pris soin de faire tout dans son épouse ; mais il est infiniment jaloux. Ne vous étonnez pas des rigueurs de sa jalousie. De quoi est-il donc si jaloux ? Est-ce des talents, des lumières, de la régularité des vertus extérieures ? Non ; il est condescendant et facile sur toutes ces choses. L'amour n'est jaloux que sur l'amour ; toute sa délicatesse ne tombe que sur la droiture de la volonté. Il ne peut souffrir aucun partage du cœur de l'épouse, et il souffre encore moins tous les prétextes dont l'épouse cherche à se tromper pour excuser le partage de son cœur. Voilà

ce qui allume le feu dévorant de sa jalousie. Tant que l'amour pur et ingénu vous conduira, ô épouse, l'époux supportera avec une patience sans bornes tout ce que vous feriez d'irrégulier par mégarde ou par fragilité sans préjudice de la droiture de votre amour ; mais dès le moment que votre amour refusera quelque chose à Dieu et que vous voudriez vous tromper vous-même dans le refus, l'époux vous regardera comme une épouse infidèle qui veut couvrir son infidélité.

Combien d'ames, après de grands sacrifices, tombent dans ces résistances ! La fausse sagesse cause presque tous ces malheurs. Ce n'est pas tant pour n'avoir pas assez de courage que pour avoir trop de raison humaine qu'on s'arrête dans cette course. Il est vrai que Dieu, quand il a appelé les ames à cet état de sacrifice sans réserve, les traite à proportion des dons ineffables dont il les a comblées. Il est insatiable de mort, de pertes, de renoncement : il est même jaloux de ses dons, parceque l'excellence de ses dons nourrit en nous secrètement une certaine confiance propre. Il faut que tout soit détruit, que tout périsse. Nous avons tout donné. Dieu veut nous ôter tout ; et en effet il ne nous laisse rien. S'il y a encore la moindre chose à laquelle nous tenions, si bonne qu'elle paroisse, c'est là qu'il vient, le glaive à la main, couper jusqu'au dernier repli de notre cœur. Si nous craignons encore par quelque endroit, c'est cet endroit par où il vient nous prendre ; car il nous prend toujours par l'endroit le plus foible. Il nous pousse sans nous laisser jamais respirer. Faut-il s'en étonner ? Peut-on mourir tandis qu'on respire encore ? Nous voulons que Dieu nous donne le coup de la mort ; mais nous voudrions mourir sans douleur ;

nous voudrions mourir à toutes nos volontés par le choix de notre volonté même ; nous voudrions tout perdre et retenir tout. Hélas ! quelles agonies, quelles angoisses quand Dieu nous mène jusqu'au bout de nos forces ! On est entre ses mains comme un malade dans celles d'un chirurgien qui fait une opération douloureuse : on tombe en défaillance. Mais cette comparaison n'est rien ; car, après tout, l'opération du chirurgien est pour nous faire vivre, et celle de Dieu pour nous faire réellement mourir.

Pauvres ames ! ames foibles ! que ces derniers coups vous accablent ! L'attente seule vous fait frémir et retourner en arrière. Combien y en a-t-il qui n'achèvent point de traverser l'affreux désert ! A peine deux ou trois verront la terre promise. Malheur à celles de qui Dieu attendoit tout et qui ne remplissent point leur grace ! Malheur à quiconque résiste intérieurement ! Étrange péché que celui de pécher contre le Saint-Esprit ! Ce péché, irrémissible en ce monde et en l'autre, n'est-il pas celui de résister à l'invitation intérieure? Celui qui y résiste pour sa conversion sera puni en ce monde par le trouble, et en l'autre par les douleurs de l'enfer. Celui qui y résiste pour mourir sans réserve à lui-même et pour se livrer à la grace du pur amour, sera puni en ce monde par les remords, et en l'autre par le feu vengeur du purgatoire. Il faut faire son purgatoire en ce monde ou en l'autre, ou par le martyre intérieur du pur amour, ou par les tourments de la justice divine après la mort. Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même! Heureux celui qui présente hardiment

toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap ! Heureux celui qui, ne se comptant pour rien, ne met jamais Dieu dans la nécessité de le ménager ! Heureux celui que tout ceci n'effraie point !

On croit que cet état est horrible ; on se trompe : c'est là qu'on trouve la paix, la liberté, et que le cœur, détaché de tout, s'élargit sans bornes, en sorte qu'il devient immense ; rien ne le rétrécit ; et selon la promesse il devient avec une certaine proportion une même chose avec Dieu même.

O mon Dieu, vous seul pouvez donner la paix qu'on éprouve en cet état-là. Plus l'ame se sacrifie sans ménagement et sans retour sur elle-même, plus elle est libre. Tandis qu'elle n'hésite point à tout perdre et à s'oublier, elle possède tout. Il est vrai que ce n'est point une possession réfléchie, en sorte qu'on se dise à soi-même, Oui je suis en paix et je vis heureux ; car ce seroit trop retomber sur soi et se chercher après s'être quitté : mais c'est une image de l'état des bienheureux qui seront à jamais ravis en Dieu sans avoir pendant toute l'éternité un instant pour penser à eux-mêmes et à leur bonheur. Ils sont si heureux dans ce transport qu'ils seront heureux éternellement, sans se dire à eux-mêmes qu'ils jouissent de ce bonheur.

Vous faites, ô époux des ames, éprouver dès cette vie aux ames qui ne vous résistent jamais, un avant-goût de cette félicité. On ne veut rien et on veut tout. Comme il n'y a que la créature qui borne le cœur, le cœur n'étant jamais resserré ni par l'attachement aux créatures, ni par le retour sur lui-même, il entre pour ainsi dire dans votre immensité. Rien ne l'arrête ; il se

perd toujours de plus en plus ; mais quoique sa capacité croisse à l'infini, vous le remplissez tout entier ; il est toujours rassasié. Il ne dit point je suis heureux, mais sent qu'il l'est. Il ne possède point son bonheur, mais son bonheur le possède. En quelque moment qu'on le prenne et qu'on lui demande, Voulez-vous souffrir ce que vous souffrez ? voudriez-vous avoir ce que vous n'avez pas ? Il répondra sans hésiter et sans se consulter soi-même : Je veux souffrir ce que je souffre, et n'avoir point ce que je n'ai pas ; je veux tout ce que Dieu veut, je ne veux rien autre chose.

Voilà, mon Dieu, la vraie et pure adoration en esprit et en vérité. Vous cherchez de tels adorateurs, mais vous n'en trouvez guère. Presque tous se cherchent eux-mêmes dans vos dons, au lieu de vous chercher tout seul dans la croix et dans le dépouillement. On veut vous conduire, au lieu de se laisser conduire par vous. On se donne à vous pour devenir grand ; mais on se refuse dès qu'il faut se laisser appetisser. On dit qu'on ne tient à rien ; et on est effrayé par les moindres pertes. On veut vous posséder ; mais on ne veut point se perdre pour être possédé par vous. Ce n'est pas vous aimer ; c'est vouloir être aimé par vous. O Dieu, la créature ne sait point pourquoi vous l'avez faite : apprenez-le lui, et imprimez au fond de son cœur que la boue doit se laisser donner sans résistance toutes les formes qu'il plaît à l'ouvrier.

XXXIII. *De la perfection chrétienne.*

La perfection chrétienne n'a point les rigueurs, les ennuis et les contraintes qu'on s'imagine. Elle demande qu'on soit à Dieu du fond du cœur; et dès qu'on est ainsi à Dieu du fond du cœur, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours contents; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, et veulent faire pour lui tout ce qu'il veut; ils se dépouillent de tout et trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière dans son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfants de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

Ils se sacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus; ils souffrent, mais ils veulent souffrir, et ils préfèrent la souffrance à toutes leurs fausses joies : leurs corps ont des maux cuisants, leur imagination est troublée, leur esprit tombe en langueur et en défaillance; mais leur volonté est ferme et tranquille dans le plus intime d'elle-même, et elle dit sans cesse *Amen* à tous les coups dont Dieu la frappe pour la sacrifier.

Ce que Dieu demande de nous est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire que ce que Dieu désire, et ne rejette que ce qu'il rejette, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette disposition, tout est salutaire; les

amusements mêmes, pris dans cet esprit, se tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui se donne à Dieu! Il est délivré de ses passions, des jugements des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides et misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité et de l'inconstance des amis, des artifices et des pièges des ennemis, de sa propre foiblesse, de la misère et de la brièveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels, et enfin de l'éternelle condamnation de Dieu.

Le chrétien est délivré de cette multitude innombrable de maux, puisque, mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut: et il trouve ainsi sa consolation par la foi, et par conséquent par l'espérance, au milieu de toutes ses peines.

Quelle foiblesse seroit-ce donc de craindre de se donner à Dieu, et de s'engager trop avant dans un état si désirable!

Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras *du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation!* comme parle (1) saint Paul. Alors on ne désire plus rien que de connoître ce que l'on doit à Dieu; et on ne craint rien davantage que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Sitôt qu'on découvre une lumière nouvelle dans sa loi, on est transporté de joie comme un avare qui a trouvé un trésor.

(1) II Cor. 1, v. 3.

Le vrai chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, et ne veut rien de tout ce qui lui manque : plus il aime Dieu, plus il est content ; et la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu ! C'est craindre d'être trop heureux ; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses ; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolation dans l'amour de Dieu, et trop de détachement pour les passions qui nous rendent misérables.

Méprisons donc les choses de la terre pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument ; car, quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il n'y a qu'à changer le fond de son cœur en aimant, et nous ferons à-peu-près les mêmes choses que nous faisions : car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées ; mais nous ferons pour servir Dieu ce que nous faisons pour servir et pour plaire au monde et pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura seulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos passions tyranniques et par la censure maligne du monde, nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec espérance en Dieu : la confiance nous animera ; l'attente des biens éternels qui s'approchent pendant que ceux d'ici-bas nous échappent, nous soutiendra au milieu des peines ; l'amour de Dieu, qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des ailes pour voler dans sa voie et pour nous élever au-dessus de toutes nos misères. Si nous avons de la peine

à le croire, l'expérience nous en convaincra : (1) *Venez, voyez et goûtez*, dit David, *combien le Seigneur est doux.*

Le fils de Dieu dit en général à tous les chrétiens sans exception : (2) *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix et qu'il me suive.* La voie large conduit à la perdition : il faut suivre la voie étroite où le petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence qui emportent le royaume du ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, n'être point du monde qui est maudit à cause de ses scandales.

Ces vérités effraient bien des gens, et cela parce-qu'ils connoissent simplement ce que la religion fait faire, sans connoître ce qu'elle présente, et qu'ils ignorent l'esprit d'amour qui rend tout léger. Ils ne savent pas que cette religion mène à la plus haute perfection, en donnant la paix par un principe d'amour qui adoucit tous les maux.

Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours heureux. Ils éprouvent que (3) *le joug* de Jésus-Christ est *doux et léger;* qu'on trouve en lui *le repos de l'ame;* et qu'il *soulage ceux qui sont chargés et fatigués*, comme il l'a promis lui-même. Mais quel malheur à ces ames lâches et timides qui sont partagées entre Dieu et le monde ! Elles veulent et ne veulent pas. Elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions et par leurs remords ; elles craignent les jugements de Dieu et ceux des hommes ; elles ont horreur du mal et honte du bien ; elles ont les peines de la vertu sans en goûter les con-

(1) Ps. 33, v. 9. (2) Matth. 16, v. 4. (3) Ib. 11, v. 29, 30.

solations. Ah! si elles avoient un peu de courage pour mépriser les vains discours, les froides railleries et les téméraires censures des hommes, quelle paix ne goûteroient-elles pas dans le sein de Dieu!

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu et de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de notre cœur, de vouloir toujours demeurer où l'on est! La vie entière ne nous est donnée que pour nous avancer à grands pas vers notre patrie céleste. Le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse, et l'éternité s'avance déjà pour nous recevoir. Pourquoi tardons-nous à marcher pendant que la lumière du Père des miséricordes nous éclaire? Hâtons-nous d'arriver au royaume de Dieu.

Le seul premier commandement de la loi suffit pour faire évanouir en un moment tous les prétextes qu'on pourroit prendre de faire des réserves avec Dieu: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de toutes vos pensées.* Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit pour prévenir toutes les réserves que l'ame pourroit vouloir faire au préjudice de cet amour jaloux : et non seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourra-t-on donc croire qu'on l'aime si on ne peut se résoudre à penser à sa loi et à s'appliquer de suite à accomplir sa sainte volonté?

Ceux qui craignent de découvrir trop clairement ce que cet amour demande, sont bien loin de cet amour vigilant et appliqué.

Il n'y a qu'une seule manière d'aimer Dieu, c'est de

ne faire aucune démarche qu'avec lui et pour lui, et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire.

Ceux qui vivent dans des retranchements, mais qui voudroient bien être un peu du monde, croient que ce n'est rien; cependant ils courent risque d'être du nombre de ces tièdes dont il est dit (1) que Dieu les *vomira*.

Dieu supporte impatiemment ces ames lâches qui disent en elles-mêmes : J'irai jusque-là et jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son créateur? Que diroit un maître d'un domestique ou un roi des sujets qui les servent et qui ne voudroient les servir qu'à leur mode, qui craindroient de trop s'affectionner à leur service et à leurs intérêts, et qui auroient honte de paroître aux yeux du public s'attacher à eux? Mais plutôt que dira le roi des rois si nous faisons comme ces lâches serviteurs? Le temps s'approche, il vient, le voilà : hâtons-nous de le prévenir : aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir tous ceux qui n'aiment qu'elle : méprisons ce monde malheureux qui tombe déjà en ruine de toutes parts. Ne voyons-nous pas, depuis tant d'années, les personnes qui étoient dans les premières places, surprises par la mort, toutes tomber dans l'abîme? Ce monde, auquel on est si attaché, on va en sortir; il est lui-même la misère, la vanité, la folie; ce n'est qu'un fantôme et une *figure qui passe*, comme (2) dit saint Paul.

(1) Apoc. 8, v. 16. (2) I Cor. 7, v. 31.

XXXIV. *Que la voie de la foi nue et de la pure charité est meilleure et plus sûre que celle des lumières et des goûts.*

Ceux qui ne sont attachés à Dieu qu'autant qu'ils y goûtent de plaisir et de consolation, ressemblent aux peuples (1) qui suivoient Jésus-Christ, non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il multiplioit miraculeusement. Ils disent comme saint Pierre (2) : *Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y trois tabernacles :* mais ils *ne savent ce qu'ils disent.* Après s'être enivrés des douceurs du Thabor, ils méconnoissent le Fils de Dieu et refusent de le suivre sur le Calvaire. Non seulement ils cherchent des goûts, mais ils veulent encore des lumières ; c'est-à-dire que l'esprit est curieux de voir pendant que le cœur veut être remué par les sentiments doux et flatteurs. Est-ce mourir à soi? Est-ce-là le *juste* (3) de saint Paul dont *la foi* est *la vive* nourriture ?

On voudroit avoir des lumières extraordinaires qui marquassent des dons surnaturels et une communication intime de Dieu. Rien ne flatte tant l'amour-propre. Toutes les grandeurs du monde mises ensemble n'élèvent pas autant un cœur. C'est une vie secrète qu'on donne à la nature dans les dons surnaturels. C'est une ambition d'autant plus raffinée qu'elle est toute spirituelle ; on veut sentir, goûter, posséder Dieu et ses dons, voir sa lumière, pénétrer les cœurs, connoître l'avenir, être une ame tout extraordinaire; car le goût des lumières et des sentiments mène peu à peu une ame jusqu'à un désir secret de toutes ces choses.

(1) Jean, 6, v. 26. (2) Marc, 9, v. 4, 5. (3) Hebr. 10, v. 38.

L'apôtre nous *montre* (1) *une voie plus excellente* pour laquelle il nous inspire une sainte émulation; il s'agit de la charité (2), *qui ne cherche point ce qui est à elle :* elle ne veut point être survêtue, pour parler comme l'apôtre, mais elle se laisse dépouiller. C'est moins le plaisir qu'elle aime, que Dieu dont elle veut faire la volonté. Si elle trouve du goût dans l'oraison, elle se sert de ce goût passager, sans s'y arrêter, pour ménager sa propre foiblesse, comme un malade qui relève de maladie se sert d'un bâton pour marcher : mais la convalescence est-elle parfaite, l'homme guéri marche tout seul. Tout de même l'ame encore tendre et enfantine, que Dieu nourrissoit de lait dans les commencements, se laisse sevrer quand Dieu veut la nourrir du pain des forts.

Que seroit-ce si nous étions toujours enfants, toujours pendants à la mamelle des célestes consolations? Il faut *évacuer*, comme parle saint Paul (3), *ce qui est du petit enfant*. Les premières douceurs étoient bonnes pour nous attirer, pour nous détacher des plaisirs grossiers et mondains par d'autres plus purs, enfin pour nous accoutumer à une vie d'oraison et de recueillement : mais goûter un plaisir délicieux qui ôte le sentiment des croix et jouir d'une ferveur qui fait qu'on vit comme si on voyoit le paradis ouvert, ce n'est point mourir sur la croix et s'anéantir.

Cette vie de lumières et de goûts sensibles, quand on s'y attache jusqu'à s'y borner, est un piège très dangereux.

I. Quiconque n'a d'autre appui quittera l'oraison,

(1) 1 Cor. 12, v. 31. (2) Ibid. 13, v. 5. (3) Ibid. v. 11.

et avec l'oraison Dieu même, dès que cette source de plaisir tarira. Vous savez que sainte Thérèse disoit qu'un grand nombre d'ames quittoient l'oraison quand l'oraison commençoit à être véritable. Combien d'ames qui, pour avoir eu en Jésus-Christ une enfance trop tendre, trop dépendante d'un lait si doux, reculent en arrière et abandonnent la vie intérieure dès que Dieu commence à les sevrer! Faut-il s'en étonner? Elles font le sanctuaire de ce qui n'est que le parvis du temple. Elles ne veulent qu'une mort extérieure des sens grossiers pour vivre à elles-mêmes délicieusement dans leur intérieur. De là viennent tant d'infidélités et de mécomptes parmi les ames mêmes qui ont paru les plus ferventes et les plus détachées. Celles mêmes qui ont le plus parlé de détachement, de mort à soi, de ténèbres de la foi et de dépouillement, sont souvent les plus surprises et les plus découragées dès que l'épreuve vient et que la consolation se retire. O qu'il est bon de suivre la voie marquée par le bienheureux Jean de la Croix, qui veut qu'on croie dans le non-voir et qu'on aime sans chercher à sentir!

II. De l'attachement aux goûts sensibles naissent toutes les illusions. Les ames sont grossières en ce point, qu'elles cherchent le sensible pour trouver la sûreté. C'est tout le contraire; c'est le sensible qui donne le change; c'est un appât flatteur pour l'amour-propre. On ne craint point de manquer à Dieu tandis que le plaisir dure. On (1) *dit* alors *dans son abondance*, *Je ne serai jamais ébranlé*; mais on croit tout perdu dès que l'ivresse est passée : ainsi on met son plaisir et son

(1) Ps. 29, v. 7.

imagination en la place de Dieu. Il n'y a que la pure foi qui préserve de l'illusion. Quand on ne s'appuie sur rien d'imaginé, de senti, de goûté, de lumineux et d'extraordinaire ; quand on ne tient qu'à Dieu seul, en pure et nue foi, dans la simplicité de l'évangile, recevant les consolations qui viennent et ne s'arrêtant à aucune, ne jugeant point et obéissant toujours, croyant facilement qu'on peut se tromper et que les autres peuvent nous redresser, enfin agissant à chaque moment avec simplicité et bonne intention, suivant la lumière de foi actuellement présente, on est dans la voie la plus opposée à l'illusion.

La pratique fera voir mieux que toute autre chose combien cette voie est plus sûre que celle des goûts et des lumières extraordinaires. Quiconque voudra l'essayer, reconnoîtra bientôt que cette voie de pure foi, suivie en tout, est la plus profonde et la plus universelle mort à soi-même. Les goûts et les certitudes intérieures dédommagent l'amour-propre de tout ce qu'il peut sacrifier au dehors : c'est une possession subtile de soi-même qui donne une vie secrète et raffinée. Mais se laisser dépouiller au dehors et au dedans tout ensemble, au dehors par la Providence et au dedans par la nudité de foi obscure, c'est le total martyre et par conséquent l'état le plus éloigné de l'illusion. On ne se trompe, on ne s'égare qu'en se flattant, qu'en s'épargnant, qu'en réservant quelque vie secrète à l'amour-propre, qu'en mettant quelque chose de déguisé en la place de Dieu. Quand vous laissez tomber toute lumière particulière et tout goût flatteur ; quand vous ne voulez qu'aimer Dieu sans vous attacher à le sentir, et que croire la vérité de la foi sans vous attacher à voir, cette

udité si obscure ne laisse aucune prise à la volonté et au sens propre, qui sont les sources de toute illusion.

Ainsi ceux qui veulent se précautionner contre l'illusion en cherchant à sentir des goûts et à se faire des certitudes, s'exposent par-là même à l'illusion : au contraire ceux qui suivent l'attrait de l'amour dénuant et de la foi pure, sans rechercher des lumières et des goûts sensibles pour s'appuyer, évitent ce qui peut causer l'illusion et l'égarement. Vous trouverez dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (1), où l'auteur dit que si Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaisir doit être de demeurer privé de tout plaisir. O qu'une ame ainsi crucifiée est agréable à Dieu quand elle ne cherche point à se détacher de la croix, et qu'elle veut bien expirer avec Jésus-Christ! On cherche des prétextes en disant qu'on craint d'avoir perdu Dieu lorsqu'on ne le sent plus. Mais dans la vérité c'est impatience dans l'épreuve; c'est inquiétude de la nature délicate et attendrie sur elle-même; c'est recherche de quelque appui pour l'amour propre; c'est une lassitude dans l'abandon et une reprise secrète de soi-même après s'être livré à la grace. Mon Dieu, où sont les ames qui ne s'arrêtent point dans la voie de la mort! Celles qui auront persévéré jusqu'à la fin seront couronnées.

XXXV. *De la simplicité.*

Il y a une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu.

La simplicité est souvent un défaut de discernement

(1) Liv. III.

et une ignorance des égards qu'on doit à chaque personne. Quand on parle dans le monde d'une personne simple, on veut dire un esprit court, crédule et grossier.

La simplicité qui est une vertu, loin d'être grossière, est quelque chose de sublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, sentent quand ils la blessent, la remarquent en autrui, et sentent ce qui est nécessaire pour la pratiquer ; mais ils auroient de la peine à dire précisément ce que c'est que cette vertu.

On peut dire là-dessus ce que le petit livre de l'*Imitation* dit de la componction du cœur (1) : *Il vaut mieux la pratiquer que savoir la définir.*

La simplicité est une droiture de l'ame qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai ; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont ; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir fait trop ou trop peu.

Ces gens-là sont sincères ; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont pas à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimeroit mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits qui fussent moins composés. Voilà le goût des

(1) Liv. I, ch. 1, §. 3.

hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des ames qui ne soient point tant occupées d'elles-mêmes, et comme toujours au miroir pour se composer.

Être tout occupé des créatures sans jamais faire aucune réflexion sur soi, c'est l'état d'aveuglement des personnes que le présent et le sensible entraînent toujours : c'est une extrémité opposée à la simplicité. Être toujours occupé de soi dans tout ce qu'on a à faire, soit pour les créatures, soit pour Dieu, c'est l'autre extrémité qui rend l'ame sage à ses propres yeux, toujours réservée, pleine d'elle-même, inquiète sur les moindres choses qui peuvent troubler la complaisance qu'elle a en elle-même. Voilà la fausse sagesse qui n'est, avec toute sa grandeur, guère moins vaine et guère moins folle que la folie des gens qui se jettent tête baissée dans tous les plaisirs. L'une est enivrée de tout ce qu'elle voit au dehors; l'autre est enivrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au dedans; mais enfin ce sont deux ivresses.

L'ivresse de soi-même est encore pire que celle des choses extérieures, parce qu'elle paroît une sagesse et qu'elle ne l'est pas : on songe moins à en guérir; on s'en fait honneur; elle est approuvée; on y met une force qui élève au-dessus du reste des hommes : c'est une maladie semblable à la frénésie; on ne la sent pas; on est à la mort, et on dit, Je me porte bien.

Quand on ne fait point de retours sur soi, à force d'être entraîné par des objets extérieurs, on est dans l'ivresse des choses du monde : au contraire, quand on en fait trop, cette multitude de retours fait une conduite forcée et contraire à la simplicité.

La simplicité consiste en un juste milieu où l'on n'est

ni dissipé, ni trop composé : l'ame n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires ; mais aussi elle retranche les retours sur soi qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une ame qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, est la véritable simplicité.

Le premier degré du progrès de l'ame est donc de se déprendre des choses extérieures pour rentrer au dedans d'elle-même et pour s'occuper de son état pour son propre intérêt : jusque-là il n'y a encore rien que de naturel ; c'est un amour-propre sage qui veut sortir de l'enivrement des choses extérieures.

Dans le second degré l'ame joint à la vue d'elle-même celle de Dieu qu'elle craint. Voilà un foible commencement de la véritable sagesse ; mais elle est encore enfoncée en elle-même : elle ne se contente pas de craindre Dieu, elle veut être assurée qu'elle le craint ; elle craint de ne pas le craindre, sans cesse elle revient sur ses propres actes. Ces retours si inquiets et si multipliés sur moi-même sont encore bien éloignés de la paix et de la liberté qu'on goûte dans l'amour simple : mais ce n'est pas encore le temps de goûter cette liberté ; il faut que l'ame passe par ce trouble, et qui voudroit d'abord la mettre dans la liberté de l'amour simple, courroit risque de l'égarer.

Le premier homme voulut d'abord jouir de lui-même ; c'est ce qui le fit tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il a fait en s'égarant ; c'est-à-dire qu'ayant passé de Dieu

aux objets extérieurs en rentrant d'abord en soi-même, il repasse aussi des objets extérieurs en Dieu en rentrant au fond de son cœur.

Il faut donc, dans la conduite ordinaire, laisser quelque temps une ame pénitente aux prises avec elle-même dans une rigoureuse recherche de ses misères, avant que de l'introduire dans la liberté des enfants bien-aimés de Dieu. Tant que l'attrait et le besoin de la crainte dure, il faut nourrir l'ame de ce point de tribulation et d'angoisse. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque chose de plus pur, il faut suivre, sans perdre le temps et comme pas à pas, l'opération de sa grace. Alors l'ame commence à entrer dans la simplicité.

Dans le troisième degré elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même; elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se regarde elle-même, et insensiblement elle tend à s'oublier pour s'occuper en Dieu par pur amour sans trop s'arrêter à l'intérêt propre. Ainsi l'ame qui ne pensoit point autrefois à elle-même, parce-qu'elle étoit toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitoient ses passions, et qui dans la suite a passé par une sagesse qui la rappeloit sans cesse à elle-même d'une manière inquiète, vient enfin peu à peu à un autre état où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisoient autrefois, c'est-à-dire qu'il l'entraîne et la désoccupe d'elle-même, l'occupant de lui.

Plus l'ame est docile et souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts et qu'elle ne sente ses infidélités; elle les sent plus que jamais; elle a horreur des moindres fautes; sa lumière augmente toujours pour découvrir sa corruption:

mais cette connoissance ne lui vient plus par des retours inquiets sur elle même; c'est par la lumière de Dieu présent qu'elle se voit contraire à sa pureté infinie.

Ainsi elle est libre dans sa course parcequ'elle ne s'arrête point pour se composer avec art. Encore une fois cette simplicité merveilleuse ne convient point aux ames qui ne sont point encore purifiées par une solide pénitence; car elle ne peut être que le fruit d'un grand détachement de soi-même et d'un amour pour Dieu sans réserve : mais on y parvient peu à peu; et quoique les ames qui ont besoin de pénitence pour s'arracher aux vanités du monde doivent faire beaucoup de réflexions sur elles-mêmes, je crois néanmoins que, selon les ouvertures que la grace donne, il faut les empêcher de tomber dans une certaine occupation excessive et inquiète d'elles-mêmes qui les gêne, qui les trouble, qui les embarrasse et qui les retarde dans leur course. Elles sont enveloppées en elles-mêmes comme un voyageur qui seroit enveloppé de tant de manteaux l'un sur l'autre, qu'il ne pourroit marcher. Les trop grands retours sur soi produisent dans les ames foibles la superstition et le scrupule qui sont pernicieux, et dans les ames qui sont naturellement fortes une sagesse présomptueuse qui est incompatible avec l'esprit de Dieu. Tout cela est contraire à la simplicité qui est libre, droite, et généreuse jusqu'à s'oublier elle-même pour se livrer à Dieu sans réserve.

O que les démarches d'une ame délivrée de ces retours bas, inquiets et intéressés, sont nobles! qu'elles sont grandes! qu'elles sont hardies!

Si un homme veut que son ami soit simple et libre avec lui, en sorte qu'il s'oublie lui-même dans ce com-

mence d'amitié, à combien plus forte raison Dieu, qui est le vrai ami, veut-il que l'ame soit sans retour, sans inquiétudes, sans gêne, sans jalousie sur elle-même, sans réserve dans cette douce et intime familiarité qu'il lui prépare !

C'est cette simplicité qui fait la perfection des vrais enfants de Dieu ; c'est le but auquel on doit tendre et auquel on doit se laisser conduire. Le grand obstacle à cette bienheureuse simplicité est la folle sagesse du siècle, qui ne veut rien confier à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même et se mirer sans cesse dans ses ouvrages. Cette sagesse est une folie (1), selon saint Paul ; et la vraie sagesse qui consiste à se livrer à l'esprit de Dieu sans retour si fréquent sur soi, est une folie aux yeux insensés des mondains.

Quand un chrétien n'est pas encore pleinement converti il faut sans cesse lui demander d'être sage : quand il est pleinement converti il faut commencer à craindre qu'il ne soit trop sage ; il faut lui inspirer cette sagesse sobre et tempérée dont parle (2) saint Paul : enfin s'il veut s'avancer vers Dieu il faut qu'il se perde pour se retrouver ; il faut démonter cette sagesse propre qui sert d'appui à la nature édifiante ; il faut avaler le calice amer de la folie de la croix qui tient lieu de martyre aux ames généreuses qui ne sont point destinées à répandre leur sang comme les premiers chrétiens.

Le retranchement des retours inquiets, inutiles et intéressés sur soi, met l'ame dans une paix et dans une liberté inexplicables : c'est la vraie simplicité. Il est aisé

(1) I Cor. 2 et 3. (2) Rom. 12, v. 3.

de voir de loin qu'elle doit être merveilleuse ; mais la seule expérience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On est comme un petit enfant dans le sein de sa mère ; on ne veut plus et on ne craint plus rien pour soi ; on se laisse tourner en tous sens avec cette pureté de cœur ; on ne se met plus en peine de ce que les autres croiront de nous, si ce n'est qu'on évite par charité de les scandaliser : on fait dans le moment toutes ses actions le mieux qu'on peut avec une attention douce, libre, gaie ; et on s'abandonne pour le succès. On ne se juge plus soi-même et on ne craint point d'être jugé, comme (1) saint Paul le dit lui même.

Tendons donc à cette aimable simplicité. Qu'il nous reste de chemin pour y parvenir ! Plus nous en sommes éloignés, plus il nous faut hâter pour avancer à grands pas vers elle. Bien loin d'être simples, la plupart des chrétiens ne sont point sincères : ils sont non seulement composés, mais faux et dissimulés avec le prochain, avec Dieu et avec eux-mêmes ; mille petits détours, mille inventions pour donner indirectement des contorsions à la vérité. Hélas ! (2) *tout homme est menteur ;* ceux mêmes qui sont naturellement droits, sincères, ingénus, et qui ont ce qui s'appelle un naturel simple et aisé en tout, ne laissent pas d'avoir une application délicate et jalouse sur eux-mêmes, qui nourrit secrètement l'orgueil et empêche la vraie simplicité qui est le renoncement sincère et l'oubli constant de soi-même.

Mais, dira-t-on, comment pourrai-je m'empêcher d'être occupé de moi ? c'est une foule de retours sur moi-même qui m'inquiètent, qui me tyrannisent et qui me causent une très vive sensibilité.

(1) I Cor. 4, v. 3. (2) Ps. 115, v. 11.

Je ne demande que ce qui est volontaire. Ne soyez jamais volontairement dans les retours inquiets et jaloux ; cela suffira ; votre fidélité à y renoncer toutes les fois que vous les apercevrez vous en délivrera peu à peu : mais n'allez pas attaquer de front ces pensées, ne cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre, vous les irriteriez.

Un effort continuel pour repousser les pensées qui nous occupent de nous et de nos intérêts seroit une occupation de nous-mêmes continuelle qui nous distrairoit de la présence de Dieu et des devoirs qu'il veut nous faire accomplir.

Le principal est d'avoir sincèrement abandonné entre les mains de Dieu tous nos intérêts de plaisirs, de commodités, de réputation. Quiconque met tout au pis-aller et qui accepte sans réserve tout ce que Dieu peut lui donner dans ce monde d'humiliation, de peines et d'épreuves, soit au dehors, soit au dedans, commence à s'endurcir contre soi-même : il ne craint point de n'être pas approuvé et de ne pouvoir éviter la critique des hommes ; il n'a plus de délicatesse ; et s'il en a une involontaire, il la méprise et la gourmande ; il la traite si rudement pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminue bientôt.

Cet état de pleine acceptation et d'acquiescement perpétuel fait la vraie liberté ; et cette liberté produit la simplicité parfaite.

Une ame qui n'a plus de ces petits intérêts humains et d'amour-propre, et qui ne se soucie point d'elle, n'a plus que de la candeur ; elle va tout droit sans s'embarrasser ; sa voie va toujours s'élargissant à l'infini, à mesure que son renoncement et son oubli d'elle-même

s'augmentent ; sa paix est profonde comme les abîmes de la mer au milieu de ses peines.

Mais tandis qu'on tient encore trop à soi on est toujours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour-propre. Heureux celui qui n'est plus à soi mais à Dieu !

J'ai déjà remarqué que le monde est du même goût que Dieu pour s'accommoder d'une noble simplicité qui s'oublie elle-même.

Le monde goûte dans ses enfants, corrompus comme lui, les manières libres et aisées d'une personne qui ne paroît point occupée de soi ; c'est qu'en effet rien n'est plus grand que de se perdre de vue soi-même.

Mais cette simplicité est déplacée dans les enfants du siècle ; car ils ne sont distraits d'eux-mêmes qu'à force d'être entraînés par des objets encore plus vains.

Cependant cette simplicité, qui n'est qu'une fausse image de la véritable, ne laisse pas d'en représenter la grandeur.

Ceux qui ne peuvent trouver le corps courent après l'ombre, et cette ombre, toute ombre qu'elle est, les charme, parce qu'elle ressemble un peu à la vérité qu'ils ont perdue. Voilà ce qui fait le charme de la simplicité lors même qu'elle est hors de sa place.

Une personne pleine de défauts, qui n'en veut cacher aucun, qui ne cherche jamais à éblouir, qui n'affecte jamais ni talents, ni vertu, ni bonne grace, qui paroît ne songer pas plus à elle-même qu'à autrui, qui semble avoir perdu le *moi* dont on est si jaloux, et qui est comme étrangère à l'égard de soi-même, est une personne qui plaît infiniment malgré ses défauts. C'est que

l'homme est charmé par l'image d'un si grand bien. Cette fausse simplicité est prise pour la véritable. Au contraire une personne pleine de talents, de vertus acquises et de graces extérieures, si elle est trop composée, si elle paroît toujours attentive à elle-même, si elle affecte les meilleures choses, c'est une personne dégoûtante, ennuyeuse et contre laquelle chacun se révolte.

Rien n'est donc ni meilleur ni plus grand que d'être simple, c'est-à-dire jamais trop occupé de soi. Les créatures, à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous font jamais véritablement simples.

On peut, par naturel, être moins jaloux sur certains honneurs, et ne point se gêner dans ses actions par certaines réflexions subtiles et inquiètes ; mais enfin on ne cherche les créatures que pour soi, et on ne s'y oublie jamais véritablement soi-même ; car on ne s'y attache que pour en jouir, c'est-à-dire les rapporter à soi.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il ne jamais songer à soi ni à aucune des choses qui nous intéressent, et ne jamais parler de nous ? Non, non ; il ne faut point se mettre dans cette gêne : en voulant être simple on s'éloigneroit de la simplicité.

Que faut-il donc faire ? Ne rien faire de réglé là-dessus, mais se contenter de ne rien affecter. Quand on a envie de parler de soi par recherche de soi-même, il n'y a qu'à mépriser cette vaine démangeaison en s'occupant simplement ou de Dieu, ou des choses qu'il veut qu'on fasse.

Ainsi la simplicité consiste à ne point avoir de mauvaises hontes, ni de fausses modesties, non plus que

d'ostentation, de complaisances vaines, et d'attention inquiète sur soi-même. Quand la pensée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laisser tomber tout court ce vain retour sur soi : quand, au contraire, on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il ne faut point trop raisonner ; il n'y a qu'à aller droit au but. Mais que pensera-t-on de moi? On croira que je me vante sottement ; mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre intérêt. Toutes ces réflexions inquiètes ne méritent pas de nous occuper un seul moment : parlons généreusement et simplement de nous comme d'autrui quand il en est question : c'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui dans ses épîtres. Pour sa naissance il déclare qu'il est citoyen romain ; il en fait valoir les droits jusqu'à faire peur à son juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les apôtres ; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le ministère ; qu'il a plus travaillé et plus souffert qu'eux ; qu'il a résisté en face à Céphas (1) *parcequ'il étoit répréhensible ;* qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel ; qu'il n'a rien à se reprocher dans sa conscience ; qu'il est un vase d'élection pour éclairer les gentils ; enfin il dit aux fidèles : (2) *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.* Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi ! Et saint Paul en dit les choses les plus hautes sans en paroître ni ému, ni occupé de lui ; il les raconte comme on raconteroit une histoire passée depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire et de faire de même ; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire

(1) I Gal. 2, v. 11. (2) I Cor. 11, v. 1.

simplement : tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, et il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le temps ; mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment et ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte qui vient d'une mauvaise gloire : la mauvaise gloire se cache souvent sous un air modeste et réservé. On ne veut pas montrer ce qu'on a de bon ; mais on est bien aise que les autres le découvrent, pour avoir l'honneur tout ensemble et de ses vertus et du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi ou de parler de soi, il faut prendre conseil de la personne qui connoît votre degré de grace. Par-là vous éviteriez de vous conduire et de vous juger vous-même ; ce qui est une source de bénédictions.

C'est donc à l'homme pieux et éclairé dont nous prenons conseil, à décider si le besoin de parler de soi est véritable ou imaginaire ; son examen et sa décision nous épargneront beaucoup de retours sur nous-mêmes : il examinera si le prochain à qui nous devons parler est capable de porter sans scandale cette liberté et cette simplicité à parler de nous avantageusement et sans façon dans le besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, et faire selon sa lumière présente ce qu'on croit le meilleur, mais sans hésiter ; car l'hésitation embrouilleroit. Il faut d'abord prendre son parti : quand même on le prendroit mal, le mal se tourneroit à bien par la droite intention ; et Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait

faute de conseil en nous abandonnant à la simplicité de son esprit.

Pour toutes les manières de parler contre soi-même je n'ai garde ni de les blâmer ni de les conseiller. Quand elles viennent par voie de simplicité de la haine et du mépris que Dieu nous inspire pour nous-mêmes, elles sont merveilleuses; et c'est ainsi que je les regarde dans un si grand nombre de saints.

Mais communément le plus simple et le plus sûr est de ne jamais parler de soi ni en bien ni en mal sans besoin: l'amour-propre aime mieux les injures que l'oubli et le silence.

Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de soi, on est bien prêt à se raccommoder avec soi-même, comme les amants insensés qui sont prêts à recommencer leurs folies lorsqu'ils paroissent dans le plus horrible désespoir contre la personne dont ils sont passionnés.

Pour les défauts, nous devons être attentifs à les corriger suivant l'état intérieur où nous sommes. Il y a autant de manières différentes de veiller pour sa correction qu'il y a de différents états de la vie intérieure. Chaque travail doit être proportionné à l'état où l'on se trouve; mais en général il est certain que nous déracinerons plus nos défauts par le recueillement, par l'extinction de tous désirs naturels et de toutes répugnances volontaires, enfin par le pur amour et par l'abandon à Dieu sans intérêt propre, que par les réflexions inquiètes sur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle et que nous ne retardons point son action, l'ouvrage va bien vite.

Cette simplicité se répand jusque sur l'extérieur.

Comme on est intérieurement dépris de soi-même par le retranchement de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement.

L'art tombe avec les réflexions. On agit sans penser à soi ni à son action, par une certaine droiture de volonté qui est inexplicable à ceux qui n'en ont pas l'expérience.

Alors les défauts se tournent à bien, car ils humilient sans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque action au dehors, ou il ôte ces défauts, ou il les met en œuvre pour ses desseins, ou il empêche que les gens sur qui on doit agir n'en soient rebutés.

Mais enfin, quand on est véritablement dans cette simplicité intérieure, tout l'intérieur en est plus ingénu, plus naturel : quelquefois même il paroît moins simple que certains extérieurs plus graves et plus composés ; mais cela ne paroît qu'aux personnes d'un mauvais goût qui prennent l'affectation de modestie pour la modestie même, et qui n'ont pas l'idée de la vraie simplicité.

Cette vraie simplicité paroît quelquefois un peu négligée et moins régulière ; mais elle a un goût de candeur et de vérité qui fait sentir je ne sais quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui charme quand on le voit de près et de suite, et avec des yeux purs.

O qu'elle est aimable cette simplicité ! Qui me la donnera ? Je quitte tout pour elle ; c'est la perle de l'évangile. O qui la donnera à tous ceux qui ne veulent qu'elle ! Sagesse mondaine, vous la méprisez, et elle vous méprise. Folle sagesse, vous succomberez, et les enfants de Dieu détesteront cette *prudence* qui n'est que *mort*, comme dit son apôtre (1).

(1) Rom. 8, v. 8.

XXXVI. *De la véritable lumière.*

Jésus-Christ (1) *est la lumière de tout homme qui vient au monde.* Comme il n'y a qu'un soleil qui éclaire tous les corps dans l'univers, il n'y a aussi qu'une lumière qui éclaire tous les esprits.

Cette lumière est Jésus-Christ, parole éternelle de Dieu. Il est venu luire au milieu de nous, et nous ne sommes véritablement éclairés qu'autant que nous le sommes par lui.

Toute autre lumière est fausse ; c'est une lueur trompeuse et non une lumière véritable.

Aveugles donc, aveugles tous ceux qui se croient sages et ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ !

Ils courent dans une nuit profonde après des fantômes. Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux, et ils espèrent le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables.

Ce qu'ils n'ont pas les afflige ; ce qu'ils ont ne peut les remplir. Leurs douleurs sont véritables ; leurs joies sont courtes, vaines et empoisonnées.

Elles leur coûtent plus qu'elles ne leur valent ; toute leur vie est une expérience sensible et continuelle de leurs égarements ; mais rien ne les ramène.

Ils décident, leurs fausses maximes leur sont des oracles ; ils traitent d'insensés les enfants de Dieu qui ne les suivent pas.

La foi leur paroît comme un songe : en cela même semblables à des hommes endormis qui s'imaginent que ceux qui sont éveillés et qui agissent à la vue du soleil sont des gens qui rêvent dans le sommeil.

(1) Jean, 1, v. 9.

Le soleil répand ses rayons dans tout l'univers ; Jésus-Christ répand les vérités éclatantes de son évangile dans la profonde nuit du siècle.

L'évangile est lu et prêché jusqu'à la cour ; mais on n'y comprend rien. La sagesse est appelée folie. On dort, on rêve, on passe sa vie entière dans un songe inquiet où l'on prétend qu'on ne dort pas. On croit ouïr, on croit voir, on croit toucher ; mais tout est faux, tout va disparoître au grand réveil de l'éternité, où la lumière de Jésus-Christ, si long-temps inconnue, viendra tout à coup frapper les yeux étonnés et éblouis. Le monde entier s'évanouira comme la fumée ; toutes les grandeurs et leur attirail s'enfuiront comme un songe ; toute hauteur sera aplanie, toute puissance sera écrasée, toute superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle majesté. En ce jour Dieu seul sera grand ; Dieu d'un seul regard effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le soleil en se levant efface les étoiles.

On ne verra plus que Dieu tant il sera grand ; on cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant Jésus-Christ remplira tout.

Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avoient enchanté notre cœur ? En reste-t-il ? Où étoient leurs places ? Hélas ! il ne reste pas même des marques du lieu où ils ont été.

Ils sont passés comme une ombre que le soleil dissipe : à peine est-il vrai de dire qu'ils ont été, tant il est vrai qu'ils n'ont fait que paroître et qu'ils ne sont plus.

O monde si fragile et si insensé ! est-ce à toi à t'en faire accroire ? Avec quelle audace espères-tu nous

imposer ta vaine et creuse figure qui passe et qui va disparoître ?

Tu n'es qu'un songe, et tu veux que l'on te croie ! on sent même en te possédant que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur.

N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis ? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tout va disparoître ; et tu oses nous promettre de nous rendre heureux ! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ !

XXXVII. *De la présence de Dieu.*

Le véritable ressort de notre perfection est renfermé dans cette parole que Dieu dit autrefois à Abraham (1) : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait.*

La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille et du repos, même pendant le jour, au milieu de tous les travaux ; mais il faut être à Dieu sans réserve.

Quand on a trouvé Dieu il n'y a plus rien à chercher dans les hommes ; il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au dedans du cœur ; c'est l'époux qui est jaloux et qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui ou l'adorer au fond de son cœur, pour

(1) Gen. 17, v. 1.

lui offrir ce que l'on fait et ce que l'on souffre ; voilà le vrai (1) *royaume de Dieu au dedans de nous*, que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens et la vivacité de l'imagination empêchent l'ame de se recueillir d'une manière douce et sensible, il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté : alors le désir du recueillement est une espèce de recueillement qui suffit : il faut se retourner vers Dieu et faire avec une droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse.

Il faut tâcher de réveiller en soi de temps en temps le désir d'être à Dieu de toute l'étendue des puissances de notre ame, c'est-à-dire de notre esprit, pour le connoître et pour penser à lui, et de notre volonté pour l'aimer. Désirons aussi que nos sens extérieurs lui soient consacrés dans toutes leurs opérations.

Prenons garde de n'être point trop long-temps occupés volontairement, soit au dehors, soit au dedans, à des choses qui causent une si grande distraction au cœur et à l'esprit, et qui tirent tellement l'un et l'autre hors d'eux-mêmes qu'ils aient peine à y rentrer pour trouver Dieu.

Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne trop de plaisir ou de joie, séparons-en notre cœur, et, pour l'empêcher de prendre son repos dans la créature, présentons-lui aussitôt son véritable objet, son souverain bien, qui est Dieu même. Pour peu que nous soyons fidèles à rompre intérieurement avec les créatures, c'est-à-dire à empêcher qu'elles n'entrent jusque dans le fond de l'ame, que notre Sei-

(1) Luc. 17, v. 21.

gneur s'est réservée pour y habiter et pour y être respecté, adoré et aimé, nous goûterons bientôt la joie pure que Dieu ne manquera pas de donner à une ame libre et dégagée de toute affection humaine.

Quand nous apercevons en nous quelques désirs empressés pour quelque chose que ce puisse être, et que nous voyons que notre humeur nous porte avec trop d'activité à tout ce qu'il y a à faire, ne fût-ce qu'à dire une parole, voir un objet, faire une démarche, arrêtons-nous tout court et réprimons la précipitation de nos pensées et l'agitation de nos actions, puisque Dieu a dit lui-même que son esprit n'habite point dans le trouble.

Ayons soin de ne pas prendre trop de part à tout ce qui se dit et se fait, et de ne pas trop nous en remplir, car c'est une grande source de distractions. Dès que nous avons vu *ce que Dieu demande de nous dans chaque chose* qui se présente, bornons-nous là, et séparons-nous de tout le reste. Par-là nous conserverons toujours le fond de notre ame libre et égal, et nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarrassent notre cœur et qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moyen de se conserver dans la solitude intérieure et dans la liberté de l'esprit, c'est à la fin de chaque action de terminer là toutes les réflexions, en laissant tomber les retours de l'amour-propre, tantôt de vaine joie, tantôt de tristesse. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que le nécessaire, et qui ne pense à chaque chose que quand il est temps d'y penser! de sorte que c'est plutôt Dieu qui en réveille l'impression par la vue de sa volonté qu'il faut accomplir,

que non pas l'esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir et de les chercher. Enfin accoutumons-nous à nous rappeler à nous-mêmes, durant la journée et dans le cours de nos emplois, par une simple vue de Dieu. Tranquillisons par-là tous les mouvements de notre cœur, dès que nous le voyons agité. Séparons-nous de tout ce qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées et les rêveries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au dedans de nous; et nous le trouverons infailliblement, et avec lui la joie et la paix.

Dans nos occupations extérieures soyons encore plus occupés de Dieu que de tout le reste. Pour les bien faire il faut les faire en sa présence et les faire toutes pour lui. A l'aspect de la majesté de Dieu notre intérieur doit se calmer et demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer furieusement agitée : un regard de lui vers nous et de nous vers lui devroit faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu : il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'étoit la pratique journalière du saint prophète David (1) : *J'avois toujours*, dit-il, *le Seigneur devant mes yeux*. Disons encore souvent ces belles paroles du même prophète : *Qui est-ce que je dois chercher dans le ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon unique partage pour jamais* (2).

Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puisse fermer sa porte ; le moment qui fait regretter le recueillement peut le faire pratiquer aussitôt. Il faut

(1) Ps. 15, v. 8. (2) Ibid. 72, v. 25.

tourner son cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de confiance. Tous les moments les plus entrecoupés sont bons en tout temps, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de fatiguer, soulagent en donnant des intervalles et la liberté de se recueillir. Ainsi tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut faire des lectures proportionnées à son goût et à son besoin, mais souvent interrompues pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples et pleins de l'esprit de Dieu sont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles opèrent secrètement; l'ame s'en nourrit et en est engraissée.

XXXVIII. *Sur la conformité à la volonté de Dieu.*

Pour la conformité à la volonté de Dieu, vous trouverez divers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ* qui sont merveilleux; la lecture de saint François-de-Sales vous sera aussi fort utile.

Toute la vertu consiste essentiellement dans la bonne volonté. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre en disant (1) : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*. Il n'est point question de savoir beaucoup, d'avoir de grands talents, ni même de faire de grandes actions : il ne faut qu'avoir un cœur et aimer.

Les œuvres extérieures sont les fruits et les suites de l'amour, et la source des bonnes œuvres est toute au fond du cœur.

(1) Luc. 17, v. 21.

Il y a certaines vertus qui sont pour certaines conditions et non pour d'autres. Les unes sont convenables en un temps et les autres dans un autre. Mais la bonne volonté est de tous les temps et de tous les lieux.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et le vouloir pour toujours, pour tout, sans réserve, voilà ce royaume de Dieu qui est tout intérieur. C'est par là que son règne arrive, puisque sa volonté s'accomplit sur la terre comme dans le ciel, et que nous ne voulons plus que ce que sa volonté souveraine imprime dans la nôtre.

Heureux les pauvres d'esprit! Heureux ceux qui se dépouillent de tout, et même de leur propre volonté, pour ne plus être à eux-mêmes! O qu'on est pauvre en esprit et dans le fond de son intérieur quand on n'est plus à soi-même et qu'on s'est dépouillé de tout ce qui est opposé à Dieu!

Mais comment est-ce que notre volonté devient bonne en se conformant sans réserve à celle de Dieu? On veut tout ce qu'il veut, on ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas; on attache sa volonté foible à la volonté toute-puissante qui fait tout.

Par-là il ne peut plus rien arriver qu'on ne veuille: car il ne peut jamais rien arriver que ce que Dieu veut; et l'on trouve dans le bon plaisir de Dieu une source inépuisable de paix et de consolation.

La vie intérieure est un commencement de la paix bienheureuse des saints, qui disent éternellement, *Amen, amen.*

On adore, on loue, on bénit Dieu de tout, on le voit sans cesse en toutes choses, et en toutes choses sa main paternelle est l'unique objet dont on est occupé. Il n'y a plus de maux; car tout, jusqu'aux maux mêmes

les plus terribles qu'on souffre, *se tourne en bien*, comme dit (1) saint Paul, *pour ceux qui aiment Dieu.* Peut-on appeler maux les peines que Dieu nous envoie pour nous purifier et nous rendre dignes de lui? Ce qui nous fait un si grand bien ne peut être un mal.

Jetons donc tous nos soins dans le sein d'un si bon père; laissons-le faire comme il lui plaira. Contentons-nous de suivre sa volonté en tout, et de mettre la nôtre dans la sienne pour nous en désapproprier. Il n'est pas juste que nous ayons quelque chose à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes. L'esclave n'a rien à soi: à combien plus forte raison la créature, qui n'a de son fond que le néant et le péché, et en qui tout est don et pure grace, ne doit-elle rien avoir en propriété. Dieu ne lui a donné une volonté libre et capable de se posséder elle-même que pour l'engager par ce don à se dépouiller plus généreusement.

Nous n'avons rien à nous que notre volonté; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie; les richesses nous sont arrachées par la violence; les talents de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous c'est notre volonté. Aussi est-ce elle dont Dieu est jaloux; car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions et que nous en demeurions propriétaires, mais afin que nous la lui rendions toute entière telle que nous l'avons reçue et sans en rien retenir.

Quiconque réserve le moindre désir ou la moindre répugnance en propriété, fait un larcin à Dieu contre l'ordre de la création. Tout vient de lui et tout lui est dû.

(1) Rom. 8, v. 28.

Hélas! combien d'ames propriétaires d'elles-mêmes qui voudroient faire le bien et aimer Dieu, mais selon leur goût et par leur mouvement propre, qui voudroient donner à Dieu des règles dans la manière de les attirer à lui! Elles veulent le servir et le posséder; mais elles ne veulent pas se donner à lui et se laisser posséder.

Quelle résistance Dieu ne trouve-t-il point dans ces ames lors même qu'elles paroissent si pleines de zèle et de ferveur! il est certain qu'en un sens leur abondance spirituelle leur devient un obstacle; car elles ont tout, même jusqu'aux vertus, en propriété et avec une continuelle recherche d'elles-mêmes dans le bien. O qu'une ame bien pauvre, bien renonçante à sa propre vie et à tous ses mouvements naturels, bien désappropriée de toute volonté pour ne plus vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir à chaque moment selon les règles de son évangile et selon le cours de sa providence, est au-dessus de toutes ces ames ferventes et lumineuses qui veulent toujours marcher dans les vertus par leur propre chemin!

Voila le sens profond des paroles de Jésus-Christ prises dans toute leur étendue (1): *Que celui qui veut être mon disciple se renonce et qu'il me suive.* Il faut suivre pas à pas Jésus-Christ, et non pas s'ouvrir une route vers lui. On ne le suit qu'en se renonçant. Qu'est-ce que se renoncer, sinon abandonner tout droit sur soi sans réserve? Aussi saint Paul nous dit-il (2): *Vous n'êtes plus à vous*: non, il ne nous reste plus rien en nous qui nous appartienne. Malheur à qui se reprend après s'être donné!

(1) Matth. 16, v. 24; Luc, v. 14, 33. (2) I Cor. 6, v. 19.

Prions le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de nous arracher notre propre cœur et de ne pas nous en laisser la moindre parcelle. Il en coûte beaucoup dans une si douloureuse opération : on a bien de la peine à laisser faire Dieu et à demeurer sous sa main quand il coupe jusqu'au vif. Mais c'est la patience des saints et le sacrifice de la pure foi.

Laissons Dieu faire de nous tout ce qu'il voudra. Jamais aucune résistance volontaire d'un seul moment. Dès que nous apercevrons la révolte des sens et de la nature, tournons-nous vers Dieu avec confiance, et soyons pour lui contre la nature lâche et rebelle : livrons-la à l'esprit de Dieu qui la fera peu à peu mourir. Veillons en sa présence contre les moindres fautes pour ne jamais contrister le Saint-Esprit qui est jaloux de tout ce qui se passe dans l'intérieur. Profitons des fautes que nous aurons faites, par un sentiment humble de notre misère, sans découragement et sans lassitude.

Peut-on mieux glorifier Dieu qu'en se désappropriant de soi-même et de toute volonté pour le laisser faire selon son bon plaisir? C'est alors qu'il est véritablement notre Dieu, et que son règne arrive en nous, lorsqu'indépendamment de tous les secours extérieurs et de toutes les consolations intérieures, nous ne regardons plus et au dedans et au dehors que la seule main de Dieu qui fait tout et que nous ne cessons point d'adorer.

Vouloir le servir en un lieu plutôt qu'en un autre, par une telle voie et non par celle qui y est opposée, c'est vouloir le servir à notre mode et non à la sienne. Mais être également prêt à tout, vouloir tout et ne vouloir rien, se laisser comme un jouet dans les mains de la Providence, ne point mettre de bornes à cette soumis-

sion comme l'empire de Dieu n'en peut souffrir, c'est le servir en se renonçant soi-même; c'est le traiter véritablement en Dieu, et nous traiter en créature qui n'est faite que pour lui.

O que nous serions heureux s'il nous mettoit aux plus rudes épreuves pour lui donner la moindre gloire! A quoi sommes-nous bons si celui qui nous a faits trouve encore quelque résistance ou quelque réserve dans notre cœur qui est son ouvrage?

Ouvrons donc notre cœur, mais ouvrons-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans mesure comme un torrent. Ne craignons rien dans le chemin où nous marchons. Dieu nous mènera comme par la main, pourvu que nous ne doutions pas et que nous soyons plus remplis de son amour que de crainte par rapport à nous.

XXXIX. *Instruction générale pour avoir la paix intérieure.*

Il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu: s'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure: toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

O que la paix qui vient de Dieu est différente de celle qui vient du siècle! Elle calme les passions; elle entretient la pureté de la conscience; elle est inséparable de la justice; elle unit à Dieu; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de conscience s'entretient par la fréquentation des sacrements. La tentation, si elle ne nous surmonte point, porte toujours son fruit avec elle.

La paix de l'ame consiste dans une entière résignation à la volonté de Dieu.

(1) *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez pour bien des choses; il n'y en a qu'une de nécessaire.* Une vraie simplicité, un certain calme d'esprit qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut, une patience et un support pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu inspire, une certaine candeur et une certaine docilité d'enfant pour avouer ses fautes, pour vouloir en être repris, et pour se soumettre au conseil des personnes expérimentées, seront des vertus solides, utiles et propres pour vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu tout ce qui peut vous arriver.

Mettez donc toutes choses entre ses mains et faites-en par avance le sacrifice entier dans votre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien selon votre propre jugement, et que vous voudrez sans réserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets et de réflexions à faire sur ce qui vous regarde; vous n'aurez rien à cacher ni à ménager.

Jusque-là vous serez troublé, changeant dans vos vues et dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve et de défiance : votre bon esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié et simple, ne servira qu'à vous tourmenter; votre piété, quoique sincère, vous donnera moins de soutien et de consolation que de reproches intérieurs.

(1) Luc, 10, v. 41, 42.

Si au contraire vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille et plein de la joie du Saint-Esprit.

Malheur à vous si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu ! Quand il s'agit de choisir un guide il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grace, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, et on déplaît encore davantage à Dieu.

§. Comment ne pas donner tout notre amour à Dieu, lui qui nous a aimés le premier et aimés d'un amour tendre comme un père qui a pitié de ses enfants, dont il connoît l'extrême fragilité et la boue dont il les a pétris? Il nous a cherchés dans nos propres voies qui sont celles du péché ; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher ; mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs ; il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. On peut dire de même qu'il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour. Quand cet amour remplit bien une ame, elle goûte la paix de la conscience ; elle est contente et heureuse ; il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaisir, rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucunes traces ; elle ne veut que la volonté de Dieu, et elle veille incessamment dans l'heureuse attente de son époux.

XL. *Sur l'abandon à Dieu.*

Je vous souhaite tous les biens que vous devez chercher dans la retraite : le principal est la paix dans une conduite simple où on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir est à Dieu et point à vous : Dieu l'assaisonnera comme il faut selon vos besoins ; mais si vous voulez pénétrer cet avenir par votre propre sagesse, vous n'en tirerez aucun fruit que l'inquiétude et la prévoyance de certains maux inévitables. Songez seulement à profiter de chaque jour ; chaque jour a son bien et son mal, en sorte même que le mal devient souvent un bien, pourvu qu'on laisse faire Dieu et qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors tout le temps qu'il faudra pour aller à lui. Il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez pour vous occuper selon votre goût et pour vivre à vous-même sous prétexte de perfection ; mais vous ne manquerez ni de temps ni d'occasions de renoncer à vous-même et à vos inclinations. Tout autre temps au-delà de celui-là est perdu, quelque bien employé qu'il paroisse. Soyez même persuadé que vous trouverez sur toutes ces choses des facilités convenables à vos vrais besoins ; car autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant soutiendra-t-il votre foiblesse. Ne craignez rien et laissez-le faire : évitez seulement par une occupation douce, tranquille et réglée, la tristesse et l'ennui qui sont la plus dangereuse tentation pour votre naturel. Vous serez toujours libre en Dieu, pourvu que vous ne vous imaginiez point d'avoir perdu votre liberté.

XLI. *De la reconnoissance.*

L'oubli de soi-même dont on parle souvent, pour les ames qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnoissance de ses bienfaits. En voici la raison; c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vue de proprieté ou d'amour-propre. C'est cette trop naturelle occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et avec inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne cherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même; mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir; en considérant l'autre il se voit et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes.

La présence de Dieu, quand elle est pure, simple et soutenue par une vraie fidélité de l'ame, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre ame.

Un paysan renfermé dans son village n'en connoit qu'imparfaitement la misère; mais faites-lui voir de

riches palais, une cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécompte des plus belles espérances, le vide de tous les biens qu'on possède, la réalité de tous les maux qu'on souffre : toutes ces morales, quelque vraies et sensibles qu'elles soient, ne font qu'effleurer le cœur; elles ne passent point la superficie; le fond de l'homme n'en est point changé. Il soupire de se voir esclave de la vanité et ne sort point de cet esclavage. Mais si le rayon de la lumière divine l'éclaire intérieurement, il voit dans l'abîme du bien, qui est Dieu, l'abîme du néant et du mal qui est la créature corrompue; il se méprise; il se hait; il se quitte; il se fuit; il se craint; il se renonce soi-même; il s'abandonne à Dieu; il se perd en lui.

Heureuse perte! car alors il se trouve sans se chercher. Il n'a plus d'intérêt propre et humain, et tout lui profite; car tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu. Il voit les miséricordes qui viennent dans cet abîme de foiblesse, de néant et de péché; il voit, et il se complaît dans cette vue. Remarquez que ceux qui ne sont pas encore fort avancés dans le renoncement à eux-mêmes regardent encore ce cours des miséricordes divines par rapport à leur propre avantage spirituel à

proportion qu'ils tiennent encore plus ou moins à eux-mêmes.

Or, comme l'entière désappropriation de la volonté est très rare en cette vie, il n'y a aussi guère d'ames qui ne regardent encore les miséricordes reçues par rapport aux fruits qu'elles en reçoivent pour elles-mêmes; de façon que ces ames, quoiqu'elles tendent à n'avoir plus aucun intérêt propre, ne laissent pas d'être encore très sensibles à ce grand intérêt.

Elles sont ravies de voir une main toute-puissante qui les a arrachées à elles-mêmes, qui les a délivrées de leurs propres désirs, qui a rompu leurs liens lorsqu'elles ne songeoient qu'à s'enfoncer dans leur esclavage; qui les a sauvées, pour ainsi dire, malgré elles-mêmes, et qui a pris plaisir à leur faire autant de bien qu'elles se faisoient de mal.

Des ames entièrement pures et désappropriées, telles que celles des saints dans le ciel, regarderoient avec autant d'amour et de complaisance les miséricordes répandues sur les autres que les miséricordes qu'elles ont reçues elles mêmes; car, ne se comptant plus rien, elles aiment autant le bon plaisir de Dieu, les richesses de sa grace et la gloire qu'il tire de la sanctification d'autrui, que celle qu'il tire de leur propre sanctification. Tout est alors égal, parceque le *moi* est perdu et anéanti, le *moi* n'est pas plus *moi* qu'*autrui*: c'est Dieu seul qui est tout en tous; c'est lui seul qu'on aime, qu'on admire et qui fait toute la joie du cœur dans cet amour céleste et désintéressé. On est ravi de ses miséricordes, non pour l'amour de soi, mais pour l'amour de lui. On le remercie d'avoir fait sa volonté et de s'être glorifié lui-même, comme nous lui demandons dans le *Pater*

qu'il daigne faire sa volonté et donner gloire à son nom. En cet état ce n'est plus pour nous que nous demandons, ce n'est plus pour nous que nous remercions. Mais, en attendant cet état bienheureux, l'ame, tenant encore à soi, est attendrie par ce reste de retour sur elle-même. Tout ce qu'il y a encore de ces retours excite une vive reconnoissance : cette reconnoissance est un amour encore un peu mêlé et recourbé sur soi; au lieu que la reconnoissance des ames perdues en Dieu, telles que celles des saints dans le ciel, est un amour immense, un amour sans retour sur l'intérêt propre, un amour aussi transporté des miséricordes faites aux autres que des miséricordes faites à soi-même; un amour qui n'admire et ne reçoit les dons de Dieu que pour le pur intérêt de la gloire de Dieu même.

Mais comme rien n'est plus dangereux que de vouloir aller au-delà des mesures de son état, rien ne seroit plus nuisible à une ame qui a besoin d'être soutenue par des sentiments de reconnoissance, que de se priver de cette nourriture qui lui est propre, et de courir après des idées d'une plus haute perfection qui ne lui conviennent pas encore, qui ne se trouvent même que dans le ciel.

Quand l'ame est touchée du souvenir de tout ce que Dieu a fait pour elle, c'est une marque certaine qu'elle a besoin de ce souvenir, supposé même qu'elle ait dans ce souvenir une certaine joie intéressée sur son bonheur. Il faut laisser cette joie en liberté et dans toute son étendue; car l'amour, quoiqu'intéressé, sanctifie l'ame; et il faut attendre patiemment que Dieu vienne lui-même l'épurer. Ce seroit le prévenir et entreprendre ce qui est réservé à lui seul, que de vouloir ôter à l'homme tous

les motifs où l'intérêt propre se mêle avec celui de Dieu.

L'homme lui-même ne doit point gêner son cœur là-dessus, ni renoncer avant le temps aux appuis dont son infirmité a besoin. L'enfant qui marche seul avant qu'on le laisse aller tombera bientôt. Ce n'est point à lui à ôter les lisières avec lesquelles sa gouvernante le soutient.

Vivons donc de reconnoissance tandis que la reconnoissance, même intéressée, servira à nourrir notre cœur. Aimons les miséricordes de Dieu, non seulement pour l'amour de lui et de sa gloire, mais encore pour l'amour de nous et de notre bonheur éternel, tandis que cette vue aura pour nous un certain soutien proportionné à notre état. Si dans la suite Dieu ouvre notre cœur à un amour plus épuré et plus généreux, à un amour qui se rapporte à lui sans détour, qui ne voit plus que sa gloire, laissons-nous entraîner sans retardement ni hésitation à cet amour si parfait.

Si donc nous aimons les miséricordes de Dieu; si elles nous ravissent de joie et d'admiration par le seul plaisir de voir Dieu si bon et si grand; si nous ne sommes plus touchés que de l'accomplissement de sa volonté, de sa gloire, qu'il trouve comme il lui plaît, de la grandeur avec laquelle il fait un vase d'honneur de ce qui étoit un vase d'ignominie; rendons-lui graces encore plus volontiers, puisque le bienfait est plus grand, et que le plus pur de tous les dons de Dieu est de n'aimer ses dons que pour lui sans se chercher soi-même.

XLII. *Que le seul amour pur sait souffrir comme il faut et aimer les souffrances.*

On sait qu'il faut souffrir et qu'on le mérite; cependant on est toujours surpris de la souffrance comme si on ne croyoit ni la mériter ni en avoir besoin. Il n'y a que le vrai et pur amour qui aime à souffrir, parcequ'il n'y a que le vrai et pur amour qui s'abandonne. La résignation fait souffrir; mais il y a en elle quelque chose qui souffre de souffrir et qui résiste. La résignation qui ne donne rien à Dieu qu'avec mesure et avec réflexion sur soi veut bien souffrir, mais elle se tâte souvent craignant de souffrir mal. A parler proprement on est comme deux personnes dans la résignation : l'une domte l'autre, et veille sur elle pour l'empêcher de se révolter. Dans le pur amour, qui est désapproprié et abandonné, l'ame se nourrit en silence de la croix et de l'union à Jésus-Christ crucifié, sans aucun retour de sensibilité sur sa souffrance. Il n'y a qu'une volonté unique, simple, qui se laisse voir à Dieu telle qu'elle est sans chercher à se voir elle-même. Elle ne dit rien; elle ne remarque rien. Que fait-elle ? Elle souffre. Est-ce tout ? Oui c'est tout : elle n'a qu'à souffrir. L'amour se fait assez entendre sans parler et sans penser. Il fait l'unique chose qu'il a à faire, qui est de ne vouloir rien quand il manque de toute consolation. Une volonté rassasiée de celle de Dieu, pendant que tout le reste lui est ôté, est le plus pur de tous les amours.

Quel soulagement de penser qu'on n'a donc point tant d'inquiétudes à se donner pour s'exciter sans cesse à la patience, et pour être toujours en garde et tendu afin de soutenir le caractère d'une vertu accomplie au dehors !

Il suffit d'être petit et abandonné dans la douleur. Ce n'est point courage; c'est quelque chose de moins et de plus : de moins aux yeux du commun des hommes vertueux; de plus aux yeux de la pure foi. C'est une petitesse en soi qui met l'ame dans toute la grandeur de Dieu. C'est une faiblesse qui désapproprie de toute force et qui donne la toute-puissance de Dieu. *Quand je suis foible* (1), dit saint Paul, *c'est alors que je suis puissant* : (2) *je puis tout en celui qui me fortifie.*

Alors il suffit de se nourrir par quelque courte lecture proportionnée à son état et à son goût, mais souvent interrompue pour soulager les sens et pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Quelquefois on souffre sans savoir presque si l'on souffre : d'autres fois on souffre et on trouve qu'on souffre mal, et on supporte son impatience comme une seconde croix plus pesante que la première; mais rien n'arrête, parceque le vrai amour va toujours n'allant point par lui-même et ne se comptant pour rien. Alors on est vraiment heureux. La croix n'est plus croix quand il n'y a plus un *moi* pour la souffrir et qui s'approprie les biens et les maux.

XLIII. *L'amour désintéressé et l'amour intéressé ont leur saison.*

Pourquoi aime-t-on mieux voir les dons de Dieu en soi qu'en autrui, si ce n'est par attachement à soi? Quiconque aime mieux les voir en soi que dans les autres s'affligera aussi de les voir dans les autres plus

(1) II Cor. 12, v. 10. (2) Phil. 4, v. 13.

parfaits qu'en soi ; et voilà la jalousie. Que faut-il donc faire ? Il faut se réjouir de ce que Dieu fait sa volonté en nous, et y règne moins pour notre bonheur ou pour notre perfection, en tant qu'elle est la nôtre, que pour son bon plaisir et pour sa pure gloire.

Remarquez là-dessus deux choses : l'une que tout ceci n'est point une subtilité creuse ; car Dieu qui veut dépouiller l'ame pour la perfectionner et la poursuivre sans relâche jusqu'au plus pur amour, la fait passer réellement par ces épreuves d'elle-même, et ne la laisse point en repos jusqu'à ce qu'il ait ôté à son amour-propre tout retour et tout appui en soi. Rien n'est si jaloux, si sévère et si délicat que ce principe du pur amour. Il ne sauroit souffrir mille choses qui nous sont imperceptibles dans un état commun ; et ce que le commun des personnes pieuses appelle subtilité paroît une chose essentielle à l'ame qui veut se déprendre d'elle-même. C'est comme l'or qui se purifie au creuset ; le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or. Il faut aussi qu'il se fasse comme une fonte universelle du cœur pour purifier l'amour divin.

La seconde chose à remarquer est que Dieu ne poursuit pas ainsi en cette vie toutes les ames. Il y en a un nombre infini de très pieuses qu'il laisse dans quelque retour sur elles-mêmes : ces retours même les soutiennent dans la pratique des vertus et servent à les purifier jusqu'à un certain point.

Rien ne seroit plus indiscret et plus dangereux que de leur ôter cette occupation consolante des graces de Dieu par rapport à leur propre perfection. Les premières personnes ont une reconnoissance désintéressée ; elles rendent gloire à Dieu de ce qu'il fait en elles pour

sa pure gloire. Les dernières s'y regardent aussi elles-mêmes et unissent leur intérêt à celui de Dieu. Si les premières vouloient ôter aux autres ce mélange et cet appui en elles-mêmes par rapport aux graces, elles feroient le même mal que si on sevroit un enfant qui ne peut encore manger; lui ôter la mamelle, c'est le faire mourir. Il ne faut jamais vouloir ôter à une ame ce qui la nourrit encore et que Dieu lui laisse pour soutenir son infirmité. C'est détruire la grace que de vouloir la prévenir. Il ne faut pas aussi que cette sorte de personnes condamne les autres parcequ'elles ne les voient point occupées comme elles de leur propre perfection dans les graces qu'elles reçoivent. Dieu fait en chacun ce qu'il lui plaît : (1) l'*esprit souffle où il veut* et comme il veut. L'oubli de soi dans la pure vue de Dieu est un état où Dieu peut faire dans une ame tout ce qui lui est le plus agréable. L'importance est que le second genre de personnes ne soit point curieux sur l'état des autres, et que les autres ne veuillent point leur faire connoître les épreuves qui ne sont pas de leur état avant que Dieu les y appelle.

XLIV. *De la vraie liberté.*

Quand on ne s'embarrasse point par des retours inquiets sur soi-même, on commence à devenir libre de la véritable liberté.

Au contraire, la fausse sagesse, qui est toujours tendue, toujours occupée d'elle-même, toujours jalouse

(1) Jean, 3, v. 8.

de sa propre perfection, souffre une douleur cuisante toutes les fois qu'elle aperçoit en elle la moindre tache.

Ce n'est pas que l'homme simple et détaché de soi-même ne travaille à sa perfection : il y travaille d'autant plus qu'il s'oublie davantage, et qu'il ne songe aux vertus que pour accomplir la volonté de Dieu.

Le défaut qui est en nous la source de tous les autres est l'amour de nous-mêmes auquel nous rapportons tout au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices, et trouve dans ce simple renoncement à soi-même le germe de toutes les vertus.

Alors on entend et on éprouve au dedans de soi la vérité profonde de cette parole de l'écriture: (1) *Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.* On ne néglige rien pour faire régner Dieu au dedans de soi-même et au dehors; mais on est en paix au milieu de l'humiliation causée par ses fautes. On aimeroit mieux mourir que de commettre la moindre faute volontairement; mais on ne craint point le jugement des hommes pour l'intérêt de sa propre réputation. On se dévoue à l'opprobre de Jésus-Christ, et on demeure en paix dans l'incertitude des évènements. Pour les jugements de Dieu on s'y abandonne en implorant ses miséricordes, suivant les divers degrés ou de confiance, ou de sacrifice, ou de désappropriation entière de soi-même. Plus on s'abandonne, plus on trouve la paix; et cette paix met tellement le cœur au large qu'on est prêt à tout; on veut

(1) II Cor. 3, v. 17.

tout et on ne veut rien ; on est simple comme de petits enfants.

La lumière de Dieu fait sentir jusqu'aux moindres fautes ; mais elle ne décourage point. On marche devant lui ; mais si on bronche on se hâte de reprendre sa course et on ne pense qu'à avancer toujours. O que cette simplicité est heureuse ! mais qu'il y a peu d'ames qui aient le courage de ne regarder jamais derrière elles! Semblables à la femme de Lot, elles attirent sur elles la malédiction de Dieu par ces retours inquiets d'un amour-propre jaloux et délicat.

Il faut perdre ce qui reste en nous du vieil homme si nous voulons nous retrouver en Dieu ; c'est aux petits que Jésus-Christ déclare qu'appartient son royaume. Ne raisonner point trop, aller au bien par une intention droite dans les choses communes, laisser tomber mille réflexions par lesquelles on s'enveloppe et on s'enfonce en soi-même sous prétexte de se corriger ; voilà en gros les principaux moyens d'être libres de la vraie liberté sans négliger ses devoirs.

XLV. *Des divertissements attachés à l'état des personnes.*

Vous ne devez point, ce me semble, monsieur, vous embarrasser sur les divertissements où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements auxquels on est assujetti. Pour moi, j'avoue que je ne saurois m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque

chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissements sont innocents en eux-mêmes et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviroient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiroient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine.

Je conclus donc, monsieur, que quand Dieu met dans certaines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finiroit jamais si on vouloit continuellement sonder le fond de son cœur; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperoit trop de soi dans ces examens si fréquents. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix et la joie, qui sont les fruits du Saint-Esprit. Qui marche en la presence de Dieu dans les choses les plus indifférentes, ne cesse point de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paroisse rien faire de solide et de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu et qu'on se conforme aux règles de la Providence dans sa condition en faisant ces choses indifférentes.

La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions et à mourir à leurs inclinations

naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudroit beaucoup mieux changer moins les actions et changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paie ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande encore c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature ; c'est une volonté souple dans ses mains qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez, monsieur, cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, par-tout où sa providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paroissent si vides ; et elles seront pleines pour vous puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusements même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance et pour vous y conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité ! On marche comme de petits enfants que la mère mène par la main, et qui se laissent mener sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être assujetti ; on est content d'être libre ; on est prêt à parler ; on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur ; on s'amuse à ce que saint François-de-Sales appelle des *joyeusetés* : par-là on se délasse en délassant les autres.

Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux

être occupé de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas. Vous savez que son goût est meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de consolation dans les choses solides dont il vous a donné le goût ; et c'est cette consolation qu'il veut vous ôter ; c'est ce goût qu'il veut mortifier en vous quoiqu'il soit bon et salutaire. Les vertus mêmes ont besoin d'être purifiées dans leur exercice par les contre-temps que la Providence leur fait souffrir pour mieux les détacher de toute volonté propre. O que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches ! On vit à peu près comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous, enfin avec une vue pure de Dieu à qui on sacrifie tous les mouvements irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son Père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonies, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

Vous me demanderez sans doute par quels moyens on peut parvenir à se conserver dans cette pureté d'intention dans une vie si commune et qui paroît si amusée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à toute heure en

garde contre soi-même ; comment pourra-t-on donc espérer de se soutenir si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissements qui empoisonnent ou qui du moins dissipent avec tant de danger une ame chrétienne ?

J'avoue le danger et je le crois encore plus grand qu'on ne sauroit le dire. Je conviens de la nécessité de se précautionner contre tant de pièges ; et voici à quoi je voudrois réduire ces précautions.

Premièrement, je crois que vous devez poser pour fondement de tout la lecture et la prière. Je ne parle point ici d'une lecture de curiosité pour vous rendre savant sur les questions de religion ; rien n'est plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrois que des lectures simples, éloignées des moindres subtilités, bornées aux choses d'une pratique sensible, et qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Évitez tout ce qui excite l'esprit, et qui fait perdre cette heureuse simplicité qui rend l'ame docile et soumise à tout ce que l'église enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront à profit. Ajoutez à la lecture la prière où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la religion. Vous pouvez le faire en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de Jésus-Christ. Après avoir été convaincu de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse et précise pour la correction de vos défauts en détail ; formez vos résolutions devant Dieu, et demandez-lui qu'il vous anime pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous apercevrez que

votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le doucement sans vous inquiéter et sans jamais vous décourager de l'importunité de ces distractions qui sont opiniâtres. Tandis qu'elles seront involontaires elles ne pourront vous nuire ; au contraire elles vous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une consolation et d'une ferveur toutes sensibles ; car elles vous humilieront, vous mortifieront et vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même sans mélange d'aucun plaisir. Pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés soir et matin pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contre-poison contre les dangers qui vous environnent. Je dis le soir et le matin, parcequ'il faut renouveler de temps en temps la nourriture de l'ame aussi-bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance en s'épuisant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre soi et contre les autres pour réserver toujours ce temps. Il ne faut jamais se laisser entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes qu'elles soient, jusqu'à perdre le temps de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir. C'est là qu'on guérit secrètement aux pieds de Jésus-Christ toutes les plaies de son cœur, et qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé ; car, pourvu qu'on sache user simplement de ces sortes de retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisièmement, je suppose que vous vous bornez

aux divertissements convenables à la profession de piété que vous faites, et au bon exemple que le monde même attend de vous. Car le monde, tout monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent ne se démentent en rien dans le mépris qu'ils ont pour lui, et il ne peut s'empêcher d'estimer ceux par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien, monsieur, que les vrais chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un censeur si rigoureux ; car ils doivent se réjouir d'être par-là dans une nécessité plus pressante de ne rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin je crois que vous ne devez entrer dans les divertissements de la cour que par complaisance et qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appelé ni désiré, il ne faut jamais paroître ni chercher à vous attirer indirectement une invitation. Par-là vous donnerez à vos affaires domestiques et aux exercices de piété tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables et sans fiel contre la vertu seront également édifiés, et de vous voir si discret pour tendre à la retraite quand vous êtes libre, et sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissements permis quand vous y serez appelé.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous mènera comme par la main dans ces divertissements, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modéré, discret et recueilli sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode

aux autres. Vous serez, suivant la parole de S. Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas; et y montrant néanmoins une humeur gaie et complaisante, vous serez tout à tous.

Si vous apercevez que l'ennui vous abat ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement et sans vous troubler dans le sein du Père céleste qui vous tend sans cesse les bras. Vous attendrez de lui la joie et la liberté d'esprit dans la tristesse, la modération et le recueillement dans la joie; et vous verrez qu'il ne vous laissera manquer de rien. Un regard de confiance, un simple retour de votre cœur sur lui vous renouvellera; et, quoique vous sentiez souvent votre ame engourdie et découragée, dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque chose, il vous donnera la facilité et le courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure, et qui ne nous manquera jamais; car notre Père, bien loin de nous abandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts pour y verser des torrents de grace.

XLVI. *Avis à une personne attachée à la cour.*

Les chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer : on est exposé à l'envie et l'on est digne de compassion. Votre captivité n'est en rien préférable à celle d'une personne qu'on tiendroit injustement en prison. La seule chose qui doit vous donner une solide consolation, c'est que Dieu vous ôte votre liberté; et c'est cette consolation même qui soutiendroit dans la prison la personne innocente dont je viens de parler.

Ainsi vous n'avez rien au-dessus d'elle qu'un fantôme de gloire, qui, ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être ébloui et trompé.

Mais cette consolation de vous trouver, par un ordre de Providence, dans la situation où vous êtes, est une consolation inépuisable. Avec elle rien ne peut jamais vous manquer; par elle les chaînes de fer se changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous avons vu combien les chaînes d'or sont méprisables, mais en bonheur et en liberté. A quoi nous sert cette liberté naturelle dont nous sommes jaloux? A suivre nos inclinations mal réglées, même dans les choses innocentes; à flatter notre orgueil qui s'enivre d'indépendance; à faire notre propre volonté, ce qui est le plus mauvais usage que nous puissions faire de nous-mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre volonté pour les attacher a la sienne! Autant que ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs passions sont misérables, autant ceux que Dieu prend plaisir à enchaîner de ses propres mains sont-ils heureux et libres. Dans cette captivité apparente ils ne font plus ce qu'ils voudroient: tant mieux; ils font, depuis le matin jusqu'au soir, contre leur goût, ce que Dieu veut qu'ils fassent; il les tient comme pieds et mains liés dans les liens de sa volonté; il ne les laisse jamais un seul moment à eux-mêmes; il est jaloux de ce *moi* tyrannique qui veut tout pour lui-même; il mène sans relâche de sujétion en sujétion, d'importunité en importunité, et vous fait accomplir ses plus grands desseins par des états d'ennuis, de conversations puériles et d'inutilité dont on est honteux. Il presse l'ame fidèle et ne la laisse plus respirer: à peine un importun s'en va que Dieu

en envoie un autre pour avancer son œuvre. On voudroit être libre pour penser à Dieu ; mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante qu'en se consolant par des pensées douces et affectueuses de ses bontés. On voudroit être à soi pour être plus à Dieu ; on ne songe pas que rien n'est moins propre pour être à Dieu que de vouloir encore être à soi. Ce *moi* du vieil homme, dans lequel on veut rentrer pour s'unir à Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule ; car il y a dans ce *moi* un venin subtil qui n'est point dans les amusements de l'enfance.

Il est vrai que l'on doit profiter de tous les moments qui sont libres pour se dégager ; il faut même, par préférence à tout le reste, se réserver des heures pour se délasser l'esprit et le corps dans un état de recueillement ; mais pour le reste de la journée, que le torrent emporte malgré nous, il faut se laisser entraîner sans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement, et vous le trouverez d'une manière d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choisi cette manière de le chercher.

La peine qu'on souffre dans cet état de sujétion est une lassitude de la nature qui voudroit se consoler, et non un attrait de l'esprit de Dieu. On croit regretter Dieu, et c'est soi-même qu'on regrette : car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant et agité, c'est qu'on ne peut jamais être libre avec soi-même ; c'est le goût de *moi* qui nous reste, et qui demanderoit un état plus calme pour jouir à notre mode de notre esprit, de nos sentiments et de toutes nos bonnes qualités dans la société de certaines personnes délicates

qui seroient propres à nous faire sentir tout ce que le *moi* humain a de flatteur; ou bien on voudroit jouir en silence de Dieu et des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous et nous rompre pour nous accommoder à toutes ses volontés.

Il mène les autres par l'amertume des privations; pour vous, il vous conduit par l'accablement des jouissances des vaines prospérités : il rend votre état dur et pénible à force d'y mettre ce que les aveugles croient qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainsi il fait deux choses salutaires en vous; il vous instruit par expérience, et vous fait mourir par les choses qui entretiennent la vie corrompue et maligne du reste des hommes. Vous êtes comme ce roi qui ne pouvoit rien toucher qui ne se convertît en or sous sa main; tant de richesses le rendoient malheureux : pour vous vous serez heureux en laissant faire Dieu et en ne voulant le trouver que dans les choses où il veut être pour vous.

En pensant à la misère de votre état, à la servitude dont vous gémissez, les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre me sont revenues dans l'esprit (1) : *Autrefois tu marchois comme tu voulois; mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre plus fort que toi te mènera où tu ne voudras pas aller.* Laissez-vous aller et mener, n'hésitez pas dans la voie; vous irez comme saint Pierre où la nature jalouse de la vie et de la liberté ne veut point aller : vous irez à l'amour de Dieu, au parfait renoncement, à la mort totale de votre propre volonté en accomplissant celle de Dieu qui vous mène selon son bon plaisir.

(1) Jean, 21, v. 18.

Il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout et pour vaincre le vieil homme : la vue d'une situation libre n'est qu'une belle idée : peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état. Si la Providence prévient nos projets de retraite, nous ne sommes point à nous ; et Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israélites dans Babylone soupiroient après Jérusalem ; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem et qui finirent leur vie à Babylone ! Quelle illusion s'ils eussent toujours différé jusqu'à ce temps de leur retour dans leur patrie à servir fidèlement le vrai Dieu et à se perfectionner ! Peut-être serons-nous comme ces Israélites.

XLVII. *Des croix qu'il y a dans l'état de prospérité, de faveur et de grandeur.*

Dieu est ingénieux à nous faire des croix. Il en fait de fer et de plomb qui sont accablantes par elles-mêmes ; il en fait faire de paille qui semblent ne peser rien, et qui ne sont pas moins difficiles à porter : il en fait d'or et de pierreries qui éblouissent les spectateurs, qui excitent l'envie du public, mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprisées. Il en fait de toutes les choses qu'on aime le plus et les tourne en amertume. La faveur attire la gêne et l'importunité ; elle donne ce qu'on ne voudroit point ; elle ôte ce qu'on voudroit.

Un pauvre qui manque de pain a une croix de plomb dans son extrême pauvreté. Dieu sait assaisonner les plus grandes prospérités de misères semblables. On

est dans cette prospérité affamé de liberté et de consolation comme ce pauvre l'est de pain : du moins il peut, dans son malheur, heurter à toutes les portes et exciter la compassion de tous les passants : mais les gens en faveur sont des pauvres honteux ; ils n'osent faire pitié ni chercher quelque soulagement. Il plaît souvent à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette servitude de l'esprit dans l'état de grandeur. Rien n'est plus utile que ces deux croix jointes ensemble ; elles crucifient l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds : on sent son impuissance et l'inutilité de tout ce qu'on possède. Le monde ne voit point votre croix ; car il ne regarde qu'un peu d'assujettissement adouci par l'autorité, et qu'une légère indisposition qu'il peut soupçonner de délicatesse ; en même temps vous ne voyez dans votre état que l'amertume, la sécheresse, l'ennui, la captivité, le découragement, la douleur, l'impatience. Tout ce qui éblouit de loin les spectateurs disparoît aux yeux de la personne qui possède, et Dieu la crucifie réellement pendant que tout le monde envie son bonheur.

Ainsi la Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Sans déchoir de cette grandeur, et sans calamités, on peut avaler le calice d'amertume ; on l'avale jusqu'à la lie la plus amère dans les coupes d'or qui sont servies à la table des rois. Dieu prend plaisir à confondre ainsi la puissance humaine, qui n'est qu'une impuissance déguisée. Heureux qui voit ces choses par les yeux illuminés du cœur dont parle saint Paul ! La faveur, vous le voyez et vous le sentez, ne donne aucune véritable consolation ; elle ne peut rien contre les maux ordinaires de la nature ; elle en

ajoute beaucoup de nouveaux et de très cuisants à ceux de la nature même déjà assez misérable. Les importunités de la faveur sont plus douloureuses qu'un rhumatisme ou qu'une migraine : mais la religion met à profit toutes les charges de la grandeur ; elle ne la prend que comme un esclavage, et c'est dans l'amour de cet esclavage qu'elle trouve une liberté d'autant plus véritable qu'elle est plus inconnue aux hommes.

Il ne faut trouver dans la prospérité rien de bon que ce que le monde n'y peut connoître, je veux dire la croix. L'état de faveur n'épargne aucune des peines de la nature : elle en ajoute de grandes, et elle fait encore qu'on ne peut prendre les soulagements qu'on prendroit si on étoit dans la disgrace. Au moins dans une disgrace, pendant la maladie, on verroit qui on voudroit, on n'entendroit aucun bruit : mais dans la haute faveur il faut que la croix soit complète ; il faut vivre pour autrui quand on auroit besoin d'être tout à soi ; il faut n'avoir aucun besoin, ne rien sentir, ne rien vouloir, n'être incommodé de rien, et être poussé à bout par les rigueurs d'une trop bonne fortune. C'est que Dieu veut rendre ridicule et affreux ce que le monde admire le plus. C'est qu'il traite sans pitié ceux qu'il élève sans mesure pour les faire servir d'exemple. C'est qu'il veut rendre la croix complète en la plaçant dans la plus éclatante faveur pour déshonorer la faveur mondaine. Encore une fois, heureux sont ceux qui dans cet état considèrent la main de Dieu qui les crucifie par miséricorde ! Qu'il est beau de faire son purgatoire dans le lieu où les autres cherchent leur paradis, sans pouvoir en espérer d'autre après cette vie si courte et si misérable !

Dans cet état il n'y a presque rien à faire : Dieu n'a pas besoin que nous lui disions beaucoup de paroles, ni que nous formions beaucoup de pensées; il voit notre cœur quelquefois soumis et désirant de l'aimer, et cela lui suffit; il voit bien notre souffrance et notre soumission. On n'a que faire de répéter de moment en moment à une personne qu'on aime, Je vous aime de tout mon cœur; il arrive même souvent qu'on est longtemps sans penser qu'on l'aime, et on ne l'aime pas moins dans ce temps-là que dans ceux où on lui fait les plus tendres protestations. Le vrai amour repose dans le fond du cœur; il est simple, paisible et quelquefois silencieux; souvent on s'étourdit soi-même en multipliant à contre-temps les discours et les réflexions. Cet amour sensible n'est que dans une imagination échauffée.

Il n'y a donc dans la souffrance qu'à souffrir et à se taire devant Dieu : (1) *Je me suis tu*, dit David, *parceque c'est vous qui l'avez fait.* C'est Dieu qui envoie les vapeurs, les fluxions, les tournements de tête, les défaillances, les épuisements, les importunités, les sujétions; c'est lui qui envoie la grandeur même avec tous ses supplices et tout son maudit attirail; c'est lui qui fait naître au dedans la sécheresse, l'impatience, le découragement, pour nous humilier par la tentation et pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. C'est lui qui fait tout; il n'y a qu'à le voir et qu'à l'adorer en tout.

Il ne faut point s'inquiéter pour se procurer une présence artificielle de Dieu et de ces vérités; il suffit de demeurer simplement dans cette disposition de cœur,

(1) Ps. 38, v. 2.

de vouloir être crucifié ; tout au plus une vue simple et sans effort qu'on renouvellera toutes les fois qu'on en sera averti intérieurement par un certain souvenir qui est une espèce de réveil du cœur.

Ainsi les peines de la faveur, les douleurs de la maladie et les imperfections mêmes du dedans, pourvu qu'elles soient portées paisiblement et avec petitesse, sont le contre-poison d'un état qui est par lui-même si dangereux. Dans la prospérité apparente il n'y a rien de bon que la croix cachée. O croix ! ô bonne croix ! je t'embrasse ; j'adore en toi Jésus mourant, avec qui il faut que je meure.

XLVIII. *De l'emploi du temps.*

Je comprends que ce que vous désirez de moi n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la nécessité de bien employer le temps : il y a longtemps que la grace vous en a persuadé. On est heureux quand on trouve des ames avec qui il y a, pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait. Mais que cette parole ne paroisse pas vous flatter ; il en reste encore beaucoup à faire, et il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, et même la bonne disposition du cœur, jusqu'à une pratique exacte et fidèle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les temps, et rien ne l'est plus encore aujourd'hui, que de rencontrer des ames parfaites et saintes en spéculation (1). *Vous les connoîtrez par leurs œuvres et par leur conduite*, dit le Sauveur du monde. Et c'est la seule règle

(1) Matth. 7, v. 16.

qui ne trompe point pourvu qu'elle soit bien développée : c'est par-là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a plusieurs temps à distinguer dans votre vie ; mais la maxime qui doit se répandre universellement sur tous les temps, c'est qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles ; qu'ils entrent tous dans l'ordre et dans l'enchaînement de notre salut ; qu'ils sont tous chargés de plusieurs devoirs que Dieu y a attachés de sa propre main et dont il doit nous demander compte : car, depuis les premiers instants de notre être jusqu'au dernier moment de notre vie, Dieu n'a point prétendu nous laisser de temps vide, et qu'on puisse dire qu'il ait abandonné à notre discrétion ni pour le perdre. L'importance est de connoître ce qu'il désire que nous en fassions. On y parvient, non par une ardeur empressée et inquiète, qui seroit plutôt capable de tout brouiller que de nous éclairer sur nos devoirs, mais par une soumission sincère à ceux qui nous tiennent la place de Dieu ; en second lieu, par un cœur pur et droit qui cherche Dieu dans la simplicité, et qui combat sincèrement toutes les duplicités et les fausses adresses de l'amour-propre à mesure qu'il les découvre : car on ne perd pas seulement le temps en ne faisant rien ou en faisant le mal, mais on le perd aussi en faisant autre chose que ce que l'on devroit, quoique ce que l'on fait soit bon. Nous sommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpétuellement ; et ce que les ames mondaines font grossièrement et sans se cacher, les personnes qui ont le désir d'être à Dieu le font souvent plus finement à la faveur de quelque prétexte qui, leur servant de voile, les empêche de voir la difformité de leur conduite

Un moyen général pour bien employer le temps c'est de s'accoutumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'esprit de Dieu et de sa loi, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner; le consultant dans les doutes où il faut prendre notre parti sur-le-champ, recourant à lui dans les affoiblissements où la vertu tombe comme en défaillance; l'invoquant et s'élevant vers lui lorsque le cœur, entraîné par les objets sensibles, se voit conduit imperceptiblement hors de sa route, se surprend dans l'oubli et dans l'éloignement de Dieu.

Heureuse l'ame qui, par un renoncement sincère à elle-même, se tient sans cesse entre les mains de son créateur, prête à faire tout ce qu'il voudra, et qui ne se lasse point de lui dire cent fois le jour (1): *Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Enseignez-moi à faire votre sainte volonté parceque vous êtes mon Dieu.* Vous montrerez que vous êtes mon Dieu en m'enseignant, et moi que je suis votre créature en vous obéissant. En quelles mains, grand Dieu, serois-je mieux que dans les vôtres? Hors de là mon ame est toujours exposée aux attaques de ses ennemis, et mon salut toujours en danger. Je ne suis qu'ignorance et que foiblesse; et je tiendrois ma perte assurée si vous me laissiez à ma propre conduite, disposant à mon gré des temps précieux que vous me donnez pour me sanctifier, et marchant aveuglément dans les voies de mon propre cœur. En cet état que pourrois-je faire à toute heure qu'un mauvais choix? et que serois-je capable d'opérer en moi qu'un ouvrage d'amour-propre,

(1) Act. 9, v. 6; Ps. 142, v. 10.

de péché et de damnation ? Envoyez donc, Seigneur, votre lumière pour guider mes pas : distribuez-moi vos graces en toutes occasions selon mes besoins, comme l'on distribue la nourriture aux enfants selon leur âge et selon leur foiblesse. Apprenez-moi, par un saint usage du temps présent que vous me donnez, à réparer le passé et à ne jamais compter follement sur l'avenir.

Le temps des affaires et des occupations extérieures n'a besoin, pour être bien employé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est elle qui nous les prépare et qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre avec docilité et soumettre entièrement à Dieu notre humeur, notre volonté propre, notre délicatesse, notre inquiétude, les retours sur nous-mêmes, ou bien l'épanchement, la précipitation, la vaine joie et les autres passions qui viennent à la traverse selon que les choses que nous avons à traiter nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne pas se laisser accabler par ce qui vient du dehors, et à ne pas se noyer dans la multitude des occupations extérieures, quelles qu'elles puissent être.

Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises dans la vue de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, et les finir sans empressement et sans impatience.

Le temps des entretiens et des divertissements est le plus dangereux pour nous, et peut-être le plus utile pour les autres : on doit y être sur ses gardes, c'est-à-dire plus fidèle en la présence de Dieu. La pratique de la vigilance chrétienne tant recommandée par Notre-

Seigneur, les aspirations et les élévations d'esprit et de cœur vers Dieu, non seulement habituelles mais actuelles, autant qu'il est possible, par les vues simples que la foi donne ; la dépendance douce et paisible que l'ame garde envers la grace, qu'elle reconnoît pour le seul principe de sa sûreté et de sa force ; tout cela doit être mis alors en usage pour se préserver du poison subtil qui est souvent caché sous les entretiens et les plaisirs, et pour savoir placer avec sagesse ce qui peut instruire et édifier les autres. Cela est nécessaire, surtout pour ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir, et dont les paroles peuvent faire ou tant de bien ou tant de mal.

Les temps libres sont ordinairement les plus doux et les plus utiles pour nous-mêmes ; nous ne pouvons guère en faire un meilleur emploi que de les consacrer à réparer nos forces (je dis même nos forces corporelles) dans un commerce plus secret et plus intime avec Dieu. La prière est si nécessaire et est la source de tant de biens, que l'ame qui a trouvé ce trésor ne peut s'empêcher d'y revenir dès qu'elle est laissée à elle-même.

Il y auroit d'autres choses à vous dire sur ces trois sortes de temps ; peut-être pourrois-je en dire quelque chose si les vues qui me frappent présentement ne se perdent pas ; en tout cas c'est une fort petite perte. Dieu donne d'autres vues quand il lui plaît : s'il n'en donne pas, c'est une marque qu'elles ne sont pas nécessaires ; et, dès qu'elles ne sont pas nécessaires pour notre bien, nous devons être bien aises qu'elles soient perdues.

XLIX. *Du ménagement du temps.*

Je crois que vous avez deux choses à faire : la première consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras tant je me les représente fortement : mais après tout il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouveroit point de temps pour manger et pour dormir ? Le temps employé aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour vos affaires mêmes : si votre santé succombe comment agirez-vous ? A quoi servira votre travail si la vie vous manque pour en cueillir le fruit ?

Je vous dis de même, si vous laissez votre ame s'épuiser et tomber en défaillance, faute de nourriture, à quoi aboutiront, non seulement les conversations, mais encore les affaires qui paroissent les plus solides, les plus indispensables et les plus pressées ? (1) *Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous et vous empressez-vous ? Marie*, que vous voyez recueillie et immobile, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée.*

Je ne vous dis pas tout ceci pour vous jeter dans les scrupules sur les occupations nécessaires : mais soyez persuadé qu'elles n'iront jamais jusqu'à ne point vous laisser le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture ; car Dieu est trop bon, et il vous a

(1) Luc, 10, v. 41, 42.

fait trop sentir sa miséricorde, pour vous ôter les moyens de le prier et de vous soutenir dans les sentiments qu'il vous inspire. Songez donc à sauver les matins et les soirs quelques heures : en faisant semblant de s'éveiller plus tard, et le soir d'avoir quelques lettres à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en vont pas plus mal.

Il faut aussi mettre à profit tous les moments : quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu à un autre, quand on est avec des gens qui parlent volontiers et qu'on n'a qu'à les laisser parler, on élève un instant son cœur à Dieu, on se renouvelle pour la suite de ses occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si on attend d'avoir à soi des heures réglées et commodes pour les remplir des choses solides, on court risque d'attendre long-temps, sur-tout dans le genre de vie où vous êtes : mais il faut prendre tous les moments interrompus. Il n'en est pas de la piété comme des affaires temporelles : les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue ; mais la piété n'a pas besoin de ces applications si longues, si fortes et si suivies ; en un moment on peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc le matin une demi-heure et autant l'après-midi pour réparer les brèches que le monde fait ; et, dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus pour vous renouveler en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne pas vous décourager ni par l'expé-

rience de votre foiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu qui vous fait gémir de cette agitation ; et le gémissement est le contre-poison qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation : c'est pourquoi je serois bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire ; vos gémissements et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la solitude et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidèle, patient et paisible dans la croix de l'état présent qu'on n'a point choisi et que Dieu a donné selon ses desseins.

L. *Du mariage.*

Le mariage a été institué dès l'origine du genre humain avant sa corruption et dans la parfaite innocence du paradis terrestre. Il nous représente l'union sacrée du Fils de Dieu avec l'église son épouse. Jésus-Christ a voulu le sanctifier par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre par ce sacrement une bénédiction abondante sur la source de notre naissance, afin que ceux qui s'unissent dans cet état ne songent qu'à avoir des enfants, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu qui ressemblent à leur Père céleste. Le lien du mariage rend les deux personnes inséparables, et la mort seule peut rompre ce lien. L'esprit de Dieu l'a réglé ainsi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconstance et la confusion

qui troubleroient l'ordre des familles et la stabilité nécessaire pour l'éducation des enfants. Ce joug perpétuel est difficile à supporter pour la plupart des hommes légers, inquiets et remplis de défauts. Chacune des deux personnes a ses imperfections; les naturels sont opposés; les humeurs sont souvent presque incompatibles; à la longue la complaisance s'use; on se lasse les uns des autres dans cette nécessité d'être presque toujours ensemble et d'agir en toutes choses de concert. Il faut une grande grace et une grande fidélité à la grace reçue pour porter patiemment ce joug. Quiconque l'acceptera par l'espérance de s'y contenter grossièrement, y sera bientôt mécompté; il sera malheureux et rendra sa compagne malheureuse. C'est un état de tribulation et d'assujettissement très pénible, auquel il faut se préparer en esprit de pénitence, quand on s'y croit appelé de Dieu. La grace du sacrement adoucit ce joug et donne la force de le porter sans impatience. C'est par cette grace que les deux personnes se supportent et s'entr'aident avec amour.

Vous, époux, aimez votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son église, qu'il a lavée de son sang et qui est l'objet de ses complaisances. Chérissez votre épouse comme un autre vous-même, puisque par le mariage les deux personnes n'en font plus qu'une. Épargnez-la, ménagez-la, conduisez-la avec douceur et tendresse par persuasion, vous souvenant de l'infirmité de son sexe suivant l'instruction de l'apôtre. Communiquez-lui vos affaires avec confiance puisque les vôtres deviennent les siennes dans cette intime société. Accoutumez-la à l'application au travail domestique, au détail du ménage, afin qu'elle soit en état d'élever des enfants

avec autorité et prudence dans la crainte de Dieu.

Et vous, épouse, aimez et honorez votre époux comme l'église aime et honore Jésus-Christ son époux. Régardez Jésus-Christ même en lui. Obéissez-lui selon Dieu comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre. Tâchez de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre soin pour le soulager. Soyez-vous inviolablement fidèles l'un à l'autre. Ne vous contentez pas de fuir avec horreur tout ce qui ressentiroit l'infidélité, mais évitez avec précaution jusqu'aux plus légers ombrages qui pourroient altérer la confiance dans cette sainte union. Montrez-vous l'un à l'autre une simplicité et une modestie qui vous ôtent réciproquement toute défiance. Que votre état vous force à tenir plus facilement la chair soumise à l'esprit et non à lui permettre une dangereuse licence.

Puisque les enfants sont les fruits de la bénédiction du mariage, je prie Dieu qu'il vous en donne qui soient des saints, et qui servent un jour à vous consoler dans votre vieillesse.

LI. *De la mort.*

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. La mort ne trouble que les personnes charnelles : (1) *Le parfait amour chasse la*

(1) Jean 4, v. 18.

crainte. Ce n'est pas par se croire juste qu'on cesse de craindre, c'est par aimer simplement et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est que la consommation de l'œuvre de la grace.

On évite la pensée de la mort pour ne pas s'attrister: elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé.

Elle arrivera enfin cette mort, elle éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant sa vie. On aura à la mort une lumière très distincte de tout ce que nous aurons fait et de tout ce que nous aurions dû faire; nous verrons clairement l'usage que nous aurions dû faire des graces reçues, des talents, des biens, de la santé, du temps, et de tous les évènements de notre vie.

La pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets. Il faut la désirer; mais il faut aussi l'attendre avec la même soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reste. On doit la désirer puisqu'elle est la consommation de notre pénitence et le commencement de notre éternelle union à Dieu.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence, puisque la mort est la meilleure que nous puissions faire. Nos péchés seront purgés plus purement et expiés plus efficacement par notre mort que par toutes nos pénitences. Elle sera aussi douce pour les gens de bien qu'elle sera amère pour les méchants. Nous la demandons tous les jours dans le *Pater;* il faut que tous demandent que *le royaume de Dieu leur*

arrive. Il faut donc la désirer puisque la prière n'est que le désir du cœur, et que ce royaume ne peut venir pour nous que par notre mort. Saint Paul recommande aux chrétiens de (1) *se consoler ensemble* dans la pensée de la mort.

(1) I Thess. 6, v. 17.

ENTRETIENS AFFECTIFS

POUR

DE SAINTS TEMPS DE L'ANNÉE.

ENTRETIENS AFFECTIFS

POUR

DE SAINTS TEMPS DE L'ANNÉE.

I. *Durant l'Avent.*

C'EST maintenant, ô mon Dieu! que je veux me recueillir pour adorer en silence les mystères de votre Fils, et pour attendre qu'il naisse au fond de mon cœur. Venez, Seigneur Jésus. Venez, esprit de vérité et d'amour qui les formâtes dans le sein de la sainte Vierge.

Je vous attends, divin Jésus, comme les prophètes et les patriarches vous ont attendu. Que volontiers je dise avec eux : (1) *O cieux, répandez votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste ! que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe son Sauveur !* Vous êtes déjà venu une fois. Les anciens justes ont vu le désiré des nations ; mais les vôtres ne vous ont point connu. (2) *La lumière a lui au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.* Que tardez-vous ? Revenez, Seigneur, revenez frapper la terre ingrate et juger les hommes aveugles. O roi, dont les princes de la terre ne sont qu'une foible image, *que votre règne arrive !* Quand viendra-t-il d'en haut sur nous ce règne de justice, de paix et de vérité ? Votre Père vous a donné toutes les nations ; il vous a donné toute puis-

(1) Is. 1, v. 5. (2) Jean, v. 5.

sance et dans le ciel et sur la terre; et cependant vous êtes méconnu, méprisé, offensé, trahi. Quand viendra donc le jugement de ce monde endurci et le jour de votre triomphe? Levez-vous, levez-vous, ô Dieu! jugez votre propre cause; brisez l'impie du souffle de vos lèvres; délivrez vos enfants; justifiez-vous en ce grand jour à la face de toutes les nations: c'est votre gloire et non la nôtre que nous cherchons.

Mon Dieu, je vous aime encore plus pour vous que pour moi. Je souffre, je sèche de tristesse, voyant prévaloir l'iniquité sur la terre et votre évangile foulé aux pieds. Je souffre, me sentant malgré moi assujetti à la vanité. Jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous votre héritage désolé? Revenez donc, Seigneur Jésus; rendez-nous la lumière de votre visage. Je ne veux tenir à aucune des choses qui m'environnent ici-bas. Elles menacent toutes ruine prochaine. Les voûtes immenses des cieux s'écrouleront dans les abîmes; cette terre couverte de péchés sera consumée et renouvelée par le feu vengeur. Les astres tomberont; leur lumière s'éteindra; les éléments embrasés se confondront; la nature entière sera bouleversée. A ce spectacle que l'impie frémisse! Pour moi je m'écrie avec amour et confiance: Frappez, Seigneur; glorifiez-vous aux dépens de tout ce qui blesse votre sainteté. Frappez sur moi; ne m'épargnez point pour me purifier et pour me rendre digne de vous. Hélas! ce monde insensé n'est occupé que du moment présent qui échappe. Tout ceci va périr, et on veut en jouir comme s'il devoit être éternel. Le ciel et la terre passeront comme la fumée; votre parole seule demeurera éternellement. O vérité, on ne vous connoît point. Le mensonge est adoré et remplit tout le cœur

de l'homme. Tout est faux, tout est trompeur. Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, tout ce qui est sensible, tout ce qui est mesuré par le temps, n'est rien. Faut-il que ce vain fantôme soit cru si solide, et que l'immuable vérité passe pour un songe ? Hélas ! Seigneur, pourquoi souffrez-vous cet enchantement ? La terre entière est plongée dans le sommeil de la mort : réveillez-la par votre lumière. Pour moi je ne veux que vous; je n'attends que vous : je regarde la foudre prête à partir de votre main pour écraser les hommes superbes et pour venger votre patience méprisée ; et loin de craindre la mort, je la regarde comme la délivrance de vos enfants. Oui, Seigneur, nous mourrons, et le charme funeste se rompra tout à coup. Vous ne serez plus offensé ; je vous aimerai ; je n'aimerai que vous ; je ne m'aimerai qu'en vous et pour vous. O que j'aime votre avènement ! Déjà, selon votre précepte, je lève les yeux et la tête pour aller au devant de vous. Par le transport de mon amour, je m'élance au devant du Seigneur comme le premier de vos apôtres me l'a enseigné. Je suis foible, misérable, fragile, il est vrai ; j'ai tout à craindre si vous me jugez dans la rigueur de votre justice, j'en conviens : mais plus je suis fragile, plus je conclus que la vie est un danger et que la mort est une grace.

O Seigneur ! ôtez le péché ; venez régner en moi ; arrachez-moi à moi-même et je serai pleinement à vous. Hé ! qu'ai-je à faire sur la terre ? Que puis-je désirer dans cette vallée de larmes où le mal paroît au comble et où le bien est imparfait ? Rien que votre volonté ne peut m'y retenir. Je n'aime rien de tout ce que je vois ; je ne veux point m'aimer moi-même autrement qu'en

vous et pour vous; je ne veux aimer que votre avènement.

II. *Pour le jour de saint Thomas.*

O mon Dieu! ouvrez-moi les yeux; élargissez mon cœur pour me faire comprendre et sentir les dons que vous avez mis dans cet apôtre. Esprit qui l'avez envoyé, qui l'avez conduit, qui l'avez rempli, remplissez-moi, inspirez-moi, transformez-moi en une créature nouvelle. O Père des lumières et des miséricordes! vous faites des hommes ce qu'il vous plaît. Ils semblent n'être plus hommes dès que vous parlez. Quel est donc cet homme foible, timide, vil selon le monde, pauvre, grossier, ignorant? Où va-t-il? Que prétend-il faire? Changer la face des nations les plus éloignées, vaincre par la seule vérité les peuples jusqu'auxquels les rois conquérants n'ont jamais pénétré par leurs armes; découvrir un nouveau monde pour y porter une nouvelle loi. Entreprendre de telles choses sur le monde, c'est être bien mort à sa propre sagesse; c'est être bien enivré de la folie de la croix. C'est ainsi, esprit destructeur, que vous anéantissez dans vos parfaits enfants toute sagesse vaine, tout esprit propre qui ne s'attache qu'aux règles humaines, qui, dans le choix des moyens, n'écoute que notre raison foible et bornée. Vous appelez ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est. Vous vous plaisez à choisir ce qui est le plus vil, pour faire aux yeux du monde surpris ce qui est le plus grand et le plus impossible. Vous êtes jaloux de la gloire de votre ouvrage, et vous ne le voulez fonder que sur le néant.

Vous creusez jusqu'au néant pour le fonder, comme les hommes sages dans leurs bâtiments creusent jusqu'au rocher ferme. Creusez donc en moi, ô mon Dieu, jusqu'à l'anéantissement de tout ce qui dans moi-même s'opposeroit à vous. Esprit destructeur, renversez, mettez tout en désordre; n'épargnez aucun arrangement humain; défaites tout pour tout refaire. Que votre créature soit toute nouvelle et qu'il ne reste aucune trace de l'ancien plan. Alors, ayant tout effacé, tout défiguré, tout réduit à un pur néant, je deviendrai en vous toutes choses parceque je ne serai plus en moi rien de fixe. Je n'aurai aucune consistance; mais je prendrai dans votre main toutes les formes qui conviendront à vos desseins. C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné que j'entrerai dans votre immensité divine.

O qui le comprendra? O qui me donnera des ames qui aient le goût de la destruction? Si peu que l'on réserve on demeure borné. Quelque bonne que paroisse la réserve, quand c'est à l'égard de Dieu qu'on l'a faite, c'est un larcin; car tout lui est dû puisque tout vient de lui. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux de ne point nous les laisser posséder en propre. Il n'y a donc que l'entière destruction qui nous rende ses vrais instruments.

Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas votre apôtre. Il étoit de ces hommes anéantis dont il est dit qu'ils étoient livrés à votre grace. Il n'étoit rien ni par les richesses, ni par la réputation, ni par les talents, ni même par la vertu. C'étoit l'infirmité même où vous avez pris plaisir de faire reluire votre force. Il a porté votre nom jusqu'au fond de l'orient, à ces peuples qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort, et

qui n'avoient pas même des yeux pour voir la lumière. Le monde, tout monde qu'il est, critique, malin, scandalisé de tout, indocile, endurci, faux, et trompeur jusqu'à se tromper lui-même, dégoûté de la vérité qui lui est odieuse, amateur insensé du mensonge qui le flatte; ce monde n'a pu résister à celui qui n'étoit rien par lui-même, et qui, par cet anéantissement, étoit tout en Dieu. Dieu parle dans sa chétive créature; et cette parole, qui a fait le monde, le renouvelle. O mon Dieu! je l'entends et je tressaille de joie au Saint-Esprit en la comprenant : vous l'avez cachée aux grands et aux sages, jamais ils ne l'entendront; mais vous la révélez aux simples et aux petits. Tout consiste à s'appetisser et à s'anéantir. Tandis qu'on est encore quelque chose on n'est encore rien, on n'est encore propre à rien; ce qui reste même de plus caché, même de meilleur en apparence, résiste à tout ce que Dieu veut faire, et arrête sa main toute-puissante.

Mais quelle étendue cette vérité n'a-t-elle point! Hélas! où est l'ame courageuse qui veut bien n'être rien, et qui laisse tout tomber, tout perdre, talents, esprit, amitiés, réputation, honneur? Où sont-elles ces ames de foi? On fait comme Thomas incrédule; on veut voir, on veut toucher, on veut s'assurer des dons de Jésus-Christ et de son avancement; mais *bienheureux ceux qui croient sans voir* (1), et qui adorent en esprit et en vérité par le sacrifice d'holocauste qui est la perte totale de tout ce qui est en nous d'opposé aux desseins de Dieu! Voilà ce qui fait la vie apostolique transformée en Jésus-Christ.

(1) Jean, 10, v. 29.

III. *Pour le jour de Noël.*

Je vous adore, enfant Jésus, nu, pleurant et étendu dans la crèche. Je n'aime plus que votre enfance et votre pauvreté. O qui me donnera d'être aussi pauvre et aussi enfant que vous! O sagesse éternelle, réduite à l'enfance! ôtez-moi ma sagesse vaine et présomptueuse; faites-moi enfant avec vous. Taisez-vous, sages de la terre; je ne veux rien être, je ne veux rien savoir; je veux tout croire, je veux tout souffrir, je veux tout perdre jusqu'à mon vain jugement, pour ne juger que selon votre lumière et votre sagesse.

Bienheureux les pauvres, mais les pauvres d'esprit que Jésus a faits semblables à lui dans sa crèche, et qu'il a dépouillés de leur raison présomptueuse! O hommes qui êtes sages dans vos pensées, prévoyants dans vos desseins, composés dans vos discours, je vous crains; votre grandeur m'intimide comme les enfants ont peur des grandes personnes. Il ne me faut plus que des enfants de la sainte enfance. Le Verbe fait chair, la parole toute-puissante du Père se tait, bégaie, pleure, pousse des cris enfantins; et moi je me piquerai d'être sage, et je me complairai dans les arrangements que fait mon esprit, et je craindrai que le monde n'ait point une assez haute idée de ma capacité! Non, non; je serai de ces heureux enfants qui perdent tout pour gagner, qui ne se soucient plus de rien dans ce monde pour eux-mêmes, qui comptent pour rien qu'on les méprise et qu'on ne daigne point se fier à leur discernement. Le monde sera grand tant qu'il lui plaira; les gens de bien même, à bonne intention et par le zèle

des bonnes œuvres, croîtront chaque jour en prudence, en prévoyance, en mesures, en éclat de vertu : pour moi, tout mon plaisir sera de décroître, de m'appetisser, de m'avilir, de m'obscurcir, de me taire, de consentir aux dédains, aux mépris, si vous le voulez; de joindre à l'opprobre de Jésus crucifié l'impuissance et le bégaiement de Jésus enfant. On aimeroit mieux mourir avec lui dans les douleurs, que de se voir avec lui emmaillotté dans le berceau. La petitesse fait plus d'horreur que la mort, parceque la mort peut être soufferte par un principe de courage et de grandeur; mais n'être plus compté pour rien comme les enfants, et ne pouvoir plus se compter soi-même, retomber dans l'enfance comme certains vieillards décrépits dont les enfants dénaturés se jouent, et voir d'une vue claire et pénétrante toute la dérision de cet état, c'est le plus insupportable supplice pour une ame grande et courageuse qui se consoleroit de tout le reste par son courage et par sa sagesse. O sagesse, ô courage, ô raison humaine! vous êtes la dernière chose dont l'ame mourante à elle-même a plus de peine à se dépouiller; tout le reste qu'on quitte ne tient presque point; ce sont des habits qui se lèvent du bout du doigt, et qui ne tiennent point à nous : mais nous ôter cette sagesse propre qui flatte tant, qui fait la vie la plus intime de l'ame, c'est arracher la peau, c'est nous écorcher tout vifs, c'est nous déchirer jusque dans la moelle des os. Hélas! j'entends ma raison qui me dit : Quoi donc! faut-il cesser d'être raisonnable? Faut-il devenir comme les fous qu'on est contraint de renfermer? Dieu n'est-il pas la sagesse même? La nôtre ne vient-elle pas de la sienne, et par conséquent ne faut-il pas que nous la

suivions? Mais il y a une extrême différence entre être raisonnants et être raisonnables. Nous ne serons jamais si raisonnables que quand nous cesserons d'être si raisonnants. En nous livrant à la pure raison de Dieu, que la nôtre, foible et vaine, ne peut comprendre, nous serons délivrés de notre sagesse, égarée depuis le péché, incertaine, courte et présomptueuse; ou plutôt nous serons délivrés de nos erreurs, de nos indiscrétions, de nos entêtements. Plus une personne est morte à elle-même par l'esprit de Dieu, plus elle est discrète sans songer à l'être: car on ne tombe dans l'indiscrétion que par vivre encore à son propre esprit, à ses vues et à ses inclinations naturelles; c'est qu'on veut, qu'on pense et qu'on parle encore à sa mode. La mort totale de notre sens dépravé seroit en nous la vraie et la consommée sagesse du Verbe de Dieu. Ce n'est point par un effort de raison au dedans de nous que nous nous élèverons au-dessus de nous-mêmes; c'est au contraire par l'anéantissement de notre propre être et surtout de nos raisonnements, qui sont la partie la plus chère à l'homme, que nous entrerons dans cet être nouveau où, comme dit saint Paul, Jésus-Christ fait notre vie, notre justice et notre sagesse. Nous ne nous égarons qu'à force de nous conduire par nous-mêmes. Donc nous ne serons à l'abri de l'égarement qu'à force de nous laisser conduire, d'être petits, simples, livrés à l'esprit de Dieu, souples et prêts à toutes sortes de mouvemens, n'ayant aucune consistance propre, ne résistant à rien, n'ayant plus de volonté, disant naivement ce qui nous vient, et n'aimant qu'à céder après l'avoir dit. C'est ainsi qu'un petit enfant se laisse porter, reporter, lever, coucher; il n'a rien de caché,

rien de propre. Alors nous ne serons plus sages, mais Dieu sera sage en nous et pour nous. Jésus-Christ parlera en nous pendant que nous croirons bégayer. O Jésus enfant! il n'y a que les enfants qui puissent régner avec vous.

IV. *Pour le jour de saint Jean l'évangeliste.*

O Jésus! je désire me reposer avec Jean sur votre poitrine, et me nourrir d'amour en mettant mon cœur sur le vôtre. Je veux être, comme le disciple bien-aimé, instruit par votre amour. Il disoit, ce disciple, pour l'avoir éprouvé, que (1) *l'onction enseigne toutes choses.* Cette onction intérieure de votre esprit instruit dans le silence. On aime et on sait tout ce qu'il faut savoir; on goûte et on n'a besoin de rien entendre. Toute parole humaine est à charge et ne fait que distraire, parcequ'on a au dedans la parole substantielle qui nourrit le fond de l'ame. On trouve en elle toute vérité. On ne voit plus qu'une seule chose qui est la vérité simple et universelle; c'est Dieu devant qui la créature, ce rien trompeur, disparoît et ne laisse aucune trace de son mensonge.

O amour! vrai docteur des ames, on ne veut point vous écouter : on écoute de beaux discours, on écoute sa propre raison; mais le vrai maître, qui enseigne sans raisonnements et sans paroles, n'est point écouté. On craint de lui ouvrir son cœur; on ne le lui offre qu'avec réserve; on craint qu'il ne parle et ne demande trop. On voudroit bien le laisser dire, mais à condition de ne

(1) I Jean, 9, v. 27.

prendre ce qu'il diroit que suivant la mesure réglée par notre sagesse : ainsi ce seroit notre sagesse qui jugeroit celui qui doit la juger.

O amour, vous voulez des ames livrées à vos transports, des ames qui ne craignent point, non plus que les apôtres, d'être insensées aux yeux du monde. Il ne suffit pas, ô divin esprit, de se remplir de vous, il faut en être enivré. Que n'apprendroit-on point sans raisonnement, sans science, si on ne consultoit plus que le pur amour qui veut tout pour lui, qui ne laisse rien à la créature que l'obéissance, et qui met seul la vérité du règne de Dieu dans le fond de l'ame ? L'amour décide tous les cas et ne s'y trompe point ; car il ne donne rien à l'homme et rapporte tout à Dieu seul. C'est un feu consumant qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. O qu'il fait bien connoître Dieu ! car il ne laisse plus voir que lui, mais d'une vue bien différente de celle des hommes, qui ne le considèrent que dans une froide et sèche spéculation. Alors on aime tout ce qu'on voit, et c'est l'amour qui donne des yeux perçants pour le voir. Un moment de paix et de silence fait voir plus de merveilles que les profondes réflexions de tous les savants.

Hélas ! combien de grands docteurs qui ne voient goutte croyant tout savoir ! Ils ne veulent rien ignorer, ni sur la nature des divers êtres, ni sur leurs propriétés, ni sur l'ordre de l'univers, ni sur l'histoire du genre humain, ni sur les ouvrages des hommes, ni sur les arts qu'ils ont inventés, ni sur leurs diverses langues, ni sur les règles de conduite qu'ils ont entre eux. O qu'ils seroient dégoûtés de toutes ces recherches curieuses s'ils connoissoient bien l'homme ! S'amuse-t-on à un ver de

terre ? et le néant même n'est-il pas encore plus indigne de nous occuper ? Hé! que peut-on apprendre de ce qui n'est rien? Il n'y a qu'une seule vérité infinie qui absorbe tout, et ne laisse aucune curiosité hors d'elle : tout le reste n'est que néant, et par conséquent mensonge. Qu'on s'instruise pour le besoin des conditions, c'est bien fait : mais qu'on croie savoir quelque chose quand on ne sait que ce *rien ;* qu'on espère en orner son esprit, qu'on cherche à le nourrir et à le satisfaire en l'occupant de la créature vaine et creuse : ô folie! ô ignorance de ceux qui veulent tout savoir!

O Jésus, je n'ai plus d'autre docteur que vous, plus d'autre livre que votre cœur. Là j'apprends tout en ignorant tout et en m'anéantissant moi-même. Là je vis de la même vie dont vous vivez dans le sein de votre Père. Je vis d'amour; l'amour fait tout en moi. C'est sur-tout pour l'amour que je suis créé; et je ne fais ce que Dieu a prétendu que je fisse en me créant, qu'autant que j'aime. Je sais donc tout, et je ne veux plus savoir que vous. Taisez-vous, monde curieux et sage; j'ai trouvé sur la poitrine de Jésus l'ignorance et la folie de sa croix, en comparaison de laquelle tous vos talens ne sont qu'ordure : méprisez-moi autant que je vous méprise.

V. *Pour le jour de la Circoncision.*

O Jésus, je vous adore sous le couteau de la circoncision. Que je vous aime dans cette abjection et dans cette foiblesse! Je vous vois tout couvert de honte, mis au rang des pécheurs, assujetti à une loi humiliante, souffrant de vives douleurs, et répandant, dès les pre-

miers jours de votre enfance, les prémices de ce sang qui sera sur la croix le prix du monde entier.

Vous n'entrez donc dans le monde que pour souffrir. Vous y prenez d'abord le nom de Jésus qui signifie Sauveur; et c'est pour sauver les pécheurs que vous vous mettez au rang des pécheurs souffrants. C'est ici le commencement du mystère de douleur et d'ignominie. O précieuse victime! vous croîtrez; mais vous ne croîtrez que pour faire croître avec vous les marques de votre amour. Vous ne retardez votre sacrifice que pour le rendre plus grand et plus rigoureux. La nature vaine et lâche frémit à la vue de son Sauveur qui est anéanti et souffrant; elle se sent écrasée par l'autorité de cet exemple; elle demeure sans excuse. Il faut donc préparer son cœur à la confusion et à l'amertume. Oui, je le veux, ô Jésus! Je prends la croix pour marcher après vous. Qu'on me méprise on aura raison; le mépris que j'ai pour moi n'est sincère qu'autant qu'il me fait consentir à être méprisé par les autres. Quelle injustice de vouloir que ce qui nous paroît méprisable éblouisse notre prochain! Je me livre donc, ô Jésus, à tout opprobre que vous m'enverrez, je n'en refuse aucun, et il n'y en a aucun que je ne mérite. O ver de terre, est-ce à toi que l'honneur est dû? O ame pécheresse, qu'as-tu mérité sinon d'être la balayure du monde? Puis-je jamais être mis trop bas, moi qui ne suis par ma nature que néant et par ma propre volonté que péché? Ame vaine et ingrate à ton Dieu, porte donc sans murmurer la confusion qui est ton partage. Plus d'honneur, plus de bienséance, plus de réputation, que ce que vous en voudrez. Tous ces beaux noms doivent être sacrifiés à un Sauveur rassasié d'op-

probres. Qu'as-tu en toi qui ne demande l'humiliation? Est-ce ton orgueil? Hé! c'est ton orgueil même qui te rend encore plus misérable et plus indigne de tout honneur.

Mais hélas! ô Jésus, qu'il y a loin entre les sentiments généraux d'humiliation et la pratique! On salue la croix de loin, mais de près on en a horreur. Je vous promets maintenant de marcher sur les traces sanglantes que vous me laissez: mais quand l'opprobre et la douleur de la croix paroîtront, tout mon courage m'abandonnera. Alors quels vains prétextes de bienséance! quelles délicatesses honteuses! quelles jalousies diaboliques! Mon Dieu, je parle magnifiquement de la croix, et je n'en veux connoître que le nom! Je la crains, je la fuis, sa vue seule me désole. Q'avez-vous, ô mon ame? D'où vient que vous murmurez, que vous tombez dans le découragement, que vous allez mendier chez tous vos amis un peu de consolation? Ah! c'est que Dieu m'humilie et me charge de croix. Hé! n'est-ce pas ce que vous lui avez promis d'aimer? Qu'avez-vous donc? Qu'est-ce qui vous trouble? Le chrétien doit-il être hors de lui quand il a ce qu'il a voulu, et qu'il est fait semblable à Jésus souffrant? O Jésus enfant! donnez-moi la simplicité de votre enfance dans la douleur. Si je pleure, si je gémis, qu'au moins je ne résiste jamais à votre main crucifiante. Coupez jusqu'au vif, brûlez, brûlez: plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.

VI. *Pour le jour des Rois.*

Mon Dieu, je viens à vous, et je ne me lasse point d'y venir ; je n'ai rien en moi, et je trouve tout en vous seul. O que je suis pauvre! O que vous êtes riche! Mais qu'ai-je besoin d'être riche puisque vous l'êtes pour moi? J'adore vos richesses éternelles; j'aime ma pauvreté; je me complais à n'être rien devant vous. Donnez-moi aujourd'hui votre esprit pour contempler votre saint fils Jésus adoré par les mages. Je l'adore avec eux.

Ces mages suivent l'étoile sans raisonner, eux qui sont si sages; ils cessent de l'être pour se soumettre à une lumière qui surpasse la leur. Ils comptent pour rien leurs commodités, leurs affaires, les discours du peuple. Que peut-on penser d'eux? ils vont sans savoir où. Qu'est devenue la sagesse de ces hommes qui gouvernoient les autres? Quelle crédulité! Quelle indiscrétion! Quel zèle aveugle et fanatique! C'est ainsi qu'on devroit parler contre eux en les voyant partir. Mais ils ne comptent pour rien, ni le mépris des hommes, ni leur réputation foulée aux pieds, ni même le témoignage de leur propre sagesse qui leur échappe. Ils veulent bien passer pour fous, et même ne pas avoir à leurs propres yeux de quoi se justifier. Ils entreprennent un long et pénible voyage sans savoir ce qu'ils trouveront. Il est vrai qu'ils voient une étoile extraordinaire; mais combien y a-t-il d'autres hommes instruits du cours des astres à qui cette étoile ne paroît avoir rien de surnaturel! Eux seuls sont éclairés et touchés par le fond du

cœur. Une lumière intérieure de pure foi les mène plus sûrement que celle de l'étoile. Après cela il ne faut plus s'étonner s'ils adorent sans peine un pauvre enfant dans une crèche. O qu'ils sont devenus petits ces grands de la terre! Que leur sagesse est confondue et anéantie! Est-ce donc là, ô mages, ce que vous êtes venus adorer du fond de l'Orient? Quoi! un enfant qui tette et qui pleure! Il me semble que je les entends répondre : C'est la sagesse de Dieu qui aveugle la nôtre. Plus l'objet semble méprisable, plus il est digne de Dieu de nous abaisser jusqu'à l'adorer. O mages, il faut que vous soyez devenus vous-mêmes bien enfants pour trouver le vrai Dieu dans l'enfant Jésus!

Mais qui me donnera cette sainte enfance, cette divine folie des mages? Loin de moi la sagesse impie et maudite d'Hérode et de la ville de Jérusalem! On raisonne, on se complaît dans la sagesse, on se rend juge des conseils de Dieu, on craint même de voir ce qu'on ne peut pas connoître. O sagesse hautaine et profane, je te crains, je t'abhorre, je ne veux plus t'écouter. Il n'y a plus que l'enfance de Jésus que je prétends suivre. Que le monde insensé en dise tout ce qu'il voudra, qu'il s'en scandalise même : malheur au monde à cause de ses scandales! C'est l'opprobre et la folie du Sauveur que j'aime. Je ne tiens plus à rien qu'à Jésus et pour Jésus. Nul respect humain, nulle crainte des railleries et de la censure des faux sages : les gens de bien même qui sont encore trop humainement enfoncés par sagesse en eux-mêmes ne m'arrêteront pas. Quand je verrai l'étoile, je leur dirai, comme saint Paul aux fidèles encore trop attachés aux bienséances mondaines et à leur

raison : (1) *Vous êtes sages en Jésus-Christ; et nous, nous sommes insensés en lui.*

Heureux dessein! Mais comment l'accomplir? Vous, Seigneur, qui l'inspirez, faites que je le suive. Vous qui m'en donnez le désir, donnez-moi aussi le courage de l'exécuter. Plus d'autre lumière que celle d'en haut; plus d'autre raison que celle de sacrifier tous mes raisonnements. Tais-toi, raison présomptueuse, je ne puis te souffrir. O Dieu, vérité éternelle, souveraine et pure raison, venez être l'unique raison qui m'éclaire dans les ténèbres de la foi.

VII. *Sur la Conversion de saint Paul.*

Je viens à vos pieds, ô Seigneur Jésus, abattu comme Saul le fut aux portes de Damas. C'est votre main qui me renverse; j'adore cette main, c'est elle qui fait tout. O toute-puissante main, ma joie est de me voir à votre discrétion. Frappez, renversez, écrasez. Je viens, ô mon Dieu, sous cette main terrible et miséricordieuse. En me renversant éclairez-moi, touchez-moi, convertissez-moi comme Saul. Mon premier cri dans cette chute c'est de dire : (2) *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* O que j'aime ce cri! Il comprend tout; il renferme lui seul toutes les plus parfaites prières et les plus hautes vertus. Avec le maître point de conditions ni de bornes : *Que voulez-vous que je fasse?* Je suis prêt à tout faire et à ne rien faire, à ne vouloir rien et à vouloir tout, à souffrir sans consolations et à goûter

(1) I Cor. 4, v. 10. (2) Act. 9, v. 6.

les consolations les plus douces. Je ne vous dis point: O mon Dieu! je ferai de grandes austérités, des renoncements difficiles, des changements étonnants dans ma conduite. Ce n'est point à moi à décider ce que je ferai. Ce que je ferai, c'est de vous écouter et d'attendre la loi de vous. Il n'est plus question de ma volonté ; elle est perdue dans la vôtre. Dites seulement ce que vous voulez; car je veux tout ce qu'il vous plaît de vouloir. Tout est entre vos mains. Donnez, ôtez, qu'importe? Faites, Seigneur, et ne me consultez jamais. Ne me montrez que vos ordres, et ne me laissez qu'obéir.

En quelque épreuve amère et douloureuse où vous me mettiez, il ne me reste que cette seule parole : *Que voulez-vous ?* Renversez-moi, comme Saul, dans la poussière, à la vue de tout le genre humain; mais renversez-moi en sorte que je ne puisse me relever. Aveuglez-moi comme lui; reprochez-moi mes infidélités; je veux bien qu'on les sache, et je dirai volontiers, comme Saul, à la face de toutes les églises : J'ai été infidèle, impie, blasphémateur, persécuteur de Jésus-Christ. Il m'a converti pour ranimer l'espérance des pécheurs les plus endurcis, et pour donner un exemple touchant de la patience avec laquelle il attend les ames les plus égarées. Venez donc me voir, ô vous tous qui oubliez Dieu, qui violez sa loi, qui insultez à la vertu ; venez et voyez cette main charitable qui m'aveugle pour m'éclairer et qui me renverse pour me relever. Venez admirer avec moi cette miséricorde qui se plaît à éclater dans l'abîme de mes misères. Seigneur, loin de murmurer dans ma chute, je baise et j'adore la main qui me frappe. Voulez-vous me faire tomber encore plus bas? je le veux si vous le voulez; *que voulez-vous que je fasse?*

J'y sens, ô mon Dieu, la vérité et la force de cette parole, *Il est dur de regimber contre l'aiguillon.* O qu'il est dur de résister à l'attrait intérieur de votre grace! (1) *Qui est-ce qui vous a jamais résisté? Et qui a pu trouver la paix dans cette résistance?* Non seulement l'impie et l'homme livré au monde ne goûtent aucune paix, jusqu'à ce qu'ils se tournent vers vous; mais l'ame que vous avez délivrée des liens du péché ne peut jouir de la paix si elle résiste encore par quelque réserve ou quelque retardement à cet aiguillon perçant de votre esprit qui la pousse au dépouillement, à l'enfance, à la mort intérieure. La prudence résiste; elle assemble mille raisons; elle regarde comme un égarement la bienheureuse folie de la croix. Elle aimeroit mieux les plus affreuses austérités que cette simplicité et cette petitesse des enfants de Dieu, qui aiment mieux être enfants dans son sein que grands et sages en eux-mêmes. O que ce combat est rude! Qu'il agite l'ame! Qu'il lui en coûte pour sacrifier sa raison et tous ses beaux prétextes! Mais sans ce sacrifice nulle paix, nul avancement; il ne reste que le trouble d'une ame que Dieu presse, et qui craint de voir jusqu'où Dieu veut la mener pour lui arracher tout appui d'amour-propre. O Dieu, je ne veux plus vous résister. Je n'hésiterai plus, je craindrai toujours de ne pas faire assez que de faire trop. Je veux être Saul converti. Après ce que vous avez fait pour ce persécuteur, il n'y a rien que vous ne puissiez faire d'une ame pécheresse. C'est parceque je suis indigne de tout, que vous prendrez plaisir à faire en moi les plus grandes choses.

(1) Job, 9, v. 4.

Mais, grandes ou petites, tout m'est égal, pourvu que je remplisse vos desseins. Je suis souple à tout entre les mains de votre Providence. Je finis par où j'ai commencé : *Que voulez-vous que je fasse ?* Point d'autre volonté.

VIII. *Sur la même fête de la Conversion de saint Paul.*

MON Dieu, je vous rends graces d'avoir mis devant mes yeux Saul persécuteur, que vous convertissez et qui devient l'apôtre des nations. C'est pour la gloire de votre grace que vous l'avez fait. Vous vous devez à vous-même un si grand exemple pour consoler tous les pécheurs. Hélas ! quels châtiments n'ai-je point mérités de votre justice ? Je vous ai oublié, ô vous qui m'avez fait et à qui je dois tout ce que je suis : à l'ingratitude j'ai joint l'endurcissement ; j'ai méprisé vos graces ; j'ai été insensible à vos promesses ; j'ai abusé de vos miséricordes ; j'ai contristé votre esprit saint ; j'ai résisté à ses mouvements salutaires ; j'ai dit dans mon cœur rebelle : Non, je ne porterai point le joug du Seigneur. J'ai fui quand vous me poursuiviez ; j'ai cherché des prétextes pour m'éloigner de vous. J'ai craint de voir trop clair et de connoître certaines vérités que je ne voulois pas suivre. Je me suis irrité contre les croix qui servent à me détacher de la vie. J'ai critiqué la vertu, la supportant impatiemment comme étant ma condamnation. J'ai eu honte de la suivre, et j'ai fait gloire d'être ingrat. J'ai marché dans mes propres voies au gré de mes passions et de mon orgueil.

O mon Dieu! que me resteroit-il à la vue de tant d'infidélités, sinon d'être saisi d'horreur pour moi-même? Non, je ne pourrois plus me souffrir si je ne voyois Saul incrédule, blasphémateur, persécutant vos saints, dont vous faites un vase d'élection. Il tombe persécuteur, et il se relève l'homme de Dieu. O Père des miséricordes, que vous êtes bon! La malice de l'homme ne peut égaler votre bonté paternelle. Il est donc vrai que vous avez encore des trésors de graces et de patience pour moi, pauvre pécheur qui ai tant de fois foulé aux pieds le sang de votre fils. Vous n'êtes pas encore lassé de m'attendre, ô Dieu patient, ô Dieu qui craignez de punir trop tôt, ô Dieu qui ne pouvez vous résoudre à frapper ce vase d'argile formé de vos mains! Cette patience qui flattoit ma lâcheté m'attendrit. Hélas! serai-je donc toujours méchant parceque vous êtes bon? Est-ce à cause que vous m'aimez tant que je me croirois dispensé de vous aimer? Non, non, Seigneur, la vue de votre patience m'anime : je ne puis plus me voir un seul moment contraire à celui qui me rend le bien pour le mal; je déteste jusqu'aux moindres résistances; je n'en réserve rien : périsse tout ce qui retarde mon sacrifice! Ce n'est plus ce *demain* d'une ame lâche qui fuit toujours sa conversion; *aujourd'hui*, *aujourd'hui;* ce qui me reste de vie n'est pas trop long pour pleurer tant d'années perdues : je dis comme Saul, *Seigneur*, *que voulez-vous que je fasse?*

Il me semble que je vous entends me répondre : Je veux que tu m'aimes: *Aime*, *et fais ce que tu voudras;* car, en aimant véritablement, tu ne feras que ce que le pur amour fait faire aux ames détachées d'elles-mêmes; tu m'aimeras, tu me feras aimer, tu n'auras

plus d'autre volonté que la mienne. Par-là s'accomplira mon règne; par-là je serai adoré en esprit et en vérité; par-là tu me sacrifieras et les délices de la chair corrompue et l'orgueil de l'esprit agité par de vains fantômes; le monde entier ne sera plus rien pour toi; tu voudras n'être plus rien afin que je sois moi seul toutes choses en toi. Voilà ce que je veux que tu fasses. Mais comment le ferai-je, Seigneur? cette œuvre est au-dessus de l'homme. Ah! vous me répondez au fond de mon cœur : Homme *de peu de foi*, regarde Saul et ne doute de rien; il te dira : (1) *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Lui qui ne respiroit que sang et carnage contre les églises, il ne respire plus que l'amour de Jésus-Christ : c'est Jésus - Christ qui vit triomphant dans son apôtre mort à toutes choses. Le voilà tel que Dieu l'a fait; la même main te fera tel que tu dois être.

IX. *Pour le jour de la Purification.*

O Jésus, vous êtes offert aujourd'hui dans le temple; et la règle qui n'est faite que pour les enfants des hommes est accomplie par le Fils de Dieu.

O divin enfant, souffrez que je me présente avec vous. Je veux être comme vous dans les mains pures de Marie et de Joseph; je ne veux plus être qu'un même enfant avec vous, qu'une même victime. Mais que vois-je? on vous rachète comme on rachetoit les enfants des pauvres; deux colombes sont le prix de Jésus. O roi

(1) Phil. 4, v. 13.

immortel de tous les siècles ! bientôt vous n'aurez pas même de lieu où vous puissiez reposer votre tête. Vous enrichirez le monde de votre pauvreté, et déjà vous paroissez au temple en qualité de pauvre. Heureux qui conque se fait pauvre avec vous! Heureux qui n'a plus rien et qui ne veut plus rien avoir ! Heureux qui a perdu en vous et au pied de votre croix toute possession, qui ne possède plus même son propre cœur, qui n'a plus de volonté propre, qui, loin d'avoir quelque chose, n'est plus à soi-même ! O riche et bienheureuse pauvreté ! O trésor inconnu aux faux sages ! O nudité qui est au-dessus de tous les biens les plus éblouissants! Enfant Jésus, je veux me dépouiller de tout, vous donner tout et sur-tout mon propre cœur, et jusqu'au moindre désir propre, jusqu'aux derniers restes de ma volonté. Je cours après vous, nu et enfant, comme vous l'êtes vous-même.

O qui le comprendra ! Mais il est pourtant vrai qu'on n'est digne de Dieu qu'autant qu'on est hors de soi et perdu en lui. Arrachez-moi donc à moi-même. Plus de retours d'amour-propre, plus de désirs inquiets. Le *moi* trop humain, à qui je rapportois tout autrefois, doit être anéanti pour jamais. Qu'on me mette haut, qu'on me mette bas, qu'on se souvienne de moi, qu'on m'oublie, qu'on me loue, qu'on me blâme, qu'on se fie à moi ou qu'on me soupçonne même injustement, qu'on me laisse en paix ou qu'on me traverse, qu'importe? ce n'est plus mon affaire. Je pense moins à moi, pour m'intéresser à tout ce qu'on me fait, qu'à celui qui fait faire toutes ces choses selon son plaisir : sa volonté s'accomplit et c'est assez. S'il y avoit encore un reste de *moi* pour se plaindre et pour murmurer, mon sacrifice seroit imparfait. Cette des-

truction de la victime, qui doit anéantir tout le vieil homme, répond à toutes les révoltes de la nature.

Mais ce traitement qu'on me fait est injuste ; mais cette accusation est fausse et maligne ; mais cet ami est infidèle et ingrat ; mais cette perte de biens m'accable ; mais cette privation de toute consolation sensible est trop amère ; mais cette épreuve où Dieu me met est trop violente ; mais les gens de bien de qui j'attendois du secours n'ont pour moi que de la sécheresse et de l'indifférence ; mais Dieu lui-même semble se rejeter et se retirer de moi. Hé bien ! ame foible, ame lâche, ame de peu de foi, ne veux-tu pas ce que Dieu veut ? Es-tu à lui ou à toi ? Si tu es encore à toi, tu as raison de te plaindre et de chercher ce qui te convient. Mais si tu ne veux plus être qu'à Dieu qui veut te sauver, pourquoi donc t'écouter encore toi-même ? Que te reste-t-il à dire en faveur de ce malheureux *moi* du vieil homme auquel tu as renoncé sans réserve et pour toujours ? Qu'il périsse, que toute ressource lui soit arrachée, tant mieux ; c'est là le sacrifice de vérité ; tout le reste n'en est que l'ombre. C'est par-là que la victime est consommée et Dieu dignement adoré. O Jésus avec qui je m'offre, donnez-moi le courage de ne plus me compter pour rien, et de ne laisser en moi rien de ce moi-même si déréglé !

Vous fûtes racheté par deux colombes ; mais ce rachat ne vous délivroit pas du sacrifice de la croix où vous deviez mourir : votre présentation au temple n'étoit que le commencement et les prémices de votre offrande au Calvaire. Ainsi, Seigneur, toutes les choses extérieures que je vous donne ne peuvent me racheter ; il faut que je me donne moi-même tout entier et

que je meure sur la croix. Perdre le repos, la réputation, les biens, la vie, ce n'est encore rien ; il faut se perdre soi-même, se livrer sans pitié à votre justice toujours miséricordieuse ici-bas, devenir étranger à soi-même, et n'avoir plus d'autre intérêt que celui de Dieu à qui on appartient.

X. *Pour le Carême.*

Me voici, mon Dieu, en un temps de privation et d'abstinence : mais ce n'est rien que de jeûner des viandes grossières qui nourrissent le corps, si on ne jeûne aussi de tout ce qui sert d'aliment à l'amour-propre. Donnez-moi donc, ô époux des ames, cette virginité intérieure, cette pureté de cœur, cette séparation de toute créature, cette sobriété dont parle votre apôtre, par laquelle on n'use d'aucune créature que pour le seul besoin, comme les personnes sobres usent des viandes pour la nécessité. O bienheureux jeûne, où l'ame tient tous les sens dans la privation du superflu ! O sainte abstinence, où l'ame, rassasiée de la volonté de Dieu, ne se nourrit jamais de sa volonté propre ! Elle a, comme Jésus-Christ, une autre viande dont elle se nourrit. Donnez-le-moi, Seigneur, ce pain qui est au-dessus de toute substance ; ce pain qui apaisera à jamais la faim de mon cœur ; ce pain qui éteint tous les désirs ; ce pain qui est la vraie manne et qui tient lieu de tout.

O mon Dieu, que les créatures se taisent donc pour moi, et que je me taise pour elles en ce saint temps ! Que mon ame se nourrisse dans le silence en jeûnant

de tous les vains discours! Que je me nourrisse de vous seul et de la croix de votre fils Jésus!

Mais quoi! faudra-t-il que je sois dans une crainte continuelle de rompre ce jeûne intérieur par les consolations que je pourrois goûter au dehors? Non, non, mon Dieu, vous ne voulez point cette gêne et cette inquiétude. Votre esprit est un esprit d'amour et de liberté, et non un esprit de crainte et de servitude. Je renoncerai donc à tout ce qui n'est point de votre ordre pour mon état, à tout ce que j'éprouve qui me dissipe trop, à tout ce que les personnes qui me conduisent à vous jugent que je dois retrancher; enfin à tout ce que vous retrancherez vous-même par les évènements de votre providence. Je porterai paisiblement toutes ces privations, et voici ce que j'ajouterai encore; c'est que dans les conversations innocentes et nécessaires je retrancherai ce que vous me ferez sentir intérieurement n'être qu'une recherche de moi-même. Quand je me sentirai porté à faire là-dessus quelque sacrifice, je le ferai gaiement. Mais d'ailleurs, ô mon Dieu, je sais que vous voulez qu'un cœur qui vous aime soit au large. J'agirai avec confiance comme un enfant qui joue entre les bras de sa mère; je me réjouirai devant le Seigneur; je tâcherai de réjouir les autres; j'épancherai mon cœur sans crainte dans l'assemblée des enfants de Dieu. Je ne veux que candeur, innocence, joie du Saint-Esprit. Loin de moi donc, ô mon Dieu, cette sagesse triste et craintive qui se ronge toujours elle-même, qui tient toujours la balance en main pour peser des atomes de peur de rompre ce jeûne intérieur! C'est vous faire injure que de n'agir pas avec vous simplement et en enfant; cette rigueur est indigne de vos entrailles. Vous

voulez qu'on vous aime uniquement ; voilà sur quoi tombe votre jalousie : mais quand on vous aime, vous laissez agir librement l'amour, et vous voyez bien ce qui vient véritablement de lui.

Je jeûnerai donc, ô mon Dieu, de toute volonté qui n'est point la vôtre ; mais je jeûnerai par amour dans la liberté et dans l'abondance de mon cœur. Malheur à l'ame rétrécie et desséchée en elle-même, qui craint tout, et qui, à force de craindre, n'a pas le temps d'aimer et de courir généreusement après l'époux !

O que le jeûne que vous faites faire à l'ame sans cette gêne est un jeûne exact ! Il ne reste rien au cœur que le bien-aimé, et souvent encore il cache à l'ame ce bien-aimé pour la laisser comme défaillante et prête à expirer. Voilà le grand jeûne où l'homme voit sa pauvreté toute nue ; car on lui arrache jusqu'au moindre reste de vie en lui-même. O grand jeûne de la pure foi, qui vous comprendra ? Où est l'ame assez courageuse pour vous accomplir ? O privation universelle ! O renoncement à soi-même comme aux choses les plus vaines au dehors ! O fidélité d'une ame qui se délaisse elle-même pour vous suivre sans relâche par l'amour jaloux, et qui souffre que tout lui soit ôté ! Voilà, Seigneur, le sacrifice de ceux qui vous adorent en esprit et en vérité ; c'est par ces épreuves qu'on devient digne de vous. Faites, Seigneur ; rendez mon ame vide, affamée et défaillante ; faites selon votre bon plaisir. Je me tais ; j'adore ; je dis sans cesse : (1) *Que votre volonté se fasse et non la mienne !* je ne veux que vous seul, ô mon Dieu !

(1) Luc, 22, v. 42.

XI. *Pour le Jeudi saint.*

JÉSUS, sagesse éternelle, vous êtes caché dans ce sacrement, et c'est là que je vous adore aujourd'hui. O que j'aime ce jour où vous vous donnâtes vous-même tout entier aux apôtres! Que dis-je, aux apôtres? Vous ne vous êtes pas moins donné à nous qu'à eux. Précieux don qui se renouvelle tous les jours depuis tant de siècles, et qui durera sans interruption autant que le monde! O gage des bontés du Père des miséricordes! O sacrement de l'amour! O pain au-dessus de toute substance! Comme mon corps se nourrit de pain grossier et corruptible, ainsi mon ame doit se nourrir chaque jour de l'éternelle vérité, qui s'est faite non seulement chair pour être vie, mais encore pain pour être mangé et pour nourrir les enfants de Dieu.

Hélas! où êtes-vous donc, ô sagesse profonde qui avez formé l'univers? Qui pourroit croire que vous fussiez sous cette vile apparence? On ne voit qu'un peu de pain, et on reçoit, avec la chair vivifiante du Sauveur, tous les trésors de la Divinité. O sagesse, ô amour infini! pour qui faites-vous de si grandes choses? Pour des hommes ingrats, grossiers, aveugles, stupides, insensés, incapables de goûter votre don. Où sont les ames qui se nourrissent de votre pure vérité, qui vivent de vous seul, qui vous laissent vivre en elles et qui se transforment en vous? Je le comprends, vous voulez que par ce sacrement nous n'ayons plus d'autre sagesse que la vôtre, ni d'autre volonté que votre volonté même qui doit vouloir en nous. Cette sagesse divine doit être cachée en nous comme elle

l'est sous les voiles du sacrement. Le dehors doit être simple, foible, méprisable à l'orgueilleuse sagesse des hommes ; le dedans doit être tout mort à soi, tout transformé, tout divin.

Jusqu'ici, ô mon Sauveur, je ne me suis point nourri de votre vérité ; je me suis nourri des cérémonies de la religion, de l'éclat de certaines vertus qui élèvent le courage, de la bienséance, de la régularité des actions extérieures, de la victoire que j'avois besoin de remporter sur mon humeur pour ne montrer rien qui ne fût parfait. Voilà le voile grossier du sacrement ; mais le fond du sacrement même, mais cette vérité substantielle est au-dessus de toute substance bornée et comprise, où est-elle ? Hélas ! je ne l'ai point cherchée. J'ai songé à régler le dehors sans changer le dedans. Cette adoration en esprit et en vérité, qui consiste en la destruction de toute volonté propre pour laisser régner en moi celle de Dieu seul, m'est encore presque inconnue. Ma bouche a mangé ce qui est extérieur et sensible dans le sacrement, et mon cœur n'a point été nourri de cette vérité substantielle. Je vous sers, mon Dieu, mais à ma mode et selon les vues de ma sagesse qui est une vraie folie. Je vous aime, mais pour mon bien plus que pour votre gloire. Je désire vous glorifier, mais avec un zèle qui n'est point abandonné sans réserve à toute l'étendue de vos desseins. Je veux vivre pour vous, mais renfermé en moi, et je crains de mourir à moi-même. Quelquefois je crois être prêt à tous les plus grands sacrifices, et la moindre perte que vous exigez de moi un moment après me trouble, me décourage.

O amour ! que ma misère et mon indignité ne vous

rebutent point ! C'est sous ce voile méprisable que vous voulez cacher la vertu et la grandeur de votre mystère. Vous voulez faire de moi un sacrement qui exerce la foi des autres et la mienne même. En cet état de foiblesse je me livre à vous : je ne puis rien; mais vous pouvez tout, et je ne crains point ma foiblesse, sentant si près de moi votre toute-puissance. Verbe de Dieu, soyez sous cette foible créature comme vous êtes sous l'espèce du pain. O parole souveraine et vivifiante ! parlez dans le silence de mon ame : faites taire ce qui n'est point vous; faites taire mon ame même, et qu'elle ne se parle plus intérieurement, pour n'écouter que vous. O pain de vie ! je ne me veux plus nourrir que de vous seul : tout autre aliment me feroit vivre à moi-même, me donneroit une force propre, et me rempliroit au dehors.

Que mon ame meure de la mort des justes, de cette bienheureuse mort qui doit prévenir la mort corporelle ; de cette mort intérieure qui divise l'ame d'avec elle-même, qui fait qu'elle ne se trouve ni ne se possède plus, qui éteint toute ardeur, qui détruit tout intérêt, qui anéantit tout retour sur soi ! O amour ! vous tourmentez merveilleusement. Le même pain du ciel fait mourir et fait vivre ; il arrache l'ame à elle-même, et il la met en paix; il lui ôte tout en elle, et il lui donne tout en Dieu, en qui seul les choses sont pures. O mon amour, ô ma vie, ô mon tout ! je n'ai plus que vous. O divin pain ! je vous mangerai tous les jours, et je ne craindrai rien tant que d'être privé de cette céleste nourriture.

XII. *Pour le Vendredi saint.*

Le mystère de la passion de Jésus-Christ est incompréhensible aux hommes. Il a paru (1) *un scandale aux Juifs et une folie aux gentils.* Les Juifs étoient zélés pour la gloire de leur religion; ils ne pouvoient souffrir l'opprobre de Jésus-Christ. Les gentils, pleins de leur philosophie, étoient sages, et leur sagesse se révoltoit à la vue d'un crucifié : c'étoit renverser la raison humaine que de prêcher ce Dieu sur la croix. Cependant cette croix prêchée dans tout l'univers surmonte le zèle superbe des Juifs et la sagesse hautaine des gentils. Voilà donc à quoi aboutit le mystère de la passion de Jésus-Christ, à confondre non seulement la sagesse profane des gens du monde, qui, comme des gentils, regardent la piété comme une folie, et qui ne connoissent de vertu que celle qui est revêtue d'un certain éclat, mais encore le zèle superbe de certaines personnes pieuses qui ne veulent rien voir dans la religion qui ne soit conforme à leurs fausses idées.

O mon Dieu, je suis du nombre de ces Juifs scandalisés. Il est vrai, ô Jésus, que je vous adore sur la croix; mais cette adoration n'est qu'en cérémonie, elle n'est point en vérité.

La véritable adoration de Jésus-Christ crucifié consiste à se crucifier avec lui, à perdre sa raison dans la folie de la croix, à en avaler tout l'opprobre, à vouloir être, si Dieu le veut, un spectacle de dérision à tous les sages de la terre, à consentir de passer pour insensé comme Jésus-Christ.

(1) I Cor. 1, v. 23.

Voilà ce qu'on dit volontiers de bouche, mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuse par de vains prétextes, on frémit, on recule lâchement dès qu'il faut paroître nu et rassasié d'opprobres avec l'homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour, on vous aime pour se consoler; mais on ne vous aime point pour vous suivre jusqu'à la mort de la croix. Tous vous fuient, tous vous abandonnent, tous vous méconnoissent, tous vous renient. Tant que la raison trouve son compte et son bonheur à vous suivre, on court avec empressement et l'on se vante comme saint Pierre; mais il ne faut qu'une question d'une servante pour tout renverser. On veut borner la religion à la courte mesure de son esprit, dès qu'elle surpasse notre foible raison, elle se tourne en scandale.

Cependant la religion doit être dans la pratique ce qu'elle est dans la spéculation, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle aille réellement jusqu'à faire perdre pied à notre raison et à nous livrer à la folie du Sauveur crucifié. O qu'il est aisé d'être chrétien à condition d'être sage, maître de soi, courageux, grand, régulier et merveilleux en tout! Mais être chrétien pour être petit, foible, méprisable et insensé aux yeux des hommes, c'est ce qu'on ne peut entendre sans en avoir horreur. Aussi l'on n'est chrétien qu'à demi. Non seulement on s'abandonne à son vain raisonnement comme les gentils, mais encore on se fait un honneur de suivre son zèle comme les Juifs. C'est avilir la religion, dit-on, c'est la tourner en petitesse d'esprit : il faut montrer combien elle est grande. Hélas! elle ne le sera en nous qu'autant qu'elle nous rendra humbles, dociles, petits et détachés de nous-mêmes.

On voudroit un Sauveur qui vînt pour nous rendre

parfaits, pour nous remplir de notre propre excellence et pour remplir toutes les vues les plus flatteuses de notre sagesse : au contraire, Dieu nous a donné un Sauveur qui renverse notre sagesse, qui nous met avec lui nus sur une infâme croix. O Jésus, c'est là que tout le monde vous abandonne. Il ne faut pas, dit-on, pousser les choses si loin ; c'est outrer les vérités chrétiennes et les rendre odieuses aux yeux du monde. Hé quoi ! ne savons-nous pas que les profanes seront scandalisés, puisque quelques gens de bien même le sont ?

Comment le mystère de la croix ne paroîtroit-il pas excessif à ces sages gentils, puisqu'il scandalise les Juifs pieux et zélés ? O Sauveur, boive qui voudra votre calice d'amertume ; pour moi je le veux boire jusqu'à la lie la plus amère. Je suis prêt à souffrir la douleur, l'ignominie, la dérision, l'insulte des hommes au dehors, et au dedans la tentation et le délaissement du Père céleste : je dirai comme vous l'avez dit pour mon instruction : (1) *Que ce calice passe et s'éloigne de moi ; mais*, malgré l'horreur de la nature, *que votre volonté se fasse et non la mienne.* Ces vérités sont trop fortes pour ceux qui ne vous connoissent qu'à demi, et qui ne peuvent vous suivre que dans les consolations du Thabor. Pour moi je manquerois à l'attrait de votre amour si je reculois. Allons à Jésus ; allons au Calvaire : mon ame est triste jusqu'à la mort ; mais qu'importe, pourvu que je meure percé des mêmes clous et sur la même croix que vous, ô mon Sauveur !

(1) Luc, 22, v. 42.

XIII. *Pour le Samedi saint.*

Ce qui se présente à moi aujourd'hui c'est Jésus entre la mort qu'il a soufferte et la vie qu'il va reprendre. Sa résurrection ne sera pas moins réelle que sa mort, et sa mort n'est qu'un passage de la misérable vie à la vie bienheureuse. O Sauveur, je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous; je ne veux plus que le monde me voie, je ne veux plus me voir moi-même, je descends dans les ténèbres et la poussière, je ne suis plus du nombre des vivants. O hommes, oubliez-moi, foulez-moi aux pieds; je suis mort, et la vie qui m'est préparée sera cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

Ces vérités étonnent; à peine les gens de bien peuvent-ils les supporter. Que signifient donc le *baptême* par lequel, comme l'apôtre nous (1) l'assure, *nous avons été tous ensevelis avec Jésus-Christ par sa mort?* Où est-elle cette mort que le caractère de chrétien doit opérer en nous? Où est-elle cette sépulture? Hélas! je veux paroître, être approuvé, aimé, distingué; je veux occuper mon prochain, posséder son cœur, me faire une idole de la réputation et de l'amitié. Dérober à Dieu l'encens grossier qui brûle sur ses autels, n'est rien en comparaison du larcin sacrilège d'une ame qui veut enlever ce qui est dû à Dieu, et se faire l'idole des autres créatures.

Mon Dieu, quand cesserai-je de m'aimer, jusqu'à

(1) Rom. 6, v. 4.

vouloir qu'on ne m'aime et qu'on ne m'estime plus? A vous seul la gloire, à vous seul l'amour. Je ne dois plus rien aimer qu'en vous, pour vous et de votre pur amour : je ne dois plus m'aimer moi-même que par charité, comme un étranger. Ne devrois-je donc pas avoir honte de vouloir qu'on m'aime? Ma vaine délicatesse ne se contente pas d'un amour de charité; elle est blessée de n'avoir que ce qu'on lui accorde à cause de vous. O injustice! ô révolte! ô aveugle et détestable orgueil! Punissez-le, mon Dieu. Je suis pour vous contre moi; j'entre dans les intérêts de votre gloire et de votre justice contre ma vanité. O folle créature, idolâtre de toi-même! qu'as-tu donc, indépendamment de Dieu, qui mérite cette tendresse, cet attachement, cet amour indépendant de la charité? O qu'il faut de charité pour te supporter dans cette injustice! Vouloir que les autres fassent pour nous ce que Dieu nous défend de faire pour nous-mêmes! Amour que Dieu imprime dans le fond de ses créatures, est-ce là l'usage qu'il en veut tirer? Ne nous a-t-il faits capables de l'aimer qu'afin que nous nous détournassions les uns les autres de l'unique terme du pur amour? Non, mon Dieu, je ne veux plus qu'on m'aime; à peine faut-il qu'on me souffre pour l'amour de vous : plus je suis délicat et sensible sur cet amour des autres, plus j'en suis indigne et dans le besoin d'en être privé.

Il en est, ô Seigneur, de la réputation comme de l'amitié : donnez, ôtez selon vos desseins; que cette réputation, plus chère que la vie, devienne comme un linge sali : si vous y trouvez votre gloire, qu'on passe, qu'on repasse sur moi comme sur les morts qui sont dans le tombeau; qu'on ne me compte pour rien; qu'on

ait horreur de moi ; qu'on ne m'épargne en rien, tout est bon : s'il me reste encore quelque sensibilité volontaire, quelque vue secrète sur la réputation, je ne suis point mort avec Jésus-Christ, et je ne suis point en état d'entrer dans sa vie ressuscitée.

Ce n'est qu'après l'extirpation de la vie maligne et corrompue du vieil homme que nous passons dans la vie de l'homme nouveau. Il faut que tout meure, douceurs, consolations, repos, tendres amitiés, honneurs, réputation : tout nous sera rendu au centuple ; mais il faut que tout meure, que tout soit sacrifié. Quand nous aurons tout perdu en nous, nous retrouverons tout en Dieu. Ce que nous avions en nous avec l'impureté du vieil homme nous sera rendu avec la pureté de l'homme renouvelé, comme les métaux mis au feu ne perdent point leur pure substance, mais sont purifiés de ce qu'ils ont de grossier. Alors, mon Dieu, le même esprit, qui gémit et qui prie en nous, aimera en nous plus parfaitement. Combien nos cœurs seront-ils plus grands, plus tendres et plus généreux ! Nous n'aimerons plus en foibles créatures et d'un cœur resserré dans d'étroites bornes : l'amour infini aimera en nous, notre amour portera le caractère de Dieu même.

Ne songeons donc qu'à suivre Jésus-Christ dans son agonie, dans sa mort et dans son tombeau ; ensevelissons-nous dans les ténèbres de la pure foi ; livrons-nous à toutes les horreurs de la mort. Non, je ne veux plus me regarder comme étant de ce monde. O monde, oubliez-moi comme je vous oublie et comme je veux m'oublier moi-même ! Seigneur Jésus, vous n'êtes mort que pour me faire mourir : arrachez-moi la vie ; ne me laissez plus respirer ; ne souffrez aucunes réserves

poussez mon cœur à bout ; je ne mets point de bornes à mon sacrifice.

XIV. *Pour le jour de l'Ascension.*

Il me semble que j'accompagne avec les disciples Jésus-Christ jusqu'à Béthanie. Là il monte au ciel à mes yeux, je l'adore, je ne puis me lasser de le regarder, de le suivre d'affection, et de goûter au fond de mon cœur les paroles de vie qui sont sorties les dernières de sa bouche sacrée quand il a quitté la terre. O Sauveur, vous ne cessez point d'être avec moi et de me parler ! Je sens la vérité de cette promesse : *Voilà* (1) *que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* Vous êtes avec nous non seulement sur cet autel sensible où vous appelez tous vos enfants à manger le pain descendu du ciel, mais vous êtes encore au dedans de nous, sur cet autel invisible, dans cette église et ce sanctuaire inaccessible de nos ames où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là vous sont offertes les pures victimes ; là sont égorgés tous les désirs propres, tous les retours intéressés sur nous-mêmes, et tous les goûts de l'amour-propre. Là nous mangeons le véritable pain de vie dont votre chair adorable même n'est que la superficie sensible ; là nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle vérité ; là le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. Si nous l'avons

(1) Matth. 28, v. 20.

connu selon la chair et par les sens, pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connoissons plus de même; c'est la pure foi et le pur amour qui se nourrissant de la pure vérité de Dieu font une même chose avec nous. O règne de mon Dieu! c'est ainsi que vous venez à nous dès cette vie misérable. O volonté du Père! vous êtes par-là accomplie sur la terre comme dans le ciel. O ciel! pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin et je vous trouve sur la terre. Je ne connois ni ne veux d'autre ciel que mon Dieu; et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur, il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis, c'est lui qui vit triomphant dans sa créature de boue et qui la fait vivre en lui seul. O bienheureuse et éternelle Sion où Jésus règne avec tous les saints! que de choses glorieuses sont dites de vous! Que j'aime ce règne de gloire qui n'aura point de fin! A vous seul, Seigneur, l'empire, la majesté, la force, la toute-puissance aux siècles des siècles.

Seigneur Jésus, bien loin de m'affliger pour nous de ce que vous n'êtes pas visible sur la terre, je me réjouis de votre triomphe; c'est votre seule gloire qui m'occupe. Je joins ici-bas ma foible voix avec celle de tous les bienheureux pour chanter le cantique de l'Agneau vainqueur : trop heureux, ô Jésus, de souffrir dans cet exil pour vous glorifier! Votre présence sensible, il est vrai, est le plus doux de tous les parfums : mais ce n'est pas pour moi que je vous cherche, c'est pour vous. O si je me regardois moi-même, qu'est-ce qui pourroit me consoler dans cette misérable vie de ne vous avoir point, de vous déplaire par tant de fautes, et de me

voir sans cesse en risque de vous perdre éternellement? Qu'est-ce qui seroit capable d'adoucir mes peines et de me faire supporter la vie? Mais j'aime mieux votre volonté que ma sûreté propre.

Je vis donc puisque vous voulez que je vive. Cette vie, qui n'est qu'une mort durera autant que vous voudrez. Vous le savez, ô Dieu de mon cœur, que je n'y veux tenir à rien qu'à votre ordre. Je ne suis dans cette terre étrangère qu'à cause que vous m'y tenez. Je vous aime mieux que mon bonheur et que ma gloire. Il vaut mieux vous obéir que jouir de vous; il vaut mieux souffrir selon vos desseins que goûter vos délices et voir la lumière de votre visage. En me privant de vous, privez moi de tout; dépouillez, arrachez sans pitié; ne laissez rien à mon ame, ne la laissez pas elle-même à elle-même.

Si la présence du Sauveur a dû nous être ôtée, que doit-il nous rester? Si Dieu a été jaloux d'une si sainte consolation pour les apôtres, avec quelle indignation détruira-t-il en nous tant d'amusements qui nous conservent certains restes secrets d'une vie propre? Quelle consolation sera aussi pure que celle de voir Jésus? Et par conséquent en reste-t-il quelqu'une dont nous osions encore refuser le sacrifice? O Dieu! n'écoutez plus ma lâcheté; dépouillez, écorchez, s'il le faut, coupez jusqu'au vif. Quand tout sera ôté, ce sera alors que vous resterez seul dans l'ame.

XV. *Pour le jour de la Pentecôte.*

Vous avez commencé, Seigneur, par ôter à vos apôtres ce qui paroissoit le plus propre à les soutenir, je veux dire la présence sensible de Jésus votre fils : mais vous avez tout détruit pour tout établir : vous avez ôté tout pour rendre tout avec usure. Telle est votre méthode. Vous vous plaisez à renverser l'ordre du sens humain.

Après avoir ôté cette possession sensible de Jésus-Christ vous avez donné votre Saint-Esprit. O privation, que vous êtes précieuse et pleine de vertu, puisque vous opérez plus que la possession du Fils de Dieu même! O ames lâches ! pourquoi vous croyez-vous si pauvres dans la privation, puisqu'elle enrichit plus que la possession du plus grand trésor ? Bienheureux ceux qui manquent de tout et qui manquent de Dieu même, c'est-à-dire de Dieu goûté et aperçu ! Heureux ceux pour qui Jésus se cache et se retire ! L'esprit consolateur viendra sur eux; il apaisera leur douleur et aura soin d'essuyer leurs larmes. Malheur à ceux qui ont leur consolation sur la terre, qui mettent hors de Dieu le repos, l'appui et l'attachement de leur volonté ! Ce bon esprit promis à tous ceux qui le demandent n'est point envoyé sur eux. Le consolateur envoyé du ciel n'est que pour les ames qui ne tiennent ni au monde ni à elles-mêmes.

Hélas! Seigneur, où est-il donc cet esprit qui doit être ma vie ? il sera l'ame de mon ame. Mais où est-il ? je ne le sens, je ne le trouve point. Je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation

et mensonge, dans ma volonté qu'inconstance et que partage entre votre amour et mille vains amusements. Où est-il donc votre esprit? Que ne vient-il créer en moi un cœur nouveau selon le vôtre? O mon Dieu! je comprends que c'est dans cette ame appauvrie que votre esprit daignera habiter pourvu qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur et de tous ses dons qui attire l'esprit saint. Venez donc, ô esprit; vous ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépouillé, de plus nu, de plus abandonné, de plus foible, que mon cœur. Venez, apportez-y la paix, non cette paix d'abondance qui coule comme un fleuve, mais cette paix sèche, cette paix de patience et de sacrifice; cette paix amère, mais paix véritable pourtant, et d'autant plus pure, plus intime, plus profonde, plus intarissable, qu'elle n'est fondée que sur le renoncement sans réserve.

O esprit! ô amour! ô vérité de mon Dieu! ô amour lumière! ô amour qui enseignez l'ame sans parler, qui faites tout entendre sans rien dire, qui ne demandez rien à l'ame et qui l'entraînez par le silence à tout sacrifice! O amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on se hait, qu'on s'oublie et qu'on s'abandonne! O amour qui coulez au travers du cœur comme la fontaine de vie, qui pourra vous connoître sinon celui en qui vous serez? Taisez-vous, hommes aveugles; l'amour n'est point en vous. Vous ne savez ce que vous dites: vous ne voyez rien, vous n'entendez rien. Le vrai docteur ne vous a jamais enseignés.

C'est lui qui rassasie l'ame de vérité sans aucune science distincte. C'est lui qui fait naître au fond de l'ame les vérités que la parole sensible de Jésus-Christ

n'avoit exposées qu'aux yeux de l'esprit. On goûte, on se nourrit, on se fait une même chose avec la vérité. Ce n'est plus elle qu'on voit comme un objet hors de soi ; c'est elle qui devient nous-mêmes et que nous sentons intimement comme l'ame se sent elle-même. O quelle puissante consolation sans chercher à se consoler ! On a tout sans rien avoir. Là on trouve en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit : le Père créateur qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire pour nous rendre des enfants semblables à lui : le Fils verbe de Dieu qui devient le verbe et la parole intime de l'ame, qui se tait à tout pour ne laisser plus parler que Dieu : enfin l'Esprit qui souffle où il veut, qui aime le Père et le Fils en nous. O mon amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi ! Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous, qui êtes mon tout, et je ne suis plus rien.

XVI. *Pour la fête du saint Sacrement.*

J'ADORE Jésus-Christ au saint sacrement où il cache tous les trésors de son amour. O octave trop courte pour célébrer tant de mystères de Jésus anéanti ! Je n'y vois qu'amour, que bonté et que miséricorde. Hélas! Seigneur, que voulez-vous ? Pourquoi cacher votre majesté éternelle ! Pourquoi l'exposer à l'ingratitude des ames insensibles, à l'irrévérence des hommes ? Ah ! c'est que vous nous aimez, vous nous cherchez, vous vous donnez tout entier à nous. Mais encore de quelle manière faites-vous ce don ? sous la figure de l'aliment le plus familier. O mon pain, ô ma vie, ô chair de mon

Sauveur, venez exciter ma faim ! je ne veux plus me nourrir que de vous.

O verbe, ô sagesse, ô parole, ô vérité éternelle, vous êtes caché sous cette chair, et cette chair sacrée se cache sous cette apparence grossière du pain. O Dieu caché, je veux vivre caché avec vous pour vivre de votre vie divine. Sous toutes mes misères, mes foiblesses, mes indignités, je cacherai Jésus; je deviendrai le sacrement de son amour : on ne verra que le voile grossier du sacrement, la créature imparfaite et fragile, mais au dedans vivra le vrai Dieu de gloire.

Hélas ! ô Dieu d'amour, quand viendrez-vous donc? Quand est-ce que je vous aimerai? Quand est-ce que vous serez le seul aliment de mon cœur et mon pain au-dessus de toute substance? Le pain extérieur, cette créature fragile, sera brisé et exposé à toutes sortes d'accidents; mais Jésus, immortel et impassible, sera en elle sans division et sans changement. Vivant de lui, je ne vivrai plus que pour lui, et il vivra tout seul en moi.

Verbe divin, vous parlerez, et mon ame se taira pour vous entendre; cette simple parole qui a fait le monde se fera entendre de sa créature, et elle fera en elle tout ce qu'elle exprimera; elle formera sa nouvelle créature comme elle forma l'univers. Taisez-vous donc, mon ame; n'écoutez plus rien ici-bas, ne vous écoutez plus vous-même dans ce silence qui est l'anéantissement de l'esprit. Laissez parler le Verbe fait chair; ô qu'il dira de choses ! Il est lui seul toute vérité. Quelle différence entre la créature qui dit en passant quelque vérité, et qui dit ce qui n'est point à elle, mais ce qui est comme emprunté de Dieu, et le Fils de Dieu qui

est la vérité même ! Il est ce qu'il dit ; il est la vérité en substance : aussi ne la dit-il point comme nous la disons : il ne la fait point passer devant les yeux de notre esprit, successivement et par pensées détachées ; il la porte elle-même toute entière dans le fond de notre être ; il l'incorpore en nous et nous en elle : nous sommes faits vérité de Dieu. Alors ce n'est point par force de raisonnements et de science, c'est par simplicité d'amour qu'on est dans la vérité ; tout le reste n'est plus qu'ombre et mensonge. On n'a plus besoin de discourir et de se convaincre en détail : c'est l'amour qui imprime toute vérité. D'une seule vue on est saisi du néant de la créature et du tout de Dieu. Cette vue décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse plus rien à l'esprit : on ne voit qu'une seule vérité, et tout le reste disparoît.

O monde insensé et scandaleux, on ne peut plus vous voir ni vous entendre. O amour-propre, vous faites horreur : on se supporte patiemment comme Jésus-Christ supportoit Judas. Tout passe de devant mes yeux ; mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique de faire la volonté de Dieu dans le moment présent, et de vouloir sa volonté sur la terre comme on la veut dans le ciel.

O Jésus, voilà le vrai culte que vous attendez. Qu'il est aisé de vous adorer par des cérémonies et des louanges ! mais qu'il y a peu d'ames qui vous rendent ce culte intérieur ! Hélas ! on ne voit par-tout qu'une religion en figure, qu'une religion judaïque. On voudroit par l'esprit posséder votre vérité, mais on ne veut point se laisser posséder par elle : on veut participer à votre sacrifice, et jamais se sacrifier avec vous.

A moins qu'on ne se perde en vous, jamais on ne fera une même chose avec vous. O Dieu caché, que vous êtes inconnu aux hommes. O amour, on ne sait ce que c'est que d'aimer. Enseignez-le-moi, et ce sera m'enseigner toutes les vérités en une seule.

XVII. *Pour la fête de sainte Magdeleine.*

Je voudrois, mon Sauveur, comme sainte Magdeleine, vous suivre par amour jusque dans la poussière du tombeau. C'étoit d'elle, Seigneur, que vous fîtes sortir sept démons. Que j'aime à voir que les saints que vous avez tirés de l'état le plus affreux sont ceux qui vous cherchent avec plus de courage et de tendresse! Tous vos disciples, Seigneur, s'enfuient; Magdeleine seule, qui a été la proie de tant de démons, arrose votre tombeau de ses larmes; elle est inconsolable de ne plus trouver votre corps; elle le demande à tout ce qu'elle trouve; dans le transport de sa douleur elle ne mesure point ce qu'elle dit, elle ne sait pas même les paroles qu'elle prononce. Quand l'amour parle il ne consulte point la froide raison.

Je cours, ô mon Dieu, avec Magdeleine vers votre tombeau; je cours sans m'arrêter, je descends jusque dans la poussière; je m'enfonce dans les ténèbres et dans l'horreur de ce tombeau. Je ne trouve plus, ô Sauveur, aucun reste sensible de votre présence, aucune trace de vos dons. L'époux s'est enfui, tout est perdu; il ne reste ni époux, ni amour, ni lumière: Jésus est enlevé. O douleur! ô tentation! ô désespoir! Perdre jusqu'à mon amour même! Jésus caché et enseveli au

fond de mon cœur ne s'y trouve plus! Où est-il? Qu'est-il devenu? Je le demande à toute la nature, et toute la nature est muette : il ne me reste de mon amour que le trouble de l'avoir perdu. Où est-il? Donnez-le-moi, ôtez-moi tout le reste, je l'emporterai. Pauvre âme qui ne sais rien de ce que tu dis, mais trop heureuse puisque tu aimes, sans savoir que c'est l'amour qui te fait parler!

O amour, vous voulez des ames qui osent tout en vous, et qui ne se promettent rien d'elles-mêmes, qui ne disent jamais, Je le puis, ou Je ne le puis pas. On peut tout en vous; on ne peut rien sans vous; quiconque aime parfaitement ne se mesure plus sur soi; il est prêt à tout et ne tient plus à rien.

XVIII. *Pour le jour de l'Assomption.*

O mon Dieu, je me présente aujourd'hui à vous avec Marie, mère de votre Fils. Donnez-moi des pensées, donnez-moi un cœur qui répondent aux pensées et au cœur de Marie. O Jésus, voilà votre mère qui quitte la terre pour se réunir à jamais à vous. Je la quitte avec elle; avec elle mon cœur s'élève vers le ciel pour n'aimer que vous. O esprit, qui descendîtes sur cette Vierge pour la rendre féconde, descendez sur moi pour me purifier.

Que vois-je dans Marie pendant les derniers temps de sa vie? Elle *persévéroit*, dit (1) saint Luc, *dans la prière avec les autres femmes*; c'est-à-dire qu'elle ne

(1) Act. 1, v. 24.

faisoit au dehors que ce que les autres faisoient. La perfection, qui étoit sans doute dans la mère du Fils de Dieu, ne consiste donc pas dans des actions extraordinaires et éclatantes. Nous ne voyons ni prophétie, ni miracles, ni instruction des peuples, ni extases; rien que de simple et de commun. Sa vie étoit toute intérieure : elle *prioit* avec *persévérance*, voilà son occupation; elle prioit avec les autres femmes. O combien sa prière devoit-elle être plus pure et plus divine! Mais ces trésors demeuroient cachés. Au dehors on ne voyoit que recueillement, simplicité, vie commune.

Adoration en esprit et en vérité dont Marie est le modèle, quand est-ce que les hommes vous connoîtront? Ils vous cherchent où vous n'êtes pas; dans les grands projets, dans les conduites pleines d'austérité. Toutes ces choses ont leur temps, et Dieu y appelle quand il lui plaît. Mais le vrai culte, le pur amour, ne dépend point de toutes ces choses. Aimer en silence, ne vouloir que Dieu seul, ne tenir à rien, pas même à ses dons pour se les approprier avec complaisance; souffrir tout en esprit d'amour; souffrir la vie comme les maux dont elle est pleine, par abandon à Dieu, et dans le dépouillement intérieur, comme Marie vivoit dans cette amère séparation d'avec son fils; ne se compter plus pour rien dans toutes les choses qu'on a à faire ou à souffrir; ne se croire ni capable ni incapable d'aucune chose, mais se laisser mener comme un petit enfant, ou comme Marie se laisse donner par son fils à Jean; n'avoir plus rien à soi et n'être plus à soi-même; vivre, mourir avec un cœur égal, ou plutôt n'avoir ni cœur ni volonté, mais laisser Dieu uniquement vouloir et s'aimer soi-même sans mesure au dedans de nous : ô vous voilà,

adoration pure, simple et parfaite! c'est de tels adorateurs que le Père cherche.

Mais, hélas! où les trouvera-t-il? On craint toujours d'aller trop loin et de se perdre en se donnant à Dieu. La pure foi ne suffit point aux ames timides et intéressées. Elles veulent voir et posséder des dons sensibles; s'appuyer, comme dit l'écriture, sur un bras de chair ou sur la force de leur sagesse. Marcher, comme Abraham, sans savoir où l'on va, est une chose qui révolte les sens et la raison défiante. Hélas! on veut servir Dieu, mais à condition de régler tous ses pas, d'arranger ses affaires, de se faire un genre de vie doux et commode. On ne veut rien, dit-on. Hé! ne veut-on pas les commodités de la vie, la consolation de l'amitié, le succès des choses qu'on croit bonnes, la conservation d'une réputation avantageuse? O Dieu de vérité, faites luire vos plus purs rayons de grace dans ces ames timides et mercenaires! Montrez-leur qu'elles veulent tout quoiqu'elles ne croient rien vouloir. Poussez-les sans relâche de sacrifice en sacrifice. Elles reconnoîtront, à chaque chose qu'il faudra sacrifier, qu'il n'y en avoit aucune à laquelle elles ne tinssent fortement. Quelles agonies quand Dieu nous prend au mot, et ne fait que prendre ce que nous lui avons tant de fois abandonné! O abandon, on parle de vous sans vous connoître! O sacrifice de vérité, vous êtes dans la bouche et point dans le cœur! O mon ame! je ne me fie plus à vous: je ne me fie qu'à Dieu seul qui m'arrachera à moi-même. O Marie, mère de Jésus, je veux vivre et mourir avec vous dans le pur amour!

XIX. *Pour le jour de saint Augustin.*

Que vois-je, Seigneur, en saint Augustin? le comble de la misère, et puis une miséricorde qui la surpasse. O qu'une ame foible et misérable est consolée à la vue d'un tel exemple! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous aimez à sauver ce qui étoit perdu, à redresser ce qui étoit égaré, à remettre dans votre sein tendre et paternel ce qui étoit loin de vous et livré à ses passions. O aimable saint, vous m'êtes mis devant les yeux pour m'apprendre, dans l'abîme de mes ténèbres, à espérer et à ne me décourager jamais, puisque la source des miséricordes ne tarit point pour les cœurs pénitents; enfin à me supporter moi-même en tout ce que je vois en moi de plus humiliant.

O amour de mon Dieu, que n'avez-vous pas fait dans le cœur d'Augustin! En lui on avoit vu l'amour aveugle, l'amour égaré, l'amour insensé; mais, ô amour, vous êtes retourné à votre centre vers la vérité et la beauté éternelle: cet amour qui avoit si long-temps couru après le mensonge est devenu amour parfait: c'est l'amour humble, c'est l'amour qui s'anéantit pour mieux aimer. Augustin ne s'aime plus lui-même, tant il aime Dieu; il ne voit plus rien par son propre esprit; il est abattu ce grand génie si fécond, si vif, si étendu, si élevé, si hardi pour contempler les plus hautes vérités. Qu'est-il donc devenu cet homme qui perçoit les plus grandes difficultés, qui raisonnoit si subtilement, qui parloit, qui décidoit avec tant d'assurance? Qu'en reste-t-il? Hélas! je ne vois plus que la simplicité d'un enfant: il suit sans voir, il croit sans comprendre; l'amour simple et anéanti est devenu

son unique lumière ; il ne cherche plus à connoître par ses propres lumières, mais l'onction de l'amour lui apprend toute vérité ; il la trouve renfermée dans le mépris de tout lui-même, et dans l'amour de Dieu qui est l'unique bien. Qui suis-je ? s'écrie-t-il. Rien qu'une voix qui crie : Dieu est tout, et il n'y a que lui.

O profonde doctrine ! la lumière la plus précieuse est cette lumière éternelle qui anéantit les lumières humaines : c'est cet état d'obscurité où, sans rien voir en homme, l'amour parfait voit tout d'une manière divine : c'est ce goût intime de la vérité qui ne la met plus devant des yeux de la chair et du sang, mais qui la fait habiter au fond de nous-mêmes. O chère science de Jésus en comparaison de laquelle tout n'est rien, qui vous donnera à moi ? qui me donnera à vous ? Enseignez-moi, Seigneur, à aimer, et je saurai toutes vos écritures. Toutes leurs pages m'enseignent que l'ame qui aime sait tout ce que vous voulez qu'on sache. O amour, instruisez-moi par le cœur et non par l'esprit. Désabusez-moi de ma vaine raison, de ma prudence aveugle, de tous désirs indignes d'une ame qui vous aime. Que je meure, comme Augustin, à tout ce qui n'est pas vous.

XX. *Sur la fête de tous les Saints.*

L'INTENTION de l'église est d'honorer aujourd'hui tous les saints ensemble. Je les aime, je les invoque, je m'unis à eux, je joins ma voix aux leurs pour louer celui qui les a faits saints : que volontiers je m'écrie avec cette église céleste : Saint, saint, saint ! à Dieu seul la gloire ! que tout s'anéantisse devant lui !

Je vois des saints de tous les âges, de tous les tempéraments, de toutes les conditions : il n'y a donc ni âge, ni tempérament, ni condition qui exclue de la sainteté. Ils ont eu au dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous; ils ont eu au dedans les mêmes répugnances, les mêmes sensibilités, les mêmes tentations, les mêmes révoltes de la nature corrompue ; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechutes à réparer, des illusions à craindre, des relâchements flatteurs à rejeter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis à craindre, des ennemis à aimer, un orgueil à saper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour-propre à poursuivre sans relâche jusque dans les derniers replis du cœur.

Ah ! que j'aime à voir les saints foibles comme moi, toujours aux prises avec eux-mêmes, n'ayant jamais un seul moment d'assuré ! J'en vois dans la retraite livrés aux plus cruelles tentations ; j'en vois dans les prospérités les plus redoutables et dans le commerce du siècle le plus empesté. O grace du Sauveur, vous éclatez par-tout pour mieux montrer votre puissance et pour ôter toute excuse à ceux qui vous résistent! Il n'y a ni habitude enracinée, ni tempérament ou violent ou fragile, ni croix accablante, ni prospérités empoisonnées qui puissent nous excuser si nous ne pratiquons pas l'évangile. Cette foule d'exemples décide : la grace prend toutes les formes les plus diverses suivant les divers besoins : elle fait aussi aisément des rois humbles que des solitaires pénitents et recueillis : tout lui est facile quand nous ne résistons pas à son attrait. J'entends la voix du Sauveur qui dit que Dieu fait changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham. O Jésus, ô parole du Père, mais parole d'éternelle vérité!

accomplissez donc cette parole en moi, moi, pierre dure et insensible; moi, qui ne puis être taillé que sous les coups redoublés du marteau; moi, rebelle, indocile et incapable de tout bien. O Seigneur, prenez cette pierre; glorifiez-vous, amollissez mon cœur; animez-le de votre esprit; rendez-le sensible à vos vérités éternelles; formez en moi un enfant d'Abraham, qui marche sur les vestiges de sa foi.

Dirai-je avec le monde insensé, je veux bien me sauver, mais je ne prétends pas être un saint? Ah! qui peut espérer son salut sans la sainteté! Rien d'impur n'entrera au royaume des cieux; aucune tache n'y peut entrer; si légère qu'elle puisse être il faut qu'elle soit effacée, et que tout soit purifié jusque dans le fond par le feu vengeur de la justice divine, ou en ce monde ou en l'autre : tout ce qui n'est pas dans l'entier renoncement à soi et dans le pur amour qui rapporte tout à Dieu sans retour est encore souillé. O sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les astres mêmes ne sont pas assez purs! O Dieu juste, qui jugerez toutes nos imparfaites justices! mettez la vôtre au dedans de mes entrailles pour me renouveler; ne laissez rien en moi de moi-même.

XXI. *Sur la commémoration des Morts.*

Mon Dieu, je regarde avec consolation cette cérémonie de votre église qui met la mort devant nos yeux. Hélas! faut-il que nous ayons besoin qu'on nous en rappelle le souvenir! Tout n'est que mort ici-bas; le genre humain tombe en ruine de tous côtés à nos yeux;

il s'est élevé un monde nouveau sur les ruines de celui qui nous a vus naître ; et ce nouveau monde, déjà vieilli, est prêt à disparoître : chacun de nous meurt insensiblement tous les jours ; l'homme, comme l'herbe des champs, fleurit le matin, le soir il languit, il se dessèche, il est flétri, et il est foulé aux pieds. Le passé n'est qu'un songe ; le présent nous échappe dans le clin-d'œil où nous voulons le voir ; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais ; et, quand il y seroit, qu'en faudroit-il croire ? Il vient, il s'approche, le voilà, il n'est déjà plus, il est tombé dans cet abîme du passé où tout s'engouffre et s'anéantit.

O Dieu, il n'y a que vous ; vous seul êtes l'être véritable ; tout le reste n'est qu'une image trompeuse de l'être, qu'une ombre qui s'enfuit. O vérité, ô tout ! je me réjouis de ce que je ne suis rien : à vous seul appartient d'être toujours : vous êtes le vivant au siècle des siècles. O hommes aveugles qui croyez vivre, et qui ne faites que mourir !

Mais cette mort, qui fait frémir toute la nature, la craindrai-je lâchement ? Non, non ; pour les enfants de Dieu elle est le passage à la vie ; elle ne nous dépouille que de la vanité et de la corruption ; c'est elle qui doit nous revêtir des dons éternels. O mort, ô bonne mort ! quand voudras-tu me réunir à ce que j'aime uniquement ? Quand viendras-tu me donner le baiser de l'époux ? Quand est-ce que les liens de ma servitude seront rompus ? O amour éternel, ô vérité qui ferez luire un jour sans fin ! O paix du royaume de Dieu, où Dieu lui-même sera tout en tous ! ô céleste patrie ! ô aimable Sion, où mon cœur enivré se perdra en Dieu ! qui ne vous désire, que désirera-t-il ?

Mais, ô mon Dieu et mon amour, c'est votre gloire et non mon bonheur après quoi je soupire; j'aime mieux votre volonté que ma béatitude: je consens donc pour l'amour de vous à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, autant que vous le voudrez. Vous savez que ce n'est point par attachement à la terre ni à ce corps de boue, ce misérable corps de péché, mais par un sacrifice de tout moi-même à votre bon plaisir, que je consens à languir encore ici-bas. Mais faites que je meure à tout avant que de mourir : éteignez en moi tout désir; déracinez toute volonté; arrachez tout intérêt propre: alors je serai mort, et vous vivrez, vous, en moi: alors je ne serai plus moi-même.

O précieuse mort qui doit précéder la naturelle! O mort, qui est une mort divine et transformée en Jésus-Christ, en sorte que notre vie est cachée avec lui dans le sein du Père céleste! O mort, après laquelle on est également prêt à mourir ou à vivre! O mort qui commence sur la terre le royaume du ciel! ô germe de l'être nouveau! Alors, mon Dieu, je serai dans le monde comme n'y étant pas; j'y paroîtrai comme ces morts sortis du tombeau que vous ressusciterez au dernier jour.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE PREMIÈRE.

Avis pour une personne qui étant dans le monde vouloit se convertir à Dieu.

Les voies de Dieu sont douces et satisfaisantes à quiconque les suit avec amour.

Je suis ravi, monsieur, de voir la bonté de votre cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité et le désir d'être soutenu dans vos projets. Je ne demande pas mieux que de vous aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne soit triste et gênante, n'est perfection qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or à mesure que ce qu'on fait augmente, l'ennui et la fatigue diminuent en le faisant : car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine et fait qu'on est content de souffrir. On ne voudroit pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli ; on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé. Ainsi, plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que

d'être toujours content, et de ne souffrir jamais aucune croix qui ne nous contente plus que les plaisirs opposés? C'est ce contentement que vous ne retrouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur comme celui des plaisirs profanes; mais enfin c'est un contentement très réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les ames pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'ame aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que pour les infidélités. Ainsi, moins on est infidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. (1) *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre temps en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture avec un peu d'oraison en méditation affectueuse pour repasser sur vos foiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumer à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami; on a toujours à lui ouvrir son cœur; on ne cher-

(1) Ps. 28, v. 6.

che jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexion; on ne peut lui rien réserver; quand même on n'auroit rien à lui dire, on est content d'être avec lui. O que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte ! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'ame, et fait vouloir le bien pour le bien même. Il est vrai qu'on a toujours besoin de la crainte des jugements de Dieu pour faire le contre-poids des passions. (1) *Confige timore tuo carnes meas.* Que ma chair même, Seigneur, soit pénétrée de votre crainte ! Mais en commençant par la crainte qui domte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. O que vous trouverez Dieu bon et fidèle ami quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui !

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas et qui se moquent de son amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins

(1) Ps. 118, v. 120.

que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs pour faire votre cour et vous trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paroître en passant. Mais il s'agit de liaisons suivies qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui rentraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises.

Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une très dangereuse dissipation. C'est ce qui est très nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile pour se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités et l'abus que vous avez fait si long-temps des graces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, pressé, forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui. N'est-il pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts et de réprimer vos habitudes, sur-tout à l'égard des choses dangereuses? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu pour vous éloigner des compagnies contagieuses? (1) *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui aime le péril y périra.* Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement (2) de Jésus-Christ, de

(1) Eccl. 3, v. 27. (2) Matth. 5, v. 30.

couper son pied et sa main, et même d'*arracher son œil s'ils nous scandalisent*, c'est-à-dire s'ils sont pour nous des pièges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité; la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations : il suffit de faire deux choses; l'une est de ne donner aucun mauvais exemple, c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son évangile; l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle il ne faut paroître que modestement à l'église; et, dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les discours indécents des libertins. Suivant la seconde règle il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par-là vous éviterez la critique maligne du monde sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timidité politique qui vous rentraîneroient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire est de vous retirer doucement de tous les amusements qui sont encore plus a craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

LETTRE II.

Bonheur de se donner à Dieu, et de quitter tout le reste par une véritable conversion.

Vous me trouvez bien indiscret, monsieur; mais je ne puis garder aucune mesure avec vous, quoique je n'aie point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connoître de la situation de votre cœur me touche tellement que je passe au-dessus de toutes les règles. Vos amis, qui sont les miens, vous ont déjà répondu de la sincérité de mon zèle pour votre personne. Je ne saurois sentir une plus parfaite joie que celle de vous posséder quelques jours. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et les passions? avons-nous autant hésité? avons-nous demandé autant de démonstrations? avons-nous autant résisté au mal que nous résistons au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison pour chercher la vanité ou le plaisir des sens : on ne craint point d'aller trop loin; on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; s'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout et qui nous a faits pour lui seul : on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop

crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on veut le servir : en un mot on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le dérèglement.

Je ne vous demande, monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnoîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi est-il juste d'être si facile pour soi et si retranché contre Dieu? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le servant, que hasarderons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir et les mêmes peines à souffrir patiemment : mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si long-temps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités : ou du moins consultez vos amis, gens de biens, que vous connoissez pour sincères; demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudroit aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur? Que craignez-vous donc? De quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste et même un reproche secret du fond de la conscience; enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit? Et que craignez-vous? De trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus à vous-même ni aux vanités d'ici-bas? Que craignez-vous? De devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juste, trop raisonnable, trop reconnoissant pour votre Père qui est au ciel? Ne craignez donc rien tant que cette injuste crainte et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu

et soi, entre le vice et la vertu, entre la reconnoissance et l'ingratitude, entre la vie et la mort.

Vous savez par une expérience sensible ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans ame dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens et à la lettre. Ne rien aimer ce n'est pas vivre ; n'aimer que foiblement c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous? Ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudroit saisir ? Qu'aimerez-vous dans le monde? Des hommes qui seroient jaloux et rongés d'une infâme envie si vous étiez content ? Qu'aimerez-vous ? Des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion ? Qu'aimerez-vous ? Un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guériroit de rien votre cœur si vous l'obteniez? Qu'aimerez-vous? L'estime des hommes aveugles que vous méprisez presque tous en détail? Qu'aimerez-vous ? Ce corps de boue qui salit notre raison et qui assujettit l'ame aux douleurs des maladies

et de la mort prochaine. Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien? Vivrez-vous sans vie plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant qui ne sauroit suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu. Mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien, et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste pour vous forcer à revenir à lui.

LETTRE III.

Instances à une personne irrésolue sur sa conversion à Dieu.

Quoique je n'aie point reçu de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier, ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous représente combien vous seriez coupable devant Dieu si vous résistiez à la vérité connue et au sentiment très vif que Dieu vous en a donné. Ce seroit résister au Saint-Esprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire se tourneroit en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance de vous rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connoissez les droits du Créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard de Dieu

est encore plus inexcusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis qui ne sont que des hommes. Vous sentez la vérité de Dieu par la sagesse qui reluit dans tous ses ouvrages et par les vertus qu'il inspire aux hommes remplis de son amour. Qu'avez-vous à opposer à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelle qui forme votre irrésolution? On craint de porter le joug, et c'est là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à soi-même. On veut se persuader qu'on ne croit pas encore assez, et que, dans cet état de doute, on ne pourroit faire aucun pas vers la religion sans le faire témérairement et avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause cette irrésolution, c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On se fait accroire à soi-même qu'on doute, pour se dispenser de s'exécuter soi-même et de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux.

De bonne foi qu'avez-vous de solide et de précis à opposer aux vérités de la religion? Rien qu'une crainte d'être gêné et de mener une vie triste et pénible; rien qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'est qu'à force d'estimer la religion, de sentir sa juste autorité, et de voir tous les sacrifices qu'elle inspire, que vous la craignez et que vous n'osez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire que vous ne la connoissez pas encore aussi douce et aussi aimable qu'elle est. Vous voyez ce qu'elle ôte, mais vous ne

voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si long-temps séduit. Si le monde ne vous demandoit jamais que ce que votre cœur aimeroit et accepteroit par amour, ne seroit-il pas meilleur maître qu'il ne l'est? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité et de vertu par son amour, qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous? qu'il fasse des miracles pour vous convaincre? Nul miracle ne vous ôteroit cette irrésolution d'un amour-propre qui craint d'être sacrifié. Que voulez-vous? Des raisonnements sans fin, pendant que vous sentez dans le fond de votre conscience ce que Dieu a droit de vous demander? Les raisonnements ne guériront jamais la plaie de votre cœur. Vous raisonnez, non pour conclure et exécuter, mais pour douter, vous excuser et demeurer en possession de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laissât à vous-même pour punition d'une si longue résistance. Mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguer. Rendez-vous à lui et finissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un parti véritable: cette apparence de délibération, qui ne finit point, est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient

dans l'illusion et qui voudroit toujours fuir la règle. Vous n'avez que trop raisonné. Si vous avez encore des difficultés solides et importantes, expliquez-les nettement par écrit, et on les approfondira simplement avec vous : si au contraire vous n'avez qu'un doute confus, qui vient d'une crainte d'être trop pressé par la règle de la foi, que tardez-vous à vous soumettre ? Faites taire votre esprit. Faut-il s'étonner que l'infini surpasse nos raisonnements qui sont si foibles et si courts ? Voulez-vous mesurer Dieu et ses mystères par vos vues? Seroit-il infini si vous pouviez le mesurer et sonder toutes ses profondeurs ?

Faites-vous justice à vous-même, et vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez vous de vous-même, appetissez-vous à vos propres yeux, rabaissez-vous, sentez les ténèbres de votre esprit et la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laissez-vous juger par lui, et avouez que vous avez besoin qu'il vous redresse. Rien n'est grand que cette petitesse intérieure de l'ame qui se fait justice. Rien n'est raisonnable que ce juste désaveu de notre raison égarée. Rien n'est digne de Dieu que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance de son esprit et qui est désabusé de ses fausses lumières. O qu'une ame humble est éclairée ! O qu'elle voit de vérités quand elle est bien convaincue de ses ténèbres et qu'elle ne laisse plus aucune ressource à sa présomption ! Pardon, monsieur, d'une lettre si indiscrète : je ne puis modérer le zèle que votre confiance m'a inspiré.

LETTRE IV.

Péril d'une personne en charge dans le monde.

Il faut attendre Dieu sans rien précipiter.

Je plains fort monsieur N... Je comprends que son état est très violent. Il commence à se tourner vers Dieu : sa vertu est encore bien foible. Il est obligé à combattre contre tous ses goûts, contre toutes ses inclinations, contre toutes ses habitudes, et même contre des passions violentes. Son naturel est facile et vif pour le plaisir. Il est accoutumé à une dissipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au dehors qu'au dedans. Tout ce qui l'environne n'est que tentation et que mauvais exemple ; tout ce qu'il voit le porte au mal ; tout ce qu'il entend le lui inspire. Il est éloigné de tous les bons exemples et de tous les conseils. Voilà des commencements exposés à une étrange épreuve. Mais je vous avoue que je ne saurois croire qu'il soit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup son emploi sans garder ni mesures ni bienséances. S'il est fidèle à lire, à prier, à fréquenter les sacrements, à veiller sur sa propre conduite, à se défier de lui-même, à éviter la dissipation autant que ses devoirs le lui permettront, j'espère que Dieu aura soin de lui et qu'il ne permettra point qu'il soit tenté au-dessus de ses forces. Les choses que Dieu fait faire pour l'amour de lui sont d'ordinaire préparées par une providence douce et insensible. Elle amène si naturellement les choses qu'elles paroissent venir comme d'elles-mêmes. Il ne faut rien de forcé ni d'irrégulier. Il vaut mieux

attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef que de rompre la serrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, sa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui se donne à lui, il le tiendra à l'ombre de ses ailes.

Un homme de condition distinguée qui a une charge avec de l'esprit, du talent et de l'usage du monde, ne doit plus être embarrassé à un certain âge pour soutenir un genre de vie réglé et sérieux, comme le seroit un jeune, que chacun se croit en droit de tourmenter. Ce n'est pourtant pas ce qui doit être sa principale ressource : il faut qu'il ne compte que sur Dieu, et qu'il ne craigne rien tant que sa propre fragilité. Je voudrois donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de son état, mais qu'il ne l'abandonnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de se tromper : peut-être que son cœur tend moins à s'éloigner des périls du salut qu'à se rapprocher d'une vie plus douce et plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché que les dégoûts, les embarras, les fatigues et les contraintes de la situation où il se trouve. Il est naturel d'être dans cette disposition, et il est très ordinaire à l'amour-propre de nous persuader que nous agissons par un motif de conscience quand c'est lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche si irrégulière et que la bienséance la défend. Il vaut mieux, ce me semble, attendre jusqu'à l'hiver. En attendant, Dieu, s'il lui est fidèle, le portera dans ses mains de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

O que Dieu est compatissant et consolant pour ceux qui ont le cœur serré et qui recourent à lui avec

confiance! Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, et ne sont jamais condescendants qu'à demi; mais Dieu supporte tout, il a pitié de tous, il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagements. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.

LETTRE V.

A M. le duc de Chevreuse.

Du discernement certain des mouvements de la grace d'avec ceux de la nature qui se déguise et contrefait la grace.

J'ai fait attention, mon bon duc, à votre difficulté pour discerner les mouvements de la grace d'avec ceux de la nature déguisée. Nous ne saurions avoir de règle précise et certaine là-dessus au dedans de nous-mêmes. Nous avons seulement la règle extérieure de nos actions, qui est la conformité aux préceptes, aux conseils, aux bienséances chrétiennes. Si nous avions de plus au dedans une règle pour discerner avec certitude le principe surnaturel d'avec celui de la nature, nous aurions une certitude de notre sainteté et une infaillibilité pour nous conduire nous-mêmes par inspiration. C'est ce qui est précisément contraire à l'obscurité de la vie de foi, à l'incertitude du pèlerinage, et à la dépendance où nous devons être ici à l'égard de nos supérieurs. Nous ne devons donc point chercher ce que l'état présent ne nous permet pas de trouver; je veux dire cette règle certaine pour discerner les mouvements de la grace d'avec ceux de la nature, qui peuvent imiter la grace

même. D'un autre côté rien n'est si capital dans la pratique contre l'illusion, que de faire ce discernement, et d'avoir une règle sûre pour le faire. Il faut, dira-t-on, suivre l'attrait de la grace. Y manquer, c'est résister à Dieu, c'est contrister le Saint-Esprit, c'est s'éloigner de la perfection à laquelle on est appelé. Mais comment suivra-t-on l'attrait de la grace si on n'a pas une règle sûre pour la distinguer des mouvements spécieux de la nature déguisée? Le défaut de certitude à cet égard met dans un danger continuel de faire tout le contraire de ce qu'on veut, et d'agir à tout moment par nature, croyant agir par grace. Voilà l'inconvénient, cherchons le remède.

Ce doute ne peut jamais s'étendre, comme je l'ai déjà remarqué, sur les choses défendues par les préceptes, par les conseils et par les bienséances chrétiennes. Non seulement la grace ne nous porte jamais à violer les préceptes, mais elle ne nous invite jamais à agir contre les conseils évangéliques. Voilà déjà la pureté et la perfection des mœurs qui sont entièrement hors de doute dans tous les cas. Il ne s'agit plus que du choix entre deux pratiques de perfection pour discerner quelle est la plus convenable à notre attrait de grace.

Il est vrai que pour ce choix nous n'avons point de certitude et d'évidence intérieure. Nous avons seulement au dehors les règles de prudence chrétienne, pour juger par les circonstances laquelle de deux choses à choisir est la plus convenable. Mais nous n'avons point au dedans une règle certaine pour discerner si la pente que nous éprouvons pour une pratique de per-

fection plutôt que pour une autre, est de la grace ou de la nature. Aussi ne convient-il point à notre état présent d'avoir cette règle certaine et évidente. Dieu veut nous tenir dans l'obscurité et dans l'incertitude sur notre justice; et nous n'y serions pas si nous discernions clairement notre grace avec ses opérations. Il faut donc nécessairement que cette grace soit accommodée aux ténèbres de notre état, et qu'elle opère avec une continuelle obscurité.

Faut-il s'étonner que nous ne puissions pas savoir si nous agissons pour notre perfection par une pure impression de grace, puisque nous ne savons jamais si nous suivons la grace, ou si nous sommes dominés par le péché? Le péril des illusions vénielles sur les pratiques de perfection n'est pas étonnant dans un état où l'on doit être accoutumé à l'incertitude même sur les plus dangereuses illusions de l'amour-propre qui fait prendre la mort intérieure pour une vie véritable. Que faire dans cette profonde nuit? Ce qui dépend de nous et nous en contenter. Cette conduite de fidélité et de paix tout ensemble, dans une si pénible incertitude, est le plus grand martyre des ames qui sont vives et sensibles pour les choses de Dieu. Il est vrai qu'il y a, malgré l'obscurité du pèlerinage, certaines apparences sans certitude qui servent à nourrir dans le cœur une humble confiance qu'on est en état de grace. Il y a aussi certaines lueurs de graces dans les ténèbres de la plus obscure foi qui font entrevoir de temps en temps qu'on va à la perfection suivant l'attrait de l'amour. Mais quand Dieu veut mêler la lumière et les ténèbres, pour donner à une ame de quoi éviter l'égarement sans trou-

ver néanmoins la pleine sécurité, il tempère tellement ces deux choses qu'on ne sauroit les démêler, ni y trouver aucun appui certain ni fixe.

Ce qui marque le plus qu'on agit par grace, c'est, 1° quand l'action extérieure est pure et conforme à la perfection des conseils; 2° quand on la fait simplement, tranquillement, sans empressement pour la faire, content de ne la pas faire s'il falloit s'en abstenir; 3° qu'après l'avoir faite on ne cherche point par des réflexions inquiètes à se justifier son action, mais qu'on est prêt à la laisser condamner, et à la condamner soi-même si une lumière supérieure y faisoit découvrir quelque défaut; qu'enfin on ne s'approprie point son action et qu'on la laisse au jugement de Dieu; 4° quand cette action laisse l'ame dans sa simplicité, dans sa paix, dans sa droiture, dans sa petitesse, dans sa désappropriation.

Toutes ces choses, il est vrai, sont délicates dans l'opération intérieure, et tout ce qu'on en peut exprimer ne sauroit donner des démonstrations. Mais quoique la pratique en soit toujours mêlée des ténèbres de l'état de foi, il est néanmoins vrai que Dieu, sans marquer des règles fixes qui servent d'appui sensible, sait accoutumer une ame à entendre sa voix, à la reconnoître et à la suivre, quoiqu'elle ne puisse rendre compte par principes philosophiques des règles précises de ce discernement. Il lui donne des certitudes momentanées quand elle en a besoin, et les retire aussitôt après sans en laisser aucun vestige. Le plus grand danger est celui de l'interrompre par l'inquiétude avec laquelle nous voudrions toujours forcer notre état, et voir clairement

au milieu des ténèbres où il faut marcher sans cesse comme à tâtons.

Il y a seulement une chose qui me paroît bonne à observer, c'est que nous pouvons souvent plus facilement reconnoître ce qui est de la nature que ce qui est de la grace. Laissons tomber paisiblement tous les mouvements naturels, autant ceux de paresse que ceux d'empressement, autant ceux qui viennent des goûts raffinés de l'esprit que ceux qui viennent de la chair grossière ; et dans cette paix faisons, sans sortir jamais des bornes des préceptes et des conseils, ce que notre fonds le plus simple nous demandera devant Dieu pour mourir à nous-mêmes et pour plaire au bien-aimé. Voilà ce que l'obscurité de la foi nous donne de plus apparent pour nous conduire par grace : (1) *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.*

Mais il faut bien se garder de tomber dans le scrupule, dans la gêne intérieure, dans un trouble très dangereux, en voulant arranger toutes ces choses pour s'assurer qu'on les fait par grace. Car ce seroit éteindre la grace à force de vouloir s'assurer qu'on la suit ; ce seroit rentrer, sous prétexte de sûreté, dans toutes les recherches d'amour-propre qu'on prétend éviter ; ce seroit perdre l'attrait réel de la grace pour y chercher des certitudes qu'on sait bien que Dieu n'a pas voulu y mettre ; ce seroit passer sa vie à raisonner sur les opérations de la grace, sans oser jamais s'y abandonner pour la laisser opérer en nous ; ce seroit suivre la nature pour vouloir découvrir la grace et pour forcer l'état de foi. Pour vous dire quelque chose de propre

(1) Rom. 8, v. 13.

et de personnel, mon bon duc, il faut vous faire souvenir qu'en vous la pente de la nature et le piège d'illusion n'est point dans les désordres grossiers, mais dans l'intempérance de la sagesse et dans l'excès du raisonnement. Craignez de vouloir trop approfondir. Raisonnez peu, et faites beaucoup ; au lieu que vous seriez tenté de raisonner beaucoup, et qu'en raisonnant beaucoup vous feriez peu. La sagesse même doit être sobre et tempérée. Cette sobriété et la simplicité d'esprit sont la même chose. Le raisonnement ne produit que l'irrésolution qui arrête l'œuvre de Dieu. Marchez à la lumière pendant qu'elle luit, au lieu d'en examiner la source et les causes. La pratique du vrai amour dissipe tous les doutes, et dégoûte de tous les raisonnements spéculatifs.

LETTRE VI.

Lettre de consolation.

C'est, madame, une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine : et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, madame, que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il fasse qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs ; c'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme,

c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grace, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes : sans cela l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-mêmes pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre cœur fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi, notre cœur blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

Voilà, madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies : il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est, madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il par son Saint-Esprit réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités ! Je l'en prierai sans cesse, madame ; et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin, et vous le faire demander avec instance.

LETTRE VII.

Consolation sur la mort d'un ami, homme de piété.

Dieu a pris ce qui étoit à lui : n'a-t-il pas bien fait ? Il étoit bien temps que F..... se reposât de toutes ses peines ; il en a eu de grandes, et ne s'y est point regardé : il n'étoit pas question de lui, mais de la volonté de celui qui le menoit. Les croix ne sont bonnes qu'autant qu'on se livre sans réserve et qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, monsieur, autrement toute souffrance est inutile. Dieu ne nous fait point souffrir pour souffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes dans l'état où cet oubli est le plus difficile, qui est celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon abbé sur F..... Je sais combien ils étoient unis, et j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il est plus près de nous qu'il n'y étoit : il n'y a plus de rideau qui le cache : le voile même de la foi est levé pour ceux qui ont l'amour pur et désintéressé.

LETTRE VIII.

Il ne veut pas qu'on s'ouvre à lui pour y chercher secrètement quelque appui.

Vous me faites un vrai plaisir, monsieur, en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi : je vous parlerai dans l'occasion avec la même franchise. Mais il ne faut point parler par une secrète

recherche de quelque assurance ; car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu est jaloux de tout ce qui se tourne en appui, et encore plus de tout ce qui est une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que je sais le fonds qu'il faut faire sur ceux que Dieu a fait passer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils soient fidèles selon leur degré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ses dépouillements dont on peut se revêtir insensiblement. Oubliez-vous vous-même, et toutes vos peines se dissiperont. On croit que l'amour de Dieu est un martyre ; non, toutes les peines ne viennent que de l'amour-propre. C'est l'amour-propre qui doute, qui hésite, qui résiste, qui souffre, qui compte ses souffrances, qui varie dans les occasions, et qui empêche la paix profonde des ames délivrées d'elles-mêmes. En voilà trop ; mais je suis sûr que vous voulez que je parle selon mon cœur et sans mesure.

LETTRE IX.

Sur la mort édifiante d'une dame, et de ce qu'il y a à purifier en cette vie ou en l'autre.

Vous avez perdu, madame, une bonne amie, et je suis persuadé que vous n'êtes pas insensible à cette perte. Pour moi je la ressens de tout mon cœur par rapport à vous. De plus je suis fort touché, et le serai toute ma vie, de tout ce que j'ai vu en cette dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reste. Elle est bienheureuse d'être hors de cette vie et de l'avoir finie

dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire qu'il ne reste plus rien à expier dans ces personnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, et qui ont eu tant de plaisir à faire pénitence. Le purgatoire de cette vie me paroît moins dans ces austérités ferventes que dans les épreuves intérieures. Il me semble qu'il faut avoir fait de grands sacrifices pour avoir purifié tous les restes de l'amour-propre, et pour avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'évangile de se renoncer soi-même par le pur amour. Je prie Dieu, madame, que ce feu consume tout ce qu'il y a de paille et de bois dans notre ouvrage, et qu'il n'y laisse que l'or de la charité désintéressée.

LETTRE X.

A une personne de profession militaire.

Vous voilà à la veille de la guerre et dans les lieux où elle commencera apparemment. Je prie le Dieu de paix de réunir tous les chrétiens et de rendre nos jours tranquilles. Je lui demande aussi votre conservation; j'entends non seulement celle du corps, mais encore celle de l'ame; et je suis sûr que vous joignez de bon cœur pour cela vos prières aux miennes.

La contagion des mauvais exemples n'est pas moins dangereuse pour le salut que les accidents de la guerre pour la vie corporelle. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, attaque l'ame et lui donne des coups mortels si Dieu ne la rend intérieurement invulnérable. C'est par la prière que vous attirerez sur vous cette protection. La prière elle-même a besoin d'être soutenue par

la lecture de l'évangile ; car nos méditations, pour être solides, ne doivent point être fondées sur nos propres pensées, mais sur celles de Dieu.

Si vous avez le loisir de lire les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Judith et des Machabées, vous prendrez plaisir à y voir le Dieu des armées qui triomphe de l'orgueil de ses ennemis, et qui mène, comme par la main, ceux qui espèrent en lui. Ces livres vous inspireront un courage fondé sur la foi, et vous apprendront à sanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidèles, humbles, modestes, et qui se préparoient à combattre en priant. Il faut aussi, monsieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme la force de votre camp, comme votre bouclier. Vous nous avez couverts, lui dit le roi prophète, du bouclier de votre amour. Soyez un homme fort et combattez les combats du Seigneur. Si vous êtes fidèle à vaincre le monde et vos passions, qui sont vos plus redoutables ennemis, Dieu vous mettra au-dessus de tous les autres. Vous pourrez lui dire, comme David, ce héros si pieux : (1) *Quand même je passerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien puisque vous êtes avec moi.* Je souhaite de tout mon cœur, monsieur, que Dieu vous remplisse de plus en plus de cet esprit de foi et de confiance.

(1) Ps. 22, v. 4.

LETTRE XI.

Apprendre à bien souffrir dans l'occasion et jusqu'à la mort.

Je prends, monsieur, une très grande part à toutes vos peines domestiques, et je comprends qu'elles doivent être fort grandes; mais vous savez que la croix est faite pour nous et nous pour elle. C'est notre place que d'y demeurer paisiblement attachés avec Jésus - Christ jusqu'au dernier soupir de la vie. Il seroit glorieux d'y avoir été patiemment si on pouvoit en descendre; mais y être cloué et y expirer, c'est ce qui est terrible. C'est seulement dans ce dernier moment qu'on peut dire, *tout est consommé.*

Je prie N. . . . . de faire le moins de réflexions qu'elle pourra sur tout ce qui ne va qu'à troubler sa paix et son avancement, en la jetant dans une occupation inquiète d'elle-même, qui est une tentation véritable. Pour vous, monsieur, prenez courage : *sustine sustentationes Dei* (1). Toute notre piété n'est qu'imagination, si nous ne sommes pas contents lorsque Dieu nous frappe, et si nous cherchons par ragoût des espérances dans les temps à venir de cette vie pour nous consoler. Le détachement de ce monde ne sauroit être trop absolu et trop de pratique.

(1) Eccl. 2, v. 3.

LETTRE XII.

Se laisser exercer par les vicissitudes.

Laissez votre cœur aller comme Dieu le mène, tantôt haut, tantôt bas : cette vicissitude est une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guère ; mais les intervalles de calme et de respiration renouvellent les forces et préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrances sans bornes ; et quand le temps de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit une espèce de trahison qui se tourne en surprise plus cuisante quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vraie fidélité est de prendre également le bien et le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager quand Dieu nous soulage, se laisser surprendre quand il nous surprend, et se laisser désoler quand il nous désole.

En vous disant tout ceci j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi ; je frémis à la seule ombre de la croix : mais la croix extérieure sans l'intérieure, qui est la désolation, l'horreur et l'agonie, ne seroit rien. Voilà, N.... ce que je vous dis sans dessein, parceque c'est ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère, le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac. Écoutez Dieu et point vous-même : là est la vraie liberté, paix et joie du Saint-Esprit. Tout à vous, etc.

LETTRE XIII.

Avantages de se laisser rappetisser.

Je prie souvent Dieu qu'il vous tienne dans sa main. Le point essentiel est la petitesse. Il n'y a rien qu'elle ne raccommode, parceque la petitesse rend docile, et que la docilité redresse tout. Vous seriez plus coupable qu'un autre si vous résistiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez plus de lumières et de graces qu'un autre pour vous laisser rappetisser : d'un autre côté, personne n'a plus éprouvé que vous ce qui doit rabaisser le cœur et ôter toute confiance en soi-même. C'est le grand fruit de l'expérience de nos infirmités que de nous rendre petits et souples. J'espère que Notre Seigneur vous gardera : et je le lui demande avec instance.

LETTRE XIV.

Sur la mort d'un ami commun.

Être contents que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît.

Dieu a fait sa volonté : il a pris ce qui étoit à lui, et il vous a ôté ce qui n'étoit pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sais combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout lors même qu'il a retiré notre cher A..... La surprise est un coup de Providence pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené son œuvre au point qu'il a marqué, il

fixe la bonne volonté qu'il a inspirée, et il délivre ses enfants de leurs irrésolutions. Il voile le dernier sacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laissons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, et plus encore de votre esprit trop réfléchissant.

Je suis dans une paix très amère, et je vous souhaite cette paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me seroit impossible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprends point mon état : tout ce que j'en veux dire me semble faux et le devient dans le moment. Souvent la mort me consoleroit : souvent je suis gai et tout m'amuse. De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre, c'est ce que je ne puis ; car je n'en ai point de vraies raisons. A tout prendre je trouve que je suis dans ma place, et je ne songe point qu'il y ait au monde d'autres lieux que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvois vous voir j'en serois bien aise ; mais ne le pouvant, il me suffit de me trouver tout auprès de vous en esprit malgré la distance des lieux. Demeurons unis de cette façon pendant que la Providence nous tient si séparés.

LETTRE XV.

Quelle doit être la souffrance pour y conserver la paix.

Pour N..... je prie Notre Seigneur de lui donner une simplicité qui soit la source de la paix pour elle. Quand nous serons fidèles à laisser tomber d'abord

toute réflexion superflue et inquiète, qui vient d'un amour de nous-mêmes très différent de la charité, nous serons au large au milieu de la voie étroite ; et sans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous serons dans la pure liberté et dans la paix innocente des enfants de Dieu.

Je prends pour moi, monsieur, ce que je donne aux autres, et je vois bien que je dois chercher la paix où je leur propose de la chercher. J'ai le cœur en souffrance. C'est la vie à nous-mêmes qui nous fait souffrir : ce qui est mort ne sent plus. Si nous étions morts et si *notre vie étoit cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, comme parle l'apôtre (1), nous n'aurions plus les peines de l'esprit que nous ressentons. Nous pourrions bien souffrir des douleurs du corps comme la fièvre, la goutte, etc. ; nous pourrions bien aussi souffrir des douleurs spirituelles, c'est-à-dire des douleurs imprimées dans l'ame sans qu'elle y eût aucune part. Mais pour les peines d'inquiétudes, où l'ame ajoute à la croix imposée par la main de Dieu une agitation de résistance, et pour ainsi dire une non-volonté de souffrir, nous n'avons ces sortes de douleurs qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu et pleinement voulue, sans retour inquiet par celui qui la porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire une croix qui n'est pas pleinement et simplement voulue, et que la vie propre repousse encore un peu, est une double croix : elle est encore plus croix par la résistance vaine que l'ame y apporte que par l'im-

(1) Col. 3, v. 3.

pression de douleur qu'elle fait nécessairement. La douleur et la paix sont dans un merveilleux mélange en purgatoire. On n'y souffre rien que de la main de Dieu : la résistance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux qui pourroit souffrir dans cette paix simple de plein acquiescement ou de non résistance parfaite ! Rien n'abrège et n'adoucit tant les peines que de les recevoir ainsi.

Mais d'ordinaire on marchande avec Dieu : on veut toujours poser des bornes et voir le bout de sa peine. Le même fonds de vie opiniâtre et cachée, qui rend la croix nécessaire, fait qu'on la repousse à demi par de petits coups secrets et qu'on en retarde l'opération. Ainsi c'est toujours à recommencer : on souffre et on n'achève point l'ouvrage pour lequel on souffre. Je prie Notre Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur où la croix ne se tourne point à profit. S. Paul dit (1) que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône :* combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute sa volonté pour s'abandonner à ses opérations crucifiantes !

LETTRE XVI.

Les cœurs réunis en Dieu sont ensemble, bien que séparés de lieux.

Je suis toujours uni à vous et à votre chère famille du fond du cœur ; n'en doutez pas. Nous sommes bien près les uns des autres sans nous voir ; au lieu que les

(1) II Cor. 9, v. 7.

gens qui se voient à toute heure sont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, et anéantit toutes les plus grandes distances à l'égard des cœurs réunis en lui. C'est dans ce centre que se touchent les hommes de la Chine avec ceux du Péron. Je ne laisse pas de sentir la privation de vous voir; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, et jusqu'à la mort s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reste soyez retiré et recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domestiques. Pour madame..... je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derrière elle, et qu'elle tende toujours en avant dans la voie la plus droite. Je souhaite que Notre Seigneur bénisse toute votre maison et qu'elle soit la sienne.

LETTRE XVII.

Bonheur des croix.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir et me donne des convulsions dès qu'elle se fait sentir; et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laisse respirer, je rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

En quelque état que soit votre malade, et quelque suite que Dieu donne à son mal, elle est bienheureuse d'être si souple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle

meurt au Seigneur : si elle vit, elle vit à lui. (1) *Ou la croix ou la mort.*

Rien n'est au-dessus de la croix que le parfait règne de Dieu ; et encore la souffrance du amour est un règne commencé dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi-bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais. O qu'il est bon de nous châtier pour nous corriger !

LETTRE XVIII.

Sur le même sujet.

Souffrir ici-bas comme les ames du purgatoire.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce qui vous regarde ; je ne vois rien à ajouter sur les choses que Dieu vous fait voir et qu'il est capital de suivre sans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met ; elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse et à vous appetisser, vous dont la perte étoit de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion ni mesure.

Je prends part à toutes vos croix, et je me sens attendri pour vous tous dans cette société de crucifiement. Il me semble que je suis intimement uni à tous

(1) Parole de sainte Thérèse.

ceux qui souffrent en Notre Seigneur : jugez par-là de la manière dont je suis touché de l'état de N..... Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. O qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement !

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix seroit un délice et il se tourneroit en illusion ; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentiments, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs consolantes. O qu'on est petit quand on souffre, quand on souffre long-temps et qu'on a beaucoup de peine à souffrir ! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les ames que Dieu purifie dans l'autre monde ? Qui est ce qui souffre comme elles sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu ? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde comme on fonde des hôpitaux.

LETTRE XIX.

Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu.

Je ne saurois vous exprimer, ma chère sœur, à quel point je ressens vos peines; mais ma douleur n'est pas sans consolation. Dieu vous aime, puisqu'il ne vous épargne pas, et qu'il appesantit la croix de Jésus-Christ sur vous. Toutes les lumières et tous les sentiments de ferveur se tournent en illusion si on n'en vient pas à la pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même. On ne sauroit mourir sans douleur; on ne sauroit mourir qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moelles et dans les jointures pour diviser l'ame d'avec l'esprit. Dieu qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort: il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie; et c'est la vie qui fait le besoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des incisions dans ce qui est mort: il le feroit s'il vouloit laisser vivre; mais il veut tuer, il coupe dans le vif. Il ne vous attaquera point dans des attachements profanes et grossiers, auxquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire? Il vous éprouvera par le sacrifice de votre liberté, par celui des consolations les plus spirituelles.

Il faut tout souffrir. La mort qu'il veut opérer en vous doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-

même qu'autant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'est pas mourir que de résister à la mort et de la repousser. Il faut donc se délaisser volontairement au bon plaisir de Dieu pour être privée de tous les secours, même spirituels, qu'il vous ôte. Que craignez-vous, personne de peu de foi? Craignez-vous qu'il ne puisse pas suppléer par lui-même ce qu'il vous soustrait du côté des hommes? Eh! pourquoi le soustrait-il, sinon pour le suppléer et pour purifier votre foi par cette douloureuse épreuve? Je vois que tous les chemins sont fermés, et que Dieu veut faire son œuvre en vous par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il est jaloux : il ne veut devoir qu'à lui seul ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ses desseins et laissez-vous y porter par sa providence. Gardez-vous bien de chercher des ressources dans les hommes puisque Dieu vous les ôte. Ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler quand la source vous ôte tout canal, et qu'elle se communique immédiatement à vous? D'un côté vous n'avez aucun sentiment qui ne soit pur et entièrement soumis à l'église : ainsi, quand vos supérieurs vous interrogent vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous pensez, et avec quelle docilité vous êtes prête à vous laisser redresser. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout est décidé pour vous par la règle de votre maison. Laissez les autres faire et dire ; votre silence sera votre sagesse, et votre foiblesse sera votre force. A l'égard de vos communions, évitez tout ce qui pourroit engager un confesseur prévenu à faire des retranchements : mais si l'on en faisoit, il faudroit les porter en paix et

croire qu'on n'est jamais plus uni à Jésus-Christ que quand on est souvent privé de lui par pure obéissance sans attirer cette privation. Il sait combien je suis touché de vos peines, et avec quel zèle je suis, etc.

LETTRE XX.

Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.

Comment pouvez-vous douter, ma chère fille, du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde? Je croirois manquer à Dieu si je vous manquois. Je vous proteste que je n'ai rien à me reprocher là-dessus : mon union avec vous ne fut jamais si grande qu'elle l'est : je prie souvent le vrai consolateur de vous consoler. On n'est en paix que quand on est bien loin de soi ; c'est l'amour-propre qui trouble, c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout sans mesure, et sent que tout lui échappe parcequ'il n'ignore pas sa foiblesse. Au contraire l'amour de Dieu est simple, paisible, pauvre et content de sa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix, et ne s'écoutant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement! Jésus-Christ, dit l'apôtre (1), nous a enrichis de sa pauvreté; et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. N'ayez rien, et vous aurez tout. Ne craignez point de

(1) I Cor. 8, v. 9.

perdre les appuis et les consolations ; vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en société de croix avec M..... Il faut le soutenir dans ses infirmités. Dieu vous rendra, selon le besoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'est à vous à être sa ressource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, et qui avez été moins accoutumée à la dissipation flatteuse du monde. Ne prenez pourtant pas trop sur vous. Donnez-vous simplement et avec petitesse pour foible. Demandez au besoin qu'on vous soulage et qu'on vous épargne.

Je ne suis point surpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N..... Il est facile, et vif dans l'occasion ; mais il est bon. Il sent la vivacité de ses goûts, et j'espère qu'il s'en défiera : se défier de soi et se confier à Dieu seul, c'est tout. G.... a le cœur excellent ; mais il ne commencera à se tourner solidement vers le bien que quand le recueillement fera tomber peu à peu ses saillies et ses amusements. Il faut prier beaucoup pour lui et lui parler peu, l'attendre, et le gagner en lui ouvrant le cœur.

LETTRE XXI.

Exhortation à la dépendance d'une mère, autant par grace que par nature.

Vous savez, monsieur, combien N** est contredit et condamné dans le public : mais j'espère que si on veut écouter le détail on saura qu'il a été fort à plaindre.

Bonum mihi, quia humiliasti me (1). C'est le fondement des œuvres de Dieu et le creuset où se purifient ceux dont il veut se servir. J'en ai de la joie et de la douleur. Courage sans courage, mon cher M... soyez petit. Saint Augustin dit que *Saul* étoit grand, courageux, savant dans la loi et zélateur des traditions ; mais que devenant *Paul*, qui signifie *petit*, il devint effectivement petit, souple, insensé selon le monde, et que ce fut en le terrassant que Dieu l'instruisit pour l'apostolat. O la bonne instruction que d'être terrassé et aveuglé ! Soyez aveugle et abattu si vous voulez être *Paul*, c'est-à-dire *petit*.

Votre petitesse doit paroître principalement dans une intime union avec madame votre mère, et dans une entière dépendance d'elle ; mais il faut que ce soit une dépendance toute intérieure de jugement et de volonté ; il faut une docilité sans réserve. Si vous réservez dans votre docilité le moindre petit recoin de propriété, de pensée ou de volonté secrète, vous mentez au Saint-Esprit, dans votre désappropriation, comme Ananias et Saphira. (2) *Nonne manens tibi manebat?* Vous étiez libre de demeurer homme de bien dans un train commun, en gardant vos pensées et vos volontés : mais une désappropriation qui cache une ressource de propriété est un mensonge au Saint-Esprit et un larcin sur son propre sacrifice.

Que votre cœur soit donc nu comme le corps d'un petit enfant qui tette sa mère, et qui ne sait pas ce que c'est que nudité. Dites-lui tout, pour et contre vous, sans réflexions, et après l'avoir dit ne croyez et ne

(1) Ps. 118, v. 71. (2) Act. 5, v. 4.

vous ez que ce qu'elle vous fera croire et vouloir. Vous n'aurez de paix que dans cette désappropriation universelle. Il me semble que je suis toujours avec vous deux, et que Dieu est au milieu de nous. *Amen, amen.*

LETTRE XXII.

A la mère de la personne précédente.

Sur le même sujet.

Je souhaite, ma chère sœur, que M. votre fils soit petit, simple et souple dans vos mains. Quelque tendresse que je ressente pour lui, je ne puis l'aimer qu'autant qu'il vous croira et qu'il sera fidèle à vous obéir. S'il vous laisse voir son intérieur sans réserve avec une naïveté de petit enfant, et s'il se laisse mener comme par la lisière, toutes ses foiblesses se tourneront à profit pour lui; car on n'est fort qu'autant qu'on se sent foible et sans aucune ressource en soi-même. Les mendiants sentent leur misère, la faim les chasse de chez eux et les réduit à la mendicité qui leur procure des aliments. Il faut que l'expérience intime, violente et continuelle de notre impuissance nous fasse sortir de notre cœur pour nous faire mendier à la porte de celui qui est *riche sur tous ceux qui l'invoquent:* c'est là qu'il faut aller chercher conseil, secours et vie empruntée: il ne faut plus vivre que d'emprunt, même pour penser et pour vouloir. Malheur à qui vit du sien propre! il ne faut plus vivre que du bien d'autrui. Malheur à quiconque se tient renfermé chez soi! il en

faut sortir, comme Abraham, sans savoir où l'on va, et n'y rentrer jamais sous aucun prétexte.

Tenez donc M. votre fils pour le conduire pas à pas, sans le laisser jamais rien décider à sa mode. Il est votre enfant selon la grace autant que selon la nature. Dès qu'il se soustraira de votre conduite, il n'éprouvera que foiblesse et que chute avec un grand péril d'égarement. Si, au contraire, il ne s'éloigne jamais d'un pas de vous, s'il vous dit tout sans réserve et sans retardement, s'il remédie à la foiblesse par l'obéissance, ses misères se tourneront à profit pour le désabuser à fond de lui-même. Au moins, quand on est dans une entière impuissance, faut-il se laisser soutenir et conduire.

LETTRE XXIII.

Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit.

On ne peut être plus touché que je le suis, monsieur, de la très bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire: j'y vois votre cœur et je le goûte. Je souhaite que Dieu vous conserve au milieu de la contagion du siècle. Le principal pour vous, monsieur, est de vous défier de votre facilité et de votre activité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous dissiper: dès que vous êtes dissipé vous êtes affoibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu seul, il ne faut pas s'étonner si la force vous manque dès que vous manquez à Dieu. C'est bien assez que Dieu nous soutienne quand nous ne nous éloignons pas de lui; mais il doit permettre en quelque sorte notre chute quand nous ne

craignons pas de tomber, et quand nous nous éloignons témérairement de son secours. Nous ne pouvons espérer de ressource contre notre fragilité que dans le recueillement et dans la prière.

Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce secours : vous avez un naturel facile qui s'engage et qui se passionne bientôt, votre vivacité et votre activité naturelle vous jetant sans cesse au dehors; d'ailleurs vous avez un air ouvert qui fait plaisir et qui prévient le monde en votre faveur : il n'y a rien de si dangereux que de plaire; l'amour-propre en est charmé, et ce charme empoisonne le cœur. D'abord on s'amuse et on se flatte, puis on se dissipe et on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions; puis on s'enivre de soi-même et du monde, c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve dans une distance infinie de Dieu; on n'a plus le courage d'y retourner; on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, monsieur, de ressource qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection; encore un petit moment de même vers le soir : de temps en temps dans la journée renouvelez la présence de Dieu et l'intention d'agir pour lui; humiliez-vous de vos fautes; travaillez de bonne foi à vous corriger; ayez patience avec vous-même, sans vous flatter, comme vous feriez avec un autre; fréquentez les sacrements dans des temps réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XXIV.

Comment les infidélités d'une personne attristent l'esprit de Dieu dans une autre, que la même grace unit.

Je comprends bien ce que vous me dites sur une peine qui vous paroît trop forte et trop alongée dans N..... sur vos fautes. Mais ce n'est point à vous à juger si cette peine va trop loin. Quand un homme qui, comme vous, est depuis si long-temps à Dieu, duquel il a reçu des graces capables de sanctifier cent pécheurs, tombe dans certaines infidélités, il ne faut pas s'étonner que l'esprit de grace en soit vivement et long-temps contristé dans les personnes que la même grace unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait souffrir votre prochain pour vous ; c'est de la pénitence que vous devriez faire, que vous ne faites pas, et que N..... fait dans son cœur pour vous, que vous êtes dépité contre elle. C'est au contraire ce qui devroit vous attendrir, redoubler votre confiance, votre soumission, votre docilité. Peut-être même avez-vous besoin de cette triste, forte et longue peine, afin qu'elle vous fasse sentir toute votre infidélité et tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite sévérité pour faire le contre-poids de votre légèreté ; vous avez besoin dans votre foiblesse d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner sa tristesse à votre délicatesse excessive. Je ne lui demande pas de la supprimer par effort et par industrie, pour vous épargner et pour

flatter votre amour-propre dans vos fautes : à Dieu ne plaise. Je la prie seulement de n'agir que par grace, suivant le fond de son cœur, afin qu'elle ne s'attriste point de vos infidélités par une tristesse naturelle. Vous me donnez une joie incroyable en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle est avancée, plus vous devez la croire, et regarder toutes ses peines à votre égard comme des impressions de la grace qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance vous reculez. O mon cher! si je pouvois vous voir, je ne vous laisserois pas respirer par amour-propre ; je ne vous laisserois échapper en rien; je vous ferois petit malgré vous. Il n'y a que la petitesse qui soit la ressource des foibles. Un petit enfant ne peut marcher, mais il se laisse tourner et retourner, porter, emmaillotter. Pour un grand homme qui est foible et se croit fort, il tombe au premier pas qu'il fait ; il n'a ni ressource pour se conduire, ni souplesse pour se laisser conduire par autrui. Dès que vous sentez de la répugnance à vous ouvrir et à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.

LETTRE XXV.

Union des cœurs dans la simplicité et dans l'enfance en Jésus-Christ.

O que vous me serez chers, vous et N..... si ce que nous avons dit ici ensemble fait de nous un cœur et une ame! Je ne le répète point n'en ayant pas le temps ; vous le savez. Ce n'est pas à la mémoire, mais

au cœur, que je l'ai confié. S'il est entré dans votre cœur, vous le verserez fidèlement dans celui de N... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curiosité ni de vivacité sur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors soit simple, droit et petit comme le dedans. (1) *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus.*

Soyons sages, mais de la sagesse de Dieu et non de la nôtre. O la mauvaise sûreté que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laissez tomber tout empressement, toute activité, toute dissipation : vous en avez un besoin infini. Lors même qu'on ne se recueille point par méthode, on doit laisser tomber par simple fidélité tout ce qui dissipe et distrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts et les désirs naturels, qui trouble la paix, le silence, la petitesse et la nudité intérieure. On parle magnifiquement de la passivité avec une activité perpétuelle. On veut des sûretés, des lumières extraordinaires, et même des prédictions pour se contenter de l'obscurité de la pure foi. C'est vouloir voir le soleil à minuit.

Soyez bien petits, mais simples; qu'il n'y ait plus ni Céphas, ni Apollon, mais le seul enfant Jésus qui nous réunisse tous dans sa seule enfance. Voilà l'avent qui vient, renaissons avec lui. Mille très humbles compliments à M.... ; aucun à N..... ; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle à qui des compliments puissent s'adresser.

(1) Gal. 5, v. 25.

LETTRE XXVI.

A une personne malade.

Ce que c'est que la véritable vie et la bonne et salutaire mort.

J'APPRENDS, ma chère fille, que votre santé n'est pas bonne, et mon cœur en souffre une sensible douleur, quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut comme je le veux pour moi-même. Je suis persuadé que vous acquiescez à tout, et qu'au lieu de lui donner vous lui laissez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du sien; et c'est ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde. Mais un domestique laisse prendre par son maître le tout, ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainsi de votre vie corporelle.(1) *Mon ame est toujours dans mes mains;* laissez-la passer dans celles de Dieu à son gré. O qu'on est vivant dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu quand on est mort à la fausse vie de la terre!

La véritable vie est inconnue et incompréhensible au monde insensé. Il y a même une infinité de sages et demi dévots qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort avec une certaine soumission à la Providence, sans laisser Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens pensent souvent à la mort du corps sans laisser mourir leur esprit: au contraire la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps lors même qu'on n'en est pas direc-

(1) Ps. 118, v. 109.

tement occupé. Sainte Monique disoit à son fils Augustin : (1) *Mon fils, il n'y a plus rien qui me plaise en cette vie : je ne sais plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis, toute espérance y étant éteinte pour moi.* Voilà la mort après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre; il n'y a de véritable vie que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour-propre, on est mort à toute fausse vie et vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela, et vous vivrez,* dit Jésus-Christ (2) : laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur; qu'il y brise l'idole du *moi*; que vous ne pensiez plus à vous par amour-propre ; que vous soyez uniquement occupée de Dieu comme vous l'avez été du *moi* sous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu; alors paix, liberté et vie, malgré la douleur, la foiblesse et la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit et de corps. Supportez-vous avec petitesse. M.... est votre bâton : on porte le bâton dont on est soutenu. Que ne puis-je vous aller voir! Mais que dis-je? Dieu nous rapproche et nous unit; je suis en esprit au milieu de vous tous. Je prie Jésus enfant de vous appetisser de plus en plus. La force cachée de Jésus n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, toute abandonnée.

(1) Confess. de saint Aug. liv. IX, chap. X.
(2) Luc, 10, v. 28.

LETTRE XXVII.

L'union des ames ne doit point être une société de vie, mais de mort, tant pour le dehors que pour le dedans.

VOTRE lettre, monsieur, m'a donné une très sensible consolation. Béni soit Dieu qui vous donne des lumières si utiles. Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumières que nous recevons. Puisque vous connoissez que votre société avec N.... se tourne en piège pour vous au lieu d'être un secours, vous devez redresser cette société. Il ne faut pas songer à la rompre puisqu'elle est de grace aussi-bien que de nature; mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas! que sera-ce si ceux qui sont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir ne font que se redonner des aliments de vie secrète? Il faut que toute votre union ne tende qu'à la simplicité, qu'à l'oubli de vous-même, qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans vous en cherchez encore au dehors. Le dedans est souvent simple et nu; mais le dehors est composé, étudié, politique, et trouble la simplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, et vous chicanez le terrain sur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'est point là cette unité à laquelle il faut que tout l'homme soit réduit. Soyez tout un ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu règle assez l'extérieur par l'esprit de Dieu même. Dieu fait assez faire dans cette simplicité d'abandon tout ce qu'il faut : mais, si on sort

de la simplicité pour le dehors par des vues humaines, cette sortie est une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'est point à vous, monsieur, à vous laisser entraîner contre votre grace; c'est au contraire à vous à redresser les autres qui sont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité à recevoir, par petitesse, les avis de tous ceux qui vous montreront que vous ne suivez pas assez votre grace et que vous agissez trop humainement; mais vous laisser entraîner dans l'humain par les autres sous de beaux prétextes, c'est reculer, et leur nuire comme ils vous nuisent. Je ne manquerai pas de le dire à N..... quand il repassera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune et totale; tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans, qui veut encore se réserver quelque vie secrète par le dehors. Il est temps d'achever de mourir, monsieur. En retardant le dernier coup vous ne faites que languir et prolonger vos douleurs. Vous ne sauriez plus vivre que pour souffrir en résistant à Dieu. Mourez donc, laissez-vous mourir; le dernier coup sera le coup de grace. Il ne faut plus vouloir rien voir: car vouloir voir, c'est vouloir posséder; et vouloir posséder, c'est vouloir vivre. Les morts ne possèdent et ne voient plus rien. Aussi-bien que verriez-vous? Vous courriez après une ombre qui échappe toujours. Mille fois tout à vous.

LETTRE XXVIII.

Nécessité, pour ne se point évaporer en paroles, d'écouter Dieu et ceux qu'il nous donne pour nous conduire.

J'AI vu N.....; je l'ai beaucoup écouté ; je lui ai peu parlé. J'ai suivi en ce point la pente de mon cœur : peut-être que Dieu a voulu lui montrer par-là comment il doit retrancher les discours superflus. Je lui ai dit en peu de paroles ce qui m'a paru convenir à ses besoins. Tout se réduit au silence intérieur qui règle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit sans cesse la vivacité de son imagination par le recueillement de son degré, il ne sera jamais en état d'écouter Dieu et d'agir paisiblement par l'esprit de grace. La nature empressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvements de Dieu qui doivent être attendus. S'il ne parloit que quand Dieu le fait parler, il parleroit peu et très bien : mais, comme son imagination l'entraîne à toute heure, la règle qui fera la sûreté de toutes les autres est qu'il vous écoute, qu'il vous croie, qu'il vous obéisse, qu'il s'appetisse sous votre main, et qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter sans s'écouter soit même; et je vous recommande de le décider avec pleine autorité de faire ce que vous lui direz. De votre côté vous devez recevoir avec simplicité et petitesse ce qu'il vous dira par grace sur vos foiblesses. Ne les craignez point par anticipation : à chaque jour suffit son mal.

Ne craignez point pour le jour de demain ; le jour de demain aura soin de lui-même. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui est tout-puissant et tout bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grace. Dès que vous apercevrez ces pensées, arrêtez-les dans leur commencement. On mérite la tentation quand on l'écoute. Coupez court, non par des efforts, ni par des méthodes, mais en laissant ces pensées sans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auxquels on ne répond rien se taisent bientôt. Livrez-vous à Dieu sans vous reprendre sous aucun prétexte, et il aura soin de tout.

LETTRE XXIX.

Comment on doit agir envers une personne foible et dissipée.

Pour N....., ce n'est que foiblesse et dissipation. La guerre l'avoit trop dissipé ; d'autres tentations l'ont trouvé affoibli par celle-là : mais j'espère que l'expérience de sa foiblesse se tournera à profit. Ayez une patience sans bornes avec lui. Parlez-lui quand Dieu vous donne des paroles, et n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le pressez jamais par activité et par sagesse humaine ; ne patientez jamais par politique et par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles seront pleines d'autorité, et vous serez écouté. On peut parler avec force et attendre avec patience tout ensemble : sa foiblesse même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire sentir combien il a besoin de

se défier de lui et d'être docile. Soyez ferme sur les points essentiels desquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement ; et j'espère que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice que pour le guérir de sa dissipation, de son goût pour le monde et de sa confiance en lui-même; mais il tomberoit enfin bien bas s'il refusoit d'être simple, docile et petit parmi tant d'expériences de sa fragilité et de sa misère. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petitesse et à la souplesse, nous le forçons malgré lui à frapper des coups encore plus grands et à nous faire éprouver de plus humiliantes foiblesses. Au contraire notre petitesse et notre docilité dans la misère apaisent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance : (1) *Vous ne mépriserez point un cœur abattu et écrasé.* Dieu s'attendrit et ne résiste point à cette souplesse des petits.

Parlez donc suivant qu'il vous sera donné une bouche et une sagesse. Tenez l'enfant par la lisière : ne le laissez pas tomber. Ménagez votre santé, sur laquelle on me met en quelque inquiétude : reposez-vous et soulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journalières comme le pain quotidien, avec paix et simplicité, moins elles détruiront votre santé foible et délicate : mais les prévoyances et les réflexions vous tueront bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur? n'y mêlez rien d'humain, et sur-tout nulle volonté intéressée pour la réputation de votre famille.

(1) Ps. 50, v. 19.

LETTRE XXX.

Avis pour une personne vivant en solitude.

Je ne manquerai à aucune des personnes que la Providence m'envoie que quand je manquerai à Dieu même: ainsi ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs Dieu sauroit bien faire immédiatement par lui-même ce qu'il cesseroit de faire par un vil instrument. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires : réservez votre entière confiance pour N..... qui vous connoît à fond et qui peut seul vous soulager dans vos peines : il lui sera donné de vous aider dans tous vos besoins. Nul couvent ne vous convient ; tous vous gêneroient et vous mettroient sans cesse en tentation très dangereuse contre votre attrait : la gêne causeroit le trouble. Demeurez libre dans la solitude, et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous. Tous les jours sont des fêtes pour des personnes qui tâchent de vivre dans la cessation de toute autre volonté que celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne. Ne retardez jamais ses opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir quand c'est l'époux qui est à la porte du cœur? Écoutez et croyez N..... Je veux au nom de Notre Seigneur que vous soyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais la personne qui s'écarte ; mais tenez-vous à portée de redresser et de consoler son cœur s'il se rapproche.

Il y a une extrême différence entre la peine et le trouble. La simple peine fait le purgatoire ; le trouble fait l'enfer. La peine sans infidélité est douce et pai-

sible par l'accord où toute l'ame est avec elle-même pour vouloir la souffrance que Dieu donne. Mais le trouble est une révolte du fond contre Dieu et une division de la volonté contraire à elle-même : le fond de l'ame est comme déchiré dans cette division. O que la douleur est purifiante quand elle est seule ! O qu'elle est douce quoiqu'elle fasse beaucoup souffrir ! Vouloir ce qu'on souffre c'est ne souffrir rien dans la volonté ; c'est y être en paix. Heureux germe du paradis dans le purgatoire ! Mais résister à Dieu sous de beaux prétextes, c'est engager Dieu à nous résister à son tour. En sortant de votre grace vous sortez d'abord de la paix ; et cette expérience est comme la colonne de feu pour la nuit et celle de nuée pour le jour, qui conduisoit dans le désert les Israélites. Vivez de foi pour mourir à toute sagesse.

LETTRE XXXI.

A une personne scrupuleuse qui résistoit à son attrait.

Source de ce mal. Description d'une conduite opposée.

Il m'a paru dans notre conversation que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Ils vous feront des torts irréparables si vous les écoutez. C'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber : et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. (1) *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté.* Où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre et un amour excessif de soi. O que le parfait

(1) 2 Cor. 3, v. 17.

amour est éloigné de ces inquiétudes ! On n'aime guère le bien-aimé quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert. Rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique, en buvant, augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant les scrupules, les augmente et le mérite bien.

Le seul remède est de se faire taire et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison et non pas la confession qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu ; car franchement je vous trouve un peu déchue et affoiblie ; mais cet affoiblissement se tournera à profit : l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre foiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc ! soyez simple : vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

Pour moi je suis dans une paix sèche, obscure et languissante, sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun, sans aucune vue d'avenir en ce monde, avec un présent insipide et souvent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier. Je vois tout ce que je porte ; mais le monde me paroît comme une mauvaise comédie qui va disparoître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde. Je mets tout au pis-aller ; et c'est dans le fond de ce pis-aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la paix. Il me semble encore que

Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné. Mais ces pensées ne me viennent pas souvent; et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir et passer sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent qu'on voit entrer et sortir de sa chambre sans lui rien dire. Du reste je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi et pour vous aussi. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le pur amour ne suffit pas?

LETTRE XXXII.

A la même personne.

Le tort que font les scrupules outrés.

J'AI toujours pour vous au cœur ces paroles, *comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint la raison.* Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte. L'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu : tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison; l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes qu'on vous a de tout temps ordonné de n'écouter plus.

La seconde chose qui vous doit rassurer est le préjudice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre

attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous desséchez, vous vous éloignez de la raison et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel, vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée que de vous. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? Y reconnoissez-vous sa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison, encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous bas bien coupable devant Dieu si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis et je les suppose de vrais péchés; du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels dont il faut s'humilier et travailler fortement à se corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes.

Est-il permis, sous prétexte de rechercher ses plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grace de l'oraison, et de se faire tant de grandes difficultés pour en subtiliser de petites? Le scrupule est une illusion en mal comme la fausse oraison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y

avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté.

Ne balancez point, je vous en conjure, à aller demain communier. La plus parfaite préparation au sacrement d'amour est l'amour même. Vous ferez un vrai sacrifice à Jésus-Christ pour participer au sien. Un cœur scrupuleux craint trop et n'aime point assez.

LETTRE XXXIII.

A la même personne.

Sur le même sujet.

Il s'en faut bien que je sois rebuté. Je vous plains et je ne songe point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines que celle de ne pouvoir guérir les vôtres; mais je voudrois que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits que vous dites en conversation sans malignité et sans aucune véritable conséquence pour le prochain. En vérité, est-ce là de quoi se troubler? Ces bagatelles excitent vos scrupules : vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels, et vous mettent en tentation contre votre grace. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire; le remède est un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive et une habitude de vous laisser trop aller à vos réflexions, qui n'ont point été assez réprimées, vous fassent de la peine ; mais il seroit temps de vaincre ces obstacles qui vous arrêtent dans la voie de Dieu : au moins vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnoître combien elle vous occupe de bagatelles et vous dérobe la vue des plus grandes choses ; enfin être docile et demeurer ferme dans la pratique des conseils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous persécuterai sans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos scrupules. Ne vous découragez point de les vaincre. C'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom et pour l'amour de lui.

LETTRE XXXIV.

A la même personne.

Forcer ses scrupules, élargir son cœur.

Ce qui n'est point du tout volontaire et que nous avons sujet de croire de bonne foi étranger à notre volonté, n'est ni péché, ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez point.

Je vous conjure de communier demain, et de forcer tous vos scrupules pour donner à Dieu cette preuve de votre sincère docilité à son ministre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger ni votre conscience ni la mienne ; mais votre conscience a besoin d'être

un peu élargie. L'amour, quand il se perfectionne, chasse la crainte ; et quand il ne le fait pas, c'est qu'on le gêne et qu'on l'arrête dans sa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, et par une délicatesse déplacée pour Dieu résister à Dieu même ?

LETTRE XXXV.

A la même personne.

Obéissance et simplicité, remèdes aux scrupules.

Vous vous consumez en plusieurs manières, qui sont toutes contraires à Dieu étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs le scrupule vous dévore ; et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration ; en même temps il vous jette dans des confessions perpétuelles de vétilles. Il n'y auroit que l'obéissance qui pourroit remédier à un mal si pressant ; mais elle vous manque, et j'avoue que j'en suis scandalisé. La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleuse sur des bagatelles, et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité qui est très contraire au véritable esprit d'oraison. Si vous étiez simple vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfants se taisent et font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que d'hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité.

LETTRE XXXVI.

A la même personne.

Bon usage de la paix et de la simplicité.

Je suis ravi de vous savoir en paix et en abondance; mais ne dites point dans votre abondance intérieure: *Je ne serai jamais ébranlée* (1). Quand on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance sans vous l'approprier.

Il faut que je parte demain de bonne heure, mais je vous donne la bénédiction de Dieu notre Père et de notre Sauveur Jésus-Christ. La paix soit avec vous. Elle y sera si vous êtes simple, et vous mériterez de la perdre si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience; et cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre et vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous-même est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous apercevrez que vous vous serez écoutée vous-même, laissez tomber vos raisonnements et revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos.

(1) Ps. 29, v. 7.

LETTRE XXXVII.

A la même personne.

Austérités à contre-temps. Ne point s'écouter soi-même, mais l'attrait de Dieu.

Vous prenez le change en cherchant à contre-temps les mortifications corporelles. Ce n'est point ce que Dieu demande de vous ; c'est votre imagination trop vive et non pas votre corps qu'il faut affoiblir. La moindre docilité vous feroit plus mourir à vous-même que toutes les austérités. Passer par-dessus vos vains scrupules, ce seroit l'holocauste de votre cœur.

L'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Ecoutez-vous vous-même ; vous vous rongerez le cœur et dépérirez tous les jours. Ecoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent ; la paix renaîtra. Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : (1) *Qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix ?*

Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point et qui vous étoit nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle, qui par fantaisie quitte le lait et veut manger du pain dur sans avoir des dents. Revenez à la mamelle des divines consolations, (2) *voyez et goûtez combien le Seigneur est doux.* Vous le sentirez pourvu que vous vous jetiez entre ses bras

(1) Job. 9, v. 4. (2) Ps. 33, v. 9.

sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le. Priez bonnement et ingénument Dieu de vous soulager et de vous élargir le cœur. Cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

LETTRE XXXVIII.

A la même personne.

La paix ne se trouve que dans l'obéissance et la simplicité.

Demeurez en paix ; n'écoutez point votre imagination trop féconde en vues. Cette activité prodigieuse consume votre corps et dessèche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix douce et intime qui fait fondre l'ame, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides ? Taisez-vous, et Dieu reparlera. N'ayez qu'un seul scrupule, qui est d'être scrupuleuse en désobéissant.

Vous demandez de la consolation : sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance. Soyez fidèle à obéir contre vos scrupules, et *les fleuves d'eau vive couleront* selon la promesse. Vous recevrez, selon la mesure de votre foi, beaucoup, si vous croyez beaucoup ; rien, si vous ne croyez rien, et si vous continuez à écouter vos vaines réflexions.

Vous déshonorez le vrai amour. Vous faites croire qu'il est sans cesse occupé de toutes vos vétilles, au

lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine simplicité. L'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Il se présente à vous sous la belle apparence d'un amour délicat et d'une conscience tendre ; mais vous devez connoître, par votre expérience, les troubles et les dangers où il vous jette par des scrupules violents. Tout dépend de la fidélité à repousser les premières impressions.

Si vous deveniez ingénue et simple sur vos besoins, je croirois que vous auriez plus sacrifié à Dieu que si vous aviez souffert cent martyres. Tournez votre scrupule contre le retardement d'un sacrifice qui feroit tant de plaisir au cœur de Dieu. Le vrai amour hésite-t-il quand il s'agit de plaire au bien-aimé ? Vous ne lui voulez donner que des privations de soulagements dont vous avez un vrai besoin, et qu'il ne veut point recevoir ; mais, pour le sacrifice de vos réflexions superflues, de vos raisonnements subtils, de vos délicatesses d'amour-propre, de vos pratiques de propre volonté, vous savez bien que c'est ce qu'il demande, et vous le lui refusez toujours sur de beaux prétextes.

LETTRE XXXIX.

A la même personne.

Sur la manière de recevoir les graces de la main de Dieu, sans s'attacher à la consolation qu'elles donnent.

Je suis ravi de vos prospérités intérieures. Elles vous sont données pour vous apprendre tout ce que vous

perdez quand vous vous livrez à vos réflexions scrupuleuses, et combien Dieu veut vous attirer à une sainte liberté. Les graces doivent être reçues avec fidélité pour exécuter ce qu'elles inspirent, ou pour le leur laisser opérer sans résistance. Mais il y a une manière de les recevoir et de n'y point tenir, c'est de n'être point attaché à la consolation qu'elles donnent, et d'être tout prêt à en porter la privation quand il plaira à Dieu de les ôter.

LETTRE XL.

Ne point exiger des ames plus qu'elles ne peuvent encore porter.

N..... a du courage et de l'amitié : ces deux choses la portent au-delà de ses forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites la touche ; mais son fonds n'est pas encore capable de tous les sacrifices que vous lui demandez. Jésus-Christ, qui connoissoit mieux ses disciples qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, leur disoit (1) : *Vous ne pouvez à présent porter ces choses.* Il leur disoit (2) : *Vous serez tous scandalisés de moi cette nuit.* Saint Pierre soutenoit que pour lui il n'en seroit rien : *Quand même*, disoit-il, *tous les autres seroient scandalisés, pour moi je ne le serai pas : quand même il faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.* Jésus-Christ insiste, et lui prédit qu'il le reniera trois fois avant que le coq chante ; et en effet l'interrogation d'une servante lui fait

(1) Jean, 16, v. 12. (2) Marc, 14, v. 27, 31.

renier son maître avec serment. Voilà ce qu'il donne dès qu'il donne de sien et qu'il se promet quelque force de soi.

Laissez-le..... lire, goûter, prier, se nourrir. Il faut donner patiemment aux ames avant que de leur demander. Il faut qu'elles aient été nourries intérieurement de l'oraison et avoir mis en elles un certain trait d'amour, avant que de pouvoir espérer qu'elles fassent certains travaux extérieurs. Que fait la mère à son petit enfant? elle l'allaite et le porte. Si elle vouloit d'abord le faire marcher il tomberoit. Quand le lait l'a fortifié, vous voyez que de lui-même il cherche à former ses premiers pas. Il faut donc attendre et porter l'enfant pendant qu'il est encore à la mamelle. Quand Dieu commencera à se faire sentir assez pour demander un dernier adieu au monde, ce sera le moment où il faudra aider l'ame pour cette douloureuse décision.

LETTRE XLI.

Vraies sources de la paix.

Soyez en paix, M..... La ferveur sensible ne dépend nullement de vous : l'unique chose qui en dépend est votre volonté. Donnez-la à Dieu sans réserve. Il ne s'agit point de sentir un goût de piété, il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnoissez humblement vos fautes; détachez-vous; abandonnez-vous; aimez Dieu plus que vous-même, et sa gloire plus que votre vie; du moins désirez d'aimer ainsi, et demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera et mettra sa paix

au fond de votre cœur. Je la lui demande pour vous, et je voudrois souffrir pour l'obtenir.

LETTRE XLII.

A la même personne alors malade.

On change tous les maux en bien quand on les souffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux quand on s'y attache pour flatter son amour-propre. Le vrai bien n'est que dans le détachement et l'abandon à Dieu. Voici le temps de l'épreuve. C'est dans cette occasion qu'il faut se tenir dans les mains de Dieu avec confiance et union sans réserve. Que ne voudrois-je point donner pour vous voir au plutôt parfaitement guérie de votre maladie, et plus encore de l'amour de ce monde? L'attachement à soi a cent fois plus de venin que la petite-vérole. Le venin de l'amour-propre demeure au dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XLIII.

(1) *Écouter Dieu et non l'amour-propre.*

Vous vous laissez trop aller à votre goût et à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'oraison et à vous écouter moins vous-même. L'amour-propre est moins parleur quand il voit qu'on ne l'écoute

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la LVII^e^, sont écrites à la même personne et dans le même ordre.

pas. Les paroles de Dieu au cœur sont simples, paisibles, et nourrissent l'ame lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour-propre sont pleines d'inégalités, de trouble et d'émotion, lors même qu'elles flattent. Écoutez Dieu sans faire aucun projet; c'est mourir à son sens et à sa volonté.

LETTRE XLIV.

Se mettre sans effort en la présence de Dieu.

Ne vous inquiétez point sur votre mal : vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre comme si on devoit mourir chaque jour. Alors on est tout prêt, car la préparation ne consiste que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pendant que vous êtes si languissante ne vous gênez point pour faire votre oraison si régulièrement. Cette exactitude et cette contention de tête pourroient nuire à votre foible santé. C'est bien assez pour votre état de langueur que vous vous remettiez doucement en la présence de Dieu toutes les fois que vous apercevrez que vous n'y êtes plus. Une société simple et familière avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance et où vous le prierez de vous consoler, ne vous épuisera point et nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez pensé contre moi. Cette franchise ne me peinera point et servira à vous humilier.

LETTRE XLV.

Ne point s'entretenir de ses propres pensées.

Je crois que vous devez vous abstenir entièrement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en fassiez plusieurs qui vous excitent à des sentiments pieux, je crois que l'usage en est trop dangereux pour vous. Des uns vous passeriez toujours insensiblement aux autres, qui nourriroient vos peines ou qui flatteroient le goût du siècle. Il vaut mieux les supprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence, ce seroit vouloir suspendre un torrent. Il suffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous apercevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu sans entreprendre de vous opposer directement à ces chimères. Laissez-les tomber en vous donnant quelque occupation utile. Si c'est l'heure de l'oraison, regardez toutes ces vaines pensées comme des distractions, et retournez doucement à Dieu dès que vous les apercevrez; mais faites-le sans trouble, sans scrupule, sans interrompre votre paix. Si, au contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupée de quelque travail extérieur, votre travail servira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudroit même mieux, pour les commencements, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque chose de difficile, pour rompre le cours de ces pensées et pour en perdre l'habitude.

LETTRE XLVI.

Sur le même sujet.

Il faut absolument supprimer cette conversation d'imagination; c'est une pure perte de temps, c'est une occupation très dangereuse; c'est une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que l'habitude sera cause que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères; mais il faut au moins n'y consentir pas, et tâcher doucement de les laisser tomber quand vous les apercevrez. Le vrai moyen de vous en défaire est de vous occuper alors de l'oraison ou de quelque travail extérieur, si l'oraison ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

LETTRE XLVII.

Réponses à diverses difficultés de la même personne sur l'attrait, le recueillement, l'ouverture de cœur, etc. et la manière d'être avec les créatures.

Je ne vois rien que de bon et de solide dans tout ce que vous me dites de votre oraison. L'attrait de Dieu que vous éprouvez est une grande grace, et vous seriez très coupable si vous manquiez à y correspondre pleinement. Ne craignez point de suivre cet attrait; mais craignez de ne le suivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée que par votre imagination légère, ou par de vains dialogues au dedans de vous-même, ou

par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidèle à n'admettre volontairement aucun de ces dangereuses distractions, vous seriez toujours en paix et en union avec Dieu. Voici mes réflexions.

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, et que vous sentez le trouble de votre faute, *quelquefois la pensée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, et de vous unir à Jésus crucifié.* Vous ajoutez : *voilà le meilleur moyen que je trouve pour apaiser ma peine.* Puisque c'est le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuisent ?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'esprit, et de l'*acquiescement* à la pensée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité ;* et vous dites : *je voudrois bien savoir s'il suffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquiescement sans vous le dire.* Non, cela ne suffit pas. Vous n'êtes point véritablement humiliée devant Dieu quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous consultez comme son ministre. C'est l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec simplicité. Vous n'aurez point de véritable paix jusqu'à ce que vous vous y soyez accoutumée ; mais il faut le faire d'abord sans hésitation et sans vous écouter. Plus vous hésiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines communions sans consolation* ; cette sécheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible et douloureuse à l'amour-propre que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur. La lumière que vous dites qui vous fait passer

outre pour communier malgré vos scrupules, est très bonne.

IV. Vous dites très vrai en disant : *la crainte que j'ai de mes peines me les fait sentir doublement, j'en suis même souvent quitte pour la crainte.* Ces peines, qu'on veut voir de loin, accablent bien plus que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les voir avant qu'elles viennent? C'est se tourmenter par avance et se mettre soi-même à pure perte en tentation de succomber.

V. Il y a trois manières d'être avec les créatures. 1° Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir quand on a quelque affaire avec le prochain. 2° Il faut chercher quelque relâchement innocent d'esprit avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succèdent au travail; et il ne faut pas espérer de trouver avec ces personnes la confiance et l'union de sentiments; il suffit d'y trouver un repos d'esprit pour se délasser. 3° Enfin il faut être en simplicité et à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grace; et ces personnes se trouvent très rarement. Il ne faut pas espérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est *le goût de votre esprit* que vous avouez que vous avez le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grace. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit. Je suis, en Notre Seigneur, tout à vous.

LETTRE XLVIII.

Divers avis à la même personne sur son oraison.

Pour ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide et de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce sujet, et si vous vous sentez de l'attrait et de la facilité pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les temps où vous vous y trouvez attirée; mais n'en faites jamais une règle, et soyez toujours fidèle à vous proposer un sujet pour voir s'il pourra vous occuper et vous nourrir. Recevez sans résistance les lumières et les sentiments qui vous viendront dans l'oraison; mais ne vous fiez point à toutes ces choses qui peuvent flatter votre orgueil et vous donner une vaine complaisance.

Il est meilleur d'être bien humble et bien confondu, après les fautes qu'on a commises, que d'être content de son oraison et de se croire bien avancé après qu'on a eu beaucoup de beaux sentiments et de hautes pensées en priant Dieu. Laissez passer toutes ces choses qui peuvent être des secours de Dieu. Mais comptez qu'elles se tourneront en illusion très dangereuse si peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point est de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix. Au reste je suis fort aise de ce que vous ne faites plus votre oraison avec cet empressement forcé qui vous gênoit tant. L'oraison en est plus paisible, et vous en êtes plus commode au prochain dans la société. Mais il ne faut pas que cette

sainte liberté se tourne jamais en relâchement ni dissipation.

LETTRE XLIX.

De l'utilité des privations.

Je suis sincèrement fâché des contre-temps qui m'ont empêché de vous voir. En attendant suivez avec fidélité les lumières que Dieu vous donne pour mourir aux délicatesses et aux sensibilités de votre amour-propre. Quand on se délaisse entièrement aux desseins de Dieu, on est aussi content d'être privé des consolations que de les goûter. Souvent même une privation qui dérange et qui humilie est plus utile qu'une abondance de secours sensibles.

Pourquoi ne vous seroit-il pas utile d'être privée de ma présence et de mes foibles avis, puisqu'il est quelquefois très salutaire d'être privé de la présence sensible et des dons consolants de Dieu même? Dieu est bien près de nous lorsqu'il nous en paroît éloigné, et que nous souffrons cette absence apparente dans un esprit d'amour pour lui et de mort à nous-mêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. Les enfants, à mesure qu'ils croissent, passent, du lait d'une mère qui les porte dans son sein, à marcher seuls et à manger du pain sec.

LETTRE L.

Ne point s'arrêter à quelque épreuve sensible et particulière.

Ne faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination : elles peuvent venir aussi d'une illusion du tentateur qui voudroit vous tendre un piège, tantôt de vaine complaisance, tantôt de découragement.

Il est vrai qu'il n'est pas impossible que ces choses viennent de Dieu. Aussi ne faut-il faire aucun effort ni acte pour les rejeter. Il n'y a qu'à les laisser sans les rejeter ni accepter, se contentant en général d'acquiescer à ce qu'il plaît à Dieu.

Par cette disposition simple et générale vous tirerez tous les fruits de ces choses, supposé qu'elles viennent de Dieu, sans vous exposer à aucun retour de complaisance : et supposé qu'elles ne viennent pas de Dieu, vous serez à l'abri de toute illusion en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu seul.

LETTRE LI.

Préférer à la réputation et au désir de savoir, l'humilité, la charité, et la pratique de ce qu'on sait déjà.

Je suis très content de vos dispositions, et vous faites très bien de me mander avec simplicité ce qui se passe

en vous. N'hésitez point à m'écrire les choses que vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espèce de jalousie et d'ambition pour vous avancer dans la spiritualité, et d'être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour-propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non de contenter une espèce d'ambition en faisant un certain progrès éclatant dans la vertu, non d'être dans la confiance des personnes distinguées, mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité et le mépris, et de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un langage de perfection qu'on devient parfait. Le grand point est de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, et faire beaucoup sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées et que tous les livres les plus spirituels. Eh! que voulez-vous tant savoir? Qu'avez-vous besoin d'apprendre, sinon à être pauvre d'esprit et à trouver toute votre science en Jésus crucifié? (1) *La science enfle :* il n'y a que *la charité qui édifie,* Ne cherchez donc que la charité. Eh! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu et pour se renoncer pour l'amour de lui? Vous savez beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvelles lumières que de mettre

(1) II Cor. 8, v. 1.

en pratique celles que vous avez déjà reçues. O qu'on se trompe quand on croit s'avancer en raisonnant avec curiosité! Soyez petite, et n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

LETTRE LII.

Divers avis pour la conduite de l'esprit.

Je vous prie de ne vous point inquiéter. Votre oraison est bonne et vous ne devez point la quitter. Ce que vous m'en avez écrit fait fort bien comprendre en quoi elle consiste et le fruit que vous en pouvez tirer. Continuez-la avec docilité, et laissez tomber toutes les réflexions qui vous troublent à pure perte. Regardez-les comme de véritables tentations qui vous éloignent de la paix et de la confiance en Dieu. Voulez-vous éviter l'illusion? Soyez docile; ne cherchez point ce qui flatte votre amour-propre; renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas; n'écoutez ni vos dépits, ni vos tentations de reprendre les vanités et les amusements du monde. Portez humblement les croix de votre état; défiez-vous du goût de l'esprit qui n'est que vanité; cherchez ce qui est simple et uni; rejetez toute pensée qui ne vous vient que des dépits de votre amour-propre. Je suis en vérité tout à vous en Notre Seigneur, comme je dois l'être, mais avec les précautions nécessaires pour ne flatter point la délicatesse de cet amour-propre qui veut qu'on le flatte.

LETTRE LIII.

Ne point rejeter les dons de Dieu à cause du canal par lequel il les communique.

Vous voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuser? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de grace n'est qu'une délicatesse d'amour-propre : oseriez-vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinements de l'orgueil et les recherches les plus subtiles de vous-même? Vous qui faites tant de scrupules d'une pensée involontaire et par conséquent très innocente ; vous qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne ferez-vous aucun scrupule et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit si long-temps par une délicatesse d'amour-propre qui rejette les dons de Dieu à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter?

Eh! qu'importe quand vous recevriez les dons de la grace comme les pauvres mendiants reçoivent du pain? Ces dons n'en seroient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en seroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désapproprïez de vous-même? Est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi? Est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au dedans de vous-même? A quoi servent les lectures sur l'amour le plus pur et vos oraisons fréquentes? Comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur? Non seulement

l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce-qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison ? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'ame ? Il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez vous dire dans l'oraison : Je ne veux de votre grace qu'à condition que vous la ferez passer par un canal qui ne m'arrache rien, et qui contente la vraie délicatesse de mon cœur ?

LETTRE LIV.

Ne point se défier de la bonté de Dieu. Union des ames en lui. Retour à lui.

Ne vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne vous manque point, quoique nous lui manquions si souvent. Je suppose toutes les infidélités imaginables en vous et je mets tout au pis-aller. Hé bien, que s'ensuit-il de là ? Si vous avez manqué à Dieu en vous éloignant du lieu où il vous veut, il n'y a qu'à ne lui plus résister et qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'est pas comme les hommes, dont la vaine délicatesse se tourne en dépit et en indignation, sans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et cent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résister ; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-même qui vous a prévenue de miséricorde et qui a mis dans votre cœur le désir de retourner vers lui. Comment ne recevroit-il pas avec bonté un sentiment de votre cœur que sa bonté même y a formé ?

Que craignez-vous, ô ame de peu de foi? Vous serez seule, il est vrai; mais est-ce être seule que d'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créature et nous assujettit à cette union, il faut être attaché, non par espérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu qui veut se servir de cet instrument. Mais tout consiste à ne résister point à cet ordre de Dieu et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose; cessez d'y résister intérieurement: tout est fait.

Dieu n'a pas besoin de la présence sensible pour tirer le fruit des unions qu'il opère. La seule volonté suffit: on demeure uni, la mer entre deux: on est intimement en société dans le sein de celui qui ne connoît aucune distance de lieux et qui anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur et sans acquiescer à l'union que Dieu veut? on s'agite, on se dessèche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieues les uns des autres sans espérance de se voir ni de s'écrire? la seule correspondance de volonté détruit toutes les distances. Il n'y a point d'entre deux entre des volontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve · et c'est une présence si intime que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les ames mêmes qui sont dans cette union sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu comme sans

distinction; Dieu est alors comme une même ame dans deux corps différents.

Demeurez donc en paix dans le lieu où Dieu vous retient : mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures. Faites comme une personne convalescente; il la faut nourrir d'aliments délicats et lui en donner peu et souvent. C'est une espèce d'enfance. La lecture ramènera peu à peu l'oraison; l'oraison élargira le cœur et rappellera la familiarité avec l'époux. Laissez faire Dieu. Continuez à vous ouvrir bonnement et simplement à N..... Je lui donne puissance pour vous consoler et soutenir en attendant mon retour. C'est l'esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire n'est parole de vie : ce qu'il fait dire par quelque bouche que ce soit, se fait sentir et opère jusqu'au fond de l'ame. C'est la voix toute-puissante du créateur. Un mot dit tout et fait tout; les plus solides discours ne disent et ne font rien.

LETTRE LV.

Supporter ses défauts en paix sans écouter l'imagination.

Aucun de vos défauts ne me lasse. Je voudrois que vous les pussiez voir comme je les vois, et que vous les supportassiez avec la même paix dont je les supporte : ils se tourneroient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laisse un peu respirer, vous voyez sa bonté : mais dès qu'il recommence en vous son ou-

vrage, vous défaites ce qu'il fait à mesure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination jusqu'à n'écouter plus ni Dieu ni l'homme qui doit vous parler en son nom. Vous êtes alors indocile, révoltée, et comme possédée d'un esprit de désespoir. Ce n'est point la peine qui cause l'infidélité ; mais c'est l'infidélité qui cause la peine. Une certaine douleur paisible dans l'obscurité et dans la sécheresse ne seroit rien que de bon. Il faut bien souffrir pour mourir. Le dépouillement ne se fait pas sans douleur ; mais le trouble du fond ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'est dès le commencement qu'il faudroit lui fermer vos oreilles. Votre imagination qui vous tente est ensuite ce qui vous punit ; car elle fait votre supplice. Ne la croyez plus.

LETTRE LVI.

De la vue et de la mort de l'amour-propre.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père ; je le suis et le serai toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part ; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour-propre qui le resserre. On est bien à l'étroit quand on se renferme au dedans de soi : au contraire on est bien au large quand on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfants.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous réduit. Sans ces impuissances l'amour-propre ne pouvoit être ni convaincu ni renversé. Il avoit tou-

jours des ressources secrètes et des retranchements impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachoit à vos propres yeux, et se nourrissoit du poison subtil d'une générosité apparente où vous vous sacrifiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à jeter les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. O que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble ! Tant qu'il reste de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir; en se montrant il déshonore toutes les délicatesses et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie. Il paroît dans toute sa difformité. C'est vous-même, idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres.

Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-propre même. Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivoit de cet aliment subtil de croire qu'il n'avoit besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyoit pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour

savoir. Mais à cet amour-propre enfantin est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne pouvoir plus cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun; et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit, comme Job : (1) *Ce que je craignois le plus est précisément ce qui m'est arrivé.* En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur. Tout le reste n'est rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette misère, c'est ne l'avoir plus.

Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir. Ne cherchez par impatience aucun remède. Mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède seroit un remède déguisé et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'amour-propre ; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse, puis laissez-vous mourir.

Ce n'est pas se laisser mourir que de retenir quelque chose avec force. La foiblesse est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps : elle ne serviroit qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente.

(1) Job. 3, v. 25.

Si vous expirez de foiblesse, vous en expirerez plus tôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort et attaché sur la roue pour y expirer; que lui faut-il? rien que le coup de grace, nul aliment, nul soutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer sa mort on abrègeroit ses souffrances : mais on n'y peut rien; et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes, ni aliments, ni mort. Demander la mort, c'est impatience; demander des remèdes ou des aliments, c'est vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc? Se délaisser; ne rien rechercher, ne rien retenir; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non-résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort. De même qu'un instrument de vie seroit mauvais s'il ne vivifioit pas; un instrument de mort seroit à contre-sens s'il nourrissoit la vie au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois ou du moins que je vous paroisse sec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité; mais il permet que tout cela paroisse; et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires que par mon affection et mon secours réel que je vous suis utile, puisqu'il s'agit, non d'être appuyé et de vivre, mais de manquer de tout et de mourir.

LETTRE LVII.

A une personne mariée (1).

Esprit de saint François de Sales. L'esprit de Dieu et sa délicatesse ne ressemblent point à l'esprit et à la fausse délicatesse du siècle.

Le jour de saint François de Sales est une grande fête pour moi, madame. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu pour vous l'esprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez, par ses lettres et par sa vie, qu'il recevoit avec la même paix et dans le même esprit d'anéantissement les plus grands honneurs et les plus dures contradictions. Son style naïf montre une simplicité aimable qui est au-dessus de toutes les graces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses et pour connoître le cœur humain, ne songeoit qu'à parler en bon-homme pour consoler, pour soulager, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne connoissoit mieux que lui la plus haute perfection : mais il se rappetissoit pour les petits et ne dédaignoit jamais rien. Il se faisoit tout à tous ; non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et pour les gagner à Jésus-Christ et non à soi.

Voilà l'esprit du saint, que je souhaite de voir répandu en vous. Compter pour rien le monde, sans

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la LXXXVIII^e^, sont écrites dans le même ordre à la même personne.

hauteur ni dépit, c'est vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit, mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, et aller toujours devant soi avec une fidélité paisible et sans relâche, ne regarder jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul, tantôt soulageant notre foiblesse par les consolations, et tantôt nous exerçant miséricordieusement par les croix : voilà la véritable vie des enfants de Dieu.

Vous serez heureuse si vous dites du fond du cœur avec Jésus-Christ, mais d'une parole intime et permanente : (1) *Malheur au monde à cause de ses scandales !* Ses discours et ses jugements ont encore trop de pouvoir sur vous : il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon saint étoit autant désabusé de l'esprit que du monde. Et en effet ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit que la simple et droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfants d'Adam si Dieu ne la redresse en corrigeant nos jugements par les siens, et en nous donnant son esprit pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde ; ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts pour ce qui est du monde. N'ayez plus d'autre esprit que celui de l'évangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec

(1) Matth. 18, v. 7.

cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, et vous aurez la véritable délicatesse, sans mépris ni dégoût pour les choses qui paroissent foibles, petites et grossières. O que la délicatesse dont le monde se glorifie est grossière et basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur!

LETTRE LVIII.

Se fier en Dieu avec simplicité et pauvreté d'esprit.

Ne croyez point, madame, que je manque de zèle pour vous aider dans vos besoins. Je vois vos bonnes intentions et la soif que Dieu vous donne pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. J'aimerois mieux mourir que de manquer aux besoins des ames qui me sont confiées, et sur-tout de la vôtre qui m'est très chère en Notre Seigneur.

Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu. Pourvu que vous ne lui manquiez point il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa Providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un désert inaccessible, la manne y tomberoit du ciel pour vous seule, et les eaux abondantes couleroient des rochers.

Ne craignez donc que de manquer à Dieu, et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même comme on supporte le prochain sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentiments. Vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût et un retour subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux ames simples. Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. (1) *Bienheureux sont les pauvres d'esprit* qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité et dans un abandon sans réserve à la Providence! O que je serois ravi si je vous voyois négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps!

LETTRE LIX.

Avis pour se modérer en tout.

Vous ne vous trompez pas en croyant qu'il ne suffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, et qu'il y a une ardeur inquiète qu'il faut modérer même dans le service de Dieu et dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup servir à vous calmer, sans relâchement dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choses les altère, et vous

(1) Matth. 5, v. 3.

donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'esprit de Dieu, que vous prenez davantage sur vous, par pure bienséance, pour la renfermer avec effort toute entière au dedans. Un peu de simplicité vous feroit pratiquer la vertu plus utilement avec moins de peine.

J'approuve fort qu'on vous fasse communier tous les quinze jours. Ce n'est point trop pour une personne retirée qui tâche de se renfermer dans ses devoirs et qui s'occupe à la lecture et à la prière. Vous avez besoin de chercher dans le sacrement de vie et d'amour la nourriture, la consolation, et la force pour porter vos croix et pour vaincre vos imperfections. Laissez-vous donc conduire, sans vous juger vous-même, et n'écoutez aucun scrupule pour vos communions.

A l'égard de vos confessions, je ne saurois vous en rien dire. Il n'y a que votre confesseur qui puisse vous parler juste là-dessus. Dieu ne permettra pas qu'il vous manque à votre besoin si vous cherchez en simplicité ce que l'esprit de grace demande de vous. Marchez avec une foi pleine et entière. Tâchez de faire ce que le confesseur vous dira. Si vous êtes gênée faites-le-moi savoir; je vous répondrai le mieux que je pourrai sur les doutes que vous me proposerez.

Je ne saurois vous dire des choses assez précises et assez proportionnées sur vos lectures et sur votre oraison : je ne connois pas assez votre goût, votre attrait, votre besoin. Une demi-heure de conversation me mettroit au fait; après quoi je pourrois vous écrire, et même vous entendre sur un billet d'une demi-page.

A l'égard de vos habits il me semble que vous devez

avoir égard au goût et à la pente de monsieur votre mari. C'est à lui à décider sur les bienséances. S'il penche à l'épargne là-dessus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos : s'il veut que vous souteniez un certain extérieur, faites par pure complaisance ce que vous croirez apercevoir qu'il veut, et rien au delà par votre propre goût ou jugement : s'il ne veut rien à cet égard et qu'il vous laisse absolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité est le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités sont de votre goût. Une entière magnificence peut seule contenter votre délicatesse et votre hauteur raffinée. Une simplicité austère est un autre raffinement d'amour-propre ; alors on ne renonce à la grandeur que par une manière éclatante d'y renoncer. Le milieu est insupportable à l'orgueil. On paroît manquer de goût et se croire parée avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de communauté ; c'est trop en apparence et c'est trop peu dans le fond. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Vous ne deviendrez simple que par la médiocrité. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affectation raffinée. La médiocrité qui ne se fait point remarquer ne laisse aucun ragoût à l'amour-propre. Il n'y a que l'amour de Dieu qui ne souffre point ces bornes étroites.

Mais votre règle absolue est de parler à cœur ouvert à monsieur votre mari, et de suivre sans hésiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

LETTRE LX.

Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, les bienséances, et le soin nécessaire à la santé.

Pour l'oraison, faites-la non seulement dans les temps réglés, mais encore au-delà et dans les intervalles de vos occupations autant que vous en aurez la facilité et l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprouverez quelque petite lassitude. Votre manière de faire oraison est très-bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous intimement à cette adorable société. Demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites-leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur écoutez-les intérieurement en faisant taire votre esprit délicat et inquiet.

Pour les distractions elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne soyez point trop distraite par la crainte des distractions, et que sans vous en mettre beaucoup en peine vous reveniez tranquillement à votre exercice dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aide beau-

coup : car sans une grace bien forte votre naturel scrupuleux vous donneroit de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures vous faites bien de lire l'Écriture sainte ; mais n'abandonnez ni l'Imitation de Jésus-Christ, ni les ouvrages de saint François de Sales. Ses lettres et ses entretiens sont remplis de grace et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre ; vous le reprendrez assez quand l'oraison cessera. Lisez peu chaque fois ; lisez lentement et sans avidité ; lisez avec amour.

Ne songeons plus à vos confessions générales qui ne vous ont que trop embarrassée, et qui ne feroient plus que vous troubler. Ce seroit un retour inquiet et hors de tout propos, qui seroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveilleroit vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piège dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée ; ce n'est pas lui donner trop ; cette mesure n'est point excessive. Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Ne soyez point martyre des bienséances et d'une certaine perfection de politesse. Cette délicatesse dévore l'esprit et occupe toujours une ame d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupée de Dieu vous le serez moins de plaire aux hommes, et vous leur plairez davantage.

Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. C'est parceque cette occupation intérieure épuise et mine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes et évi-

ter une certaine avidité spirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieur et cause souvent une espèce de langueur. Votre foible santé a besoin d'être épargnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le bien. Dieu sait combien il m'unit à vous dans son amour.

LETTRE LXI.

Sur les lectures entremêlées d'oraison de silence.

Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumières qui ne viennent point de l'esprit ni de la délicatesse qui vous est naturelle, mais de l'expérience et d'un fonds de grace. C'est ainsi qu'on commence à penser quand Dieu ouvre le cœur et qu'il veut mettre dans la vie intérieure.

Ne quittez point vos sujets d'oraison ni les livres d'où vous les tirez; mais quand vous éprouvez un attrait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou sujets font ce que vous appelez un bruit qui vous distrait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez disparoître votre sujet, et ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même en faisant taire tout le reste. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mèneront à ce silence si profond; et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnements les plus lumineux. Mais ne cessez point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevrez que vous êtes en distraction ou en sécheresse et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en la présence de Dieu,

et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir. Si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distraie et qu'il vous dessèche dans ce temps-là, et que vous ayiez de l'attrait pour le silence amoureux en la présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grace. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne se permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans le temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu, qu'on revient à la méditation des sujets dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux, qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes pour juger de l'arbre par le fruit des vertus. Continuez à lire les livres de saint François de Sales : l'esprit de ce bon saint est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour un autre.

LETTRE LXII.

Ne point se troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractères de l'oraison où l'illusion n'est point à craindre.

Je prends véritablement part à la douleur que vous cause l'extrémité de la maladie de N..... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature que cette suspension entre une foible espérance et une forte crainte. Mais nous devons

vivre en foi pour la mesure de nos peines comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces : mais nous ne connoissons ni les forces de notre cœur ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui connoît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses propres mains avec tous les replis que nous y ignorons, et l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire, et contentons-nous de souffrir sans nous écouter. Ce que nous croyons impossible ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant n'accable que l'orgueil et l'amour-propre qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve dans ce juste accablement du vieil homme de nouvelles forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre amie. Voudrez-vous la lui refuser? Voudrez-vous la mettre entre vous et lui comme un mur de séparation? Que sacrifierez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvoit que souffrir ici-bas et voir son salut en danger? Vous la reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la vérité éternelle qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre amie étoit droite et solide, plus elle est digne de ne vivre pas plus long-temps dans un monde si corrompu. Il est vrai qu'il y a peu d'amis sincères et qu'il est rude de les perdre; mais on ne les perd point, et c'est nous qui courons risque de nous perdre jusqu'à ce que nous ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison ne craignez rien : il n'y a point

d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence, occupés à l'admirer et à l'aimer, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle persuasion que nous sommes bien avancés; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos imperfections et le besoin de nous corriger; pourvu qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devoirs et pour l'intérieur et pour l'extérieur; pourvu que nous demeurions sincères, humbles, simples et dociles dans la main de nos supérieurs. N'hésitez donc point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur; nourrissez-vous-en. L'hésitation gêneroit votre cœur, troubleroit l'opération de la grace, et vous jetteroit dans une conduite pleine de contrariétés où vous déferiez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'aimer, vous occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté sans rien présumer de vous, sans négliger aucune règle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'époux : *Attirez-moi après vous; je suivrai l'odeur de vos parfums* (1).

Ne donnez de bornes à votre recueillement qu'autant que le besoin de ménager votre santé et de remplir les devoirs de votre état le demanderont. Prenez seulement garde que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur et la plus exempte de raisonnement ne laisse pas de miner sourdement les

(1) Cant. 1, v. 3.

forces corporelles et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parcequ'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paroît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

LETTRE LXIII.

Effets de l'oraison en silence. Fidélité à l'attrait quand Dieu nous attire à nous familiariser avec lui.

Vous avez raison de croire que, dans les moments de recueillement et de paix dont vous m'avez parlé, on ne peut qu'aimer et se livrer à la grace qu'on reçoit. Ce que vous ajoutez a encore un sens très véritable. Vous dites que vous avez cru sentir que notre travail doit cesser quand Dieu veut bien agir par lui-même. Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grace et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoissez vous-même qu'alors *on aime et on se livre à la grace*. L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grace* par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'actes dans ces moments de recueillement et de paix où vous dites *que notre travail doit cesser*. Ce sont des moments *où Dieu veut bien agir par lui-même*, c'est-à-dire prévenir l'ame par des impressions plus puissantes, et la tenir en silence pour écouter ses intimes communications : mais alors elle n'est point sans corres-

pondance. Elle *aime*, elle *se livre à la grâce*, c'est-à-dire qu'elle fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'époux qu'elle écoute intérieurement ; c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'époux et à tout ce qu'il demande par sa grace ; c'est-à-dire que l'ame s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grace peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes, quoique très réels, ne paroissent qu'une disposition de l'ame ; et ils sont si généreux qu'ils paroissent confus ; mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions. Ne craignez donc pas de suivre l'attrait intérieur dans ces moments de recueillement et de paix. Ces moments ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration : *Que la conduite de Dieu est aimable et proportionnée à nos besoins !* Oui, madame, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne par l'expérience de ses communications qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui, cette confiance, comme vous le dites très bien, *appartient toute à l'amour et ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale ; au contraire on ne craint jamais tant de contrister l'époux que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, plus l'ame craint d'en être sevrée. Quand on tient aux créatures on ne sent point les privations de Dieu, mais quand on se

détache des créatures et qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations sont très rudes et elles font tomber dans une solitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu se communique, il faut se nourrir; et quand il retire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très pur. Il faut être prêt à ces deux états.

Je suis fort irrégulier, madame; mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous seront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, et comptez (je vous parle en toute simplicité chrétienne) que personne au monde ne peut être à vous avec plus d'union de cœur et de zèle que moi.

LETTRE LXIV.

Traitements enfantins que Dieu fait goûter à l'ame dans les commencements.

Vous êtes emmaillottée; mais on démaillote les enfants à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmoins une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande comme on l'est dans le monde! Jésus-Christ ne vouloit point que ses apôtres, qui étoient encore grands, empêchassent les petits enfants de venir à lui: (1) *c'est à eux qu'appartient le royaume du ciel*; et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur

(1) Matth. 19, v. 14.

ressembler! J'aime cent fois mieux vos langes et votre honte enfantine que cette grandeur roide et hautaine des sévères pharisiens.

Quand Dieu accoutume une ame à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il a une délicatesse et une pénétration de jalousie qui va au-delà de tous les raisonnements des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur et docile aux hommes qui ont l'autorité; mais quand le dehors manque il faut être détaché, vivre de foi et suivre l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connoît plus, on croit songer les yeux ouverts. Recevez et ne tenez à rien. Aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'époux qui donne. Grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage de chaque moment. L'amour rend libre en simplifiant sans dérégler.

Donnez autant que vous pourrez; votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies ne rejetez point la présence de Dieu; mais ne l'excitez point au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez n'est qu'un commencement; ce qui est le plus vif et le plus sensible n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'ame les principes de vie qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour à la mamelle des divines miséricordes. Aimez

comme Dieu vous donne l'amour dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

LETTRE LXV.

Sur le même sujet.

Votre dernière lettre m'a fait un sensible plaisir : je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne : demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science. Il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer. Ceux qui aiment sincèrement, et que l'esprit de Dieu *enivre de son vin nouveau*, parlent une langue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne sentent point et qu'on n'a point encore senti soi-même, on l'exprime comme on peut, et on trouve presque toujours que l'expression ne dit la chose qu'à demi. Si l'église trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on est tout prêt à se corriger ; et on n'a que docilité, que simplicité en partage. On ne tient ni aux termes, ni aux pensées. Une ame qui aime dans le véritable esprit de désappropriation ne veut s'approprier ni son langage ni ses lumières. On ne sauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amoureuse, qui est gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraison réglée, continuez sans scrupule cette paix autant qu'elle pourra durer. Elle sera une très bonne oraison.

Si vous apercevez qu'elle tombe et que vous soyez oisive ou distraite, prenez alors la règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection. C'est un empressement naturel et une recherche des goûts spirituels. Mais Dieu se sert de cette imperfection pour tenir les commençants dans un plus grand dégoût et dans une séparation plus fréquente de tout ce qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toutes les heures ; il tette même quelquefois étant presque endormi. Il n'y a point de repas réglé. L'enfant est avide, mais il se nourrit et croît insensiblement. L'unique chose à observer est de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne suis point pressé de r'avoir les livres. Ne les lisez que quand vous n'avez rien de meilleur à faire : peut-être ne serez-vous pas fâchée de les relire en certains moments ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grace, qui sont si originaux, ne sont pas précisément ce que vous éprouvez ; mais c'est quelque chose de la même source. Les paroles propres des saints sont bien autres que les discours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes est un prodige d'amour. Le frère Laurent est grossier par nature et délicat par grace ; ce mélange est aimable et montre Dieu en lui. Je l'ai vu, et il y a un endroit du livre où l'auteur, sans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente conversation que j'eus avec lui sur la mort, pendant qu'il étoit fort malade et fort gai.

LETTRE LXVI.

Croître en simplicité et confiance, sans scrupule ni réserve avec Dieu.

Je suis ravi, non seulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de simplicité qu'il vous donne pour me le confier. Je voudrois que vous fussiez aussi simple pour vos confessions que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu. Cette lenteur avec laquelle il opère sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendants de lui. Il faut donc attendre que votre simplicité croisse et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses.

Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion sans vous confesser, les jours de communion où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier. Il ne réserve rien; il ne ménage rien; il se montre dans tous ses premiers mouvements au bien-aimé. Quand on a encore des ménagements à son égard, il y a dans le cœur quelqu'autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection et qu'on borne l'union avec le bien-aimé. Vous qui connoissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sen-

tiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesureroit toujours sa confiance pour ne la laisser jamais aller au-delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire: Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi; je ne mesure rien; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime et comme vous devriez m'aimer.

Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'époux sacré est-il en droit d'être plus jaloux! Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent ou qui vous gênent: je suis content pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, et que vous laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour votre lecture: et à l'égard de l'oraison, que (1) *l'épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même.* N'y ménagez que votre santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage: ces amusements innocents ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu.

Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, en rien. Je suis sec et irrégulier, mais Dieu est bon dans ceux qui ont besoin de bonté pour faire son œuvre et

(1) Cant. 3, v. 5.

dont il se sert. Confiez-vous donc à Dieu et ne regardez que lui seul : c'est le bon ami dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même et non de lui. Il est jaloux ; mais sa jalousie est un grand amour, et nous devons être jaloux pour lui contre nous comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour ; il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut y rien souffrir ; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte on est enivré d'un torrent de volupté qui n'est pourtant qu'une goutte des biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillements indifférents : mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'ame au dedans, la martyrise plus que mille dépouillements extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'époux.

LETTRE LXVII.

Le vrai amour de Dieu humilie, et fait tomber les scrupules.

Vous ne vous trompez point, madame, en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus *Dieu* que *nous*. C'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque chose qui fait toute notre vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est

Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. O qu'on est éloigné de se savoir bon gré d'aimer quand on aime véritablement ! L'amour est emprunté. On sent qu'il fait tout, et que rien ne se feroit s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas ! comment aimerois-je autre chose que moi-même si je n'aimois que de mon propre fonds ? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre-poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés. On sent une foiblesse et une imperfection étonnante dans tout ce qui est propre : mais on sent par emprunt un transport d'amour qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne peut se l'attribuer. Un enfant qu'on élève bien haut, loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber si on ne le retient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble ; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le bien-aimé. Il occupe tellement qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il la convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement avec une vivacité perçante jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au-delà de leurs bornes comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au-delà vous trouverez, non seulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuse qui vous apportera un profond discernement sur le piège

de vos scrupules et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de faux. On croit n'être en peine que par délicatesse d'amour pour Dieu; mais dans le fond on est inquiet pour soi, et on est jaloux pour sa propre perfection par un attachement naturel à soi. On se trompe, pour se tourmenter et pour se distraire de Dieu, sous prétexte de précaution.

LETTRE LXVIII.

Différence de la bonne souffrance que Dieu opère d'avec celle qui vient du courage de l'homme.

Je suis touché de ce que votre malade souffre, mais je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Souvenez-vous de ce que dit M. de Bernières : *Ceux qui ne veulent point souffrir n'aiment point; car l'amour veut toujours souffrir pour le bien-aimé.* Vous ne vous trompez point en distinguant la bonne volonté du courage. Le courage est une certaine force et une certaine grandeur de sentiment avec laquelle on surmonte tout.

Pour les ames que Dieu veut tenir petites, et à qui il ne veut laisser que le sentiment de leur propre foiblesse, elles font ce qu'il faut sans trouver en elles de quoi le faire et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, et elles surmontent tout par un je ne sais quoi qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin comme d'emprunt, et qu'elles ne s'avisent

pas même de regarder comme leur état propre. Elles ne pensent point à bien souffrir : mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, où elles n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de distinct aux yeux d'autrui et encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le chercher elle en perdroit la simplicité et sortiroit de son attrait. C'est ce que vous appelez *une bonne volonté*, qui paroît moins et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire courage. La bonne eau ne sent rien ; plus elle est pure, moins elle a de goût : elle n'est d'aucune couleur ; sa pureté la rend transparente, et fait que n'étant jamais colorée elle paroît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat, ni couleur par elle-même. Elle est seulement en chaque occasion ce qu'il faut qu'elle soit pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien!

C'est à vous à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau dans votre prochain qui vous est si cher. Ne hâtez rien ; ne prévenez rien ; ne vous empressez sur rien ; mais suivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une espèce de signal qu'il donne ; il faut y être attentif, et être aussi éloigné de la négligence et de la retenue politique que de l'empressement.

LETTRE LXIX.

Se proportionner à la foiblesse des forces corporelles.

Puisque vous êtes foible, reposez-vous et ne sortez point. Le bon saint que nous aimons tant sera avec vous au coin de votre feu. Vous savez combien il s'accommodoit à toutes les foiblesses des corps et des esprits. L'amour aime par-tout. La foiblesse du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'est jamais si puissant que quand il se repose dans le sein du bien-aimé. Vous avez apparemment trop pris sur vous dans votre voyage. C'est un reste de courage naturel et de délicatesse de sentiment qui vous a menée au-delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte ; mais Dieu veut des choses moins belles et plus simples. Si vous sentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la messe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que si saint François de Sales étoit au monde et qu'il fût votre directeur, il vous défendroit d'y aller en ce cas : il ne vous le défend pas moins du paradis. En quittant la solennité de sa fête vous suivrez son esprit. Vous le trouverez dans la foiblesse et dans la simplicité bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, et nous aurons bien célébré sa fête.

Ce bon saint m'a donné, le jour de sa fête, les prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce même jour précisément que mon livre fut publié. Je dois faire de bon cœur l'anniversaire de ce jour crucifiant pour moi.

LETTRE LXX.

Se souffrir soi-même, comme on souffre le prochain, avec charité; et travailler paisiblement à la correction de nos défauts.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, se supportent charitablement sans se flatter comme on supporte le prochain dans ses imperfections. On connoît ce qui a besoin d'être corrigé en soi comme en autrui : on y travaille de bonne foi et sans mollesse; mais on fait pour soi comme on feroit pour une personne que l'on conduiroit à Dieu; on fait le travail avec patience; on ne se demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est capable de porter dans les circonstances présentes; on ne se décourage point à force de vouloir être parfait en un seul jour; on condamne sans adoucissement ses plus légères imperfections; on les voit dans toute leur difformité; on en porte toute l'humiliation et toute l'amertume; on ne néglige rien pour se corriger; mais on ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui mêlent leurs vivacités excessives avec les sentiments forts mais paisibles que la grace nous inspire pour la correction de nos défauts.

Ces dépits si cuisants ne servent qu'à décourager une ame, qu'à l'occuper de toutes les délicatesses de son amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu, qu'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts et des soulagements contraires à sa grace, qu'à la dessécher, qu'à la distraire, qu'à l'épuiser, qu'à lui préparer

une espèce de dégoût et de désespoir de pouvoir achever sa route.

Rien n'arrête tant les ames que ces dépits intérieurs quand on s'y laisse aller volontairement; mais quand on ne fait que les souffrir sans y adhérer et sans se les procurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines se tournent en pures croix et par conséquent en sources de grace. Elles se trouvent au rang de toutes les autres épreuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous perfectionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance comme on laisse passer un accès de fièvre ou une migraine, sans faire aucune chose qui puisse exciter ou entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans son occupation intérieure et dans ses devoirs extérieurs autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue, l'amour en est moins vif et moins sensible, la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante, les devoirs extérieurs même en sont remplis avec moins de facilité et de goût; mais la fidélité en est encore plus grande lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles; et c'est ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameur en ne faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent.

Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens traitent leurs vapeurs; ils ne les écoutent point et font comme s'ils ne les sentoient pas.

Je vous conjure bien sérieusement de ne point supprimer les lettres que vous m'écrivez: il est bon que je

vous voie au naturel dans ces premiers mouvements. Les supprimer c'est une mauvaise honte de l'amour-propre. Ces tours et retours sont contraires à la simplicité. Faut-il s'étonner que nous soyons foibles, inégaux et épineux ?

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

DIVERS SENTIMENTS ET AVIS CHRÉTIENS, Pag. 1

I. Que Dieu est peu connu présentement, 3
II. De la nécessité de connoître et d'aimer Dieu, 6
III. Sur le pur amour, 32
IV. Avis sur la prière et sur les principaux exercices de piété, 53
V. De la conformité à la vie de Jésus-Christ, 65
VI. De l'humilité, 67
VII. Sur la prière, 72
VIII. Prière pour se donner entièrement à Dieu dans la solitude, 76
IX. De la méditation, 78
X. De la mortification, 82
XI. Sur le renoncement à soi-même, 85
XII. Du détachement de soi-même, 95
XIII. Sur la violence qu'un chrétien se doit faire continuellement, 101
XIV. Le royaume de Dieu ne se donne qu'à ceux qui font sa volonté, 102
XV. Contre les tentations, 105
XVI. De la tristesse, 107
XVII. Sur la dissipation et sur la tristesse, 109
XVIII. De la confiance en Dieu, 121
XIX. Comment il faut veiller sur soi, 123
XX. Que l'esprit de Dieu enseigne au dedans, 125
XXI. Sur la prière du pharisien, 132

XXII. Sur les fautes journalières et le support de soi-même, Pag. 137
XXIII. Sur la fidélité dans les petites choses, 143
XXIV. Des mouvements passagers, de la fidélité et simplicité, 147
XXV. Qu'il ne faut juger des vertus ni des vices en soi ou d'autrui selon le goût humain, 151
XXVI. Sur l'utilité du silence et du recueillement, 158
XXVII. Horreur des privations et de l'anéantissement entre les dévots mêmes, 160
XXVIII. Du bon usage des croix, 161
XXIX. Sur les croix, 169
XXX. De la trop grande sensibilité dans les peines, 177
XXXI. Nécessité de la purification de l'ame par rapport aux dons de Dieu et spécialement aux amitiés, 179
XXXII. Des opérations intérieures de Dieu pour ramener l'homme à sa vraie fin, pour laquelle il nous a créés, 186
XXXIII. De la perfection chrétienne, 199
XXXIV. Que la voie de la foi nue et de la pure charité est meilleure et plus sûre que celle des lumières et des goûts, 205
XXXV. De la simplicité, 209
XXXVI. De la véritable lumière, 224
XXXVII. De la présence de Dieu, 226
XXXVIII. Sur la conformité à la volonté de Dieu, 230
XXXIX. Instruction générale pour avoir la paix intérieure, 235
XL. Sur l'abandon de Dieu, 238
XLI. De la reconnoissance, 239
XLII. Que le seul amour pur sait souffrir comme il faut et aimer les souffrances, 244

XLII. L'amour désintéressé et l'amour intéressé ont leur saison, Pag. 245
XLIV. De la vraie liberté, 247
XLV. Des divertissements attachés à l'état des personnes, 249
XLVI. Avis à une personne attachée à la cour, 256
XLVII. Des croix qu'il y a dans l'état de prospérité, de faveur et de grandeur; 260
XLVIII. De l'emploi du temps, 264
XLIX. Du ménagement du temps, 269
L. Du mariage, 271
LI. De la mort, 273

ENTRETIENS AFFECTIFS pour de saints temps de l'année, 277
I. Durant l'Avent, 279
II. Pour le jour de saint Thomas, 282
III. Pour le jour de Noël, 285
IV. Pour le jour de saint Jean l'Évangéliste, 288
V. Pour le jour de la Circoncision, 290
VI. Pour le jour des Rois, 293
VII. Sur la conversion de saint Paul, 295
VIII. Sur la même fête de la conversion de S. Paul, 298
IX. Pour le jour de la Purification, 300
X. Pour le Carême, 303
XI. Pour le Jeudi saint, 306
XII. Pour le Vendredi saint, 309
XIII. Pour le Samedi saint, 312
XIV. Pour le jour de l'Ascension, 315
XV. Pour le jour de la Pentecôte, 318
XVI. Pour la fête du saint Sacrement, 320
XVII. Pour la fête de sainte Magdeleine, 323
XVIII. Pour le jour de l'Assomption, 324
XIX. Pour le jour de saint Augustin, 327

XX. Sur la fête de tous les Saints, Pag. 328
XXI. Sur la commémoration des Morts, 330

LETTRES SPIRITUELLES, 335

LETTRE Ire Avis pour une personne qui étant dans le monde vouloit se convertir à Dieu, 335
IIe Bonheur de se donner à Dieu, et de quitter tout le reste par une véritable conversion, 340
IIIe Instances à une personne irrésolue sur sa conversion à Dieu, 344
IVe Il faut attendre Dieu sans rien précipiter, 348
Ve Du discernement certain des mouvements de la grace d'avec ceux de la nature qui se déguise et contrefait la grace, 350
VIe Lettre de consolation, 355
VIIe Consolation sur la mort d'un ami, homme de piété, 357
VIIIe Il ne veut pas qu'on s'ouvre à lui pour y chercher secrètement quelque appui, *ibid.*
IXe Sur la mort édifiante d'une dame, et de ce qu'il y a à purifier en cette vie ou en l'autre, 358
Xe A une personne de profession militaire, 359
XIe Apprendre à bien souffrir dans l'occasion et jusqu'à la mort, 361
XIIe Se laisser exercer par les vicissitudes, 362
XIIIe Avantages de se laisser rapetisser, 363
XIVe Être contents que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît, *ibid.*
XVe Quelle doit être la souffrance pour y conserver la paix, 364
XVIe Les cœurs réunis en Dieu sont ensemble, bien que séparés de lieux, 366
XVIIe Bonheur des croix, 367

Let. XVIII^e Souffrir ici-bas comme les ames du purgatoire, Pag. 368
XIX^e Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu, 370
XX^e Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu, 372
XXI^e Exhortation à la dépendance d'une mère, autant par grace que par nature, 373
XXII^e Sur le même sujet, 375
XXIII^e Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit, 376
XXIV^e Comment les infidélités d'une personne attristent l'esprit de Dieu dans une autre, que la même grace unit, 378
XXV^e Union des cœurs dans la simplicité et dans l'enfance en Jésus-Christ, 379
XXVI^e Ce que c'est que la véritable vie et la bonne et salutaire mort, 381
XXVII^e L'union des ames ne doit point être une société de vie, mais de mort, tant pour le dehors que pour le dedans, 383
XXVIII^e Nécessité, pour ne se point évaporer en paroles, d'écouter Dieu et ceux qu'il nous donne pour nous conduire, 385
XXIX^e Comment on doit agir envers une personne foible et dissipée, 386
XXX^e Avis pour une personne vivant en solitude, 388
XXXI^e Source de ce mal. Description d'une conduite opposée, 389
XXXII^e Le tort que font les scrupules outrés, 391
XXXIII^e Sur le même sujet, 393
XXXIV^e Forcer ses scrupules, élargir son cœur, 394
XXXV^e Obéissance et simplicité, remèdes aux scrupules, 395

LET. XXXVI^e Bon usage de la paix et de la simplicité, Pag. 396
XXXVII^e Austérités à contre-temps. Ne point s'écouter soi-même, mais l'attrait de Dieu, 397
XXXVIII^e La paix ne se trouve que dans l'obéissance et la simplicité, 398
XXXIX^e Sur la manière de recevoir les graces de la main de Dieu sans s'attacher à la consolation qu'elles donnent, 399
XL^e Ne point exiger des ames plus qu'elles ne peuvent encore porter, 400
XLI^e Vraies sources de la paix, 401
XLII^e A la même personne alors malade, 402
XLIII^e Ecouter Dieu et non l'amour-propre, *ibid.*
XLIV^e Se mettre sans effort en la présence de Dieu, 403
XLV^e Ne point s'entretenir de ses propres pensées, 404
XLVI^e Sur le même sujet, 405
XLVII^e Réponses à diverses difficultés de la même personne sur l'attrait, le recueillement, l'ouverture de cœur, etc. et la manière d'être avec les créatures, *ibid.*
XLVIII^e Divers avis à la même personne sur son oraison, 408
XLIX^e De l'utilité des privations, 409
L^e Ne point s'arrêter à quelque épreuve sensible et particulière, 410
LI^e Préférer à la réputation et au désir de savoir, l'humilité, la charité, et la pratique de ce qu'on sait déjà, *ibid.*
LII^e Divers avis pour la conduite de l'esprit, 412
LIII^e Ne point rejeter les dons de Dieu à cause du canal par lequel il les communique, 413

LIV^e Ne point se défier de la bonté de Dieu. Union des ames en lui. Retour à lui, Pag. 414
LV^e Supporter ses défauts en paix sans écouter l'imagination, 416
LVI^e De la vue et de la mort de l'amour-propre, 417
LVII^e Esprit de saint François de Sales. L'esprit de Dieu et sa délicatesse ne ressemblent point à l'esprit et à la fausse délicatesse du siècle, 421
LVIII^e Se fier en Dieu avec simplicité et pauvreté d'esprit, 423
LIX^e Avis pour se modérer en tout, 424
LX^e Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, les bienséances, et le soin nécessaire à la santé, 427
LXI^e Sur les lectures entremêlées d'oraison de *silence*, 429
LXII^e Ne point se troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractères de l'oraison où l'illusion n'est point à craindre, 430
LXIII^e Effets de l'oraison en silence. Fidélité à l'attrait quand Dieu nous attire à nous familiariser avec lui, 433
LXIV^e Traitements enfantins que Dieu fait goûter à l'ame dans les commencements, 435
LXV^e Sur le même sujet, 437
LXVI^e Croître en simplicité et confiance, sans scrupule ni réserve avec Dieu, 439
LXVII^e Le vrai amour de Dieu humilie et fait tomber les scrupules, 441
LXVIII^e Différence de la bonne souffrance que Dieu opère d'avec celle qui vient du courage de l'homme, 443

LET. LXIX^e Se proportionner à la foiblesse des forces corporelles, Pag. 445

LXX^e Se souffrir soi-même comme on souffre le prochain, avec charité, et travailler paisiblement à la correction de nos défauts, 446

FIN.

00102301

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016